



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

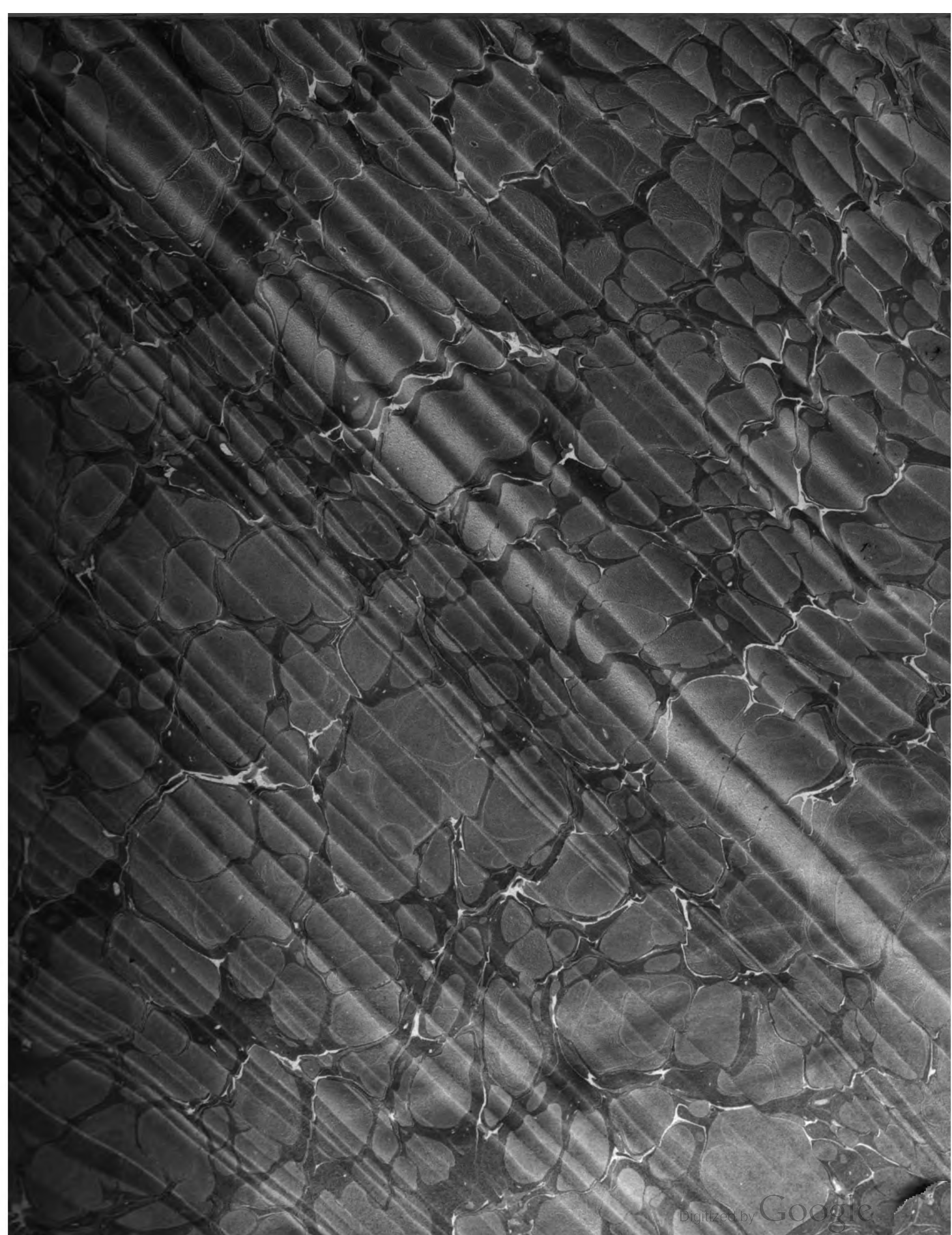
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNIVER



Digitized by Google



Acc. 24099.

NOTICES
ET
EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE,

Lus au Comité établi dans la ci-devant Académie des
Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.

An 7.

2501700

1950-1951

1950-1951

1950-1951

1950-1951

1950-1951

1950-1951

1950-1951

1950-1951

AVERTISSEMENT.

L'IMPRESSION de ce IV.^e tome des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, avoit été commencée dès l'année 1791 : interrompue en 1792 par l'effet de la suppression de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et suspendue durant plusieurs années, par les vicissitudes qu'a éprouvées l'imprimerie de la République, et par les circonstances qui menaçoient d'une destruction totale les sciences et les lettres, et dont il est inutile de rappeler l'affligeant souvenir, elle a été reprise dans le cours de l'an 6. Ces deux époques suffisent pour rendre raison de la disparate que l'on observera entre les premières feuilles, dans lesquelles se trouvent employées des expressions et qualifications maintenant abolies, et le reste de ce volume.

La plupart des morceaux contenus dans ce volume, appartiennent à la littérature orientale : ils sont tous, si l'on en excepte la notice des manuscrits arabico-espagnols, *pag. 626*, et celles du Pentateuque et du Nouveau-Testament syriaque, *pag. 592 et suiv.*, le fruit des travaux de l'ancien comité des manuscrits, qui a existé jusqu'à la suppression de l'académie. Comme j'avois déjà fourni plusieurs des notices qui avoient été imprimées dans les premières feuilles de ce volume, je crus pouvoir solliciter du Gouvernement la permission

ij A V E R T I S S E M E N T.

d'en faire reprendre l'impression, et de le composer des notices de manuscrits orientaux que j'avois lues dans les séances du comité des manuscrits. Cette demande, appuyée auprès du Gouvernement par le C.^{en} Ginguené, alors directeur général de l'instruction publique, fut accueillie favorablement par le Ministre de l'intérieur, et il fut ordonné que *l'imprimerie de la République continueroit et acheveroit l'impression de ce volume, et qu'il seroit composé des matériaux que j'avois recueillis à cet effet.*

Dans la partie de ce volume postérieure à la reprise de l'impression, on a souvent fait usage des caractères arabes de l'imprimerie de la République, ce qui ajoute un nouveau mérite aux notices qui composent cette dernière partie. On reconnoîtra facilement, à l'exécution typographique, l'intérêt que le C.^{en} Duboy-Laverne, directeur de l'imprimerie de la République, met à la perfection de tous les ouvrages relatifs aux sciences et à la littérature, dont l'impression est confiée à ses soins.

On trouvera au commencement du volume, quelques corrections et additions pour le tome I.^{er} de ce recueil.

A. I. SILVESTRE DE SACY.

TABLE DES NOTICES

Contenues dans ce Volume.

AVERTISSEMENT..... Page j.

Instructions baillées à Joachim de Velor, seigneur de la Chapelle, chambellan du roi, & Jehan de Nysueven, huissier d'armes, envoyez par le roi Louis XI, à Adolphe, duc de Gueldres, comte de Zutphen, pour faire alliance avec ce prince, contre Charles, duc de Bourgogne. Par le C.^{en} GAILLARD..... 1.

Relation de l'ambassade de Guillaume Cousinot, chevalier, seigneur de Montereuil, conseiller & chambellan du roi, gouverneur de Montpellier, au pape Paul II, touchant le procès de Jean Balue, dit le cardinal d'Angers, & de Guillaume de Haraucourt, évêque de Verdun, accusés de crime de lèse-majesté, au mois d'août 1469. Par le même..... 9.

Relation de l'ambassade de Loys de Bourbon, comte de Vendosme; Jacques Jouvenel des Ursins, archevêque de Rheims; Guy, comte de Laval; Bertrand de Beauvau, seigneur de Pécigny; Guillaume Cousinot, seigneur de Monstreuil, maître des requêtes, & Étienne Chevalier, secrétaire du roi, envoyez en Angleterre, vers le roi Henri VI;

Et en leur compagnie, les ambassadeurs de Henri IV, roi d'Espagne; de René, roi de Sicile & de Naples, duc d'Anjou, & de Jehan II, duc d'Alençon, pour traiter la paix au mois de juillet 1445. Par le même.. 25.

Instruction de ce que le roi nostre sire a chargé & ordonné à messieurs l'évêque duc de Langres, chancelier de l'ordre; de Crussol, sénéchal de Poitou; messire Pierre Doriol, général, & Jehan le Boulengier, président à Paris, ses

<i>conseillers , faire & besongner devers monseigneur le duc de Bretagne , où il les envoie présentement. Par le C.^{en} GAILLARD.....</i>	<i>Page 37.</i>
<i>Instructions baillées à Jehan d'Arson , maistre d'hôtel du roy , envoyé par le roy Loys XI , à Ferdinand d'Arragon , roy de Sicille , touchant le mariage de Charles , dauphin , fils dudit roy Loys , & de Béatrix d'Arragon , fille dudit roy de Sicille. Par le même.....</i>	<i>44.</i>
<i>Instructions baillées à Helie de Bordeille , archevêque de Tours ; Jehan de la Grolaye-Villiers , évêque de Lombes , depuis cardinal ; Jehan de Popaincourt , président au Parlement de Paris ; Bernard Lauret , président au parlement de Tholose , & Pierre Gruel , président au parlement de Dauphiné , envoyés par le roi Loys XI , à François II , duc de Bretagne ; touchant le procès de frère Jourdain-Faure , dit de Vecours , abbé de S. Jehan d'Angely , & Henry de la Roche , accusés de la mort de Charles de France , duc de Guyenne , frère du roi. Par le même.....</i>	<i>55.</i>
<i>Instructions baillées à Perceval de Dreux , seigneur de Blanc-Fossé , chambellan du roi , & Pierre Framberg , maistre des requestes , envoyés à Metz par le roi Loys XI , avec les ambassadeurs de Catherine de Gueldres , de l'évêque de Munster , & des gens d'église , nobles & autres habitants des duché de Gueldres & comté de Zutphen , pour faire alliance contre Maximilian , archiduc d'Autriche , & Marie , duchesse de Bourgogne , sa femme , au mois de janvier 1479. Par le même.....</i>	<i>63.</i>
<i>La reprise de la Floride , faite par le capitaine Gourgues. Par le même.....</i>	<i>72.</i>
<i>Notice du Prométhée d'Eschyle. Par le C.^{en} DE VAUVILLIERS.....</i>	<i>89.</i>
<i>Notice de la tragédie d'Eschyle intitulée les Sept à Thèbes. Par le même.....</i>	<i>96.</i>
<i>Notice</i>	

Notice de la tragédie des Perses. Par le C.^{en} DE VAUVILLIERS Page 102.

Le Livre du secret de la Créature, par le sage Bélinous.
Par le C.^{en} SILVESTRE DE SACY..... 107.

Notice des différens articles qui se trouvent contenus dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, coté 7592.
Par le C.^{en} DE LA PORTE-DU THEIL..... 159.

ARTICLE I.^{er} *Ouvrage d'Isidore de Séville sur les origines..* Ibid.

ARTICLE II. *Lettres du pape Alexandre III, au chapitre d'Albi & aux évêques de Rhodès & de Cahors; &, par occasion, Notice historique sur l'église de S. Eugène de Vioux...* 183.

Histoire des Poètes, par Douletschah ben-Alaëddoulet algazi alsamarcandi. Par le C.^{en} SILVESTRE DE SACY..... 220.

Histoire de la dynastie des Sarbédariens, extraite de la vie de Mahmoud Ebn-Yémineddin Feryoumadi. (Cette vie est la 6.^e du 5.^e livre du Tezkirat alschoara de Douletschah)... 251.

Histoire des conquêtes du sultan Aboulgazi Hossain Béhadurkhan, extraite du Tezkirat alschoara de Douletschah.. 262.

Liste des poètes dont la vie se trouve dans le recueil ci-dessus.
270.

Le présent sublime, ou Histoire des Poètes de Sam-Mirza.
Par le même..... 273.

Liste des articles contenus dans le Tezkirat alschoara de Sam-Mirza..... 296.

Les sept Moallakas, Par le même..... 309.

Histoire de Yémineddoula Mahmoud, fils de Sébectéghin, traduite de l'arabe en persan, par Aboulschéref Nassih Monschi, Djerbadécani. Par le même..... 325.

La foudre du Yémen, ou Conquête du Yémen par les Othomans; par le scheïkh Kothbeddin almekki. Par le même..... 412.

Le Lever des astres, ou Particularités de l'histoire du Yémen,
Tome IV. b

<i>par Ahmed ben-Youssouf ben-Mohammed Firouz. Par le C.^{en} SILVESTRE DE SACY.....</i>	<i>Page 505.</i>
<i>Le Livre des Couronnes d'un grand prix, ou Histoire du Yémen depuis l'arrivée du pacha Redhwan jusqu'à celle du pacha Behram. Par le même.....</i>	<i>510.</i>
<i>Le Livre des Væux accomplis, ou Histoire du gouvernement de Behram, par Mohammed ben-Yahya almotayyeb alhanéfi alzebidi. Par le même.....</i>	<i>512.</i>
<i>Table géographique, pour servir à l'intelligence des manuscrits des quatre notices précédentes.....</i>	<i>522.</i>
<i>Le Livre qui apprend à connoître la ville sainte de Dieu, ou Histoire de la Mecque, par le scheïkh Kotbeddin alhanéfi. Par le même.....</i>	<i>538.</i>
<i>Notice d'un manuscrit du Pentateuque, conservé dans la synagogue des Juifs de Cai-fong-fou. Par le même..</i>	<i>592.</i>
<i>Notice de deux manuscrits Arabico-espagnols. Par le même.....</i>	<i>626.</i>
<i>Notice d'un manuscrit syriaque, contenant les Livres de Moïse. Par le même.....</i>	<i>648.</i>
<i>Notice d'un manuscrit syriaque, contenant une partie des Livres du Nouveau-Testament. Par le même.....</i>	<i>669.</i>
<i>L'Ordre des Chroniques, ou Chronologie de l'histoire, par le cadhi Beïdhawi. Par le même.....</i>	<i>672.</i>
<i>La Règle des Schiis, & le Soutien de la loi, par Motahher ben-Mohammed almokdadi. Par le même.....</i>	<i>700.</i>
<i>Notice des deux derniers articles qui se trouvent contenus dans le manuscrit coté 7592. Par F. J. G. LA PORTE-DU THEIL.....</i>	<i>700.</i>

FIN de la Table.

A D D I T I O N

Pour le Tome I.^{er} des Notices & Extraits des Manuscrits.

Page 262, note (r).

COMME j'ignorois quelle étoit la fête dont il est question en cet endroit sous le nom de *fête du Martyr*, & qui se célébroit, suivant le calendrier égyptien dont je donnois l'extrait, le 8 de paschons, ou 3 mai, j'ai conjecturé que l'on pouvoit entendre par la fête du martyr, le jour consacré à la mémoire de Saint-Athanase. Mais un chapitre de la Description historique & topographique de l'Égypte & du Caire, de Makrizi, consacré spécialement à l'histoire de cette fête, m'a fait reconnoître mon erreur. Je crois à propos de donner ici la traduction de ce chapitre en entier : j'observerai, à cette occasion, que de tous les écrivains arabes qui ont donné des descriptions de l'Égypte & du Caire, aucun ne mérite mieux d'être connu que Makrizi : son ouvrage doit même servir de clef pour entendre tous les autres ; car il entre dans les détails les plus instructifs sur une multitude d'objets que les autres n'indiquent qu'en passant, ou auxquels ils font seulement allusion ; & ce qui est sur-tout d'une grande importance, il explique presque toujours les mots particuliers au langage arabe de l'Égypte, dont les autres écrivains font usage sans les expliquer, & qui ne se trouvent point dans nos dictionnaires. J'ai commencé, il y a long-temps, un extrait très-ample de cet important ouvrage de Makrizi, & j'espère le compléter & le donner au public. Je reviens au sujet de cette addition.

DE LA FÊTE DU MARTYR (a).

UN des usages observés autrefois en Égypte, étoit la fête du martyr : c'étoit une des plus grandes réjouissances en ce pays. Elle se célébroit le 8 de paschons, un des mois coptes. Les Coptes prétendoient que la crue annuelle du Nil n'auroit pas lieu, si les Chrétiens ne plongeoiént chaque année en ce même jour dans le fleuve une châsse de bois, qui renfermoit un doigt d'un

(a) Manuscrits arabes de la Biblioth. nation., n.^o 682, fol. 39, & n.^o 673 C.

Chrétien mort dans les premiers temps de leur religion. Les Chrétiens quittoient leurs villages pour se rendre en foule à cette fête; ils y paroissoient à cheval, & s'exerçoient, sur leurs chevaux, à divers jeux. Les habitans du Caire & de Mifr, de quelque condition qu'ils fussent, sortoient ce jour-là de leurs villes, & dressoient des tentes sur les bords du Nil & dans les îles de ce fleuve. Tous les musiciens & musiciennes, les joueurs ou bâteleurs de toute sorte, les gens de plaisir, les libertins, les débauchés, les polissons, enfin tous les hommes perdus de mœurs, se trouvoient réunis au lieu de la fête. Il se rassembloit pour ce divertissement un peuple innombrable: on y dépensoit des sommes immenses; il s'y commettoit publiquement des crimes & des abominations intolérables; il s'y élevoit des querelles & des rixes; il y arrivoit même des meurtres. En un seul jour on y débitoit du vin pour plus de cent mille dirhems d'argent, ce qui équivaloit à 5,000 dinars: un seul Chrétien en vendit une fois, dans l'espace d'un jour, pour 12,000 dirhems d'argent. Le lieu où l'on se rassembloit pour la fête du martyr, étoit le canton nommé *Schebra*, qui est un des faubourgs du Caire; & les fellahs (les cultivateurs) de *Schebra* comptoient toujours, pour le paiement du kharadj (de la capitation), sur le produit du vin qu'ils vendoient à cette fête. Le concours qui avoit lieu ce jour-là, dura, sans aucune interruption, jusqu'en l'année 702 (1302-3). Alnasser Mohammed ben-Kélaoun étoit alors sur le trône; le gouvernement général de l'empire étoit entre les mains de l'émir Rokneddin Bibars Djaïchnéghir, grand-maître de la maison du sultan, & l'émir Seïfeddin Salar avoit le titre de lieutenant du sultan en Égypte (b). L'émir Bibars entreprit alors de supprimer le rassemblement que cette fête occasionnoit. Toute l'autorité étoit concentrée dans les mains de cet émir & de Seïfeddin Salar. Alnasser étoit absolument dans leur dépendance, même pour sa subsistance. L'émir Bibars fit donc publier des défenses de plonger le doigt dans le Nil, & de célébrer la fête qui se faisoit à cette occasion. Il donna commission aux hadjebes & au lieutenant de police du Caire d'empêcher le rassemblement qui avoit lieu ordinairement à *Schebra*. Il envoya en même temps des courriers dans toute l'Égypte, chargés de lettres pour les gouverneurs, par lesquelles il leur étoit enjoint de faire proclamer, dans leurs ressorts respectifs, des défenses expresses à tout Chrétien de quitter

(b) Voy. Renaudot, *Historia patriarcharum Alexandrinorum*, pag. 606 et 610.

son domicile pour se rendre à la fête du martyr. Cette défense fut très-sensible aux Coptes, aussi bien à ceux qui avoient embrassé l'islamisme & feignoient d'être de sincères Musulmans, qu'à ceux qui continuoient de professer la religion chrétienne, & ils allèrent se trouver les uns les autres pour conférer à ce sujet. Il y avoit parmi eux un particulier nommé *Altadj ben-Saïdeddoula*, qui exerçoit la profession de kiateb (c'est-à-dire, d'intendant de maison), & qui étoit alors au service de Bibars. Il avoit un empire absolu sur l'esprit de Bibars, & dirigeoit seul toutes les affaires de l'émir à son gré; & telle étoit la coutume des sultans turcs d'Égypte & de leurs émirs; ils se laissoient aveuglément mener par les Coptes, qui leur servoient de kiatebs, soit que ces Coptes fissent une profession ouverte du christianisme, soit qu'ils déguisassent leur incrédulité sous les dehors de la religion musulmane. Les Coptes pressèrent si vivement Altadj de parler à son maître l'émir Bibars, au sujet de la suppression de cette fête, qu'il se rendit à leurs désirs: il représenta à l'émir que si la fête ne se faisoit pas, le produit du kharadj en souffriroit une notable diminution, parce que le kharadj de Schebra étoit acquitté, en grande partie, avec les profits que cette fête procuroit à ce canton: il tâcha de lui persuader que si la fête étoit omise, le débordement du Nil cesseroit pour toujours, ce qui entraîneroit la ruine totale de l'Égypte. Il lui tint plusieurs autres discours semblables & pleins d'artifice pour le séduire: mais Dieu soutint & fortifia Bibars, qui ne tint aucun compte de tous ces discours mensongers, & persista dans la résolution de supprimer cette fête. Il répondit même à Altadj: Si la crue & le débordement du Nil ne sont dus qu'à la vertu miraculeuse de ce doigt, l'inondation n'aura pas lieu; mais si c'est à la volonté de Dieu que le fleuve obéit, il convaincra les Chrétiens de mensonge. Ainsi la fête fut supprimée cette année-là, & cette suppression dura jusqu'en 738 (1337-8). Alnasser Mohammed ben-Kélaoun fit construire en cette année une estacade dans le Nil, pour écarter l'effort des vagues du fleuve de la rive voisine du Caire, & les repousser du côté de Djizeh, ainsi que nous le rapportons dans un autre endroit de cet ouvrage. Les deux émirs Ilboga alyahyawî & Altanboga almardani, ayant demandé au sultan la permission de faire une partie de chasse, & de s'absenter pour cela quelque temps de la cour, il ne put y consentir, à cause de l'attachement sans bornes qu'il avoit pour eux, & de l'amour excessif qu'il leur portoit. Il leur dit donc, pour les détourner de ce voyage: Nous rétablirons la fête du martyr, & elle vous procurera plus de

plaisir que la partie de chasse que vous projetez. L'époque à laquelle cette fête se célébroit n'étoit pas éloignée ; & les émirs ayant goûté sa proposition , il fit annoncer dans toute l'Égypte le rétablissement de la fête du martyr. Le jour de la fête étant arrivé , les émirs s'embarquèrent sur le Nil dans des barques (c), sans être accompagnés de bateaux chargés d'artifice (d) , comme cela se pratiquoit dans d'autres occasions. Il se fit de toutes parts un grand concours de peuple ; tous les musiciens , les bâteleurs , les gens livrés à la débauche s'y rendirent & s'embarquèrent sur le Nil : toutes les abominations ordinaires furent renouvelées. Les émirs distribuèrent avec profusion les rafraîchissemens qu'ils avoient fait apporter , soit viandes , soit friandises. Cette distribution fut si abondante , que tout le monde y eut part. La fête dura trois jours : elle avoit été supprimée pendant un intervalle de 36 ans, depuis l'ordre donné par Bibars pour la suppression jusqu'à son rétablissement par le sultan Alnasser. Depuis ce temps on continua à la célébrer jusqu'en l'année 755 (1354-5). A cette époque les Musulmans tourmentèrent les Chrétiens ; on fit des états de toutes les terres d'Égypte léguées aux églises & aux monastères des Chrétiens. On obligea les kiatebs (e) des émirs d'écrire ces états , & de les remettre dans les bureaux destinés à l'administration des fonds légués en œuvres pies. Quand ces états furent dressés , il se trouva que le total des terres léguées aux monastères & aux églises , montoit à 25,000 faddans [arpens]. On présenta ces états aux émirs , qui exerçoient alors l'autorité suprême au nom du sultan Almélîc alsaleh ben - Mohammed ben - Kélaoun. C'étoient les émirs Scheïkhou (f) alomari , Dhorgamisfch & Taz. Il fut décidé que les terres seroient données aux émirs en augmentation de leurs fiefs : les Chrétiens furent obligés de subir toutes sortes d'outrages , & on détruisit plusieurs de leurs églises , comme nous le rapporterons dans le chapitre de cet ouvrage

(c) Il y a dans le texte شخانه Makrizi parle , dans un chapitre particulier , des barques employées sur le Nil ; mais ce nom ne s'y trouve pas. Hyde en fait mention dans ses notes sur le livre du rabin Peritsol , intitulé *Iinera mundi*. Voy. *Th. Hydii Syntagma dissertationum* , tom. I , pag. 98.

(d) Il y a dans le texte حراريت pluriel de حراره Ce mot , à raison de sa racine , semble signifier brûler : il

désigne une sorte de barque peut-être chargée d'artifice. Il en est parlé dans le tome I.^{er} des Notices et extraits , &c. , pag. 272 ; et Makrizi en fait aussi mention dans le chapitre cité dans la note précédente.

(e) Ces kiatebs étoient , comme on l'a vu plus haut , des Coptes , et souvent des Coptes chrétiens.

(f) Autrement *Sendjou* ; cette différence ne tient qu'aux points diacritiques. Voy. *Mavarid allatafat* , pag. 84.

où nous traiterons des églises. Dans la dernière décade du mois de redjeb de cette même année, le hadjeb & l'émir Alaëddin Ali ben-Alkiourani, lieutenant de police du Caire, se rendirent à Schebra Alkhiar (*g*), l'un des faubourgs du Caire : l'église des Chrétiens fut détruite : on prit le doigt du martyr, qui étoit gardé dans une châsse dans cette église, & on le porta au sultan Alméléc alfaleh ; il fut brûlé en sa présence dans le Meïdan, & les cendres jetées dans le Nil pour que les Chrétiens ne pussent les recueillir (*h*). Depuis ce temps la fête du martyr est demeurée entièrement abolie.

(*g*) Ce surnom semble indiquer qu'on cultivoit en ce lieu beaucoup de concombres.

(*h*) Suivant le récit de Renaudot, ce fut Bibars qui fit brûler cette relique en 702, quand il supprima la fête du martyr ; et en 755, quand on détruisit l'église de Schebra, les Chrétiens retrouvèrent la châsse qui renfermoit le doigt du martyr : ce qui donne lieu à Renaudot de supposer que les Coptes

avoient substitué une autre relique à celle qui avoit été brûlée. Il cite l'Histoire des sultans d'Égypte de Makrizi. Je n'ai pas consulté cet ouvrage ; mais, outre que le récit de Makrizi, que je traduis ici, présente plus de vraisemblance, il est encore confirmé par le chapitre du même ouvrage où Makrizi parle des Chrétiens, et dans lequel il rapporte pareillement à l'année 755 la destruction de cette relique.

CORRECTIONS POUR CE VOLUME.

Page 309, ligne 3. ۱

Au lieu de 1415 ۵ 1416, lisez 1416 ۵ 1417.

Page 570, ligne 23.

J'ai suivi littéralement le texte arabe, dans lequel on lit :

فلما كبر السلطان سليم رحمه الله تعالى عاد التوكل علي

الله هذا الى مصر Lorsque le sultan Selim fut vieux, Almo-

tewakkel-ala-allah revint en Égypte. Selim est mort en 926, âgé seulement de cinquante-quatre ans. Il paroît donc que l'auteur de cette histoire de la Mecque s'est exprimé à ce sujet d'une manière peu exacte, ou que le texte est corrompu.

Page 638, note (m).

Velonia la Garassa est vraisemblablement *Bologne-la-Grasse*, expression consacrée par l'usage. Le motif qui m'avoit empêché d'admettre cette interprétation, c'est qu'il est absurde de placer Bologne sur la route de Lyon à Venise : mais si l'on fait attention que l'auteur dit *para Velonia la Garassa*, tandis qu'il emploie devant les noms des autres villes la préposition *à*, on pourra résoudre la difficulté, en supposant qu'il a voulu indiquer que l'on devoit prendre à Lyon une voiture dont la destination étoit pour Bologne, mais dont le voyageur auquel ces instructions étoient destinées, se serviroit seulement jusqu'à Milan.

NOTICES



NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

I N S T R U C T I O N S

Baillées à Joachim de Velor, Seigneur de la Chapelle, Chambellan du Roi, & Jehan de Nyfueven, Huissier d'armes, envoyez par le Roi Louis XI, à Adolphe, Duc de Gueldres, Comte de Zutphen, pour faire alliance avec ce Prince, contre Charles, Duc de Bourgogne.

Bibliothèque du Roi, n.º 8448 in-fol. veau fauve, portant pour titre au dos : Ambassades. (C'étoit le n.º 22 des Manuscrits de Baluze.)

Par M. GAILLARD.

Ces instructions ne portent aucune date. Louis XI, toujours ennemi & rival de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, cherchoit par-tout, & en tout temps, & par toute sorte de moyens, à lui susciter des ennemis, & étoit toujours prêt à s'unir avec ceux qui haïssoient ce prince; cet intérêt seul décidoit du choix de ses alliés, quelle que fût d'ailleurs sur leur compte l'opinion publique dont il ne

Tome IV.

A

AMBASSADES.

faisoit pas assez de cas. Cet Adolphe, de la maison d'Egmont, duc titulaire de Gueldres, étoit en exécration à toute l'Europe, comme le prince le plus injuste & le fils le plus dénaturé; ses crimes même lui coûtèrent ses États & la liberté. Il avoit commis un cas très-horrible, dit Philippe de Comines, dont nous transcrivons ici le récit presque tout entier, pour le comparer à loisir avec ces instructions qui ne s'y accordent guère, & avec d'autres récits qui en diffèrent aussi sur plusieurs points. « Il avoit commis un » cas très-horrible, car il avoit pris son père prisonnier, » à un soir, comme il se vouloit aller coucher, & mené » cinq lieues d'Allemagne à pied sans chausses, par un » temps très-froid; & le mit au fond d'une tour où il n'y » avoit nulle clarté que par une bien petite lucarne; & » là le tint six mois, dont fut grande guerre entre le » duc de Clèves (dont ledit duc prisonnier avoit épousé » la sœur) & ce jeune duc Adolphe. Le duc de Bourgogne » plusieurs fois les vouloit appointer, mais il ne le peut. » Le pape & l'empereur à la fin y mirent fort la main, » & sur grandes peines fut commandé audit duc de Bour- » gogne, de tirer ledit duc Arnoul hors de prison; ainsi » le fit, car le jeune duc n'osa dénier le lui bailler.... » Je les vis tous deux en la chambre du duc de Bour- » gogne, par plusieurs fois, & en grande assemblée de » conseil, où ils plaidoient leur cause, & veis le bon- » homme vieil présenter le gage de bataille à son fils. Le » duc de Bourgogne désiroit fort les appointer, & favo- » risoit le jeune, & lui offroit le titre de gouverneur en » Bourgogne. Le pays de Gueldres lui demeureroit avec » tout le revenu, sauf une petite ville assise auprès de » Brabant, qui a nom *Grave*, qui devoit demeurer au » père, avec le revenu de trois mille florins, & autant » de pension; ainsi le tout lui eût valu six mille florins, » avec le titre de duc, comme raison estoit. Avec d'autres » plus sages, je fus commis à porter cette parole à ce jeune » duc, lequel fit réponse qu'il aimeroit mieux avoir jeté

» son père la tête devant en un puits , & de s'être jeté
 » après , que d'avoir fait cet appointment ; & qu'il y
 » avoit quarante & quatre ans que son père étoit duc , &
 » qu'il étoit bien temps qu'il le fût ; mais très-volontiers
 » il lui laisseroit trois mille florins par an , par condition
 » qu'il n'entreroit jamais dans la duché , & assez d'autres
 » paroles très-mal sages..... Le duc de Bourgogne étoit
 » avec ces deux dont je parle à Dourlens.... & partit
 » soudainement pour se retirer à Hesdin , & oublia cette
 » matière ; & ce jeune duc (de Gueldres) prit un habillem-
 » ent de François , & partit lui deuxième seulement pour
 » se retirer en son pays. En passant un port auprès de
 » Namur , il paya un florin pour son passage ; un prêtre le
 » veit , qui en prit suspicion , & en parla au passager , &
 » regarda au visage celui qui avoit payé ledit florin , & le
 » connut ; & là , fut pris & amené à Namur , & y est de-
 » meuré prisonnier jusques au trépas du duc de Bourgogne. »

Voilà donc non-seulement un auteur contemporain , mais un témoin oculaire , & un homme employé dans cette affaire , qui dit formellement que le duc de Gueldres resta prisonnier depuis le moment où il fut pris , jusqu'au temps de la mort du duc de Bourgogne , arrivée le 5 janvier 1477 , à la bataille de Nancy ; & voici d'un autre côté une ambassade envoyée à ce duc de Gueldres depuis sa détention & pendant la vie du duc de Bourgogne , & dans laquelle on félicite le duc de Gueldres de s'être échappé de sa prison , & on lui propose une alliance contre le duc de Bourgogne , pour punir celui-ci de l'outrage qu'il a fait au premier , en le faisant arrêter. Les termes de l'instruction sont remarquables.

« Lui diront que le roi a été très-desplaisant du grand
 » outrage & injure que lui a fait Charles soy disant duc
 » de Bourgogne , en le détenant prisonnier & en captivité
 » *par si long-temps* ; & combien que ledit de Bourgogne soit
 » assez coustumier de par fureur & tyrannie entreprendre
 » à faire des outrages & injustices , toutesfois chascun a

» été bien merveillé comment il ne vult ne osa entreprendre
 » sur ledit messire Adelof, vu la prouchaineté de lignaige
 » qui est entr'eux, & mesmement que comme l'en dit,
 » il étoit venu devers lui sur sa sûreté, laquelle en ce fai-
 » sant il rompit déshonnêtement.

» *Item*, & que puis naguères le roi a sçu comme graces
 » à Dieu ledit seigneur Adelof de Gueldres a trouvé le
 » moyen de soi échapper des mains & de la puissance dudit
 » de Bourgogne, dont le roi a été & est moult joyeux
 » autant que de chose qui piéça lui advint. »

C'est à peu-près le langage qu'on tiendrait à un innocent opprimé, en faveur duquel s'élèveroit la voix publique. Le reproche que fait Louis XI au duc de Bourgogne d'agir souvent avec passion, avec humeur, avec fureur, est juste en général, mais il est mal appliqué. Philippe de Comines remarque au contraire que dans la cause du père & du fils, le duc *favorisoit le jeune*; il rapporte même la raison de cette prévention favorable, & cette raison est celle dont parle l'instruction, *la prouchaineté de lignaige*. En effet, ils étoient beaux-frères, ayant épousé, l'un Isabelle, l'autre Catherine, toutes deux filles du duc de Bourbon, Charles I; & par la même raison il étoit allié de Louis XI, qui étoit arrière petit-fils de Jeanne de Bourbon, laquelle étoit arrière grande-tante de la duchesse de Gueldres: ainsi c'étoit malgré des raisons assez fortes & un désir très-marqué de favoriser Adolphe, que le duc de Bourgogne s'étoit vu forcé de sévir contre lui; mais il faut cependant avouer que le récit de Philippe de Comines ne fournit point de réponse au reproche que Louis XI fait au duc de Bourgogne d'avoir fait arrêter le duc de Gueldres, *qui étoit venu devers lui sur sa sûreté*. On ne voit pas même distinctement dans le récit de Philippe de Comines, pourquoi le duc de Gueldres s'enfuit, se déguise, & pourquoi il est arrêté. Le duc de Bourgogne lui propose des conditions d'accommodement; il les refuse, l'affaire paroît en rester là. Le duc de Bourgogne qui avoit d'autres affaires, quitte Dourlens où se tenoient les confé-

rences, part pour Hesdin, & *oublia cette matière*, dit Philippe de Comines; puis il ajoute que le jeune duc prend un habillement François, & part pour se retirer dans son pays: il est arrêté sur la route; tous ces faits se succèdent, mais l'auteur n'en montre pas la liaison; les historiens l'ont aisément suppléée. Ils regardent tous le déguisement, la fuite & la détention d'Adolphe, comme l'effet de l'indignation que la réponse barbare aux propositions du duc de Bourgogne avoit inspirée à tout le monde, & cette interprétation est trop naturelle pour n'être pas adoptée.

Quant à l'époque de l'ambassade envoyée au duc de Gueldres par Louis XI, on n'a sur ce point que des données assez foibles & assez éloignées. Il est évident d'abord qu'il faut chercher cette époque avant 1477, année de la mort du duc de Bourgogne, & qu'il faut la chercher après le premier août 1469, date de l'institution de l'ordre de saint Michel, car Louis XI fait offrir cet ordre au duc de Gueldres: il paroît même qu'il faut se rapprocher de cette dernière époque; car, dans les instructions, il est parlé de cet ordre avec une espèce d'engouement qui semble annoncer une institution nouvelle. M. Duclos dit positivement qu'Adolphe fut arrêté le premier septembre 1472, ce qui ne paroît pas trop s'accorder avec une époque que Philippe de Comines nous désigne. *Ceci advint justement*, dit-il, *comme le roi prit Amiens sur le duc de Bourgogne*; or ce fut au commencement de l'année 1471 qu'Amiens fut remis au roi. Comme M. Duclos ne cite pas ses autorités, du moins en détail, il est difficile de juger entre Philippe de Comines & lui; mais il n'est pas plus d'accord avec Comines sur les lieux que sur les temps; il désigne Hesdin pour le lieu des conférences tenues entre le père & le fils, devant le duc de Bourgogne. Comines nomme Dourlens, & ce n'est, selon lui, qu'après la rupture des conférences, que le duc de Bourgogne quitte Dourlens pour aller à Hesdin. Comines dit que le jeune duc de Gueldres fut enfermé à Namur; M. Duclos dit que ce fut à Courtrai, Mézeray à Gand.

AMBASSADES.

Toutes ces différences sont assez peu importantes ; mais ce qui est véritablement digne de remarque , & ce qui forme une difficulté qu'il n'est pas aisé de résoudre , c'est que Philippe de Comines & tous les historiens s'accordent à dire qu'Adolphe ne sortit pas de prison depuis le moment où il fut enfermé , soit à Namur , soit à Courtray , jusqu'en 1477 , que les Gantois , révoltés après la mort du duc de Bourgogne , tirèrent Adolphe de sa prison pour lui faire épouser Marie de Bourgogne , & le mettre à la tête des armées de cette princesse contre Louis XI. Il est certain du moins qu'il étoit en prison à cette époque de 1477 , & aucun historien n'indique en aucune manière , que dans l'intervalle de sa détention , à cette époque , il se soit sauvé de sa prison ; aucun n'indique comment , après s'être sauvé & être rentré dans ses États , il auroit pu être repris & enfermé de nouveau. Cependant voici une ambassade qui lui est envoyée dans ses États ; voici une instruction où on le félicite de son évasion , & où on lui propose une alliance contre son oppresseur. A la vérité , cette instruction est sans date , rien n'indique si elle a été suivie ; il n'y a aucune relation de l'ambassade : il ne seroit pas impossible que le plan de l'instruction eût été tracé à la hâte sur un faux bruit de l'évasion du duc de Gueldres , & que des nouvelles plus exactes ayant bientôt dissipé cette erreur , l'affaire en fût restée au simple projet. C'est peut-être même la seule solution possible de cette difficulté.

Quoi qu'il en soit , voici la suite de l'histoire d'Adolphe de Gueldres , toujours tirée de Philippe de Comines. Après la mort du duc de Bourgogne , « les Gantois le mirent » dehors (de la prison où il étoit) , & voulurent lui faire » épouser celle qui depuis a été duchesse d'Autriche , (c'est » à-dire , Marie de Bourgogne) par force , & le menèrent » avec eux devant Tournay , où il fut tué méchamment & » mal accompagné , comme si Dieu n'eust pas été saoul de » venger cet outrage qu'il avoit fait à son père. » Ceci n'énonce pas trop clairement la manière dont Adolphe fut

tué, & la princesse de Bourgogne délivrée du malheur d'épouser malgré elle, & par la violence de ses sujets révoltés, un prince si coupable. Voici l'explication de ce fait.

AMBASSADES.

Les Gantois avoient voulu que le duc de Gueldres méritât, par quelque service important, l'honneur d'épouser leur souveraine. Louis XI s'avançoit pour conquérir les Pays-Bas; ses émissaires avoient déjà surpris Tournay : la garnison de cette place incommodoit fort les Gantois par les courses; ils rassemblèrent des troupes irrégulières de Gand, de Bruges & d'Ypres. Le Duc de Gueldres se mettant à leur tête, alla tenter de reprendre Tournay; tout sembla d'abord lui réussir : il attaqua les faubourgs, les prit, & les brûla; mais la garnison fit une sortie si brusque & si vigoureuse, que l'armée très-indisciplinée du duc de Gueldres fut mise en déroute. Le duc de Gueldres tâchoit de couvrir la retraite; il s'arrêtoit pour combattre; il résistoit presque seul, & aux ennemis qui le pressoient, & à ses troupes qui l'entraînoient : ce fut alors qu'il termina une vie criminelle par une mort glorieuse, sans qu'on ait bien su s'il avoit été tué par les ennemis ou par ses propres soldats.

« Le père, poursuit Philippe de Comines, estoit mort » avant le trépas du duc de Bourgogne, étant encore son » fils en prison; & à son trépas, laissa au duc de Bourgogne » la succession, à cause de l'ingratitude de son fils; & sur » cette querelle, conquit le duc de Bourgogne la duché » de Gueldres où il trouva résistance; mais il étoit puissant... » & la posséda jusques à la mort : & encore la possède » aujourd'hui ce qui est descendu de lui ».

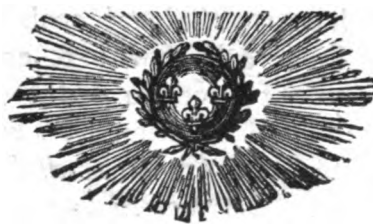
Louis XI, dans son instruction à ses ambassadeurs, appelle Adolphe, *son bon parent & cordial ami*; il parle des *grands biens & vertus qui sont en la personne dudit messire Adolphe*; il lui propose de partager les biens de la maison de Bourgogne, s'il veut s'unir avec lui contre Charles-le-Téméraire. Si les ambassadeurs le trouvent bien disposé, ils sont chargés de lui faire, comme d'eux-mêmes, une

AMBASSADES.

brillante & séduisante description , ainsi que nous l'avons dit , de son nouvel ordre de S. Michel , de lui dire , *comme plusieurs grands princes & seigneurs ont requis & pris ledit ordre , lequel est aujourd'hui le plus digne & le plus noble des chrétiens ,* tandis que dans la vérité les ducs de Bretagne & de Bourgogne , auxquels il l'avoit offert , venoient de le refuser.

Les ambassadeurs pourront ensuite , continue l'instruction , dire , toujours comme d'eux-mêmes , *que ledit ordre seroit bien séant à ung si notable , vertueux & vaillant prince , comme mondit seigneur Adolof de Gueldres ; & s'il paroît le désirer , ils lui diront que quand il voudra le requérir , ils croient que le roi & les chevaliers en seront très-joyeux.*

Au sujet de cet ordre , l'instruction nous apprend que long-temps avant son institution , les rois de France étoient dans l'usage de porter toujours sur eux *la représentation du glorieux archange Mons. S. Michel , prince de la chevalerie de Paradis.* En effet , Mézeray observe « que les François » honoroient particulièrement S. Michel , comme l'ange » tutélaire de cette monarchie ; & on ne pouvoit pas , dit-il , » mieux choisir pour dompter l'orgueil des Anglois , qui » portoient des dragons dans leurs enseignes , que ce prince » de la milice céleste , que l'on peint tenant un dragon sous » ses pieds. »



RELATION

R E L A T I O N

De l'Ambassade de Guillaume Cousinot, Chevalier, Seigneur de Montereuil, Conseiller & Chambellan du Roi, Gouverneur de Montpellier, au Pape Paul II, touchant le procès de Jean Balue, dit le Cardinal d'Angers, & de Guillaume de Haraucourt, Évêque de Verdun, accusés de crime de lèse-Majesté, au mois d'août 1469.

Même Volume qu'à la précédente Notice.

Par M. GAILLARD.

PLUS l'objet principal de cette ambassade a de rapport avec un événement qui a récemment occupé le public, moins nous nous permettrons de nous en occuper. Indépendamment même de cette considération & de toute autre, l'histoire de ce fameux procès du cardinal Balue est trop connue, & a été trop bien exposée par plusieurs auteurs modernes, pour que nous devions nous y arrêter. Parmi ces auteurs, quelques-uns ont connu la relation que nous annonçons; d'autres ont connu tous les monumens relatifs à ce procès, excepté celui-là; ceux même qui ont fait usage de cette relation, ne l'ont pas eue sous les yeux toute entière; les uns en ont connu seulement une partie, les autres une autre.

Cette relation en effet a deux parties: l'une est la relation proprement dite, qui n'est adressée à personne, & que Guillaume Cousinot avoit faite apparemment pour son propre usage; l'autre est le compte qu'il rend au Roi de son ambassade. Cette seconde partie renvoie quelquefois à la première,

Tome IV.

B

& quelquefois aussi répète ce que la première contient déjà ; mais on n'a le tableau complet & entier de cette ambassade, qu'en réunissant ces deux parties.

L'objet général de l'ambassade est de demander au Pape des commissaires, ou selon les termes de la relation, d'*obtenir un vicariat pour faire le procès du cardinal d'Angiers* (c'est le cardinal Balue ou de la Ballue) & *de l'évêque de Verdun*. Tout ce qui concerne la distinction du délit commun & du cas privilégié dans les procès des ecclésiastiques, & l'autorité du Roi sur tous ses sujets indistinctement, est traité dans les conférences tenues à Rome entre les ambassadeurs François ; on y voit, dit un grand magistrat, « une explication claire, » précise, généreuse, des maximes de la France que la cour de Rome entend, & qu'elle n'ose condamner. »

Ce magistrat est M. le chancelier d'Aguesseau, qui, dans un savant mémoire sur la juridiction royale, composé en 1700, au sujet de l'affaire du cardinal de Bouillon, rapporte avec assez de détail ce qui s'est passé dans celle du cardinal Balue, & traite le point de droit en jurisconsulte profond. M. Duclos, dans son histoire de Louis XI, a traité la partie historique de ce procès avec beaucoup d'exactitude & de précision. Il a fait imprimer, parmi les pièces justificatives, la seconde partie de la relation, c'est-à-dire, le compte rendu au Roi ; il ne paroît pas avoir connu la première, & cette seconde même, il ne la publie pas toute entière : il ne donne que par extrait la discussion des points de droit & le résultat des conférences ; & dans le corps même de la relation, il y a quelques endroits omis, & il y en a plusieurs de resserrés.

M. le chancelier d'Aguesseau n'a connu au contraire que la première partie ; il s'arrête où finit cette première partie, & il supplée alors le silence de la relation par l'autorité des histoires imprimées.

« Le cardinal de Pavie, dit-il, qui a écrit l'histoire de ce temps, dit que le Pape nomma des commissaires, qui furent » Alphonse de Ciudad Rodrigo en Espagne ; Nicolas Ubaldi

DES MANUSCRITS DU ROI. 11

» de Pérouse, auditeur de Rote ; Paul Tuscanella, avocat
 » consistorial ; Louis de Géminiani, & Falco de Sinibaldis,
 » qui avoit été deux fois nonce en France. » Si M. le chan-
 celier d'Aguesseau avoit eu sous les yeux la seconde partie
 de la relation, il n'auroit pas eu besoin de l'autorité du
 cardinal de Pavie, pour être sûr que le Pape avoit en effet
 nommé des commissaires ; la relation est précise sur ce point.
 Guillaume Cousinot y rend compte des motifs qui paroissent
 avoir déterminé le Roi dans le choix de chacun de ces
 commissaires, de l'attention qu'il avoit eue de faire part de
 ces motifs aux ambassadeurs François, de l'avis qu'il leur
 avoit donné de faire, de leur côté, toutes les informations
 nécessaires pour s'assurer du caractère, des dispositions, de
 l'impartialité de ces commissaires. Il raconte que le Pape a
 poussé la précaution jusqu'à révoquer un des commissaires
 qu'il avoit d'abord nommé, & cela uniquement parce qu'il
 fut averti que ce commissaire qui étoit Espagnol, avoit été
 chargé par le roi de Castille, de quelques négociations en
 France, sous le règne de Charles VII. Quoique ces négocia-
 tions n'eussent eu rien de désagréable pour Louis XI,
 alors dauphin, néanmoins, pour le soupçon ou imagination que
 le Roi y eût pu prendre, notredit S. Père ne voulut consentir que
 ledit archevêque y vînt (en France).

Ce trait confirme ce qu'on fait d'ailleurs du peu de
 mystère que faisoit Louis XI de sa coupable aversion pour
 la mémoire de son père, & de sa prévention contre tout
 ce qui avoit été fait sous le règne de ce Charles VII qu'il
 eût mieux fait d'imiter.

Le P. Griffet, dans ses observations sur l'histoire de
 France du P. Daniel, a un article très-curieux sur le cardinal
 Balue, dont il rapporte & discute toute l'histoire, & avant,
 & pendant & après son procès. Il paroît n'avoir eu connois-
 sance d'aucune des deux parties de la relation de Guillaume
 Cousinot. Il observe que le récit de Philippe de Comines,
 & de Godefroy dans ses remarques sur cet historien, ne
 s'accorde pas avec celui de l'auteur du cabinet de Louis XI.

AMBASSADES.

en ce que les deux premiers disent que les lettres du cardinal Balue, qui donnèrent lieu à son procès, & dont un domestique de l'évêque de Verdun fut trouvé saisi, étoient adressées au duc de Guyenne, Charles, frère du Roi; au lieu que le second dit qu'elles étoient adressées au duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire: la relation manuscrite ne laisse aucun doute sur ce point; c'étoit au duc de Bourgogne que le courrier étoit adressé.

Le P. Griffet trouve encore quelque doute sur le nom de ce courrier; M. Duclos, dit-il, le nomme *Belée* dans son histoire de Louis XI; & Aubry, dans son histoire des cardinaux, l'a nommé *Simon*.

Le fait est qu'il se nommoit *Simon Belée*; c'est ainsi qu'il est nommé par-tout dans la relation manuscrite de Cousinot. M. Duclos, à la vérité, dans son histoire de Louis XI, ne l'appelle que *Belée*; mais dans l'extrait qu'il donne de la relation de Cousinot, parmi les pièces justificatives que le P. Griffet ne paroît pas avoir consultées, il l'appelle aussi par-tout *Simon Belée*.

Enfin M. Villaret, dans la nouvelle histoire de France; sans remonter jusqu'à la relation de Guillaume Cousinot, dont il ne paroît pas avoir eu connoissance, suit sur tous les points la narration de M. Duclos, & le loue dans une note de la manière aussi claire que précise dont il expose les détails & le résultat des conférences des ambassadeurs François avec les cardinaux. L'éloge est juste, mais il retombe sur Cousinot; le mérite de M. Duclos est d'avoir bien réduit, bien rédigé, bien employé les matériaux que cet ambassadeur lui avoit fournis.

M. le chancelier d'Aguesseau & M. Duclos ayant donc pris toute la substance de la relation de Guillaume Cousinot, sur ce qui concerne le procès du cardinal Balue & de l'évêque de Verdun; & le reste de l'histoire de ce cardinal étant d'ailleurs fort bien exposé, soit dans M. Duclos, soit dans le P. Griffet, soit dans la nouvelle histoire de France, nous

nous bornerons à relever ici diverses particularités de cette ambassade, étrangères au cardinal Balue, & qui, par cette raison, ont été moins observées, mais qui donnent des notions soit sur le cérémonial, soit sur divers points de notre histoire.

AMBASSADES.

Cette ambassade étoit composée, 1.^o de Guillaume Cousinot, auteur de la relation. Il prend les qualités de chevalier, seigneur de Montereuil, conseiller & chambellan du Roi, gouverneur de Montpellier; il avoit été maître des requêtes. Pierre Cousinot, son père, étoit procureur-général, ou, comme on disoit alors, *procureur du roi au parlement de Paris*; il vivoit en 1444. Il avoit un frère, président au même parlement, en 1430, nommé Guillaume comme son neveu. Leur père, nommé Pierre, procureur du Roi à Auxerre, avoit été anobli par Charles VI, en 1411. Guillaume, son petit-fils, servit également bien Charles VII, & par les armes, & par les négociations: il se distingua au siège de Rouen, l'an 1448; au siège de Sandwich, en Angleterre, en 1457. Il avoit été envoyé, en 1445, en Angleterre, avec Louis de Bourbon, comte de Vendôme, l'archevêque de Reims des Ursins, & Bertrand de Beauvau, seigneur de Précigny, pour traiter de la paix. Ce fut Cousinot qui, en 1456, arrêta le duc d'Alençon, soupçonné d'intelligences criminelles avec les Anglois, & avec Louis XI alors dauphin. Il faut remarquer, & peut-être à l'avantage de ce dernier prince, que de tels services rendus à Charles VII par Cousinot, n'empêchèrent pas Louis XI de l'honorer aussi de sa confiance, & de l'employer dans ses affaires; Cousinot le servit dans la guerre du bien public. Lorsque le cardinal Balue & l'évêque de Verdun furent arrêtés, il fut un des commissaires nommés pour les interroger; aussi fut-il choisi pour la négociation de Rome, comme un de ceux qui étoient le plus en état d'instruire le Pape & les cardinaux des véritables circonstances de l'affaire.

AMBASSADES.

Cousinot survécut Louis XI; il étoit, en 1484, à ces fameux états de Tours, qui réformèrent avec tant de sagesse les nombreux abus de ce règne orageux & violent. Il y joua un rôle considérable; voici ce que dit à ce sujet Jean de Saint-Gelais : *L'ordre fut mis en tous endroits comme il appartenoit, & s'en méloit fort un fort ancien homme qu'on nommoit maître Guillaume Cousinot.* Il mourut peu de temps après. On lui attribue une *chronique* manuscrite très-ample & très-véritable, contenant les choses advenues de son temps. Cependant il est dit dans la Bibliothèque historique de la France, tome II, pag. 196, que l'auteur de cette chronique mourut en 1471, auquel cas, ce ne seroit pas le Guillaume Cousinot dont nous parlons. On a écrit la vie de celui-ci sous ce titre : *Abrégé de la vie & des actions mémorables de Guillaume Cousinot, chambellan du roi Charles VII & du roi Louis XI, employé dans les affaires les plus difficiles, tiré mot pour mot des histoires publiques, & d'un livre non encore imprimé, intitulé: RECHERCHES SUR LA VIE ET LES ACTIONS PLUS MÉMORABLES DE GUILLAUME COUSINOT, par Jacques Cousinot, Parisien, docteur en médecine.*

2.^o Avant cette ambassade, & au moment de la détention du cardinal Balue & de l'évêque de Verdun, Louis XI avoit envoyé à Rome pour faire part au Pape de cet événement; Pierre Gruel, *docteur en loix & en décret, président du Dauphiné*; ce président Gruel fut adjoint à l'ambassade de Cousinot, ainsi que Guillaume le Franc, *docteur en loix, & qui connoissoit & entendoit le fait d'Italie.* Ils partirent de Tours au mois d'août 1469. Le 9 octobre, ils trouvèrent à Turin Falco de Sinibaldis, *orateur de notre S. Père en France*, c'est-à-dire, nonce, fort attaché à la France, & dont ils avoient ordre de ne point se séparer. Nous omettons les détails de la réception qui leur fut faite par le marquis de Montferrat, lorsqu'ils passèrent sur ses états, & par le duc de Milan François Sforce, qui se piquoit d'un grand attachement pour Louis XI, & dont Louis XI estimoit singulièrement la prudence & le courage. Il voulut prendre les ambassadeurs

François pour juges de ses différends avec le Pape , contre lequel il avoit embrassé la défense des Malatesta , princes ou usurpateurs de la principauté de Rimini , comme il l'étoit lui-même de l'État de Milan.

AMBASSADES.

Les ambassadeurs arrivèrent à Rome le jeudi 23 novembre. On leur rendit toute sorte d'honneurs ; on alla au-devant d'eux à différentes distances de Rome , « les uns » jusqu'à quatorze milles , les autres à six milles , les autres » à quatre milles & à trois milles , & les autres à deux » milles ; & entr'autres , notredit S. Père y envoya tous » les archevêques & évêques , officiers & gentilshommes » de sa famille. »

Cousinot , dans le rapport qu'il fait au Roi , dit que partout sur la route des ambassadeurs , à Milan , à Florence & ailleurs , on les avertissoit qu'ils seroient parfaitement reçus à Rome , qu'on les combleroit d'honneurs , mais qu'ils n'obtiendroient rien sur le principal objet de leur ambassade , & que le Pape & les cardinaux étoient joints ensemble pour leur bailler une négative. Il est vrai qu'il ajoute qu'en même temps ils recevoient des avis directement contraires , qu'on les encourageoit , & qu'on les prioit de ne pas se rebuter pour tout ce qu'ils entendraient dire des dispositions du Pape & des cardinaux , & de leur répugnance à faire ou à laisser faire le procès à un cardinal.

Dans le même temps , le duc de Bourgogne , toujours ennemi & rival de Louis XI , envoyoit à Rome maître Ferry de Clugny , & un secrétaire nommé Rochefort , pour traverser de tout son pouvoir la négociation des ambassadeurs François.

Lorsque ceux-ci arrivèrent à Rome , le Pape étoit malade ; & ne put pas les voir de quelque temps ; mais il envoyoit tous les jours les complimenter & savoir de leurs nouvelles ; & dans la crainte qu'ils ne s'ennuyassent , il leur fit proposer de voir toujours les cardinaux , même avant lui , ou aller *ès grandes églises pour gagner les pardons & nous ébattre.* Ils répondirent qu'ils attendroient avec impatience , mais

AMBASSADES.

sans ennui le moment d'être admis en sa présence. Aussitôt qu'il fut en état de se lever, il reçut leur visite, les ayant seulement fait prier de lui épargner pour cette première fois toute conversation d'affaires, parce qu'il se sentoit trop foible pour s'appliquer.

Enfin, le premier décembre, ils furent admis à l'audience du Pape, qui n'avoit avec lui que le cardinal de S. Marc, son neveu; & lui feïsmes (au Pape) la révérence, ainsi qu'il appartenoit, lui baisant le pié, la main & la joue, comme il est accoutumé.

Ce pontife leur dit tout ce qu'il put imaginer de plus obligeant, tant pour eux que pour le Roi qu'ils représentoient. Comme cette conversation a occasionné un partage d'opinions entre les savans, sur l'époque où le titre de *très-chrétien* a été donné à nos rois par le saint-siège, nous croyons devoir entrer dans quelques détails à ce sujet.

Le Pape qui siégeoit alors, étoit Paul II, Vénitien, nommé Pierre Barbo, fils de Nicolas Barbo & de Polixène, sœur du pape Eugène IV. Les ambassadeurs François commencent par rappeler au Pape combien Louis XI, dans sa jeunesse, *avoit aimé le pape Eugène, son bon oncle, lequel il appelloit son maître, ne jamais il n'appela son maître que ledit pape Eugène*; & dans le rapport fait au Roi, on fit ces phrases naïves: « Que vous » aviez toujours mémoire de son bon oncle pape Eugène, » lequel vous aimoit très-fort & vous lui, & disiez toujours » que vous n'aviez eu maître que lui, & aimiez tous ceux » qui étoient partis de sa maison, & qu'il n'y avoit si petit » yssu de ladite maison, voire même un petit chien que » l'on dit qu'il en fust, que pour l'honneur dudit pape Eugène, » & en souvenance & mémoire de lui vous ne voulissiez » bien traiter. »

Le Pape, de son côté, leur dit qu'il avoit sù l'histoire, » & avoit mis peine de en avoir de France, d'Allemagne, » d'Italie & d'Espagne.... & qu'il ne trouvoit point que toutes » les nations ne que tous les princes du monde eussent fait » autant

« autant de service tous ensemble à l'église & à la foi, que
 » les rois à la nation de France. »

AMBASSADES.

Il leur parle ensuite de la prétendue donation de Constantin au pape Sylvestre, comme d'un fait constant & reconnu; mais il avoue que tantôt les empereurs, successeurs de Constantin, tantôt les Lombards, tantôt d'autres ennemis du Saint-siège, avoient empêché l'effet de la libéralité de Constantin, & qu'enfin, presque tout ce que possédoient les papes, ils le tenoient de la libéralité de Pepin, de Charlemagne, & de la protection de leurs successeurs, qui avoient
 « déjeté les S.^{ts} pères & l'église de la main de leurs ennemis...
 » qui leur avoient baillé la possession paisible de la terre de
 » l'église.... que l'église étoit plus tenue aux rois & à la
 » nation de France, qu'à tout le surplus des rois, & que
 » jusqu'à ce que la maison de France eût la grand'domination
 » & autorité, que jamais la foi ne seroit exhaussée ne défendue
 » des ennemis d'icelle, ne l'église gardée en ses droits &
 » libertés; que pour les grands biens & les grands honneurs
 » qu'il avoit vus & lus qui étoient en ladite maison de
 » France, & les grands services qu'ils avoient faits à la foi
 » & à l'église, il avoit délibéré de vous nommer toujours
 » *très-chrétien*, & qu'il lui sembloit qu'il le devoit ainsi faire,
 » nonobstant que ses prédécesseurs n'eussent pas accoutumé
 » ainsi le faire. »

Dom Mabillon rapporte ce passage dans sa *Diplomatique*, livre 6, pag. 620, article 210, & il en conclut que c'est le pape Paul II qui en 1469 a conféré aux rois de France ce titre de *très-chrétiens*.

Le P. Daniel est aussi de cet avis, & on peut dire que c'étoit l'opinion générale; mais ce même P. Daniel a été contredit avec succès sur ce point par le P. Griffet, qui a cité plusieurs exemples de ce titre de *très-chrétien*, donné à nos rois, long-temps avant Paul II & Louis XI.

L'abbé de Camps, d'après ces exemples dont il avoit eu connoissance, avoit été jusqu'à soutenir que le titre de *très-chrétien* étoit un titre distinctif & particulier aux rois de

France depuis le baptême de Clovis; en quoi il s'est évidemment trompé, puisque du temps des deux premières races de nos rois, & même d'une partie de la troisième, ce titre de *très-chrétien* étoit donné indistinctement à tous les princes chrétiens de l'Europe.

Celui qui a répandu le plus de jour sur cette question, est M. Bonamy, auteur d'un fort bon mémoire qu'on trouve dans l'Histoire de l'Académie des Inscriptions & Belles-lettres, tome 29, page 268 & suivantes, avec le recueil des exemples & des autorités sur lesquels il s'appuie.

C'est au règne de Louis-le-Gros que M. Bonamy fixe l'époque où les rois de France ont commencé à être appelés *très-chrétiens*, exclusivement à tous les autres princes.

Il ne dissimule pas l'objection qu'on peut tirer du discours de Paul II aux ambassadeurs de Louis XI; mais il demande comment ce pape a pu dire que les papes, ses prédécesseurs, n'avoient pas coutume de donner ce titre de *très-chrétiens* aux rois de France, après tous les exemples contraires que contient le mémoire, sur-tout après que le pape Pie II, prédécesseur immédiat de Paul II, avoit écrit, en 1459, dix ans seulement auparavant, au roi Charles VII: *Tu qui CHRISTIANISSIMUM nomen à præavis ac prædecessoribus tuis clarissimis regibus per longissimam temporum seriem ductum, amplioribus tuis virtutibus roborasti. . . nomen CHRISTIANISSIMI ab illis hæreditarium habes.*

Le P. Griffet sembloit avoir voulu concilier toutes les difficultés, en disant qu'on doit regarder la déclaration « du pape Paul II comme une époque remarquable, où » le titre de *très-chrétien* fut assuré à nos rois par un acte » juridique, qui donna sans doute à l'usage déjà établi un » degré d'authenticité qu'il n'avoit pas auparavant. »

M. Bonamy n'adopte pas cette solution; cependant il est à remarquer que ce discours de Paul II est tenu par un pape qui se piquoit d'être instruit & qu'on donne pour tel, & qu'il est tenu à des ministres très-instruits eux-mêmes, comme le prouve invinciblement le détail des conférences. Or, ces

ministres, dont la fonction naturelle étoit de contredire la déclaration du Pape, ou du moins de la modifier, en observant que Paul II n'accordoit aux rois de France que ce dont ils étoient en possession depuis long-temps, ces ministres ne répondent rien; bien plus, dans le compte qu'ils rendent au Roi de cette déclaration, non-seulement ils ne se vantent pas d'y avoir rien répondu, mais ils ne se donnent pas même le mérite de dire au Roi ce qu'ils auroient pu y répondre, & ce que le désir de gagner le Pape, dont ils avoient besoin dans l'affaire du cardinal Balue, & la crainte de l'indisposer, auroient pu les engager par politique à supprimer. Rien de tout cela; ils rapportent la déclaration comme l'approuvant, & comme jugeant qu'elle devoit faire plaisir au roi. Toutes ces considérations ne pourroient-elles pas induire à penser que Paul II apporta en effet un changement dans cet usage; que ses prédécesseurs ne donnoient pas *toujours* ce titre de *très-chrétien* aux rois de France, mais seulement dans de certaines occasions solennelles, sur-tout dans celles où ils avoient besoin de ces rois, comme lorsque Pie II, peu d'années après la prise de Constantinople, vouloit engager Charles VII dans une croisade contre les Turcs; & que le changement introduit par Paul II, fut de faire de ce titre, un titre perpétuel, distinctif, exclusif, attaché à la couronne de France, inséparable de cette couronne; titre que le Pape prenoit l'engagement pour lui & pour ses successeurs, de ne jamais omettre en écrivant au roi de France, ou en parlant de lui, quoique ses prédécesseurs l'eussent quelquefois omis? Voilà ce que pourroient faire penser la déclaration de Paul II & le silence des ambassadeurs. Passons à d'autres objets.

Nous trouvons dans le compte rendu au Roi par Guillaume Cousinot, les termes suivans:

« Le jour de l'Apparition (c'est le jour de l'Épiphanie » 1470) vous feust, sire, présenté l'espée & le chapeau » en grande solempnité, présens messieurs les cardinaux, les » ambaxeurs de princes & communautés, & tous les cour-

AMBASSADES.

» tisans & à vôtre bien grant honneur & de la maison de
 » France, comme plus à plain une autre fois, sire, quand
 » vostre plaisir sera, vous pourrez sçavoir.»

Nous ignorons quelle est cette cérémonie de la présentation de l'épée & du chapeau; nous ne savons si elle a quelque rapport avec ce que tous les historiens racontent de l'invitation que Pie II fit à Louis XI, de se mettre à la tête d'une croisade, contre Mahomet II & les Turcs, & de l'envoi qu'il lui fit d'une épée bénite, sur la lame de laquelle étoient gravés les quatre vers suivans :

*Exerat in Turtas tua me, Lodoïce, furens
 Dextera, Graïorum sanguinis ultor ero.
 Corruet imperium Mahumetis, & inçlyta rursùs
 Gallorum virtus te petet astra duce.*

Ce que disent les ambassadeurs, paroît annoncer une cérémonie qui se renouveloit tous les ans, comme si le roi de France eût été le chef d'une croisade perpétuelle contre les Turcs, qui à la vérité n'avoit pas lieu, mais qui avoit été publiée par Pie II, & pour laquelle on étoit censé n'attendre que des conjonctures favorables.

Indépendamment de l'affaire du procès du cardinal Balue, les ambassadeurs François étoient chargés de plusieurs commissions particulières : nous nous arrêterons à celle qui concerne le chapeau que le Roi demandoit pour l'évêque du Mans, parce qu'elle nous fait connoître quel étoit l'état du sacré collège au temps dont il s'agit, & quelles étoient les idées de ce siècle sur la part que les différentes couronnes devoient avoir aux promotions.

L'évêque du Mans étoit frère de ce fameux connétable de Saint-Paul, à qui Louis XI fit trancher la tête le 19 décembre 1475, mais qui en 1469, étoit en faveur auprès de ce prince. Il étoit de cette grande & illustre maison de Luxembourg, qui avoit produit cinq empereurs, dont trois, rois de Bohême. L'évêque du Mans & le connétable étoient parens de Louis XI; le roi Jean, trisayeul de ce

prince, avoit épousé Bonne de Luxembourg, fille de Jean, Roi de Bohême, de laquelle étoient nés Charles V & tous ses frères. Les ambassadeurs font beaucoup valoir cette parenté, la splendeur du nom de Luxembourg, sur-tout le mérite personnel de l'évêque du Mans, l'avantage même d'avoir eu assez récemment dans sa maison deux cardinaux, dont l'un, savoir le bienheureux Pierre de Luxembourg, évêque de Metz, grand-oncle de l'évêque du Mans, étoit mis au rang des saints. Ils observent que le Pape, depuis son exaltation, n'a fait qu'un seul cardinal François (le cardinal Balue), & qu'il a fait quatre ou cinq cardinaux Italiens; qu'il n'y avoit en tout que quatre cardinaux François; « & plus tenoit l'église en France quatre fois » que toute l'église d'Italie ne montoit, & si en venoit » chacun an plus de profit à cour de Rome, que quasi du » tiers ou de la moitié de la chrétienté. Et de dire que les » Italiens eussent treize ou quatorze cardinaux, & pour tout » le royaume de France il n'y en eust que quatre, & que nostre- » dit Saint-Père voulsist faire difficulté à la requête que » le Roi lui faisoit. . . . pour ledit Monsieur du Mans, » touchant le fait de ladite cardinalité il sembleroit » au Roi & au royaume. bien fort estrange. »

 AMBASSADES.

On voit par-là que la mémoire encore récente du séjour des papes dans Avignon, & de l'influence que ce séjour avoit eu sur la dispensation des grâces ecclésiastiques en France, donnoit alors des idées bien différentes de celles d'aujourd'hui sur la proportion qu'il devoit y avoir entre le nombre des cardinaux François, & celui des cardinaux Italiens.

Le Pape se défendoit en alléguant ce qui s'étoit passé dans le conclave où il avoit été nommé. Les cardinaux s'étoient promis les uns aux autres que celui d'entr'eux qui seroit élu pape, ne se permettroit de créer aucun cardinal, que du consentement des autres cardinaux. Le choix étant tombé sur lui pour la papauté, sa première démarche avoit été de ratifier & de renouveler cet enga-

AMBASSADES.

gement, qui étoit devenu pour lui une loi inviolable : tout ce qu'il pouvoit faire étoit donc de proposer la chose dans un consistoire, & sur d'autres sollicitations précédentes du Roi, il l'avoit déjà proposée jusqu'à trois fois ; mais les cardinaux avoient toujours unanimement rejeté la proposition ; à la troisième fois seulement, le cardinal de Saint-Ange avoit consenti à nommer l'évêque du Mans, mais il avoit été seul de son avis.

Le Pape observoit encore que les revenus de l'église étoient fort diminués & ses charges fort augmentées par les succès des Turcs ; qu'il étoit obligé de fournir des secours d'argent considérables au roi de Hongrie & au roi de Pologne, pour la défense de leurs états & pour celle de la chrétienté ; que d'ailleurs le duc de Milan, les Malatesta & d'autres vassaux rebelles du Saint-siège lui faisoient la guerre, ce qui entraînoit encore de grandes dépenses ; « & quant il y a grant multitude de cardinaux, il n'est » pas possible au siège apostolique de leur pourveoir, ainsi » qu'il est accoustumé de faire, & que nous avons six » cardinaux François (ce calcul ne s'accorde pas avec celui » des ambassadeurs), & que en Espagne, ne en Portugal » n'y en avoit point, & que en Angleterre n'y en avoit » qu'ung... de Hongrie n'y en avoit point, en ès Allemagnes, » & que chascun en demandoit comme raison estoit, & » quand on feroit encore une crüe de François, ce seroit » grant charge pour le siège apostolique, & que les autres » nations en crieroient, & auroient cause de eux doloir. »

Enfin le Pape disoit que le Roi, dans le temps où il sollicitoit le chapeau pour Balue, alors évêque d'Evreux, avoit souvent écrit de sa main, que pourvu que ce chapeau fût accordé à Balue, il n'en demanderoit plus d'autres pour aucun François pendant tout le pontificat de Paul II, *lesquelles lettres*, disoit Paul, « étoient encore in rerum naturâ. »

Sur ce dernier point, voici quelle fut la réplique des ambassadeurs :

« Nous dismes que nous ne sçavions rien de ceste matière,

« & ne cuidions point que leſdites lettres fuſſent eſcriptes
 » de ſa main; mais ledit cardinal Balue eſtoit aſſez fin
 » homme pour donner cela à entendre à noſtre dit Saint-
 » Père, & au collègue, pour venir à ſes fins, ainſi que en
 » autres choſes il avoit bien fait, comme par expérience
 » des autres matières qu'il avoit maniées, il peut aſſez
 » apparoir. »

 AMBASSADEUR

Il nous ſemble que les ambaffadeurs, en reſuſant de croire que ces lettres fuſſent de la main du Roi, oublioient ou feignoient d'oublier dans quelle faveur Balue avoit été auprès de ce prince, lorsqu'il le trouvoit, ſelon ſon expreſſion, *un aſſez bon diable d'évêque*.

Les ambaffadeurs ne laiſſèrent pas non plus ſans réplique ce que le Pape avoit dit de l'inconvénient de multiplier les cardinaux, & de l'impoſſibilité de fournir à leur entretien, quand ils étoient trop nombreux. Ils remontrèrent « que ſelon les anciennes ordonnances, & conſtitutions de l'églife, il y devoit avoir cinquante & ung cardinaux, » c'eſt à ſavoir ſept évêques, vingt & huit prêtres, & ſeize diacres, & que le nombre de beaucoup n'étoit pas emply; » & que pour créer un cardinal à la requête du Roi, le ſiège apoſtolique n'en ſeroit pas trop fort chargé, ne la portion des autres cardinaux n'en diminueroit de guères. »

Ils finiſſent par menacer le Pape du reſſentiment du Roi, s'il lui reſuſe ſatisfaction ſur cet article.

Le Pape déclare « que la perſonne de l'évêque du Mans lui revenoit très-bien, & lui ſembloit notable prélat » & l'aimoit fort, & eût bien voulu qu'il euſt été cardinal, » s'il n'eût tenu en autre que en lui; & lui ſembloit bien qu'il valoit & avoit bien mérité de le être; mais il ne voyoit pas que pour cette heure il le peuſt faire. »

Il offrit ſeulement de remettre l'affaire en délibération dans le conſiſtoire, d'y appuyer de tout ſon pouvoir la demande du Roi, d'y faire valoir toutes les raiſons des ambaffadeurs; de ſon côté, il demanda que les ambaffadeurs rendiſſent compte au Roi de toutes les difficultés que lui

AMBASSADES.

Pape leur avoit fait connoître , & il promit de ne nommer aucuns cardinaux ni dans l'Italie , ni dans d'autres États , avant d'avoir reçu des nouvelles du Roi. Il finit par des protestations vagues de vouloir lui complaire en tout , & par des promesses générales de ne rien négliger pour cela.

Cette relation s'étend depuis le feuillet 188 de ce volume, jusqu'au feuillet 268.



RELATION

R E L A T I O N

De l'Ambassade de Loys de Bourbon , Comte de Vendosme , Jacques Jouvenel des Ursins , Archevêque de Rheims , Guy , Comte de Laval , Bertrand de Beauvau , Seigneur de Précigny , Guillaume Cousinot , Seigneur de Monstreuil , Maître des Requêtes , & Étienne Chevalier , Secrétaire du Roi , envoyez en Angleterre , vers le Roi Henri VI ;

ET en leur Compagnie , les Ambassadeurs de Henri IV , Roi d'Espagne , de René , Roi de Sicile & de Naples , Duc d'Anjou , & de Jehan II , Duc d'Alençon , pour traiter la paix au mois de juillet 1445.

Même Volume que la précédente Notice.

Par M. GAILLARD.

CE volume est le même dont nous avons déjà tiré les négociations concernant le royaume de Majorque, & la relation de la mort de Richard II, roi d'Angleterre.

A l'époque de la négociation dont il s'agit, c'étoit Charles VII qui régnoit en France & Henri VI en Angleterre; les Anglois depuis long-temps perdoient en France toutes les conquêtes que Henri V & le duc de Bedford y avoient faites : les deux nations étoient lassées de la guerre, les esprits étoient disposés à un accommodement. Henri VI,

Tome IV.

D

AMBASSADES.

neveu de Charles VII, avoit pour lui & pour la France le même penchant que Richard II, son grand-oncle à la mode de Bretagne, avoit eu pour Charles VI, ayeul maternel de Henri VI. On ne cessoit depuis quelque temps de tenir des conférences pour la paix, tantôt à Arras, tantôt entre Calais & Gravelines, tantôt à Tours. L'ascendant que les divisions de la France avoient autrefois donné à l'Angleterre, soit dans les armes, soit dans les conseils, déclinait de jour en jour; les mêmes divisions régnoient alors dans le conseil de régence établi en Angleterre : le duc de Glocestre, oncle du Roi, & le cardinal de Wincestre, son grand-oncle, fils légitime du duc de Lancastre père de Henri IV, se disputoient l'autorité & troublaient l'Angleterre par leurs querelles; ils s'étoient plus d'une fois accusés l'un l'autre de trahison dans divers parlemens. Ces discordes civiles avoient l'influence la plus sensible sur les affaires du continent. Le cardinal & le duc se partageoient sur les intérêts généraux de la nation, comme sur ceux de leur ambition particulière. Le duc de Glocestre ne respiroit que la guerre, & ce qu'il appeloit la gloire du nom Anglois; le cardinal de Wincestre étoit pour la France & pour la paix. Le duc avoit voulu marier Henri VI avec une fille du comte d'Armagnac; le cardinal avoit fait conclure, l'année précédente 1444, aux conférences de Tours, le mariage du Roi avec Marguerite d'Anjou, fille de René duc d'Anjou & roi de Sicile. En faveur de ce mariage, l'Angleterre au lieu d'exiger une dot, avoit cédé la province du Maine à Charles d'Anjou, oncle de la princesse. Marguerite d'Anjou ne pardonna jamais au duc de Glocestre l'opposition qu'il avoit mise à son mariage; elle arriva en Angleterre, ennemie du parti de Glocestre & protectrice de celui de Wincestre. Le jeune Suffolck, de qui le cardinal s'étoit servi pour négocier le mariage, devint le favori de la Reine; elle le combla de bienfaits avec une profusion qui porta quelque atteinte à la réputation de cette princesse.

Henri VI étoit despotiquement gouverné par elle; on ne connoissoit d'autre pouvoir que celui de Marguerite; elle entretenoit Henri dans une dévotion pusillanime qui lui faisoit abandonner les rênes de l'état, & c'étoit elle qui s'en emparoit. Le père d'Orléans qui est assez favorable à Henri, dit que ce prince savoit mieux prier Dieu qu'elle, mais qu'elle savoit mieux gouverner que lui. En tout, Henri étoit un prince d'un esprit foible, & Marguerite une femme d'un grand caractère; son courage & son orgueil la destinoient à de grandes fautes, de grands malheurs & de grandes ressources. Le parti de la Reine & de Suffolck s'appeloit en Angleterre *le parti François*. Marguerite, en effet, parut toujours attachée aux intérêts de la France sa patrie, & le duc de Suffolck, pour lui plaire, alla quelquefois jusqu'à trahir la sienne; il en fut puni par la nation, mais dans un temps postérieur à celui que nous examinons. Au temps de l'ambassade dont il s'agit, il étoit dans toute sa faveur.

Aux conférences de Tours, on n'avoit pu convenir que d'une trêve entre les deux couronnes; il s'agissoit de la convertir, s'il se pouvoit, en une paix solide : c'étoit l'objet de l'ambassade.

Les ambassadeurs, comme le titre l'annonce, étoient Louis de Bourbon, comte de Vendôme, tige de la branche de Bourbon-Vendôme, aujourd'hui régnante, mort le 21 décembre 1446, quatrième ayeul d'Henri IV; Jacques Jouvenel ou Juvenal des Ursins, archevêque de Reims, fils du fameux prévôt des marchands, Jean Jouvenel des Ursins, & frère de Guillaume Jouvenel des Ursins, qui venoit d'être nommé chancelier le 16 juin 1445; Gui XIV, de Laval, en faveur duquel la baronie de Laval fut érigée en comté le 17 août 1429, & qui mourut le 2 septembre 1486; Bertrand de Beauvau, tige de la branche de Précigny, chambellan du Roi & premier président laïc de la chambre des comptes, mort en 1474; Cousinot, alors maître des requêtes, & qui fut dans la suite chambellan du Roi &

AMBASSADES.

gouverneur de Montpellier, enfin Chevalier, secrétaire du Roi.

Quatre de ces ambassadeurs arrivèrent à Calais le vendredi 2 juillet 1445, & passèrent dès le lendemain à Douvres; tous se réunirent à Cantorbery le jeudi 8. Ils firent leur entrée dans Londres le mercredi 14: « & au-
» devant d'eux, jusqu'à environ une lieue de Londres,
» vinrent premièrement les comtes de Suffolck, de Dorset,
» de Salisbury & beaucoup d'autres, tous lesquels recueil-
» lèrent lesdits ambassadeurs honorablement & joyeusement,
» & les amenèrent par le pont de Londres jusques à leurs
» hôtelleries. Estoit sur le pont de Londres les maire &
» bourgeois, tous vêtus d'escarlate fourrée de martres, ar-
» rangez deçà & delà, & pouvoient être bien soixante au-
» plus. Et avoit le maire l'espée dorée que ung homme
» tenoit devant lui. Et puis après au long des rues estoient
» les mestiers, chacun mestier habillé pareil & grandement,
» & y avoit moult grand peuple à les veoir entrer, qui
» sembloit en avoir joye. »

Le lendemain jeudi 15, les ambassadeurs furent admis à l'audience du Roi à Westminster, & trouvèrent « le Roi
» en une haute sallete sans lit, tendue d'une tapisserie bleue,
» diaprée de la livrée du feu Roi; *c'est à savoir de cosses & son*
» *mot, JAMAIS d'or*; & ung dossieret de tapisserie de dames qui
» présentoient à ung seigneur les armes de France, & estoit
» tout sur or moult riche, & une haute chaire sous ledit
» dossieret, & lui vêtu d'une riche robbe, longue jusques à
» terre de drap d'or vermeil. »

Les mots qui, dans cette description, concernent l'ordre de la cosse de genest, ne sont pas indifférens. Cet ordre étoit un ordre François, & c'étoit vraisemblablement à titre de roi de France que Henri V l'avoit porté, & qu'il l'avoit fait mettre sur ses tapisseries avec les armes de France. Cet ordre, suivant l'opinion commune, avoit été institué par Saint Louis en 1234, dans le temps de son mariage avec Marguerite de Provence. Ceux qui ne veulent point

attribuer à Saint Louis l'institution de cet ordre, sont obligés de la faire plus ancienne, puisqu'il est constant, par le témoignage de Guillaume de Nangis, que Saint Louis fit dans sa propre famille & parmi les seigneurs de la cour, diverses promotions de chevaliers de cet ordre en 1238 & en 1267. Le P. Menestrier a donné la description du collier & des ornemens de cet ordre; on lui a reproché, même avec dérision, une faute qu'il n'a point faite; il a pris, dit-on, le nom du roi *James*, qu'il trouvoit dans la description du collier destiné au roi d'Angleterre, pour le mot *jamais*, qui lui a paru être la devise de l'ordre. Il avoit raison, c'étoit la devise de l'ordre: voici une pièce du temps de Charles VII & d'Henri VI qui le prouve, long-temps avant qu'il y eût eu aucun roi du nom de *James* ou *Jacques* en Angleterre.

« Henri reçut les ambassadeurs François avec toute sorte
 » de distinction, & sitôt que le comte de Vendôme &
 » l'archevêque de Rheims, qui estoient les premiers, furent entrés en ladite salle & que le Roi les aperçut, il
 » descendit & se tint tout droit devant la chaire, & là
 » attendit lesdits ambassadeurs, & toucha tous ceux du Roi
 » bien humblement, en ôtant auxdits comte & archevêque
 » son chaperon ung peu. »

Le comte présenta les lettres, l'archevêque porta la parole & parla en françois; en annonçant à leur rang chacun des ambassadeurs, il dit que le comte de Laval est neveu *en affinité* du roi de France, & cousin germain *en affinité* du roi d'Angleterre. Le manuscrit n'explique pas cette affinité, mais la voici: le comte de Laval avoit épousé Isabelle de Bretagne, fille de Jean VI, duc de Bretagne, & de Jeanne de France, sœur de Charles VII; ainsi la comtesse de Laval étoit nièce de Charles VII, & une autre sœur du même Charles VII, Catherine de France, étoit la mère de Henri VI.

Ce prince avoit auprès de lui à cette audience, le cardinal d'Yorck & le chancelier archevêque de Cantorbéry,

tous deux créatures du cardinal de Wincestre, & le comte de Suffolck : ceux-ci étoient à sa droite ; à sa gauche étoient le duc de Glocestre & quelques autres.

Les instructions & les discours des ambassadeurs François ne respiroient que paix & amitié ; « & , en entendant lesdites » parolles , ledit roi d'Angleterre faisoit très-bel semblant » d'être très-content & très-joyeux ; & mesmement quand » on parloit du Roi son oncle & de l'amour qu'il avoit à » lui , il sembloit que le cueur lui rist. Et à sa fenestre estoit » M. de Glocestre , qu'il regardoit à la fois , & puis se » retournoit à sa dextre , à son chancelier & au comte de » Suffolck & cardinal d'Yorck qui y estoient , en les soubz- » riant , & sembloit bien qu'il fist quelque signe. On vit » même qu'il estreignoit par la main son chancelier , & on » entendit qu'il lui disoit en anglois : Je suis moult joyeux » de ce que aucuns qui cy sont , oyent ces paroles ; ils ne » sont pas à leur aise. »

Le chancelier d'Angleterre répondit aussi au nom de son maître par des paroles de paix & d'amitié ; & cependant le Roi se plaignit à lui , en anglois , de ce qu'il n'en disoit pas assez. « Et de fait le Roi vint auxdits ambassadeurs , & » en mettant la main au chaperon & levant desur sa tête , dit » deux ou trois fois : *Saint Jehan , grand mercy ; Saint Jehan , » grand mercy* , & les toucha arriére chacun , & faisoit plusieurs très-joyeuses manières , & leur fist dire par ledit » comte de Suffolck , qu'il ne les tenoit point estranges , » & qu'ils feissent en sa maison comme en celle du Roi » son oncle , & que à toutes heures ils y allassent & vinssent » comme en celle du Roi. »

Le lendemain 16 ils retournèrent chez le Roi , & en l'attendant dans sa chambre , ils causèrent avec le comte de Suffolck , qui leur dit haut que chacun le « pouvoit oyr , » & si avoit là plusieurs princes & seigneurs que il » vouloit que chacun sceût qu'il estoit serviteur du roi de » France , & que excepté la personne du roi d'Angleterre , » son maître , il le serviroit de corps & de biens contre

» tout homme ; & dit : Je dis excepté mon maistre , sa per-
 » sonne ; je ne parle point des seigneuries , & n'excepte ne
 » dauphin , ne Glocestre , ne autres , fors sa personne.....
 » Et réitéra lesdites paroles de plus haut en plus haut trois
 » ou quatre fois , en disant qu'il savoit bien que son maistre
 » le vouloit ainsi ; & que le roi de France estoit la personne
 » au monde que son maistre aimoit le mieulx après sa femme.
 » Il ajoutoit qu'il avoit tant vu de grand honneur & bien
 » au roi de France , que il vouloit bien que chascun sceust
 » qu'il le serviroit envers tous & contre tous , excepté la
 » personne de sondit maistre. »

Dans cette seconde audience , on parla d'affaires & de
 paix , mais d'une manière superficielle & proportionnée à
 l'intelligence bornée du Roi ; on parla plus de paix qu'on
 ne proposa les moyens de la faire. On dit que puisque les
 deux rois étoient si amis , « maudit fust-il qui leur con-
 » seilleroit avoir guerre ensemble ; & chacun qui là estoit
 » dit : *amen*. Il fut dit aussi que les deux rois pouvoient
 mieux que personne terminer ensemble leurs différends dans
 une entrevue ; & M. de Suffolck dit tout haut , « que lui
 » étant en France , il fut bruit que M. de Glocestre faisoit
 » empeschement au Roi , & que le Roi s'offroit à y venir en
 » personne lui ayder ; mais que ledit sieur de Suffolck respondit
 » qu'il ne le creut point & que M. de Glocestre ne le voul-
 » droit faire , & aussi n'avoit-il pas le pouvoir. Et à une autre
 » fois dit tout haut , que la seconde personne du monde que le
 » Roi aimoit mieulx , c'estoit le Roi son oncle. Et le Roi
 » respondit : *Saint Jehan , ouy* ; & aucunes fois en anglois.

On convint que le cardinal d'Yorck , le comte de Suffolck
 & Raoul (aîné de Guillaume) le Bouteiller , grand trésorier
 d'Angleterre , travailleroient de concert avec les ambassadeurs
 François à l'ouvrage de la paix.

Quand les ambassadeurs voulurent sortir de l'audience
 du Roi , voyant qu'on n'avoit plus rien à dire pour le présent ,
 le Roi disoit « *nenny* , & les retenoit & sembloit qu'il fust
 » très-aise de les veoir ; mais il ne parloit autrement à eulx. »

Après les protestations, il fallut en venir aux conférences & aux propositions.

Le comte de Suffolck les commença, en disant qu'aux conférences de Tours il avoit eu charge de demander la cession de la Guienne & de la Normandie, & des autres domaines François auxquels les Anglois avoient un droit acquis avant la querelle de Philippe de Valois & d'Édouard III, pour la succession à la couronne de France.

L'archevêque de Reims, qui étoit l'orateur de l'ambassade Française, répéta aussi les offres qui avoient été faites à Tours de la part de la France; c'étoit de céder à l'Angleterre dans les provinces méridionales, la Guienne, le Quercy & le Périgord; dans la partie du nord, Calais & Guines, le tout sous la condition de l'hommage. Ces offres, disoit-il, étoient bien aussi grandes, ou à très-peu de chose près, que les prétentions des Anglois avant la querelle pour la couronne; puisqu'alors ils ne prétendoient rien en Normandie & se bornoient au duché de Guienne & au comté de Ponthieu.

Le cardinal d'Yorck prétendit que le Poitou & la Normandie en étoient. On lui rappela le fameux traité de 1259, conclu entre Saint-Louis & Henri III, roi d'Angleterre, par lequel Saint-Louis céda aux Anglois le duché de Guienne, composé du Bourdelois, des Landes & du Bazadois, & quelques autres provinces adjacentes, qui étoient celles qu'on avoit offertes aux conférences de Tours, & qu'on offroit encore; en conséquence de cette cession, les Anglois avoient formellement renoncé aux provinces de Normandie, d'Anjou, Maine, &c. Dans la suite, le roi Édouard I avoit eu le Ponthieu du chef de sa femme; il en avoit rendu hommage, ainsi que de la Guienne & de son arrondissement, qui n'avoient été cédés par Saint-Louis à Henri III que sous cette condition expresse de l'hommage, à laquelle les Anglois demandoient qu'on renonçât, & à laquelle les ambassadeurs François protestèrent que la France ne renonceroit jamais. Des traités postérieurs n'avoient fait que confirmer le traité de 1259; ainsi Édouard III, qui lui-même avoit

avoit rendu hommage pour la Guienne & pour le Ponthieu, ne possédoit que ces deux provinces & leurs dépendances en France avant la querelle pour la couronne. On offroit aujourd'hui aux Anglois, au lieu du Ponthieu, Calais & Guines, qui valoient mieux, & le duché de Guienne, tel qu'ils l'avoient possédé. Laissons tous ces débats, dit le duc de Suffolck; ne procédons point ainsi d'offre en offre, en disputant toujours le terrain, & en passant par toutes les longueurs accoutumées; ce sont deux rois parens & amis, c'est un oncle & un neveu qui traitent ensemble; ils traitent par l'entremise de sujets soumis & fidèles, qui partagent leurs sentimens, qui entrent dans leurs vues, qui savent leurs intentions. Allons au fait : dites-nous franchement les dernières offres que vous êtes chargés de nous faire; nous vous dirons de même quelles sont les dernières demandes auxquelles nous nous bornons.

Jamais des plénipotentiaires ne répondent de bonne foi à une pareille instance, parce que jamais ils ne peuvent compter sur la bonne foi de ceux qui la font, & que de part & d'autre on craint toujours de trop s'avancer. Les ambassadeurs dirent donc que les offres qu'ils avoient faites étoient les dernières qu'ils eussent à faire, & qu'elles étoient raisonnables & avantageuses. Si vous n'en aviez pas d'autres, répliqua Suffolck, il faudroit rompre les conférences & renoncer à notre entreprise; mais heureusement je sais que vous en avez d'autres : au reste, il est tard, allons dîner, & désormais allons droit au fait, & sans plus perdre de temps, hâtons-nous de dire le dernier mot.

Ces débats avoient duré jusqu'au mardi 20. Ce jour-là on commença encore par insister sur les premières offres, par vouloir s'y tenir, & enfin sur les instances d'avancer & de dire le dernier mot, les François dirent : Eh bien ! tout ce que nous pouvons vous promettre, c'est de relire nos instructions, de les étudier à fond & de voir ensemble, si en les interprétant le plus favorablement pour la paix, nous pouvons sans prévarication prendre sur nous d'ajouter

quelque chose à ces offres; mais aussi de votre côté déclarez-nous de bonne foi quelle est la dernière borne que vous mettez à vos demandes, à vos espérances & à vos tentatives.

Le lendemain mercredi 21, les ambassadeurs allèrent voir le *cardinal d'Angleterre* qui venoit d'arriver à Londres; c'est ainsi qu'on appeloit le cardinal de Winestre, parce qu'il étoit de la famille royale, & parce qu'il avoit le crédit prépondérant en Angleterre. Il étoit, comme nous l'avons dit, entièrement dévoué à la Reine & au parti François; les plénipotentiaires Anglois étoient tous ses créatures: ses discours furent entièrement conformes aux leurs, & ne respirèrent que la paix.

Dans la conférence de ce jour, les ambassadeurs François ajoutèrent à leurs offres le Limousin. Le cardinal d'Yorck dit que la veille il avoit conçu de bonnes espérances des derniers mots qu'avoient dits les ambassadeurs François en quittant son hôtel; qu'il reconnoissoit à ce pas qu'ils venoient de faire, les dispositions pacifiques du roi de France, dont M. de Suffolck avoit été le témoin, & dont il les avoit tant entretenus dans les transports de sa satisfaction & de sa reconnoissance; mais qu'il n'étoit pas possible que ces dispositions n'eussent rien produit de plus; que sûrement les pouvoirs des ambassadeurs s'étendoient plus loin; qu'enfin le moment étoit venu de tout dire, & que la paix étoit un si grand bien, qu'il ne falloit pas même y apporter le moindre délai. Les ambassadeurs s'étant retirés un peu à l'écart pour délibérer ensemble, convinrent d'ajouter au Limousin, la Saintonge & le pays d'Aunis, puisqu'aussi bien il étoit échappé à M. de Précigny d'en dire un mot à M. de Suffolck.

Alors ce furent les François qui firent à leur tour aux plénipotentiaires Anglois, les plus vives instances d'imiter leur franchise, & de dire le dernier mot.

Si nous avons différé jusqu'à présent de le dire, reprit le cardinal d'Yorck, c'est par deux raisons seulement: l'une, que vos offres étoient les moindres qui nous eussent encore

été faites de la part de la France, quoique la situation de nos affaires soit plus avantageuse qu'elle ne l'a jamais été depuis que nous traitons; l'autre, qu'étant si près du Roi, nous ne devons rien dire ni rien faire sans prendre ses ordres. Ah! s'écria Précigny, plutôt à Dieu que les deux rois fussent à portée de se voir! dans la disposition où ils sont l'un & l'autre, la paix seroit bientôt conclue; *chacun dit, amen*; & d'après ce cri unanime, les ambassadeurs François prièrent les plénipotentiaires Anglois de proposer cette entrevue à Henri VI: Suffolk s'en chargea.

Le vendredi 30 juillet, le comte de Vendôme, l'archevêque de Reims & le seigneur de Précigny eurent une audience particulière du roi d'Angleterre à Folem, maison de campagne de l'évêque de Londres. L'archevêque de Reims, portant la parole pour tous, dit qu'il croyoit que le Roi avoit déjà été prévenu sur la proposition qu'ils avoient à lui faire; que tous les esprits étoient disposés à la paix, mais que les objets sur lesquels il s'agissoit de statuer définitivement, étoient si délicats & si importants, « que serviteurs doutent » bien à y toucher & mettre les mains. Il avoit semblé » & avoit été ouvert que s'il se pouvoit faire que les deux » rois convinssent & communiquassent ensemble, la matière » en prendroit mieulx & plus brève conclusion, & que, à » la vérité, ils savoient que le Roi son oncle avoit très- » grand desir de le veoir, & lui seroit un très-grand plaisir. » Ils lui proposèrent donc de passer en France au printemps suivant, au plus tard; mais comme la trêve expiroit au premier avril 1446, ils avouèrent qu'ils avoient des pouvoirs suffisans pour la continuer jusqu'à la Toussaint de la même année.

« Lesquelles paroles sembla que Henri eust moult agréables » & faisoit très-bonne chère, & quand on nommoit le Roi » son oncle, levoit un peu son chaperon, & en récitant » l'amour & l'affection de le veoir, disoit, en tenant son » chaperon: *Saint Jehan, grand merci*; & le disoit de bon » cueur comme il sembloit. »

AMBASSADES.

Lorsque l'archevêque eut parlé, le Roi délibéra en particulier avec le cardinal d'Yorck, le comte de Suffolck, & le grand trésorier; ensuite le cardinal dit aux ambassadeurs François, *en latin bien orné*, que le roi d'Angleterre sentoît tous les avantages de la paix, & n'épargneroit rien pour la procurer; qu'indépendamment même d'un si grand intérêt, ce seroit pour lui un plaisir sensible de voir le roi de France, son oncle, & que la médiocrité & l'insuffisance des offres faites par la France, ne seroit pour lui ni un motif, ni un prétexte de se refuser à un pareil voyage; mais que ce passage d'un roi d'Angleterre en France, dans la conjoncture actuelle, & au milieu d'un tel conflit d'intérêts, n'étoit pas non plus une démarche qu'on dût hasarder légèrement; qu'*il ne pouvoit pas l'entreprendre sans grand conseil & délibération*, sans s'être assuré d'abord de trêves suffisamment longues, sans avoir pris enfin les mesures de toute espèce qu'exigeoit la prudence; qu'il se consulteroit donc à loisir, & feroit réponse au roi son oncle, & si le résultat de ses réflexions & des conjonctures, étoit de le priver d'un voyage si agréable, il enverroit en France des gens instruits pour traiter sur tous les grands intérêts qui divisoient les deux nations, & sur ceux qui devoient les rapprocher.

Ici finit la relation.



I N S T R U C T I O N

De ce que le Roi nostre Sire a chargé & ordonné à Messieurs l'Évêque Duc de Langres, Chancelier de l'Ordre, de Crussol, Sénéchal de Poitou; Messire Pierre Doriol, Général, & Jehan le Boulengier, Président à Paris, ses Conseillers, faire & besongner devers Monseigneur le Duc de Bretagne, où il les envoie présentement.

Même Volume que la précédente Notice.

Par M. GAILLARD.

LA puissance du duc de Bretagne, & sur-tout celle du duc de Bourgogne faisoient ombrage à Louis XI. Il eût voulu les détruire l'un par l'autre; il vouloit au moins les abaisser: ce fut la grande affaire de son règne & le grand objet de sa politique; c'est, si l'on veut, l'excuse d'une partie de ses artifices. Cependant cette puissance étoit la même sous Charles VII. Celle du duc de Bourgogne étoit parvenue à son comble par le traité d'Arras, conclu en 1435; elle étoit dès-lors également incommode à la royauté, également menaçante pour l'État. Charles VII moins inquiet, moins jaloux, avoit su entretenir la paix pendant vingt-cinq ans avec les ducs de Bourgogne & de Bretagne, & tourner leurs forces contre l'ennemi commun, les Anglois. Louis XI fut toujours en guerre avec ces mêmes princes, parce qu'il ne cessa de leur nuire, de les irriter, de les réunir par les moyens mêmes qu'il prenoit pour les diviser.

AMBASSADES,

Il n'étoit pas assez fort pour les accabler, & ils étoient trop éclairés sur leurs intérêts pour se diviser; il falloit donc les ménager: c'étoit le parti qu'avoit pris Charles VII; c'est celui qu'auroit dû prendre encore plus Louis XI, car de son temps ces grandes puissances touchoient à leur fin. La maison de Bretagne qui, du temps de Charles VII, abondoit en princes, étoit réduite sous Louis XI à François II qui n'avoit que des filles. Le duc de Bourgogne n'avoit de même qu'une fille; il falloit donc rechercher leur amitié; il falloit préparer, par des négociations & des alliances, la réunion de leurs états à la couronne, ou du moins en faire le partage de quelque prince plus voisin qu'eux de cette couronne. Louis XI avoit au commencement de son règne un frère, & sur la fin de son règne un fils qui pouvoient servir à ce dessein; mais il fut l'ennemi & de son frère & de son fils, autant que des ducs de Bretagne & de Bourgogne. Il haïssoit ces ducs, parce qu'ils étoient puissans, & il les combattit, parce qu'il les haïssoit: voilà toute sa politique. Quel en fut le fruit? il manqua la succession de Bourgogne qui fut portée dans la maison d'Autriche, & la succession de Bretagne eût échappé à la France, comme celle de Bourgogne, si la politique de Charles VIII & de Louis XII n'eût corrigé celle de Louis XI.

Les trompeurs croient trop aisément qu'on est toujours leur dupe, & cette erreur les rend souvent dupes eux-mêmes. Après beaucoup de traités faits & rompus, Louis XI pour mieux tromper le duc de Bourgogne par une grande marque de confiance, le vint trouver à Péronne; il y porte des paroles de paix, il est reçu comme un ami. En même temps on apprend que les Liégeois, à son instigation & sur ses promesses, viennent de se révolter de nouveau contre le duc de Bourgogne, & de commettre des cruautés horribles contre les Bourguignons. La colère du duc à cette nouvelle fut telle, que le Roi se vit ou se crut en danger de la vie; il s'étoit pris au piège qu'il avoit tendu lui-même;

la mine avoit joué plutôt qu'il n'avoit voulu, & il en éprouvoit toute la violence. Incertain de son sort, observé de trop près pour pouvoir songer à la fuite, il avoit devant les yeux la tour où Charles-le-Simple étoit mort dans les fers d'Herbert, comte de Vermandois. Si le duc de Bourgogne eût dit un mot, Louis XI auroit eu la destinée de Charles-le-Simple, & en auroit peut-être aujourd'hui la réputation. Le duc de Bourgogne se contenta de forcer Louis XI d'assister & de contribuer à la destruction des Liégeois ses complices, & il fit avec lui un traité où on ne voit point qu'il ait abusé des avantages que lui donnoient l'imprudence de Louis XI, & l'espèce de captivité où il s'étoit mis volontairement.

AMBASSADES.

C'étoit cependant ce traité dont Louis XI vouloit s'affranchir; il alléguoit qu'il n'avoit pas été libre lorsqu'il l'avoit souscrit à Péronne, puisqu'il étoit entre les mains de son ennemi: mais pourquoi s'y étoit-il mis? pourquoi, avant de s'y mettre, avoit-il, en soulevant les Liégeois, fourni à cet ennemi un juste motif de colère & de vengeance, dont encore un coup Charles n'avoit point abusé?

L'instruction du Roi aux ambassadeurs qu'il envoyoit en Bretagne, n'est qu'une longue liste des griefs qu'il prétendoit avoir contre le duc de Bourgogne, & qui, quand ils auroient été aussi fondés qu'ils l'étoient peu pour la plupart, n'étoient pas de nature à faire un grand effet sur l'esprit du duc de Bretagne. L'intérêt qu'il avoit de rester uni avec le duc de Bourgogne, auroit toujours prévalu sur la considération des torts que celui-ci auroit pu avoir à l'égard du Roi, leur ennemi commun.

Louis XI accusoit le duc de Bourgogne d'être l'allié des Anglois; c'étoit encore une accusation qui ne devoit pas faire une grande impression sur le duc de Bretagne. Le duc de Bourgogne étoit beau-frère d'Édouard IV, & d'ailleurs ces grands vassaux de la couronne, soit les ducs de Bretagne, soit les ducs de Bourgogne, se permettoient souvent de tenir la balance entre la France & l'Angleterre, & de

prendre à leur gré le parti le plus conforme à leurs vues & à leurs intérêts.

Les raisons qu'allégué le Roi pour se dispenser d'exécuter le traité de Péronne, sont un peu tirées. Ce traité, disoit-il, ne pouvoit l'obliger qu'autant qu'il étoit synallagmatique & obligatoire de part & d'autre; mais Charles, dans le même temps qu'il faisoit ce traité, négocioit avec le cardinal Balue, pour nuire au Roi & se dispenser de le remettre en liberté; il n'avoit donc pas intention d'exécuter le traité de Péronne, il ne faisoit pas ce traité de bonne foi, & par conséquent ce même traité qui, dans son intention, ne l'obligeoit pas, n'avoit pas pu non plus obliger Louis XI.

Il y a un sophisme visible dans ce raisonnement. La preuve que le duc de Bourgogne avoit voulu exécuter le traité, c'est qu'il l'avoit exécuté en mettant le Roi en liberté volontairement & sans y être forcé que par le traité.

Le Roi ajoutoit, que tout onéreux qu'il le trouvoit, il l'avoit observé, & auroit continué de l'observer toujours, si le duc de Bourgogne n'avoit été le premier à le violer en toute occasion; mais ce tort nous paroît plutôt allégué que prouvé.

Les reproches de détail sont, que le duc de Bourgogne refuse ou diffère de rendre hommage au Roi pour ses terres-dépendantes de la couronne; qu'il empêche les appels de ses sujets à la justice royale; qu'il fait exécuter les sentences de ses juges au préjudice de ces appels; qu'il traite dans ses états les François en étrangers, en ennemis: le Roi lui reproche même des hostilités formelles & des procédés pires que des hostilités.

Les historiens François accusent le duc de Bourgogne d'avoir voulu faire empoisonner Louis XI, d'abord par Jean Hardy, qui en effet fut écartelé à Paris en 1474; puis par un autre scélérat nommé *Jean Bon*, qui, selon d'autres, en vouloit au Dauphin & non pas au Roi. Il faut avouer que ces actes de perfidie, & ces crimes bas & honteux

Honteux n'étoient guère dans le caractère du violent, de l'impétueux, du terrible Charles de Bourgogne. Nous ne voyons rien de semblable dans les griefs de Louis XI contre ce prince, & il ne lui auroit pas épargné ces reproches, s'il avoit eu seulement un prétexte pour les lui faire. Il est vrai qu'on ne les a faits qu'à une époque postérieure; mais le prince qui ayant eu deux fois entre ses mains la personne du Roi, dans des temps où il avoit le plus à se plaindre de lui, 1.^o dans son camp devant Paris, en 1465; 2.^o à Péronne, en 1468, & qui avoit alors respecté sa vie & même sa liberté, ne doit pas être soupçonné d'avoir voulu attenter à ses jours, dans des temps où l'inimitié étoit beaucoup moins vive entr'eux.

Les historiens Flamands ont rendu à Louis XI ces accusations hasardées; ils l'ont aussi chargé d'attentats secrets sur la vie de leur maître. Il faut croire que ces deux princes étoient incapables de pareilles horreurs. Philippe de Comines rapporte même que le perfide Campobasse qui trahissoit Charles, avoit plusieurs fois proposé à Louis de le défaire de cet ennemi, & que Louis XI, non-seulement l'avoit refusé, mais avoit averti le duc de Bourgogne, qui, aveuglé sur le compte de Campobasse, & prévenu contre son accusateur, crut seulement que Louis XI vouloit lui rendre suspect un ministre fidèle, & dit *que s'il eût été vrai, le Roi ne le lui eût point fait savoir.*

Nous rappelons ces derniers faits, pour observer que cette instruction nous en fournit un à peu-près du même genre, & que nous ne trouvons point ailleurs. Un homme étoit venu proposer au Roi de tuer le duc de Bourgogne; le Roi avoit soupçonné que c'étoit un piège que lui tendoit le duc de Bourgogne lui-même, pour pouvoir l'accuser d'avoir prêté l'oreille à une si infame proposition. Cet homme ayant été mis en prison, avoit avoué qu'il étoit envoyé par le duc de Bourgogne, ce qui est, dit l'instruction, *un bien détestable cas & déskonnête.* Il est vrai, mais c'est l'allégation d'un ennemi.

AMBASSADES.

Le Roi se plaint amèrement dans un autre article, de ce que le duc de Bourgogne a pris l'ordre du roi d'Angleterre son beau-frère, mais il ne dit pas tout ce qu'il veut dire. Le duc de Bourgogne avoit en même temps refusé le nouvel ordre de France, l'ordre de Saint-Michel que Louis XI avoit tant à cœur d'accréditer & d'illustrer ; mais Louis n'osoit s'en plaindre, parce que le duc de Bretagne qu'il ne falloit pas indisposer par cette plainte indirecte, puisqu'on vouloit le gagner, avoit fait le même refus.

Louis XI savoit que ce qu'on lui reprochoit le plus généralement, & ce qui avoit le plus contribué à faire éclater contre lui la ligue, dite *du bien public*, c'étoit son affectation à détruire en tout l'ouvrage de son père, à destituer arbitrairement tous les officiers nommés par Charles VII, à se montrer en toute occasion l'ennemi d'un roi dont la mémoire étoit révérée, & auroit dû sur-tout lui être sacrée. Il affecte dans cette instruction de le louer & de vouloir suivre son exemple. *Il a, dit-il, fait regarder la forme que le glorieux roi son père garda quand les Anglois avoient rompu la trêve ; mais, ajoute-t-il, il n'y fust oncques gardé de beaucoup si grand sollemnité, que le Roi a voulu garder en ceste-cy, si fait bien chascun que le dessus dict estoit le Roi qui fut trois cens ans a en France, qui mit plus de peine de garder son honneur, & de faire tout ce qu'il faisoit honnestement & sans reprehension, ET PAR GRANT DÉLIBÉRATION DE CONSEIL.*

Ce dernier mot n'est pas mis non plus sans dessein ; Louis XI savoit encore qu'un des grands reproches qu'on lui faisoit, étoit de prendre les résolutions les plus importantes sans examen & sans délibération, de ne point demander de conseils & de n'en vouloir point recevoir ; ce qui avoit fait dire à Brézé, qui voyoit le Roi monté sur un cheval assez foible : *Ce petit cheval est plus fort qu'il ne semble, il porte seul le Roi & tout son conseil.* Ici le Roi affecte de consulter beaucoup : « Il a fait assembler, dit-il, » le roi de Sicile, M. de Bourbon & plusieurs des seigneurs

» & princes de son sang, gens de son conseil & autres
 » notables hommes de son royaume, jusques au nombre
 » de quatre-vingts & plus, qui, après avoir tout vu &
 » tout examiné, à charge & à décharge, » ont tous été
 d'avis que le duc de Bourgogne avoit enfreint les traités; que
 ces traités ne lioient plus le Roi, & que le Roi étoit même
 obligé en conscience, pour le bien & l'honneur du royaume,
 de prendre les armes pour faire rentrer le duc de Bour-
 gogne dans son devoir; & c'est à cette expédition juste &
 nécessaire, que le duc de Bretagne est invité à concourir.

Nous ne trouvons rien de plus à observer dans cette
 négociation, qui paroît n'avoir produit aucun effet.

Quant aux négociateurs, le premier qui est désigné par
 les titres d'évêque duc de Langres, chancelier de l'ordre
 de Saint-Michel, étoit Jean d'Amboise, frère du fameux
 cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII; il mourut le
 28 mai 1498.

Le second, qui n'est désigné que par le nom de Crussol
 & le titre de sénéchal du Poitou, est Louis de Crussol, qui
 étoit d'ailleurs chambellan de Louis XI, grand pannetier
 de France, gouverneur du Dauphiné, général de l'artil-
 lerie; il mourut le 15 août 1473.

Le troisième, Pierre Doriole, étoit alors général des
 finances & maître des comptes; il fut fait chancelier de
 France le 26 juin 1472. Le Roi lui ôta cette place en
 1483, & lui donna celle de premier président de la
 chambre des comptes; il mourut le 14 septembre 1485.

Le quatrième étoit d'une famille considérable dans la
 robe.

L'instruction est datée d'Amboise, du 1.^{er} décembre
 1470.



INSTRUCTIONS

Baillées à Jehan d'Arson, Maître d'Hôtel du Roy, envoyé par le Roy Loys XI, à Ferdinand d'Arragon, Roy de Sicille, touchant le mariage de Charles, Dauphin, fils dudit Roy Loys, & de Béatrix d'Arragon, fille dudit Roy de Sicille.

Même Volume que la précédente Notice.

PAR M. GAILLARD.

CETTE pièce nous instruit d'une négociation dont Philippe de Comines n'a point parlé, & dont il ne paroît pas que les historiens ayent eu connoissance; elle avoit pour objet la proposition d'un mariage entre le dauphin Charles, qui fut depuis le roi Charles VIII, & Béatrix d'Aragon, fille de Ferdinand roi de Sicile. Les instructions sont sans date; mais il y est dit que le dauphin n'a que cinq ans: or il étoit né le 30 juin 1470; on étoit donc en 1475. L'exposition des différens intérêts qui occupoient l'Europe & sur-tout la France à cette époque, répandra du jour sur les circonstances de cette négociation, & en fera connoître ou deviner les motifs. Il faut d'abord dire quel étoit ce Ferdinand, roi de Sicile, dont Louis XI paroïssoit rechercher l'alliance. La Sicile dont il s'agit ici n'est pas cette île à laquelle seule le nom de Sicile est resté, mais la Sicile en deçà du Fare, c'est-à-dire, le royaume de Naples. Cette division de la Sicile en royaume de Sicile en deçà du Fare ou royaume de Naples, & l'île de Sicile ou royaume de Trinacrie, avoit été confirmée par des traités entre la première maison d'Anjou & la maison d'Aragon. Le royaume

de Naples étoit resté à la première, l'île de Sicile à la seconde; mais l'ambition & la discorde portèrent le trouble dans la maison d'Anjou. La reine Jeanne I.^{re}, opprimée par Charles de Duras, son parent, son héritier présomptif, qui étoit comme elle de cette première maison d'Anjou, appelle à son secours & nomme son héritier Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de France, & qui fut la tige de la seconde maison d'Anjou.

AMBASSADES.

Louis ne put ni défendre sa bienfaitrice, ni la venger, ni recueillir sa succession. Louis II son fils ne fut pas plus heureux; l'usurpation de Charles de Duras prévalut; Ladislas son fils, & puis Jeanne II sa fille, régnèrent après lui. Cependant Louis II, avec le secours de la France, qui ne reconnoissoit que lui pour roi de Naples, défendoit toujours ses droits, & les deux branches d'Anjou étoient rivales & ennemies.

Jeanne II eut avec la première une conformité remarquable de caractère & d'aventures; plus décriée encore pour les mœurs, elle fut trahie de même par un ingrat comblé de ses bienfaits, comme Charles de Duras l'avoit été de ceux de Jeanne I.^{re}. Cet ingrat qu'on nommoit cependant le *Magnanime*, & qui à d'autres égards méritoit ce titre, étoit Alphonse, roi d'Aragon & de Sicile. Jeanne l'avoit institué son héritier au royaume de Naples; il voulut la dépouiller de son vivant; il porta la guerre dans ses états; il l'assiégea dans un des châteaux de Naples: le fameux capitaine Sforce la délivra. Le premier usage qu'elle fit de sa liberté, fut d'annuler l'adoption dont Alphonse s'étoit rendu indigne, & d'appeler à sa place Louis III, duc d'Anjou, fils de Louis II, qui réunit ainsi les droits des deux branches de la maison d'Anjou.

Louis III mourut avant sa bienfaitrice. René, frère de Louis III, hérita de ses droits; c'est le fameux roi René, titulaire de tant de royaumes dont il ne posséda jamais un seul. Ce prince ayant disputé la Lorraine, du chef d'Isabelle de Lorraine, sa femme, à la branche de

Vaudemont, avoit été fait prisonnier dans une bataille qu'il avoit perdue; pendant sa captivité, il fut aisé au roi d'Aragon d'envahir le royaume de Naples. Quand René fut libre, il passa en Italie, où il eut, comme ses prédécesseurs, quelques succès suivis des plus grandes disgrâces.

Le roi d'Aragon, Alphonse, laissa en mourant, par son testament, le royaume de Naples à Ferdinand son bâtard; c'est ce Ferdinand, roi de Sicile, c'est-à-dire de Naples, dont il s'agit dans la négociation confiée à Jean d'Arson; car le royaume de Sicile proprement dit, passa, ainsi que le royaume d'Aragon, au roi Jean, frère d'Alphonse.

Tout le monde ne convenoit pas même que ce Ferdinand fût fils d'Alphonse; Giannone dit expressément que le pape (Calixte III) regardoit la couronne de Naples comme dévolue au saint-siège, sur le fondement qu'Alphonse ne pouvoit pas la donner à Ferdinand, qui n'étoit son fils ni légitime, ni naturel.

Dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, vol. XVI, pag. 245 & suivantes, & vol. XVII, pag. 544 & suivantes, M. de Foncemagne a donné la notice d'un Manuscrit de la bibliothèque du Roi, portant pour numéro $\frac{1018}{7638}$, & ayant pour titre : *La prophétie du roi Charles huitième de ce nom, ensemble l'exercice d'icelle*. On y trouve dans les vers suivans, l'explication de la prétention que Giannone attribue au pape :

Or, parlons de ce fol de Naples,
Alfonse & généalogie.

Cet Alphonse n'étoit pas Alphonse le Magnanime, mais Alphonse fils de notre Ferdinand; & qui régnoit à Naples lorsque Charles VIII en fit la conquête.

Or, parlons de ce fol de Naples,
Alfonse & généalogie;
Il n'est pas roi, mais est un diable
Extrait de la marranerie.

Son père * bastard , quoiqu'on die,
 Fils d'une vilaine barbière ,
 Laquelle fut toute sa vie
 De Valence grant cantonnière ; **
 Et puis elle par son moyen ,
 Au roi Alphonse d'Arragon
 Fist entendre qu'il étoit sien ,
 Et le porta en sa maison.

AMBASSADES.

* Ferdinand.

** Femme
prostituée.

Voilà , selon l'auteur du manuscrit , comment Ferdinand passa pour fils d'Alphonse , sans l'être , & fut à ce titre institué son héritier au royaume de Naples : on ne pouvoit braver plus pleinement les droits de la maison d'Anjou. René indigné ne laissa point à Ferdinand le temps de s'affermir sur le trône : le duc de Calabre son fils , qu'il envoya en Italie , parut d'abord prêt à conquérir tout le royaume de Naples ; il gagna la bataille de Sarno ; il écrasa le parti de Ferdinand. Ses succès , dûs à ses talens , lui acquirent une grande réputation. Le pape Pie II , qui étoit alors dans les intérêts de Ferdinand , appelle en Italie Scanderbeg ou Scanderberg , ce roi d'Albanie si célèbre par sa valeur , sa force & ses conquêtes : la fortune change encore ; Scanderberg arrête les progrès du duc de Calabre , & replace Ferdinand sur le trône. Le duc de Calabre , abandonné des seigneurs Napolitains , se défendit long-temps avec beaucoup de courage dans l'île d'Ischia. Près de succomber , il revint en France implorer la protection de Louis XI ; mais ce monarque n'aimoit pas les princes de son sang & ne faisoit rien pour eux ; d'ailleurs les liaisons du duc de Calabre avec les chefs de la ligue , dite *du bien public* , acheva de rendre Louis XI très-indifférent sur les affaires de Naples , & plutôt contraire que favorable à la maison d'Anjou.

L'expédition du duc de Calabre fut la dernière tentative de cette maison sur le royaume de Naples. Le duc de Calabre & Nicolas d'Anjou , son fils , moururent avant le roi René. Nicolas mourut à vingt-cinq ans , le 12 août 1473 , au

AMBASSADES.

moment où le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, paroïssoit disposé à lui donner sa fille.

Louis XI voyant la maison d'Anjou-Lorraine s'unir d'intérêts avec le duc de Bourgogne & rechercher son alliance, voulut leur opposer Ferdinand, ennemi naturel de cette maison d'Anjou; & tel étoit visiblement l'objet de la négociation qu'il suivoit alors auprès du roi de Naples. Son but étoit sur-tout de le détacher de l'alliance de Charles le Téméraire, avec lequel Ferdinand étoit lié par des traités. Il falloit pour cela l'éblouir par des promesses capables de séduire, mais dont l'exécution, renvoyée à un temps éloigné, n'embarraissât pas beaucoup un prince aussi peu scrupuleux sur ses engagements que Louis XI. D'Arson, à qui cette négociation est confiée, étoit un de ces sujets de Charles le Téméraire que Louis XI savoit si bien lui débaucher; il avoit été gouverneur du fils aîné d'Antoine de Bourgogne, seigneur de Bèvres, un des frères naturels de Charles. Louis XI pour se l'attacher, l'avoit fait son maître-d'hôtel, lorsqu'en 1470, un autre frère naturel du duc de Bourgogne, Baudouin, s'étoit pareillement vendu à Louis XI. Charles le Téméraire avoit ordonné dans ses états des prières publiques, pour remercier Dieu de la découverte d'un complot qu'il accusoit ce Baudouin, un Jean de Chassa, qui s'étoit de même retiré en France, & Jean d'Arson, d'avoir formé contre sa vie. Cette imputation avoit été vigoureusement repoussée; les accusés avoient donné le démenti le plus formel & offert le cartel à leurs accusateurs, quels qu'ils fussent. Ces démêlés avec Charles le Téméraire étoient autant de titres que Jean d'Arson avoit acquis à la confiance de Louis XI.

On voit dans l'instruction qui lui est donnée en 1475, pour la négociation avec Ferdinand, que dès l'année précédente Louis XI avoit employé dans cette même négociation, Thomas & Antoine Taquin; qu'il y avoit eu de premiers articles accordés par Thomas Taquin pour le mariage du dauphin avec madame Béatrix, fille de Ferdinand.

On

On voit qu'en faisant faire la proposition de ce mariage, Louis XI avoit paru regarder comme une difficulté qu'il déſiroit de voir lever, l'alliance de Ferdinand avec le duc de Bourgogne. Ferdinand répond qu'il n'a ni avec le duc de Bourgogne ni avec aucun autre, aucune alliance qui l'empêche de marier Madame, ſa fille, en France *ou ailleurs, là où bon lui ſemblera* ; « qu'il avoit bien ſu que le duc de » Bourgogne avoit accordé de marier ſa fille au feu duc » Nicolas, qui ſe diſoit duc de Calabre & étoit ſon ennemi » capital. » Il obſerve d'ailleurs que le roi de France ne paroît exiger de lui aucun acte ſpécial, qui déroge aux traités généraux de paix & d'amitié qu'il peut avoir avec le duc de Bourgogne.

Mais depuis la négociation des Taquins, il reſtoit encore deux difficultés ; l'une concernant l'âge des parties, l'autre concernant le douaire.

Quant à l'âge, le dauphin Charles n'avoit que cinq ans ; Béatrix d'Aragon en avoit quatorze ou quinze ; il paroît que le roi de Naples avoit montré quelques inquiétudes d'abord ſur cette diſproportion d'âge, enſuite ſur la longueur des délais que l'âge du dauphin rendoit néceſſaires, & qui répandoit beaucoup d'incertitude ſur la concluſion de cette affaire.

Louis XI, dans ſes inſtructions, fait d'autant plus d'efforts pour diſſiper ces inquiétudes, qu'il ſent qu'elles ſont très-fondées.

« Jehan d'Arſon dira au roi de Séville que pour ce qu'il » eſt ſage, vaillant & le plus vertueux prince qu'on ſache » aujourd'hui entre les chrétiens (& il faut avouer que Ferdinand méritoit une partie de ces éloges) le roi, notredit » ſeigneur, requiert plus & déſire ſon alliance que de nul » autre ; & combien que madame ſa fille ne ſoit d'âge » ſemblable à mondit ſeigneur le dauphin, toutesſois il en » aime mieux le mariage que de quelſconques autres, afin » de montrer audit ſeigneur roi de Séville l'amour qu'il a » & déſire avoir à lui ; & que il veut mieux laiſſer tous

» les autres partis de filles d'autres grands rois & princes
 » qu'on lui offre de divers lieux de chrétienté, & en prendre
 » de lui une de disconvénient âge, que de prendre la fille
 » de quelque autre roi ou prince qui soit ou monde de
 » âge compétent. »

Dans l'article suivant, peu s'en faut qu'il ne regarde comme un avantage cette disproportion d'âge. « De tant, » dit-il, que madite dame Béatrix est plus en âge, de » tant quand mondit seigneur le dauphin y sera parvenu ; » ils seront plus près de avoir lignée, qui est la chose du » monde que lesdits seigneurs rois leurs pères doivent » plus desirer, tant pour veoir leur postérité future, que » pour plus seurement conjoindre l'amour, l'affinité de » lignage & consanguinité de leurs deux royaumes & » maisons.

» Quant aux sûretés, le Roi s'obligera pour lui & mondit » seigneur le dauphin à la sûreté dudit mariage en toutes » les plus fortes manières qu'on pourra adviser. Et pour » ce que par delà ils sont près de Rome, en concluant la » matière, pourront les parties d'une part & d'autre avoir » de nostre saint-père le pape & du saint-siège apostolique » toutes les lettres, auctorisations, liens, obligations & » autres choses qu'on pourra adviser être nécessaires pour » la sûreté dudit mariage. »

Le Roi propose de faire *ledit mariage par épousailles & par parolles de présent*, en employant tous les moyens qui viennent d'être indiqués, & d'autres encore, s'il en est besoin, pour le lier lui & le dauphin de manière qu'il ne puisse rester aucun doute sur l'exécution d'un pareil engagement.

Mais il voyoit bien toute l'insuffisance de ces précautions, & tous les prétextes que le temps & les événemens lui fourniroient pour éluder cette exécution.

La seconde difficulté qui restoit dans la négociation ; regardoit le douaire ou plutôt la dot, ou l'un & l'autre. On verra par les termes même de l'instruction, que le mot

de *douaire* y est souvent & peut-être toujours employé pour signifier la dot, & il y a plusieurs exemples dans les anciens auteurs, que les mots *dot* & *douaire* sont pris l'un pour l'autre.

AMBASSADES,

Louis XI en s'alliant ou en paroissant vouloir s'allier avec le roi de Naples, vouloit tirer parti pour le présent de cette alliance si incertaine pour l'avenir. Il étoit alors en guerre ouverte avec le duc de Bourgogne; il étoit près d'entrer en campagne; il avoit besoin d'argent: il lui tardoit de toucher la dot de Béatrix, *pour s'en aider*, disoit-il, *en ses affaires*, & il recommandoit bien qu'on lui procurât cette dot (qu'il appelle douaire) *dedans le mois de mars prochain.*

En rassemblant les divers articles qui concernent la dot ou le douaire de Béatrix, on est quelquefois embarrassé, comme nous venons de le dire, sur le sens de ce mot *douaire.*

Louis XI, pour se montrer désintéressé & se donner l'apparence d'un bon procédé, *avoit remis le douaire à la volonté dudit seigneur roi de Sicille; & il dit qu'il ne voudroit point bailler madame sa fille sans bon & honnête douaire, & veut que le Roi déclare la somme QU'IL DONNERA pour icelui.*

Qu'il donnera ! qui est-ce qui donnera ? c'est dans ce mot que réside toute l'équivoque. Si c'est le roi de Sicille qui donne, c'est de dot qu'il s'agit; si c'est Louis XI, c'est de douaire; mais on voit par toute la suite de l'instruction, qu'il s'agit de la dot. Louis XI paroissoit s'en rapporter sur ce point à Ferdinand, & Ferdinand de son côté pressoit Louis XI de déclarer la somme qu'il demandoit pour la dot de Béatrix. S'il avoit été question de douaire, il n'y auroit pas eu de difficulté; c'étoit un objet éloigné, incertain, Louis XI auroit promis tout ce qu'on auroit voulu.

Il s'agissoit de dot, & voici les instructions que Louis XI donnoit sur ce sujet à Jean d'Arson.

« Touchant ledit douaire, ledit Jean d'Arson sentira tout

AMBASSADES.

- » bellement & par bonne manière combien ledit seigneur
- » roi de Séville voudroit donner à maditte dame sa fille, &
- » essayera gracieusement ce qu'il en pourra tirer; toutesfois
- » il ne se essayera point d'en tirer somme que ledit roi de
- » Séville ne voudroit accorder, mais par bons & honnestes
- » termes en tirera le plus qu'il pourra, sans tendre à monter
- » si hault que par ce se deust ensuir la rupture de la matière.
- » *Item.* Et touchant ledit douaire, mettra peine par bons
- » & honnêtes termes que le tout ou la pluspart fust avancé
- » ou délivré au Roi le plutôt que faire se pourroit. »

Nous avons vu plus haut qu'il désiroit toucher cette somme dans le mois de mars. Tel étoit en effet le grand objet de la négociation; la proposition du mariage étoit ce qui devoit déterminer Ferdinand, qui ayant d'ailleurs des traités d'alliance avec le duc de Bourgogne, n'auroit pas consenti sans un si puissant motif, à donner de l'argent pour lui faire la guerre.

Louis XI prévoit que la dot étant sujette à restitution, dans le cas de la mort du mari sans enfans ou dans le cas de l'inexécution du traité de mariage, Ferdinand demandera des sûretés pour le recouvrement éventuel des sommes qu'on lui propose d'avancer; & comme cette restitution est éloignée & incertaine, Louis XI promet toutes les sûretés qu'on peut demander. « Ledit Jehan d'Arsson accordera que le Roi soit obligé à ladite restitution tant & si avant qu'on peut faire en tel cas. »

Il avancera autant qu'il pourra l'affaire du mariage, car sans cela point de dot à espérer; mais il se gardera de rien conclure, car il est pour le moins douteux que Louis désirât bien sincèrement cette alliance.

« Veult & entend le Roi que ledit Jehan d'Arsson approuche toutes lescdites matières proches de les conclure.

» Et quand il les aura ainsi amenées tout doucement, » dira audit seigneur roy de Séville, qu'il est bien décent » pour la conclusion desdites matières, que le Roy envoie » devers lui grans & honnêtes personages, afin que une

» si grant & honnête matière se puisse honnêtement conclure, ainsi qu'il appartient; mais aussi le Roy n'y voudroit point un grant ambassade, que les matières ne feussent toutes disposées à finale conclusion; autrement quand la grant ambassade du Roy seroit allée par delà, & il se venoit rompture ès matières, ceux qui y seroient allés s'en pourroient retourner en grant confusion & leur seroit grant deshonneur.»

Tout cela signifioit-il que Louis XI, qui d'un côté pressoit pour l'argent, & qui, de l'autre, différoit la conclusion du mariage, ne regarderoit les affaires comme disposées à cette conclusion, que quand il auroit touché l'argent, & que cette grande ambassade qu'il devoit envoyer pour donner plus d'éclat & de solennité à l'alliance, étoit un prétexte qu'il se ménageoit pour de nouveaux délais, & une réponse préparée d'avance à l'objection que Ferdinand pouvoit faire, que d'Arson n'avoit qu'à conclure & que la dot lui seroit comptée? Toutes ces finesses seroient bien dans le caractère de Louis XI & dans l'esprit de sa politique.

Quoi qu'il en soit, on vient de voir tout ce qu'il y a d'essentiel dans ces instructions.

Quant à l'événement, nous ignorons si le sage Ferdinand consentit à payer la dot de Béatrix sur des promesses si vagues & si peu sûres; ce qu'il y a de certain, c'est que le mariage n'eut point lieu. Béatrix épousa en 1476 Mathias Corvin, roi de Hongrie, & après la mort de celui-ci, Ladislas VI ou VII, son successeur; & le roi René ayant par son testament transmis ses droits sur le royaume de Naples à Charles d'Anjou, comte du Maine, son neveu, lequel institua Louis XI son héritier, Charles VIII s'arma pour dépouiller ce même Ferdinand dont il avoit dû être le gendre. Ferdinand mourut le 25 janvier 1494, de douleur & d'effroi de cette expédition, qu'il avoit inutilement tenté de prévenir par des soumissions très-fortes & des offres très-avantageuses.

AMBASSADES.

Observons que dans le même temps où Louis XI traitoit du mariage du dauphin son fils avec la fille de Ferdinand, roi de Naples, il traitoit du mariage du même dauphin avec Isabelle, fille d'un autre Ferdinand; savoir, celui qui fut connu dans la suite sous le titre de Ferdinand le Catholique, alors prince d'Aragon & l'héritier de cette couronne; & déjà roi de Castille & de Léon, du chef de la reine Isabelle sa femme. L'infante de Castille étoit du moins d'un âge plus assorti à celui du dauphin, étant née le 2 octobre 1470. Les lettres par lesquelles Louis XI nomme des ambassadeurs qu'il charge de négocier ce mariage, sont en latin; elles sont datées du 30 janvier 1474, c'est-à-dire; 1475. Elles sont imprimées dans le *troisième tome* de l'édition in-4. en quatre volumes, de Philippe de Comines, pag. 362 & suivantes, & par cette raison nous ne nous y arrêtons pas.



I N S T R U C T I O N S

Baillées à Helie de Bordeille, Archevêque de Tours, Jehan de la Grolaye-Villiers, Évêque de Lombez, depuis Cardinal, Jehan de Popaincourt, Président au Parlement de Paris, Bernard Lauret, Président au Parlement de Tholose, & Pierre Gruel, Président au Parlement de Dauphiné, envoyés par le Roi Loys XI, à François II, Duc de Bretagne;

Touchant le procès de Frère Jourdain-Faure, dit de Vecours, Abbé de Saint-Jehan d'Angely, & Henry de la Roche, accusés de la mort de Charles de France, Duc de Guyenne, frère du Roi.

Même Volume que la précédente Notice.

Par M. GAILLARD.

C E titre seul annonce assez l'importance des pièces dont il s'agit. Louis XI, ennemi de tous les princes de sa maison, l'avoit toujours été sur-tout de Charles son frère; il auroit voulu le réduire pour son apanage à une somme d'argent. Obligé de lui donner le Berri, en lui promettant même des domaines plus considérables, il avoit bien résolu du moins de ne lui en point donner d'autres. Le duc de Berri se jeta entre les bras des princes ligués contre Louis XI; il fallut, suivant les conjonctures & les succès

AMBASSADES.

donner, reprendre, promettre, changer, restreindre l'apanage, céder & retenir tour-à-tour la Normandie, puis la Champagne & la Brie, enfin la Guyenne. Cette affaire ne cessa de troubler le règne de Louis XI jusqu'à la mort de son frère arrivée le 28 mai 1472. Comme Louis XI gaignoit à cette mort, ses ennemis l'accusèrent publiquement d'avoir empoisonné son frère. Il paroît en effet, & c'est l'opinion la plus généralement reçue, que le duc de Guyenne avoit été empoisonné avec la dame de Monforeau sa maîtresse, dans une pêche dont ils avoient mangé chacun la moitié. La dame de Monforeau plus délicate peut-être, ou ayant mangé la partie la plus chargée de poison, mourut presque aussitôt; le prince languit quelques mois. Lescun son favori qui le voyoit mourir, fit arrêter à Bordeaux, encore du vivant du prince, Jourdain Faure, ou Favre, dit *de Vecors* ou *de Versoris*, abbé de Saint-Jean d'Angely, aumônier du duc de Guyenne, & Henri de la Roche, écuyer de la cuisine de ce même prince, accusés par la voix publique d'avoir été les instrumens du crime. Leur procès fut commencé à Bordeaux; mais le duc de Guyenne étant mort, & par cette mort la Guyenne retournant au roi, Lescun, soit qu'il crût ou non Louis XI d'intelligence avec les accusés, les tira des prisons de Bordeaux, les amena en Bretagne, les présenta lui-même au duc, qui avoit presque toujours été l'allié de Charles duc de Guyenne, & l'ennemi de Louis XI, & lui demanda vengeance de la mort de son maître. Pendant que le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, également allié du duc de Guyenne, publioit un manifeste, dans lequel il accusoit à la face de l'univers Louis XI d'empoisonnement & de fraticide, Louis XI n'opposa d'abord que le silence & ses intrigues ordinaires à tout cet emportement. Ce ne fut qu'au bout de dix-huit mois, que montrant ou affectant lui-même le plus grand zèle pour la vengeance de son frère, il nomma le 22 novembre 1473, ses commissaires à qui ces instructions sont adressées pour aller

aller faire le procès aux accusés avec les officiers du duc de Bretagne. Si ces instructions n'ont pas été modifiées ou contrariées par des instructions plus secrètes, il semble qu'elles n'ont pu être données que par un prince qui se sentoit innocent du crime qu'il s'agissoit de punir ; mais cette question est examinée à charge & à décharge dans l'histoire de Louis XI de M. Duclos, & sur-tout, & plus à fond encore dans la première des observations critiques & historiques du père Griffet sur le règne de Louis XI, du père Daniel, laquelle a pour titre : *De Charles de France, duc de Guyenne, frère du Roi* ; enfin, dans la nouvelle histoire de France. Nous ne pourrions rien ajouter à ce qu'ont dit ces différens écrivains, qui cependant n'ont rien décidé, & qui ont eu raison.

Ces instructions pourroient nous fournir beaucoup d'idées & de réflexions, mais nous n'avons pas à en rendre compte, car nous les trouvons imprimées dans le troisième volume de l'édition de 1747, des mémoires de Philippe de Comines, depuis la *page 279*, jusqu'à la *page 293* ; & quoique l'histoire de Louis XI de M. Duclos, eût paru deux ans auparavant, en 1745, il avoit cependant connu ces instructions, parce qu'elles faisoient partie de la collection de M. l'abbé le Grand, dont M. Duclos avoit eu communication. A plus forte raison, le père Griffet & l'auteur de la nouvelle histoire de France, qui écrivoient long-temps après l'époque de 1747, ont-ils eu connoissance de ces instructions, que le premier cite d'après l'imprimé, & le second, d'après la collection de M. l'abbé le Grand : ainsi nous n'aurions rien à faire qu'à observer, pour l'exacte description du volume manuscrit de la bibliothèque du roi, dont nous rendons compte, que ces instructions s'y trouvent, depuis le *feuillet 292*, jusqu'au *feuillet 309*, si ces pièces ne nous fournissent une occasion de relever une faute assez singulière de M. Duclos ; faute qu'il n'eût peut-être pas faite, si, lorsqu'il composa son histoire de Louis XI, ces mêmes pièces avoient été imprimées. Nous sommes surpris que cette

AMBASSADES

faute qui peut passer pour grave, en ce qu'elle montre un peu d'ignorance de la matière, ait pu échapper à la critique, quelquefois minutieuse, du père Griffet, qu'on pourroit même accuser de s'acharner un peu trop sur M. Duclos.

La discussion de cette faute demande quelques éclaircissements préliminaires.

Nous avons dit que le procès des accusés avoit été commencé à Bordeaux ; & en effet , c'étoit à Bordeaux qu'il auroit dû être fait ; c'étoit à Bordeaux que le crime avoit été commis ; c'étoit à Bordeaux que les accusés avoient d'abord été arrêtés ; ils étoient même l'un & l'autre nés sujets & justiciables de la France : il y avoit quelque irrégularité à faire instruire & juger ce procès par les juges d'un souverain réputé étranger. Louis XI savoit bien , & il le dit dans plusieurs de ses lettres , qu'il pouvoit réclamer les accusés comme ses justiciables , & ne commettre qu'à lui le soin de la vengeance de son frère ; mais il savoit aussi que ses ennemis n'auroient pas manqué de publier , & peut-être de persuader qu'il ne vouloit qu'étouffer cette affaire , & que dérober la vérité à tous les yeux. Il consentoit donc que l'affaire fût jugée en Bretagne , soit qu'il comptât sur les négociations secrètes qu'il entamoit alors avec le duc , & qui en effet amenèrent la paix entre eux , soit qu'il fût rassuré par sa seule innocence. Il nommoit donc des commissaires pour travailler au procès avec les juges du duc ; & comme ce procès paroissoit demander qu'il y eût des juges ecclésiastiques joints aux juges séculiers , parce qu'un des accusés étoit ecclésiastique & religieux , & par d'autres raisons encore qui seront expliquées dans la suite , le Roi mettoit à la tête de ses commissaires , tous magistrats & gens de loi , l'archevêque de Tours , métropolitain des lieux où les accusés étoient alors gardés , & l'évêque de Lombès ; de même qu'à Bordeaux , le procès avoit d'abord été instruit devant l'archevêque de ce lieu , pour l'église , & Jean de Chassignes , président du parlement , pour la magistrature. Or , comme l'archevêque de Bordeaux étoit d'abord saisi de l'affaire , &

qu'il étoit le juge naturel, le Roi lui écrit pour le prier de déléguer en sa place l'archevêque de Tours & l'évêque de Lombès, & de leur donner commission expresse de suivre & de juger ce procès; il le prie aussi de leur envoyer des doubles de toutes les procédures faites à Bordeaux. Le Roi écrit en même temps au président de Chassaignes, pour le prier & lui enjoindre de fournir aux commissaires, toutes les instructions qu'il a pu acquérir lorsqu'il avoit été d'abord chargé de ce procès; & si les commissaires jugent à propos de l'interroger, il lui recommande de dire bien simplement & bien exactement la vérité, sans rien dissimuler ni cacher, parce qu'il veut sur-tout que le fond de ce mystère soit éclairci. M. Duclos, en rapportant la substance de ces faits & le sommaire de ces lettres, s'exprime ainsi :

« Le roi vouloit que tout se fit avec éclat, que Jean de Chassaignes, président de Bordeaux qui avoit commencé le procès, & le vicaire de l'archevêque, fussent entendus. »

On cherche d'abord quel est ce vicaire de l'archevêque, qui semble jouer un rôle dans cette affaire. On le cherche en vain dans les instructions, dans toutes les lettres écrites à ce sujet par Louis XI à ses commissaires, au duc de Bretagne, à son chancelier, à ses officiers, &c. On le cherche en vain dans M. Duclos, dans toute l'histoire, & dans la lettre même écrite à l'archevêque de Bordeaux; mais voici ce qu'on trouve dans cette lettre :

« Attendu que vous avez autrefois besongné audit procès, a été advisé être nécessaire d'avoir sur ce commission & vicariat de vous audit archevêque de Tours & évêque de Lombès, & à chacun d'eux vostre vicariat, à tout plaine puissance, & telle que vous l'avez touchant ladite matière. »

Et dans l'instruction donnée aux commissaires, voici encore ce qu'on trouve :

« Pour plus solennellement besongner audit procès; que l'on envoie incontinent querir le vicariat de mons. de Bourdeaulx, au diocèse duquel lesdits prisonniers ont été détenus par aucun temps, du vivant de feu mons. de

AMBASSADES.

» Guyenne , & l'on a besongné audit procès. Pour lequel
 » *vicariat* avoir le Roi escript à mondit seigneur de Bour-
 » deaulx. »

C'est ce mot *vicariat* , qui signifie ici procuration , délégation , pouvoir , transmission d'autorité , qui , étant peut-être mal figuré dans le manuscrit que M. Duclos avoit sous les yeux , a été transformé par lui en un vicaire de l'archevêque de Bordeaux , duquel on attendoit des éclaircissements particuliers.

Ces pièces donnent lieu encore à une autre observation qui ne regarde plus M. Duclos , mais qui fait connoître les opinions & les usages de ce temps-là , & qui n'a pas été assez développée par les historiens.

Le Roi dit dans sa lettre à l'archevêque de Bordeaux , qu'indépendamment de ce que l'un des deux prisonniers est ecclésiastique & religieux , *aussi le crime est partie ecclésiastique*. Il dit la même chose dans les instructions , & il ajoute :
 « *Et pour ce que ceste matière touche aucunement le fait de la foi ,*
 » & que maistre Roland de Cosie (ou Cosic) qui est un
 » notable maistre en théologie , & inquisiteur de la foi ,
 » & au vivant de mondit seigneur de Guyenne , estoit son
 » confesseur , a autrefois besongné audit procès , durant que
 » lesdits prisonniers estoient à Bourdeaulx entre les mains
 » de feu mondit seigneur de Guyenne ; le Roi . . . entend
 » que ledit inquisiteur soit appelé & présent audit procès ,
 » ainsi que par raison faire se doit. »

On cherche d'abord comment l'empoisonnement peut être *un crime ecclésiastique* , & en quoi il peut intéresser la foi , & on trouve que c'est parce que , dans les idées du temps , il étoit toujours mêlé de magie. En général , dans les siècles d'ignorance , tout effet funeste , dont la cause n'étoit pas évidente ou parfaitement connue , étoit attribué à la magie. Un homme mouroit d'un poison lent , on le voyoit languir & dépérir sans aucune cause apparente ; il y avoit là de la magie , on avoit usé à son égard de sortilège & de maléfice , on lui avoit jeté un sort , comme le peuple le

dit encore quelquefois. En effet, Louis XI, dans toutes ses lettres, ne parle que du *maléfice fait & commis en la personne du duc de Guyenne*, il ne prononce pas même le mot d'empoisonnement. Le duc de Bourgogne le prononce dans son manifeste contre Louis XI, & il y joint l'accusation ordinaire de magie. Selon lui, le duc de Guyenne a perdu la vie *par poisons, maléfices, sortilèges & invocations diaboliques*. Le poison ne suffisoit que trop pour tout expliquer, & il rendoit la magie inutile; mais on ne raisonneoit pas ainsi alors, on joignoit toujours ces deux idées, & il paroît que cette union & cette confusion d'idées avoient lieu aussi chez les anciens.

AMBASSADE.

Miscueruntque herbas & non innoxia verba.

Si on employoit les herbes, qu'étoit-il besoin de paroles malfaisantes & criminelles? Mais on croyoit que c'étoient ces paroles qui donnoient aux herbes leur vertu vénéneuse; de-là un même mot pour exprimer le poison & des opérations magiques.

Herbasque quas Iolcos atque Iberia

Mittit venenorum ferax.

Has herbas, atque hæc Ponto mihi lecta venena.

Voilà le poison.

Quid accidit! cur dira barbaræ minùs

Venena Mædæ valent!

Venena, magnum fas nefasque non valent

Convertere humanam vicem.

Quantum carminibus quæ versant atque venenis,

Humanos animos.

Voilà les opérations magiques.

De-là aussi le mot *carmina*, qui signifie vers, chansons; a signifié enchantemens, maléfices, parce que les prétendues paroles magiques étoient en vers & se chantoient.

NOTICES

*Ducite ab urbe domum , mea carmina , ducite Daphnim.
 Carmina vel cælo possunt deducere lunam ,
 Carminibus , Circe socios mutavit Ulysses ,
 Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.
 Hæc se carminibus , promittit solvere mentes
 Quas velit , ast aliis duras immittere curas.*

Pour appliquer ceci à l'abbé de Saint-Jean-d'Angely , on étoit si persuadé de sa sorcellerie , qu'au rapport de d'Argentré dans son histoire de Bretagne , & de du Bouchet dans ses annales d'Aquitaine , le geolier de la grosse tour de Nantes , où étoit renfermé l'abbé , déclara qu'on entendoit toutes les nuits dans cette tour des bruits horribles. Ils disent aussi qu'une nuit , le tonnerre étant tombé sur la tour , « l'abbé fut trouvé mort le lendemain étendu dans la place » où il couchoit , la tête & le visage enflés , noir comme « un charbon , & la langue hors de la bouche d'un demi- » pied de long. »

D'autres auteurs disent qu'il s'étrangla ou qu'on l'étrangla dans la prison. On n'a point su ce que la Roche étoit devenu , mais le procès ne fut pas jugé.



I N S T R U C T I O N S

Baillées à Perceval de Dreux, Seigneur de Blancfossé, Chambellan du Roi, & Pierre Framberg, Maître des Requestes, envoyés à Metz par le Roi Loys XI, avec les Ambassadeurs de Catherine de Gueldres, de l'Évêque de Munster, & des Gens d'église, Nobles & autres Habitans des Duché de Gueldres & Comté de Zutphen, pour faire alliance contre Maximilian, Archiduc d'Autriche, & Marie, Duchesse de Bourgogne, sa femme, au mois de janvier 1479.

Même Volume que la précédente Notice.

Par M. GAILLARD.

Nous avons donné la notice d'une autre pièce contenue dans ce même volume, qui suppose que le duc de Gueldre Adolphe, de la maison d'Egmont, que Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, avoit fait enfermer pour ses cruautés envers le duc Arnoul son père; s'étoit sauvé de sa prison du vivant du duc, & que Louis XI avoit voulu profiter de son ressentiment pour l'engager dans une ligue contre ce même duc de Bourgogne. Nous avons cherché à concilier par les conjectures qui nous ont paru les plus plausibles, ce fait inconnu jusqu'à présent, avec le témoignage universel de l'histoire, d'où il résulte que le duc de Gueldre ne sortit de prison qu'après la mort du duc de Bourgogne. Nous avons présumé que le bruit d'une évasion qui ne se trouva pas véritable, avoit donné lieu à ce projet de traité entre Louis XI & Adolphe. Nous

AMBASSADES.

trouvons parmi les preuves, des mémoires de Philippe de Comines, édition de 1747, *tom. III; pag. 295 & suivantes*, un extrait d'un ancien manuscrit, contenant les guerres du pays & comté de Flandre, depuis 1060 jusqu'en 1540, où on lit ce qui suit :

« Adolphe tira vers Namur, & illecq, venu fort foulé & travaillé, & cuidant passer la rivière, il fut sur la suspension que son hoste eust de lui, mis en arrest par la justice d'illecq, & depuis par l'ordonnance du duc envoyé à Vilvorde, *d'où il se cuidoit aussi échapper, mais il fut atteint es fossés d'iceluy lieu*, & envoyé au chastel de Courtray en bonne garde, où il demoura tant que le duc Charles vesquit. »

Ce récit très-net, outre qu'il rend raison des variations des auteurs, dont les uns disent que le duc de Gueldre fut enfermé à Namur, les autres à Courtray, confirme parfaitement notre conjecture, explique très-bien le fait du projet de traité, qui ne fut en effet qu'un projet.

Ce ne fut donc qu'en 1477, & quelque temps après la mort du duc de Bourgogne, qu'Adolphe fut tiré de sa prison par les Gantois qui vouloient lui faire épouser Marie de Bourgogne leur souveraine, fille de Charles le Téméraire. Les Gantois voulurent que le duc de Gueldre méritât un si grand avantage par quelque service important; & avant de forcer la princesse à ce mariage pour lequel elle n'avoit que de l'éloignement, ils le mirent à la tête des troupes qui défendoient avec peine les Pays-bas contre les armes & les intrigues de Louis XI. Ce prince, au lieu de réunir à la France la succession de Bourgogne, en mariant le dauphin Charles son fils, avec la princesse Marie, avoit mieux aimé employer la violence pour arracher quelques parties de cette succession, & faire valoir des prétentions dont plusieurs pouvoient au moins être contestées; il venoit de surprendre Tournay. Adolphe, chargé de reprendre cette place, fut tué dans une sortie le 28 juin 1477.

La princesse de Bourgogne, qui avoit besoin d'un défenseur,

défenseur, & contre Louis XI dont les conquêtes augmentoient tous les jours, & contre les Gantois ses sujets rebelles qui la tyrannisoient, fit enfin le choix auquel le duc Charles son père, après l'avoir promise à tous les princes de l'Europe, avoit paru le plus prêt à s'arrêter; elle épousa Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III.

Nous avons dit dans la notice qui concerne Adolphe de Gueldre, & nous sommes obligés de redire pour l'intelligence de la pièce dont nous rendons compte ici, que le vieux duc Arnoul, pour punir son fils dénaturé, l'avoit deshérité, & avoit cédé ses états au duc de Bourgogne, qui avoit accepté la donation & pris possession du duché de Gueldre, tandis qu'il tenoit Adolphe prisonnier. Les droits de Charles le Téméraire avoient passé à Marie de Bourgogne sa fille, & par elle à Maximilien son mari, à qui l'empereur Frédéric, père de Maximilien, donna l'investiture du duché de Gueldre & du comté de Zutphen, qu'il avoit donnée précédemment à Charles le Téméraire; mais ce n'étoit pas comme au gendre de Charles qu'il donnoit cette investiture à son fils; il prétendoit au contraire que ces états étoient dévolus à l'Empire, 1.^o par la félonie de Charles, qui, depuis son investiture, avoit pris les armes contre l'Empire, & fait le siège de Nuyz dans l'électorat de Cologne; 2.^o par la mort de ce duc Charles qui ne laissoit point d'enfans mâles. On ne fit pas grand cas de cette prétendue dévolution, & on jugea que l'avare Frédéric, qui ne faisoit rien en faveur d'une alliance aussi avantageuse que celle de l'héritière de Bourgogne, avoit formé exprès cette prétention, pour paroître donner quelque chose à son fils, lorsque Marie lui donnoit tout. Quoi qu'il en soit, l'exhérédation d'Adolphe étoit le principe de tous ces droits; mais cette disposition du vieil Arnoul, quoique dictée par un juste ressentiment, étoit cependant indiscrette. Adolphe étoit coupable, mais ses enfans étoient innocens. Il en laissa deux; Charles, qui disputa dans la suite le duché de

AMBASSADES.

Gueldre & le comté de Zutphen à la maison d'Autriche; & la princesse Philippe, qui fut depuis la seconde femme de René II, duc de Lorraine.

A l'époque dont il s'agit dans les instructions dont nous allons donner la notice, ces deux enfans, alors en très-bas âge, étoient élevés à la cour de Marie de Bourgogne, qui conçut pour eux beaucoup de tendresse & les traita toujours comme ses enfans. Mais les états de Gueldre & de Zutphen les regardoient comme relégués dans une cour étrangère, & même rivale & ennemie, & comme prisonniers chez l'usurpateur. Tous leurs vœux rappeloient le jeune Charles au trône de Gueldre. Louis XI, ennemi de Marie de Bourgogne & de Maximilien d'Autriche, parce qu'il l'avoit été de Charles le Téméraire, traitoit alors avec les états de Gueldre & de Zutphen, comme il avoit voulu traiter avec le duc Adolphe sur le bruit de son évasion; il tâchoit de les soulever contre Maximilien & Marie, il faisoit cette occasion d'offrir son appui à des orphelins dépouillés, & de paroître défendre une belle cause. Son objet étoit de faire une diversion du côté du Rhin & de l'Allemagne, & d'occuper les forces de Maximilien dans cette contrée, pour l'empêcher de défendre l'Artois & les deux Bourgognes. Il avoit engagé Catherine de Gueldre, l'évêque de Munster & les états de Gueldre & de Zutphen à envoyer des ambassadeurs ou députés à Metz, pour conférer avec les siens sur les intérêts communs.

On cherche d'abord quelle est cette Catherine de Gueldre, qui n'est jamais appelée que *Mademoiselle* & la *Damoiselle* dans toute cette instruction : M. Duclos n'en dit rien, & il ne dit rien de plus que le titre de notre instruction (ce titre l'appelle Catherine de Gueldre); il l'appelle constamment Catherine de Gueldre, & ne prend pas sur lui de nous dire qui elle est, puisque l'instruction dont il paroît avoir eu connoissance, ne le dit pas.

D'autres historiens modernes disent que c'étoit la duchesse douairière de Gueldre. Nous ne le croyons point; car sans

compter que ce titre de *Mademoiselle* lui auroit peu convenu, dans un intitulé particulier placé à la tête de l'instruction, & un peu différent de celui du frontispice, elle est appelée *Mademoiselle Catherine, fille de Gueldre*, ce qui annonce une princesse de la maison de Gueldre, & une princesse non mariée. D'ailleurs, le duc Adolphe n'avoit point laissé de douairière; dès le temps de sa prison il étoit veuf de Catherine de Bourbon, mère de Charles & de Philippe, puisqu'en le mettant en liberté, les Gantois vouloient le marier avec Marie de Bourgogne. Pour Catherine de Clèves, femme du vieil Arnoul, quand elle auroit été encore vivante, alors la désignation de *Demoiselle Catherine, fille de Gueldre*, pouvoit encore moins lui convenir. Il est assez remarquable que ni dans le titre, ni dans le corps de l'instruction, où cette princesse de Gueldre est très-souvent nommée, sa relation avec le jeune prince Charles de Gueldre & avec sa sœur, n'est jamais désignée; on voit seulement qu'elle embrasse leurs intérêts avec beaucoup de chaleur.

L'historien des guerres du pays & comté de Flandre, que nous avons cité au commencement de cette notice, appelle *Catherine* la sœur du jeune duc Charles; c'est une faute sans doute, puisque tous les historiens s'accordent à donner à cette princesse le nom de Philippe: le titre de *fille de Gueldre*, lui eût convenu à la vérité, mais Catherine de Gueldre étoit alors dans la Gueldre, d'où elle envoyoit des députés à Metz; & il est dit dans l'instruction même, que *le jeune seigneur duc de Gueldre & sa sœur sont actuellement détenus par le duc d'Autriche & Marie sa femme, violemment & à force.*

Le même auteur fait encore une autre faute dans ce même endroit, en ce qu'il appelle le jeune Charles & sa sœur, petits-enfans du duc Adolphe; ils étoient ses enfans, encore petits à la vérité, & c'est peut-être ce que l'auteur a voulu dire.

Quant aux négociateurs François, le premier étoit Louis de Dreux, dit *Perceval*, seigneur de Pierrecourt,

 AMBASSADES.

de Blanc-Fossé & de Cormeilles, conseiller & chambellan de Louis XI, troisième fils de Robert de Dreux, gouverneur, ou, comme on disoit alors, capitaine de Rouen. Perceval vivoit encore en 1493.

Pierre Framberg, maître des requêtes, est suffisamment désigné par ce titre.

L'objet de la négociation est une ligue offensive & défensive entre Louis XI d'un côté, Catherine de Gueldre, l'évêque de Munster & les états de Gueldre & de Zutphen de l'autre, envers & contre tous « & mesmement » & expressement contre le duc Maximilian d'Autriche & » la duchesse Marie sa femme, & contre le duc de Clèves, » leurs enfans & postérités nez & à naistre, leurs pays, » seigneuries & subjects que les contractans déclarent » ront leurs ennemis mortels, & leur feront guerre mortelle » la plus grande & la plus aspre qu'ils pourront. »

Point de paix ni de trêve avec eux, sans que tous & chacun des contractans y soient compris.

Mais la Demoiselle de Gueldre désiroit plus, elle demandoit que le Roi s'engageât à ne faire aucune trêve avec les ennemis communs, sans exiger pour condition préliminaire, que le jeune duc de Gueldre & sa sœur fussent mis en liberté & renvoyés dans leurs états.

Le Roi lui dit de très-bonnes raisons pour s'en dispenser, & pour l'exhorter à abandonner cette clause; il observe que sans trêves on ne peut faire la paix, ni communiquer les uns avec les autres; qu'il faut donc se rendre très-faciles sur les trêves, & ne pas exiger des conditions qu'on auroit trop de peine à obtenir. Cette observation, est d'un prince qui, dans ce moment, ne cherchoit point à tromper ses alliés.

Il faut dire qui étoit ce duc de Clèves, auquel on déclare aussi la guerre, comme à un allié de Maximilien & de Marie. M. Duclos l'appelle Adolphe, il se trompe; le duc Adolphe IV étoit mort dès l'an 1445. Celui qui régnoit alors, étoit le duc Jean I.^{er} fils d'Adolphe. Ce duc Jean

étoit parent de Marie de Bourgogne par Elisabeth de Bourgogne sa femme, comtesse de Nevers; & la situation de ses états le mettoit dans la dépendance du souverain des Pays-bas. Il étoit du conseil de la princesse, & avoit employé tout son crédit pour l'engager à épouser le prince de Clèves Jean son fils. N'ayant pu y réussir, par l'éloignement qu'il trouva pour ce prince, dans l'esprit de Marie, il employa toute sorte de moyens pour traverser, puis pour retarder le mariage de Marie avec Maximilien; enfin il se retira mécontent dans son duché, où, à la faveur du voisinage, il voulut profiter des troubles de la Gueldre pour s'agrandir.

 AMBASSADE

L'auteur de l'histoire des guerres de Flandre, que nous avons cité, s'exprime ainsi au sujet du duc de Clèves.

« Et depuis, Madame (c'est la princesse de Bourgogne, femme de Maximilien) Madame fort empêchée, tant pour les guerres que lui faisoit le roi Loys, que pour la commotion de ses peuples, envoya en Gueldre le duc Jean de Clèves, lequel pensant plus à son singulier qu'au bien de Madame, *se banda avec ceux d'Egmonde*, & eux par ensemble mirent tout le pays en merveilleuse division & partialité, chacun tirant à lui ce qu'il pouvoit des meilleures pièces du duché, *tonlieu* & autres.
 « Et depuis, en l'an mil quatre cent quatre-vingt-un, (quatre-vingt-deux), Madame Marie gissant en son lit mortel, & ayant grande affection aux enfans dudit Adolf, qu'elle avoit nourris, déclara qu'elle faisoit conscience d'avoir tenu & occupé lesdits duché & comté, requérant à son mari qu'il les rendist auxdits enfans, lesquels étoient toujours retenus prisonniers à la cour de Bourgogne. »

Comment donc le duc de Clèves, quelque mécontent qu'on le suppose, avoit-il pu se liguier avec eux ?

Si c'est avec Catherine de Gueldre & les états de Gueldre & de Zutphen, qu'on veut qu'il se soit ligué, on sera démenti par l'instruction de Louis XI à ses ambassadeurs, & par les plaintes que Catherine de Gueldre fait

contre le duc de Clèves, par la guerre qu'elle lui déclare, par la prière qu'elle fait au Roi de ne conclure avec lui aucune paix ni trêve; « que premièrement il ne rende » & restitue les villes, *tonlieu* & autres choses, qu'il tient » par force & violence, & lesquelles villes & *tonlieu* sont » le propre héritage dudit jeune duc & de sadite sœur. »

On voit donc que le duc de Clèves, envoyé par Marie de Bourgogne, pour contenir la Gueldre que Louis XI cherchoit à soulever contre elle, abusoit de cette commission que Marie lui avoit donnée, peut-être pour calmer son ressentiment, & profitoit pour lui-même des troubles qu'il entretenoit dans cette province; mais on ne peut pas concevoir qu'il fût d'intelligence avec la maison d'Egmont qu'il dépouilloit.

Le mot *tonlieu*, employé, tant dans l'instruction de Louis XI, que dans l'auteur de l'histoire des guerres de Flandre, peut avoir besoin d'explication pour le commun des lecteurs.

Tonlieu, *tonnelieu*, *thonneu*, *thonnieu*, *toulieu*, mot que nous trouvons employé dans plusieurs de nos coutumes, dans des traités de paix & autres actes, vient du mot latin *telonium*, qui signifie à la fois un impôt, l'exaction de cet impôt, & le bureau des exacteurs ou receveurs.

J'ai vu l'élève de Clio

Sedentem in telonio.

C'est en quelques lieux, un droit d'entrée & de sortie sur les marchandises; dans d'autres, un droit qui se paye pour la permission de vendre les marchandises dans telle foire ou tel marché.

De-là, dans la basse latinité, le mot *tolonearius* & dans le vieux françois, le mot *tonloiers*, pour signifier le receveur de ces sortes de droits. L'auteur du supplément au Glossaire de Du Gange, cite une ancienne vie de Jésus-Christ manuscrite, où il est dit de saint Matthieu,

Chil Mahieus estoit tonloiers.

Quoique le titre formant le frontispice , porte la date du mois de janvier 1479, c'est-à-dire, 1480, l'instruction est datée du 7 novembre 1479, au Plessis du Parc-lès-Tours; & il n'y a pas là de contradiction, car le titre particulier placé à la tête de l'instruction, porte que les députés doivent se trouver *en la cité de Mex le quinzième jour de janvier prochainement venant.*

On ignore quel fut l'effet des conférences. Si Marie de Bourgogne, en mourant, avoit voulu que la Gueldre fût rendue au prince & à la princesse d'Egmont, Maximilien ne se piqua point d'exécuter ses dernières volontés; il garda la Gueldre & retint les d'Egmont. Mais quand le duc Charles d'Egmont fut en âge de gouverner, les Gueldrois profitant d'un moment de trouble, chassèrent le gouverneur que Maximilien avoit mis dans la Gueldre & rétablirent Charles dans son duché; il s'y défendit, avec le secours de la France, contre les archiducs Maximilien & Philippe le Beau son fils, & même contre Charles-Quint. Cette longue querelle finit par une transaction; le duc de Gueldre, deshéritant ses collatéraux, consentit que Charles-Quint & sa postérité fussent ses héritiers, s'il venoit à mourir sans enfans, ce qui arriva en 1538.



LA REPRISE DE LA FLORIDE

Faite par le Capitaine Gourgues.

Même Volume que la précédente Notice.

LA REPRINSE DE LA FLORIDE

Par le Cappitaine Gourgues.

Bibliothèque du Roi, n.º 10537, in-4.º parchemin : c'étoit le n.º 37 des Manuscrits de Lancelot.

Par M. GAILLARD.

Nous avons collationné ces deux pièces, c'est le même ouvrage, quoiqu'elles soient distinguées dans la Bibliothèque historique de la France, tom. II, pag. 251, col. 2.^e d'une manière qui peut faire croire qu'il s'agit de deux ouvrages différens sur un même sujet. A la fin de la seconde de ces pièces, on lit ces mots : *écrit par Rob. (Robert) le Prévost*. Est-ce le nom de l'auteur ou seulement du copiste ; & le véritable auteur seroit-il le capitaine de Gourgues lui-même, comme on pourroit l'inférer de quelques endroits de cette relation, où cet auteur répond des dispositions du capitaine de Gourgues, avec une assurance qu'on ne peut guère avoir qu'en parlant de soi-même ? c'est ce que nous ne déciderons pas ; mais la relation a de l'intérêt & mérite d'être analysée.

Sébastien Cabot, Gabot ou Gaboury, Vénitien, navigateur célèbre, qui faisoit pour le roi d'Angleterre Henri VII, ce que le Génois Christophe Colomb & le Florentin Améric Vespuce faisoient vers le même temps pour Ferdinand & Isabelle ; ce que Vasco de Gama, plus heureux, eut l'honneur de faire pour sa patrie ; Sébastien Cabot avoit

avoit aperçu en 1496 le pays qui fut depuis nommé la Floride.

REPRISE
DE LA
FLORIDE.

En 1512, Jean Ponce de Léon, Espagnol, reconnu & parcourut ce pays, mais sans s'y établir; ce fut lui qui le nomma la *Floride*, soit parce qu'il le découvrit le jour de *Pâques-fleuries*, soit parce qu'il en trouva les campagnes toutes semées de fleurs.

L'amiral de Coligny, *seigneur plus désireux du bien public que de son propre*, suivant le témoignage que lui rend le capitaine Laudonnière, envoya en 1562 le capitaine Jean Ribaud avec deux roberges du Roi bien fournies de gentilshommes, du nombre desquels j'étois, dit le capitaine Laudonnière. Ce capitaine Laudonnière qui avoit commandé pendant quinze mois dans la Floride, a fait une histoire de ce pays, & une relation de ses voyages, imprimée en 1586, & assez rare, à laquelle a été adjouſté un quatrième voyage fait par le capitaine Gourgues, le tout mis en lumière par M. Bafanier, gentilhomme François, mathématicien. L'objet de cette expédition de 1562, du capitaine Jean Ribaud, étoit de faire des découvertes, & s'il se pouvoit, des établissemens en Amérique: cette colonie prit possession de la Floride, y bâtit un fort qui fut nommé le *fort Charles*, en l'honneur de Charles IX qui régnoit alors en France. Jean Ribaud y laissa un lieutenant & quelques soldats, & se rembarqua pour la France, en promettant de leur envoyer du renfort & des provisions. A son arrivée en France il trouva la guerre civile allumée, & ne put remplir sa promesse; mais la paix étant faite, l'amiral de Coligny envoya en 1564 le capitaine Laudonnière avec trois vaisseaux pour commander dans la Floride; l'année suivante il y renvoya le capitaine Ribaud, qui y arriva le 28 août 1565: telle est l'époque fixée par le capitaine Laudonnière qui devoit en être instruit. Notre manuscrit *in-folio*, en parlant des événemens qui suivirent l'arrivée du capitaine Ribaud à ce second voyage, laisse l'année en blanc, mais le manuscrit *in-4.* met par-tout l'année 1564

au lieu de l'année 1565, ce qui est vraisemblablement une erreur.

Les Espagnols étoient alors en paix avec la France, & le gouvernement François, en haine des Huguenots, ne leur étoit que trop favorable; mais jaloux de posséder seuls le nouveau monde, ils ne purent voir sans inquiétude les François établis dans la Floride, où, dit l'auteur de la relation manuscrite, ceux-ci commandoient depuis 1562 au gré même des Indiens.

Les Espagnols arrivent donc en force sur la côte de la Floride au mois de septembre 1565. Ils demandent à parler au capitaine Jean Ribaud, « lequel étant venu à » eulx à la bonne-foi, est massacré par eux traîtreusement » & cruellement avec toute sa compagnie. « Ils vont de-là droit au fort, s'en emparent, surprennent les François sans défense, les égorgent; » & quand ils ne trouvèrent » plus d'hommes, se jettent sur les pauvres femmes, & » après avoir par force & violence abusé de la plupart, » les assomment toutes & coupent la gorge aux petits » enfans indifféremment. Or, il faut noter que quand ils » se virent au-dessus des François, ils en prindrent le plus » en vie qu'ils peurent, & les ayant gardés trois jours sans » leur donner riens à manger, & leur ayant fait endurer » tous les tourmens & toutes les moqueries dont ils se » peurent adviser, ils les pendirent à des arbres qui estoient » auprès du fort, même ils écorchèrent le capitaine Jehan » Ribault, & en envoyèrent la peau au roi d'Espagne. »

Ici le manuscrit *in-4.*° ajoute une circonstance d'atrocité qui a sans doute échappé au copiste de l'*in-folio*, « c'est » qu'ils arrachèrent les yeux de ceux qu'ils avoient meur- » tris, & les ayant fichés à la pointe de leurs dagues, fai- » soient entre eux à qui plus loing les jetteroit. »

Le roi d'Espagne (c'étoit Philippe II) approuva fort cette trahison & cette violence qu'il avoit sans doute ordonnées, & il en récompensa les auteurs.

En France, l'indignation fut au comble; les esprits ne

respiroient que la vengeance ; mais le gouvernement craignit de se brouiller avec l'Espagne, & dissimula cette injure ; il se réjouit même en secret de ce qu'un établissement imaginé par le chef des Huguenots, & dont le succès pouvoit donner de la faveur aux opinions nouvelles, étoit ainsi renversé. Les bons citoyens voyoient avec horreur qu'un pareil attentat demeurât impuni, qu'un pareil affront restât sans réparation & sans vengeance.

Enfin, un particulier osa, pour l'honneur de la nation, entreprendre ce que l'État auroit dû faire. Ce fut Dominique de Gourgues, gentilhomme Gascon, né au Mont-de-Marsan, d'une noble & ancienne famille, qui a fourni au parlement de Bordeaux un grand nombre de présidens à mortier, & qui en fournit aussi actuellement au parlement de Paris. Des auteurs, du nombre desquels est celui de l'histoire de la Floride déjà citée, disent que Dominique de Gourgues avoit à venger des injures personnelles sur les Espagnols, qui l'ayant fait prisonnier dans les guerres d'Italie sous Henri II, avoient eu l'indignité de l'envoyer aux galères. Nos manuscrits ne disent rien de semblable, & ne lui donnent pas d'autres motifs que son zèle pour le service du Roi & l'honneur de son pays. Il vend une partie de son bien, emprunte sur l'autre, équipe deux petits navires en forme de roberges, & une patache en forme de frégate, *qui fussent propres pour entrer en la bouche des grandes rivières*, & s'embarque à Bordeaux le 2 août 1567, avec une permission de Montluc, lieutenant pour le roi en Guienne. Dans cette permission il n'étoit point parlé de la Floride, mais d'un voyage à la côte du royaume de Benin en Afrique, pour faire la guerre aux nègres. De Gourgues avoit avec lui cent arquebusiers & quatre-vingts mariniers qui au besoin pouvoient servir de soldats, & pour lesquels il avoit des armes. Il descendit la rivière jusqu'à Royan ; les vents contraires l'y retinrent d'abord huit jours, au bout desquels ayant essayé de se mettre en mer, il fut repoussé vers la Rochelle & con-

traint de se mettre à l'abri des vents dans la Charente ; où il fut encore retenu huit autres jours. Il arrive à travers beaucoup de délais, de peines & de dangers au cap Finistère, qu'on appelle ici le cap *desinibus terra*, les vivres se consumant toujours & ses compagnons découragés le pressant de retourner en France, & d'abandonner son entreprise quelle qu'elle fût, car ils n'étoient pas dans le secret. Pour comble de malheur, le navire que montoit son lieutenant s'égare, & on fut quinze jours sans en savoir de nouvelles ; enfin lorsqu'on désespéroit de le revoir, il arriva au rendez-vous qui avoit été donné dans une rivière sur la côte de Barbarie. Trois rois nègres attaquent les François & sont vigoureusement repoussés. De Gourgues poursuit sa route vers l'Amérique, s'arrête en passant à la Dominique, puis à Porto-rico. Ici, notre relation nous offre quelques détails d'histoire naturelle particuliers à ce pays : « Ils trouvèrent d'une sorte de » figues fort grosses & longues qui naissent es buissons ; » elles sont vertes & épineuses par dehors, & rouges en » dedans comme escarlate : ils en mangèrent, soubz l'assurance d'un qui avoit été à la Floride du temps que les » François y commandoient, que le capitaine Gourgues » menoit avec soi pour lui servir de trompette & de truchement. Elles sont un peu aigrettes & au reste de fort » bon goût, & désaltèrent fort ; mais quand on en a mangé » une demi-douzaine, elles font uriner à force, & rendent » l'eau rouge : comme leur dedans est rouge, nos gens » pensoient faire du sang & estre morts, & crièrent contre » le trompette qui se rioit d'eux ; & comme on se vouloit » ruer sur lui, il leur assura qu'il n'y avoit aucun danger, » & que c'étoit le naturel de ce fruit de colorer ainsi » l'urine sans faire aucun mal ny apporter aucun dom- » mage. »

Les navigateurs sont jetés ensuite par les vents à l'île Saint-Domingue, & la relation parle, comme toutes les histoires, de l'horrible dévastation faite par les Espagnols

dans cette île, « lesquels ont fait mourir tous les Indiens
 » naturels qui estoient plus d'un million; car ou ils les ont
 » tués par le cousteau ou par le continuel travail qu'ils
 » leur faisoient prendre ès mines d'or & d'argent, sans leur
 » donner aucun relâche, & pour infinis autres mauvais
 » traitemens, ils les ont contrainsts de se défaire eux-mêmes
 » de leurs mains propres, ou de s'empoisonner, ou de se
 » laisser mourir de faim sans vouloir riens manger; &
 » même les pauvres femmes Indiennes ont été réduites
 » jusques à pousser leur fruit de leur ventre avant le temps,
 » pour racheter par ce moyen leurs enfans de la servitude
 » des Espagnols, & ne les laisser venir en une vie pire
 » que la mort. Voilà comme ils ont converti les
 » Indiens à la foi chrétienne. . . . & toutefois ces pauvres
 » Indiens estoient si imbécilles (ce sont les termes de la
 » relation), que lorsque Christophe Colomb y alla la pre-
 » mière fois, seulement à voir faire les chrétiens, ils se
 » mettoient à genoux d'eux-mêmes, adoroient la croix,
 » se frappaient la poitrine & faisoient tous actes de dé-
 » votion qu'ils voyoient faire aux chrétiens. »

Les François allant combattre une colonie d'Espagnols;
 ne pouvoient être plus mal tombés que dans une île où les
 Espagnols étoient en forces; la situation des premiers étoit
 fort délicate, les vents ne leur permettoient pas de tenir la
 mer: « La terre, dit l'auteur de la relation, leur estoit encore
 » plus ennemie, car les Espagnols enraignent tout aussitôt
 » qu'ils voyent un François aux Indes; & encore que cent
 » Espagnes ne pourroient fournir assez d'hommes pour tenir
 » la centiesme partie d'une terre si longue & espacieuse;
 » néanmoins il est advis aux Espagnols que ce nouveau
 » monde ne fut jamais créé que pour eux, & n'appartient à
 » homme du monde d'y marcher ou d'y respirer, sinon à
 » eux. »

François I.^{er} en envoyant d'abord le Florentin Jean
 Vêrazani, & ensuite des François, chercher des terres
 nouvelles en Amérique, demandoit à voir *la clause du*

testament d'Adam qui le déshéritait & lui étoit jusqu'à sa légitime dans le nouveau monde.

De Gourgues relâcha encore à l'île Cuba, où les Espagnols ne voulurent jamais lui donner des vivres pour des toiles de Rouen, ni pour d'autres marchandises dont il s'étoit chargé dans l'espérance d'en faire un trafic utile; ils refusèrent même de l'eau, mais on en prit malgré eux.

Quand il fut arrivé au cap de Saint-Antoine, qui est la partie de l'île Cuba la plus voisine de la Floride, il déclare à sa troupe son véritable dessein, dont il avoit fait mystère jusqu'alors; il retrace avec force à ses soldats, la trahison cruelle dont les Espagnols se sont rendus coupables envers les François dans la Floride; il les exhorte à la vengeance, il les pique d'honneur, en leur disant qu'il les a choisis & préférés pour cette expédition, par la connoissance qu'il avoit de leur valeur & de leur zèle pour la gloire du nom François; enfin il les remplit d'une telle ardeur, qu'il est obligé lui-même de la modérer & de la régler. Les François entrent dans le canal de Bahama & découvrent bientôt la Floride; les Espagnols les aperçoivent du haut du fort Charles, & les saluent de deux coups de canon, les prenant pour des Espagnols. De Gourgues pour les entretenir dans cette erreur, leur rend le salut & paroît continuer sa route, comme s'il avoit une autre destination. Il revient pendant la nuit & se dispose à descendre dans la Floride à quinze lieues du fort & hors de la vue des Espagnols. Au point du jour, il voit la côte toute couverte de Sauvages armés de leurs arcs & de leurs flèches; ces Sauvages le prenoient aussi lui & ses compagnons pour des Espagnols, & par cette raison même vouloient s'opposer à leur descente. De Gourgues l'avoit prévu, il donne tous les signaux de paix & d'amitié; il leur envoie ce trompette, ce truchement dont nous avons parlé, qui leur étoit bien connu & qui parloit bien leur langue. Aussitôt qu'ils le virent, ils commencèrent à danser pour exprimer leur joie. « Nous

» venons, leur dit-il, venger sur les Espagnols l'injure
 » qu'ils ont faite à notre nation, & les maux qu'ils vous
 » font endurer tous les jours. » Aussitôt ils recommen-
 cent à danser encore plus fort; leur roi Satirona envoie
 à Dominique de Gourgues un chevreuil; il rassemble
 parmi les Sauvages ses parens, amis, alliés & leurs sujets,
 & les amène à de Gourgues, auquel il dit « que depuis
 » que les Espagnols s'étoient emparés, par trahison, du
 » fort Charles, la Floride n'avoit jamais eu un bon jour;
 » que les Espagnols leur avoient fait la guerre perpétuelle-
 » ment, les avoient chassés de leurs maisons, avoient coupé
 » leurs mils, avoient violé leurs femmes, ravi leurs filles,
 » tué leurs petits enfans, & encore qu'ils eussent reçu tous
 » ces maux, à cause de l'amitié qu'ils avoient contractée
 » avec les François. . . . toutefois ils n'avoient jamais cessé
 » d'aimer lesdits François pour le bon traitement qu'ils en
 » avoient reçu lorsqu'ils y commandoient. » Le roi Sati-
 rona dit ensuite à de Gourgues, qu'un enfant échappé
 à la fureur des Espagnols dans le massacre des François,
 avoit été trouvé par les Sauvages au milieu des bois, que
 lui Satirona en avoit pris soin; que les Espagnols avoient
 fait tout ce qu'ils avoient pu pour le retirer de ses mains &
 le faire périr, mais qu'il avoit toujours voulu le garder pour
 le rendre aux François, s'il arrivoit qu'un jour ils revinssent
 dans la Floride; « & puisque vous êtes ici, dit-il, au
 » capitaine Gourgues, tenez, je vous le donne. » De Gour-
 gues lui rend grâces & lui promet vengeance des Espagnols:
 « Mais avant toutes choses, dit-il, je veux vous étrenner,
 » & advisez, que vous plaît-il que je vous donne? cela
 » disoit-il, pour ce que les Sauvages sont merveilleux con-
 » voiteux des choses de par deçà, & s'attendent toujours
 » qu'on leur donne quelque chose, comme font les petits
 » enfans chez nous. Le roi Satirona & les autres rois le
 » prièrent de leur donner à chacun une chemise des siennes,
 » lesquelles ils vouloient, non pour les vestir, mais pour les
 » faire enterrer avec eux après leur trépas, comme aussi ils

REPRISE
DE LA
FLORIDE.

» font de toutes les plus belles choses qu'ils ont pu amasser
» en leur vie. »

L'enfant donné à de Gourgues par le roi Satirona , étoit en effet un François né au Havre-de-Grâce , & emmené par ses parens à la Floride; il parloit bien & le françois & la langue des Sauvages, & fut fort utile à de Gourgues dans cette expédition. Le capitaine , à son retour en France, le rendit à ceux de ses parens qui restoient au Havre-de-Grâce.

De Gourgues apprit qu'outre le fort Charles , il y avoit deux petits forts bâtis par les Espagnols , & dans chacun desquels il y avoit environ soixante hommes de garnison. Il voulut les faire reconnoître; il demanda au roi Satirona un homme fidèle & sûr pour servir de guide à un gentilhomme Commingeois , nommé Estampes, qu'il vouloit y envoyer. Satirona donna son neveu Olotocara , homme très-brave , & qui se signala par ses exploits dans toute cette expédition. De Gourgues demanda des otages. « Je vous baillerai
» mon fils unique , dit Satirona , & celle de mes femmes
» que j'aime le mieux , afin que vous cognoissiez que nous
» ne sommes point menteurs ni traîtres comme sont ces
» Espagnols qui nous trompent toujours , & ne font jamais
» riens de ce qu'ils nous promettent. »

On prit jour pour aller avec les Sauvages attaquer les Espagnols. En partant , de Gourgues dit aux patrons qui restoient à la garde des navires , que s'il mouroit dans cette entreprise, il leur faisoit présent de tous ses effets; & il leur remit les clefs de ses coffres , n'exigeant d'eux dans ce cas qu'une chose , c'est qu'ils se chargeassent de reconduire en France tous ceux de ses soldats que le sort des armes auroit respectés. « Ceci attendrit fort le cœur de tous ,
» & mesmement des mariniers qui se prirent à plorer à
» grosses larmes. Les gens de guerre se montrèrent un peu
» plus constans au dehors; toutefois il n'y avoit celui qui ne
» feust grandement ému au dedans. Ce fut une dépar tie
» pleine de compassion , & n'y a homme à qui le cœur ne
» fust fendu d'oyr tant d'adieux d'une part & d'autre , tant
» de

5 de recommandations de la part de ceux qui s'en alloient
 » à leurs parens & amis, à leurs femmes & alliés, & tant
 » d'autres charges baillées; & cependant parmi tout cela,
 » vous eussiez admiré l'allégresse de ces gens, lesquels
 » encore qu'ils pensassent aller à une mort certaine, toutefois
 » ils ne craignoient, sinon de n'y arriver assez à temps.»

La marche fut longue & pénible. Quand on fut devant le premier fort, qu'on voyoit à travers les arbres, sans être vu: « Voilà, s'écria de Gourgues, les voleurs qui ont volé
 » cette terre à notre roi, voilà les meurtriers qui ont
 » massacré nos François; allons, allons, revenchons notre
 » roi, revenchons la France, montrons-nous François.

» Les Espagnols ne faisoient que venir de dîner, & curoient
 » encore leurs dents », lorsqu'un canonnier Espagnol, qui étoit monté sur la plate-forme, aperçut les François, donna l'alarme, & dirigeant contre les assaillans une coulevrine placée sur la plate-forme, tira deux coups, & au moment où il chargeoit pour la troisième fois, Olotocara, le plus hardi & le plus agile des hommes, mais qui n'avoit aucune idée de discipline & qui ne savoit ce que c'étoit que de garder son rang, court, s'élance sur la plate-forme, & perce de sa pique le canonnier qui tombe mort. Les Espagnols sortent du fort pour combattre les François; de Gourgues par une manœuvre adroite, les enferme entre lui & son lieutenant; ils sont tous tués ou pris. On en tuoit le moins qu'on pouvoit, afin de les réserver pour le même traitement qu'avoient éprouvé les François surpris deux ans auparavant dans la même contrée.

On attaqua le second fort avec plus d'avantage, parce qu'on avoit trouvé dans le premier trois pièces d'artillerie, outre la coulevrine dont nous avons parlé, « qui
 » estoit marquée tout au long des armoiries du feu roi
 » Henri; à quoi on cogneust qu'elle avoit été prise sur les
 » François du temps du massacre, ce qui irrita encore plus
 » nos François. »

Il y avoit derrière ce second fort, un bois par lequel on

pouvoit se retirer à couvert dans le grand fort, c'est-à-dire, le fort Charles, qui étoit à une demi-lieue de-là. De Gourgues prévoyant que la ressource des Espagnols seroit de se jeter dans ce bois, les prévint, & s'y plaça lui-même avec ses arquebusiers, tandis que les Sauvages qui étoient en foule, séparés du fort par une rivière, & impatiens de commencer l'attaque, se jetoient à l'eau & nageoient d'une main, tenant leurs arcs de l'autre. Les Espagnols désespérant de pouvoir résister à une telle multitude, sortirent du fort que l'artillerie Françoisé foudroyoit, « & se cuydans » sauver au bois, se vont précipiter entre les François, » qui deschargent sur eux si dru, que la plupart en sont » estendus sur la place : les autres voulant tourner le dos, » se trouvent enfermés par les Sauvages; ainsi, ne pouvant ni combattre ni fuir, ruent les armes bas, se mettent à genoux, & supplient pour la vie qui leur est ostée » plutôt qu'ils n'ont achevé de la demander. A grand » peine le capitaine Gourgues en peut faire garder quinze » en vie, pour leur être fait selon qu'ils avoient fait aux » François. »

Ces deux premiers forts furent pris la veille du dimanche de *Quasimodo* de l'an 1568.

Restoit à réduire le grand fort, le fort *Charles*. De Gourgues tira d'abord d'un sergent Espagnol prisonnier, des éclaircissements utiles sur l'état où se trouvoit alors ce fort, dans lequel il y avoit deux cent soixante hommes de garnison, très-effrayés du bruit qui couroit que les François étoient au nombre de deux mille, sans compter les Sauvages qui s'élevant de tous côtés contre les Espagnols, & les resserrant dans leur fort, les empêchoient d'aller à la découverte. Il apprit tous ces détails, soit du sergent Espagnol, soit d'un prétendu Sauvage qui tomba entre les mains, & qui fut reconnu d'abord par Olotocara pour un Espagnol : on l'avoit envoyé ainsi déguisé pour reconnaître les François & l'état véritable de leurs forces. Se voyant découvert, il dit qu'il étoit un des soldats de la

garnison du premier des deux petits forts, qui n'ayant pu regagner le grand fort, s'étoit déguisé en Sauvage pour n'être pas tué par les Sauvages mêmes; mais on fit venir le sergent Espagnol qui lui soutint qu'il étoit de la garnison du grand fort; alors il avoua tout.

La prise du grand fort ne coûta pas plus que celle des deux petits. Une partie de la garnison étant sortie pour aller à la découverte, fut aperçue par le capitaine Gourgues qui s'étoit placé avantageusement pour observer sans être vu, & qui à l'instant même la fit envelopper; une autre partie tenta de se sauver dans les bois, elle y trouva les Sauvages que de Gourgues y avoit mis, & qui, garantis par les arbres, perçoient les Espagnols de leurs flèches dans une petite plaine que ceux-ci étoient obligés de traverser, pendant que les François se plaçant entre le fort & ces mêmes Espagnols, les empêchoient d'y retourner, & leur ôtoient tout moyen d'échapper. « Ils furent tous taillés en » pièces, sinon ceux que à grand difficulté de Gourgues peult » réserver pour les faire mourir en voleurs. »

Avant l'attaque du grand fort, Olotocara qui ne quittoit jamais le capitaine de Gourgues, & qui lui servoit comme d'aide-de-camp, lui dit, « qu'il l'avoit bien servi jusques- » là & qu'il lui avoit fait tout ce qu'il lui avoit promis, » qu'il savoit bien qu'il mourroit à la prise du grand fort, » néantmoins pour la vie il ne vouloit faillir à s'y trouver; » mais je vous prie, dit-il, de donner à ma femme ce que » vous me donneriez à moi si je vivois, afin qu'elle l'en- » terre avec moi, & que j'en sois mieux venu quand » j'arriverai au village des esprits. Le capitaine Gourgues » dit qu'il aimoit mieux le récompenser & honorer vif » que mort, & espéroit de le ramener vivant & victorieux. »

D'après ce trait de pressentiment, rapporté par un écrivain du seizième siècle, le lecteur s'attend à voir périr Olotocara dans cette expédition; il est donc très-agréablement surpris de voir reparoître; après la réduction du grand fort, ce brave Sauvage qui avoit, dit la relation,

mieux combattu que pronostiqué de soi. Cet exemple d'un pressentiment démenti par le succès, annonce la véracité de l'écrivain & inspire de la confiance pour son récit.

On trouva dans le grand fort cinq doubles coulevrines, quatre moyennes & d'autres petites pièces de fer & de fonte, avec dix-huit grosses caques de poudre & beaucoup d'armes de toute espèce. Le capitaine de Gourgues fit mettre l'artillerie sur ses vaisseaux, ce qui la garantit d'un accident qui auroit pu être très-funeste. Un Sauvage, en faisant cuire du poisson, mit le feu à une trainée de poudre que les Espagnols avoient faite & dont on ne s'étoit point aperçu; le feu se communiqua aux caques de poudre, les magasins sautèrent en l'air, les maisons qui étoient de bois de sapin furent entièrement brûlées; les hommes n'eurent point de mal, parce qu'ils étoient tous dehors çà & là, « mais tout ce qui estoit » dedans fut brûlé & perdu; ensorte que le capitaine » Gourgues n'en rapporta riens, sinon l'artillerie qu'il » avoit ja fait charger. »

De Gourgues conduisit les prisonniers Espagnols au même lieu où, en 1565, ils avoient pendu les François; & après leur avoir reproché un tel attentat commis en pleine paix, il les fit pendre aux mêmes arbres où les François avoient été pendus. Les Espagnols, soit pour prévenir ce reproche d'avoir violé la paix, soit uniquement pour insulter à leurs victimes, avoient mis aux arbres cette inscription : *non comme François, mais comme hérétiques*; de Gourgues y fit mettre celle-ci : *non comme Espagnols, mais comme assassins*. Un de ces Espagnols qu'on pendit, avoua ou se vanta d'avoir pendu lui seul cinq François.

De Gourgues n'ayant pas assez de monde pour pouvoir garder les forts, les fit démolir, pour ôter aux Espagnols le moyen de s'en emparer à la faveur du voisinage des îles & des autres possessions qu'ils avoient dans ces contrées. Les Sauvages s'employèrent d'autant plus volontiers à cette opération, qu'ils croyoient par-là & se venger des

Espagnols pour le passé, & se garantir de leur tyrannie pour l'avenir. » Par-tout où passoient les vainqueurs, ils trou-
 » voient les chemins couverts de bonnes gens du pays qui
 » leur venoient au devant de toutes parts comme à leurs
 » libérateurs, portant du poisson cuit & aultres vivres pour
 » les soldats; & entre aultres une vieille femme, qui lui
 » dist qu'elle ne se soucioit plus de mourir maintenant;
 » puisqu'elle avoit veu une autre fois les François en la
 » Floride. »

Quand les Sauvages furent que les François alloient les quitter, ils se mirent à pleurer; de Gourgues ne put les consoler qu'en leur promettant de revenir bientôt & de leur apporter beaucoup de miroirs, de haches & de couteaux, qui sont les choses qu'ils aiment le mieux. Sur cette assurance ils dirent « qu'ils alloient faire danser leurs
 » femmes, qui est le plus grand signe de réjouissance dont
 » ils usent entr'eux. »

De Gourgues s'embarqua pour le retour le lundi 3 mai, après avoir fait à sa troupe un discours assez éloquent, pour l'engager à rendre grâces à Dieu de l'heureux succès de cette expédition : « C'est lui, dit-il, qui a ployé les
 » cœurs des Sauvages à s'associer avec nous; c'est lui qui
 » a aveuglé l'entendement des Espagnols, en sorte qu'ils
 » n'ont pu jamais descouvrir nos forces, ny cognoistre &
 » employer les leurs. Ils estoient quatre pour ung en
 » places fortes, bien remparés & bien pourvus d'artillerie,
 » de munitions, d'armes & de vivres; nous, pour toutes
 » ces choses, n'avions riens que le bon droit, & toutesfois
 » nous les avons vaincus en moins d'ung rien. » Il paroît que dans le calcul des guerriers, on comptoit pour rien ou pour peu de chose les Sauvages.

Les François arrivèrent à la Rochelle le 6 juin, jour de la Pentecôte, mais ce ne fut pas sans avoir beaucoup souffert dans ce retour : une des roberges s'égara & n'arriva qu'un mois après; la patache fut abîmée avec huit hommes qui la montoient. Quand le capitaine de Gourgues

REPRISE
DE LA
FLORIDE.

partit de la Floride , ils n'avoient tous ensemble (sans qu'on voie pourquoi , avec le secours des Sauvages , ils ne s'étoient pas mieux approvisionnés) , « ils n'avoient » à manger que pour vingt jours , à raison d'un biscuit » le jour de quatre en quatre ; mais Dieu voulut que le » capitaine Gourgues étant à cinq cents lieues de France , » rencontra ung navire d'un Basque son ami , qui lui » donna dix quintaux de biscuit & ung muid de vin , qui » leur feist bien & plaisir incroyable. »

A la Rochelle , de Gourgues reçut , selon la relation , » tout honneur , toute courtoisie & tout bon traitement » des citoyens. » Arrivé à Bordeaux , il prit la poste pour aller rendre compte de son voyage à M. de Montluc. Il n'apprit qu'après coup une occasion qu'il avoit manquée : des Espagnols qui croisoient dans ces parages , ayant entendu parler de l'expédition de la Floride à des gens qui venoient de voir de Gourgues débarquer à la Rochelle ; avoient envoyé dix-huit pataches avec une roberge de deux cents tonneaux pour surprendre de Gourgues & ses compagnons ; les Espagnols étoient arrivés à la Rochelle le jour même que les François en étoient partis , & ils les avoient suivis jusqu'à Blaye. « Si le capitaine de Gour- » gues en eust été adverti , dit la relation , il n'eust pour » riens du monde refusé de parler à eulx , & selon leur » demande , il leur eust fait la réponse telle qu'ils eussent » eu grande occasion de s'en contenter. »

La relation présente ensuite une récapitulation & un tableau abrégé des principales circonstances de cette expédition , des sacrifices faits par Dominique de Gourgues , de ses travaux , de ses dangers , de ses dépenses , de ses traits de zèle , de constance & d'habileté ; enfin , de tout ce qu'il a fait pour *oster la tache & macule qui enlaidissoit & deshonoroit le nom François*. Ce tableau est tel , qu'il ne peut guère avoir été tracé que par Dominique de Gourgues ou un autre lui-même , tant l'auteur paroît être dans le secret de ses pensées & de ses sentimens. Il propose

ensuite de faire de bien plus grandes conquêtes en Amérique. « Que Sa Majesté commande seulement, il s'en » trouvera assez qui y courront; & si en cela le service » du capitaine Gourgues lui est agréable, il ne désire rien » tant que là & par-tout ailleurs exécuter ses commande- » mens, car il a dédié sa vie & tout ce qu'il pourroit avoir » en ce monde, au service de Sa Majesté. »

REPRISE
DE LA
FLORIDE.

La relation finit là, & ne nous apprend point comment de Gourgues si bien accueilli à la Rochelle, le fut à la cour; mais les historiens suppléent à ce silence. De Gourgues étoit arrivé au milieu de la plus grande fureur des guerres civiles : le gouvernement François devenu entièrement Espagnol, regarda cette expédition comme un attentat contre la patrie; il la désavoua & la condamna hautement, comme une entreprise capable de brouiller la France avec l'Espagne, mais sur-tout comme une entreprise formée sous les auspices de l'amiral de Coligny qu'on détestoit alors. L'ambassadeur d'Espagne demandoit la tête du vengeur de la France, & on la lui auroit donnée, si de Gourgues ne s'étoit pas caché jusqu'à la paix de Saint-Germain, dite *la paix boiteuse & mal assise*, conclue en 1570: voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'histoire de la Floride, dont nous avons parlé. « Venu à Paris pour se présenter » au Roi, lui faire entendre, avec le succès de son voyage, » les moyens qu'il avoit de remettre tout ce pays en son » obéissance, à quoi il protestoit d'employer sa vie & tout » ce qui lui restoit de moyens, eut recueil & réponse tant » diverses, qu'il fut enfin forcé de se celer long-temps » à la cour de Rouen; & sans l'assistance du président » Marigny, en la maison duquel il demeura quelques jours, » & du receveur de Vacquieulx qui lui a toujours esté » vrai ami, il estoit en danger. »

La reine Élisabeth alloit fournir à Dominique de Gourgues une belle occasion de se venger de l'Espagne; elle l'avoit demandé au roi de France, pour le mettre à la tête d'une flotte qu'elle envoyoit en Portugal au secours de dom

REPRISE
DE LA
FLORIDE.

Antoine prieur de Crato, qui disputoit le Portugal à Philippe II ; mais de Gourgues mourut à Tours au moment où il se disposoit à partir pour cette expédition.

Nous croyons devoir observer que l'auteur, quel qu'il soit, de ce quatrième voyage fait à la Floride par le capitaine Gourgues, & qui se trouve imprimé à la fin de l'histoire de la Floride que nous avons citée plusieurs fois, a eu évidemment connoissance de la relation manuscrite dont nous venons de donner la notice, car ce voyage imprimé n'est que l'abrégé de la relation ; abrégé où les propres termes de la relation sont presque toujours employés.



NOTICE

N O T I C E

DU PROMÉTHÉE D'ESCHYLE.

*Manuscrit grec de la Bibliothèque du Roi, n.° 2785 in-8.
sur vélin, écriture du XV.^e siècle.*

Par M. DE VAUVILLIERS.

A MESURE que les notices de ces manuscrits d'un même ouvrage se multiplient, on doit s'attendre à voir diminuer l'intérêt de chacune, en proportion du nombre de celles qui ont précédé. Quelque altéré que soit un texte, les fautes des copistes ne sont pas infinies; l'espoir de rencontrer de bonnes variantes est circonscrit dans de certaines limites; &c, lorsqu'on en a déjà trouvé un assez grand nombre, il faut se préparer à ne voir, pour ainsi dire, reparoître que celles qui se sont déjà présentées. Tel est le sort de ce manuscrit. Les bonnes leçons que nous ont fournies jusqu'à ce moment plusieurs manuscrits, aux vers 87, 111, 219, 281, 411, 419, 448, 475, 839, 957, 968, 970, 1056, se retrouvent dans le manuscrit qui nous occupe actuellement. Arrêtons-nous donc à quelques articles dont nous n'ayons pas encore parlé; ils sont, comme on peut croire, en très-petit nombre.

Aux vers 212 & 213, Prométhée, en parlant de la guerre des Titans contre les Dieux, dit qu'il avoit été instruit par sa mère, que ce ne seroit pas par la force, mais par la ruse, que les vainqueurs triompheroient.

ὦς ἔχεται ἰχὺν, ὅδε πρὸς τὸ καρτερὸν
ἔστι ἢ δόλω ὃ τὸς ὑπερέχοντας κρατεῖν.

Telle étoit l'ancienne leçon; elle a dégénéré, soit d'après
Tome IV. M

L E
PROMÉTHÉE
D'ESCHYLE.

des manuscrits, soit d'après des conjectures, en celle-ci : $\chi\epsilon\acute{\iota}' \eta$, c'est-à-dire, $\chi\epsilon\acute{\iota}\alpha \eta$, *opus sit, necesse sit*. Cette forme ayant déplu, avec raison, à M. Dawes, il a substitué, par conjecture, dans les mélanges critiques, $\chi\epsilon\acute{\iota}\mu$, optatif très-communément employé après les particules $\acute{\omega}\varsigma$, $\eta\alpha$, $\epsilon\pi$, &c. pour exprimer un temps passé, *necesse esset*. Mais tous les manuscrits que j'ai vus, sont d'accord en faveur de l'ancienne leçon $\chi\epsilon\eta \eta$, & ne varient que sur la particule δ ou π après $\delta\acute{\omicron}\lambda\omega$, & cette forme est en effet très-bonne. On a rapporté dans les notes sur Sophocle, plusieurs passages qui prouvent que, dans ces phrases, Thucydide emploie de préférence $\chi\eta$ au lieu de $\chi\epsilon\acute{\iota}\mu$. Quant à l'ellipse du comparatif $\mu\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\nu$ avant la particule η , il n'y a point d'écrivain Grec chez qui on n'en trouve des exemples. La phrase, sous cette forme, signifie donc : *oportere, in fatis esse, non vi aut robore, magis quàm dolo victores vincere*; & personne n'ignore que cette figure de grammaire revient au même que s'il avoit dit, *dolo magis quàm vi aut robore*. Quant au participe présent, $\psi\alpha\rho\acute{\epsilon}\chi\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$, en place duquel on lit aujourd'hui dans plusieurs éditions, $\psi\alpha\rho\epsilon\acute{\iota}\chi\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$, on sait trop que le futur n'est nullement nécessaire en pareille circonstance, comme en latin, *misit senatus legatos vetantes*, est la même chose que *vetaturos*, ou *qui vetarent*. On lit dans notre manuscrit :

$\chi\epsilon\eta \eta \delta\acute{\omicron}\lambda\omega \pi\epsilon \tau\acute{\upsilon}\varsigma \psi\alpha\rho\acute{\epsilon}\chi\omicron\nu\tau\alpha\varsigma \chi\epsilon\alpha\tau\epsilon\acute{\iota}\nu$.

Au vers 216, on lit dans nos éditions :

$\chi\epsilon\acute{\alpha}\pi\iota\varsigma\alpha \delta\acute{\eta} \mu\omicron\iota \tau\acute{\eta}\varsigma \pi\alpha\rho\epsilon\varsigma\omega\pi\omega\nu \tau\acute{\omicron}\tau\epsilon$
 $\epsilon\phi\alpha\acute{\iota}\nu\epsilon\tau' \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota, \psi\epsilon\rho\sigma\lambda\epsilon\beta\acute{\omicron}\nu\pi\iota \mu\omega\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha,$
 $\epsilon\chi\acute{\omicron}\nu\theta' \epsilon\chi\acute{\omicron}\nu\tau\iota \chi\eta\eta \sigma\mu\omega\chi\epsilon\alpha\tau\epsilon\acute{\iota}\nu$.

Optimum mihi in præsenti ex omnibus visum est, ut, assumens matrem, volens volenti Jovi assisterem. $\Pi\epsilon\rho\sigma\lambda\epsilon\beta\acute{\omicron}\nu\pi\iota$ est bon en lui-même, il peut se rapporter à $\mu\omicron\iota$; mais alors que devient $\epsilon\chi\acute{\omicron}\nu\theta' \epsilon\chi\acute{\omicron}\nu\tau\iota \chi\eta\eta$? Eschyle a-t-il écrit $\epsilon\chi\acute{\omicron}\nu\tau\iota, \epsilon\chi\acute{\omicron}\nu\tau\iota$,

dont l'un se rapporte à Prométhée & l'autre à Jupiter? cela ne paroît pas supportable. S'il a écrit ἐκόντα, peut-on admettre à côté l'un de l'autre deux adjectifs se rapportant à la même personne, l'un au datif προσηγόρι, l'autre à l'accusatif ἐκόντα? On ne trouvera point de pareil exemple dans les auteurs Grecs. C'est donc avec raison que notre manuscrit porte προσηγόριτα, les deux adjectifs se joignant alors, non pas à μοι, mais à l'infinitif ὄψασθαι, construction qu'on trouve par-tout.

LE
PROMÉTHÉE
D'ESCHYLE.

Au vers 618, l'édition de Paw porte :

Λέγ' ἦντιν' αἰτῇ πᾶν γὰρ ἐκπύθοιό μου.

Dic quid postules! nam quidvis a me doceberis. Mais, pour être susceptible d'un pareil sens, la phrase a besoin de la particule ἄν, sans laquelle l'optatif ne prend jamais la valeur d'un futur. Le manuscrit donne lieu à la suppléer par conjecture, parce qu'il porte seulement πύθοιο, ce qui laisse le vers défectueux d'une syllabe. M. Brunk a imprimé πᾶν γὰρ ἄν πύθοιό μου, d'après un manuscrit.

Aux vers 756 & suivans on lit dans nos éditions :

Ἦ γάρ ποτ' ὄσιν ἐκπεσεῖν ἀρχῆς Δία;
ἦδοιμ' ἄν, οἶμαι, τήνδ' ἰδούσα συμφορὰν.
Πῶς δ' ὄσιν ἄν, ἥ τις ἐκ Διὸς πάχυν χαλῶς;

Numquid est ut Jupiter aliquandò excidat à principatu! gauderem, puto, istam conspiciat cladem. Quidni verò! quæ à Jove malis afficior. De cette manière on fait prononcer ces trois vers par Io. Mais ἦδοιμ' est un verbe actif qui signifie *delectarem*, & non pas *delectarer*. M. Dawes, dans ses mélanges, a mis le second de ces vers dans la bouche de Prométhée, en écrivant ἦδοι ἄν, c'est-à-dire, ἦδοιο ἄν. M. Brunk a imprimé de cette manière. Alors on voit ce que signifie οἶμαι, *gauderes, puto*; & le troisième vers est la réponse d'Io; *quidni!* la particule δὲ n'y est plus nécessaire; & le manuscrit qui la supprime favorise la conjecture des deux savans.

M ij

LE
PROMETHÉE
D'ESCHYLE.

Il supprime aussi fort à propos, je crois, la particule π au vers 830,

1^{re}.

μαντῖα θᾶκος ἔστι θισσαστῦ Διὸς,
πῆρας τ' ἀπικον.

Ubi est sedes prophetica Jovis Thesproti, & miraculum incredibile. Il est évident que la particule π n'est pas nécessaire au sens ni à la mesure du premier vers, & j'ai peine à croire que, sans nécessité, le poète ait cherché cette cacophonie : μαντῖα θᾶκος τ' ἔστι θισσαστῦ, ce qui répète six fois la même consonne en quatre mots.

Par la raison qui nous a fait rejeter ὑπερέχοντας, & adopter la leçon du manuscrit ὑπερίχοντας au vers 213, nous préférons aussi au vers 857,

Ἡἶστοι θηρεύοντες ὃ θηρεσίμοις
γάμοις.

Ibunt venantes non venandas nuptias. L'édition de Paw, porte θηρεύοντες au futur, sans aucune nécessité.

Enfin, je remarque au vers 1011 :

Αὐθαδία πρὸ φρονιῶν μὴ χαλῶς.

Nos éditions présentent :

Αὐθαδία γὰρ πρὸ φρονιῶν δευ.

Le γὰρ ne sert de rien au sens de la phrase, mais avec αὐθαδία il est nécessaire à la mesure du vers; en lisant αὐθαδία, il deviendrait inutile à cet objet. Il est certain que toutes les fois que les poètes emploient la diérèse ou dissolution de la diphthongue αι, ou οι, en deux voyelles, αι, οι, l'ι demeure long. La même analogie doit donner le même résultat pour la diphthongue ει. Cette observation m'a paru devoir être consignée ici, parce qu'elle seroit très-importante à la connoissance de la prosodie, si elle se confirmoit par un assez grand nombre d'exemples.

DES MANUSCRITS DU ROI. 93

Après le vers 840, on lit de suite, & comme si c'étoit un vers d'Eschyle : Ἰόνιος ὑπὸ σοῦ μνημόνευμα τῆς πλάνης, ce qui n'est cependant que l'explication du vers 839.

Après le vers 895, il y a une lacune jusques & compris le vers 931, quoique les numéros des pages se suivent sans interruption.

LE
PROMÉTHÉE
D'ESCHYLE

VARIANTES du Manuscrit d'Eschyle. N.° 2785.

P R O M É T H É E.

- | | |
|-------------------------|------------------------------|
| 3. Ἐππλάς. | 155. ἀγέοις. Var. ως. |
| 4. ἰφοῖπ. | 157. κίνυμα ὁ. |
| 6. ἀδαμαγάναις πίδησιν. | 158. ἐπὶ χρμα. |
| Ibid. ἐν... πύργας. | 162. δίχα γ' ἰνός. Var. δις. |
| 12. τι, abest. | Ibid. ἐ ἰνός. |
| 14. διών. | 163. ἄγραπτον. |
| 20. θεσσαλιαδίτω. | 177. αἰνίας ἐ μασιζέας. |
| 21. μορφήν διών. | 186. τι, abest. |
| 38. διηπίς. | 189. εσχῆ. |
| 42. αἶσι ποι. | 191. αειθμών. |
| 54. ψάλλια. | 204. πειθῆν. |
| 67. πασάλδι... πύργας. | 209. ἐμή. |
| 73. δὲ φέας. | 213. χεῖρ ἢ δόλω π. |
| 74. κείκωσιν. | Ibid. ὑπέρχοντες. |
| 87. πύργας *. | 217. * θεσσαλαδίοντα. |
| 90. τι, abest. | 219. μαλεμιάφης *. |
| 108. ἐνέζδωμαι. | 222. τύρατος. |
| 111. πύργας *. | 229. καθίζετ'. |
| 113. πασσαλδιμύρος. | 233. φυνύσας. |
| 115. φερσίπιατ'. | 235. δὲ πύργας. |
| 119. διών. | 241. ἐρύμμομαι. |
| 122. ἰσχυροί. | 243. σινασαλα. |
| 132. δ' ἐπιδύαν. | 246. φίλοισιν. |
| 133. αἴτρων μωχόν. | 268. μὴν ποι. |
| 146. ἐισιδύσας. Var. κ. | 271. μὴ ὀδύριδι'. |
| 148. δ', abest. | 274. πύργας μοι δις. |
| 150. δὲ δις. | 275. ταῦτα. |

L E
PROMÉTHÉE
D'ESCHYLE.

276. ἄλλο τ' ἄλλο
281. ἐκρείωσι *.
288. συναλγῶ.
293. ἐπ' ἔντα.
294. σὶ ἰνίτ. ν.
310. ἐξ γάρ.
313. κλύη.
316. τῶνδε, *abest*.
L. d. 317. ἴσως.
327. λαυροσύμει.
333. ἄπειθής.
345. ἴα, *abest*.
346. ὃ δέλοισι.
355. γαμφηλῆσι.
362. κ' ἐξέβροτο.
363. παρὰ πύργον.
371. θυμῆς.
379. μαλ' ἄρα.
382. μοί, ν. μέ.
383. κορυφόντων.
384. τῇδε τῇ νόσῳ.
389. θαυντῶ.
390. μήτ'.
394. ψαύοι.
395. πετράσκειος.
404. θεοὶς πῶς πάρος.
405. θεοκτενέει ἀνιχνεύων.
409. γένοντο.
411. ἐπὶ τοῖς *.
418. πόποι.
419. αἴθερος *.
422. νέμονται.
430. ὑποστάντες.
434. πῶς. ν. οἰκτρὸν.
435. μήδ'.
437. ὡς σπλάγχνον.
439. ἢ ἐγώ.
448. βίον *.
450. ἦσαν.

461. ὁράτωρ.
475. μοί *.
480. πρὶν γ'·.
489. ἀσύνετος.
490. ἀλλήλους.
499. δὴ τ' ἐνέργει.
501. σίδυρον.
504. μάθος, ν. μάθη.
516. ἄρα.
517. ὁκφύγη.
519. ὅν, *abest*.
524. βίας.
526. γάμος.
530. πολιτισμῶς.
534. ἐμμένοντες.
535. μήποτε παύσει.
537. πίνειν, *abest*.
551. αἰς πό.
558. ὅκα ἐν' ὅτε τ'. Ib. λυγρὰ.
559. ἰσχυρῶς.
561. ἀγλαῖα εἰς ἡσέοντα.
563. λυσιπύργον.
564. πετεινοῖσι ὀρεῖσιν.
568. ἄ, ἄ, ἔ, ἔ.
570. ἄλλοι ἄ δὲ.
573. καταθανόντες.
578. πόποι, πόποι, πῶ.
Ibid. πάλιν αὖτις.
590. φθίματα τ'.
604. πῶς οἱ.
606. ὃ μέ.
612. ἐξ ὧν φέρονται.
618. πύργοι *.
620. μή τι πό.
638. κατὰ πύργον.
639. ὅποι.
652. μὴ ὑπολαπίσει.
654. π. καί.
663. ἀσύνετος.

678. πὶ, *abest*.
 683. γῆς ὡς γλυῖ.
 684. εἰπὺν ἔπ.
 685. σήμερι.
 689. ἤνχονι.
 691. καί, *abest*.
 694. εἰσόδουσα.
 697. τοῖσι γὰρ γλυκύ.
 699. κρείαι τ'.
 701. ἀφ'.
 705. μάθ'... ν. βάλ'.
 706. αἰαπλάς.
 718. αὐτὸν πόν.
 730. λιπῶσ' αὐλῶν'.
 741. ἔ ε'.
 742. αἰαμοχθίζη.
 744. γάρ πι.
 758. δ', *abest optimè* *.
 765. ἔδ' γάρ... πόνδε.
 772. ε' *abest*.
 789. ἠπίεργυ.
 790. αἰαπλάς.
 792. σκυθήτης.
 804. εἰ καί.
 812. πείλωνα.
 812. μὲν πι.
 821. αἰτῆμαθα.
 829. αἰπύτατον δ'.
 830. τ' *abest* *.
 834. ε' ἔπ.
 839. κεκλήσεται *.

843. τῇδ' ἐς.
 857. Ἐπρεύοντες *.
 863. ἐς.
 866. βυλκῆσται.
 870. ἐκ τῆς.
 871. ἐκ, *abest*.
 880. φρέτα φρέτα.
 881. Ἐχιδνίται.

Lacune après le vers 895, jusques &
compris le vers 931.

936. θώπυι.
 957. κρεατῶντ' *.
 958. ᾗ καί.
 964. καθάρυσας.
 968. φῆναι *.
 970. κράγμασι *.
 984. ἄν ἴνοιμι ἄν.
 994. γὰρ... φεράσων.
 1001. μήπωθ' *.
 1005. μὲν τῷ.
 1011. αὐθαδέα. Γὰρ, *abest*.
 1012. ἕθενός.
 1021. λαβρός, ν. ως.
 1028. τ', *abest*.
 1048. συγχώσιν ἐμέ.
 1056. εἰ τὰδ' ἄπυχ' *.
 1057. αἰ, *abest*.
 1070. ἄτ'.
 1079. παλεύεται.
 1084. ἐλίσσων.
 1091. ἐλίσσων.

Après le vers 840, suit en forme de vers :
 Ἰάνος ἀπὸ σὺ μνημόνευμα τῆς οἰκῆς πλάτης *.



NOTICE

De la Tragédie d'Eschyle, intitulée les Sept à Thèbes.

Manuscrit du Roi, N.º 2785.

Par M. DE VAUVILLIERS.

LA première variante qui se présente dans cette pièce, est la suppression de la particule *π*, au vers 13 qu'on lit ainsi dans mon édition :

Ωρεν τ' ἔχοντ' ἔχον, ὥς π συμπαπῆς,

& dans le manuscrit, *ώρεν ἔχοντ' ἔχον*. Mais cette lettre de moins met de l'ordre dans une phrase qui n'en avoit point; & je vois avec plaisir que M. Brunk a trouvé la même leçon dans d'autres manuscrits, & l'a adoptée.

On trouve au vers 250, une faute sans doute, mais qui indique une bonne leçon :

Τύτω γδ Ἄρης βόσκειται φόνῳ βροτῶν.

Nos éditions portent *φόνῳ*, & nous avons remarqué ailleurs que ce n'est pas d'effroi, mais de carnage, que Mars se repaît; & cette considération nous avoit déterminé à donner la préférence à la leçon *φόνῳ*, que nous avons trouvée dans un autre manuscrit. Il est aisé de la reconnoître dans le mot *φόνῳ* qu'on lit ici; & c'est un avantage que les fautes des manuscrits présenteront souvent à des yeux attentifs. M. Brunk a trouvé aussi *φόνῳ* dans ses manuscrits, & l'a imprimé avec raison.

Mais je n'ai point encore trouvé la leçon *γῆθῳ* du vers 253 : on lit dans mon édition :

Στίνει πόλισμα δῆθῳ, ὥς κυκλυμένην.

Les interprètes Latins ont traduit : *gemit civitas à terra,*
tanquam

tanquam circumclusa, comme s'ils avoient lû γῆθεν. Il paroît en effet que c'étoit ainsi que lisoit le scholiaste : σείεται, dit-il, ἢ ἡμετέρα γῆ. Δῆθεν ne me paroît avoir aucun sens; γῆθεν exprime au contraire très-bien ce frémissement de la terre, accompagné d'un bruit sourd, qui est occasionné par les pas d'une multitude d'hommes, & se prolonge à une distance plus ou moins éloignée. Seulement ne falloit-il pas traduire *tanquam circumclusa*, mais *ut potè sub pedibus circum-fese-fudentium*; car le poète n'a pas voulu peindre la douleur d'un peuple affligé, mais le bruit actuel qui annonce au chœur que les ennemis s'avancent pour attaquer les remparts.

Le vers 487 offre encore une variante intéressante; on lit dans mon édition :

Εὐχόμεν δὲ παῖδε μὴ δυνάμεν,
ὡς πάραχ' ἐμῶν δόμων.

Opto quidem huic succedere, defensor mearum domorum. Ce datif, παῖδε, qui est de la troisième personne, ne peut s'accommoder avec le vocatif πάραχ'. Le manuscrit porte παῖδε, ce qui forme un sens très-exact : *Opto quidem in hoc certamine*; & il ajoute à la fin du vers σε, ce qui donne une phrase complète :

Εὐχόμεν δὲ παῖδε μὴ δυνάμεν σε.

Quant à la mesure du vers, cela dépend de trop de combinaisons pour être l'objet de ces notices.

Je ne puis m'empêcher de remarquer la leçon du vers 619. Étéocle parle d'Amphiaraus qui malgré sa piété, pour s'être associé avec des impies, périra avec eux.

Ἀνθρώποισι Συμμιγείς
Θεοσφόμοισιν ἀνδράσι, φρενῶν βία,
τίνας πομπὴν ἢ μακρὰν πάλιν μολεῖν,
Διὸς δῖλοντος, Συγκαταλυθήσεσσι.

C'est ainsi qu'on lit dans nos éditions; mais, que signifie
Tome IV. N

LES SEPT
À THÈBES.

LES SEPT
À THÈBES.

παλιν μολῶν? On traduit *reverti*; & c'est-là le sens de παλιν. Mais l'armée d'Argos ne faisoit point d'efforts coupables pour s'en retourner. Le crime qu'Étéocle leur reproche est d'être venu attaquer injustement la ville de Thèbes. On lit en effet dans le manuscrit παλιν. Je conviens avec M. Brunk, que l'interprétation du scholiaste qui explique ces mots, par le grand voyage vers l'enfer, est ridicule; mais, en l'entendant de la ville même de Thèbes, il me semble qu'il n'y a rien de plus simple: *Consociatus hominibus impiis, qui audaci pervicacitate animarum contendunt magno hæc itinere in urbem irrumpere, Jovis voluntate pessumdabitur simul*. La remarque de M. Brunk m'apprend que ses manuscrits présentent la même leçon, qui est reconnue par les secondes scholies.

Au vers 632 on lit διχίοις λιπᾶς, au lieu de διχῖας. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu l'adjectif διχῖος employé avec un substantif féminin, même par les Attiques. Au vers 178, le poète appelle ces prières du chœur, πανδίοις λιπᾶς. Dans une notice précédente j'ai préféré trop décidément πανδῖος que je trouvois dans le manuscrit n.º 2789; & c'est pour revenir sur cette assertion, que j'ai fait cette remarque; non que πανδῖος ne soit bon, mais parce que πανδίοις ne me paroît pas aujourd'hui moins exact.

Le vers 732 n'est pas en mesure dans nos éditions:

Παιδολέτωρ δ' εἰς ἑὸν ὀτρύνει.

Filiorum perditrix contentio ista urget. Le manuscrit donne ἄδ' ὀτρύνει; & M. Brunk a judicieusement préféré cette leçon, comme il avoit adopté au vers 667, φοίτω φρονῶν, excellente variante dont nous avons fait sentir le mérite dans une autre notice, & que le manuscrit dont nous rendons compte, confirme aussi bien que ceux dont M. Brunk a suivi l'autorité; ce qui la rend en quelque manière indubitablement préférable.

C'est aussi d'après ses manuscrits, que le savant éditeur a

Imprimé d'une manière beaucoup plus exacte le vers 759. LES SEPT
À THÈBES.
On lit dans nos éditions, en parlant de l'inceste d'Œdipe :

Ὅτε μητρὸς ἀγνάν
ἀπείρας ἄρρεων, ἣν ἐτρέφει,
ρίζαι αἵματόισα
ἔλθω.

J'ai de la peine à entendre pourquoi cette épithète ἀγνάν dans cette circonstance, *purum* ou *castum fulcum matris seminans*, *sui sanguinis radicem ausus est tangere* ; & je ne vois pas ce qu'ajoute ἣν ἐτρέφει, *ubi nutritus fuerat*, après avoir dit *fulcum matris*. Notre manuscrit porte comme ceux de M. Brunk, *μηὶ τρεῖς ἀγνάν ἀπείρας ἄρρεων* ; & ce qui suit, ἣν ἐτρέφει, est la raison qui rendoit *non purum*, pour Œdipe, le sein où il avoit été formé lui-même. Je n'hésiterois donc pas à suivre cette leçon.

V A R I A N T E S DES SEPT À THÈBES.

N.º 2785.

- | | |
|-------------------------------------|-------------------------------------|
| 6. Ε'ποκλῆς. | 78. μέγαλά τ'. |
| 8. ἀλεξιπύλεος. | 82. ζαφῆς δ'. |
| 12. βλάστημον. | 86. ἴω, bis. |
| 16. πέντοισι. | 93. deest. |
| 27. δεσπότης πῶνδε. | 97. βρεπῶν δ'. |
| 45. ἄρρη τ'. | 104. πάταγος ἔχ. |
| 48. φρεσάσθην. | 106. παλαίχθον. |
| 50. ἄρματ'. | 107. γλῶ πάν. |
| 51. σῆμαπος. | 108. χυσιτοπήληξ. |
| 53. ἄρλιω. | 111. ἄμπος' ἀφιλίταν, ὅς sic ferè : |
| 55. ἔλιπον. | pro η, ὅς, vice versâ, η pro ι. |
| 65. πῶνδε. Var. ἦν. Ο'σις. Var. ὅς. | 114. ἔχλον. |
| 75. δαλείοισι. | 116. πῶν. |

N ij

124. ὃ, *abest*.
125. φέω.
131. ῥυσσῆτολις.
132. ἱππιος.
135. ποσιδῶν.
147. λύκ'.
168. πολεμέκρατον.
176. ἐπεροφόνη.
178. πανδίκως.
193. ἄιτι.
199. ὀφίλλεται.
201. δ' *abest*.
206. μήλη.
209. εἰσακύνουσα.
210. ὄηθεν, *bis*.
214. ἄρα μὴ εἰς.
234. κ' ἀχαιπῆς.
249. ἀρπαλίζεταί.
263. ἄνδρες.
284. δουρίπληχθ'.
297. δρᾶνθ' ὥς.
300. πλιάς.
307. ὦ, *abest*.
333. ἱ, *bis*.
335. φεμνηγυδῶν.
338. πὶ, *abest*.
367. ἐπιδανῶσιν.
378. τίκος.
408. ἡ αἰοία.
412. μαρτυνέται.
429. ἡλέκτρησι.
432. κρᾶνοι.
452. θάλλοι τῷ.
475. pro σφ' ἀφ'.
479. καὶ δὴ πέμπιτ' ὕ.
Ib. χρῶσιν.
480. ὅκ, *abest*. ἡῖος.
484. δύο αἵδρε.
488. πρεμαχὲ ὅλ' ἐμῶν.
489. βάζυσσι.

497. σημάντηρος.
502. πρσπδάφρηται.
507. πρσπα.
521. πιάυτα.
533. βορρίαις.
541. ἀντίλυστα.
544. αἰώλας τ' ὀπίσται.
546. βλήματι.
547. πρσπμμηχατηδῶν. *Sic v. 649.*
554. ἄρχ' τ'.
567. κρυπτησῶ.
571. κλύεσ'.
586. πῶν.
596. ἔχον.
620. συτταθελκύσται.
622. ἄθυμος.
624. ὅτ', *v. ai.*
637. ἐδδῆμοις.
656. δοκῶ σοι.
660. ἐμῶν.
663. δυσφορέατος.
684. ὀρμῶ.
688. πῖρας.
719. ἄνυσς... μακρά.
720. μᾶλθς... ἐφ', *abest*.
732. ἀδ' * *versus in ediris non stat.*
770. δὲ *abest*.
772. πλείαι, *vitiato accentus loco.*
774. πλάμθ' ὕ, *male in edito abest,*
ὕ: typorum vitium.
775. πῖ.
803. εἴρχ'.
803. τίσκειν... πλέον.
820. κακὰ ἐ δακρύσται.
832. στωπεία.
842. ὡς, *abest*.
843. δυσόροισι, *v. δυσμεροισι.*
870. ὅκ, *abest*.
889. ζῶν, *abest*.
892. καπνύματα, *abest*.

DES MANUSCRITS DU ROI.

101

LES SEPT
À THÈBES.

- | | |
|--|-----------------------------|
| 895. ὁμοσπλάγχων, &c. alteri semi-
eloro tribuitur. | 999. ὕπερ. |
| 914. ἴσα. | 1001. πρὸς. |
| 919. ἑχάδ'. | 1003. ὁ ἐφ'. |
| 930. πολίτας. | 1005. καὶ πό. |
| 937. ὦδ' τ'. | 1008. πολυποτώπειοι. |
| 947. εἶς'. | 1017. συζῶν. |
| 972. . . γόος . . . δακρυα. | 1041. κακῶν. |
| 976. παιδακροσι. | 1066. κλαύσιν, ν. κλαίειν. |
| 980. διπλά. . παρὰσι . . διπλά. | 1072. θρῆνοι ἔχων, |
| 981. ἀχίωσι πύων. . ἐγγύη. | 1073. ὡς αἱ ὕ. . . πύθοντο. |
| 990. πρὸς ἐνόσρισι. | 1076. ἡμεῖς τῶρ. |
| 991. πύη. | 1078. ἄλγος . . . πόλις γ'. |



NOTICE

DE LA TRAGÉDIE DES PERSES.

Manuscrit du Roi, N.º 2785.

Par M. DE VAUVILLIERS.

IL n'y a presque point de variantes bonnes à recueillir, dans cette partie du manuscrit dont nous avons déjà fait connoître deux articles ; mais il y a des fautes qui méritent d'être relevées, pour servir d'exemple & de préservatif contre un certain attrait pour les nouveautés, dont les critiques les plus éclairés ne se défendent pas toujours avec assez de soin. On lit au vers 87 & suivans de cette tragédie :

Δόκιμος δ' ἔπης, ὑποστὰς
μεγάλῳ ῥεύματι φωτῶν,
ἔχεις ἔρκεσιν εἶργον
ἄμαχον κύμα θαλάσσης.

Idoneus autem nemo, obsistens ingenti torrenti virorum, firmis obicibus reprimere inexpugnabilem fluctum maris. Après le mot φωτῶν, on lit dans le manuscrit ἔξεισι, ἔδ' ἀεὶ ἔρκεα ἔχει ὀχεῖς. Quant à la différence entre ὀχεῖς & ἔχεῖς, elle ne vaut pas la peine de s'y arrêter, ces deux mots étant respectivement employés l'un pour l'autre par les poètes. Mais qu'est-ce que le reste ? 1.º ἔξεισι est évidemment l'interprétation des mots ἔχεῖς ἔρκεσι. Les plus solides barrières qu'on puisse opposer à une armée, sont des bataillons en bon ordre ; & cette explication se trouve en effet dans les scholiés imprimées. Le reste est une citation d'un vers d'Homère dont le mot ἔρκεσι a rappelé le souvenir au scholiaste ; il l'avoit écrit à la marge ou

dans l'interligne, & le copiste ignorant l'a inféré dans le texte.

TRAGÉDIE
DES
PERSES.

Ce vers d'Homère se trouve au cinquième livre de l'Iliade, où le poète décrivant le carnage que fait Diomède dans l'armée des Troyens, le compare à un torrent grossi par les pluies d'hiver, & que les digues ne peuvent empêcher de se répandre dans les campagnes fleurissantes.

Ποταμῷ πλήθοντι ἰοικὼς χειμάρρῳ
οὐδ' ἄρα ἔρκα ἵχει ἀλυσίων ἐελθιλέων
ἐλθόντ' ἐξαπίνης.

Ainsi doit-on juger au vers 99 ces deux mots, ἀρκύσατα δίκτυας. Le premier se lit dans nos éditions; &, parceque il est un peu moins commun dans l'usage, le scholiaste l'a expliqué par le mot plus ordinaire δίκτυας, & la scholie est entrée dans le texte par la même voie.

Au vers 152, on lit aussi à côté l'un de l'autre προσπιῶ, προσκυνῶ, qui signifient tous deux *adorer*.

Voici encore un exemple frappant de ces insertions des scholies dans le texte.

Au vers 253, le messager qui vient apporter la nouvelle de la défaite des Perses à la reine Atosse, & aux vieillards qui composent le chœur, s'écrie :

ὦ μοι, χακὸν μὲ πρῶτον ἀγγέλλειν κακόν·
ὅμως δ' ἀνάγκη πᾶν ἀναπύξαι πάθος.

Hei mihi ! miserum est primum nuntiare mala ; attamen necesse est omnem explicare calamitatem. Entre ces deux vers on lit dans le manuscrit :

Στέργῃ δ' ὕδεις χακὸν ἐπὶν ἀγγέλον.

Nemo autem honorat malorum verborum nuntium. On voit par plusieurs passages des anciens, que c'étoit l'usage de faire un présent à celui qui apportoit une bonne nouvelle. Cette réflexion seroit donc très-naturelle dans la bouche de notre messager, qui en apportoit une très-mauvaise :

mais ce qu'on lit ici n'a pas la forme d'un vers; on l'y réduiroit aisément en lisant :

Στέργῃ γδ ὕδρὶς ἄγγελον χακῶν ἐπῶν,

& c'est ainsi qu'on lit en effet dans le scholiaste imprimé. Ce vers est d'une tragédie de Sophocle; ce n'est donc encore qu'une citation introduite dans le texte.

Au vers 649, le chœur évoquant l'ombre de Darius, s'exprime en ces termes :

Ἦ φίλος ἀνὴρ, ἢ φίλος ὄχθος.

O certè chare vir ! o certè chare tumule ! Le scholiaste qui ne savoit pas, ou qui a craint qu'on ignorât que le mot ὄχθος, qui signifie ordinairement *pondus*, se prend aussi par les poètes pour un tombeau, a eu soin de spécifier cette signification par le mot ἄφθ, très-inutile à ajouter, puisque quelques vers plus loin, c'est-à-dire au vers 661, on le trouve encore seul pour désigner le tombeau, sans qu'il soit possible de s'y méprendre :

Ἐλθ' ἐπ' ἄχρον

κόρυμβον ὄχθου.

Accede ad summum fastigium tumuli, dit le même chœur, en parlant au même Darius; & le copiste plus ignorant encore a fait entrer cette explication dans le vers.

Venons au très-petit nombre de bonnes variantes qui peuvent consoler du temps employé à une si mauvaise lecture.

Nous lisons au vers 126, dans nos éditions :

Πᾶς γδ ἱππιλάτας τε

καὶ πεδωπλῆς λεῖας,

σμήνος ὡς ἐκλείπει

μελισσῶν.

Omnis enim equestris & pedestris populus, velut examen apam, reliquit (terram Persicam).

Cette

Cette particule π n'est nullement nécessaire à la phrase, & le manuscrit qui la supprime, rétablit un vers syllabiquement pareil à celui de l'antistrophe, c'est-à-dire, un crétique dimètre acatalecte ou entier, ou, si on veut, un vers pœonien, ce qui revient au même, quand le pœon est du premier ou du dernier genre; car, le pœon étant composé de trois brèves & d'une longue, toutes les fois que les trois brèves précèdent ou suivent la longue, la mesure est parfaitement représentée par le crétique qui a sa brève entre deux longues. Comme le bacchien, qui est composé d'une brève & de deux longues, équivaut au pœon du second genre, où la longue est précédée d'une brève & suivie de deux, le palembaque qui est formé de deux longues & d'une brève, correspond au pœon de la troisième classe, où la longue est précédée de deux brèves & suivie d'une seule.

Une lettre de moins rétablit aussi le vers 134 dans sa mesure. Nous lisons dans les imprimés :

Λέκτρα δ', ἀνδρῶν πόθῳ,
πίμπλαται δακρύμασι.

Lesli autem, præ conjugum desiderio, implentur lacrymis. Le vers de la strophe que nous venons de citer, καὶ πεδοσιβῆς λεῶς, est une hephthemimère trochaïque, qui doit essentiellement avoir un trochée au premier pied : on le retrouve dans le manuscrit qui porte, πίμπλαται.

Au vers 700, je lis aussi avec grand plaisir, μακισῆρα, au lieu de μακισῆρα. De μάκιστος on voit bien comment se forme μακισῆς, qu'on lit en effet dans Hésichius, & qu'on retrouve au vers 475 des Suppliantes d'Eschyle :

Ἦκουσα μακισῆρα καρδίας λόγον.

Audivi sermonem cor pangentem ; mais il n'est pas aisé de reconnoître l'analogie de μακισῆς. La dernière variante, adoptée par M. Brunk, aussi bien que les précédentes,

Tome IV.

Q

TRAGÉDIE
DES
PERSES.

consiste en ceci. Au vers 967 & suivans, Xerxès dit, en parlant de quelques-uns de ses officiers :

Ο'λους ἀπέλιπον Τυρίαι,
ὅκ' ἑαὸς ἔρποντας ἐπ' ἀκτῶς
Σαλαμῖνισι τυφέλου
θανόντας ἐπ' ἀκτῶς.

Perditos reliqui, Tyriá ex nave dejectos in littore Salaminio, odiosá defunctos in ripá. Le manuscrit porte, τυφέλους θάνοντας ἐπ' ἀκτῶς, *percutientes duram ripam*, c'est-à-dire, *fluctibus ad ripam jaclatos* ; & cette image me paroît sans comparaison plus intéressante.



* كتاب سر الخلق لبلي نوس الحكيم

LE LIVRE DU SECRET DE LA CRÉATURE,
PAR LE SAGE BÉLINOUS.

*Manuscrit Arabe de la Bibliothèque du Roi, n.º 959, in-4.º
de 117 feuillets.*

Par M. SILVESTRE DE SACY.

CE manuscrit Arabe est annoncé dans le catalogue imprimé des manuscrits du Roi, comme un abrégé ou un extrait de l'histoire naturelle de Pline. Il est vraisemblable que l'auteur de la notice que l'on a suivie dans la rédaction de ce catalogue, n'avoit pas fait de cet ouvrage un examen même superficiel ; il auroit reconnu qu'il n'existoit aucun rapport entre les écrits immortels du naturaliste Latin, & les rêveries de l'écrivain Arabe. Peut-être aura-t-il été induit en erreur par quelques articles de la Bibliothèque Orientale, où il est parlé d'un ouvrage intitulé : *Kétab Bélinas*, qui est, suivant M. d'Herbelot, *l'histoire naturelle de Pline, dont les Arabes ont eu quelque connoissance* (a). Hadji Khalfa, dans sa Bibliothèque littéraire, parle plusieurs fois de ce même livre de Bélinas, *Kétab Bélinas* ; mais il se contente d'en rapporter le titre, ce qui donne lieu de croire qu'il ne l'avoit jamais eu entre les mains. Je citerai seulement

* *Kitab sirr alkhalikat libelinous alhakim.*

(a) Voyez la Bib. Orient. aux mots *Belinas* & *Ketab Belinas*. « C'est, » dit M. d'Herbelot à ce dernier article, le titre que les Arabes donnent » aux ouvrages de Pline, qui est souvent cité dans les ouvrages des naturalistes & des médecins Arabes. » Il renvoie encore à un autre article qui ne se trouve point dans son ouvrage ; mais c'est sans doute celui-là même que je vais citer, d'après le texte Arabe de Hadji Khalfa.

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

ce qu'il en dit à l'occasion du livre intitulé : *Alborhan fi asrar elm almizan*.

« *Alborhan fi asrar elm almizan*, ouvrage du scheïkh » Eïdémir Ali aldjeldéki (b). C'est un livre très-étendu,

(b) Comme l'histoire littéraire des Orientaux nous est peu connue, il ne sera pas hors de propos d'entrer ici dans quelques détails sur Eïdémir aldjeldéki, écrivain célèbre & auteur d'un grand nombre d'ouvrages & de traités d'alchimie. C'est le même dont M. d'Herbelot a fait mal-à-propos deux personnages différens, & qu'il nomme tantôt *Aïdem ben Ali algialdeki*, & tantôt *Aïdem-rin Ali algialdeki*. Il a sans doute été induit en erreur par les manuscrits de Hadji Khalfa qu'il a consultés. Tout ce que j'ai pu recueillir de différens passages de Hadji Khalfa sur la vie d'Eïdémir, c'est qu'il se nommoit Ezzeddin Eïdémir ben Ali ben Abdollah Eïdémir aldjeldéki; que quelques-uns de ses ouvrages ont été composés au Caire, d'autres à Damas; qu'en l'année 740, il habitoit cette dernière ville, & que trois ans après, en l'année 743, il composa au Caire un commentaire sur le Schodhour: il n'est donc pas mort en 740, comme le dit M. d'Herbelot. Quant à ses ouvrages, voici ceux dont parle Hadji Khalfa.

1.° *Albedr almonir fi khawas alikfir*. C'est un commentaire sur la partie du Schodhour, dont les vers finissent par le lam-élif.

2.° *Derr alinenthour*. Commentaire sur le commencement du Schodhour, composé au Caire en 743.

3.° *Kesef alforour*. C'est une explication plus étendue du commentaire précédent.

Le *Schodhour*, ou *Schodhour al-dhéheb fi alikfir*, est un ouvrage d'Ali ben Moussa alhakim alandaloussi, surnommé *Ebn Arfa-ras*. C'est, au-

tant qu'on peut en juger par son titre & par la notice qu'en donne Hadji Khalfa, un traité d'histoire naturelle & d'alchimie. C'est peut-être le même livre dont parle l'auteur du catalogue des manuscrits Orientaux de la bibliothèque de l'Escurial, & qui est un poème sur la formation de l'univers. *Catal. bib. Escurial. t. I, p. 155.*

4.° *Bogyat alkhabir fi kanoun taleb alikfir*. C'est un traité de la manière de rechercher la pierre philosophale. L'auteur de la Bibliothèque Orientale l'a transformé en un traité de la prière, si ce n'est pas dans son ouvrage une faute d'impression.

5.° *Alschems almonir fi tahkik alikfir*. Le titre de cet ouvrage indique qu'il a pour objet, ainsi que le précédent, les secrets du grand-œuvre.

6.° *Néhayat almatleb*. C'est un commentaire sur l'ouvrage d'Abou-cassim aliraki, intitulé *Moctesseb al-dhéhébiyat*. Eïdémir annonce qu'il a composé cet ouvrage à Damas en l'année 740. Il se trouve dans la bibliothèque de Leyde, sous le titre de *Kitab seharh almoctesseb*; c'est un traité d'alchimie. Voyez le catal. des manuf. Or. de cette bibl. n.° 798.

7.° *Takrib fi asrar alkimia*, c'est-à-dire, introduction aux secrets de la chimie.

8.° *Gayat alforour*, c'est-à-dire, l'excellence des secrets. C'est un commentaire sur le Schodhour: il paroît que c'est un ouvrage différent de ceux que j'ai indiqués aux n.° 1, 2 & 3.

» divisé en quatre parties, dans lequel l'auteur a réuni un
 » grand nombre de matières d'histoire naturelle & de théo-
 » logie; il consiste en préfaces, traités élémentaires de divers
 » auteurs, & commentaires. On y trouve le livre de
 » Bélinas sur les sept corps, & le livre des corps de Djaber.
 » Il y a aussi fait entrer la plus grande partie des livres
 » des balances de Djaber (c). »

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE

Le livre de Bélinas dont il est fait mention dans ce texte de Hadji Khalfa, ne paroît pas être le même que celui dont je vais donner la notice. Je crois que c'est celui-ci qui est indiqué par Hadji Khalfa, sous le titre de *Sirr alkhalicat wesanat althabiat*, quoiqu'il se contente de dire que c'est un traité de chimie, ce qui n'est pas exact (d).

9.° *Kenz alikhtisas wederr al-gawas fi marifat alkhuwas*. Cet ouvrage fut composé à Damas, comme le remarque Hadji Khalfa; son titre indique qu'il est du même genre que les précédents.

10.° *Misbah fi eln alnistah*. Cet ouvrage se trouve indiqué dans le catalogue des manuscrits Orientaux de la bibliothèque de Leyde, au n.° 797. La bibliothèque du roi en possède aussi la première partie, suivant le catalogue imprimé n.° 984 des manuscrits Arabes. Voici ce que dit Eidémir dans la préface de cet ouvrage.

« Le docteur Djaber a composé
 » plus de trois mille volumes. Nous
 » avons recueilli tout ce que nous
 » avons extrait de ses ouvrages, dans
 » cinq traités particuliers & assez
 » étendus, que nous avons intitulés
 » *Néhayat almatleb*. (V. sup. n.° 6),
 » *Altakrib* (n.° 7) *Gayat alforou*
 » (n.° 8), *Alborhan* (inf. n.°
 » 11) & *Kenz alikhtisas* (n.° 9),
 » & nous nous sommes proposé de
 » réunir dans cet ouvrage ce que
 » ces cinq traités renferment de plus
 » important ».

11.° *Alborhan fi asrar eln almi-zan*. J'ai rapporté ci-dessus ce que Hadji Khalfa dit de cet ouvrage.

La bibliothèque du roi possède encore un manuscrit Arabe qui contient un traité d'alchimie, dont l'auteur est nommé Ezzedin Ali gialdachi. C'est visiblement Eidémir ben Ali aldjeldéki, dont le nom est tronqué (n.° 905 des manuscrits Arabes). Hottinger (bibl. Or. five Smegm. Orient. l. 3, part. 2, page 215) parle d'un ouvrage d'Eidémir aldjeldéki, intitulé *Commentaire sur le Divan d'Ebn Arfaras alandalcussi*. Je pense que c'est un des commentaires d'Eidémir sur le Schodhour.

(c) Le livre des balances de Djaber se trouve dans la bibliothèque publique de l'université de Leyde. Voyez le catalogue des manuscrits Orientaux de cette bibliothèque, n.° 800.

(d) On le trouve encore, quoique sous un titre différent, dans le catalogue des manuscrits Orientaux de la bibliothèque publique de l'université de Leyde, n.° 908; il y est intitulé *liber Belini de causis*. On

LE LIVRE
DU SECRÉT
DE LA
CRÉATURE.

Quoi qu'il en soit, si cet ouvrage est le seul que les Arabes connoissent sous le nom de Pline, on peut assurer hardiment que les écrits de ce célèbre historien de la nature ne sont point parvenus jusqu'à eux : au moins est-il certain que l'on n'apercevra aucun rapport entre les livres de Pline & ce traité *des secrets de la Créature*.

Je suis même très-porté à croire que ce n'est point le nom de Pline qui nous est représenté par *Bélinous*, mais celui d'un autre personnage très-célèbre dans l'antiquité, je veux parler d'Apollonius de Tyane. Cette conjecture est fondée principalement sur un passage du premier chapitre qui sert d'introduction à tout l'ouvrage, & dans lequel l'auteur fait parler ainsi Bélinous : *J'étois orphelin, du peuple de Tuaya, dans une entière indigence & dénué de tout*. Je ne connois point de ville nommée *Tuaya*, mais il me paroît très-vraisemblable qu'il faut lire *Tuana* طوانة au

lieu de طوانة. Cette différence ne consiste que dans les points diacritiques de l'avant-dernière lettre de ce mot : avec deux points dessous c'est un *ye* ; avec un seul point dessus, c'est un *noun*. Toutes les personnes qui ont tant soit peu fait usage des manuscrits Arabes, savent combien ces erreurs sont fréquentes, sur-tout dans les noms propres. En admettant ce léger changement, le nom Grec de la patrie d'Apollonius ne pourroit pas être mieux représenté en caractères Arabes : les autres désignations ne conviennent pas si bien à Apollonius ; on peut cependant lui appliquer celle d'orphelin, puisque suivant Philostrate, il avoit déjà perdu, à l'âge de vingt ans, son père & sa mère, & qu'il étoit encore dans le cas d'avoir besoin d'un tuteur. Il est vrai que loin d'être dans l'indigence, il recueillit dans la succession de son père, de grands biens qu'il

Vin. Apoll.
Tyen. lib. 1,
c. 13.

verra par la suite, que c'est le vrai titre de cet ouvrage. L'auteur du catalogue ajoute : *Est historia naturalis, scilicet de corporibus celestibus,*

meteoris, elementis, corporibus terrestribus, metallis, lapidibus, plantis, & de homine, &c.

partagea avec un frère plus âgé que lui ; mais le philosophe employa ses richesses à gagner à la vertu ceux de ses parens qui étoient dans la pauvreté, & il ne se réserva qu'un bien très-modique ; d'ailleurs sa manière de vivre & de voyager, a pu faire croire qu'il étoit né de parens pauvres & indigens.

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

Philostate,
ibid.

Le titre que notre écrivain Arabe donne par-tout à Bélinous, *savant dans l'art des talismans & des prodiges (e)*, ne convient nullement à Pline. Cet écrivain sage n'a jamais été regardé comme un homme surnaturel ; Apollonius au contraire, du consentement unanime de ses admirateurs & de ses détracteurs, se rendit célèbre par des actions qui paroissoient supérieures aux forces de la nature ; les uns les attribuoient à la magie, les autres à une vertu divine & plus qu'humaine. Les écrivains anciens n'en parlent que comme d'un fameux magicien, & je n'ai besoin, pour le prouver, que de renvoyer aux témoignages des auteurs cités par Godefroy Oléarius, dans la vie d'Apollonius, qu'il a mise à la tête de son édition des œuvres de Philostate. Est-il rien de plus formel que ce passage d'Apulée, où Apollonius est mis au nombre des magiciens les plus célèbres depuis Zoroastre & Osthane ? Philostate lui-même ne convient-il pas que telle étoit l'opinion la plus générale que l'on avoit de son temps d'Apollonius de Tyane, lorsqu'il dit que « Apollonius n'est point considéré de » la plupart des hommes, comme il doit l'être sous le » point de vue de cette véritable sagesse qu'il a toujours » cultivée avec une pureté digne d'un vrai philosophe ; que » les uns le louent pour un talent particulier, les autres » pour un autre. Quelques-uns, ajoute-t-il, le regardent » comme un enchanteur & un magicien, à cause des » relations qu'il a eues dans ses voyages avec les Mages des » Babyloniens, les Brachmanes de l'Inde, & les Gymnosophistes de l'Égypte. » Philostate le justifie de cette imputation ; mais ce texte prouve suffisamment que c'étoit-

(e) A la lettre : *L'homme aux talismans & aux miracles.*

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

Vid. *Philosth.*
vit. Apol.
Thyan. l. 1.
c. 2. not. 3.

là l'idée la plus généralement reçue sur Apollonius, & l'on voit par différentes circonstances de sa vie, qu'il fut soupçonné d'user de sortilèges & d'enchantemens. Au reste, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, il est certain que le nom de *savant dans l'art des talismans & des prodiges* lui convient parfaitement.

Rien n'est plus célèbre que les prétendus miracles d'Apollonius. Quant aux talismans, plusieurs écrivains nous apprennent qu'il en avoit érigé en différentes villes, à Byssance contre les cigognes, contre les débordemens du fleuve Lycus, & la fureur des chevaux indomptés; à Antioche, contre le vent du nord, les scorpions & les cousins. On peut consulter les auteurs cités par l'éditeur des œuvres de Philostrate, l. IV, ch. x, not. 2 : j'y joins le témoignage d'Aboulfarage qui le nomme *Apollonius altélesmatiki*, c'est-à-dire, *l'homme aux talismans* (f).

L'on pourroit objecter que le mot Bélinous exprime mal le nom grec *Ἀπολλώνιος*. Je réponds qu'il ne ressemble pas davantage au nom de Pline. Si les Arabes eussent voulu exprimer en leur langue ce nom latin, ils auroient vraisemblablement écrit *Aflinious*, comme ils écrivent *Aflatoun* pour Platon, à cause du concours des deux consonnes qui commencent ce nom; au contraire, avec un léger changement dans les points diacritiques on pourroit lire

(f) Selden nous apprend qu'il possédoit un manuscrit Arabe sans nom d'auteur, dans lequel il étoit souvent parlé des principaux talismans établis dans plusieurs villes de l'Orient, & que dans cet ouvrage, l'établissement de ces talismans étoit attribué au sage *Folonous*, ou plutôt *Félinous*. Ce nom ne peut être, comme le pense Selden, que celui d'Apollonius de Tyane. Voyez Selden de *diis Syris*, Syntag. 1, de *Theraphim*, p. 43. (Ed. Amstelod. 1680). Il cite à ce sujet l'autorité

de Leunclavius, qui attribue suivant lui l'invention de plusieurs talismans à Apollonius de Tyane, d'après le témoignage de quelques écrivains Mahométans. Selden n'a pas fait assez d'attention aux paroles de Leunclavius. Cet auteur ne parle en cet endroit que d'après le sentiment des Grecs, & non d'après l'opinion d'aucun écrivain Mahométan; c'est dans sa note 130 sur les Annales des sultans Ottomans. Vid. *Annal. sult. Othmanid. Francofurti, 1596, p. 29 & 170.*

Bolnious

Bolnious ou *Bolionius*, au lieu de *Bélinous*, ce qui représenteroit bien le nom grec d'Apollonius. L'on trouve chez les Arabes des traités d'alchimie qui portent le nom d'Osthane; n'est-il pas vraisemblable qu'ils auront aussi conservé quelque souvenir du célèbre Apollonius qui voyagea dans une grande partie de l'orient, & qui, suivant Philostrate, avoit appris des Arabes de la Mésopotamie, à entendre le langage des bêtes?

Il paroît, par cet historien de la vie d'Apollonius, qu'il avoit composé un traité d'astrologie, *περί μαρτυρίας ἀστρολογίας*, en quatre livres. On connoît encore deux autres Apollonius qui ont écrit sur cette matière; l'un est Apollonius de Mynde, cité par Sénèque, (*Sen. 7. 3 & 17 natural. quæst.*); l'autre est Apollonius de Laodicée, cité par Paul d'Alexandrie dans la préface de son Isagoge. Fabricius conjecture que les ouvrages de ce dernier doivent se trouver parmi les manuscrits Grecs du Roi, n.^o 1843 (g).

Aboulfarage parle dans son histoire des dynasties, d'un livre d'Hermès, qui renferme ses entretiens avec son disciple *Tati*, par demandes & par réponses, & où les matières sont rangées sans ordre & sans suite; & il dit que ce livre a été traduit en langue Syriaque, & qu'il existoit encore de son temps.

Cet ouvrage est vraisemblablement celui que nous avons en Grec sous le titre de *Εἰρημῶν τοῦ ἱερομεγίστου Ποιμάνδρου (h)*. Plusieurs des chapitres dont il est composé, sont adressés par Hermès à son fils Tat : ainsi le 1v.^e chapitre porte

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

Vit. Apollon.
Tyan. l. I, c.
XX.

V. Bib. Gr.
fabric. l. III,
c. XX & XXI;
& Bibl. Ar.
Hispan. t. I,
p. 361.

Tom. I, p. 10.

Tom. II, p. 7.

(g) Ce manuscrit se trouve aujourd'hui sous le n.^o 2419 des manuscrits Grecs. Il contient un grand nombre de morceaux d'Étérus, parmi lesquels il s'en trouve un (fol. 247) qui est intitulé : *Ἀρχὴ τῆς ἀποκαταστάσεως Ἀπολλωνίου τοῦ μαθηματικού*. Il occupe quatre pages du manuscrit, & contient les noms des douze heures du jour & de la nuit,

Tome IV.

en langue & en caractères Hébraïques, avec leur explication en grec, quelques formules de prières, les noms d'un grand nombre d'anges & d'autres semblables fadaïses.

(h) V. Divinus Pinander Hermetis Mercurii Trifnegisti, cum comenentariis. Colonia-Agrippinæ 1630.

P.

pour titre, Εἰμὺν τῷ πισμοερίου πατρὸς ἑαυτοῦ υἱὸν Ταῖ, λόγος
ὁ κρατὴρ, ἡ μορὰς (i), & ce nom se retrouve en plusieurs autres
endroits. Il paroît que le Pimander n'étoit pas inconnu à
l'auteur du *Secret de la créature*, ou du moins à celui qui
a traduit cet ouvrage, & qui y a ajouté une introduction,
comme on le verra dans la suite de cette notice. J'y ai
en effet remarqué plusieurs passages, qui ont un rapport
frappant avec quelques expressions du Pimander, & que
j'aurai soin de faire observer. On ne peut douter que l'au-
teur du *Secret de la créature*, ou du moins son traducteur
qui est nommé ici Sadjious le Prêtre (alkassis), ne fût
chrétien, puisqu'il s'attache à réfuter les opinions de Bar-
désanè, de Marcion, de Porphyre, &c. Cependant on
trouve aussi dans cet ouvrage plusieurs expressions qui ne
peuvent convenir qu'à un écrivain Mahométan; mais je
crois que ces passages ont été ajoutés après coup par l'auteur
de la traduction Arabe; car il faut observer, comme je le
montrai plus en détail dans la suite de cet extrait, que
cet ouvrage paroît être composé en partie du texte du pré-
tendu livre de Bélinous, & en partie d'additions & de
commentaires. Je pense que la version Arabe a été faite
d'après une version Syriaque, qui portoit le nom du prêtre
Sadjious, & que le traducteur Arabe a accommodé quel-
quefois les expressions aux dogmes de la religion Musul-
mane. Quant à la version Syriaque, elle avoit sans doute
été faite d'après un original Grec, & l'auteur de cette
version avoit mis à la tête de l'ouvrage un traité sur la
nature de Dieu, sur l'origine du bien & du mal, & sur
quelques autres objets de métaphysique, dans lequel il s'étoit
conformé à l'enseignement de la religion chrétienne. Quo-
iqu'il n'y ait peut-être aucun fruit à tirer de la lecture d'un
tel ouvrage, je pense qu'on me pardonnera d'en donner
un extrait un peu étendu, en faveur du nom qu'il porte
& de sa singularité.

(i) Voyez aussi les chap. 5, 12 & 13, & le chap. 15 de la même
édition, tiré du recueil de Stobée.

DES MANUSCRITS DU ROI. 115

Le manuscrit commence par cette formule : *Au nom de Dieu clément & miséricordieux*. Je n'insiste pas sur ce caractère particulier aux écrivains Musulmans, parce qu'il peut n'être que l'ouvrage du copiste.

Le premier chapitre est intitulé : *Introduction & commencement de ce livre* ; je vais en donner la traduction.

» C'est ici le livre du sage Bélinous (*k*), qui possède l'art
 » des talismans : voici ce que dit Bélinous. Je vais
 » exposer & développer dans ce livre la science qui m'a été
 » donnée, afin que vous l'entendiez, qu'elle pénètre dans
 » vos esprits, & qu'elle s'insinue jusqu'aux principes de
 » votre être. Si mes paroles en pénétrant dans une ame,
 » mettent en action ses facultés & communiquent le mou-
 » vement à ses ressorts naturels, l'homme en qui elles
 » produiront cet effet, jouit de toute la perfection de
 » son être ; sa nature n'est altérée par aucun accident, son
 » ame est exempte des ténèbres qui pourroient former un
 » voile entr'elle & la recherche de la science : elle recuei-
 » lera le fruit de mes paroles à proportion de son degré
 » de force. Les instructions plus faciles qu'elle aura d'abord
 » reçues, la fortifieront & la rendront capable d'acquérir
 » la science, & de porter ses regards sur les variétés
 » infinies de la composition des êtres, & sur les causes de
 » toutes choses. Mais si un homme entendant mes paroles,
 » n'en ressent aucune impression, si elles ne mettent pas en
 » mouvement les principes de son être, c'est une marque
 » que ses yeux sont enveloppés de ténèbres ; alors le chaos
 » immense qui sépare ces premières & plus simples ins-
 » tructions des degrés les plus sublimes de la science, sera
 » pour lui un obstacle insurmontable, tel qu'un nuage
 » épais, qui par son ombre obscure intercepte aux yeux
 » même les plus sains, la vue des astres & l'éclat de leur
 » lumière.

» Je vous ferai connoître quel est mon nom, afin que

(*k*) Il y a dans le texte, *hakim* qui peut signifier *sage* ou *savant*. Dans ce livre, il me paroît répondre plus exactement au mot *adepte*.

» vous soyez épris d'amour pour ma science, que vous
» méditiez mes paroles, que vous les ayez devant les yeux
» le jour & la nuit, & qu'en en faisant une étude assidue,
» vous parveniez à connoître le secret de la nature.

» Je suis le sage Bélinous, qui possède l'art des talismans
» & des choses merveilleuses. J'ai reçu du maître de l'uni-
» vers une science toute particulière, supérieure à la nature,
» si subtile qu'elle échappe aux accidens de la matière (1),
» forte & pénétrante. Par les sens intérieurs qui sont la
» pensée, la réflexion, l'intelligence, l'esprit & le juge-
» ment (m), j'ai saisi tout ce qui est insensible aux sens
» extérieurs, & j'ai connu par l'organe des sens extérieurs,
» tout ce qui tombe sous leur action, les couleurs, les
» saveurs, les odeurs, les sons (n) & les sensations du
» toucher. Il n'est aucune créature, soit du nombre des
» substances spirituelles & subtiles, soit parmi les êtres
» grossiers & corporels, rien de ce qui peut être saisi par
» l'organe des sens extérieurs ou intérieurs, dont je ne sois
» parvenu à connoître la nature, la cause & la formation.
» Ce livre les pénètre toutes ; semblable à une lance fine

(1) C'est-à-dire, que ne devant point son origine à la matière, les accidens inséparables de tout ce qui est matériel, tels que le changement, la destruction, &c. n'ont aucune prise sur elle.

(m) Il est difficile d'assigner d'une manière précise & distincte le sens de ces cinq mots. Les deux premiers, *sikrat* & *finat* me paroissent assez exactement rendus par la pensée & la réflexion. Le troisième, *dhika*, exprime un esprit délié qui saisit & comprend avec facilité & promptitude. Le quatrième, *hinmat*, indique les propriétés d'un esprit supérieur, capable de grandes vues, & que les obstacles ne sauroient effrayer. Le cinquième, *niyat*, me paroît désigner plus particulièrement la droiture & la pureté des vues. Dans

l'usage ordinaire, il signifie l'intention, la direction d'intention. Outre ces cinq mots, le manuscrit en ajoute un sixième *aldhikr* (la mémoire) ; mais on reconnoît par tous les textes dans lesquels l'auteur nomme les sens intérieurs, qu'il n'en compte que cinq, & ce sont toujours ceux qu'on vient de nommer. D'ailleurs, l'action de la mémoire n'a aucun rapport avec celle de ces autres facultés. Le mot *aldhikr* s'est glissé en cet endroit à cause de sa ressemblance avec *aldhika*, le troisième des sens intérieurs.

(n) Je substitue le mot *alafwat*, les sons, au mot *ahnedhak* qu'on lit dans le manuscrit. Cette correction est fondée sur plusieurs autres textes de cet ouvrage, & le sens l'exige absolument.

» & inflexible (*o*), il triomphe de tous les obstacles que
 » lui oppose la matière grossière & corporelle.

» Maintenant prêtez l'oreille aux instructions que je
 » vais vous donner. Toutes choses sont composées de
 » quatre principes élémentaires, le chaud, le froid, l'hu-
 » mide & le sec (*p*). Ce sont-là les élémens de tout ce
 » qui existe ; c'est par leur combinaison que toutes choses
 » sont formées; ils sont combinés les uns avec les autres,
 » de telle manière qu'ils sont tous emportés par le même
 » mouvement de rotation, & ne forment qu'un seul ~~assem-~~
 » blage. Une seule sphère les entraîne dans son mouvement
 » orbiculaire; la partie la plus élevée de son orbite est
 » semblable à la partie inférieure, & les extrémités, quoi-
 » qu'éloignées, n'ont entr'elles aucune différence; car le
 » tout est d'une même substance, d'une même goutte, &
 » ne forme qu'un même corps sans aucune distinction ou
 » différence, jusqu'à ce que les accidens venant à influer

LE LIVRE
 DU SECRET
 DE LA
 CREATURE.

(*o*) Il y a seulement dans le texte, par sa finesse & sa roideur. L'auteur fait certainement allusion aux deux qualités essentielles, qui sont, suivant les Arabes, le mérite d'une lance : la première est d'être fine & bien amenuisée; la seconde d'être droite. c'est-à-dire, d'être bien égale dans toute sa longueur & inflexible. Il dit donc que son livre, semblable à une lance menue & égale dans toute sa longueur, qui perce tout ce qu'elle rencontre, quelque dur qu'il puisse être, pénètre les corps & les substances les plus grossières, découvre les principes élémentaires dont ils sont composés, & parvient à dévoiler le secret de leur formation.

(*p*) Il y a dans le texte *leïn*, ce qui signifie dans l'usage ordinaire *poli, doux au toucher*. Comme tout ce qui est humide est doux au toucher, & tout ce qui est sec au

contraire plus ou moins âpre & raboteux, j'ai cru devoir substituer le mot *humide*, comme présentant une idée plus précise. Ces quatre qualités élémentaires répondent aux quatre élémens, le feu, l'air, l'eau & la terre; mais dans le système de notre auteur, ces élémens sont eux-mêmes composés de plusieurs des principes élémentaires; ainsi l'eau est composée du principe chaud & du principe humide; il reconnoît dans la chaleur & dans le feu, tantôt le principe sec, & tantôt le principe humide uni au principe chaud. Au reste, la signification que j'attribue ici au mot *leïn*, est clairement déterminée dans tout l'ouvrage. Je ne citerai qu'un texte où l'auteur dit expressément que ce qu'il appelle *leïn* est le contraire de ce qui est sec, *yabis* (f. 95 recto); *leïn* signifie donc *humide*.

» sur cette substance, ils la modifient, les parties se séparent,
» & il s'en forme des êtres diversifiés entr'eux, à raison
» des différentes combinaisons des principes élémentaires
» qui concourent à leur formation ; & ces êtres prennent
» des noms différens, suivant la variété de leur substance
» & de leurs formes.

» De ces différences de combinaisons, il en résulte des
» rapports de sympathie & d'antipathie entre la substance
» des différens êtres ; les uns se recherchent, les autres
» se repoussent réciproquement. Ils se tournent & se portent
» les uns vers les autres à raison des affinités qui existent
» entr'eux ; ils semblent inviter les êtres qui leur sont sem-
» blables, à s'unir à eux, & repousser ceux qui leur sont
» contraires par l'opposition qu'ils leur témoignent. C'est-là
» le principe fondamental de la science ; c'est en cela que
» consiste la connoissance de la cause primitive de la
» variété des êtres.

» J'ai exposé ici cette doctrine des rapports de sympathie
» & d'antipathie des quatre principes élémentaires, afin
» que cette instruction serve à former & à exercer l'esprit
» de ceux qui la liront, qu'ils connoissent comment on
» peut détourner les êtres de leur nature primitive, &
» qu'ils saisissent les affinités & les oppositions que ces
» principes ont entre eux. Par-là ils seront en état d'entrer
» dans la connoissance des causes de toutes choses. Cette
» matière étant ainsi placée à la tête de cet ouvrage, celui
» qui l'aura une fois bien comprise, connoîtra l'abrégé de
» toute la science : cette connoissance lui servira de guide
» pour parvenir à celle de tous les êtres, & il comprendra
» de quelle manière a été fait tout ce qui existe, & com-
» ment la nature a été formée. Je vais maintenant vous
» apprendre ce qui me concerne en particulier.

» J'étois orphelin du peuple de Tuaya (q), dans une
» entière indigence & dénué de tout. Il y avoit dans le

(q) Je pense qu'il faut lire *Tuana*, comme je l'ai dit plus haut.

» lieu que j'habitois une statue de pierre, élevée sur une
 » colonne de bois ; sur la colonne on lisoit ces mots : *Je*
 » *suis Hermès à qui la science a été donnée ; j'ai fait cet*
 » *ouvrage merveilleux en public, mais ensuite je l'ai caché par*
 » *les secrets de mon art, en sorte qu'il ne puisse être découvert*
 » *que par un homme aussi savant que moi.* Sur la poitrine de
 » la statue on lisoit pareillement ces mots écrits en ancien
 » langage : *Si quelqu'un désire connoître le secret de la création*
 » *des êtres, & de quelle manière a été formée la nature, qu'il*
 » *regarde sous mes pieds.* On venoit en foule voir cette
 » statue, & chacun regardoit sous ses pieds sans y rien
 » voir. Pour moi, je n'étois encore qu'un foible enfant ;
 » mais lorsque je fus devenu plus fort, & que j'eus atteint
 » un âge plus avancé, ayant lû les paroles qui étoient
 » sur la poitrine de la statue, j'en compris le sens, & j'en-
 » trepris de creuser la terre sous le pied de la colonne.
 » Je découvris un souterrain où régnoit une épaisse obscu-
 » rité, & dans lequel la lumière du soleil ne pouvoit péné-
 » trer. Si l'on vouloit y porter la lumière d'un flambeau,
 » il étoit aussitôt éteint par l'agitation des vents qui y souf-
 » floient sans interruption. Je ne trouvois aucun moyen
 » de suivre le sentier que j'avois découvert, à cause des
 » ténèbres qui remplissoient ce souterrain ; & la force des
 » vents qui y souffloient, ne me permettoit pas d'y entrer
 » à la lueur du flambeau. Ne pouvant donc vaincre ces
 » obstacles, je tombai dans la tristesse, & le sommeil s'em-
 » para de mes yeux. Tandis que je dormois d'un sommeil
 » inquiet & agité, l'esprit occupé du sujet de ma peine,
 » un vieillard dont la figure ressembloit à la mienne, se
 » présenta devant moi & me dit : Lève-toi, Bélinous, &
 » entre dans cette route souterraine ; elle te conduira à la
 » science des secrets de la créature, & tu parviendras à
 » connoître comment la nature a été formée. Les ténèbres,
 » lui répondis-je, m'empêchent de rien discerner dans ce
 » lieu, & la lumière ne peut résister au souffle des vents
 » qui y règnent. Alors ce vieillard me dit : Bélinous, place

LE LIVRE
 DU SECRET
 DE LA
 CRÉATURE.

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

» ta lumière sous un vase transparent, elle sera ainsi à l'abri
» des vents qui ne pourront l'atteindre, & elle t'éclairera
» dans ce lieu ténébreux. Ces paroles firent naître la
» joie dans mon ame, je sentis que j'allois jouir de l'objet
» de mes vœux, & lui adressant la parole : Qui êtes-vous,
» lui dis-je, vous à qui je suis redevable d'un si grand
» bienfait? Je suis, me répondit-il, ton créateur, l'être
» parfait. En ce moment je me réveillai rempli de joie, &
» ayant placé une lumière sous un vase transparent, comme
» il m'avoit été ordonné de le faire, j'entrai dans ce sou-
» terrain. J'y vis un vieillard assis sur un trône d'or, &
» qui tenoit d'une main une tablette d'émeraude, sur laquelle
» étoit écrit : *C'est ici la formation de la nature ;* devant lui
» étoit un livre sur lequel on lisoit : *C'est ici le secret de la*
» *création des êtres, & la science des causes de toutes choses.*
» Je pris ce livre hardiment & sans crainte, & je sortis
» de ce lieu. J'appris ce qui étoit écrit dans ce livre du
» *Secret de la création des êtres ;* je compris comment la
» nature avoit été formée, & j'acquis la connoissance des
» causes de toutes choses. Ma science rendit mon nom
» célèbre ; je connus l'art des talismans & des choses mer-
» veilleuses, & je pénétrai les combinaisons des quatre
» principes élémentaires, leurs différentes compositions,
» leurs antipathies & leurs affinités (r). »

(a) Le Pimander commence aussi par une vision. Hermès étant fortement appliqué à la considération de la nature des êtres, ses sens tombent dans l'engourdissement & dans un sommeil semblable à celui qui suit un travail excessif, ou qui accompagne la fatigue d'un estomac trop chargé de nourriture. *Εννοίας μοι ποτὶ θεοῦ δὲ οὐκ ἔστιν, ἢ μεταμελῶντος μοι τῆς θείας, σφόδρα καταχθονίου μου τῆς (ωμακίων αἰσθησίων, ὡσπερ οἱ ἐν ὑπνῷ βεβαρημένοι οὐκ ἔχουσι ἔσθης, ἢ οὐκ ἔχουσι σάματις, ἔδωκα πᾶσι ὑπνῷ καὶ μέτρῳ ἀπελευθεῖν τυγχάνοντα, καλῶν τῶ*

ὄνειρα, &c. Dans cet état, Hermès voit un homme d'une grandeur extraordinaire & démesurée, qui l'appelle par son nom. Hermès lui demande comment il se nomme, & apprend de lui que son nom est Πιμάνδρος. Le reste de cette vision n'a aucun rapport avec celle de Bélinois. Après avoir instruit Hermès, Pimander disparoit. Hermès, après avoir remercié & béni le père de toutes choses, se relève animé d'une force nouvelle, & instruit par cette vision, il commence à appeler les hommes à la considération de la

Tout

Tout ce récit me paroît un emblème, par lequel l'auteur veut faire entendre que ceux qui, comme lui, sont parvenus à la connoissance des plus sublimes secrets de l'art, doivent imiter la conduite des adeptes qui les ont précédés dans la même carrière, & envelopper leur doctrine sous un style obscur & mystérieux, afin de la dérober au vulgaire, & pour qu'elle ne puisse être saisie que par ceux qui sont déjà initiés dans leurs doctes rêveries.

On voit que c'est Bélinous lui-même qui est censé parler jusqu'ici. Dans les chapitres suivans, c'est le traducteur ou le commentateur de l'ouvrage de Bélinous qui adresse la parole au lecteur. Cette partie du manuscrit qui occupe près de vingt feuillets, peut être regardée comme un supplément ou une introduction au traité de Bélinous. Le traducteur ou commentateur y expose d'abord dans un grand détail, les matières dont il doit traiter dans cet ouvrage, car il est essentiel d'observer qu'il en parle comme de son propre ouvrage, & qu'il semble souvent s'identifier avec l'auteur; ensuite il traite plusieurs questions de métaphysique & de théologie : je vais donner un extrait un peu détaillé de cette introduction.

Après avoir exposé dans le plus grand détail toutes les matières qui doivent faire le sujet de cet ouvrage, l'auteur remarque que quelques écrivains (*s*) ont parlé des causes

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

beauté, de la science & de la piété.

Ταῦτα εἰπὼν ἐμοὶ ὁ Ποιμάνδρης, ἐμὴν
παῖς δυναμὸν ἐγὼ ὃ ἀγαγεῖσθαι ἐξ ἀλο-
γίας τῆ πατρὸς τῶ ὅλου, αἰετὸν ἵππ' αὐ-
τὸ δυναμωθεὶς ἐξ διδασχῆς τῆ πατρὸς ἢ
φύσιν, ἐξ ἧς μέγιστον θέναι ἐξ ἡγμάτων κερ-
αίνει πῶς ἀνθρώποις τὸ τῆς ἀσθενείας ἐξ
γνώσεως χάλλος. Ch. I.

(*s*) L'auteur ajoute, tels que *Arsas* & *Ailous* : seroient-ce Aristote & Elien dont les noms auroient été ainsi défigurés ! On pourroit aussi soupçonner que le premier nom est celui d'Arétée de Cappadoce, grand médecin Grec dont nous avons un

traité sur les maladies aiguës; & que sous le nom d'Ailous, notre auteur désigne *Ælius Promotus*, médecin d'Alexandrie, duquel il nous reste un traité sur les poisons: *περὶ ἰσχυρῶν ἐξ δηλητηρίων φαρμάκων*, qui est conservé dans la bibliothèque du Vatican. (V. *Hieronym. Mercurial. var. lect. l. III, c. iv. Edit. de Paris, 1585, p. 165.*) Il y a aussi dans la bibliothèque de S. Marc à Venise, un manuscrit intitulé : *Ælii Promoti Alexandrini opus medicum inscriptum δυναμωγῇ*. Ce manuscrit coté 295, est indiqué p. 139 du cata-

Tome IV.

Q

de certaines choses, & n'ont point fait mention des autres.
« Quelques-uns (1), ajoute-t-il, ont pareillement écrit sur
» la génération des couleurs, des saveurs, des odeurs,
» des sons, & des sensations du toucher. Si ces savans ont
» laissé quelque chose dont ils n'ayent point traité, ce n'est
» pas qu'ils ne fussent en état de le faire; mais ils ont
» craint de donner trop d'étendue à leurs ouvrages, &
» ils ont appréhendé de rebuter ceux qui désireroient s'ap-
» pliquer à les étudier. Ils ont considéré que peu de gens
» refuseroient de les lire, lorsqu'ils seroient assez courts
» pour être contenus en entier sur un seul parchemin; &
» que la longueur n'étoit propre qu'à éloigner les hommes
» de l'étude, & à les laisser ainsi dans l'ignorance des choses
» dont la connoissance pourroit leur être avantageuse. Pour
» éviter cet inconvénient, & cependant n'omettre aucune
» des causes des choses créées, j'ai cru qu'il étoit à propos
» de diviser cet ouvrage en plusieurs parties, & en différens
» paragraphes précédés de titres qui en indiquent le sujet. »

F. 3. verso.

Ce paragraphe est terminé par une espèce d'adjuration

logue de la bibliothèque de S. Marc, imprimé à Venise en 1740. Fabricius ne l'a pas connu; M. Bongiovanni en a donné un extrait dans le *Traité du Scorbut* de Jean della Bona (*Tractatio de Scorbuto, Joannis à Bona Veronensis. Verona, 1761*) p. 232 jusqu'à 240. Il croit que cet *Ælius Promotus* vivoit peu de temps après le grand Pompée. Je dois cette conjecture à M. de Villoison, dont les lumières m'ont fourni plusieurs observations insérées dans cette notice.

(1) Il y a dans le texte, comme *Aslensakhlas & Khirous*. Ces noms paroissent être des noms Grecs étrangement altérés, comme il arrive ordinairement dans les écrivains Arabes. Le premier semble avoir quelque rapport avec le nom Grec *Asclepios*; & le second avec celui du Centaure

Chiron. Je suis d'autant plus porté à adopter cette conjecture, que nous trouvons dans le *Pimander* deux chapitres adressés par *Hermès à Asclepius*, le 11.^e & le 14.^e de l'édition déjà citée. Ce dernier est intitulé : *Ερμού τῷ πεισματίζοντι, Ἀσκληπιῷ εὐφροσύνῃ*. Dans plusieurs autres chapitres, *Hermès* adresse encore la parole à *Asclepius*; & dans l'extrait du recueil de *Stobée*, qui forme les chapitres XV & XVI, le dernier est intitulé : *Ὅτι Ἀσκληπιῷ πρὸς Ἀμμωνία βασιλέα*, & on y lit ces mots : *Ερμῆς μὲν γὰρ ὁ ἰμὸς διδάσκαλος πολλὰς μοι διδάσκειν, καὶ ἰδίᾳ, καὶ τῷ ταῖς ἰσότης παρόντι, ἐλεῖν, &c.* Quant à *Chiron*, on fait qu'il passoit pour un grand médecin, & qu'*Esculape* fut son disciple; on peut donc avoir supposé quelque ouvrage sous son nom.

LE LIVRE
DU SECRÉT
DE LA
CRÉATURE.

τὸ ὅτι τὰς ἐν ᾧ λόγος ἀπεκρυφθὲν ἀποκαλύπτειται ἐν τῇ ἐκπαίδευσει. Et à la fin du chapitre on lit ces mots : Τὸ μυστήριον παρ' ἡμῶν ἀρρήτων, σὺν τῇ ἐκπαίδευσει, μεθεῖναι θέλουσιν, οὐκ αἰσθάνειν δὲ παλιγγενεσίας τὴν παρελθόντα, &c.

 Q_{ij}

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

On verra encore une pareille adjuration à la fin de cet ouvrage; elle y est clairement attribuée au traducteur, & est conçue presque dans les mêmes termes que celle-ci. On voit bien que c'est ici l'ouvrage d'un Mahométan; & cette vérité est encore établie incontestablement par les chapitres suivans, où il est parlé de Dieu, de ses noms, de ses attributs, & où l'auteur s'attache à démontrer son existence & son unité, & à réfuter les opinions contraires. Je n'ai pas besoin de faire remarquer dans ce qu'on vient de lire, cette expression, *le Dieu à qui seul appartient le nom de Dieu, (Allah la Allah illa hou)*; & celle-ci, *qui suscite ses envoyés & donne la mission à ses prophètes, (albaeth oualmorsel)*. Il n'est personne qui n'y reconnoisse le langage d'un Musulman; mais ce qu'il est à propos d'observer, c'est que cette autre expression, *qui a ouvert le ciel pour faire paroître l'aurore, & fendu les grains pour en faire sortir le germe*, est tirée de la sixième surate de l'Alcoran. Le texte de notre auteur, ainsi que celui de l'Alcoran, exprime cette idée très-brièvement: *qui fudit diluculum & granum*; j'ai été obligé de le paraphraser pour le rendre intelligible.

Refut. Alc.
Maracci. sur.
6, ver. 96. &
97.

F. 3. verso.

Dans le paragraphe suivant, l'auteur établit la distinction de la cause & du moyen; il dit qu'il y a deux sortes de causes & une seule sorte de moyens. Il appelle *moyen*, la matière de laquelle une chose est faite; *cause première*, ce qui sert à opérer la production; & *cause seconde*, l'objet ou l'intention de celui qui la fait. Ainsi dans l'exemple qu'il propose & qui est celui d'un cachet, les pièces d'or ou d'argent mises en fonte pour en faire le cachet, sont le *moyen*; la fonte ou la mise en œuvre, est la *cause première*; & la destination, qui est de le porter sur soi, est la *cause seconde*. « On peut donc, ajoute-t-il, distinguer ici quatre choses: 1.^o la cause première; 2.^o le moyen, c'est-à-dire, la matière; 3.^o l'opération, c'est-à-dire, la manière dont une chose se fait; 4.^o enfin l'agent, c'est-à-dire, les choses qui contribuent à la formation. J'ai divisé le tout en deux livres: dans le premier qui est celui-ci, je traite de la

» cause & du moyen, & pour cela je l'ai intitulé *le livre des causes* (x). L'opération & l'agent, c'est-à-dire, la manière de faire les choses & les instrumens qui servent à les produire, sont le sujet du second, qui porte pour titre, *de la création & de la créature.* »

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

L'auteur commence ensuite à entrer en matière, & il s'occupe d'abord de Dieu & de ses attributs; il l'envisage principalement sous sa qualité de créateur, & le désigne par ces vingt-quatre qualités, « créateur, élevé, glorieux, puissant, hormis lequel il n'y a point de Dieu; unique, éternel, antérieur à toute antériorité, durable au-delà de tout avenir, sans origine (y), perpétuellement subsistant, Dieu, séparé de toutes choses, qui ne peut souffrir de mélange, incapable de division, qui n'est pas susceptible de jonction, savant, puissant, donateur, juge, sage, libéral, miséricordieux, clément.

F. 4 recto.

» De ces vingt-quatre caractères, dit l'auteur, un seul est son nom; les vingt-trois autres sont des épithètes, & son nom est *Dieu*, & il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. » Il passe ensuite à la définition & à l'explication de ces vingt-quatre caractères, & cette définition est coupée par plusieurs digressions sur l'existence de Dieu, sur la création de la matière, sur les modifications qui constituent les différences des êtres, sur la nature des choses qui ne peuvent être saisies que par l'esprit, & qui néanmoins sont créées aussi bien que celles qui tombent sous les sens; sur les qualités essentielles & les affections nécessaires de tout ce qui est créé, telles que le changement, la destruction, les facultés actives & passives, le bien & le mal moral.

Dans toutes ces digressions particulières, l'auteur, fidèle aux dogmes de la religion Musulmane, s'occupe à établir

(x) V. sup. not. (d).

(y) Ce caractère est omis dans le texte, mais on le retrouve plus bas dans la définition & l'explication

que l'auteur donne de chacun de ces caractères, & il est nécessaire pour former le nombre de vingt-quatre.

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CREATURE.

F. 4 verso.

les opinions qu'elle admet, & à combattre celles qu'elle rejette. Je donnerai ici quelques exemples de la manière de procéder dans ces démonstrations.

» Nous nous adresserons, dit-il, à ceux qui nient l'existence du Dieu créateur, & nous leur demanderons s'ils conviennent de l'existence de quelque chose : s'ils répondent affirmativement, ils confessent par cela même l'existence du créateur ; car cette chose dont ils ont reconnu l'existence ne s'est pas faite elle-même ; si elle a été faite, il faut qu'elle ait été faite par quelqu'un. Cette chose est donc une créature, & celui qui l'a faite le créateur. »

« Mais si quelqu'un objectoit qu'à la vérité il reconnoît l'existence de cette chose, mais qu'il ne convient point qu'elle ait été faite, nous lui demanderons si cette chose est elle-même l'auteur de son existence. S'il répond qu'elle est elle-même son auteur, il convient dès-là de la nécessité d'un auteur, d'un créateur ; s'il dit qu'elle n'est point elle-même son auteur, il tombe dans une absurdité révoltante, & renonce absolument au bon sens, en soutenant qu'une chose peut exister, sans être ou l'ouvrage d'un autre être, ou l'auteur de sa propre existence.

Ibid.

« La première chose qui ait été produite, continue notre auteur, a été la parole de Dieu pour la création du monde : cette parole a été un mouvement & la seule cause de l'univers, créé sans la préexistence d'aucun moyen, ni de la matière, ni du néant ; car le néant est une idée corrélatrice à celle de l'existence de la matière. La première chose créée a donc été créée, sans moyen (z) & sans forme ; car si l'on supposoit un moyen ou une forme antérieure à la première chose créée, ce moyen ou cette forme n'étant point créée, seroit donc existante

(z) Il ne faut pas oublier la définition que l'auteur a donnée de ce qu'il entend par moyen, & qui est proprement la matière.

» de toute éternité. De cela même que les créatures postérieures sont créées d'une matière & d'une forme, il s'ensuit nécessairement que la première chose créée, a été créée sans préexistence d'aucune matière & d'aucune forme. La parole de Dieu qui a été la cause dans la première création, est devenue la forme dans les opérations subséquentes de la création; & la première création qui n'a eu pour cause que la seule parole de Dieu, & qui consiste dans les élémens, les qualités élémentaires, les facultés de combinaisons & de générations (a), est devenue le moyen dans les créations qui ont suivi celle-là. »

Si l'on veut prendre la peine de suivre les discussions de l'auteur, on reconnoîtra qu'il s'égare souvent de son sujet, sans avoir achevé la preuve de ce qu'il a entrepris de démontrer. Je me contenterai de faire connoître en abrégé les points principaux de sa doctrine.

Il distingue par-tout les choses créées en deux espèces; les unes tombent sous l'action des sens extérieurs, les autres ne peuvent être saisies que par les sens intérieurs.

« Tout corps, dit-il, ne peut subsister sans un temps & un lieu; tout corps aussi est nécessairement chaud ou froid, sec ou humide : s'il est chaud, cela vient de la forme & du caractère substantiel (b) du feu; s'il est froid, cette qualité appartient à la forme & au caractère substantiel du principe aérien. L'humidité est attribuée à l'influence du principe aqueux, & la sécheresse à celle de l'élément terreux (c). »

L'auteur désigne par un seul mot toutes les choses qui

E. s. rdo.

(a) C'est-à-dire, la matière divisée en quatre principes élémentaires, & douée des facultés qui la rendent susceptible de certaines combinaisons, d'où résultent la minéralisation, la végétation & l'animalisation.

(b) Il y a dans le texte le mot

sous, dont je déterminerai dans la suite la vraie signification.

(c) Dans le texte, l'humidité est attribuée au principe aérien, & le froid au principe aqueux; je crois que c'est une faute de copiste, & j'ai suivi la correction que le sens exige.

échappent à l'action des sens extérieurs, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût & le toucher, mais qui peuvent être saisies par les sens intérieurs, la pensée, la réflexion, l'intelligence, l'esprit & le jugement; il les appelle *momsec*, ce qui veut dire, comme je le crois, *comprises, contenues par l'intelligence & la pensée*. Je n'oserois déterminer d'une manière précise l'étendue qu'il donne à cette dénomination; je crois cependant qu'elle ne renferme pas les êtres spirituels, tels que les anges, les démons, &c. mais seulement les êtres métaphysiques, tels que le lieu, le temps, &c. Or, suivant la doctrine, tout ce qui peut être saisi par les sens, soit extérieurs, soit intérieurs, est également créé, étant sujet aux cinq accidens qui caractérisent toutes choses créées; & ces cinq accidens sont, le commencement, le changement, la vie (c'est-à-dire, une durée déterminée), la substance & l'union.

F. 6. verso.

« Plusieurs philosophes ont nié, suivant notre auteur,
» l'existence du changement, des facultés actives & passives,
» & du mouvement dans les créatures; mais cette doctrine
» n'a été imaginée que pour nier le bien & le mal moral
» des actions des hommes. Aussi ces mêmes philosophes
» ont-ils soutenu qu'il n'y a ni bien, ni mal, ni distinction
» d'inclinations & d'actions bonnes ou mauvaises, terrestres
» ou célestes, ni récompense pour le juste, ni punition
» pour le pécheur. Le bien & le mal, ont-ils dit, sont
» la même chose; la chaleur est le froid; le froid est la
» même chose que la sécheresse, la chaleur la même chose
» que l'humidité. Mais, comme en admettant dans un corps
» l'idée de la chaleur ou de l'humidité, on ne peut pas
» y admettre en même temps celle du froid ou de la sé-
» cheresse, ils ont mieux aimé soutenir qu'il n'existoit ni
» chaleur, ni froid, ni humidité, ni sécheresse, ni cou-
» leurs, ni saveurs. Ils se sont séparés en deux sectes: l'une,
» qui tenoit les principes que l'on vient d'exposer, avoit
» pour chef un nommé *Mathious*; l'autre, dont le chef se
» nommoit *Thayousfous*, soutenoit entre autres choses, qu'il
» n'existoit

» n'existe rien que ce que les yeux ou les oreilles peuvent saisir. Elle a été suivie d'un grand nombre de disciples, principalement à Holwan & parmi les habitants de Misr & de Faïoum. La doctrine de cette secte a été enseignée à Faïoum par le prêtre Taryoukas, & à Holwan par Platon l'Égyptien. »

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE,

Je ne rapporterai pas ce que l'auteur dit pour réfuter ces opinions, mais j'ai voulu transcrire ce texte à cause des noms qu'il renferme. Je ne doute point que le philosophe, nommé ici Platon l'Égyptien (Aflathoun alkibti), ne soit le célèbre Plotin. On sait que ce philosophe étoit né à Lycopolis en Égypte, & avoit étudié sous Ammonius à Alexandrie. Holwan est une ville d'Égypte située à peu de distance au-dessus du vieux Caire : je sais que la position de cette ville n'a aucun rapport avec celle de Lycopolis; mais Plotin, né à Lycopolis, peut avoir professé d'abord dans quelque autre partie de l'Égypte. Je n'examine pas si la doctrine de Plotin avoit quelque rapport avec celle que notre auteur lui attribue, & je laisse cette discussion aux savans versés dans l'étude de l'ancienne philosophie. Les autres noms me sont absolument inconnus; celui que je prononce Mathious, est écrit en cet endroit comme si on devoit prononcer *Motois*, mais je n'ai eu égard qu'aux lettres & non aux points ou voyelles; je crois que c'est le même qui se trouve écrit ailleurs (*fol, 6, recto*) *Minous*. Seroit-ce *Ammonius*, philosophe d'Alexandrie & maître de Plotin? Ce philosophe soutenoit, suivant notre auteur, que Dieu étant un, n'avoit pas pu créer deux choses différentes, parce que ce nombre de deux indique opposition, & que puisque nous ne voyons qu'un univers, & que nous n'en apercevons point un autre qui soit opposé à celui que nous habitons, ou qui lui soit semblable, nous sommes conduits par-là à admettre une substance unique, qui n'est pas susceptible de corruption ni de mort, & qui ne peut la recevoir ni de soi-même, ni d'aucune autre chose, ni dans son tout ni dans ses parties : c'est-là, dit l'auteur,

Voyez *Mém.*
sur l'Égypte de
d'Anville, page
175.

l'origine des sectes qui soutiennent un système démenti par le témoignage des yeux. Cette doctrine a quelque rapport avec ce que nous apprenons de Porphyre, que Plotin avoit composé deux livres pour prouver cette proposition : *Unum & idem ubique totum simul adesse*. S'il la tenoit d'Ammonius, comme il est assez naturel de le penser, on peut croire que c'est en effet Ammonius dont le nom est ici défiguré (b).

Toute cette explication des attributs de la divinité, est terminée par cette remarque :

F. 11, recto. « Ce que nous venons de dire est tiré de l'interprétation du livre des causes, faite par le prêtre qui demouroit à Balès (c), & y faisoit sa résidence ; mais voici les propres paroles de Bélinous. Le sage Bélinous a dit : Je me tiendrai devant mon seigneur, & je publierai ses grâces & ses bienfaits ; je donnerai de lui l'idée qu'il en a donnée lui-même, afin que mes paroles servent de guide à ceux qui les recevront, & attirent sur eux sa miséricorde, & qu'elles soient la condamnation de ceux qui les rejetteront. Alors se tenant debout devant son seigneur, comme s'il lui eût parlé face à face, il dit (d) : Seigneur, tu es Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que toi, tu es le créateur & il n'y a point d'autre créateur ; daigne me soutenir & me fortifier, car mon cœur palpite, mes membres défaillent, mon esprit est troublé & mon imagination épuisée. Donne donc toi même les paroles & le mouvement à ma langue, en sorte que j'enseigne la sagesse à

(b) On conserve dans plusieurs bibliothèques de l'Europe, un vaste recueil d'alchimie écrit en grec dans le moyen âge, & connu sous le nom de *Corpus chemicum*. Parmi les auteurs qui composent cette collection, on trouve Porphyre, Sergius, & Ménos le philosophe. Je doute que ce Ménos soit le *Minous* de notre auteur, par ce qu'il n'est point cité ici pour un objet relatif à

l'alchimie, mais comme auteur d'un système sur la nature du bien & du mal. Voyez Fabric. bibl. Græc. t. XII, p. 775 & 776.

(c) On verra plus bas la même expression, & ce prêtre y est nommé *Sadjious*.

(d) On peut comparer cette prière avec celle qui se trouve dans le *Pimander*, chap. XIII. p. 37.

» mes enfans & à mes descendans, pour qu'ils te rendent
 » un culte fondé sur une conviction & une connoissance
 » parfaite, & qu'après t'avoir connu, ils soient assidus à
 » célébrer tes louanges. Après avoir dit ces mots, il
 » demeura dans le silence autant qu'il plut à Dieu; puis
 » ouvrant de nouveau la bouche, il dit: Tu es le grand,
 » le sage, le puissant, le miséricordieux; je choisis ces
 » quatre noms parmi tous ceux qui te sont propres, parce
 » qu'ils sont comme l'abrégé de tous les autres, &c.

LE LIVRE
 DU SECRET
 DE LA
 CRÉATURE.

Après ce récit, l'auteur revient encore à traiter de la nature de Dieu & de ses attributs. Il commence par établir cette proposition, qu'il faut, ou qu'il y ait un créateur, & que ce créateur soit tel qu'il l'a déjà exposé, ou s'il n'y en a point, que le monde, c'est-à-dire, les cieux, la terre, la succession des temps & des événemens, & la rotation de l'univers, soit incréé.

F. 11, verso

Dans le chapitre suivant, l'auteur s'attache à prouver que la matière a commencé à exister, & examine sa nature & ses principaux caractères; il le termine par cette fable:
 « Du temps de Baheth, dit-il, qui vivoit après Nemrod,
 » les sujets du Khacan, c'est-à-dire, les Turcs, adoroient
 » la neige & la grêle. Baheth, pour leur faire comprendre
 » combien ce culte étoit insensé, prit de la neige qu'il fit
 » fondre sur le feu; alors une partie de ces idolâtres se mit
 » à adorer l'eau, & l'autre à adorer le feu. Baheth prit de
 » l'eau, & l'ayant jetée sur le feu, il l'éteignit; il prit encore
 » de l'eau & la mit sur le feu, où il la fit entièrement évaporer. Qu'adorerons-nous donc, lui demandèrent alors
 » les idolâtres? adorez, leur dit-il, celui qui a créé l'eau, le
 » feu & tout cet univers, qui n'est susceptible d'aucun
 » changement, d'aucunes dimensions ni de distinction de
 » temps & d'époques. »

F. 13, recto

Notre auteur examine ensuite si le monde a été créé dans le temps, ou non, & il affirme que le monde a été créé dans le temps, & que la création du monde & celle

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

F. 13, verso.

du temps ont été simultanées. Il passe de-là à la discussion de l'opinion des Brahmanes.

« Les Brahmanes, dit-il, soutiennent que le créateur » est une lumière, non pas de la nature de celle que nous » voyons, mais une lumière douée de vue, d'ouïe & de » puissance; & ils nous reprochent que nous sommes une » secte dérivée de la religion des Grecs (e), que nous » adorons un nom sans en connoître le sens. » Il réfute l'opinion de Brahma & de ses disciples, & repousse leurs reproches.

F. 14, verso.

Dans les chapitres suivans, l'auteur continue à discourir sur la puissance de Dieu & sur ses attributs; il se propose des questions singulières, celle-ci, par exemple, si le créateur auroit pu faire entrer tout cet univers dans un grain de senevé; & il décide que sa puissance étant sans bornes, il est indubitable qu'il pouvoit, s'il l'eût voulu, renfermer dans cette petite graine l'univers entier & encore un autre aussi grand. Je remarque qu'il cite en un endroit un livre d'Hermès, & plus bas deux écrivains, dont l'un est Porphyre (f).

F. 15, recto.

Il examine ensuite la nature des actions. « Toute action, » dit-il, a essentiellement les mêmes caractères que les » choses; elle est susceptible d'être saisie par les sens extérieurs ou intérieurs; elle a des bornes, un commencement & une fin déterminée par un temps marqué » qu'elle ne peut ni devancer ni éloigner; elle se passe » nécessairement dans quelque lieu, elle a une cause, enfin » l'épithète de créée lui convient parfaitement. »

(e) Ce mot paroît signifier ici, comme dans les premiers écrivains chrétiens, les payens, les adorateurs des idoles.

(f) Il y a dans le texte *forfouras* ou *four ouamer*. L'auteur ne parle que de deux philosophes; car le verbe est au duel. Je ne doute point que le premier nom ne soit celui de

Porphyre le Tyrien. (V. Bibl. Or. au mot *Forfourios al-fouri*.) Le second semble être un nom Arabe, mais cela même me le rend suspect, parce que l'on ne voit aucun autre écrivain Arabe cité dans cet ouvrage, & que tous les noms des auteurs qui y sont cités paroissent Grecs ou Latins.

Cette matière est l'objet d'une longue discussion, dans laquelle l'auteur cherche à établir que les actions sont créées séparément & indépendamment des êtres qui en sont les agens, & examine si les actions ont une substance. C'est ainsi que je traduis le mot *sous* qui est très-souvent employé dans cet ouvrage, & qui paroît signifier une portion de matière modifiée & déterminée par des qualités & caractères sans lesquels elle ne peut exister; & de-là, les qualités essentielles & indivisibles des différens êtres. Ainsi on pourroit dire que la chaleur est le *sous* ou caractère essentiel du feu, l'humidité celui de l'eau, & ainsi des autres.

Je remarque dans la manière dont ce sujet est traité, l'opinion des Mahométans sur la prédestination. Il ne sera pas hors de propos de rapporter ce passage.

« L'action, dit l'auteur, est prédestinée & créée; cette » prédestination est la cause de l'opération, & l'opération » est le moyen (c'est-à-dire la matière) de la prédestina- » tion. Ces deux choses sont l'une à l'autre comme le corps » & l'ame, ou comme la parole & celui qui parle; la » parole est le corps, & le moyen à l'égard de celui qui » parle, & celui qui parle est la cause de la parole: sans » leur réunion, aucun d'eux n'existeroit; mais leur réunion » produit la faculté & l'opération, & ils exercent l'un sur » l'autre un effet réciproque. J'appelle, ajoute-t-il, effet » *infâal*, ce qui est produit par l'action. Par exemple, un » homme jette un cri, un autre l'entend & en est effrayé, » cet effroi est ici l'effet ou *infâal*. Un autre genre d'effet » a lieu dans les substances corporelles; un homme, par » exemple, marche sur la terre, il y imprime la figure de » son pied, & la trace y demeure imprimée; dans cet » exemple, la position du pied sur la terre est l'action, *fal*, » le vestige qui y demeure imprimé est l'effet, *infâal*. »

F. 16, verso.

L'auteur accumule ici beaucoup de subtilités pour établir la distinction de l'action, de l'effet produit par l'action, & de la chose faite, c'est-à-dire, du résultat de l'action.

Je laisse toutes ces discussions pour examiner ce qu'il dit ensuite de la création du bien & du mal, & de la liberté des actions.

Après avoir établi par divers raisonnemens, que les actions sont créées, il continue ainsi :

*F. 17, verso,
ad fin.*

« Nous trouvons dans l'agent lui-même, la preuve que
» l'action n'est pas de son choix, & qu'il ne dépend pas
» de sa volonté de ne pas agir. En effet, toutes les créa-
» tures agissent, & elles ne peuvent pas exister sans agir,
» car nécessairement elles croissent ou se détruisent, elles
» sont le bien ou le mal. L'accroissement est une action
» qui se fait toujours avec l'assentiment de celui en qui
» elle se passe; mais la destruction s'opère malgré celui qui
» en est l'agent. Quant au bien & au mal, celui qui le
» fait, le fait ou volontairement ou sans y consentir. Il y
» a encore une autre différence entre les deux premières
» espèces d'action, l'accroissement & la destruction, & les
» deux dernières, qui sont le bien & le péché; c'est que
» les deux premières sont inséparablement liées à l'exis-
» tence, & ne cessent jamais en rien de ce qui existe, &
» que la justice & le péché peuvent au contraire cesser,
» sans que l'être cesse lui-même d'exister.

» De toutes ces actions l'accroissement seul se fait tou-
» jours, ainsi que nous l'avons dit, avec l'assentiment de
» l'agent; parce que c'est une augmentation de son être;
» la destruction, au contraire, le bien & le mal ont cela
» de commun, que ce sont des actions qui se font malgré
» lui, parce qu'elles sont une diminution & un dépérissement
» de son existence. Remarquez en effet que lorsque vous faites
» une action, soit bonne ou mauvaise, si vous en prolongez
» la durée, elle vous cause de la lassitude & de l'affoiblisse-
» ment, en sorte que vous êtes contraint de cesser d'agir. Si
» vous réparez, en prenant de la nourriture, la perte que
» vous avez soufferte, vous vous trouverez de nouveau en
» état d'agir; si vous ne le faisiez pas, vos forces iroient
» toujours en diminuant par degrés; la destruction, par des

» progrès successifs, deviendrait totale & vous péririez.
 » Cela prouve que l'action est une partie de l'agent, que
 » les alimens l'entretiennent & la fortifient, & par consé-
 » quent que l'action est créée, & n'est pas moins que
 » l'agent l'ouvrage du créateur. »

» Zoroastre (g) qui adoroit le feu, & Bardésane (h) ont
 » soutenu que le créateur n'avoit rien créé qui ne lui fût
 » semblable. En partant de ce principe, comme nous voyons
 » des choses d'une nature opposée les unes aux autres, nous
 » sommes obligés d'admettre deux créateurs, l'un auteur
 » de tout bien, l'autre auteur de tout mal. Toute leur
 » doctrine est donc fondée sur ce principe, que la créa-
 » ture doit ressembler à son créateur.

F. 18, verso.

» Quant à nous, nous disons que le créateur a créé
 » le bien & le mal, la bonté & la justice, sans en avoir
 » aucun besoin & sans y être porté ou contraint par le sen-
 » timent d'aucune nécessité. Ils conviennent tous avec nous
 » qu'il n'y a eu dans le créateur, ni besoin, ni nécessité,
 » ni contrainte, mais ils disent qu'il n'a été déterminé à
 » la création, que parce qu'il a su que toutes ses créatures
 » seroient bonnes, & qu'il n'y auroit parmi elles rien de mau-
 » vais. Nous leur demandons si c'est par la prescience qu'il
 » a su cela : ils répondent que oui. Est-ce par impuissance,
 » ajoutons-nous, qu'il n'a pas créé les choses mauvaises ?
 » ils soutiennent que non, qu'il n'y a point en lui d'impuis-

(g) Il y a dans l'Arabe *Zerdouscht*. On sait que c'est ainsi que les Orientaux écrivent le nom de ce philosophe.

(h) On lit dans le texte *Dissan* ; c'est certainement de *Bardésane* dont l'auteur veut parler. Ce nom est Syriaque, & signifie *filz de Dissan*. *Dissan*, ou comme le prononcent les Syriens, *Daïssan*, signifie *sourceur* ; c'est le nom du fleuve qui arrose la ville d'Édesse, & qui l'a plus d'une fois inondée ; c'est du nom de ce fleuve, que *Bardésane*

avoit pris le sien. Il ne doit donc pas paroître surprenant que notre auteur le nomme simplement *Dissan*, en omettant le mot *bar* qui veut dire *filz*. Bardésane naquit vers le milieu du 11.^e siècle de l'ère chrétienne. On peut consulter les écrivains de l'histoire Ecclésiastique, & notamment les œuvres de S. Ephrem, & la Bibliothèque Orientale de M. Assemani, t. I, p. 47, 48, 118, & suiv. & 389. Voyez aussi histor. dynast. Aboulfarag. t. I, p. 125.

» sance, mais qu'il ne l'a point voulu. L'auteur de ces
 » créatures mauvaises, leur demandons-nous encore, pou-
 » voit-il en créer de bonnes ? ils répondent qu'il ne le
 » pouvoit pas. Telle est au moins l'opinion de Zoroastre
 » qui dit que l'auteur du bien est le Seigneur tout-puis-
 » sant & à qui rien n'est impossible, & que l'auteur du
 » mal est impuissant, & réunit en lui-même l'excès du
 » mal, des ténèbres & de la destruction. Bardésane au
 » contraire ne reconnoît aucun défaut de puissance dans
 » l'un ou dans l'autre de ces deux principes, mais il dit
 » que l'auteur du bien ayant commencé le premier à créer
 » de bonnes créatures, l'auteur du mal commença aussitôt
 » à créer des êtres opposés aux productions de son rival,
 » que cette jalouse émulation a toujours subsisté jusqu'à
 » présent ; & que dans toute l'éternité l'auteur du bien ne
 » produira aucune bonne créature, que l'auteur du mal
 » n'en produise aussitôt une mauvaise.

» Pour répondre à ces opinions erronées, nous deman-
 » derons à ceux qui les soutiennent quel est le créateur
 » de la matière ? car elle est commune au bien & au mal,
 » aux bonnes & aux mauvaises créatures. Ils se partagent
 » sur cette question en différentes réponses. Les uns disent
 » qu'elle n'a point de créateur ; que les deux créateurs
 » l'ayant trouvée préexistante, l'un en a fait de bonnes
 » créatures & l'autre des créatures mauvaises, chacun
 » d'eux ayant fait ses ouvrages à sa ressemblance. Il en est,
 » disent-ils, comme d'une terre dans laquelle un laboureur
 » auroit semé de la graine de canne à sucre, & un autre
 » de la graine d'aloës. Chacune de ces graines prendra
 » dans la terre la substance qui lui est analogue : la sub-
 » stance que l'une aura prise deviendra douce, parce que
 » sa qualité naturelle est la douceur ; & la substance prise
 » par l'autre, deviendra amère, parce que l'amertume est
 » son caractère naturel. Marcion (1) est d'un sentiment

(1) Ce Marcion (Markioun) ne peut être que le fameux hérésiarque
 fort

» fort approchant de celui de Bardésane. Les uns attri-
 » buent la création de la matière à l'auteur du bien, les
 » autres à l'auteur du mal. Quelques autres disent que la
 » matière est en partie bonne & créée par l'auteur du bien,
 » & en partie mauvaise & créée par l'auteur du mal. Ceux
 » qui soutiennent que la matière est incréée, disent aussi
 » qu'elle est infinie & immense; les autres reconnoissant
 » qu'elle est créée, conviennent aussi qu'elle est finie &
 » bornée ».

Je passe ce que l'auteur dit pour prouver que la matière est finie & bornée, & je viens aux raisonnemens qu'il emploie pour détruire la distinction des deux principes.

« Nous demanderons, dit-il, à ces gens-là, pourquoi
 » l'auteur du mal a permis que l'auteur du bien mêlât ses
 » ouvrages avec les siens: est-ce parce qu'il n'a pu l'em-
 » pêcher, & qu'il n'a pas été assez fort pour préserver ses
 » productions des entreprises de son rival, ou parce qu'il
 » n'en a pas eu connoissance? Les uns répondent que ce
 » n'est ni par impuissance, ni par ignorance, mais parce
 » qu'il n'a pas voulu l'empêcher. A ceux-là nous dirons:
 » vous attribuez à l'auteur du mal la puissance & la science,
 » qualités que vous attribuez pareillement à l'auteur du
 » bien; dites-nous donc si la puissance & la science sont
 » bonnes ou mauvaises. S'ils disent qu'elles sont mauvaises,
 » ils attribuent une chose mauvaise à l'auteur du bien; &
 » au contraire en disant qu'elles sont bonnes, ils attribuent
 » une bonne chose à l'auteur du mal.

» Les autres répondent que l'auteur du mal ne fait pas,
 » qu'il ignore, & qu'il ne peut pas d'une puissance pareille
 » à celle de l'auteur du bien, qu'il ne peut que d'une
 » puissance analogue à sa propre nature, c'est-à-dire, pour
 » produire le mal. Nous demanderons à ceux-ci s'il y a

LE LIVRE
 DU SECRET
 DE LA
 CRÉATURE.

F. 20, recto.

de ce nom, disciple de Cerdon, & qui enseignoit le système des deux principes. Il commença à dogmatiser après le milieu du 11.^e siècle.

Tome IV.

S

» quelque chose d'impossible à l'auteur du bien (k). Ils
 » répondent qu'il n'y a rien qui lui soit impossible. Nous
 » leur demanderons ensuite si l'anéantissement du mal &
 » de son auteur est un mal ou un bien. Ils ne pourroient
 » dire que ce soit un mal sans tomber dans une absurdité
 » révoltante. Et en convenant que c'est un bien, ils dé-
 » truisent eux-mêmes leur opinion; car nous leur répon-
 » dons: si la destruction du mal & de son auteur est un
 » bien, & que rien ne soit impossible à l'auteur du bien,
 » comme vous l'avez dit, pourquoi ne fait-il pas ce bien?
 » En effet, le bon sens suffit pour reconnoître que l'anéan-
 » tissement du mal & de l'auteur du mal est un bien,
 » puisque si le mal étoit anéanti, le bien seul subsisteroit
 » sans opposition & sans contradiction. Pourquoi donc
 » l'auteur du bien ne détruit-il pas le principe du mal,
 » & ne délivre-t-il pas ses créatures de sa méchanceté?
 » Si ce n'est pas par un défaut de puissance, mais parce
 » qu'il veut le laisser subsister, il veut donc le mal; &
 » s'il ne veut pas le laisser subsister, mais qu'il ne soit pas
 » en son pouvoir de le détruire, il est donc sujet à l'im-
 » puissance. Plaise, ajoute l'auteur en finissant, plaise au
 » Dieu unique & tout-puissant de les empêcher de parler
 » ainsi! Ce Dieu digne de toute louange est bien au-dessus
 » de tous leurs discours. Gardez-vous des insensés.»

C'est ici que se termine le traité qui sert d'introduction
 à l'ouvrage de Bélinous. On trouve ensuite le titre &
 l'avertissement dont je donne ici la traduction.

« Au nom de Dieu, clément & miséricordieux. Ce com-
 » mencement a été écrit par le prêtre qui a interprété
 » l'ouvrage du sage Bélinous, intitulé, *Recueil de toutes*
 » *choses* (Aldjame lilaschya).

» C'est moi, Sadjious le prêtre (l), dont la demeure & le

(k) Il y a dans le texte, à l'au-
 teur du mal; mais c'est une faute,
 comme le prouve la suite du rai-
 sonnement.

(l) Ce mot indique un écrivain
 chrétien; il y a dans le texte, *casis*.
 La racine de ce mot est Syriacque,
 & c'est du Syriacque, que les chrétiens

» séjour ordinaire est à Balès, qui ai interprété le livre
 » des Causes qui étoit placé devant Hermès dans le sou-
 » terrain obscur, & sur un talisman fait avec les secrets
 » les plus sublimes de l'art. J'ai rendu cette interprétation
 » claire & facile sans y rien mêler ni y rien changer, afin
 » qu'elle soit utile à ceux qui voudront en faire usage.

» C'est ici dans toute la pureté l'ouvrage du sage Bélinous
 » nous qui possède l'art des merveilles. Voici ce que dit
 » Bélinous, &c. »

C'est donc ici que semble commencer l'ouvrage de Bélinous. Il est divisé en chapitres & paragraphes, dont le sujet est indiqué par des titres qui dans notre manuscrit sont écrits en encre rouge. Pour mettre le lecteur à portée de juger par lui-même du mérite de cet ouvrage j'en donnerai quelques extraits : je choisirai les premiers chapitres qui traitent de Dieu & de la formation de l'univers, & quelques morceaux relatifs aux productions des trois regnes de la nature.

qui font usage de la langue Arabe, l'ont emprunté. Le nom *Sadjious* semble être le mot latin *Sergius*. Il paroît donc vraisemblable que cette introduction au traité de Bélinous (qui est ainsi que je le conjecture Apollonius de Tyane) a d'abord été composée par un Chrétien, & mise ensuite en Arabe par un Mahométan. Les noms des philosophes Grecs & Latins qui s'y trouvent, & ceux des principaux hérésiarques des deux premiers siècles, fortifient encore cette conjecture. Les traces de Mahométisme que l'on y remarque, peuvent venir du traducteur Arabe. Peut-être la version faite par le prêtre Sadjious, étoit-elle en langue Syriacque ; ce qui me le fait soupçonner, est la mention qui y est faite de Bardésane, & la manière dont son nom est présenté. Sadjious aura ajouté en tête du prétendu livre

d'Apollonius, un petit traité sur la nature de Dieu & des créatures, & une réfutation des erreurs qui dominoient alors, & particulièrement du système des deux principes, & le traducteur Arabe aura accommodé ce traité aux dogmes de la religion Musulmane. *Bales* ou *Balis* est vraisemblablement la même ville dont parle Abulféda dans la description de l'Arabie. (Voyage dans la Palestine, par de la Roque, p. 277, 279, 286 & 297) ; la position de cette ville y est bien marquée. On peut consulter aussi M. d'Anville, qui trouve dans cette ville le lien nommé Barbalissus par Xénophon. (V. Mém. sur l'Euphrate & le Tigre, p. 19 & suiv. Voy. aussi la carte). Enfin c'est aussi de cette ville que parle un écrivain Syrien dans la bibl. Orientale d'Assémani, t. II, p. 332 ; il la nomme *Balas*.

Sij

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

Après le titre que j'ai rapporté, l'ouvrage commence ainsi.

« Voici ce que dit le sage Bélinous qui possède l'art des merveilles. Je glorifierai celui qui m'a fait, & je dirai : louange soit au Dieu créateur qui étant seul a commencé l'ouvrage de la création, qui a tiré les créatures du néant & les a formées par couple ; car le créateur est seul , mais toute créature est formée par couple. Le créateur est trop grand & trop relevé pour que quelque chose de créé lui soit semblable, ou pour être lui-même semblable à quelqu'une de ses créatures. Il est trop au dessus des intelligences créées pour pouvoir être saisi par la pensée ou par les yeux, ou entendu par les oreilles ; c'est lui qui a créé tous les êtres & tout ce qui est nécessaire à chacun d'eux. Il les a tous créés par couple pour faire mieux distinguer son unité & sa souveraineté ; car pour lui il est seul, comme nous l'avons dit . . . les créatures au contraire sont toutes par couple : les deux parties qui forment le couple sont d'une même nature, mais elles peuvent être unies ou divisées. Après avoir ainsi rendu hommage à l'unité & à la toute-puissance du créateur, je vais faire connoître la cause des choses créées.

« La première chose que Dieu créa, ce fut cette parole : *Que cela soit ainsi & ainsi (m)*, & cette parole divine fut

(m) L'auteur paroît suivre ici la doctrine du Pinxander, mais en l'accommodant aux dogmes de la religion Musulmane ; car dans le Pimander la parole est produite par la lumière, & cette lumière est Dieu, & la parole qu'elle produit est le fils de Dieu. Το φῶς ἐκείνο, ἔφη, ἐγὼ τοῦ ὁσος Θεός. . . ὁ δὲ ὅς ἐκ τοῦ φωπιδος λόγος. γὼς Θεός. Cette lumière qui est Dieu, par sa volonté & par l'entremise du Verbe, a créé les élémens de la nature. Ταῦτα ἐγὼ φῶμι, τοῦχῃα δὲ φύσις, ποτὶν ἰστένη Πάλιν ὁκέτος

ὡς ταῦτα, ὁ βυλῆς Θεός, ἥ τις λαβῶσα τὸν λόγον, ἐξ ἰδύσαι τὸ καλὸν κόσμον, ἐμύστατο κοσμοποιήσας διὰ τοῦ ἐαυτῆς τοῦχῃον ἐξ ἡνιμαῖων ψυχῶν. Mais dans la suite de la doctrine du Pimander, on voit Dieu, esprit, vie & lumière, renfermant en lui-même les deux sexes, produire par son verbe un autre esprit, *Démiurge*, dieu du feu & de l'air, auquel est attribuée la suite des œuvres de la création. Il semble aussi que les ténèbres qui donnent naissance à la matière humide, sont produites par un autre principe. Je

» la cause de toutes les créations suivantes; ainsi toutes les
 » autres créations ont eu une cause, & c'est-là la première de
 » toutes les unions génératrices, celle de la création & de
 » la cause; mais donnons l'explication de ceci. Il est indu-
 » bitable que les créatures doivent avoir une cause, car
 » sans cela elles seroient seules comme Dieu, ce que
 » personne n'oseroit soutenir. Il y a donc eu nécessaire-
 » ment une cause qui a concouru à la production des
 » créatures, & il a fallu que cette cause fût unie à quel-
 » que autre chose, afin que de cette union fût produite
 » la créature; car si la cause n'avoit point été unie à quel-
 » que chose, la créature n'auroit point été créée, & la
 » cause n'auroit pas été véritablement une cause. Ce ne
 » peut pas être le créateur qui ait été la cause des créatures;
 » car il faut nécessairement qu'il y ait entre la cause & ce
 » qui est le produit de la cause, des points de ressemblance
 » ou de différence. Or, il ne peut y avoir aucuns rapports,
 » comme on l'a déjà dit, entre le créateur & la créature;
 » le créateur ne peut donc pas être la cause des créatures,
 » puisque l'on ne peut pas dire de la créature, qu'elle
 » ressemble ou qu'elle diffère du créateur.

» La parole de Dieu est trop excellente pour être saisie
 » par les sens, parce qu'elle n'a, ni aucune qualité élé-
 » mentaire (*thabiat*), ni aucune substance (*djawher*),
 » qu'elle n'est ni chaude, ni froide, ni humide, ni sèche;
 » néanmoins tout a été fait par son moyen, par l'ordre
 » & la volonté de Dieu. Les créatures ne peuvent pas plus
 » saisir la parole de Dieu, qu'elles ne peuvent saisir ce
 » qui n'a jamais été créé & qui n'existe point. Elles ne
 » peuvent saisir que ce qu'il a été donné à leur intelligence
 » de comprendre, toutes les choses qui, comme elles, font
 » partie des êtres créés. Elles existent dans le monde, &

suis bien éloigné d'entrer dans
 l'examen du système de l'auteur du
 Pimander; mais je veux faire re-
 marquer que notre auteur qui semble

quelquefois le suivre, l'abandonne
 dès qu'il se trouve en contradiction
 avec les dogmes de la religion Mu-
 sulmane. V. le *Pimand. ch. 1.*

LE LIVRE
DU SECRE
DE LA
CRÉATURE.

F. 21, verso.

» elles font partie de son existence, & elles le connoissent
» à proportion du degré de science & d'intelligence qui
» leur a été donné.

» La première chose qui parut, ce fut la lumière de la
» parole de Dieu : elle donna naissance à l'action, l'action au
» mouvement, & le mouvement à la chaleur. (n) Ce fut-là
» le principe des êtres créés avec une cause ; ensuite le mou-
» vement ayant cessé, le repos lui succéda. La mesure de
» chacun de ces deux états fut de soixante-dix mille ans (o),
» & tout cela fut un effet de la parole de Dieu. Lorsque Dieu
» voulut rendre utile cette première création, & y multi-
» plier les créatures, soit animales, soit végétales, le mouve-
» ment qui est la même chose que la chaleur, fut encore
» l'action génératrice dont il se servit pour donner naissance
» à l'homme, & qui, dirigée par le créateur & passant par
» différens degrés, produisit tout ce qui pouvoit être utile
» à l'homme. »

Je n'entreprendrai pas de traduire tout ce que notre auteur dit de la formation de l'univers ; cela m'entraîneroit trop loin, & je serois obligé de me livrer à de longues discussions à cause de l'obscurité de son texte, qui d'ailleurs me paroît assez souvent altéré par le copiste. Je me contenterai donc de donner une idée de son système, autant qu'il me sera possible de le saisir.

F. 22, recto.

« Le mouvement ayant donné naissance à la chaleur,
» la chaleur contribua réciproquement à augmenter l'activité

(n) C'est-à-dire, que l'action de la parole de Dieu sur la matière, occasionna de la part de la matière une réaction, & que ces deux mouvemens opposés produisirent la chaleur.

(o) En comparant ce texte avec quelques autres expressions du même genre, que l'on verra dans la suite, je pense que l'auteur n'a pas voulu dire que le mouvement dura soi-

xante-dix mille ans, & le repos pareillement soixante-dix mille ans, mais que la rapidité de ce mouvement fut si grande, qu'elle répondit à l'espace que le mouvement le plus vite auroit pu parcourir en soixante-dix mille ans, & que l'agitation produite par ce mouvement n'auroit pu être calmée que dans un pareil laps de temps.

« du mouvement. De-là naquit une agitation extrême dans
 » toutes les parties de la matière, dont la mesure fut de soixante
 « mille deux cent cinquante ans. Cette opération ne dura que
 « quarante-huit heures. Cette agitation donna lieu à une divi-
 » sion de la matière; elle se sépara en plusieurs portions qui
 » s'élevèrent en raison de leur volatilité & de leur légèreté
 » respective. Douze couches de matière s'étant ainsi éle-
 » vées, la partie la plus grossière de la matière qui étoit
 » privée de mouvement & de chaleur, conçut le désir d'en
 » recevoir l'impression fécondante. La chaleur lui fut alors
 » communiquée par les parties supérieures, & cette commu-
 » nication la fit en même temps participer au mouvement,
 » car la chaleur l'ayant couverte, & pour ainsi dire, couvée
 » pendant quelque temps, les parties qui étoient en contact
 » immédiat avec la chaleur s'échauffèrent, entrèrent en
 » mouvement & s'élevèrent, non pas néanmoins à la hau-
 » teur des couches précédentes. Il se forma deux nouvelles
 » couches ou divisions, & ces quatorze divisions forment les
 » sept cieux & les sept terres. La mesure de cette partie plus
 » grossière de la matière qui donna naissance à ces deux der-
 » nières couches, est de neuf mille sept cent cinquante ans(p).
 » Toutes les couches ensemble répondent à une mesure de
 » soixante-dix mille ans; savoir, mille pour chacune des sept
 » terres, autant pour chacun des six cieux inférieurs, &
 » cinquante-sept mille pour le septième ciel.

» Dans la première opération qui donna naissance aux
 » douze premières couches, il n'y eut que division, &

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

(p) Il n'y a dans le texte que sept cent cinquante; mais comme le nombre exprimé ici doit former avec celui qui est exprimé plus haut, & qui est de soixante mille deux cent cinquante, la somme de soixante-dix mille, il est indubitable qu'il y a erreur dans l'un ou dans l'autre. Je pense que c'est dans celui-ci, parce que l'autre est répété deux fois sans aucune variation. Ces

nombre ne sont point exprimés en chiffres, & le premier mot du nombre sept cent cinquante peut valoir sept ou neuf, suivant la différente position des points diacritiques; cette ressemblance a pu donner lieu à l'omission des mots *mille & sept*, & au lieu de *neuf mille sept cent cinquante*, le copiste aura écrit *neuf cent cinquante*.

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

» point de combinaison, ou d'union génératrice ; dans la
» seconde au contraire il y eut une combinaison de la
» chaleur & du froid, une sorte d'accouplement. Chacune
» de ces opérations fut achevée en quarante-huit heures.
» Dans cette espèce d'union génératrice qui eut lieu dans
» la seconde de ces opérations, la chaleur fit la fonction
» du mâle, & le froid celle de la femelle. Leur union
» produisit l'humidité & la sécheresse, & de-là se formè-
» rent de nouvelles combinaisons : le froid uni à la sèche-
» resse, produisit la terre ; uni à l'humidité, il produisit
» [l'eau : la chaleur unie à la sécheresse, donna naissance
» au feu ; unie à l'humidité, elle produisit] l'air (*q*). Dans
» ces alliances, la chaleur fit toujours les fonctions du mâle,
» le froid au contraire tint toujours la place de la femelle.
» Au bout de quatre-vingt-seize heures, le mouvement &
» la chaleur prirent fin, les divisions qui étoient formées
» demeurèrent, les créatures des trois règnes parurent, &
» le monde fut entièrement formé. »

F. 24, recto
& verso.

Après avoir ainsi exposé son système sur la formation des quatre substances élémentaires, l'auteur entreprend d'expliquer d'une manière particulière la formation des sept cieux, & des sept astres *qui gouvernent toutes choses*. Il pose d'abord pour principe, que la légèreté est la cause (*illet*) de l'ascension, & la pesanteur la cause de la fixité, c'est-à-dire, de cette qualité des corps qui est opposée à la volatilisation ; que la chaleur est l'essence (*djawher*) de la légèreté, & le froid l'essence de la pesanteur ; enfin, que le mouvement est le caractère inséparable, la propriété nécessaire & constitutive (*sous*) de la chaleur, & le repos celui du froid.

« Tous les cieux, dit-il ensuite, n'ont pas été formés » en même temps. L'action de la chaleur élémentaire s'étant

(*q*) Ce qui est ici entre des [] ne se trouve point dans le texte, mais l'ensemble du système de l'auteur prouve qu'il faut l'y suppléer ; ce n'est vraisemblablement qu'une omission de copiste. On trouve la même chose dans Macrobe, *in Somn. Scip. l. 1, ch. 6*.

d'abord

» d'abord portée sur le principe aérien (r), à cause de la
 » ressemblance & des rapports de ces deux élémens, le
 » mouvement de celui-ci se communiqua bientôt aux
 » deux autres élémens, la terre & l'eau. L'eau étant moins
 » pesante que la terre, fut mise la première en mouve-
 » ment, & il s'en éleva une vapeur (s). Cette vapeur,
 » en s'élevant, rencontra le principe aérien, le choqua,
 » se mêla avec lui, & par la légèreté & la volatilité,
 » s'enfuit à une distance immense ; elle s'arrêta enfin &
 » forma le ciel de Saturne.

« L'action du feu continuoit cependant à imprimer le
 » mouvement au principe aqueux ; il s'éleva une fumée
 » moins volatile & moins abondante que la première vapeur,
 » la partie la plus subtile s'étant d'abord dégagée. Cette
 » seconde vapeur, quoique de la même nature que la
 » première, ne parvint pas au même degré d'ascension ;
 » lorsqu'elle eut épuisé toute la force qui la portoit en haut,
 » elle se fixa & forma le ciel de Jupiter.

« Le mouvement communiqué à l'élément aqueux par
 » le feu élémentaire, duroit toujours, & l'impression de
 » la rotation des cieux déjà formés, en augmentoit l'activité.

« Il fit élever successivement de la même manière plusieurs
 » autres couches de vapeurs, dont la volatilité alloit toujours
 » en diminuant par la perte que les précédentes émanations
 » avoient fait souffrir au principe de l'humidité, & qui
 » faisoit dominer de plus en plus le principe de la sèche-
 » resse ou l'élément terreux. Ces différentes couches de
 » vapeur, en se fixant au point où leur degré de volatilité

(r) Il y a dans le texte *lein*, l'humidité. La suite fait voir que c'est une faute, & qu'il devoit y avoir *hawa*, l'air.

(s) On aperçoit quelque rapport entre ces expressions & ce passage du Pimander, *ch. I, p. 9*. Λόγος ἄριστος ἐπέκει τῇ φύσει, & πῦρ ἀκράτον ἐξεπέδησεν ὅκ τ' ὑγρὰς φύσεως αἰὼν εἰς

ὑψος· κούφον δ' ἦν & οὐδὲ δραστήον τι αἶμα. Καὶ ὁ ἀνὴρ ἐλαφρὸς ὢν, ἠκολούθησε τῇ πνεύματι, ἀναβλαίνοντος αὐτὸ μέρους τῷ πυρὸς ἀπὸ γῆς & ὕδατος, ὡς δοκεῖν πρέμασθαι αὐτὸν ἀπὸ αὐτῶ. Γῆ δ' & ὕδωρ ἔμεινεν καθ' ἑαυτὰ συμμεμιγμένα ὡς μὴ διαρραγεῖν ἀπὸ τῷ ὕδατος· κινήματα δ' ἦν, διὰ τ' ἐπιφύεσθαι πνευματικὸν λόγον, εἰς ἀκρόν.

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

F. 25, verso.

» les portoit, formèrent le ciel de Mars, le ciel du Soleil,
» le ciel de Vénus, le ciel de Mercure; enfin le ciel le
» plus voisin de la terre, qui est celui de la Lune.

« Il faut maintenant expliquer comment les sept planètes
» ont été formées, pourquoi il n'y a qu'un seul astre dans
» chaque ciel, si ce n'est dans le ciel de la Lune, qui est
» parsemé d'un grand nombre d'étoiles (1); pourquoi enfin,
» les astres sont ronds, & non d'une forme carrée ou trian-
» gulaire. Après que les cieux eurent été formés, la chaleur
» qui est la même chose que le feu, se mêla avec le reste
» de ce même principe aérien qui avoit servi à la formation
» des cieux, mais dont une partie n'avoit pu être entraînée
» par la vapeur aqueuse, à raison de sa trop grande subtilité
» qui l'avoit soustraite à l'action de cet élément. De ce
» mélange du feu & de l'air furent formés les astres, le
» Soleil & la Lune; tous les astres ne sont donc autre chose
» qu'une matière lumineuse formée du feu & de l'air: cette
» matière lumineuse s'éleva & se réunit au sommet de la
» voûte des cieux; car les cieux s'étoient formés en voûte,
» à cause du vent & de la vapeur qui entroient dans leur
» substance. S'étant donc élevée jusqu'au sommet des cieux,
» la matière lumineuse se trouva retenue & comprimée par
» la voûte du ciel, & ne put pas satisfaire son degré de
» volatilité naturel, qui la portoit à s'élever encore plus
» haut. Alors toutes les parties étant comprimées les unes
» par les autres, elle lança des flammes & des étincelles,
» & commença à descendre du septième ciel, en s'étendant
» en longueur & en largeur. Une partie cependant resta
» suspendue au septième ciel. Le mouvement de la chute
» de cette matière lumineuse augmentant sa chaleur, le
» principe humide s'altéra, & le principe sec y domina
» de plus en plus; elle continua à s'éclater, & il s'en détacha
» successivement plusieurs portions. Ces portions ainsi

(1) Ce seul trait suffit, ce me semble, pour juger des connoissances astronomiques de notre auteur.

» détachées remontèrent vers le septième ciel , & la masse
 » principale continua à descendre. La portion de matière
 » lumineuse, qui étoit demeurée suspendue à la voûte du
 » septième ciel, devint comme l'ame dont ce ciel étoit le
 » corps , & c'est la planète de Saturne. La masse de matière
 » lumineuse qui continuoit à descendre , éprouvant tou-
 » jours dans sa chute une augmentation de chaleur & de
 » sécheresse, se divisa en un grand nombre de portions , &
 » chaque ciel qu'elle traversoit en retenoit une partie. Les
 » portions qui demeurèrent ainsi suspendues à la voûte du
 » sixième & du cinquième ciel, formèrent les planètes de
 » Jupiter & de Mars. Lorsque la masse de la matière lumi-
 » neuse fut parvenue au quatrième ciel , elle s'y arrêta , ses
 » parties se rapprochèrent , prirent une forme ronde , &
 » formèrent le Soleil. On a déjà dit qu'après la formation
 » de Saturne , il s'étoit de nouveau élevé vers le septième
 » ciel quelques portions échappées de la masse de la matière
 » lumineuse ; mais ces portions ne purent s'y fixer , parce
 » que le septième ciel avoit retenu autant de matière lumi-
 » neuse que sa nature le comportoit , & qu'il en étoit pour
 » ainsi dire saturé. Ces portions surabondantes furent donc
 » obligées de redescendre vers les cieux inférieurs ; la même
 » chose arriva dans le ciel de Jupiter & dans celui de Mars :
 » tout cet excès de matière lumineuse étant parvenu au
 » quatrième ciel , y rencontra un grand nombre de sem-
 » blables portions surabondantes que le Soleil avoit laissé
 » échapper. Tous ces éclats de la matière lumineuse se cho-
 » quèrent , & s'étant réunis , descendirent vers le troisième
 » ciel qui en retint une portion dont se forma l'astre de
 » Vénus. Le reste continuant à descendre, traversa le second
 » ciel ; la portion qui demeura suspendue dans le second
 » ciel, forma l'astre de Mercure , & tout le reste se réunit
 » dans le premier ciel. Ce résidu n'étoit plus homogène , il
 » participoit aux qualités des six astres déjà formés. Les
 » portions émanées du Soleil se réunirent en un seul corps ,
 » & formèrent la Lune ; c'est pour cela que la Lune tire sa

» lumière du Soleil , & efface l'éclat des autres astres : les
» parties émanées des autres planètes se divisèrent en un
» grand nombre de portions , & formèrent toutes les
» étoiles.

F. 27.

» Les portions surabondantes de la matière lumineuse ,
» en descendant du ciel de Saturne , laissèrent dans les cieux
» deux traces de leur passage : ces traces sont ce qu'on appelle
» *burdj*, c'est-à-dire, *maison* ou *signe* du zodiaque. Les deux
» traces formées par le passage des émanations de Saturne ,
» sont le Capricorne & le Verseau ; le premier est froid &
» sec , & le second chaud & humide. Il en fut de même des
» autres astres ; les émanations de chacun d'eux laissèrent deux
» traces. Les deux traces formées par les émanations de
» Jupiter , sont le sagittaire & les Poissons ; le premier est
» chaud & sec , & le second froid & humide. Le Bélier &
» le Scorpion furent formés par le passage des émanations de
» Mars ; le Bélier est chaud & sec , & le Scorpion froid &
» humide. Les émanations du Soleil ne laissèrent qu'une seule
» trace , c'est le Lion qui est chaud & sec. La Balance & le
» Taureau furent formés par les émanations de Vénus ; la
» Balance est chaude & humide , le Taureau est froid & sec.
» Les deux traces formées par le passage des émanations de
» Mercure , sont les Gémeaux & la Vierge ; le premier de
» ces signes est chaud & humide , le second froid & sec.
» Enfin , l'excès de la matière lumineuse qui avoit servi à
» la formation de la Lune , ayant été séparé de cet astre ,
» laissa pareillement une trace de son passage (c'est le
» Cancer qui est froid & humide (u)). Voici maintenant la
» raison pour laquelle les émanations du Soleil ne laissèrent
» qu'une trace , tandis que celles des autres astres en laissèrent
» deux ; les émanations de Saturne & des autres planètes ,

(u) Cette dernière phrase n'est point ici dans le texte , mais j'ai cru devoir la suppléer , d'après un autre passage où on lit : la Lune n'a qu'un seul signe du zodiaque , le Cancer ,

qui est froid & humide , f. 53 , verso l. 2.

Voyez sur tout ce texte , *Macrob. in Somn. Scip. l. 1 , ch. 21.*

» à l'exception du Soleil & de la Lune , étoient de deux
 » natures. Une partie s'étoit échappée du corps même de
 » l'astre dans le temps de sa formation ; l'autre partie étoit
 » composée des éclats de la masse lumineuse , qui s'étoient
 » élevés vers ces planètes après leur formation , & n'avoient
 » pu s'y fixer , parce que leur ciel en étoit déjà saturé.

» Le Soleil au contraire ayant absorbé dans sa formation
 » toute la masse de la matière lumineuse , il ne s'éleva ,
 » après qu'il fut formé , aucunes portions surabondantes vers
 » lui , & ses émanations ne consistoient que dans les portions
 » qu'il laissa échapper dans le temps de sa formation. Ainsi
 » les émanations de Saturne & des autres planètes étoient
 » de deux sortes : celles du Soleil & de la Lune , qui ne fut
 » formée que des émanations du Soleil , étoient absolument
 » homogènes.

Je crois que cette exposition abrégée du système de
 notre auteur sur la formation des cieux & des corps célestes ,
 suffit pour donner une idée de ses connoissances en astro-
 nomie. Entendons-le maintenant parler de la minéralogie
 & des substances végétales & animales.

» Tous les corps sublunaires doivent leur existence à *F. 49, red.*
 » l'action des corps célestes. Les cieux ne furent pas plutôt
 » formés , qu'ils commencèrent à se mouvoir ; leur rota-
 » tion produisit un mélange des parties grossières & des
 » parties subtiles de la matière : les élémens se rapprochè-
 » rent & s'unirent les uns aux autres par une alliance géné-
 » ratrice. De ces opérations , résultèrent les substances des
 » trois règnes ; les minéraux furent formés les premiers :
 » ces corps morts & sans vie répondent à l'état des sphères
 » célestes au premier instant de leur formation ; elles
 » n'étoient encore que des corps foibles , ténébreux , ina-
 » nimés , & elles n'avoient qu'une puissance corporelle.
 » Les astres n'étoient point encore formés pour animer
 » les sphères célestes. La partie la plus subtile de la matière
 » qui s'étoit élevée , & dont les sept cieux avoient été
 » formés , exerçant sur la partie plus grossière qui étoit

» demeurée en bas, le même empire que l'ame exerce
» sur le corps, lui imprima le mouvement; ce mouvement
» donna naissance aux substances minérales, divisées en
» trois cent soixante espèces, nombre qui répond à celui
» des degrés de la circonférence des cieux.

» Les astres ayant été formés, devinrent les ames des
» sphères célestes, & cette nouvelle puissance des cieux
» agissant concurremment avec la première sur la matière
» sublunaire, y produisit des corps animés, mais dont la
» vie n'étoit qu'imparfaite, parce que le mouvement des
» cieux n'avoit encore acquis qu'un foible degré d'activité.
» Les corps produits par le concours de ces deux puissances,
» sont ceux du règne végétal.

» Lorsque le mouvement des sphères célestes eut acquis
» toute sa force, cette nouvelle puissance unie aux deux
» premières, produisit les substances animales par l'action
» qu'elle exerçoit sur la matière sublunaire.

» Ainsi les animaux réunissent le corps, l'ame, c'est-à-
» dire, la vie & le mouvement, parce qu'ils sont le produit
» de l'action des trois puissances célestes, les cieux, les
» astres & la rotation des corps célestes. Les végétaux qui
» n'ont pour principes de leur formation que les cieux &
» les astres, ne sont que des corps animés, mais privés
» de mouvement. Les minéraux sont des substances pure-
» ment corporelles, également dénuées de mouvement &
» de vie, parce qu'ils ne doivent leur formation qu'aux
» sphères célestes dans leur état d'inertie, sans le concours
» d'aucune autre puissance.

» Parmi les substances du règne minéral, il y a différens
» degrés de perfection; les plus parfaites sont les minéraux
» fusibles, dont le nombre est égal à celui des planètes.
» Chacun de ces métaux appartient à une des planètes; le
» plomb à Saturne, l'étain à Jupiter, le fer à Mars, l'or
» au Soleil, le cuivre à Vénus, le vis-argent à Mercure,
» & l'argent à la Lune. Les uns sont mâles, ce sont le

» plomb, le fer & l'or; d'autres femelles, & de ce sexe
 » sont le cuivre & l'argent (x); le vif-argent est tantôt mâle;
 » & tantôt femelle. On distingue dans chaque métal le
 » corps & l'esprit, & chacun d'eux participe aux qualités
 » de l'astre sous la domination duquel il est, & à celles des
 » signes du zodiaque assignés à cet astre. Ainsi le plomb
 » participe des qualités du Capricorne & du Verseau, qui
 » sont les deux signes dépendant de Saturne; le Capricorne
 » est le corps de cet astre, & le Verseau son esprit : le
 » premier est froid & sec, le second chaud & humide :
 » dans l'un de ces deux signes il agit par les qualités de
 » son corps, & dans l'autre par celles de son esprit.

On trouve de pareils détails sur les autres métaux. Un grand nombre d'autres substances minérales, de pierres, de sels, &c. sont classés de la même manière, avec celui des métaux auquel elles paroissent avoir plus de rapport, sous la domination des sept planètes. Voyons comment l'auteur explique la formation de quelques-uns de ces métaux.

« Le vif-argent est un corps fusible; il doit son origine
 » à une portion d'eau renfermée & resserrée dans la mine.
 » Cette portion d'eau, volatilisée d'abord par l'action de la
 » chaleur, s'éleva vers le sommet de la mine, & ne trouvant
 » point d'issue, s'y attacha en forme de vapeur; elle s'y
 » refroidit insensiblement, ses molécules se rapprochèrent,
 » & repassant à son premier état, elle se convertit en eau,
 » & fut reportée par sa pesanteur au fond de la mine. Une
 » nouvelle volatilisation produisit le même effet que la
 » première, & fut suivie d'un second refroidissement qui la
 » réduisit à sa nature primitive. Ces opérations se répétè-
 » rent plusieurs fois, mais à chaque nouvelle volatilisation,
 » la substance aqueuse s'atténua & devenoit plus spiritueuse
 » & plus légère; elle retenoit toujours quelque nouvelle

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

F. 53, verso.

(x) L'auteur ne marque pas le sexe de l'étain; c'est sans doute une omission dans notre manuscrit.

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

» portion de la chaleur qui la réduisoit en vapeur, & cette
» chaleur augmentoit celle qu'elle avoit reçue dans la
» première formation; car l'eau dans son principe avoit
» été combinée avec la lumière, & c'est-là la cause de sa
» fluidité, & ce qui l'empêche d'être un corps solide comme
» la pierre. Par l'augmentation du principe de la chaleur
» cette eau acquit la propriété de dissoudre les corps, toute
» substance chaude & humide étant naturellement dissolvante;
» elle s'empara donc du soufre, le fit entrer en dissolution, se
» l'incorpora, & par une longue digestion & une douce
» coction, l'esprit du soufre pénétra les parties de l'eau,
» principe du vif-argent, & devint l'esprit du vif-argent. La
» fluidité de l'eau servit de *gluten* pour retenir les molécules
» sèches du soufre, & la sécheresse du soufre donna à ce
» corps composé un degré d'adhérence suffisant pour l'em-
» pêcher de se diviser comme l'eau, & de se mêler avec
» les fluides.

F. 54, verso,
& 61, recto.

» Le vif-argent est le principe de tous les métaux; la
» variété de leurs couleurs, de leurs saveurs & de leurs
» odeurs, ne vient que des lieux où ils se sont formés,
» & de l'action des quatre principes élémentaires dans leur
» formation. Ils ont tous pour base le vif-argent & devoient
» tous être de l'or; leur substance est la même que celle
» de ce métal, mais divers accidens survenus pendant leur
» formation, l'ont arrêtée & les ont modifiés sans altérer
» leur substance primitive.

F. 63, recto.

« Le vif-argent étant ainsi formé, le corps de ce métal
» étoit chaud & humide, & son esprit froid & sec; c'est
» pour cela que le vif-argent est sous la domination de
» Mercure; car des deux signes du zodiaque attribués à cet
» astre, l'un, celui des Gémeaux, qui est son corps, est
» chaud & humide; l'autre, qui est la Vierge, est froid &
» sec. Le principe humide occupoit donc la surface des
» molécules du vif-argent, & le principe sec étoit dans
» l'intérieur; le lieu où le vif-argent s'étoit formé, étant
» d'une température modérée, & exempt de toutes sub-
stances

» tances salines, amères, acides ou fétides, ce métal entra
 » en fermentation par l'effet de la chaleur unie à l'humidité;
 » il se volatilisa, l'adhérence de ses molécules fut détruite,
 » & la chaleur de la fermentation pénétra ces molécules
 » elles-mêmes; la chaleur s'unit au principe sec qui occu-
 » poit l'intérieur du vif-argent, & augmenta son énergie.
 » Ce principe parvint ainsi à dominer dans ce métal, se
 » porta à la surface & le coagula également dans toutes ses
 » parties : le froid qui entroit dans la première combinaison
 » du vif-argent disparut, & il ne resta plus dans ce nouveau
 » composé que le principe de la chaleur uni au principe
 » de l'humidité, & ce même principe uni à celui de la
 » sécheresse. Ces deux combinaisons, qui sont l'air & le feu,
 » donnèrent naissance, par leur mélange, à la couleur rouge
 » qui parut à la surface du métal. La saveur de l'or est douce,
 » parce que la douceur tient le milieu entre les saveurs,
 » comme le Soleil entre les planètes. La grande pesanteur
 » de l'or est causée par la densité de ce métal, c'est-à-dire,
 » par le rapprochement extrême de ses molécules; & la
 » cause de cette densité est la parfaite dissolution du vif-
 » argent. Le principe de la sécheresse occupant la surface
 » des molécules de l'or, comprime & retient le principe
 » de la fluidité, rapproche les parties de ce métal & aug-
 » mente sa pesanteur spécifique. »

Telle est la manière dont notre auteur explique la formation de chaque métal en particulier, & d'un grand nombre de substances minérales qu'il regarde comme des métaux commencés, dont la métallisation a été interceptée par divers accidens.

En lisant les détails dans lesquels il entre sur la production des corps métalliques dans l'origine du monde, & sur leurs affinités avec les sphères célestes, les astres & les signes du zodiaque, je m'étois attendu à trouver dans la suite de son ouvrage, des instructions sur la manière de procéder à la recherche de la pierre philosophale. Cependant je n'y ai rien trouvé de semblable; cela me porte à

Tome IV.

U

conjecturer que l'auteur avoit réservé cette matière pour le second traité qu'il annonce comme la suite de celui-ci, & qu'il dit avoir intitulé : *De la création & de la créature.*

Il ne me reste plus qu'à donner quelques exemples des questions qu'il se propose sur la formation des substances végétales & animales, & de la manière dont il les résout. Je choisirai celles qui ont le moins d'étendue, afin de ne point abuser de la patience du lecteur.

F. 89, recto. L'auteur se demande pourquoi toutes les graines & les noyaux ont une fente; & voici ce qu'il répond.

« La reproduction ne peut se faire que par voie de génération, & il n'y a point de génération sans l'union du mâle & de la femelle. Les plantes n'ayant qu'une chaleur médiocre & une vie imparfaite, ne peuvent pas, comme les animaux, se transporter d'un lieu à un autre; c'est pour cela que les deux sexes n'y sont pas séparés comme dans les animaux; elles ont cependant la distinction des deux sexes, mais ils sont réunis dans un même lieu, & c'est pour cela que toutes les graines ont une fente.

On voit que par cette fente, l'auteur entend l'insertion & l'implantation du germe dans le corps de la graine : voici un autre exemple pris du règne végétal.

F. 88, verso. « Pourquoi vient-il des feuilles sur les arbres ?

« Les fruits & les graines sont aux plantes, ce que sont aux animaux leurs petits & la liqueur spermatique. Quant aux feuilles, ce sont des fruits commencés, mais dont l'entière formation a été arrêtée par le souffle des vents chauds. L'action de ces vents, en se communiquant jusqu'aux parties intérieures des arbres, excita la partie la plus ténue de leur substance à se porter vers les extrémités supérieures. Elle ne demeura pas assez long-temps dans l'intérieur des arbres pour y subir toute la coction qui devoit la faire passer à l'état de fruit. Cette substance s'étant ainsi soustraite à l'action génératrice, & l'opération fécondante n'ayant été que commencée, elle ne produisit

» que des feuilles, au lieu de fruit, à proportion du degré
 » de fécondation qu'elle avoit éprouvé. »

Le dernier exemple que je prendrai du règne végétal, renferme deux questions.

« Pourquoi certains fruits & certaines graines ont-ils
 » une figure ronde, & les autres une forme alongée ?

La première de ces formes est dûe, suivant notre auteur, à la largeur de la matrice dans laquelle elles ont été formées & à l'abondance de l'air ; l'autre est l'effet d'une matrice étroite & d'une abondante humidité.

« La sève s'étant portée dans les vases où doit se faire
 » la fécondation, y trouve un espace vide & une certaine
 » dose d'humidité : la chaleur de la digestion ou coction
 » de la sève se communiquant à cette humidité, la résout
 » en vapeur ; & cette vapeur produit un vent qui s'agite
 » dans la matrice pour chercher une issue. L'action du vent
 » se communique à la liqueur séminale & lui fait prendre
 » un mouvement circulaire : si la matrice est large, le fruit
 » ou la graine s'arrondit ; si au contraire la matrice est étroite,
 » & que le vent & la vapeur produite par la fécondation
 » ne puissent s'y mouvoir avec liberté, la liqueur séminale
 » faisant effort pour se soustraire à la chaleur, fuit & prend
 » une figure alongée. »

Je choisirai pour exemple dans le règne animal, un petit nombre de questions relatives à la production des dents. »

« Pourquoi les animaux ont-ils des dents dans la bouche ?

« C'est un effet de la chaleur. Les dents sont une espèce
 » de plante ; elles tirent leur origine de la substance des
 » os : les os étant coagulés par la force du principe ignée,
 » & ayant acquis un degré de sécheresse & de solidité
 » éminent, une partie de la substance destinée à leur
 » formation se trouva superflue. Cette substance étoit de
 » la même nature que les os, mais comme ils avoient reçu
 » toute leur perfection, elle ne pouvoit plus être employée
 » à sa destination. La chaleur continuant toujours à agir
 » sur elle, elle s'éleva pour se soustraire à son action. Étant

U ij

LE LIVRE
 DU SECRET
 DE LA
 CRÉATURE.

F. 90, recto
 & verso.

F. 94, verso.

» parvenue jusqu'à la bouche, elle y germa, l'action de
» l'air la coagula, & de-là se formèrent les dents.

« Pourquoi les dents sont-elles divisées?

» Parce que la substance osseuse dont elles sont formées
» est le superflu de tous les membres, & par conséquent a
» des qualités différentes. Cette substance s'est divisée à
» raison des différentes qualités des membres qui l'avoient
» fournie, & elle a formé différens germes.

F. 95, recto.

« Pourquoi les dents sont-elles blanches & non pas
» noires?

» C'est un effet de l'action combinée de l'humidité &
» de la chaleur. Les dents étant exposées tantôt à l'action
» de l'humidité, tantôt à celle de la chaleur, s'échauffent
» & s'humectent alternativement; c'est-là la cause de leur
» blancheur, de même que nous voyons qu'il arrive par
» l'action successive de la rosée & du soleil.

« Pourquoi les dents tombent-elles?

» C'est l'effet d'un excès d'humidité. L'humidité se
» portant en trop grande abondance aux racines des dents,
» le principe de la sécheresse s'y affoiblit, il n'a plus assez
» de force pour resserrer & contenir les dents, & elles
» tombent. Ainsi la terre retient les plantes tant qu'elle
» n'est que médiocrement humectée; mais lorsqu'elle est
» trop abreuvée d'eau & qu'elle est devenue comme de la
» boue, elle n'a plus la force de les soutenir. »

On voit suffisamment par ces exemples, de quel genre
sont les questions que l'auteur se propose & les solutions
qu'il en donne. Je m'étois d'abord proposé de joindre à
cette notice une table des chapitres ou paragraphes, mais
j'ai reconnu que les titres de ces paragraphes n'indiquoient
le plus souvent que très-imparfaitement leur objet, &
qu'ils sembloient être mis au hasard; d'ailleurs je ne pense
pas que l'on soit tenté de faire une étude sérieuse de cet
ouvrage; si quelque chose mérite attention, ce sont les
termes de physique, de minéralogie & d'histoire naturelle,
dont la signification est quelquefois inconnue à nos lexico-

graphes, ou n'est indiquée par eux que d'une manière vague & incertaine. Ce n'est que par la combinaison de plusieurs textes rapprochés, qu'on découvre leur signification précise. J'ai promis de traduire l'adjuration qui termine ce manuscrit, & c'est par-là que je finirai cet extrait qui n'est déjà que trop long.

LE LIVRE
DU SECRET
DE LA
CRÉATURE.

« Nous voilà arrivés à la fin du livre des Causes, auquel
» Bélinous a donné le nom de *Djamé alaschya*, c'est-à-dire,
» *Recueil universel*. C'est moi Sadjious qui ai traduit le livre
» des Causes du sage Bélinous, savant dans l'art des talismans
» & des prodiges. J'ai découvert les secrets qui étoient
» cachés dans ce livre, en donnant une explication claire
» de ce que Bélinous avoit mis par écrit, & j'ai laissé cela
» à mes enfans & à mes descendans, aux sages & aux
» enfans des sages. Je défends à toute personne, entre les
» mains de qui ce livre tombera, de le communiquer à
» qui que ce soit, si ce n'est à un sage qui soit digne de
» le connoître, ou à un homme savant, de la race des sages;
» car ce livre contient le secret de la création. C'est ce
» secret caché par Hermès, qui le plaça devant lui, dans
» le souterrain; & en ferma l'entrée par un talisman, afin
» qu'il ne tombât point en d'autres mains que dans celles
» d'un sage, ainsi que je l'ai rapporté au commencement
» de ce livre. Cachez-le donc, car Hermès notre père
» dans la science, & notre maître, le chef des sages, l'a
» caché, lui qui étoit instruit des plus sublimes sciences.
» Puisqu'il l'a caché, vous devez aussi le tenir caché en
» suivant l'exemple de votre père. Ne le montrez donc
» point à celui qui n'en est pas digne, & ne souffrez point
» que les insensés participent à votre science. Je vous en ai
» suffisamment avertis, conservez donc mon livre, demeurez
» attachés à mes préceptes: en quelque lieu que vous alliez,
» qu'ils vous servent de chefs. »

F. ult. verso.

Ce manuscrit est d'une assez mauvaise écriture; il me paroît très-souvent rempli de fautes, & je n'en suis pas surpris: l'obscurité des matières peut avoir rendu le texte

inintelligible au copiste, & aura occasionné un grand nombre de fautes.

Les feuillets du manuscrit sont numérotés, mais il y a un cahier tout entier renversé par la faute du relieur; il n'y a point de réclame au bas des pages, cependant le dernier mot de chaque feuillet est répété au commencement du feuillet suivant. Il y a une transposition après le 54.^e feuillet, & il faut passer tout de suite au 61.^e. Les feuillets intermédiaires doivent être placés entre le 93.^e & le 94.^e

Au bas du dernier feuillet on lit ces mots : « Ce livre a » été écrit par Mohammed Rakeb alhanéfi alélali, au collège » Daïlomia dans la ville du Caire, le 12 de Djoumadi- » lakher 958 (17 juin 1551). Il a été copié sur un ancien » exemplaire daté du mois de Dhoulkaada 343 (mars 955), » dans lequel il y avoit des fautes & des déchirures. Par- » donnez, lecteurs, & soyez indulgens. »

Une note qu'on lit sur le premier feuillet recto, nous apprend que cet ouvrage a été commenté par un chrétien nommé Aoun, fils d'Almondar alortodokschi, qui a intitulé son commentaire : *Ferdous alhikmat*, le *Paradis de la Science*.



NOTICE

Des différens articles qui se trouvent contenus dans le Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, coté 7592.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

LE Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, coté 7592, est un *in-f.* relié en maroquin rouge, contenant cent soixante-douze feuillets ou trois cent quarante-quatre pages de vélin, d'une écriture assez belle, assez facile à lire, malgré de fréquentes abréviations, & qui paroît être du 13.^e siècle. Ce Manuscrit étoit anciennement de la Bibliothèque de Colbert; il contient l'ouvrage d'Isidore de Séville, *sur les Origines*, qui remplit tout le volume; seulement à la fin, & au verso de la dernière feuille, on trouve quatre Lettres, dont deux sont du Pape Alexandre III, une du Pape Innocent III, l'autre d'un Cardinal; ce qui forme en tout cinq articles, dont il sera rendu compte successivement dans cette Notice.

ARTICLE PREMIER.

Ouvrage d'Isidore de Séville sur les Origines.

L'OUVRAGE d'Isidore est bien connu. Les Biographes ont aussi rassemblé à peu-près tout ce qui peut se savoir concernant la personne de l'Auteur. On ne pourroit en parler un peu au long, sans répéter ce qui se trouve dans le *Jugement des Savans* par Baillet (1), dans le *Bibliotheca* (1) Tom. II, pag. 202, *media & infima latinitatis* de Fabricius, & dans un grand édit. in-4.^o

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

nombre d'autres ouvrages , & sur-tout dans la préface de l'édition in-f.^o des œuvres du Prélat Espagnol. Tout ce que je dois me permettre ici , est de rappeler que l'ouvrage *des Origines & Etymologies* , étant une compilation de beaucoup d'ouvrages anciens qui n'existent plus , ne laissera pas dans tous les temps d'être précieux. Les Savans , il est vrai , pourroient aujourd'hui relever bien des erreurs dans ce livre. On peut dire encore , que l'érudition de l'Auteur n'étoit pas universelle , & qu'il n'a pas toujours connu tous les ouvrages où il étoit traité des matieres dont il parle. Ajoutons , si l'on veut , qu'il peut lui être reproché de n'avoir pas présenté , dans le meilleur ordre possible , les sciences dont il parcourt le cercle. Malgré ces défauts , il est toujours constant que la lecture du livre *des Origines* est une lecture très-utile ; & c'est ainsi qu'ont pensé tous les véritables Savans , particulièrement le célèbre Vossius (Gérard Jean) , que l'on ne peut soupçonner de partialité ni d'aveuglement sur le compte d'Isidore , puisqu'il le reprend & le critique assez fréquemment.

L'ouvrage *des Origines* a été imprimé plusieurs fois , tant séparément , que collectivement avec les autres ouvrages d'Isidore ; l'édition réputée la meilleure , est celle que le Pere Bénédictin , Jacques du Breul , a donnée en 1601 à Paris , & qui a été suivie exactement dans l'édition de Cologne , en 1617. On ne sauroit accuser le savant Religieux d'avoir négligé aucuns des soins qui pouvoient rendre son édition parfaite. Il paroît qu'il avoit consulté tous les bons manuscrits qui pouvoient être à sa portée ; mais celui que j'ai examiné n'a point été connu de lui ; & il m'a paru qu'une collation exacte de ce manuscrit ne feroit pas inutile , au cas où quelque Savant penseroit à donner une nouvelle édition d'un ouvrage qui aura toujours son prix. Je ne me suis point proposé d'offrir ici le résultat d'une collation entière. Je ne présenterai point le tableau complet de toutes les variantes que fournit le manuscrit. J'avoue que je n'en ai point fait le relevé d'un bout

bout à l'autre. Seulement, j'ai comparé avec attention le manuscrit avec l'imprimé, livre par livre, chapitre par chapitre; j'ai noté avec soin les principales différences qui s'y peuvent remarquer; & je donnerai simplement le tableau des variantes des vingt-trois premiers chapitres du premier livre. Ce travail m'a paru suffisant pour mettre un nouvel éditeur en état de juger sainement de l'utilité, sinon de la nécessité, dont seroit une collation complete de ce manuscrit, l'un des meilleurs de tous ceux d'Isidore, qui se trouvent en grand nombre dans la bibliothèque du Roi.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

Remarques préliminaires.

1°. D'abord, j'ai observé que le manuscrit ne présente pas tout ce qui se lit dans l'édition du P. du Breul, & qu'il est en général fort abrégé.

2°. Il s'y trouve fréquemment des lacunes non marquées qui sont assez considérables; par conséquent il ne peut presque nulle part tenir lieu de l'imprimé.

3°. Quelquefois aussi le manuscrit présente quelque chose de plus que le texte connu; par exemple, dans le paragraphe (1) qui traite du *nom*, à la définition de l'*agnomen*, le texte imprimé dit seulement: *Extrinsicus enim venit agnomen ab aliquâ ratione*; le manuscrit ajoute, *vel virtute*.

(1) *Lib. I.
C. VII.*

4°. Quoique le manuscrit offre un assez grand nombre de bonnes variantes qui aideroient à donner le texte plus correct, il s'en faut beaucoup qu'il pût suffire à le rendre complètement exact. Le texte d'Isidore, dans l'état où le présente l'édition de du Breul, est encore tellement fautif, que l'Auteur paroît plusieurs fois en contradiction avec lui-même. Les leçons du manuscrit feroient disparaître quelques-unes de ces taches, mais en laisseroient subsister d'autres: telle est celle qui se trouve au même chapitre qui vient d'être cité, dans l'endroit où il est question des noms appellatifs. Le texte imprimé porte que les noms

Tome IV.

X

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

appellatifs se divisent en vingt-huit espèces, *hac in viginti octo species dividuntur* ; le manuscrit porte seulement, *in viginti species*. L'imprimé dit trop, le manuscrit point assez ; l'énumération qui suit, & qui est conforme dans les deux exemplaires, de quelque manière qu'on la coupe, ne donne, ni plus de vingt-sept, ni moins de vingt-cinq espèces de ces noms appellatifs.

5°. Le copiste à qui on doit ce manuscrit, n'étoit pas savant dans le grec ; la plupart des mots grecs qui se rencontrent dans l'ouvrage, sont mal écrits & corrompus ; plusieurs ne sont écrits qu'en caractères latins, tels que tous les noms des maladies, dont l'auteur fait le dénombrement au quatorzième livre, où il est traité de la médecine.

COMPARAISON livre par livre, chapitre par chapitre.

Le manuscrit du Roi commence par la courte Lettre d'Isidore à Braulion, qui se trouve la troisième dans la suite des Lettres qu'on rencontre à la page 693 de l'édition de du Breul.

Suivent les Lettres que le même P. du Breul a mises à la tête, & avant l'index des chapitres, de l'ouvrage des Origines.

- 1°. Celle de Braulion à Isidore, *O pie domine.*
- 2°. D'Isidore à Braulion, *Quia te incolumem.*
- 3°. De Braulion à Isidore, *Solet reperi.*
- 4°. D'Isidore à Braulion, *Sanctitatis.*
- 5°. La courte Lettre par laquelle Isidore envoie à Braulion l'ouvrage sur les Origines : *En tibi sicut pollicitus sum.*

Immédiatement après cette Lettre, sans mutation de caractères, sans alinea, suivent ces mots : *ut valeas quod requiris citò in hoc corpore invenire, hac tibi, lector, pagina monstrat de quibus rebus in singulis libris conditor hujus codicis disputavit* ; puis, vient l'énumération des sujets traités dans chaque livre, mais non des divisions par chapitres.

Après cette énumération, se trouve répétée la courte

Lettre d'envoi dont j'ai fait mention ci-dessus , mais ici elle est adressée à Sisebute, *Domino & filio Sisebuto Isidorus: En tibi, sicut pollicitus sum.*

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES,

On trouve ensuite l'énumération des chapitres dont est composé le premier livre. Le manuscrit n'en donne que vingt-cinq; l'édition de du Breul en offre quarante-quatre.

Cette différence vient de ce que le manuscrit comprend quelquefois sous le titre d'un seul chapitre, ce qui, dans l'édition de du Breul, est divisé sous plusieurs titres. Par exemple, le sixième chapitre du manuscrit, sous le seul titre *De grammaticâ*, comprend ce qui, dans l'édition de du Breul, est divisé en dix chapitres sous dix titres différens.

Le second livre est comme divisé en deux livres, dont l'un traite de la rhétorique, l'autre de la dialectique : du reste, les sous-divisions en chapitres sont les mêmes; vingt-un pour la rhétorique, dix pour la dialectique, en tout trente-un, comme dans l'imprimé.

Les divisions & subdivisions du troisième livre ne se rapportent point, quant au nombre, avec celles de l'imprimé, mais sont plus exactes dans le manuscrit. Ce livre traite de quatre sciences; l'arithmétique, la géométrie, la musique & l'astronomie : chaque science a son article séparé dans le manuscrit, &, à la tête de chaque article, une sous-division en chapitres, plus distincte que celle qui est dans l'édition de du Breul.

Il y a même ici une différence notable, toute à l'avantage du manuscrit. Au chap. VIII^e. dans le manuscrit (VII^e. de l'imprimé) de l'article arithmétique, chapitre intitulé, *De tertiâ divisione totius numeri*, après ces mots :

Superficialis numerus est, qui non solum longitudine continetur, ut trigonus, quadratus, quinquangulus, vel circulares numeri, & ceteri qui semper in plano pede continentur; le manuscrit ajoute, ce qui n'est pas dans l'imprimé : *hic figurae adjicienda sunt;* &, en effet, il donne la configuration de chacun des nombres que l'Auteur appelle ici *superficiales*. Cette configuration ne se trouve pas non plus dans

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

l'imprimé. *Trigonus numerus*, est ita ; *quadratus numerus*, est ita ; *quinguangulus*, est ita ; *circularis numerus*, est ita ; qui, dùm similiter multiplicatus fuerit, à se inchoans ad se convertitur; verbi gratiâ, quinquies quinti, vigies quinquies, ita . *Solidus numerus*, est qui longitudine & altitudine continetur; ut sunt pyramides, qui ut modum flammæ consurgunt, ita : cubus, ut sunt tessera, ita : sphaera, quibus est æqualis undique rotunditas, ita .

J'ajoute que la même différence, & presque les mêmes figures se retrouvent au chapitre x^e. du manuscrit (xii^e. de l'imprimé), de l'article de la géométrie; chapitre, qui traite de ce que l'Auteur appelle les figures solides.

Au contraire, dans le chapitre suivant, qui est intitulé *De differentiâ arithmetica geometriæ & musicæ*, l'imprimé paroît beaucoup plus correct que le manuscrit; dans celui-ci, il est difficile d'entendre les dernières lignes de ce chapitre:

Secundùm musicam ita: quâ primi parte superat medius primum, ex eâdem extremi parte superatur medius ab extremo; ut putâ VI & VIII duabus partibus superant quæ duæ partes tertiâ media VIII, ab ultima nomina quæ est XII:

dans l'imprimé on lit de la manière suivante, plus correcte ce semble, & un peu plus intelligible:

Secundùm musicam ita, quâ parte superat medius primum, eâdem parte superatur medius ab extremo, ut putâ VI & VIII duabus partibus media superant, quæ duæ partes tertiâ mediâ VIII (Sic) superantur ab ultimâ nonâ:

cependant il faut avouer que cette dernière leçon elle-même a besoin de commentaire: en général, le chapitre de la musique est fort incorrect dans le manuscrit.

Le quatrième livre est divisé dans le manuscrit comme dans l'imprimé.

DES MANUSCRITS DU ROI. 165

Les divisions du cinquième livre sont moins nombreuses dans le manuscrit, il n'y a que vingt-huit chapitres; il y en a trente-neuf dans l'imprimé: cela vient de ce que ce cinquième livre est comme partagé en deux parties, dont la première traite des Lois, & contient vingt-sept chapitres; la seconde traite de la division du temps, & est partagée en douze articles.

Le canon chronologique qui est à la fin de ce livre, ne se termine pas dans le manuscrit comme dans l'imprimé. Dans le manuscrit on lit :

Eraclius ann. XXVII; hujus quarto & quinto religiosissimi principis Sisebuti Hispaniâ Judæi batizantur. Residuum sextæ ætatis tempus Deo soli cognitum est. Colligitur omne tempus ab exordio mundi usque in presentem glebam recessu tthm principis, anno X qui est æra det XLVI VDCCC LVI. (Sic.)

A la tête du sixième livre, il n'y a point d'index particulier des chapitres; mais ce livre se trouve divisé ensuite en quatre articles séparés, traitans de l'Écriture sainte, des bibliothèques, des livres considérés matériellement, & des canons évangéliques; articles, dont les subdivisions sont les mêmes, à une seule près, que la subdivision totale de ce livre dans l'imprimé.

La table du cycle pascal qui se trouve dans ce sixième livre, n'est nullement semblable dans le manuscrit & dans l'imprimé. Comme cet article peut être intéressant, j'ai cru devoir le copier exactement en entier; le voici.

Ciclus primus decemnuennalis.

Com. II. id. apr.	lun. XXII.
B. Com. VI. KL. apr.	lun. XVI.
Em. XVI. KL. mai.	lun. XVII.
Com. VI. id. apr.	lun. XX.
Com. VIIII. KL. apr.	lun. XVI.

Æra DCLXX. a mundi origine usque in præsentem annum VDCCCXXX anni dinumerantur.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

	Com. id. apr.	lun. xviii.
B.	Com. ii. non. apr.	lun. xx.
	Em. viii. KL. mai.	lun. xx.

Ciclus secundus.

	Com. v. id. apr.	lun. xviii.
	Com. KL. apr.	lun. xxi.
B.	Em. xv. KL. mai.	lun. xxi.
	Com. non. apr.	lun. xvii.
B.	Em. ii. id. apr.	lun. xvi.
	Com. ii. non. apr.	lun. xviii.
	Em. viii. KL. mai.	lun. xx.
	Com. v. id. apr.	lun. xvi.
B.	Em. ii. KL. apr.	lun. xviii.
	Em. xii. KL. mai.	lun. xviii.
	Com. non. apr.	lun. xv.
	Com. v. KL. apr.	xviii.
B.	Em. xvi. KL. mai.	lun. xviii.
	Com. vi. id. apr.	lun. xxi.
	Com. viii. KL. apr.	lun. xvii.
	Com. non. apr.	lun. xviii.
	Com. v. KL. apr.	lun. xxi.
	Em. iiii. id. apr.	lun. xv.
	Com. iiii. non. apr.	lun. xviii.
B.	Em. xi. KL. mai.	lun. xviii.

Ciclus tertius.

	Com. viii. id. apr.	lun. xv.
	Com. iiii. KL. apr.	lun. xviii.

Em. xiiii. KL. mai.	lun. xviiii.
Com. v. id. apr.	lun. xxi.
Com. viii. KL. apr.	lun. xvii.
Em. xviii. KL. mai.	lun. xviii.
Com. viii. id. apr.	lun. xxi.
B. Em. vii. KL. mai.	lun. xxi.
Com. iiii. id. apr.	lun. xxvii.
Com. iiii. non. apr.	lun. xx.
Em. x. KL. mai.	lun. xxi.
B. Com. viii. id. apr.	lun. xvii.
Com. iiii. KL. apr.	lun. xviiii.
Em. xiiii. KL. mai.	lun. xx.
Com. iiii. nn. apr.	lun. xviiii.
B. Com. viii. KL. apr.	lun. xviii.
Em. viii. KL. mai.	lun. xviiii.
Com. iii. KL. apr.	lun. xv.
Em. xiiii. KL. mai.	lun. xvi.

Ciclus quartus.

B. Com. iiii. id. apr.	lun. xviii.
Com. vii KL. apr.	lun. xv.
Com. v. KL. apr.	lun. xxi.
Em. xv. KL. mai	lun. xxi.
B. Com. KL. apr.	lun. xvi.
Em. xi. KL. mai.	lun. xvii.
Com. id. apr.	lun. xx.
Com. iiii. KL. apr.	lun. xvi.
B. Em. xv. KL. mai.	lun. xvi.
Com. v. id. apr.	lun. xviiii.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SEVILLE
SUR LES
ORIGINES.

- Com. viii. KL. apr. lun. xv.
 Æra DCLXVI. annorum recessu in primum (*fic*).
 Em. xviii. KL. mai. lun. xvi.
 Com. iii. nn. apr. lun. xviii.
 Em. nn. KL. mai. lun. xviii.
 B. Com. xviii. KL. mai. lun. xxi.
 Com. iii. KL. apr. lun. xvii.
 Em. xiii. KL. mai. lun. xviii.
 Com. iii. id. apr. lun. xxi.
 B. Com. vii. KL. apr. xvi.
 Em. xvii. KL. mai. lun. xvii.
 Com. vii. id. apr. lun. xx.
 Com. x. KL. apr. lun. xvi.
 B. Em. iii. id. apr. lun. xvi.
 Com. iii. nn. apr. lun. xviii.
 Em. nn. KL. mai. lun. xx.

Ciclus Quintus.

- Com. vi. id. apr. xvii.
 B. Com. iii. KL. apr. lun. xviii.
 Em. xiii. KL. mai. lun. xv.
 Com. ii. nn. apr. lun. xvi.
 Com. vi. KL. apr. lun. xviii.
 B. Em. xvii. KL. mai. lun. xviii.
 Com. ii. KL. apr. lun. xv.
 Em. xii. KL. mai. lun. xvi.
 Com. ii. id. apr. lun. xviii.
 B. Com. iii. nn. apr. lun. xxi.
 Em. xvi. KL. mai. lun. xv.
 Com. vi. id. apr. lun. xviii.

Com.

DES MANUSCRITS DU ROI. 169

Com. III. KL. apr.	lun. xx.
B. Em. XIII. mai.	lun. XXI.
Em. XVII. KL. mai.	lun. XVI.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

A mundi origine usque in præsentem annum, qui est æra DCLXVI, dinumerantur anni VDCCCLVI.

Com. VII. id. apr.	lun.
B. Com. IIII. KL. apr.	lun. XXI.
Em. III. id. apr.	lun. xv.
Com. II. non. apr.	lun. xx.
Em. XVI. KL. mai.	lun. XXI.
B. Com. II. KL. apr.	lun. XVI.
Em. XII. KL. mai.	lun.

A conditione mundi, usque ad hunc novissimum cicli annum, computantur anni VDCCCCXVIII, pro cujus expletione ad primum exordium recurrendum.

LES divisions du VII.^e livre sont conformes dans le manuscrit & dans l'imprimé.

De même pour le huitième. Ici j'observe en passant, que le manuscrit est souvent fautif pour l'orthographe. Dans l'énumération des hérésies, on lit *Canomani*, pour *Anomiani*, *Catara*, pour *cathari*; ce qui vient de ce que, ainsi que je l'ai déjà annoncé, le copiste ne savoit pas le grec.

Le neuvième livre, dans le manuscrit, a un chapitre de moins que dans l'imprimé; cela vient de ce que après le sixième chapitre, les tables de généalogies & de degrés de parenté, qui, dans l'imprimé, font un chapitre distinct, dans le manuscrit sont unies avec le chapitre précédent. Il faut dire encore, au désavantage du manuscrit, qu'il ne s'y trouve que la seconde des trois figures ou tables généalogiques que présente l'imprimé; les deux autres manquent absolument.

Tome IV.

Y

Le dixième livre, qui traite alphabétiquement de l'origine de différens mots nominaux, n'a point de division dans le manuscrit, non plus que dans l'imprimé.

Le onzième livre, qui traite de l'homme, des monstres & des métamorphoses, est divisé dans le manuscrit, comme dans l'imprimé, en quatre chapitres.

De même, le douzième livre, qui traite des animaux, est uniformément divisé en sept chapitres,

Le treizième, qui traite de la description physique du monde, n'offre dans le manuscrit que vingt, tant divisions que subdivisions, au lieu de vingt-deux chapitres que présente l'imprimé.

Le quatorzième, qui contient la description géographique de la terre, est divisé en neuf chapitres dans le manuscrit comme dans l'imprimé.

Le manuscrit paroît encore ici avoir été traité avec plus de soin. Il y a quelques figures géographiques qui ne se voient pas dans l'imprimé, telles que, au chapitre second, une espèce de petite mappemonde : il y a de plus à la marge, au commencement de ce chapitre, une note qui paroît n'être pas entière, & qui ne présente pas un sens bien clair : *In Asîâ habitaverunt filii Sem ; gentesque ejus, quæ habent litteras, sunt VII (il n'en nomme que six) : id est, Caldaa, Persida, Siria, Israel, Amalechite, Palestina. Sunt autem omnes gentes ejus XXVII ; sunt simul quinque millia quingenti octoginta quinque.*

A la tête & en marge du chapitre VI, de *Europâ*, il y a une autre note semblable avec une faute pareille : *In Europâ habitaverunt filii Jafeth ; gentesque ejus, quæ habent litteras, sunt VII : id est, Gracia, Romania, Armenia, Abaria, Gorgonia, Cananea. Suntque omnes gentes ejus quindecim.*

A la tête & en marge du chapitre V, de *Libiâ* seu *Africâ*, note du même genre, pas plus correcte : *In Africâ habitaverunt filii Cham ; gentesque ejus, quæ habent litteras, octo ; India, Zindia, Candanar, Ethiopia, Alausia, Cujia, Nubia, Egipcia. Suntque omnes gentes ejus viginti.*

DES MANUSCRITS DU ROI. 171

Le quinzième livre, qui contient la description topographique des villes, est divisé en seize chapitres dans le manuscrit comme dans l'imprimé.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES

Le seizième, traitant de la métallurgie, est aussi, conformément dans le manuscrit & dans l'imprimé, divisé en vingt-six chapitres.

Il n'y a non plus nulle différence dans la division du dix-septième livre qui traite de l'agriculture, & qui est partagé en onze chapitres dans le manuscrit comme dans l'imprimé. Mais ici dans le manuscrit il y a une grande lacune. Il y manque le dernier tiers du chapitre III, *de leguminibus*, le chapitre VI, *de frumentis*, & le chapitre V, *de vitibus*, en entier; c'est-à-dire, depuis les mots *quasi panis vicium* (dans le chapitre III *de leguminibus*) jusqu'aux mots *arborum nomen*, qui commence le chapitre VI *de arboribus*: ce qui est singulier, est que l'espace est demeuré vide, & que les pages sont restées blanches. La même chose se rencontre dans le même livre vers la fin du chapitre VII, *de propriis nominibus arborum*. A la fin de la description du cèdre, après les mots (pag. 233, col. 2), *hujus ligni resina cedria dicitur*, il se trouve une lacune, l'espace restant en blanc, jusqu'à la description du peuplier (p. 234, col. 11), *populus dicta, quod ex ejus calce multitudo nascatur*.

Les divisions & les subdivisions du dix-huitième, qui traite d'objets divers, tels que la guerre, les spectacles & les jeux, se rapportent au nombre des chapitres de l'imprimé; en tout soixante-sept.

Il en est de même pour le livre dix-neuf, qui traite des vaisseaux, des constructions, des arts, des métiers, des vêtements.

Enfin, le vingtième, qui traite des meubles, ustensiles & instrumens, dans le manuscrit, n'est divisé qu'en quatorze chapitres, au lieu de seize que présente l'index de l'imprimé.

Y ij

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

*COLLATION des vingt-trois premiers chapitres, du livre 1.^{er}
de l'ouvrage d'Isidore, de l'édition du P. du Breul, avec
le Manuscrit du Roi 7592.*

IMPRIMÉ.

MANUSCRIT.

<i>Pag. 1, C. I.</i>	Dictum est à discere.	Dictum à discendo.
	Aliter disciplina, quia dicitur plena.	Aliter dicta disciplina, quia discitur plena.
	Evenire.	Venire.
<i>C. II.</i>	Liberalibus disciplinis.	Liberalibus artibus.
	Quæ disputationibus subtilissimis.	Quæ legitimis disputationibus & subtilissimis.
<i>C. III.</i>	De litteris communibus.	De litteris.
	Communes existunt quas librarii.	Communes sunt quas & librarii.
	Quorum.	Quarum.
	Verba enim per oculos, non per aures introducuntur.	<i>Desunt.</i>
	XX Duobus elementis.	XX Duo elementa.
	Latini inter.	Latini autem inter.
	Undè cum.	Undè & cum.
	Sacerdotes dicunt alias	Sacerdotes alias.
<i>Pag. 2.</i>	Famæ si creditur	Magni si creditur.
	Phœnices dicti à rubro mari, quod profuit in Syriam, qui Sidonem urbem inibi condiderunt.	} <i>Desunt.</i>
	Ab ipsis litteræ.	
	Simonides mi es tres.	Ab ipsis primum litteræ.
	Secunda θ quæ mortem significat, nam.	Simonides tres.
	Quidam sic ait.	Secunda θ theta quæ mortem, nam.
	Tertia τ figuram.	Quidam ait.
	In fronte.	Tertia τ thau figuram.
	Ipse est enim principium & finis dicens.	In frontibus.
	Et rursus.	Ipse enim est principium, ipse & finis, dicens.
	Dominus initii.	Et sursum.
	Ubi scriptum gamma.	Dominus & initii.
	Vocantur quatuor.	Ubi scribunt gamma.
	Exceptis i quæ unum, & x litterâ.	Vocantur in numeris eorum quatuor.
		Excepto i & x litterâ.

C. IV.

Pag. 3.

Vocata Nicoftrata.	Vocata est Nicoftrata.
Communes dicendæ.	Communes dictæ.
Ut in scribere.	Ut scribere.
Rectèque loquendi.	Rectè loquendi.
Vocem.	Voces.
Labiorum.	Labrorum.
Et dictæ.	Et vocatæ.
Et in musis.	Et musis.
Semifonum.	Semis.
Ut f. l. m.	Defunt.
Extremum.	Extraneum.
Sonabit ut b. c. d. vocales. . . .	Sonabit vocales.
Et mutæ à veteribus fonæ & semifonæ, & insonæ dictæ sunt.	Et mutas à veteribus fonas & semifonas & insonas dictas.
Post se.	Per se.
Ut Juno.	Ut Janus.
Alicubi nec consonans est. . . .	Alièubi nec vocalis, nec consonans est.
Digamma.	Digammon.
Vocalis.	Vocalibus.
Digamma.	Digammon.
Inftar.	Ad inftar.
Dupplex gamma.	Duplicem gammam.
Digamma.	Digammon.
Semivocales quædam.	Semivocales autem quædam.
Dicuntur, quia.	Dicuntur propterea quia.
Liquescunt h. & r.	Liquescunt l. & r.
Undè & latinè nominantur. . . .	Undè & legitimè nominantur.
Cui.	Cujus.
Postea.	Primus.
Quæ idèd.	Quæ & idèd.
Quia, exceptis <i>karta, kalendis</i> superflua.	Quia exceptis kalendis supervacua judicatur.
Litteram nec Græci resonant nec Hebræi.	Litteram nec Hebræi nec Græci habent.
Et ipsa.	Et illa.
Scripserunt.	Scribebant.
A Græcis duas litteras mutuavit latinitas.	A Græcis autem litteras duas mutuavit latinitas.
Nomina græca.	Nomina scilicet græca.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

	Sed pro z, ff ponebant.....	Sed pro z duas ff ponebant.
	Nomen quomodo vocetur.....	Nomen quo vocetur.
	Adjicitur quæ præcedat, quæ sequatur, ut A prior.....	Adjicitur, id est quæ præcedit, & quæ sequitur; id est ut A prior.
	Gentibus ideò prior est littera pro eo.....	Generibus prior est litterarum quia.
	Horis, sonis, atque discretis....	Horis atque discretis.
	Sonus est ita.....	Sonus ita.
	Potestatem autem natura, voluntas ordinem dedit. Inter.....	Potestatem autem natura dedit voluntas ordinem & apicem. Inter.
	Inter figuras litterarum & apices veteres dixerunt, apicem dictum pro eo.....	Inter figuras autem litterarum & apices. Apicem veteres dixerunt, dictum propterea quòd.
	Æqualiter ducta.....	Æqualiter ducta. Figura autem quæ tota littera scribitur.
C. V.	De grammaticâ.....	De grammaticâ.
	Liberalium artium.....	Liberalium litterarum.
	Artis.....	Artatis.
	Id est à virtute.....	Id est ab ipsâ virtute.
	Orare est loqui & dicere.....	Orare quasi loqui & dicere.
	Voce & litterâ.....	Voce litterâ.
	Dinumerantur, & partes orationis octo, vox.....	Dinumerantur; vox.
C. VI.	Ad illa duo principalia referuntur hoc est.....	Ad illas duas principales referuntur id est.
	Reliquæ appendices sunt, & ex his originem trahunt. Nam pronomen ex nomine nascitur, cujus officio fungitur: ut <i>orator ille</i> . Adverbium de nomine nascitur: ut <i>doctus, doctè</i> . Participium de nomine & verbo: ut <i>lego, legens</i> . Conjunctio verò & præpositio, vel interjectio, in complexum istarum cadunt. Ideò & nonnulli quinque partes definiunt: quia istæ superflue sunt.....	
	Cap. VII de nomine.....	Desunt.
C. VII.	Tamen.....	Tantum.
	Dictum.....	Dicitur.

DES MANUSCRITS DU ROI. 175

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE.
SUR LES
ORIGINES.

Pag. 4.

Vocatum.	Vocatur.
Vocantur.	Dicebantur.
Ut Scipio.	Ut Publius Scipio.
Agnomen verò, quasi accedens nomen, ...	Agnomen quasi accidens nomen.
Ab aliquâ ratione cognomentum.	Ab aliquâ ratione & virtute. Cogno- mentum.
Vulgò eò quòd.	Vulgò dictum est eò quòd.
Super aditur.	Super adjiciatur.
Appellativa nomina.	Appellativa verò nomina.
In viginti octo species.	In xx species.
Dicta quia vel videntur.	Dicta sunt quia videntur.
Quia minuuntur sensu.	Quia minuunt sensum.
Quia sonant sicut.	Quia sic sonant sicut.
Græcus dicit.	Græcus enim dicit.
Media dicta quia.	Media autem dicta sunt quia.
Apud Latinos vero.	Apud nos verò.
Ad aliquid aliter se habentia a contraria.	Ad aliquid à contraria.
Non poterit.	Non potest.
Æneades.	Æneius.
Thetica vel.	Thetica, id est.
Supposita.	Suppositiva.
Adjice.	Adjicis.
Descendunt.	Dicuntur.
Quia sic sonant sicut participia, ut clemens, prudens.	Quia sic sonant ut participia, ut legens, demens.
Hæ autem omnes.	Hæ omnes.
Comparatio. Comparatio.	Comparatio est. Comparatio.
Dicta sunt eò quòd generent.	Dicta sunt quare generant.
Nec hoc est nec illud.	Nec hoc nec illud.
Epicœnum.	EPICHENOS.
Hic passer.	Hic piscis.
Sed sensus tamen.	Sensus tantum.
Neutro & communi. Numerus dictus.	Neutro & communi & omni. Nume- rus vocatur.
Pluralia nomina ostenduntur.	Vel pluralia ostenduntur.
Figura, quia vel simplicia, vel com- posita sunt. Casus, à cadendo dicti, per eos enim inflexa no-	

Pag. 5.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

mina variantur & cadunt. Nominativus casus dictus, quia per eundem aliquid nominamus, ut hic magister.

Genitivus, quia per eum genus cuiuscumque querimus, ut huius magistri filius, vel quod rem significamus.

Defunt.

Genitivus dicitur quare per eum genus cuiuscumque rei queritur, ut huius magistri filius.

Cætera, usque ad caput VII de pronomine, defunt.

C. VII.

Quia pro vice.

Nomen ipsum dum.

Addimus pronomen, ipse.

Pronomina autem finita sunt, aut infinita.

Possessiva vocantur.

Demonstrativa eo quod habent.

Articuli nominantur.

Coarctantur.

Articulum autem &.

Quando.

Sui.

Ex illis deducta atque composita existunt, ut quispiam.

C. VIII.

Dictum eo.

Scribor non personæ.

Non tantum verba.

Per has.

Quid agamus. Perfecta forma, &c. usque ad.

Conjugatio.

Pro legam. Harum prima & secunda mittunt futurum tempus in *bo* & in *bor*, tertia in *am*. & in *ar*.

Genera verborum ideò dicta, quia gignunt.

Est quod vice.

Nomen dum.

Addimus, ipse.

Defunt.

Possessiva dicuntur.

Demonstrativa dicuntur eo quod habeant.

Articuli demonstrantur.

Artantur.

Articulum &.

Cum.

Sille.

Ex istis deducta & composita ut quisquis.

Dictum est eo.

Scribor personæ.

Non tantum sunt verba.

Per hanc.

Quid agamus. *Cætera defunt usque ad.*

Conjunctio.

Pro legcham. Genera dicta, quia gignunt.

Ipsa

Pag. 6.

Ipsa autem activa. Ideò autem ipsa activa.

*Neutra, quia nec agunt, nec
patiuntur, ut jaceo, sedeo. His
si litteram adjicis, non sonant
latinè. Communia autem dicun-
tur, quia & agunt & patiuntur,
ut amplector. Hæc autem depo-
sita r littera latina non sunt. . .*

Desunt.

Participium à significatione. Participium significatione.

C. IX.

X.

XI.

XII.

XIII.

Interjectio vocata.

Desunt.

Aliam.

Interjectio est vocata.

Aliquam.

C. XIV.

.

Deest.

C. XV.

Ἀπὸ τῆ συλλαβῆς ἡμίματ. . .

Mendose, nec legi potest.

Συλλαβῆς.

Sillabanein.

*Illa est syllaba, quæ ex pluribus
nascitur litteris.*

*Illa syllaba dicta est quæ ex pluribus
fit litteris.*

*Nam unam vocalem pro syllabâ,
abusivè non propriè, dicimus.*

*Nam una vocalis pro syllabâ abu-
sivè non propriè dicitur.*

*Syllabæ autem & breves, &c.
usque ad celebrata fuit.*

Desunt.

Semipes nominatur quòd sit. . .

Semipes vocatur quia.

Cùm ergò.

Cùm verò.

Honoratus est.

*Honoratus est; hoc est cum honore
statuæ inter Deos computatus est.*

P. 7.

C. XVI.

Consistunt.

Insistunt.

Συζυγία.

Sinzugiæ.

Quare ita vocantur.

Quare vocentur.

*Sive ab igne appellatur, qui græcè
πῦρ dicitur, quia veluti ignis cele-
riter labitur.*

Desunt.

Sonus qui.

Sonus quidam qui.

Ἰαμβίζον.

Iambozin.

Omnes invectiones.

Omnes accusationes, invectiones.

Tome IV.

Z

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

Autem nomen ab eo.	Dictum ab eo.
Et chorius appellatur.	Et corius dicitur appellatus est.
Anapæstus Græcè dicitur reper- cussus; Græci enim ἀνάπεστι.	Anapæstus Græcè dicitur, id est repercussus; Græci enim anapestis.
Qui ideò dicitur percussus eo quòd repercutiatur a dactylo, est enim illi contrarius.	Qui ideò percussus dicitur eo quòd repercutitur a dactylo qui est illi contrarius.
Liberi sacra.	Liberi patris.
Tractus.	Iteratus.
Proceleumaticus eo quòd sit ad celeuma canendum aptus.	Proceleumaticus, est, eo quòd ad celeuma canentium aptus sit. Hoc canunt qui uvas perimunt. est quali celebratio uvarum, vel can- tus sine verbis prolatus, cum mo- dulatione. Aliter, celeuma est car- men quod navigantes canere solent, vel clamor nauticus, id est vox nautarum.
Binasque breves.	Binasque correctas.
Pæones autem, a Pæone poëtâ suo inventore vocati sunt. Con- stant ipsi ex unâ longâ & tribus brevibus: quæ longa juxta no- mina eorum variatim est consti- tuta. Epitriti, quatuor ex divi- sione sua nomina acceperunt, & ideò epitriti vocati quòd semper tres longas.	Pæones dicti ab inventore. Epitriti vocati quòd tres longas.
Dicti apud Græcos οὐρύται. . . .	Et dictæ apud Græcos CYNZYKÏ;
Pedes sed.	Pedes legitimi sed.
Et thesis, id est elevatio vocis..	Et thesis & vocis elevatio.
Et deponantur.	Et ponantur.
In simpla.	In simplio.
Epitrita.	Epitritum.
Duplum, vel per fescuplum vel per tritum, vel per epitritum..	Duplum, vel per triplum, vel per fescuplum, vel epitritum.

Partimur ergo in æquales hos
pedes, in.....
Pyrrichium..... fuga.....
Spondæum..... æstas.....
Dactylum..... Menalus....
Anapæstum..... Erato.....
Dispondæum.... oratores....
Proceleumaticum.. avicula....
Diiambum..... propinquitat.
Ditrochæum.... camitena....
Antispastum.... solomnius...
Choriambum.... armipotens..

Item in dupla partimur hos pedes.

P. 8. Trochæum..... meta.....
Iambum..... parens....
Molossium..... Æneas....
Tribrachium.... macula....
Ionicum majorem. Iunonius...
Ionicum minorem. Diomedes...
Unus verò tantum est qui triplâ
partitione dividitur, quæ est
maxima, atque idcò minime me-
tris adest.

Tripla.

Amphibrachus, ut.. carina.....
Sescupli autem ii sunt.....
Amphimacrus... insulæ.....
Bacchius..... achates....
Antibacchius.... natura.....
Pæon primus.... legitimus....
Pæon secundus.. colonia....
Pæon tertius... Menedemus..
Pæon quartus... celeritas....
Restant quos epitrita partitione
dividimus.....
Epitritus primus.. sacerdotes..
Epitritus secundus, conditores..

Partimur ergo in æqua hos.

Spondeum. — II — II.... æqua.
Pirrichium. v I v I.... æqua.
Dactilum. — II v v II.... æqua.
Anapestum. vv. II — II.... æqua.
Dispondeum. — II II — II II. æqua.
Pceleumaticus. vv II v v II. æqua.
Diiambum. v — II I v I I.. æqua.
Ditrocheum. — v I I I — v I I I.. æqua.
Antipastum. v — I I I — v I I I.. æqua.
Cornambum. — v I I I v — I I I.

Item dupla partimur hos.

Trocheum. — II v..... duplum.
Iambum. v I — II..... duplum.
Molofum. — II — — II I I I.. duplum.
Tribrachium. v I v v II.... duplum.
Ionicus minor. vv II — — II I I. dup.
Ionicus major. — — II I I v v I I. dup.
Unus est verò tantum qui triplâ
partitione dividitur, quæ est maxi-
ma atque idcò minimis metris
adest.

Amphibrachus. v I — v I I I.. tripla.
Sescupli autem hi sunt.
Amphimacrus. — II v — II I I. sexcuplum.
Bacchius. v — I I I — II.. sexcuplum.
Antibacchius. — II — v I I. sexcuplum.
Pæon 1.^{us} — v I I I v v I I.. sexcuplum.
Pæon 2.^{us} v — I I I v v I I. sexcuplum.
Pæon 3.^{us} v v II — v I I I. sexcuplum.
Pæon 4.^{us} v v II I v — I I I. sexcuplum.
Restant quos epitrita partitione divi-
dimus..... epitriti.
Epitritus. 1.^{us} v — I I I — I I I I. epitriti.
Epitritus. 2.^{us} — v I I I — I I I I. epitriti.

Z ij

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

Epitritus tertius... Demosthenes.

Epitritus quartus... Fescennius.

Triplus unus, fescupli septem...

Numerus syllabarum.....

Tempora in pedibus.....

Breves ponuntur : ut Virgil. sectâ.

Proceleumaticum.....

Episynalepha.....

Autem.....

Geminum iacens.....

Semicirculus v.....

Pedibus.....

Trochaicum : à dactylo.....

C. XVIII. Accentus, qui græcè.

Definit.....

Gravis quòd deprimat & deponat.

Utraque.....

Contrarius est.....

Syllabas.....

Enim.....

Brevem circumflectitur ut *Musa*.

Metellus.....

Nun uàm, ut *Catullus*, in comp-
p sitâ dictione unus est accentus,
ut *armipotens*, *omniotens*...

Ambiguitatis causâ.....

C. XIX. Οξεία, id est acutus accentus,
lineâ à sinistrâ parte in dexteram
partem sursum ductâ fit, ita...

Περσπομένη.....

Epitritus 3.^{us}--11110-111. epitriti.

Epitritus 4.^{us}--1111-0111. epitriti.

Triplus verò unus, qui tantum triplâ
partitione dividitur; fescupli sep-
tem.

Numerus autem syllabarum

Tempora tria pedibus.

Breves : ut sectâ.

Proceleumatico.

Episynalepham.

Enim.

Geminam jacentem.

Semi circulus est.

In pedibus.

Trochaicum, vel trocheatum; à
dactylo.

Accentus, est certa lex & regula,
ad exigendam (*forè* erigendam)
vel deponendam syllabam. Ac-
centus, qui græcè.

Decrescit.

Gravis quia deprimat & deponit.

Uterque.

Videtur contrarius.

Syllabam.

Autem

Brevem, ut *Roma*, circumflectitur
ut *Musa*.

Romanus.

Nunquam, ut in compositâ dictione,
unus est accentus.

Ambiguitatis.

Οξεία fit itâ, id est acutus accentus;
id est lineâ à sinistrâ parte in dex-
teram partem sursum ductâ.

Puerospomene.

DES MANUSCRITS DU ROI. 181

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES;

Μακρός, autem, id est longa virgula
jacens, est ita —

Βραχύς, id est brevis, pars est
circuli inferior jacens ita, v. . . .

Υφην, id est conjunctio, quia duo
verba conjungit.

Quæ è contrario.

Ζ. 9. **Ultimas vocales.**

Δασία, quod interpretatur aspi-
ratio, id est ubi h littera poni
debet, tali figurâ notatur * . . .

Jungas.

Facis.

Rursum si medium ejus apicem
scindis, **Δασίαν** τ & **ψυλὴν** τ
facis.

C. XIX. (bis). **De positurâ.**

Subdistinctio dicitur, eadem &
κόμμα.

Κῶλον.

Περίστροφος.

Κῶλον & κόμμα.

Comma.

O.

Id est.

Colon.

Quia integram separat.

C. XX.

Sententiarum.

Δ'σπρ.

Stellula est derivatus.

ὀβελος dicitur.

Obelus supernè appunctatus poni-
tur in his de quibus.

Nec ne.

Macros, id est virgula longa jacens,
ita — .

Brachin, brevis, pars est circuli in-
ferioris jacens, ita. —

Yphen, id est conjunctio, quæ
duo verba conecit.

Quæ contraria.

Ultima vocalis.

Dasian, quod interpretatur aspiratio,
tali figurâ adnotatur τ ubi enim
h littera deest, apponi debet.

Conjungas.

Fecisti.

*Desunt; sed leguntur post titulum
capituli sequentis.*

De posituris.

Est subdistinctio, eadem est &
Comma.

Cola.

Periodus.

Cola & commata.

Coma.

Deest.

I.

Cola. Id est media distinctio (*hæc
ultima desunt*).

Quæ integram separavit.

X —.

Scripturarum.

Aster.

Derivatus est.

Obelus est.

Obelus enim supernè, & punctus
ponitur in hisdem de quibus.

An ne apponi.

OUVRAGE
D'ISIDORE
DE SÉVILLE
SUR LES
ORIGINES.

Pag. 10.

Ille.....	Illa.
Dubia.....	Dura.
Diple <i>πλεπλή</i> , vel <i>αλειπλή</i>	Diple perdisticom.
<i>Περιστρεμένη</i>	Pertigmene.
<i>Ὀβολισμένη</i>	Obolismene.
Verfa.....	Aversa.
Fluxas.....	<i>Deest</i> .
Nos, an miseros qui Troas Achivis objecit.....	Nos armis æreas quin Troas Achivis subjicit.
<i>Κέραυνος</i>	Ceraunium
<i>Κρίσμων</i>	Crismon.
PHIETRO id est fortis vel frontes.	Biatro, id est fontis.
<i>Κορωνίς</i>	Coronis.
<i>Ἀλόγον</i> , nota quæ ad mendas adhi- betur.....	Alogus nota ad emendandos adhi- betur.
In liminari.....	<i>Deest</i> .
C. XXI.	XI.
Pro concione vel contentione...	Pro contentione.
Tertius Persannius.....	Dipsannius.
Deinde.....	Denique.
Contracto.....	Contractu.
C. XXII.	Celeris breviorque fiat.
Celebris brevior fiat.....	
Pupillus.....	Publius.
Per p verso capite pupilla.....	Per p averso capite & pupilla.
Plurimæ consimiles notæ in libris antiquis inveniuntur.....	Plurimas & consimiles notas in libris antiquis invenies.
C. XXIII.	Quâ.
Quæ.....	
O.....	Θ Theta verò.
Vitio.....	vitium.
Pueritiam.....	Imperitiam.
A literâ usi sunt.....	L. landâ litterâ usi sunt



NOTICE

Des différens articles contenus dans le Manuscrit de la bibliothèque du Roi, coté 7592.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLE II.

Lettres du Pape Alexandre III, au Chapitre d'Albi, & aux Evêques de Rhodès & de Cahors;

ET, PAR OCCASION,

Notice historique sur l'Eglise de Saint-Eugène de Vioux.

APRÈS l'ouvrage d'Isidore dont on vient de donner la notice, & à la dernière page du volume, on trouve quatre Lettres. Les deux premières, qui sont du Pape Alexandre III, feront le sujet de cet article II; je parlerai dans l'article III, des deux dernières qui sont, l'une du Pape Innocent III, & la dernière d'un Cardinal du titre de Sainte-Cécile.

Les deux Lettres du Pape Alexandre III, sont les mêmes que Baluze a publiées dans ses *Miscellanea*^a; elles sont relatives à un procès qu'il y avoit alors entre le Chapitre de Sainte-Cécile, & les Moines d'Aurillac, au sujet de l'Eglise de Vioux.

L'Eglise de Vioux est peu connue. Poussé par le désir de savoir plus précisément l'objet des Lettres d'Alexandre III, que le hasard me faisoit rencontrer à la fin du Manuscrit du Roi, & que je reconnus bientôt pour être les mêmes que Baluze avoit fait imprimer, je me suis livré à des recherches, dont le résultat peut n'être pas totalement inutile, & m'a paru d'autant moins indigne de trouver ici sa place, que tout ce qui se lit touchant cette Eglise, soit dans les Annales de Mabillon^b, soit dans le *Gallia Christiana*^c, soit même dans l'histoire du Languedoc^d, n'est ni détaillé

^a Tom. III, pag. 20, nonv. édit.

^b *Annal. Bern.* tom. 1, pag. 33. A.

^c *Nov. Gall. Christ.* tom. 1, col. 45.

^d *Histoire de Langued.* tom. 1, passim.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

ni présenté dans un ordre clair & suivi. J'excepte pourtant de cette espèce de censure, les discussions concernant la fondation de l'Église, dont il s'agit, qui se trouvent dans le premier volume de l'histoire du Languedoc : tout ce que D. Vaissette, y dit sur les raisons qu'on a de douter du véritable fondateur du monastère de Vioux, est si judicieux & tellement approfondi, qu'il me seroit impossible d'y rien ajouter. Comme ce passage de l'histoire du Languedoc est d'une médiocre étendue (a), j'ai cru qu'on me sauroit

Hist. de Lang.
tom. 1, pag.
239. n.° XXV.

Viñ. Vi.
persec. Vandal.
part. 2, cap. 8.
Gennad. cap.
97.

Greg. Turon.
Hist. lib. 2. cap.
3. & *De glor.*
mart. lib. 1. cap.
58.

V. Boll. tom.
III. Jul. pag.
487. & seq.

V. Till. art.
47 & not. 18.
sur S. Eugène.

Pagi. ad
ann. 495. n. 8.

(a) « On prétend que S. Eugène, évêque de Carthage, fut fondateur d'un autre monastère dans les états des Visigots & dans le pays d'Albigois, au commencement de ce siècle ou sur la fin du précédent. Ce saint évêque, célèbre par la sainteté de sa vie & l'exil qu'il avoit déjà souffert pour la défense de la foi catholique, sous le règne & la persécution d'Huneric, roi des Vandales d'Afrique, fut condamné, environ l'an 497^b, suivant les uns, & l'an 504 selon les autres^c, par Thrasamond, fils & successeur de ce Prince, à un nouvel exil dans les états du roi Alaric, qui professoit comme lui l'Arianisme, & qui lui assigna la ville d'Albi pour sa demeure ordinaire. S. Eugène, après s'être rendu dans le lieu de son exil, sa principale consolation fut de pouvoir visiter souvent le tombeau de Saint Amarand qui avoit souffert le martyre dans le même pays, sous la persécution de Déce. Ce tombeau, que les miracles que Dieu y opéroit & la piété des fidèles rendoient également respectable, étoit situé dans un lieu d'Albigois, appelé alors *Viantium*, & aujourd'hui Vioux, qui n'est plus qu'un village situé sur la petite rivière de Vere, environ à quatre lieues au nord-ouest de la ville d'Albi, & à

deux au nord de celle de Gaillac. Saint Eugène trouvoit d'autant plus de consolation à visiter le tombeau de Saint Amarand, que ce saint martyr avoit souffert la mort pour la confession de Dieu le père, & qu'il souffroit lui-même l'exil pour la défense de la divinité de Dieu le fils. Sur la révélation qu'il eut du jour de sa mort, & de l'honneur qu'on feroit à ses ossemens, de les inhumer auprès de ceux de Saint Amarand, il partit aussitôt pour le lieu de Vioux; & à son arrivée à la grotte où étoit le tombeau du Saint, s'étant prosterné, il fit une longue prière, après laquelle il rendit son âme à Dieu, sous le consulat de Théodore, ou l'an 505^d, après un exil de sept à huit ans.

Les peuples du pays eurent soin de sa sépulture; & par respect pour sa sainteté ils inhumèrent son corps dans la même grotte où étoit le tombeau de Saint Amarand. Celui de Saint Eugène devint célèbre dans la suite par les miracles que Dieu y opéra pour la manifestation de sa sainteté & la récompense des travaux qu'il avoit soufferts pour la foi. Un des principaux que rapporte S. Grégoire de Tours, fut la guérison d'une fille dont la main étoit devenue immobile en voulant la lever sur le tombeau du Saint, pour

gré

Viñ. Trs.
Chron.

Greg. Tur.
ibid.

gré de le rapporter ici dans une note, afin de réunir, s'il est possible, sous le même point de vue, tout ce qui peut se

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

» nier avec serment un vol dont elle
» étoit coupable. Saint Eugène, quoi-
» que postérieur à S. Amarand, fut re-
» gardé & honoré dans la suite comme
» Patron principal de l'Église de Vioux.
» On célèbre sa fête dans le diocèse
» d'Albi le 6 de septembre.

» Les PP. Mabillon, ^b Ruinart ^c
» & de Sainte-Marthe ^d, ne font
» pas difficulté de croire que Saint
» Eugène Evêque de Carthage, ait
» fondé un monastère dans les Gaules
» & dans le lieu de son exil; c'est-là
» l'origine qu'ils donnent au monas-
» tère de Vioux ^e en Albigeois. La
» seule preuve qu'ils en ont n'est ap-
» puyée cependant que sur le Propre
» du diocèse d'Albi, qui portoit au-
» trefois ^f, que Saint Eugène exilé
» dans les Gaules, ayant établi sa de-
» meure dans l'Albigeois, y avoit bâti
» un monastère auprès du sépulchre du
» martyr S. Amarand, où cet évêque
» de Carthage étoit mort après bien des
» travaux & des peines. On a supprimé
» tout cela dans la nouvelle édition
» de ce Propre réformé & imprimé
» en 1703, par ordre de M. de la
» Berchère, Archevêque d'Albi, & on
» n'a mis pour Leçons, le jour de la
» fête du Saint, que le pur texte de
» Grégoire de Tours. Il est vrai qu'on
» lit encore dans le nouveau Propre au
» 2 d'octobre, fête de S.^{te} Carissime,
» que cette Sainte alla mourir au mo-
» nastère de Vioux, fondé par Saint
» Eugène, &c

» La fondation de ce monastère
» n'étant donc uniquement appuyée
» que sur la légende de l'Église d'Albi,
» cette autorité ne nous paroît pas
» assez forte pour nous empêcher de
» donner ici les raisons que nous avons
» d'en douter.

» La principale est le silence de

Grégoire de Tours qui parle assez au
» long de Saint Eugène en deux diffé-
» rens endroits de ses ouvrages, sans
» dire un mot du monastère de Vioux.
» Or, il semble qu'il en auroit dû
» dire quelque chose, sur-tout s'il
» avoit été construit sur le tombeau
» de S. Amarand dont il parle ^g aussi
» fort au long; car il n'oublie pas de
» faire mention des monastères bâtis
» de son temps sur les sépulchres des
» Saints martyrs. Il y a quelque chose
» de plus, c'est que cet historien pa-
» roît dire le contraire; car quoiqu'il
» rapporte ^h dans son histoire, que
» Saint Eugène fut exilé dans la ville
» d'Albi, & qu'il y mourut, il dit
» cependant dans son livre de la gloire
» des martyrs ⁱ que ce saint évêque
» de Carthage ayant eu révélation du
» jour de sa mort, il alla au tombeau
» de S. Amarand, & qu'il y rendit
» son ame à Dieu: or, on convient
» que le tombeau de S. Amarand étoit
» à Vioux, lieu éloigné d'Albi de
» plus de trois grandes lieues, Si donc
» ce Saint a passé le temps de son exil
» dans cette ville, il ne peut avoir
» demeuré à Vioux, & y avoir fondé
» un monastère.

Ce qu'il y a de certain, c'est que
» dans la suite du temps on bâtit un
» monastère dans ce lieu sur les tom-
» beaux des saints Amarand, Eugène,
» &c. de même qu'on en bâtit plu-
» sieurs autres dans les Gaules sur
» les sépulchres des Saints martyrs,
» comme ceux de S. Julien de Brioude,
» de S. Saturnin de Toulouse, de S.
» Bausile de Nîmes, de S. Thibéri
» de Cessero, de S. Privat de Javoux
» ou de Mende, &c. mais on n'a
» aucun monument de celui de Vioux
» qui remonte au-dessus de dix siècles,
» quoique vraisemblablement il ait pu

^g Greg. Tur.
de glor. mart.
l. 1, c. 57.
& seq.

^h Hist. l. 2,
c. 3.

ⁱ De glor.
mart. l. 1, c.
58.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

* *Ruin Till.*
ib. d. &c.

* *V. Gall.*
Chr. nov. ed.
tom. 1.

* *Propr. abl.*
pages 230 &
231.

* *de Castro*
1717.

savoir sur l'Église qui fait l'objet de ces recherches. Je ne présenterai ici, dans le texte de cette dissertation, que le

avoir été fondé auparavant, sans que nous sachions pourtant que S. Eugène en ait été le fondateur. Au reste, les auteurs qui mentionnent sous l'an 1464 la translation dans la cathédrale d'Albi, des reliques de S. Amarand, de S. Eugène & des autres Saints, qui jusqu'alors avoient été conservées à Vioux, se trompent, puisqu'elle ne fut faite qu'en 1494, sous Louis d'Amboise, Evêque d'Albi, comme on peut le voir dans le nouveau Propre du diocèse. D'ailleurs ce Prélat n'occupait ce siège que depuis l'an 1473 jusqu'en 1502. Quant aux Actes de S. Carissime inférés dans le Breviaire d'Albi, ils ne sont guère propres à nous donner des éclaircissements sur l'époque de la fondation du monastère de Vioux, ou sur la vie de cette Sainte. Ils portent qu'elle naquit à Albi, d'Aspasius & d'Helène, personnes nobles: qu'inspirée du Saint-Esprit elle fit vœu de Virginité; que s'étant, par cette démarche, attiré la persécution de ses parens qui vouloient la marier à Hugolin de Châteauneuf, elle se retira, sous la conduite d'un Ange, dans un bois où elle demeura cachée pendant trois ans, sans que le lieu de sa retraite fût connu de personne que de la nourrice qui lui apportoit de temps en temps un pain d'orge pour sa nourriture; que Carissime avant ressuscité la fille de cette nourrice, & craignant d'être découverte par ce miracle, elle passa la rivière de Tarn, malgré l'opposition des démons; qu'après avoir erré dans des lieux déserts & pleins de forêts, elle trouva enfin par miracle Saint Eugène exilé dans ces lieux, auquel elle se joignit; qu'ayant marché de

compagnie, ils arrivèrent au voisinage de la rivière de Vere, où ce Saint avoit commencé à bâtir un monastère; qu'enfin la Sainte, après avoir passé sept ans auprès de lui, eut révélation du jour de sa mort, dont elle avertit ce saint Evêque, qui la fit inhumer dans son monastère. Telle est la légende de Sainte Carissime: mais si Saint Eugène n'a pas fondé le monastère de Vioux, comme il y a apparence, ces Actes qui assurément ne ressemblent pas la simplicité du commencement du VI. siècle, n'auront pas beaucoup d'autorité, & il est évident par le nom d'Hugolin de Châteauneuf, le prétendu futur époux de Carissime, qu'ils sont postérieurs au XI. siècle, où les noms propres des familles ont commencé d'être en usage.

Nous avons déjà dit qu'on croit que S. Eugène fonda un monastère à Vioux; mais comme cet endroit fut plutôt le lieu de la sépulture de ce Saint, que celui de son exil, nous n'osons rien avancer de positif là-dessus. Nous savons seulement qu'il y a eu en ce lieu un ancien monastère, & qu'il étoit déjà uni à l'Eglise d'Albi dès le commencement du X. siècle; il en fut ensuite séparé & habité par des Chanoines sous la conduite d'un Abbé jusqu'à l'an 987, qu'il fut réuni à la même Église qui le fit élever par un certain nombre de Clercs ou Chanoines qu'elle eut soin d'y entretenir. Cette union subsista jusqu'à la fin du XI. siècle, que Frotard, Evêque d'Albi, céda le monastère de Vioux à l'Abbé & aux Religieux d'Aurillac, qui y rétablirent l'observance régulière, & en jouirent paisiblement jusqu'à l'an 1125. Le Chapitre

* *D. Vaiss.*
hist. de Lang.
tom. 1, pag.
239.

* *Balz. Micell.*
t. VI. p. 437.
* *Gall. Christ.*
nov. ed. to. 1,
p. 46 & seqq.
Catel. comt. p.
100 & seqq.

narré historique des faits postérieurs, qui n'ont point été recueillis, ou n'ont point été présentés dans leur ordre chronologique & naturel, par les savans Auteurs des ouvrages dont j'ai déjà parlé.

Vioux, ou Viantz, est une petite ville située proche d'Albi, à une lieue au nord de Gaillac. Ce fut en cet endroit que Saint Eugène, Evêque de Carthage, fonda, dit-on, à la fin du v.^e siècle, l'Eglise dont il est question. L'histoire (ou plutôt, comme on le voit d'après le recit de D. Vaissette, seulement la tradition), rapporte que ce Prélat, persécuté par les Vandales, se réfugia dans cette partie de la Gaule

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'EGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

» de la cathédrale d'Albi leur en dis-
» puta alors la possession, dans la-
» quelle il reentra enfin par un échange
» qui fut fait l'an 1204, & dont nous
» aurons occasion de parler ailleurs
» avec plus d'étendue. L'Eglise de
» Vioux est aujourd'hui desservie par
» six bénéficiers ou ecclésiastiques.

» Les reliques de Saint Eugène &
» de Saint Amarand furent conservées
» dans la même Eglise jusqu'à la fin du
» xv.^e siècle, que Louis d'Amboise,
» Evêque d'Albi, pour augmenter leur
» culte qui étoit assez négligé, les fit
» transférer dans sa cathédrale de S.^{te}
» Cécile, l'an 1494, avec celles des
» SS. Vindemial & Longin martyrs,
» & de sainte Carissime Vierge, qui
» reposoient dans le même lieu. L'E-
» glise d'Albi célèbre cette translation
» le 2 d'octobre.

» Il paroît par ce que nous venons
» de dire, qu'à la fin du xv.^e siècle
» on croyoit posséder dans l'Eglise de
» Vioux, non-seulement le corps de
» Saint Eugène Evêque de Carthage,
» mais encore ceux des deux saints
» Evêques Vindemial & Longin, qui
» furent couronnés du martyre en
» Afrique durant la persécution des
» Vandales. C'est le monument le
» plus ancien qu'on connoisse, pour
» assurer à l'Eglise de Vioux & à celle

d'Albi, la possession des reliques de
ces deux Saints martyrs. Il est vrai
que les Chartres ^b du x.^e siècle sem-
blent faire mention indirectement
de cette possession; car, après avoir
parlé des reliques des SS. Amarand,
Eugène & Carissime, conservées à
Vioux, elles ajoutent ces mots cor-
rompus : *et centa Sanctorum*, c'est-
à-dire, *cætus Sanctorum* ou *assem-
blée des Saints*, ce qui peut donner lieu
de croire qu'on conservoit plusieurs
autres reliques dans la même Eglise.
Supposé donc que la cathédrale
d'Albi possède les reliques des saints
Vindemial & Longin, Evêques
d'Afrique, elle en est redevable sans
doute à S. Eugène qui dut apporter
leurs corps avec lui lorsqu'il vint en
exil dans les Gaules.

Quant à Sainte Carissime ou Ca-
rême, ainsi qu'on l'appelle dans le
pays, on prétend qu'elle étoit native
d'Albi, & contemporaine de Saint
Eugène. Le Propre de ce diocèse
rapporte sa vie assez au long : mais
nous n'avons rien de bien certain
sur cette Sainte dont on fait la fête
dans le même diocèse le 7 de septem-
bre, sinon que son corps reposoit
dans l'Eglise de Vioux au commen-
cement du x.^e siècle, ainsi qu'on
l'a déjà dit.

^b Gall. Christ.
nov. ed. tom. 1,
p. 400.

^a Perf. Vandal.
part. 2, c. 8,
n. 11.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT
EUGÈNE DE
VIOUX.

Narbonnoise, qui formoit le diocèse d'Albi que gouvernoit alors l'Evêque Sabinus, & fonda à Vioux un monastère, où la piété fleurit long-temps, sous le régime d'une suite d'Abbés, dont les actions, & même les noms, excepté ceux de deux ou trois, ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

* *Annal.
Benedict. t. 1.
pag. 33.*

On ne fait pas non plus exactement quelle règle y fut observée dans l'origine. Le P. Mabillon, qui, sans entrer dans aucuns détails, place la fondation de ce monastère^a sous l'an 515, paroît avoir cru que d'abord il fut assujetti purement & simplement à la règle de Saint-Benoît. Si Saint-Eugène Evêque, Affricain, en avoit été effectivement le premier Fondateur, peut-être seroit-il permis de conjecturer que, dans une Communauté formée par lui-même & destinée à lui servir d'asyle, il fit observer, non la règle exacte & simple de Saint Benoît, mais cette règle mixte que Saint Augustin avoit introduite dans le Clergé des Eglises métropolitaines d'Afrique, & qui, par la suite, fut plus précisément désignée & plus généralement connue, sous le nom de *règle des Chanoines réguliers*.

↳ *Vid. nov.
Gallia Christ.
Tom. 1, col.
6, E.*

Cependant, il ne faut pas dissimuler que quelques faits épars semblent autoriser le sentiment du P. Mabillon. Sur-tout, on croiroit devoir adopter son opinion, quand on lit dans le *Gallia Christiana*^b, « que Saint Amarand, qui; » d'Abbé de Moissac, monastère de l'Ordre de Saint Benoît; » devint Evêque d'Albi vers la fin du septième siècle, pro- » tegea singulièrement l'Eglise de S. Eugene de Vioux: qu'il » voulut y avoir sa sépulture, & qu'il en fut regardé par la » suite comme un second Fondateur; honneur qu'il par- » tagea avec d'autres personnages, dont la mémoire avoit » été pareillement sanctifiée, tels que *Centa Sanctorum* & » *Carissima* ». Sur ces derniers personnages, l'histoire ne nous apprend rien; seulement, ils se trouvent nommés ainsi dans un Acte de l'an 924, cité également par les Auteurs du *Gallia Christiana*^c. Mais, dans la note où j'ai rapporté le recit de Dom Vaissette, on peut observer les raisons qui donnent lieu de douter que le Saint, nommé Amarand, dont les Auteurs du

* *Vid. ibid.
col. 48. A.*

Gallia Christiana parlent sous l'année 700, & celui qui étoit honoré comme un des Fondateurs de l'Eglise de Vioux, ayant été une seule & même personne. On y voit également discuté quelle pouvoit être la Sainte nommée *Carissima*, & ce que pouvoient signifier les mots *Centa Sanctorum* (a).

On pourroit encore apercevoir quelque trace d'une mutation d'observance, dans un ancien monument historique que je ferai bientôt connoître plus exactement; je parle d'une Notice de l'Eglise de Saint-Eugène de Vioux, tirée des archives de Sainte-Cécile à Albi, & que Baluze a publiée dans ses *Miscellanea*^a; mais la manière dont parle le Rédacteur de cet écrit, n'est pas claire : voici ses propres paroles, au début même de la Notice.

Ex antiquorum testamentorum codicillis, Ecclesiam sancti Eugenii de Viancio alodium esse atque fuisse Episcopi Albiensis & Canonorum ecclesie Albiensis comperimus : ex quorum providentiâ & curâ, ab antiquis temporibus, rege Carolo & Agamberto, ejusdem Principis contemporaneo & Albiensis Ecclesie Episcopo, Viancium regebatur, usque ad tempora quibus Frotardus Albiensem episcopatum obtinuit.

Mais, indépendamment de ce qu'on ne peut guère s'assurer de l'exacte vérité du témoignage de l'Ecrivain dans ce récit, comme j'aurai occasion de le montrer par la suite, la manière dont il s'exprime ici sur l'ancienne observance qui dès les premiers temps fut suivie dans le monastère dédié à Saint Eugène, n'est pas claire; &, de plus, ce début même présente une difficulté chronologique qu'on ne fait comment résoudre, pour concilier ce qui y est dit avec les autres monumens historiques.

(a) Dom Vaiffette a proposé de substituer au mot *Centa*, qu'il juge être une leçon corrompue, le mot *cetus*; je ne sais si on ne pourroit pas avec autant de fondement lire *Sancta Sanctorum*, ce qui signifieroit en général un assemblage de reliques précieuses. On a souvent désigné

ainsi des chasses remplies de différentes reliques, réputées dignes d'une vénération plus marquée. Tous les voyageurs connoissent le célèbre Oratoire de Saint - Laurent, situé proche le palais de Latran, à Rome, & qui porte particulièrement le nom de *Sancta Sanctorum*^b.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a Nov. édit.
Tom. 1, pag.
124, col. 2.

^b Vid. Mar-
tignon. *ijor.*
d. la Cappel. &
Sancta Sanctorum
cap. 11, pag.
19 & seqq.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX,

En effet, ni les historiens, ni les Actes originaux ne font mention d'aucun Évêque d'Albi qui ait porté le nom d'*Agambertus*. Il est vrai que la suite chronologique des Évêques de cette ville, telle que nous l'avons, d'après les recherches des Auteurs du *Gallia Christiana*, qui ont servi de guides à Dom Vaissète, est encore bien imparfaite; elle offre sur-tout une lacune considérable, précisément à deux des époques qui concourent avec le règne de deux Princes, que le Rédacteur de la Notice pourroit avoir désignés également par les mots de *Carolo rege*.

* Vid. nov.
Gal. Cristiana,
Tom. 1, col.
7, B.

Depuis l'année 734 jusqu'en 812, les Auteurs que j'ai cités ne connoissent & ne nomment d'autres Évêques d'Albi, que Jean I.^{er} qui siégeoit dès l'année 734, au plus tard, & Verdatus, qui siégeoit en 812^a. On peut donc supposer que cet *Agambertus*, qui est nommé dans la Notice, auroit siégé entre les années 768 & 800, espace de temps pendant lequel c'est Charlemagne qui a pu être désigné par les mots *Carolo rege*.

† Vid. Marten.
coll. ampl. Tom.
IV, col. 10.

° Vid. Cat.
Comt. pag. 83.

On peut soupçonner une seconde lacune, depuis 890, où le siège épiscopal d'Albi se trouve occupé par Adolenus, jusqu'à l'année 917, où, d'après les Chartes, on voit ce siège rempli par Godoleric; & ce second espace de temps concourt avec le règne de Charles-le-simple, qui peut encore très-bien avoir été désigné par les mots *Carolo rege*. Il paroît même, au premier coup-d'œil, d'autant plus naturel de placer à cette époque l'épiscopat de cet *Agambertus*, nommé dans la Notice, qu'on trouve un *Agimbertus* Évêque, qui signa l'Acte du Concile d'Asillon en 902, la 14.^e année du règne de Charles-le-simple^b; & un *Agambertus* auquel *Agio*, ou *Agius*, ou *Aigo*, Métropolitain de Narbonne, écrivit en 922 une Lettre que nous avons^c, par laquelle il le chargeoit de solliciter à la Cour (où *Agambertus*, devoit aller faire un voyage), l'expédition d'un Brevet du Roi, nécessaire pour terminer quelques affaires du diocèse de Narbonne. Mais, indépendamment de ce que l'Évêque qui signa l'Acte du concile d'Asillon est nommé *Ragimbertus*,

dans Martenne ^a, qui a publié le premier cet Acte, il paroît que ce Prélat, quel qu'il fut, étoit un Suffragant de Narbonne, plutôt qu'un Evêque d'Albi. D'un autre côté, il semble évident que l'Evêque nommé, soit *Agimbertus*, soit *Ragimbertus*, qui a signé au Concile d'Atellan, tenu sous la présidence du Métropolitain de Narbonne, en 902, & l'Evêque *Agambertus*, auquel le même Métropolitain, vingt ans après, en 922, écrivit la Lettre dont on vient de parler, étoient une seule & même personne. Or, il est prouvé d'ailleurs, par des monumens historiques, que l'Evêque qui dès 921 siégoit à Albi, se nommoit Paterne. Ainsi, nous sommes presque certains, que l'Evêque d'Albi, nommé *Agimbertus* dans la Notice de l'Eglise de Vioux, ne pouvoit être le même que celui dont il s'agit dans l'Acte du Concile & dans la Lettre ci-dessus mentionnée.

Il est donc difficile de savoir précisément à quelle époque on doit placer l'épiscopat de cet *Agambertus*, sous lequel l'observance dans le monastère de Vioux pourroit avoir été changée; &, d'après nos observations, le passage de la Notice, qui ne décide pas nettement quelle règle précise fut originairement observée dans l'Eglise de Saint-Eugène, sert tout au plus à confirmer ce qui seroit probable même sans aucune autorité; c'est-à-dire, que, dès l'origine, le monastère de Saint-Eugène à Vioux, fut, quant au temporel, ou même peut-être quant au spirituel, une dépendance de l'Eglise d'Albi, à laquelle, très-certainement, par la suite (mais non à l'époque qu'indique la Notice), il fut complètement uni, comme on le verra incessamment.

D'après quelques Actes originaux qui nous restent, on pourroit penser que véritablement cette union auroit commencé dès le commencement du x.^e siècle, & que les Evêques d'Albi avoient dès-lors sur l'Eglise de Vioux, une juridiction pleine & entière, tant au spirituel qu'au temporel, avec un domaine direct, reconnu sans difficulté par l'Abbé Adhelard qui gouvernoit alors cette Eglise. On

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'EGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a *Thesaur.*
anecdotes, t. IV.
col. 70.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a Tom. 1,
instrum. pag. 3.
ch. 11.

trouve parmi les Monumens authentiques qu'ont publiés les Auteurs du *Gallia Christiana* ^a, un Acte, daté de l'année VI du règne du Roi Louis, c'est-à-dire, de 941, par lequel Miron, Evêque d'Albi, conjointement avec Adhelard, Abbé de Saint-Eugène, dispose de différentes possessions de l'Eglise de Vioux, en échange de quelques Biens cédés à cette Eglise par un certain Amelius & son épouse. L'Acte ne porte d'autre date que celle-ci : *Facta charta conscambiaria ista sub die feriâ secundâ in mense junii, anno sexto, regnante Lodoico rege*. Mais les synchronismes prouvent évidemment qu'il s'agit ici de la sixième année du règne de Louis IV, dit d'Outremer, c'est-à-dire, de l'année 941; car, dans le texte même de l'article concernant notre monastère, les mêmes Auteurs du *Gallia Christiana* ^b, rapportent d'autres Actes semblables, datés de la seconde année du règne de Raoul, c'est-à-dire, de 924, qui prouvent que, à cette époque, cet Adhelard, dont il est ici question, étoit déjà Abbé de Saint-Eugène.

^b Ibid. col.
47. & 48.

^c Ibid.

^d Hist. du
Lang. tom. II,
pag. 540, col.
1, not. VIII,
§. XII.

Bien plus; d'après un autre Acte, qu'ont rapporté également les mêmes Auteurs ^c, il sembleroit que, vers l'an 950, l'Eglise de Vioux étoit entièrement réunie à celle d'Albi, & que l'Abbé de Saint-Eugène & l'Evêque d'Albi étoient alors une seule & même personne, nommée Bernard; du moins est-ce ainsi que Dom Vaissette ^d explique le dernier Acte dont je viens de parler, qui s'énonce en ces termes : *Placuit inter venerabilem virum, nomine Bernardum, Episcopum sive Abbatem, cum suis Canonicis in Ecclesiâ Sancti-Eugenii degentibus & qui porte pour date : Facta charta plantaria ista sub die Mercoris, mense januarii, anno 15, regnante Lodoico rege*.

^e Ibid.

Le savant historien du Languedoc croit même pouvoir tirer de cet Acte un argument sûr pour prouver, comme il en a besoin dans un endroit de son ouvrage, que vers l'an 961, l'Evêque qui occupoit le siège d'Albi se nommoit Bernard : voici comment il s'exprime à ce sujet ^e. « Nous » avons des preuves qui ne permettent pas de douter qu'en

» 961 Bernard ne fut Évêque d'Albi. Il est fait mention
 » dans un Acte des archives de la Cathédrale de cette
 » dernière ville (*Gallia Christiana*, tom. 1, pag. 48),
 » d'un Bernard, *Evêque & Abbé de Saint-Eugène de Vioux*,
 » dans le diocèse, qui vivoit au mois de janvier, ou de la
 » xv année du Roi Louis d'Outremer, ou de l'an 951.
 » Ce Bernard étoit Évêque d'Albi, puisqu'au x.^e siècle,
 » & long-temps après, les Evêques de cette ville, avoient
 » l'administration de l'Eglise de Vioux; & que nous trou-
 » vons d'ailleurs un *Bernard, Evêque d'Albi*, en 963,
 » 964 & 967. Ce Prélat aura donc siégé depuis l'an 951
 » jusqu'en 967 ». Mais je me permettrai d'observer que
 l'argument de Dom Vaissette n'est pas très-solide-
 ment fondé.

NOTICE
 HISTORIQUE
 SUR L'EGLISE
 DE SAINT-
 EUGÈNE DE
 VIOUX.

Que les Evêques d'Albi au dixième siècle, eussent l'admini-
 stration de l'Eglise de Vioux, nous en convenons; non-
 seulement la Notice dont nous avons rapporté le début, le
 dit expressément, mais les Actes mentionnés ci-dessus, prou-
 vent indubitablement que les Evêques d'Albi avoient un
 domaine direct sur les possessions de cette Eglise; & il est au
 moins probable, que, pour s'établir à Vioux, lieu appar-
 tenant au diocèse d'Albi, & y bâtir un monastère, S.^t Eugène,
 ou tout autre Fondateur, eut besoin de quelque conces-
 sion de la part de l'Evêque & du Chapitre diocésain. Cela
 s'accorde très-bien avec les expressions de la Notice, &
 sert même à expliquer ces mots que nous avons cités :
*Alodium esse atque fuisse Episcopi Albiensis, & Canonorum
 Ecclesiæ Albiensis* : sans toutefois qu'en doive, ainsi que
 j'aurai lieu de le faire remarquer dans la suite, les entendre
 d'une possession en toute propriété de la part de l'Evêque
 & du Chapitre. Mais, que, à l'époque dont il s'agit présente-
 ment, l'Evêque d'Albi & l'Abbé de Saint-Eugène de Vioux,
 fussent toujours une seule & même personne, c'est ce qui
 ne s'ensuit pas nécessairement. Au contraire, il est pres-
 que démontré que cela n'étoit pas ainsi, puisque l'Acte de
 941 que nous avons cité, constate que, à cette époque,

Tome IV.

B b

l'Évêque d'Albi se nommoit Miron, & l'Abbé de Saint-Eugène de Vioux, Adhelard. De plus, nous verrons bientôt que, en 987, l'Évêque d'Albi & l'Abbé de Saint-Eugène étoient indubitablement deux personnes différentes. D'ailleurs, les expressions latines de l'Acte sur lequel Dom Vaissette a fondé son argument, *Venerabilem virum, nomine Bernardum, Episcopum seu Abbatem*, non seulement ne prouvent point évidemment que ce personnage, qui est nommé Bernard, fût véritablement Évêque & Abbé tout à la fois; mais semblent au contraire signifier qu'il étoit simplement Abbé. On sait que dans les temps anciens, les Abbés étoient souvent qualifiés Évêques. En outre, l'Acte dont il est question, ne porte point une date précise. Il est vrai qu'on est autorisé à le croire de l'an 950 ou 951. Les termes dans lesquels il est conçu, nommément les expressions *Episcopum seu Abbatem* (si on convient comme on doit, je crois, en convenir, qu'elles désignent seulement un Abbé qualifié Évêque, & non un véritable Évêque), & le style en général, tout, persuade que cet Acte ne peut être d'une époque postérieure à la deuxième race de nos Rois. Or, parmi les Rois de cette race qui ont porté le nom de Louis, Louis d'Outremer seul a régné assez longtemps pour qu'on ait pu dater de la quinzième année de son règne, & la quinzième année du règne de Louis d'Outremer, concourt avec l'année de notre ère 950. La charte est dite *Plantaria*, parce qu'il s'y agit de la concession que l'Abbé Bernard & les Chanoines de Saint-Eugène avoient faite à un certain Bergaud & à sa femme *Leutgardana*, d'une portion de terre, à condition d'y faire une plantation dont le genre n'est pas exprimé.

Disons donc simplement, comme nous l'avons dit plus haut (& peut-être pareillement eût-il été plus exact de la part de Dom Vaissette de raisonner ainsi), disons, que, d'après le passage de la Notice, les expressions d'un Acte, dont la date est presque certainement de 950 ou 951, & le synchronisme qui nous montre, vers cette époque,

sur le siège d'Albi, un Évêque du nom de Bernard, vers le commencement du dixième siècle, l'Église de Saint-Eugène de Vioux paroît avoir été étroitement unie à celle d'Albi, & que, alors l'Évêque d'Albi & l'Abbé de Saint-Eugène, n'étoient quelquefois qu'une seule & même personne. Ajoutons, si on veut (comme une simple conjecture, non comme une assertion), que, particulièrement en 950 ou 952, le Prélat qui semble avoir gouverné les deux Églises à la fois, se nommoit Bernard.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

Mais, quels que fussent, à cette époque, & le nom de l'Abbé de Saint-Eugène de Vioux, & le domaine direct, que, plus ou moins anciennement, les Évêques d'Albi eussent exercé, ou exerçassent actuellement, sur les possessions de cette Église, il paroît prouvé que pour lors ils n'en dispoient pas en pleine suzeraineté. En effet, nous voyons, vers le même temps, les Seigneurs de l'Albigeois agir comme Seigneurs suzerains & directs, non-seulement du bourg de Vioux, mais même de l'Église de Saint-Eugène : témoin le testament de ce Comte Raymond (que Dom Vaissète ^a a presque évidemment démontré, contre l'opinion de Dom Mabillon ^b, être Raymond, Comte de Rouergue & de l'Albigeois, & non Raymond Pons, Comte de Toulouse), qui par ses dernières dispositions, faites vers l'an 960, se plut à enrichir l'Église de Vioux. Quelques années après, un autre Comte de l'Albigeois, Pons (que l'historien du Languedoc a également prouvé être un fils de Guillaume Taillefer, Comte de Toulouse, & avoir succédé dans la possession de l'Albigeois, à Raymond, Comte de Rouergue, dont il vient d'être question), Pons agissoit & parloit encore, non-seulement en Suzerain, mais en Seigneur ou possesseur direct & du bourg de Vioux, & de tout le domaine quelconque qu'un Seigneur laïc pouvoit posséder sur l'Église de Saint-Eugène. Dom Vaissète, d'après une copie tirée des porte-feuilles de Baluze à la bibliothèque du Roi, a

^a Ibid.

^b Mabil. de
re diplom. page
572.

B b ij

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a *Ibid.* pr. col.
^{140.} *instr.*
CXXIIJ.

^b *Hist. du*
Lang. tom II,
Pr. pag. 14,
ch. CXXIIJ.

(1) *Rec. des*
hist. de Fr.
tom. VIII,
pag. 230 &
231.

rapporté ^a la Charte par laquelle Pons, à la prière d'Amelius, Évêque d'Albi, & de ses Chanoines, transmet au Chapitre de Sainte-Cécile tous les droits qu'il avoit, tant sur le bourg de Vioux, que sur l'Eglise même dédiée aux Saints Eugène & Amarand, enjoignant aux Chanoines réguliers qui la desservoient, d'obéir, comme ils avoient toujours, fait aux Chanoines de Sainte-Cécile. On voit par cette Charte que, alors, l'Abbé & le Prévôt de l'Eglise de Saint-Eugène, se nommoient l'un *Benedictus*, l'autre *Bostanus*; on voit de plus que, dès-lors, les Clercs réguliers & les Laïcs qui pouvoient avoir part au gouvernement de cette Eglise, étoient habituellement subordonnés au Chapitre de Sainte-Cécile : *Ita verò cedo ut Clerici regulares, & qui illam ecclesiam rexerint, obediunt, ut mos est, Canonici Sanctæ-Ceciliæ omni tempore, nemine contradicente.* La Charte, dans la copie dont s'est servi Dom Vaissette, ne porte point de date; mais elle doit nécessairement avoir été donnée antérieurement à l'année 987; car il existe un autre Acte, qui ne peut avoir été fait que postérieurement à cette Charte, & dont la date ne sauroit être reculée au-delà de 987. Je parle d'un Acte par lequel le même Pons confirme la donation faite au Chapitre de Sainte-Cécile, & qui date de la seconde année du règne de Louis, fils de Lothaire, son père ^b Lothaire étant mort : *Data mense septembris, lunâ XIII, rege Lothario defuncto, anno II quo filius ejus Ludovicus regnare capit.* Sur quoi j'observe en passant que, vraisemblablement, il faudroit lire *anno I*, & non *anno II*. Louis V, dit le Fainéant, après avoir succédé à son père le 2 mars 986 (selon l'opinion commune), ne vécut que jusqu'au 21 mai 987; ainsi, il ne peut y avoir eu, sous son règne, d'Actes datés du mois de septembre, que dans la première année. On pourroit peut-être supposer, mais je ne sai si la suite des faits historiques le permettroit, que quand les chroniques (telles que la chronique Saxone ^c & la chronique de Massay), placent la mort de Lothaire, sous les premiers

DES MANUSCRITS DU ROI. 197

mois de l'année 985, cela doit s'entendre réellement de l'année 985, nouveau style, non de l'an 986. Mais, pour fixer une pareille opinion, que les dates de notre Acte pourroient appuyer, & qui détruiroit celle qu'a cru devoir adopter Dom Bouquet, suivi par Dom Clément, il faudroit entrer dans des discussions trop longues, trop étrangères à mon objet. Peut-être même ces discussions ne me meneroient-elles qu'à constater une erreur de date peu importante en soi, & qui a pu facilement échapper à un copiste. J'ai cru seulement devoir l'indiquer; d'autant plus que cette date de l'Acte confirmatoire, *menſe ſeptembris, rege Lothario defuncto, anno 11 quo filius ejus Ludovicus regnare cepit*, donne lieu à former quelque difficulté sur la date que Dom Vaiffette assigne à la Charte même de donation.

On donne communément cette Charte, & Dom Vaiffette lui-même, en l'insérant toute entière parmi les preuves de son histoire, d'après les Manuscrits de Baluze, l'a donnée pour la même dont il est question dans un passage du *Gallia Christiana* (article d'Amelius I, xxviii.^{me} Evêque d'Albi), où les Auteurs de cet ouvrage rapportent ^a le contenu général, & les propres termes de la date, d'un Acte qu'ils disent avoir été tiré des archives d'Albi: *Amelius, anno 987 statuendus est; ipso enim rogante, Pontius, Albiae Comes, dedit vicum suum Vianciae, in pago Albigenſi ſitum, ubi ædificare fecit Eccleſiam, in qua Clericos aggregavit, quibus præfecit Benedicſtum Abbatem, & Sanctæ - Cæcilie (Eccleſiæ cathedrali) Albienſi ſemper ſubeſſe voluit. Acta . . . an. 11 quo Ludovicus, filius Lotharii Regis, regnare cœpit (hoc eſt anno circiter 987). Teſtes fuere Raymundus Abbas S. Pontii, Robertus Abbas Galliacy, &c.*

C'est d'après ce passage & cette citation que Dom Vaiffette s'exprime ainſi ^b: « Le P. de Sainte-Marthe fait » mention d'une Charte datée de la ſeconde année de Louis, » fils de Lothaire, par conſéquent poſtérieure au 2 mars 986, » & antérieure au 21 mai de l'an 987: nous la donnons » dans nos preuves sur une copie qui ſe trouve dans les

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a Nov. Gall.
Chriſt. tom. 1,
col 9.

^b D. Vaiffette,
loc. cit. p.
545, col 2.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

» porte-feuilles de M. Baluze , à la Bibliothèque du Roi , &
» dans laquelle on a omis la date ; mais c'est le même Acte
» que celui dont le P. de Sainte-Marthe fait mention , &
» qui est antérieur aux Lettres de confirmation dont nous
» avons déjà parlé ; car il contient l'union ou donation de
» l'église de Vioux à la cathédrale d'Albi , & les Lettres
» supposent cette donation. »

* D. Vaissète,
loc. cit. pag.
120.

Le savant historien n'a point manqué de faire attention que , à quelque année qu'ait pu commencer le règne de Louis V , après la mort de son père , ce Prince ayant vécu seulement jusqu'au mois de mai 987 , le mois de septembre de la deuxième année de son règne appartient nécessairement à l'an 986. En conséquence , il a supposé * que quatre mois encore après la mort de Louis V , on continuoît dans l'Albigois , de dater des années de son règne. Je ne sai si , en y réfléchissant davantage , il n'eût pas pensé , ou qu'il falloit corriger dans la date citée par les Auteurs du *Gallia Christiana* (comme j'ai observé plus haut , qu'il faudroit corriger dans la date de l'Acte confirmatoire) , *anno 1* ; ou que la Pièce dont ces Auteurs se contentent de rapporter le contenu , devoit être d'une année antérieure à 987.

Je dis plus : Il n'est nullement prouvé que cet Acte mentionné par les Auteurs du *Gallia Christiana* , comme ayant été tiré des archives d'Albi , & l'Acte rapporté tout entier par Dom Vaissète , d'après une copie tirée des porte-feuilles de Baluze à la Bibliothèque du Roi , soient effectivement un seul & même Acte. Selon les Auteurs du *Gallia Christiana* , dans l'Acte conservé au Chapitre d'Albi , dont ils ne rapportent que le contenu général , par lequel Pons , Comte d'Albi , fait au Chapitre de Sainte-Cécile , donation du bourg de Vioux , situé dans l'Abigois , ce Seigneur dit précisément qu'il bâtit à Vioux une Église , dans laquelle il avoit établi (*aggregavit*) des Clercs & un Abbé nommé Benoît , lesquels il jouet pour toujours à l'Église d'Albi. Or , dans l'Acte publié par Dom Vaissète ,

ce n'est point exactement ainsi, comme on l'a vu plus haut, que Pons s'exprime.

De quelque poids que paroisse mon observation, l'un & l'autre Actes, soit qu'on doive les regarder comme deux Pièces différentes, soit qu'ils ne soient effectivement qu'une seule & même Pièce, sont antérieurs au mois de septembre 987; car la date de l'Acte confirmatoire précisément & clairement énoncée, malgré l'erreur dont elle pourroit être soupçonnée, n'est point douteuse quant à son antériorité au mois de septembre 987; & les dispositions de cet Acte supposent déjà faite & consommée la donation que porte la charte.

Dans l'Acte confirmatoire, l'Abbé de Saint-Eugène de Vioux, est nommé, non Benoît, mais Adhelard. D. Vaissette dit judicieusement que cet Adhelard peut avoir succédé à Benoît, entre le temps où aura été dressé l'Acte de donation, & celui où aura été donné l'Acte confirmatoire.

A cette époque, il est certain que l'union totale, tant au temporel qu'au spirituel, de l'Eglise de Vioux à celle d'Albi, dut être consommée, & il ne paroît pas que, pendant le cours de plus d'un demi-siècle, elle ait été en aucune manière contestée; mais, environ quatre-vingts ans après cette même époque, l'Eglise de Vioux éprouva un changement qui devint pour long-temps la source de bien des débats; je veux parler d'une cession que l'Evêque d'Albi fit de cette Eglise aux Moines de l'Abbaye d'Aurillac.

Baluze, comme j'ai dit plus haut, a publié une Notice historique, où est racontée la manière dont la cession s'opéra. Cette pièce, tirée des archives du Chapitre de Sainte-Cécile, m'a paru mériter, à beaucoup d'égards, d'être plus connue qu'elle ne l'a été jusqu'à cette heure; elle donne une étrange idée, tant des mœurs que des qualités de cœur & d'esprit de l'Evêque qui occupoit alors le siège d'Albi. Il y est dit d'abord que ce Prélat avoit été élu par la plus détestable simonie. On fait trop que ce vice étoit le vice dominant du onzième siècle.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

NOTICE
HISTORIQUE
DE L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

Peut-être, il faut l'avouer, n'étoit-ce que la suite des usurpations des Seigneurs séculiers; car il est certain que vers cette époque, les Bénéfices ecclésiastiques étoient dans la plus triste situation. Les Seigneurs séculiers les avoient érigés presque tous en fiefs mouvans de leur domaine, sans en avoir d'autre droit que celui du plus fort. Il semble que ces abus crians ne s'étoient multipliés nulle part autant que dans la province du Languedoc; on peut aisément s'en convaincre, en lisant l'histoire particulière de ce pays. Il paroît que parmi les Églises du Languedoc, celle d'Albi avoit le plus souffert de ces excès, qui en étoient venus au point, que Pons, Comte de Toulouse & de l'Albigeois, en 1037, avoit donné l'Évêché même d'Albi, pour douaire, à sa femme nommée Majore^a. A l'imitation du Suzerain, les Seigneurs directs du Comté d'Albi, s'étoient rendus maîtres de tout le Bénéfice épiscopal; & le Vicomte Bernard, conjointement avec son frère, Frotaire, Evêque de Nîmes, n'avoient pas rougi de vendre par un Acte public & notoire^b, à Guillaume, fils de Bernard Aimard, la succession épiscopale d'Amelius qui siégeoit alors. Tout est prévu & stipulé dans cet Acte, la somme que Guillaume doit donner, les divisions & les termes du paiement, le cas de sa mort avant celle de l'Evêque actuel, cas auquel Pierre, frère de Guillaume, devoit être subrogé à celui-ci aux mêmes conditions. De plus, on avoit laissé à Guillaume la liberté de se faire sacrer lui-même, ou de faire sacrer un autre à sa place, à condition que, s'il prenoit le dernier parti, il abandonneroit au Vicomte Bernard & à l'Evêque de Nîmes la moitié du domaine du Siège d'Albi, &c.

^a *Vid. nov. Gall. Christ. tom. 1, instr. pag. 4, ch. VII.*

Ibid. ch. VII.

^c *Vid. hist. de Lang. Tom. II, pr. col. 212, instr. CXC I.*

Cet accord si scandaleux avoit eu sa pleine exécution, & avoit même été confirmé par un Acte authentique quelques années après^c, lorsque Guillaume avoit paisiblement succédé à Amelius II. Cette possession, fondée sur des titres si criminels & si honteux, étoit presque légitimée; au point que les Chanoines de l'Église prévôtale de Saint-Salve, regardèrent, à cette époque, comme une grâce & une faveur

faveur la concession que l'Évêque de Nîmes, cet usurpateur des Biens ecclésiastiques du diocèse d'Albi, leur fit vers le même temps des Prébendes qui avoient été attachées anciennement à leur Chapitre, mais dont il s'étoit arrogé la possession & le domaine ^a.

La Dignité épiscopale d'Albi étoit donc devenue un Bénéfice presque séculier, que le Vicomte d'Albi & son frère Frotaire, Évêque de Nîmes, mettoient à prix & vendoient au plus offrant, lorsque Frotard s'étoit présenté pour l'obtenir : s'il en faut croire la Notice publiée par Baluze, il l'avoit acquise à bon marché, car il n'avoit donné que quinze beaux chevaux à l'Évêque & au Vicomte. On a vu que le prédécesseur de Frotard n'en n'avoit pas été quitte à si bon compte. Une pareille facilité de la part de ces Seigneurs avides, peut s'expliquer aisément, si on adopte la conjecture de Dom Vaissète ^b, qui croit que Frotard étoit de la maison de Lautrec. Frotaire & son frère, qui en étoient les chefs, durent naturellement se relâcher en faveur d'un parent. L'historien du Languedoc dit que Frotard avoit succédé à Guillaume dès 1062.

Il n'est pas facile de se faire une idée juste du caractère & de la conduite de ce Prélat.

D'un côté, nous le voyons arriver à l'épiscopat par des voies indignes, & ce point est prouvé, d'après des Actes authentiques, où il avoue lui-même qu'il avoit usurpé des Biens de son Église.

De l'autre part, quelques années après son élévation à l'épiscopat, on le voit s'occuper sérieusement de la réforme de son Clergé, & se condamner lui-même à donner l'exemple des restitutions, auxquelles il le force ^c. Touché des remontrances du Cardinal Guiraud, Évêque d'Ostie, Légat du Pape en France, de l'Archevêque ^d de Bourges (Richard), de l'Évêque ^e de Poitiers (Isambert), & même de l'Évêque de Nîmes (Frotaire), son parent, qui auroit dû rougir en donnant des conseils de réforme, qu'il ne paroît pas avoir jamais suivis pour lui-même,

Tome IV.

C c

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a Vid. nov.
Gallia Christ.
loc. cit. pag.
5, ch. IX.

^b Hist. de
Lang. tom. II,
pag. 181.

^c Vid. nov.
Gallia Christ.
tom. 1, instr.
col. 5, ch. X.
^d Id. tom. 11,
col. 42.
^e Id. ibid. col.
1164.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

* *Vid. hist.
de Lang. tom.
11, pag. 619,
not. XXXIX.*

Frotard engagea soit par douceur, soit par autorité, les Chanoines de sa Cathédrale à vivre d'une manière plus convenable qu'ils ne le faisoient alors. Les Dignitaires durent lui obéir, & restituèrent les Bénéfices qu'ils avoient usurpés; le reste du Chapitre se réduisit à vivre régulièrement & en communauté. On pourroit attribuer au ressentiment de ces Ecclésiastiques, une partie de l'infamie dont reste couverte la mémoire de Frotard, & peut-être fut-ce l'esprit de vengeance qui dicta sur-tout la Notice que Baluze a publiée. En effet, Dom Vaissette qui a examiné scrupuleusement les faits particuliers dont il est fait mention dans cet Écrit, tous à la charge & au déshonneur de ce Prélat, a prouvé * par des synchronismes assurés, que le Rédacteur de cette Notice n'étoit nullement exact. Cependant, comme son récit, tout altéré qu'il peut être, quant à certaines circonstances, ne laisse point d'être fondé sur des vérités historiques; que d'ailleurs il m'a paru assez curieux, & propre à bien faire connoître l'esprit qui animoit alors la plupart des Ecclésiastiques, j'ai cru devoir le rapporter ici presque en entier.

Frotard n'étoit monté sur le Siège épiscopal d'Albi, comme on a vu, qu'en s'aidant de moyens coupables. Tout le Clergé de la province en fut si scandalisé, qu'il ne tarda pas à porter ses plaintes au S. Siège.

Frotard, accusé auprès du Pape Grégoire VII, fut cité par ce Pontife à comparoître en personne devant le S. Siège, pour répondre sur sa conduite. Il se rendit à Rome, mais, n'ayant pu se justifier auprès du Chef légitime de l'Eglise, il prit le parti de recourir à l'Archevêque de Ravenne (Guibert), Antipape élu depuis peu par une troupe de séditieux. Il en obtint des Lettres de justification, sur le modèle desquelles il en fabriqua d'autres faussement signées de Grégoire VII, qu'à son retour il osa présenter au Chapitre de la Cathédrale, qui, par égard pour le nom respectable que ces Lettres portoient, les reçurent avec soumission. Malheureusement pour lui, Frotard n'avoit point assez

ménagé le confident de sa fourberie, un certain Hugues, Moine de Conques, homme assez instruit dans les lettres, mais d'un cœur dépravé; il l'avoit mené & ramené avec lui, & lui avoit ensuite refusé une mule dont il avoit promis de lui faire présent. Ce Moine irrité découvrit au Trésorier du Chapitre toute la manœuvre criminelle de l'Évêque. La preuve étoit claire. Une plainte fut portée à un Concile, pour lors assemblé à Toulouse, & présidé par Hugues, Évêque de Lyon, qui cita Frotard à ce Tribunal des Évêques provinciaux. Frotard n'osa comparoître, ni en personne, ni même par Procureur. Hugues, le jugeant par contumace, l'interdit des fonctions épiscopales, & au nom du Concile le déclara excommunié. Détenu pendant deux années dans les liens de cette excommunication, il n'en craignit pas davantage de se rendre coupable d'un nouvel acte de simonie, & d'un nouveau tort envers le Chapitre d'Albi, en aliénant aux Moines d'Aurillac l'Église de Vioux. L'Agent de cette affaire étoit digne d'en être le promoteur, & de négocier avec ceux qui durent y avoir part : c'étoit un certain Artmann, Moine échappé du Monastère de Gaillac, refusé à celui de Conques, admis enfin dans celui d'Aurillac, qui, ayant été nourri & élevé dans l'Église de Vioux, d'après les connoissances qu'il avoit acquises de tout ce qui la concernoit, put combiner aisément le moyen de la soustraire à la juridiction du Chapitre d'Albi, & d'en faire passer la propriété à l'Abbaye d'Aurillac. Pour être aidé dans ce projet, il s'adressa d'abord aux Seigneurs de Cadalen, Bernard & Guillaume d'Aimeric, à qui le Chapitre de Sainte-Cécile avoit donné en fief une partie des biens de l'Église de Vioux, à condition d'en défendre le reste comme Avoués. Ces deux Seigneurs refusèrent d'abord d'entrer dans un pareil complot; mais Artmann, qui connoissoit la force des promesses & des présens, revint à la charge, & avec l'entremise d'un ami des deux Avoués, Pons d'Adhémar, qu'il engagea par la promesse d'une mule

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

à le seconder auprès d'eux, il vint à bout de leur persuader d'accepter de la part des Moines d'Aurillac, la valeur de quatre cents sous, tant en argent qu'en chevaux, pour leur livrer la possession de l'Église de Saint-Eugène. Amblard d'Arifat, Ermengaud son frère, Pierre Bordenes, Frotard de Causac, un autre Adhémard, du nom de Raymond, & généralement tous ceux qui concoururent à cette espèce de trahison, comme négociateurs ou conseillers, furent tous aussi récompensés plus ou moins généreusement. Toutes ses batteries étant dressées, Artmann alla trouver les principaux conseillers de Frotard, Roger de Cardonay, Bernard d'Amalfred, & un certain Échard, qui, quoique laïc, possédoit la Dignité cléricale d'Archidiacre d'Albi. Avec les mêmes moyens de séduction, il leur fit aisément employer leur crédit auprès de l'Évêque excommunié, pour qu'il cédât aux Moines d'Aurillac la propriété de l'Église en question, en échange de quelques Bénéfices, d'une certaine quantité d'or & d'argent, & d'un nombre déterminé de mules que ceux-ci promettoient. Le jour fut pris pour consommer cette affaire. Il ne s'agissoit plus que d'y faire coopérer, de gré ou de force, les Chanoines de Saint-Eugène. Frotard, qui, malgré l'excommunication lancée contre lui, ne craignoit pas d'exercer toujours les fonctions épiscopales, se transporta à Vioux, fit assembler le Chapitre, &, prétextant de vouloir qu'ils se réformassent, leur déclara qu'ils eussent ou à vivre plus régulièrement, ou à sortir de leur Église, & à lui en remettre la disposition. Les Chanoines de Saint-Eugène, qui pénétrèrent aisément le dessein qu'il avoit de leur substituer les Moines d'Aurillac, lui répondirent, d'abord, que leur Église & ses dépendances appartenoient au Chapitre de Sainte-Cécile, & que par conséquent l'Évêque n'en pouvoit disposer; ensuite, qu'ils étoient prêts, au jour qui seroit désigné par lui-même, à professer la règle canonique. Frotard, ne pouvant trouver rien à redire dans une réponse aussi sage, feignit d'en être content,

leur marqua le jour où il exigeoit que se fît leur profession, &, en attendant, les fit partir presque tous pour Toulouse, sous le prétexte de les envoyer s'y instruire de la règle & des usages de la nouvelle vie, qu'ils devoient bientôt embrasser. A leur retour, ils trouvèrent que ceux de leurs Confrères qui étoient restés, avoient été chassés, & que les Moines simoniaques d'Aurillac étoient établis à leur place. Le parti qu'ils prirent, fut d'en appeler au Siège épiscopal d'Albi, même au Siège apostolique de Rome, de s'enfermer dans le Cloître, protestant que s'ils en sortoient, ce seroit uniquement par la force, & qu'ils n'en pourroient être chassés justement, puisqu'ils étoient résignés à y vivre religieusement, selon la règle & avec l'habit canonique.

Frotard, furieux de la contradiction qu'ils apportoit à ses desirs, les fit maltraiter & chasser ignominieusement du Cloître. Le Chapitre de Sainte-Cécile ne resta pas tranquille spectateur de cette usurpation oppressive; il n'épargna point les reproches à son Évêque, fit des protestations qui pouvoient conserver ses droits en leur entier, & prit toutes les précautions possibles pour les faire valoir en temps & lieu. Toutes ces démarches n'empêchèrent pas Frotard de poursuivre son ouvrage; mais, comme les Moines d'Aurillac retardoient trop à son gré l'exécution de leurs promesses, il prit le parti d'aller lui-même avec l'Archidiacre Échard & Bernard d'Amalfred, pour recueillir plus tôt le fruit de leur iniquité commune. Le voyage n'eut pas le succès qu'ils espéroient; non-seulement ils revinrent les mains vides, mais ils tombèrent au pouvoir de quelques brigands, ou de quelques-uns de leurs ennemis: on fait combien de guerres habituelles entre les plus petits Seigneurs, & même entre les Particuliers, armoient alors tous les habitans des provinces de la France les uns contre les autres. Les trois voyageurs, faits prisonniers, ne recouvrèrent leur liberté qu'en payant une grosse rançon, chacun proportionnellement à ses facultés. L'aventure finit

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

même plus tragiquement. Bernard d'Amalfred étant tombé malade, fut obligé de s'arrêter à Conques, où, quoique réduit à l'extrémité, il ne put obtenir de l'Évêque de Rhodéz, Pons d'Étienne, qu'il lui administrât les derniers sacremens, parce que son commerce habituel avec Frotard le faisoit participer de droit & de fait à l'excommunication dont celui-ci avoit été frappé au Concile à Toulouse, où Pons d'Étienne avoit assisté. Tel eût été le sort de Frotard lui-même dans la dernière maladie dont il mourut, bientôt après son retour à Albi, si, pour avoir le viatique, il n'eût abdiqué sa Dignité, & n'eût rendu l'anneau épiscopal.

Voilà, dégagé de quelques circonstances étrangères, le récit que présente la Notice publiée par Baluze.

Dom Vaissette a très-bien prouvé que ce récit devoit être suspect de partialité. L'Auteur étoit, selon toutes les apparences, Chanoine de l'Église d'Albi; car c'est d'un vieux manuscrit en parchemin des archives de cette Église, que Baluze a tiré cet écrit : & nous avons vu que le Clergé de l'Église d'Albi, forcé d'embrasser une réforme qui le gênoit, pouvoit avoir conservé du ressentiment contre le réformateur.

Le savant Historien du Languedoc a relevé aussi avec raison les défauts de synchronisme dont fourmille le récit de la Notice. On est obligé de convenir avec lui que Frotard ne peut avoir été déposé pour le fait de simonie, ni de la manière, ni à l'époque que marque l'Auteur de la Notice; car il est démontré chronologiquement, qu'aucun des personnages, qui, selon cet Auteur, eurent part à cette déposition, c'est-à-dire, le Pape Grégoire VII, Guibert (Archevêque de Ravenne, & depuis, Anti-pape), Hugues (d'abord Evêque de Die, & ensuite, Archevêque de Lyon), & Amé (Evêque d'Oleron), n'occupaient point concurremment les différens Sièges sur lesquels il les suppose placés à l'époque qu'il assigne, & ne pouvoient, à

cette même époque, se trouver à portée d'agir comme il les fait agir pour ou contre Frotard.

Mais cet examen judicieux & approfondi ne sauroit détruire l'authenticité du principal fait qui nous a donné occasion de faire connoître la Notice dont il est question; je veux dire le transport de possession de l'Église de Saint-Eugène de Vioux, qui indubitablement eut lieu sous l'épiscopat de Frotard.

Non-seulement l'autorité de ce récit historique, quelque partialité que montre l'Écrivain, suffiroit pour constater que cette union eut lieu, mais d'autres monumens d'un témoignage irrécusable nous l'attestent.

Il existe une Lettre du Pape Grégoire VII^a, datée du 12 avril de la troisième indiction, ou de l'an 1080, par laquelle il confirme les Religieux d'Aurillac dans la possession du monastère de Vioux. Le Pape dit, il est vrai, qu'ils avoient acquis ce monastère des Princes du pays, par le consentement de l'Évêque & de son Clergé, ce qui ne s'accorde pas précisément avec les circonstances détaillées dans la Notice; mais cette contradiction même ne laisse pas de confirmer la vérité du fait principal. Dom Vaissète a également prouvé, que si Frotard a été effectivement déposé pour crime de simonie, comme il est assez probable qu'il l'a été, sa déposition aura eu lieu vers la fin de l'an 1079, puisque ce fut à cette époque que se tint le Concile de Toulouse. L'union de l'Église de Vioux à celle d'Aurillac, ayant précédé de deux ans le châtimement de Frotard, selon l'Auteur de la Notice, on ne peut guère la fixer plus tôt ni plus tard qu'en 1077, ou 1078.

Quel étoit l'Abbé d'Aurillac, sous le régime duquel la trame fut ourdie, & l'entreprise consommée? c'est ce qu'aucun monument que je connoisse ne nous apprend. La suite chronologique des Abbés de ce monastère, que présente le *Gallia Christiana*,^b précisément à l'époque de ces faits historiques, se trouve imparfaite. Depuis l'an 1072, où les

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a Vid. *epist.*
Grégoire VII,
lib. VII, epist.
19.

^b Vid. *nov.*
Gallia Christ.
tom. II, col.
442 & seq.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

Actes originaux font encore mention de l'Abbé Adrald II ; jusqu'à l'année 1090 , le *Gallia Christiana* présente successivement quatre Abbés, Gérald II, de Vaix (*de Vaxiâ*) ; Gérald III, de la Caussade ou de la Chaussée (*de Calcidia*) ; Gérald IV, Noble de Cahors ; Pierre, de Limaignes (*de Limoniis*) ; mais sans marquer la date précise de l'élection ou de la mort d'aucun des quatre. Dans le peu de détails qui se trouve touchant l'administration de ces différens Prélats, rien n'indique avec quelque apparence quel est celui sous le régime duquel l'union de l'Église de Vioux à celle d'Albi aura eu lieu. Cependant, si, dans cette incertitude presque complète, il étoit permis de former quelque conjecture, on pencheroit peut-être à croire que ce fut sous le régime de l'avant-dernier des quatre Abbés dont il est fait mention dans le *Gallia Christiana*, Gérald IV. Voici sur quoi cette opinion pourroit se fonder. 1.^o Il est dit dans quelques écrits historiques, que les deux prédécesseurs immédiats de cet Abbé, Gérald III de la Chaussade, & Gérald II de Vaix, administrèrent fort mal les affaires de l'Abbaye d'Aurillac, tant au temporel qu'au spirituel. Gérald IV, au contraire, disent les mêmes monumens, parut envoyé du ciel pour réparer les dommages que le monastère avoit éprouvés sous le régime de ses deux prédécesseurs. Ce Prélat fut constamment occupé, tout à la fois, & de faire refleurir le bon ordre, & d'augmenter les possessions temporelles de son Abbaye ; ce qui s'accorde très-bien avec l'idée & l'entreprise d'unir à son Église celle de Vioux. Indépendamment de l'avantage temporel qui pouvoit en résulter pour l'Abbaye d'Aurillac, un Abbé, amateur de l'ordre & de la règle, tel qu'est dépeint Gérald IV, pouvoit croire que cette union seroit également utile à la religion : comme nous l'avons vu, le principal prétexte sur lequel Frotard put fonder son entreprise, étoit le besoin de réforme qu'avoit l'Église de Vioux. 2.^o La Lettre, confirmatrice de cette union, que le Pape Grégoire écrivit à l'Abbé d'Aurillac, semble

semble convenir, sinon précisément à la première année, du moins aux premiers temps, d'un nouveau régime abbatial. On sait que, durant toute la période de temps, où les Papes eurent tant d'influence sur la nomination aux Bénéfices ecclésiastiques, chaque Prélat nouvellement élu, se faisoit presque un devoir de rendre son hommage au Saint-Siège, en demandant, soit des privilèges nouveaux, soit la confirmation des anciens. Dans la Lettre de confirmation dont nous parlons, qui est datée de 1080, le nom de l'Abbé d'Aurillac n'est point exprimé; mais dans une autre Lettre, adressée à l'Archevêque d'Ausche, Guillaume, l'Abbé d'Aurillac est nommé Pierre, ce qui ne peut s'entendre que du successeur de Gérald IV, & donne lieu de conjecturer, d'après l'observation qui vient d'être faite, que cet Abbé, Pierre, avoit succédé à Gérald IV, très-peu antérieurement à cette année 1080. Or, nous avons vu que l'union avoit dû être machinée, & exécutée, au plus tard en 1078.

Que devint l'Évêque simoniaque après la sentence dont il fut frappé au Concile de Toulouse? c'est encore un point de discussion, mais qui est étranger à mon objet. Dom Vaissette paroît avoir cru, & cette opinion s'accorde avec le récit de l'Auteur de la Notice, que Frotard a pu, quoique déposé par le Concile, disputer la possession de l'Évêché pendant plusieurs années, & que, malgré l'excommunication lancée contre lui, il a pu se maintenir sur son Siège, soit par le crédit & l'autorité de sa famille dans le pays, soit en se déclarant pour l'Antipape Clément III; enfin, qu'il mourut seulement vers 1084, après s'être repenti & avoir donné la démission volontaire de son Évêché.

Sa mort, en quelque année qu'elle soit arrivée, ne termina point le procès que son injustice avoit fait élever entre le Chapitre de Sainte-Cécile, & les Moines d'Aurillac. Ceux-ci étoient restés en possession de l'Église de Vioux; mais, aussitôt que Guillaume III, surnommé *Piclavensis*, eut succédé à Frotard, sur le Siège épiscopal d'Albi,

Tome IV.

D d

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a *Vid. nov.
Gallia Chrif.
tom. VI, col.
870 & 871.*

^b *Vid. id. Tom.
XIII, col.
361.*

^c *Gall. Chrif.
nov. tom. XIII,
col. 361.*

^d *Vid. id. tom.
XIII, col. 92.
& col. 362.*

les Chanoines d'Albi, selon la suite du récit de la Notice, se pourvurent devant leur nouvel Évêque. Guillaume fit sommer l'Abbé d'Aurillac de venir défendre sa cause en personne à Albi, & prit pour Assesseurs dans le jugement qu'il se proposoit de porter, l'Évêque^a de Carcassonne (Pierre II, *Artaud*, ou Pierre III), l'Abbé^b de Soreze (qui devoit être alors^c Raymond I), & le Prieur (ou plutôt peut-être le Prévôt, *Isarn*) de Saint-Saturnin de Toulouse^d.

Ce fut en présence de ces Juges & devant ce Tribunal que l'affaire fut discutée. Les Moines d'Aurillac produisirent pour leur défense, un Acte signé par le Prévôt (Ponce), le Doyen (Guillaume Begon), le Sacristain (Gui), & le Trésorier (Gauzbert), du Chapitre d'Albi; Acte par lequel il étoit certifié que la cession faite de l'Église de Vioux, avoit été pleinement volontaire de la part du Chapitre. L'artifice étoit d'autant plus grossier, que les témoins dont on produisoit la signature, étoient presque tous encore vivans, quelques-uns même présens au jugement. A la lecture de cet Acte, ils réclamèrent & l'arguèrent de faux. De plus, il fut exhibé devant les Juges des preuves palpables, & de la violence qui avoit été employée pour chasser les légitimes possesseurs de l'Église de Vioux, & de l'opposition qu'y avoient mise dans le temps les Procureurs du Chapitre d'Albi. D'après ces preuves, les Juges ordonnèrent que l'instigateur de toute cette affaire, le Moine Artmann, seroit tenu de comparoître devant eux, dans l'espace de six mois, & de jurer sur les Saints-Evangiles, que ni lui, ni l'Abbé, ni les Moines d'Aurillac, n'avoient reçu, promis ou donné aucune somme d'argent, pour faciliter l'expulsion des légitimes possesseurs de l'Église de Vioux; faute de quoi cette Église seroit restituée au Chapitre d'Albi. Les Moines, qui se sentoient coupables, n'osèrent accepter cette condition; mais comme, apparemment, le Tribunal n'avoit pas le moyen de faire exécuter son arrêt, & qu'ils se trouvèrent les

plus forts, ils se maintinrent pour lors, & restèrent encore bien des années, en possession de l'Église de Saint-Eugène.

L'Église d'Albi, sans doute, ne cessait point de réclamer, &, regardant toujours l'Église de Vioux comme une de ses possessions naturelles, avoit soin de la faire comprendre dans toutes les Bulles confirmatrices de ses Biens, que, selon cet usage dont il a été parlé plus haut, elle demandoit & obtenoit (comme j'ai déjà remarqué) à l'avènement de chaque nouveau Prélat. Et c'est ainsi que l'Église de Vioux se trouve nommée parmi les possessions que confirme à l'Église d'Albi, une Bulle du Pape Innocent II, datée de l'année 1136, sixième du pontificat de ce Pape; date qui, relativement encore à l'usage que je viens de rappeler, s'accorde assez bien avec celle de l'avènement de Hugues III au Siège épiscopal d'Albi : les Auteurs du *Gallia Christiana* ^a paroissent croire que Hugues III parvint à ce Siège au plus tôt en 1135.

Quelques années après, le droit de l'Église d'Albi, sur l'Église de Vioux, reçut encore une nouvelle sanction, tout aussi authentique, & peut-être encore plus effective, quant au temporel : je veux parler d'une Confirmation émanée du Comte de Toulouse, Raymond V, fils d'Alphonse. Cette Charte est rapportée toute entière dans l'histoire des Comtes de Toulouse, par Catel ^b. Raymond, dans cet Acte, confirme la donation que son ancêtre, Pons, avoit faite en 987, de tous ses droits sur le Bourg de Vioux & l'Église de Saint-Eugène. La Charte porte pour date : *Datum mense junio, lunæ XXI, in die sabbati, regnante Ludovico Rege*. Une pareille date est fort vague. Raymond V ayant succédé à Alphonse dès 1148, & Louis VII, qui régnoit alors, n'étant mort qu'en 1180, il s'ensuit que la Charte en question, émanée de Raimond & datée du règne de Louis VII, n'a pu être donnée ni avant 1148, ni après 1180. Le désir d'en fixer plus précisément la date m'a engagé à rechercher en quelle année, durant ce période de trente-deux ans, le XXI^e

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a Vid. nov.
Gallia Christ.
tom. I, col.
14.

^b Vid. Cat.
*hist. des Comtes
de Toul.* pag.
101.

D d ij

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

jour de la lune, au mois de juin, se seroit trouvé être un samedi; ces trois synchronismes étant clairement énoncés dans l'Acte même dont j'ai rapporté les expressions. Notre savant & obligeant confrère, D. Poirier, que j'ai consulté à ce sujet, a bien voulu m'épargner un travail assez pénible, & se charger de cette recherche. Le résultat a été, de trouver, que, depuis 1148, jusqu'en 1180, le XXI.^e jour de la lune au mois de juin, s'est rencontré avec le samedi, dans six années diverses : savoir, en 1148, le 12 juin; en 1151, le 9 juin; en 1168, le 1.^{er} juin; en 1172, le 17 juin; en 1175, le 14 juin; enfin, en 1178, le 10 juin : calcul dans lequel D. Poirier s'est trouvé parfaitement d'accord avec MM. Mechain & Pingré, de l'Académie des Sciences, que j'avois fait consulter également. A laquelle de ces six années faut-il attribuer la Charte dont il est question? c'est ce qu'il est impossible de déterminer, sans le secours de quelque nouveau synchronisme; & la Charte elle-même, ainsi que les monumens historiques connus, du moins ceux que j'ai été à portée de comparer, ne nous en offrent aucun. Seulement peut-on dire, mais par pure conjecture (& toujours d'après l'observation qui a déjà été rappelée plus d'une fois), que, un Acte confirmatoire d'une ancienne donation, paroissant avoir dû naturellement être demandé & obtenu à l'avènement d'un nouveau Prince, notre Charte pourroit naturellement être assignée aux premières, plutôt qu'aux dernières années du règne de Raymond V. A quoi il seroit permis d'ajouter, que la première époque, où le XXI.^e jour de la lune, au mois de juin, s'est rencontré avec le samedi, (c'est-à-dire, le 12 juin 1148), étant trop voisine de celle où Raymond, âgé seulement de quatorze ans, succéda à son père, mort dans la Terre Sainte le 12 avril 1148, l'Acte pourroit, avec plus de vraisemblance, être attribué à la seconde époque; c'est-à-dire, au 11 juin 1151. Je m'étois d'autant plus attaché à fixer, s'il eût été possible, la date

de cet Acte, qu'il ne se trouve point indiqué dans la Table chronologique des Chartes & Diplomes relatifs à l'histoire de France, quoique ce qui est déjà publié de cette Table, c'est-à-dire, le troisième volume, descende jusqu'à l'an 1179; ce qui m'a fait croire que les Rédacteurs de cet utile & important index, n'ayant pu reconnoître, d'après les synchronismes énoncés dans la date de l'Acte, à quelle année il appartient, l'auront mis au nombre des Actes de dates incertaines, & l'auront réservé pour l'insérer à la suite des Chartes & Diplomes de la dernière année du règne de Raymond V; c'est-à-dire, de l'année 1180, à laquelle doit commencer le iv.^e volume dont le public doit jouir incessamment. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu réussir à déterminer cette date d'une manière plus précise.

Depuis l'époque, n'importe laquelle, où cet Acte fut expédié, jusqu'à celle où le Pape Alexandre III donna les deux Lettres, ou Bulles, qui se rencontrent dans le manuscrit du Roi, je ne trouve aucun monument relatif à l'Église de Vioux. Ces deux Lettres prouvent que, au temps du séjour d'Alexandre III en France, le procès entre les Moines d'Aurillac d'une part, & de l'autre part l'Évêque & le Chapitre d'Albi, au sujet de l'Église de Vioux, étoit loin d'être terminé. La première de ces Lettres est adressée aux Moines d'Aurillac; le Pape y déclare qu'il a commis l'examen de cette cause, & attribué le pouvoir de la juger, aux Évêques de Cahors & de Rhodéz. La seconde est adressée à ces deux Évêques, & leur donne en effet la commission de revoir, ainsi que la faculté de terminer le procès. Les deux Lettres portent la date du lieu, & du jour du mois; le lieu est Montpellier, & le jour du mois est le 1.^{er} d'août. Il n'y est fait nulle mention de l'année du pontificat d'Alexandre; mais les synchronismes historiques ne permettent pas de douter que les Lettres ne soient de l'année 1165, époque du second passage d'Alexandre III à Montpellier.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

En effet, elles ne peuvent être de l'époque du premier séjour que ce Pape fit à Montpellier en 1162, puisque Dom Vaissette, qui a démontré, contre l'opinion commune, qu'Alexandre y étoit demeuré jusque dans le mois de juillet, convient qu'il en étoit parti, au plus tard, le 24 de ce mois de la même année. Il est prouvé, au contraire, qu'Alexandre III, quand il repassa, trois ans après, dans cette ville, pour retourner en Italie, y arriva, au plus tard, le 21 juillet, & y étoit encore le 19 d'août; ce qui s'accorde parfaitement avec la date de nos deux Lettres.

On n'y trouve exprimé, ni le nom de l'Abbé d'Aurillac, ni celui des Évêques d'Albi, de Rhodéz & de Cahors.

* Vid. nov.
Gallia Christ.
tom. 11, col.
444.

Il est impossible, ce semble, d'arriver à savoir précisément le nom de l'Abbé qui gouvernoit alors le monastère d'Aurillac. J'ai déjà dit que la suite chronologique des Abbés de ce monastère, dans le *Gallia Christiana**, étoit imparfaite. Entre Guillaume I, dont il est fait encore mention dans les Chartes en 1144, & Pierre V, dont le nom y paroît, pour la première fois, en 1169, on trouve un Éblon, ou Ebbon, touchant lequel on ne fait rien, sinon qu'il mourut à Rome, où il étoit allé pour visiter le tombeau des Saints-Apôtres.

Vid. id. tom.
1, col. 14.

* *Hist. de Lang.*
tom. 11, pag.
481.

d Vid. nov.
Gallia Christ.
tom. 1, col.
207.

L'Évêque d'Albi^b, étoit Guillaume, V.^e du nom, qu'un Acte de l'an 1171 nous apprend avoir été frère de Begon, Seigneur de Dourgne^c.

Quant à l'Évêque de Rhodéz, il n'est pas aisé de déterminer, quel étoit celui dont il est question dans la Lettre d'Alexandre III. Les Auteurs du *Gallia Christiana*^d n'ont pu fixer exactement l'année où dut cesser de siéger, Pierre (II du nom), vingt-quatrième Évêque de cette ville. D'une part, on trouve ce Prélat mentionné dans des Actes authentiques de 1161, 1162, 1163, même de 1164. De l'autre part, il existe une Bulle ou Lettre d'Alexandre III, datée (selon la leçon ordinaire) du 11 des ides de mai, de l'an 11 de son pontificat, c'est-à-dire, du

14 de mai, 1161, & adressée à Hugues ^a, frère du Comte de Rhodéz, & Evêque de cette ville. De plus, Hugues, Evêque de Rhodéz, est également mentionné dans une chartre de 1162, concernant la fondation du Monastère de Bonnecombe. La difficulté qui résulte de la comparaison de ces différens Actes, ne peut se résoudre, à moins de supposer que Pierre II aura abdiqué avant 1162, mais en retenant le titre d'Evêque. Dom Vaissette, il est vrai, a établi que la Lettre d'Alexandre III ^b, dont on vient de faire mention, étoit, non de la 11.^e année du pontificat de ce Pape, mais de la XII.^e qui concourt avec l'an 1170 de J. C. par conséquent, cette Pièce ne pouvoit servir à prouver que Pierre ne siégoit plus en 1164. Mais comme le savant historien n'a pas détruit en même temps l'autorité de l'Acte concernant la fondation de Bonnecombe, il reste toujours quelque incertitude sur le nom de l'Evêque qui siégeoit à Rhodéz, à l'époque dont il s'agit ici.

Une pareille incertitude n'existe point à l'égard de son collègue, l'Evêque de Cahors; celui-ci ne peut avoir été autre que Gérard IV, surnommé *Hector*, allié du Vicomte-&-Marquis d'Aubusson, le frère de Jean, Evêque de Périgueux. On sait que Gerald siégea depuis 1150, jusqu'en 1199. Il s'étoit, il est vrai, absenté de Cahors, vers l'an 1154, pour aller en Italie, à la prière de l'Empereur Frédéric I.^{er} & y assister au couronnement de ce Prince, en qualité de Roi de Lombardie, cérémonie qui se fit à Albe, le jour de Noël de l'année 1154 ou 1155; ensuite il étoit resté forcément hors de son diocèse, pendant quelque temps. L'Empereur, après son couronnement, lui avoit permis de le quitter, & pour que l'Evêque pût voyager en sûreté dans toute l'Italie, divisée alors, comme on sait, en plusieurs factions, & déchirée par les guerres civiles, il lui avoit donné un sauf-conduit, mais à condition de venir le rejoindre à Plaisance, vers la semaine de Pâques. Gerald, profitant de cette faveur, s'étoit avancé jusqu'au Mont Cassin, pour y voir un de ses parens (que lui-même

NOTICE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a *Gal. Chrif-
tiana*, tom. 1,
col. 208.

^b *Tom. 114
pag. 506.*

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

appelle, en latin, *Vicomitem Eborum*), qui, revenant de la Terre Sainte, étoit resté malade dans ce célèbre Monastère. Ce devoir d'amitié rempli, Gerald étoit reparti sur-le-champ, pour exécuter tout à la fois, & une commission particulière qui lui avoit été donnée par le Marquis de Monferat, & l'ordre que le Roi Louis VII lui avoit fait parvenir, de se rendre au lieu (*ad curiam*) où l'Évêque de Bamberg (*Pavembergensis*), de la part de Frédéric, & l'Évêque de Mende (*Mendensis*), de la part de la France, devoient traiter de la paix de l'Eglise. Mais, en chemin, il fut arrêté, ainsi que le Vicomte-& Marquis Daubuffon son parent, & plusieurs Clercs & Moines François ou Anglois, par un Officier de l'Empereur, appelé Conrad, & un certain Marquis, que lui-même nomme *Marchio marchie Guarnarii*. Ce fut de sa prison qu'il écrivit à l'Empereur une lettre touchante, qui se trouve dans le Spicilege de D. Luc d'Acheri ^a, & dont j'ai tiré ces particularités. Elles m'ont paru mériter d'autant plus d'être rappelées, qu'elles servent à éclaircir les doutes qui étoient restés au célèbre Muratori, sur l'année & le lieu où l'Empereur Frédéric I.^{er} pouvoit avoir été couronné Roi de Lombardie, & sur la manière dont se doivent interpréter les expressions d'Othon de Frisingen.

^a Murator.
An. tom. IV.
part. II, pag.
326.

^c De gestis
Frederici I, lib.
II, cap. 21.

^b *Nel di 17 d'aprile (dit Muratori), giorno di Domenica, Federigo, invitato da' Pavesi alla lor città, quivi, per attestato di Ottone Frisingense ^c in Ecclesià S. Michaëlis, ubi antiquum Regum Logobardorum palatium fuit, cum multo civium tripudio coronatur. Galvano Fiamma, Buonincontro Morigia, ed altri scrittori Milanesi, lasciarono scritto che Federigo fu coronato in Santo Ambrosio di Milano, o pure in Monza, chi dice nell' anno 1154, e chi nel presente 1155. Senza esaminar meglio questa lor opinione, anch' io la riferii, nel mio trattato de coronà ferreà stampato nell' anno 1698 ^d. Ora conosco essere una frottola di quegli storici. La nimicizia insorta frà lui e i Milanesi, non gli permise di visitar Milano o Monza, e molto meno di ricevere la corona del*

^d Anecdor.
Lais. tom. II.

del ferro dalle mani di Uberto Arcivescovo. Anzi, siccome osservò il Sigonio ^a, e dopo lui il signor Sassi, nè pur si deve credere che seguisse la coronazione ed unzione di lui in Pavia. Il coronatur del Frisingense, unicamente vuol dire ch' egli nella Basilica di S. Michele si fece vedere colla corona in capo, e lo scettro in mano. Venne Federigo a Piacenza, città che, dopo avere nel dì 27 d'aprile ricevuto il soccorso della cavalleria e fanteria di due Porte di Milano, s'era ben preparata alla difesa. Questo apparato e la fretta di Federigo, esentarono da ulteriori molestie quella città.

La Lettre que je viens de citer explique tout. Ce ne fut ni à Milan, ni à Monza, ni à Pavie, ce fut à Albe, que se fit le couronnement. Mais il est temps de revenir à ce qui rentre plus particulièrement dans le sujet de cette Notice.

J'ai dit que l'Évêque de Cahors, auquel est adressée la Lettre d'Alexandre, étoit Gerald IV. Le voyage & l'absence dont il est fait mention dans la Lettre déjà citée, ne détruisent pas mon assertion, puisqu'il est prouvé, par les Monumens diplomatiques ^b, que ce Prélat étoit de retour en France en 1158, & qu'il se trouva à Paris avec le Pape Alexandre III, en 1163; le reste de son épiscopat, qui ne finit qu'avec sa vie, en 1199, est étranger à mon objet.

Nous ignorons quel fut le résultat de la commission donnée par Alexandre III, aux Évêques de Rhodéz & de Cahors. Ce qui est certain, est que leur examen & leur jugement, quels qu'ils ayent pu être, ne terminèrent point l'affaire. Il y a lieu de croire cependant, qu'au moins leur rapport fut favorable aux droits des Chanoines d'Albi, & ne changea point les dispositions où il semble que la Cour de Rome avoit toujours été, par rapport à leurs réclamations. On a vu qu'en 1136, le Pape Innocent II leur avoit confirmé la possession de droit de l'Eglise de Saint-Eugène. Un Monument du même genre, qui étoit demeuré jusqu'à cette heure anecdote, semble prouver qu'en 1198,

Tome IV.

E e

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a Sigon. de regn.
italic. lib. XII.
Sass. not. ad
Sigon.

^b Vid. nov.
Gallia Christ.
tom. I, col.
130, D.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ÉGLISE
DE SAINTE-
EUGÈNE DE
VIOUX.

le Pape Innocent III ne reconnoissoit en aucune manière la légitimité de la possession de fait qui étoit restée aux Moines d'Aurillac. A la fin des *Regestes* tirés du Vatican, que j'ai rapportés de Rome, qui s'impriment actuellement par ordre de M. le Garde des Sceaux, & qui vont paroître sous peu de temps, j'ai ajouté, en forme d'Appendix, quelques Lettres du même Pape Innocent III, copiées d'après les originaux qui existent dans les Archives de différentes Églises de France. Parmi ces Lettres, il y en a une, tirée des Archives de l'Abbaye d'Aurillac, datée du 111 des ides de mai, de l'année première du pontificat d'Innocent (c'est-à-dire, de 1198), munie de signatures les plus authentiques, du Pape & des Cardinaux, & adressée, tant en particulier à Ranulfe, Abbé d'Aurillac, qu'en général à tous les Moines de son Couvent. Le Pape, par cette Lettre ou Bulle, leur confirme toutes leurs possessions, dont il fait une sorte de dénombrement; & parmi ces possessions, entre lesquelles sont recensées plusieurs Églises, celle de Saint-Eugène de Vioux n'est point nommée.

* *Vid. nov.
Gallia Christ.
tom. 1. col. 15.*

* *Ibid. tom. 1. 1.
col. 444, D.*

Six ans après, c'est-à-dire en 1204, les débats cessèrent totalement. Guillaume VI, surnommé *Petri*, étoit alors Évêque d'Albi ^a, & Gerald V, de Cardaillac, gouvernoit le monastère d'Aurillac ^b. Ces deux Prélats, de concert avec le Chapitre d'Albi & la Communauté d'Aurillac, firent une transaction, par laquelle l'Église de Vioux fut rendue au Chapitre de Sainte-Cécile, qui céda en échange à la Communauté d'Aurillac, d'autres Églises. L'Acte existe dans les archives de l'Église d'Albi.

* *Vid. hist.
de Langued.
tom. 111, pr.
col. 542.*

Depuis cette époque, il n'est presque plus parlé, dans l'histoire, de l'Église de Vioux; j'ai seulement remarqué qu'il est fait mention des Prévôts de cette Église, dans des Actes originaux ^c, tels que ceux qui concernent la guerre que l'Évêque d'Albi, Bernard II de Combret, avoit faite en 1260, contre l'Abbaye de Gaillac. On voit encore par un autre Acte tiré des archives de l'Église

d'Albi ^a, que, depuis la réunion, les Evêques d'Albi disposèrent en liberté du domaine direct & de leurs droits sur l'Eglise de Vioux. En 1269, Beraud d'Anduze reconnoissoit tenir de l'Evêque d'Albi ^b, Bernard III (de Castanet), une partie du droit de passage, *partem passagii*, dans ce Bourg, ainsi que dans les autres.

Enfin, il est dit dans le Propre du diocèse d'Albi, que, en 1494, Louis d'Amboise, Evêque de cette ville, fit transférer avec pompe dans son Eglise cathédrale, les reliques de Saint-Amarand, de Saint-Eugène & de Sainte-Carissime, qui étoient honorées d'un culte religieux dans l'Eglise de Vioux.

Voilà tout ce que j'ai pu rassembler touchant l'Eglise de Saint-Eugène de Vioux. Ces recherches pourront, sans doute, paroître aussi peu intéressantes par leur résultat, que peu importantes par leur objet. C'est un inconvénient attaché présentement à l'étude approfondie des Monumens historiques, sur-tout à la discussion des Actes originaux. L'histoire, je le sais, est un champ vaste, immense si l'on veut; mais, on doit l'avouer aussi, tant d'Ouvriers habiles & laborieux en ont déjà cultivé les parts les plus considérables & les plus attrayantes, que ce qui nous reste présentement à mettre en valeur, se réduit presque à des landes aussi tristes qu'arides. Peut-être, j'en conviens, le terrain où je me suis arrêté quelque temps, pouvoit-il, sans un dommage sensible pour le domaine littéraire, rester encore long-temps négligé. Toutefois, si dans cette portion, quelle qu'elle soit, j'ai semé quelques vérités, sans me flatter que leur produit pût mériter une grande attention, si j'en ai extirpé quelques erreurs, sans me persuader qu'elles fussent très-nuisibles, j'aurai toujours rempli une tâche, selon mon foible pouvoir, & fait preuve de mon zèle.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'EGLISE
DE SAINT-
EUGÈNE DE
VIOUX.

^a Vid. *ibid.*
col. 589, instr.
CCC LX.

^b Vid. *nov.*
Gallia Christ.
tom. I, col. 200.

* تذکرة الشعراء *

HISTOIRE DES POETES.

*Par Douletschah ben - Alaëddoulet algazi
alsamarcandi.*

*Manuscrits Persans de la Bibliothèque du Roi, N.º 246 :
248, 249 & 250.*

Par M. SILVESTRE DE SACY.

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

Nous connoissons plusieurs ouvrages qui portent le titre de *Tezkirat alschoara*, c'est-à-dire, Histoire des Poètes. Celui dont nous allons donner la notice, a pour auteur Douletschah ben - Alaëddoulet, ben - Bakhtischah algazi alsamarcandi. Il le dédie à l'émir Ali-schir, comme un témoignage de sa gratitude pour les bienfaits qu'il en avoit reçus. Cet émir est le même à qui Khondémir a dédié son histoire : Douletschah lui donne, ainsi que Khondémir, le titre de *nezam almillat oualdin*. Il paroît qu'Ali-schir occupoit la place de grand-vizir, sous le règne du sultan Aboulgazi Hoslaïn Béhadur-khan, arrière petit-fils de Mirza Omar-scheïk, l'un des enfans de Tamerlan. On trouvera à la fin de cette notice, quelques détails sur la vie d'Ali-schir, qui joignoit aux qualités de l'homme d'État, l'amour des lettres & le titre de poète distingué. (a) Pour rendre compte des motifs qui ont déterminé Douletschah à entreprendre cet ouvrage, & du plan qu'il a suivi,

* *Tezkirat alschoara.*

(a) On peut encore joindre à ces détails, ceux qui se trouvent dans le *Tezkirat alschoara* de Sam-mirza, dont la notice suivra de près celle-ci.

nous emprunterons ses propres expressions, en les abrégeant le plus qu'il sera possible.

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.

C'est une chose généralement reconnue, dit-il dans sa préface, que de tous les êtres que le Créateur a tirés du néant, il n'en est aucun auquel l'homme ne soit infiniment supérieur. Mais si la sagesse & la science l'élèvent au plus haut degré de grandeur, l'ignorance le met au-dessous de toutes les créatures. Ce n'est que par les qualités qui sont propres à sa nature, & par l'exercice de la faculté qu'il a reçue de connoître Dieu, qu'il peut s'élever du dernier degré au rang le plus sublime. La parole & l'éloquence ont donc été considérées avec raison comme la clef de toutes les connoissances; c'est véritablement là ce qui distingue l'homme des autres animaux, & la seule qualité à laquelle il doit sa supériorité. La langue des brutes est condamnée à un silence éternel, & sans cette privation, il n'y a aucune chose dont elles ne pussent avoir le sentiment. Puis donc que cette faculté est l'apanage de l'homme, & ce qui le distingue de la brute, il est de son devoir de la mettre en usage; & c'est afin de s'acquitter de ce devoir, & non par une vanité ridicule, que tant de grands personnages ont embrassé une vie solitaire, & se sont retirés du tumulte du monde pour se livrer à l'étude & à l'acquisition de la sagesse. Les épines & les ronces ne les ont point empêchés de s'enfoncer dans ces déserts, & d'y trouver de bons pâturages; en se précipitant dans les flots de cette mer orageuse, ils y ont recueilli des perles d'un grand prix.

Parmi les différens genres d'éloquence, les savans & les hommes de goût ont toujours donné la préférence à la poésie. Ils comparent la prose aux agrémens naturels d'une jeune fiancée, & la poésie aux ornemens dont elle relève ses attraits. C'est par le talent des poètes, que mille pensées ingénieuses sont tirées du néant, & elles reçoivent du rythme des vers, un éclat qui fixe l'attention. Depuis la chute du premier homme, chaque siècle

a été distingué par un genre de science, auquel les hommes de cet âge s'appliquoient d'une manière plus particulière, & l'excellence dans chacune de ces sciences étoit le caractère de ceux que Dieu appeloit à la dignité de prophète, & le degré par lequel ils y parvenoient *(b)*. Ainsi Moïse qui vivoit dans un siècle où la magie faisoit l'occupation des hommes, opéroit les plus grandes merveilles par la vertu de sa baguette; & Jésus, né dans un temps où l'on cultivoit l'art de la médecine, opéroit les guérisons les plus surprenantes: il rendoit la vue aux aveugles, la santé aux lépreux & la vie aux morts. Ces œuvres merveilleuses étoient la marque de la mission divine de ces deux prophètes. De même Mahomet envoyé du ciel dans un temps où l'éloquence & l'art de la parole étoient en grand honneur parmi les Arabes, & où ceux qui excelloient dans cet art, cherchoient à se faire reconnoître pour des hommes extraordinaires & pour des prophètes, tel que Ommiya ben-Aboulsalt, le prince des poètes Arabes idolâtres, reçut pour témoignage de la divinité de sa mission, l'Alcoran qui est véritablement un prodige d'éloquence, & que les génies & les hommes réunis ensemble tenteroient en vain d'imiter, ainsi que nous le lisons dans un verset de ce livre divin. Devant la sublime éloquence de l'Alcoran, toute l'habileté des plus célèbres orateurs de l'Arabie demeura confuse, & s'éclipsa comme la lumière de la lune devant les rayons du soleil. Mahomet lui-même fit toujours un cas singulier des poètes qui étoient au nombre de ses disciples: il disoit que les poètes étoient la source de la sagesse; aussi en avoit-il un grand nombre auprès de lui, qui chantoient à l'envi ses louanges, & auxquels il prodiguoit les bienfaits & les marques de distinction. Dans les temps antérieurs à la prédication de Mahomet, la poésie étoit cultivée avec soin

(b) Cette opinion des Orientaux a été remarquée par Chardin. — (*Voyage de Chardin, tom. V, page 290, éd. de 1711*).

par les Arabes, & celui qui excelloit dans cet art, étoit ordinairement appelé à la dignité d'émir de sa tribu. Ainsi Amriolkaïs, l'un des poètes les plus célèbres de l'Arabie, & surnommé Maolsama, régnoit dans le Yémama. L'Auteur du livre intitulé *Schéref alnabi*, raconte que Mahomet avoit toujours auprès de lui le poète Hassan ben-Tabeth, & qu'il s'en servoit pour répondre aux satires des poètes idolâtres. Le roi de Syrie ayant envoyé en présent au prophète, Marie surnommée Kibtia, & sa sœur Schirin, le prophète garda Marie qu'il prit pour femme, & dont il eut un fils nommé Ibrahim, & donna Schirin au poète Hassan, pour récompense des vers qu'il avoit faits sur la bataille de Khandak. Le khalife Ali cultiva la poésie avec succès, & son exemple a été imité par les princes Musulmans les plus célèbres, & par les personnages les plus recommandables par leur science & leur vertu. L'histoire nous apprend que, lorsque le sultan Mahmoud le Gaznévide avoit frappé quelqu'un, il n'étoit plus permis à aucune autre personne de lever la main sur lui. Ne peut-on pas, en suivant cet exemple, dire avec plus de raison, qu'un art qui s'est trouvé en quelque sorte en conflit avec l'Alcoran, & dont ce livre divin a triomphé, ne peut le céder à aucun autre art, & ne reconnoît aucun talent humain qui lui soit supérieur?

Nous joindrons ici quelques exemples, qui prouvent l'estime que les plus grands hommes ont toujours eue pour la poésie. Un jour que le prophète revenoit à Médine, tous ses disciples étoient sortis de cette ville, pour aller à sa rencontre avec les témoignages de la joie la plus vive. Quelques jeunes filles se trouvèrent aussi sur son passage, & célébrèrent son retour par des chansons qui exprimoient les sentimens de joie dont elles étoient animées. Lorsque Mahomet fut arrivé à Médine, il s'empressa de faire venir ces jeunes filles, & ayant déchiré sa tunique, il leur en donna à chacune un morceau.

Ascha, l'un des poètes les plus célèbres parmi les

Arabes, se trouva un jour auprès d'Ahnaf ben-Kaïs; Hantala ben-Schaïb, cousin d'Ahnaf, s'y trouvoit aussi, & ils se disputoient réciproquement la prééminence en richesses, en puissance, en esclaves, en générosité & en mérite. Ils convinrent enfin de prendre Ascha pour arbitre. Le poète se tournant alors vers Hantala, lui dit : « Il est vrai que ton coursier est plus agile que celui » d'Ahnaf, que ta demeure est plus agréable, tes habits » plus précieux & ton nom plus illustre ; mais néanmoins » la préférence lui est due, parce qu'il y a plus de » noblesse, & de grandeur dans ses actions ». Hantala se retira couvert de confusion, & Ahnaf ravi de joie embrassoit affectueusement Ascha. « Émir, lui dit le poète, permets-tu que je te donne un conseil ? — Parle, dit Ahnaf. — » C'est, lui dit Ascha, de ne jamais te vanter toi-même ; cette » conduite est indigne de la vraie grandeur. Si tu as un » morceau de musc excellent, garde-toi de le mettre à » découvert ; exposé au grand jour, il perd son odeur. — Je » te donne, lui dit alors Ahnaf, trois mille brebis pour » prix de tes vers, mille chameaux pour le jugement que » tu as porté en ma faveur, & mille autres pour ce conseil, » plus précieux à mes yeux que le plus riche trésor ».

Asmaï racontoit que s'étant rendu un jour parmi les Arabes de la tribu de Béni-Assad, il fut accueilli par la famille de Taliha ben-Khayyar Assadi, qui étoient les chefs de cette tribu. La générosité avec laquelle ils remplirent envers lui tous les devoirs de l'hospitalité, fit sur son esprit une si vive impression, qu'il résolut de composer quelques vers en leur honneur. Il composa en effet trois vers sur leur générosité, & lorsqu'il partit, ils lui donnèrent pour prix de ces vers trois mille brebis & trois jeunes bergers. Asmaï se trouvant ensuite à la cour du khalife Haroun arraschid, rappela avec complaisance devant ce prince, la générosité des enfans de Taliha. Aussitôt le khalife donna ordre qu'on les fit venir à sa cour ; & lorsqu'ils y furent arrivés, il leur donna
de

de grands emplois, & leur assigna de riches fonds de terre. Toutes les fois qu'ils voyoient Asmaï, ils lui disoient : « C'est de vous que nous avons acheté toute cette magnificence, pour quelques maigres brebis ».

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.

L'auteur du Turdjéman albélagat raconte que Schebleddoula, poète très-célèbre, s'étant rendu de Nischabour dans le Kirman auprès de Ben-Ola, l'un des seigneurs les plus distingués du Kirman & gouverneur de cette province, sous le règne du sultan Massoud le Gaznévide, composa un poème en l'honneur de Ben-Ola. Ce gouverneur demanda au poète combien il y avoit de vers, & le poète ayant répondu qu'il y en avoit plus de quarante, il appela un de ses serviteurs, & lui ordonna de donner à Schebleddoula dix mille drachmes pesant d'or, disant que chaque vers méritoit cette somme, & s'excusant sur ce que son trésor n'en contenoit pas quarante fois autant.

L'histoire est remplie d'une infinité d'exemples de la générosité des princes envers les poètes célèbres, qu'il seroit trop long de rapporter. Ainsi l'émir Nafr ben-Ahmed le Samanide, donna quatre-vingt mille pièces d'argent au poète Roudéghi, qui avoit mis en vers l'histoire de Colaïla & Dimna. Le poète Ansari occupa une place distinguée à la cour de Mahmoud sultan Gaznévide; Moazzi fut admis dans la familiarité & à la table du sultan Djélaledin Mélicschah. Si les poètes ne jouissent plus aujourd'hui de ces distinctions flatteuses, c'est que le nombre de ceux qui cultivent la poésie est devenu presque infini, & que des gens sans talent ont usurpé le nom de poète; qu'ils ont cru que cet art ne consiste que dans le rythme & l'arrangement des mots, & qu'ils n'ont pas fait réflexion que la beauté & la finesse des pensées en font le vrai mérite & le solide agrément.

Il convient maintenant de rendre compte des motifs qui m'ont engagé à entreprendre cet ouvrage. Après avoir passé les cinquante premières années de ma vie

Tome IV.

F f

dans l'inutilité & la recherche des biens de la vie présente, je commençai à faire quelques réflexions sur ma vie passée, & considérant que je n'avois encore consacré aucun instant à l'acquisition de la science & de la vertu, je fus frappé d'un vif repentir. Je sentis qu'il étoit impossible de regagner le temps qui étoit passé, & que tout mon soin devoit être de bien employer celui qui me restoit : je résolus donc de mettre promptement la main à l'œuvre, avant que la mort vînt trancher le fil de mes jours ; mais je reconnus aussi que la science ne s'acquiert bien que dans la jeunesse, & n'étant encore qu'un enfant dans cette voie que je voulois embrasser, les années que j'avois passées dans l'inutilité m'ôtoient toute espérance d'atteindre jamais le but. Convaincu que je tenterois inutilement de suivre l'exemple de mes ancêtres, & de m'attacher à la cour des princes, parce que je ne m'étois jamais exercé aux pratiques & aux devoirs de cette profession, je renonçai à tout autre projet pour vivre avec moi-même & dans une entière solitude.

Le défaut d'occupations engendra bientôt l'ennui ; je reconnus que la plume est un trésor précieux, qu'elle unit deux cœurs & n'en fait qu'une seule personne. L'histoire des prophètes & celle des princes & des rois avoient déjà exercé les talens d'un grand nombre d'écrivains ; plusieurs s'étoient appliqués à traiter de la description des lieux & des provinces, & de divers autres sujets très-utiles ; mais aucun n'avoit encore pensé à recueillir l'histoire des poètes, sans doute parce que ce sujet avoit paru trop peu important à ces savans écrivains. Je saisis cette pensée, & je m'occupai à réunir dans un seul corps d'ouvrage, ce qui étoit dispersé dans une multitude d'écrits différens. Je consultai à cet effet un grand nombre d'annales, & les recueils de poésies des poètes les plus célèbres. Je commençai ce travail à l'époque de l'établissement de la religion Musulmane, & je le conduisis jusqu'à ce temps, y insérant quelquefois des traits relatifs à

l'histoire des princes & des royaumes, ou des anecdotes curieuses & agréables.

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

Telle est en substance la préface de Douletschah ; il la termine par l'éloge d'Ali-schir à qui l'ouvrage est dédié, & indique ensuite la division de ce recueil. Il est partagé en sept livres, précédés d'une introduction, & suivis d'un appendice. L'introduction est employée à l'histoire de quelques poètes Arabes ; & dans l'appendice, l'auteur parle de plusieurs poètes & personnages illustres qui étoient encore vivans. Tout l'ouvrage est terminé par un récit abrégé des conquêtes du sultan Hossain.

On trouvera à la suite de cette notice, une table qui contiendra les noms de tous les poètes dont notre auteur a écrit l'histoire. Nous avons pensé qu'il étoit impossible d'en donner un extrait. Plusieurs de ces poètes sont déjà connus par la Bibliothèque orientale, ou par les historiens dont les ouvrages sont imprimés. D'ailleurs, nous aurions été obligés de choisir quelques articles & de les abréger considérablement, & ce travail ne seroit d'aucune utilité pour les amateurs de la littérature orientale. Nous dirons seulement que cet ouvrage mériteroit d'être traduit, & jetteroit beaucoup de jour sur cette partie de l'histoire littéraire de la Perse. Il faut convenir cependant que l'auteur a souvent adopté des récits fabuleux, & qu'on ne peut lui accorder une saine critique ; mais ce défaut est commun à la plupart des écrivains de l'Orient. Nous prendrons au hasard une ou deux des vies contenues dans ce recueil, pour faire connoître la manière d'écrire de Douletschah ; mais il convient de dire d'abord un mot de l'introduction.

Douletschah annonce dans cette introduction, que son ouvrage étant destiné à l'histoire des poètes Persans, il ne parlera pas des poètes Arabes, qui d'ailleurs sont en trop grand nombre pour le plan qu'il s'est proposé. Néanmoins pour ne pas mériter le reproche de les avoir entièrement oubliés, il consacre cette introduction à la mémoire

Ff ij

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.

de dix poètes Arabes des plus célèbres. Ce qu'il en dit est si succinct, qu'il ne nous apprend aucun détail curieux. Il place à la tête de ces poètes, le khalife Ali, dont il rapporte les vers suivans : » Je me contente de ce que » j'ai reçu du Très-haut, & je remets tous mes intérêts » entre les mains de mon créateur. Les bienfaits dont il » m'a comblé jusqu'à ce jour sont le garant de ceux qu'il » me réserve pour l'avenir ». Et cet autre distique : « Nous sommes pleinement satisfaits du partage que le » Tout-puissant a fait de ses dons ; il nous a donné la » science, & a laissé les richesses à nos ennemis : les » richesses périssent en peu de temps, mais la science » dure éternellement ». Ali a composé aussi quelques énigmes, & Douletschah en rapporte une, qui a pour sujet le nom de Mahomet (a). Les autres poètes Arabes dont il parle sont Lébid, Férazdak, Doail, Ebn-erroumi, Moténabbi, Aboulola, Hariri, Aboulfatah Bosti & Moïneddin Tantarani. Voici ce qu'il en rapporte de plus remarquable.

Férazdak.

Férazdak se trouvoit à la Mecque, lorsque le khalife Abdolméléc ben - Merwan y vint en pèlerinage. L'imam Ali Zeïnelâbedin y vint aussi en pèlerinage la même année. Abdolméléc remarqua que chacun s'empressoit de saluer l'imam, & que toutes les fois qu'il passoit autour de la Caaba, on se retiroit pour lui faire place. Le khalife qui ne le connoissoit pas, s'informa qui il étoit. Férazdak étoit présent ; il lui répondit sur-le-champ par ces trois vers. « C'est celui dont les cailloux de la » vallée de Botha connoissent les pas ; il est connu de ce

(a) J'avoue que je ne puis la comprendre : l'auteur désigne chaque lettre du nom de Mahomet, d'une manière énigmatique. « Prenez, dit-il, deux » fois la promesse de Moïse (c'est-à-dire, le mim) ; mettez au-dessous de ces deux, le principe des » élémens (le dal) ; ajoutez-y

» une pièce du jeu d'échecs, & » placez-la entre les deux degrés » (c'est le ha) ; vous aurez le nom » de celui qui est l'idole de mon » cœur, & de tous les cœurs des » fidèles ». Je ne puis rendre raison de ces expressions énigmatiques.

» temple saint & de tous ces lieux sacrés ou profanes; HISTOIRE
 » c'est le fils de Fatima, qui a pour aïeul le dernier des POÈTES
 » prophètes. Tes discours ne peuvent lui faire aucun PERSANS;
 » tort; & ce que tu ignores est connu des Arabes & des
 » Persans ».

Tous les Musulmans applaudirent à la réponse du poète; mais le khalife piqué de ces reproches, le fit mettre en prison: il y demeura jusqu'à la mort d'Abdolmélîc, & n'en sortit que sous le règne de son fils Walid.

Doaïl ben-Ali alkhozaï vivoit sous le règne de Haroun arraschid; il a laissé un grand nombre de poésies. Hamdallah mostavfi Kazwini en a inséré plusieurs dans son ouvrage, intitulé : *Tarikh Guzideh*.

Doaïl.

Ebn-erroumi étoit natif d'Emesse, en Syrie; il eut pour disciple Abou-ali Sina, qui a commenté quelques-unes de ses poésies.

Ebn-erroumi

Aboulola, l'un des plus célèbres parmi les poètes Arabes, est surnommé *Aldharir*, parce qu'il étoit aveugle. Notre auteur dit qu'il devint aveugle à la fin de sa vie, ce qui ne s'accorde pas avec le récit des autres historiens, qui rapportent qu'il perdit la vue à l'âge de quatre ans, par une suite de la petite vérole. Douletschah raconte que Abou-saïd Rostami, disciple d'Aboulola, lui servoit de guide toutes les fois qu'il se rendoit au palais du khalife, pour y réciter les poésies qu'il avoit composées. Les portes du palais étoient alors d'une telle hauteur, que ceux qui portoient les étendards pouvoient y entrer sans baisser leurs drapeaux; & on observoit de les faire de cette hauteur, parce qu'on regardoit l'action de baisser le drapeau, comme de mauvais augure. Lorsque Aboulola étoit arrivé à la porte du palais, Abou-saïd l'avertissoit de s'incliner pour saluer, & le poète aveugle se plioit en deux, dans la crainte de se heurter contre le haut de la porte, ce qui faisoit beaucoup rire le khalife & ses officiers.

Aboulola.

Abou-mansour Hassan Hariri étoit de Basra, & demouroit à Bagdad. Il étoit couvert d'une sorte de galle, nommée

Hariri.

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.

en arabe *da althaleb*, c'est-à-dire, la maladie du renard; & comme il se grattoit sans cesse, ses enfans avoient été obligés de lui enfermer les mains dans un mouchoir, & de le coudre tout à l'entour. Lorsqu'il présenta son recueil de *Makamat* au khalife Almoctader-billah, ce prince lui fit beaucoup de caresses. Un jour il lui offrit le gouvernement d'une province à son choix. Prince, lui dit alors le poète, accordez-moi la permission de me gratter librement & à mon gré, afin que mes enfans sachent que j'ai une pleine & entière autorité sur ma barbe. Cette faillie plut au khalife, qui le combla de caresses & de bienfaits.

*Aboulfatah
Bostî.*

Aboulfatah Bostî vivoit sous le règne du sultan Mahmoud, fils de Sébestéghin, & il en est souvent fait mention dans l'histoire de ce prince. Émad Zouzéni a composé un distique sur l'époque de la mort d'Aboulfatah; il nous apprend qu'il mourut au mois de schawal 430 (a).

J'ai promis de faire connoître la manière d'écrire de notre auteur, en traduisant une ou deux vies de ce recueil, prises au hasard; c'est ce que je vais faire. Je traduirai exactement le texte de Douletschah, sans me permettre aucun retranchement essentiel.

Ferdoussi.

Histoire du Poète Ferdoussi Toussi, le Sahban (b) de la Perse.

Tous les savans conviennent que depuis l'établissement

(a) Je soupçonne qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de *si 30*, il faut lire *sih 3*. En effet, Othi dans son histoire du sultan Mahmoud, raconte que Aboulfatah remplit les fonctions de secrétaire auprès de Sébestéghin jusqu'à la mort de ce prince, qu'il demeura encore quelques années auprès de son fils, le sultan Mahmoud, mais qu'ensuite il se retira dans le Turkestan, où il finit ses jours. Si ces mots sont d'Othi, Aboulfatah doit être mort avant

l'année 410, temps auquel écrivoit cet historien. On peut supposer qu'ils ont été ajoutés par le traducteur Persan de l'ouvrage d'Othi, ce qui leveroit toute difficulté.

(b) Sahban, Arabe de la tribu de Wayel, célèbre par son éloquence. C'est vraisemblablement à lui que l'auteur fait ici allusion. (Voyez, *Monumenta antiq. historiarum Arab. aut.* J. G. Eichhorn, pag. 49 & 102).

de l'Islamisme, il n'a paru aucun poète dont le talent ait égalé celui de Ferdoussi, & qui lui soit comparable pour l'éloquence & la beauté de ses compositions. Son poème intitulé *Schahnameh*, est la preuve la moins équivoque de sa supériorité, puisque après un espace de cinq cents ans, il ne s'est encore trouvé aucun écrivain qui ait composé un ouvrage comparable à ce chef-d'œuvre de Ferdoussi. Aussi est-ce avec raison qu'un poète a dit : « Que je sois regardé comme infidèle, s'il est un seul » poète Persan qui ait frappé ses ouvrages au coin de » Ferdoussi : l'éloquence & l'art des vers, précipités du » trône rampoient sur la terre; il les prit par la main & » les replaça sur le trône ». Azizi a dit aussi dans le même sens : « Trois hommes se sont élevés par la poésie » à la dignité de prophète, quoique Mahomet ait dit » qu'il n'y auroit plus de prophète après lui; le poème » épique, l'ode & les chansons érotiques (a) ont assuré » ce rang à Ferdoussi, à Anvéri & à Saadi ». On peut remarquer au sujet de ces vers d'Azizi, que les odes de Khacani peuvent entrer en comparaison avec celles d'Anvéri, & les chansons de Khodja Khofrou avec celles de Saadi; Khofrou pourroit même mériter la préférence; mais il n'est aucun poète dont les descriptions & les récits l'emportent sur ceux de Ferdoussi. Peut-être quelqu'un ne conviendra-t-il pas de la supériorité de ce poète, & sera-t-il tenté d'accorder la prééminence aux ouvrages de Nazami. Les poésies de Nazami ont en effet beaucoup de noblesse; elles sont pleines de sens, & écrites d'un style relevé & bien soutenu : on ne peut lui refuser un talent distingué. Je laisse au lecteur à examiner cette dispute : qu'il lise avec attention les

(a) Je traduis *kassida* par ode, & *gazal* par chanson ou chanson érotique. Ce n'est pas que ces mots répondent parfaitement à ceux de l'original; mais ils me semblent en donner une idée plus juste que si je traduisois *gazal* par ode. Ce genre de poésie ne me paroît présenter aucuns traits dignes de l'enthousiasme de l'ode.

ouvrages de ces deux poètes, & qu'il en porte un jugement réfléchi & impartial.

Le nom propre de Ferdoussi est Hassan, fils d'Ishak Schérefschah. Dans quelques ouvrages, il ne prend que le nom de Schérefschah. Il étoit d'une famille de laboureurs, du territoire de Touss : les uns disent qu'il étoit né dans un village nommé Rizan, dépendant de cette ville ; les autres, que son père étoit attaché au service de Sourî ben-Moazz, surnommé Amid Khorassan, en qualité de jardinier, & chargé de la culture d'un domaine que Sourî possédoit dans le faubourg de Touss ; que ce domaine, qui consistoit en un canal & quatre jardins, portoit le nom de Ferdoussi, & que c'est de-là que notre poète prit le même nom. Quoi qu'il en soit, Ferdoussi ayant éprouvé quelque vexation de la part du gouverneur de Touss, se rendit à Gazna pour en porter ses plaintes à la cour & y obtenir justice. Il demeura quelque temps à la cour du sultan Mahmoud, sans pouvoir terminer les affaires qui l'y avoient amené ; & comme il n'avoit pas de quoi fournir à sa dépense journalière, il se mit à faire des vers pour toutes sortes de personnes, & il gagnoit par ce moyen ce qui lui étoit nécessaire pour vivre. Il désiroit ardemment de faire connoissance avec le poète Ansari ; mais le rang que ce poète tenoit à la cour, ne permettoit pas à Ferdoussi d'avoir accès auprès de lui. Un jour cependant il se glissa adroitement chez Ansari, où se trouvoient alors les poètes Asdjédi & Ferrakhi, tous deux disciples d'Ansari. Lorsque Ansari l'aperçut, il fut surpris de voir un homme vêtu en paysan, & lui dit : « Mon ami, il ne convient qu'aux poètes de se mêler dans la société des poètes. — J'ai déjà, lui répondit Ferdoussi, » commencé à faire quelques progrès dans cet art ». Alors Ansari ayant récité ce vers : *L'éclat de tes joues efface celui de la lune*, Asdjédi dit : *La rose au milieu d'un parterre n'a rien de comparable à tes charmes* ; & Ferrakhi ajouta : *Les cils de tes yeux percent la cuirasse, & pénètrent jusqu'au fond*

fond du cœur. Aussitôt Ferdoussi prit la parole, & termina le quatrain par ce vers : *Ainsi que la lance victorieuse de Kiou dans la journée de Peschen.* Tous ceux qui étoient présents furent charmés de cet impromptu heureux, & Ansari s'adressant à Ferdoussi lui dit : « Vous avez parfaitement » bien répondu. Est-ce que vous avez lu l'histoire des » anciens rois? — Oui, lui dit Ferdoussi; je porte avec moi » l'histoire des anciens monarques de la Perse ». Alors Ansari lui proposa, pour l'éprouver, quelques vers des plus difficiles, & après avoir reconnu son talent, il lui demanda excuse de la manière dont il lui avoit parlé avant de le connoître, & l'admit dans sa société. Il y avoit déjà quelque temps que le sultan Mahmoud sollicitoit Ansari de mettre en vers l'histoire des anciens rois de Perse. Le poète s'en excusoit toujours sur la multitude de ses occupations, & peut-être ne se sentoit-il pas assez de force ou de talent pour entreprendre un si grand ouvrage. Il n'avoit encore trouvé personne qui fût capable de remplir cette tâche. Il s'avisa un jour de proposer cette entreprise à Ferdoussi, qui consentit volontiers à s'en charger. Ansari se hâta d'en faire part au sultan; il lui rendit compte des rares talens du jeune poète, & de l'espérance qu'il avoit qu'il pourroit exécuter ce travail avec succès. *Faites-lui faire,* dit alors Mahmoud, *quelques vers en mon honneur.* Ansari exécuta l'ordre du sultan, & Ferdoussi composa sur le champ ce distique : « Lorf- » que l'enfant a encore les lèvres mouillées du lait de sa » mère, le premier mot qu'il prononce dans son berceau, » c'est le nom de Mahmoud ». Ce distique plut beaucoup à Mahmoud; il n'hésita plus à charger Ferdoussi de l'exécution du travail, pour lequel il s'étoit offert; il lui fit donner un logement dans l'intérieur de son palais, & ordonna qu'on lui assignât une pension, & qu'on lui fournît tout ce qui seroit nécessaire pour son entretien & sa subsistance. Ferdoussi passa quatre ans à Gazna, occupé à la composition du Schahnameh. Il obtint ensuite la

permission de retourner à Touss sa patrie , & après y avoir passé quatre autres années , sans interrompre son travail , il revint à Gazna , & présenta au sultan quatre parties de son poëme , qui étoient entièrement achevées. Mahmoud en fut très-satisfait , & Ferdoussi continua son travail avec la même ardeur. Le sultan lui donnoit de temps à autre quelques marques de son souvenir & de sa satisfaction. Ferdoussi composoit aussi des vers en l'honneur de Khodja Ahmed ben-Hassan Meïmendi qui étoit chargé de fournir à ses besoins ; mais il ne faisoit rien pour mériter les bonnes grâces d'Ayyar , l'un des confidens les plus intimes de Mahmoud. Ayyar en conçut de la jalousie , & pour se venger de l'oubli de Ferdoussi , il insinua au sultan que le poëte étoit attaché à la secte des Rafédhites (a). Mahmoud étoit grand ennemi de cette secte , & il n'y en avoit point qu'il eût plus en horreur. Il commença donc à changer de sentimens pour Ferdoussi , & l'ayant fait venir , il lui fit de vifs reproches , & lui dit : « Je sais que » tu es un Carmate , & je te ferai écraser sous les pieds » de mes éléphans , afin que tu serves d'exemple à tous les » Carmates ». Le poëte tomba aux pieds de Mahmoud , protestant qu'il n'étoit point Carmate , mais Sunnite & orthodoxe , & qu'on l'avoit calomnié auprès du sultan. Le sultan lui répondit : « La ville de Touss a toujours donné la » naissance aux plus zélés partisans de cette doctrine impie : » je veux bien te pardonner , à condition que tu renonceras » à tes erreurs ». Depuis ce temps , Ferdoussi vécut toujours dans la crainte des effets de la prévention du sultan ; & Mahmoud n'eut jamais une bonne opinion de lui. Cependant le poëte ayant achevé le Schahnameh , le présenta à Mahmoud ; il se flattoit d'en être richement récompensé , d'obtenir quelque domaine & la dignité de commensal de Mahmoud , & d'être admis dans sa familiarité. La préven-

(a) Rafédhites ou Schiïtes ; ce sont ceux qui ne reconnoissent pas Aboubecr , Omar & Othman pour successeurs légitimes de Mahomet.

tion que Mahmoud avoit conçue contre lui, fut cause qu'il se contenta de lui faire donner soixante mille pièces d'argent, à raison d'une pièce par chaque vers du Schahnameh. Ferdoussi trouva cette récompense fort inférieure à celle qu'il croyoit être en droit d'espérer; cependant il prit les soixante mille drachmes, & étant allé aux bains, il donna vingt mille drachmes en paiement au maître du bain, acheta quelques verres de la liqueur nommée *fukka* (a), pour lesquels il donna pareillement vingt mille drachmes, & distribua en aumônes les vingt mille qui lui restoit encore. Ensuite il se cacha dans la ville de Gazna, & ayant obtenu par adresse du bibliothécaire de Mahmoud, l'exemplaire du Schahnameh qu'il lui avoit offert, il y ajouta quelques vers qui contenoient une satire contre le sultan. Parmi ces vers, on trouve ceux-ci : « J'ai employé un grand nombre d'années à la composition de ce poëme, & j'attendois de la magnificence du sultan, qu'une couronne & un trésor seroient la récompense de mon travail. Si ce roi étoit fils d'un roi, il auroit mis une couronne sur ma tête; mais comme il n'y a point de noblesse dans son origine, il n'est pas capable d'entendre les noms des héros ». Le reste de cette satire est si connu, qu'il seroit inutile de la transcrire en entier. Ferdoussi resta quatre mois caché dans Gāzna; il vint ensuite secrètement à Hérat, & demeura quelque temps dans la maison d'Aboulmaâli, marchand de livres. Mahmoud ayant envoyé quelques personnes pour le chercher, & ces gens ayant fait publier dans chaque ville le sujet de leur commission, Ferdoussi se rendit à Touss avec beaucoup de peine &

(b) C'est, suivant l'interprétation de nos lexiques, une liqueur faite avec de l'eau, de l'orge & des raisins secs, ou une espèce de bière. M. Lersbach, professeur à Dillenbourg, a réuni dans le premier volume du recueil, intitulé *Archiv*

für die Morgenländische Litteratur, publié à Marbourg en 1791, plusieurs passages d'Avicenne, & quelques autres autorités en faveur de cette dernière interprétation. Il observe qu'en grec moderne, *pvkas* signifie de la bière.

d'inquiétude, & comme il vit qu'il n'y seroit pas plus en sûreté, il dit adieu à ses parens & à toute sa famille, & se réfugia à Rostamdar. Le lieutenant de la province de Djordjan, pour Minotchehr fils de Cabous, étoit alors gouverneur de Rostamdar. Ferdoussi s'étant réfugié auprès de lui, il le reçut avec bonté, & lui offrit cent soixante mithcals d'or (a), pour effacer du Schahnameh la satire qu'il avoit composée contre Mahmoud. Ferdoussi y consentit, & revint à Touss; il y vécut dans l'oubli, & y demeura jusqu'à la vieillesse.

Cependant Mahmoud dans le cours d'une de ses expéditions dans l'Inde, écrivant une lettre au roi de Dehli, se tourna vers Ahmed ben-Hassan Meïmendi, & lui dit : « Si cet Indien ne se soumet pas à mes ordres, & ne me répond pas conformément à mes volontés, quel parti conviendra-t-il que je prenne ? » Meïmendi lui répondit par ce vers du Schahnameh : « Si la réponse n'est pas conforme à mes désirs, garde-toi, Afrasiab, de remuer ta massue, & d'entrer dans la lice ». Le sultan se rappela avec regret l'injustice qu'il avoit commise envers Ferdoussi, & demanda ce qu'il étoit devenu. Meïmendi saisit cette occasion, & lui dit que ce poète étoit vieux & infirme, & qu'il vivoit dans la pauvreté & l'oubli à Touss sa patrie. Le sultan ordonna aussitôt que l'on

(a) Le *mithcal* ou *miscal* est d'une drachme & demie. Suivant l'auteur du traité sur le commerce de la Mer noire, la drachme de Géorgie est égale à la drachme ou au gros de notre poids. Si, comme il y a lieu de le croire, ces poids sont les mêmes que ceux de Perse, 160 mithcals donneroient 240 drachmes ou gros, ou 3 marcs 6 onces. Mais je crois que cet auteur donne une évaluation un peu trop forte à ces poids; il évalue de même la drachme de Crimée, qui est, dit-il, la même

que celle de Constantinople, à une drachme ou gros de notre poids. Or, suivant l'auteur de l'almanach des monnoies dont les recherches semblent mériter une entière confiance, à Constantinople, la drachme est la 100.^e partie d'un tchéki, & répond à 60 grains $\frac{1}{17}$ de notre poids de marc; il s'en faut donc de 11 grains $\frac{2}{17}$ qu'elle ne soit égale à notre gros. Au reste, toutes les évaluations que l'on pourroit donner des poids anciens d'après l'état actuel des poids & des monnoies, n'auroient rien de certain.

chargeât douze chameaux d'indigo, pour l'envoyer en présent à Ferdoussi. Lorsque les chameaux arrivèrent à la porte de Touff, qui est du côté de la rivière, le corps de Ferdoussi que l'on alloit mettre en terre, sortoit par cette même porte. On porta les présens à sa sœur; mais elle les refusa, en disant : *Je n'ai que faire des richesses des rois.*

Ferdoussi mourut en l'année 411 : son tombeau est dans la ville de Touff, proche du lieu nommé Mézar Abbassia; aujourd'hui c'est un lieu fréquenté par les pèlerins. On dit que le scheïkh Aboulcasssem Korkani, refusa de faire les prières accoutumées pour Ferdoussi, parce que ce poète avoit chanté les louanges des mages; que la nuit suivante il vit Ferdoussi dans le paradis, élevé à un grand degré de gloire, & que lui ayant demandé comment il avoit mérité ce rang distingué, le poète lui répondit : « A cause de ce vers, par lequel j'ai célébré la » grandeur & l'unité de Dieu : *Tu es ce qu'il y a de plus » grand & de plus petit dans le monde. Je ne sai pas au » juste ce que tu es; mais tu es tout ce que tu es* ». Le lieutenant du Djordjan dont on a parlé, étoit cousin de Schemsalmaâli Cabous; c'est lui qui a bâti le caravanseraï d'Oschk, qui est près de Derbend-schakkan, sur le chemin qui conduit du Khorassan à Djordjan & à Estéradad. Ce bâtiment étoit presque entièrement détruit, les murailles étoient tombées en ruine, & le toit renversé; il n'en restoit plus que des débris & des vestiges, lorsque l'illustre émir Ali-schir donna ordre de le rebâtir, pour servir de retraite & d'asyle aux voyageurs. En peu de temps ses murs ont été relevés & solidement reconstruits, & son toit a été rétabli; c'est aujourd'hui l'un des plus beaux édifices de cette province, & la demeure la plus commode & la plus agréable pour les voyageurs. Daigne le ciel récompenser les vertus & la générosité de ce prince magnanime, par une longue suite d'années heureuses & tranquilles!

Vers. O Dieu ! tant que ce monde sera orné de ruisseaux

1020-1.

& de verdure, tant que les sphères célestes rouleront dans leurs orbites, & que le temps durera, conserve-lui la vigueur & les agrémens de la jeunesse, & que la vie soit comblée de l'abondance de tes bienfaits.

Vie de Khodja Hafez Schirazi.

HAFEZ (*a*) est généralement reconnu pour un prodige d'éloquence. Ses ouvrages renferment une multitude de choses qui sont au-dessus de l'intelligence de l'homme. Il affecte toujours des expressions énigmatiques, & son style porte l'empreinte des sentimens d'un fakir; aussi lui a-t-on donné le surnom de *Lessan-algaïb*, c'est-à-dire, langue mystérieuse. Sa manière d'écrire est simple & sans gêne; mais elle cache toujours un grand sens & des pensées profondes & sublimes. La poésie étoit le moindre des talens de Hafez; il excelloit dans un grand nombre de connoissances, dans l'intelligence de l'Alcoran, & dans toutes les sciences extérieures & intérieures. Le seïd Cassem-alanwar, qui étoit lui-même un trésor de sciences, faisoit le plus grand cas de Hafez, & se faisoit lire sans cesse le recueil de ses poésies; elles ont toujours fait les délices des plus grands hommes & des savans les plus éclairés.

Le nom propre de Khodja Hafez, est Schemseddin Mohammed. Il étoit célèbre dans la province de Fars & à Schiraz, sous le règne de la famille de Mozaffer; mais il eut toujours le plus grand mépris pour le monde & pour les biens de la fortune, & il vivoit sans ambition & sans contrainte, comme il le dit lui-même. « O toi!

(a) Nous avons douze gazals de ce poète, publiés en persan & en latin, par le comte de Reviski, avec un commentaire, sous le titre de *Specimen poëseos Persicæ*, &c. à Vienne en 1771. Il en a aussi été publié dix-sept en Persan & en Anglois à Londres en 1787, sous le titre de *Select odes from the Persian poet*

Hafez, par J. Nott. Parmi ces dix-sept gazals, il y en a trois, les 8.^e, 12.^e & 17.^e, qui se trouvent dans le *Specimen poëseos Persicæ*, & l'auteur Anglois paroît avoir profité du travail du comte de Reviski. Enfin on a annoncé une souscription à Calcutta, pour une édition complète des œuvres de Hafez.

» qui es dans l'ivresse du vin, & vêtu d'un habit où l'or
 » éclate de toute part, lorsque tu passes près de moi,
 » donne un baiser à Hafez, qui n'est couvert que d'un
 » habit de laine ». La société ordinaire de Hafez, étoit
 celle des dervischs & des moines ; quelquefois cependant
 il se trouvoit chez les grands & les gens de qualité, &
 par un effet de l'aménité & de la souplesse de son caractè-
 re, il se mêloit parmi les jeunes gens les plus enjoués,
 & plaisoit également à tout le monde. Ses poësies ne
 consistent qu'en des chansons, & elles ont été recueillies
 après sa mort, par ses disciples & ses amis : nous en
 extrairons ici deux ou trois.

« Jeune homme, verse du vin dans ma coupe ; car
 » déjà le calice de la tulipe est rempli de la couleur
 » éclatante de cette liqueur. A quoi servent tous tes dis-
 » cours frivoles ? quand mettras-tu fin à tes paroles insensées ?
 » Laisse-là cette fierté & ces superbes dédains : souviens-toi
 » que le temps a vu se flétrir la robe brillante des Césars,
 » & la couronne des monarques Kayaniens tomber en
 » poussière. Le souffle du zéphir t'avertit du peu de durée
 » de la jeunesse. Verse-moi, jeune homme, cette potion
 » salutaire, qui guérit les chagrins de l'ame. Il ne faut pas
 » se fier aux caresses trompeuses du temps, & à ses attraits
 » séducteurs ; malheur à celui qui n'est pas en garde contre
 » sa malice. Donne-moi, au nom de Hatem Taï (a),
 » donne-moi une coupe de cette liqueur, afin que nous
 » n'attirions pas sur nous les justes reproches dus à l'avarice.
 » Engage tous les dons de la fortune, pour te procurer
 » le jus de la vigne. L'homme rigide & austère a-t-il
 » laissé quelque chose après lui ?

» O Hafez ! tes vers quoique écrits en langue Persane,
 » sont répandus depuis l'Égypte & la Syrie, jusqu'à l'empire
 » des Grecs, & jusqu'à Reï ».

(a) Arabe célèbre par sa libéralité. Voyez la Bib. Or.

AUTRE CHANSON.

« DEUX tendres amis & deux verres d'un vin vieux,
 » une paisible oisiveté, un livre & l'ombre d'un bocage,
 » ce sont des biens que je ne sacrifierois pas pour tout le
 » bonheur de ce monde, & de l'autre, quand tous les
 » hommes tomberoient à mes pieds, pour m'engager à y
 » renoncer. Quiconque sacrifie le bonheur d'une jouissance
 » paisible & sans ambition aux biens de la fortune, est un
 » insensé qui donne Joseph pour le prix le plus vil. Au
 » jour du malheur, il faut triompher des soucis avec une
 » coupe pleine de vin; car il n'est personne en qui l'on puisse
 » mettre sa confiance. Au milieu du tourbillon des vents
 » qui se combattent dans ce parterre, on ne peut distin-
 » guer la rose d'avec le jasmin. Viens avec moi, ni ton
 » austère piété, ni mon libertinage ne changeront rien au
 » sort de cet univers. Aye patience, ô mon cœur! le maître
 » du monde n'abandonnera pas cette pierre précieuse aux
 » mains destructrices de l'auteur de tout mal. Le monde
 » est corrompu, son tempérament est ruiné. O Hafez!
 » que peut en ce malheur la prudence du médecin le plus
 » sage, & les avis du plus rigide Brahmane »?

On raconte que le sultan Ahmed qui régnoit à Bagdad, désiroit passionnément attirer Hafez auprès de lui; mais quelques instances que l'on fit au poète, il ne put jamais se résoudre à quitter sa patrie pour aller vivre à Bagdad; il préféroit un morceau de pain sec, dans le lieu où il avoit accoutumé de vivre, & n'avoit aucun désir de voir un pays étranger. Il envoya cependant à Bagdad des vers qu'il avoit composés en l'honneur du sultan Ahmed; voici cette chanson :

« Louanges au Dieu tout puissant pour les vertus dont
 » il a enrichi Ahmed (fils du scheïkh) Awis Hassan
 » Ilkhani, ce roi, fils d'un roi, empereur & rejeton
 » d'une famille impériale, que l'on peut justement appeler
 » l'ame du monde. Si la lune n'eût pas commencé à
 » exister

» exister avant ta naissance, le prophète n'auroit pas eu
 » besoin, pour prouver sa mission, de la séparer en deux.
 » Tu es le prodige de la puissance de Mahomet, & le don
 » le plus excellent de la divine bonté; en toi se trouvent
 » réunis la gloire de la naissance, le mérite des vertus,
 » & tout ce qui concilie l'amour. Loin de toi les regards
 » pernicieux de l'œil malin : c'est toi qui es mon ame,
 » c'est toi qui es l'objet de mon amour. Ce n'est pas aux
 » roses de la Perse que la fleur de ma vie doit son épa-
 » nouissement & sa beauté. Vive le Tigre dont les eaux
 » baignent les murs de Bagdad & l'odeur suave de ses vins.
 » Tu blesses les cœurs, comme l'élégante chevelure qui
 » accompagne les traits d'un visage charmant. La puissance
 » des Chosroès & la gloire de Genghizkhan se sont réunies
 » pour te donner le jour ».

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

Hafez avoit aussi l'esprit fécond en saillies & en plaisanteries agréables; on en a conservé un grand nombre, & il est à propos d'en donner ici quelque exemple.

L'émir Timour Courcan s'étant rendu maître de la province de Fars, en l'année 795, fit mourir Schah Mansour (a). Hafez étoit alors vivant. Timour le fit venir, & lorsqu'il fut présent, il lui dit : « J'ai subjugué avec cette
 » épée la plus grande partie de la terre, & j'ai dépeuplé un
 » grand nombre de villes & de provinces pour augmenter
 » la gloire & la richesse de Samarcande & de Bokhara, qui

1392-3.

(a) Il ne peut être question ici que de la seconde expédition de Tamerlan, dans la province de Fars, puisque ce fut dans cette guerre que périt Schah Mansour; c'est pourquoi on a préféré la leçon du manuscrit 246, où on lit 795, à celles des autres exemplaires qui portent des dates différentes. Schérefeddin Ali Yezdi, place cette expédition & la mort de Schah Mansour en l'année 795. Voyez Hist. de Tim. l. 3, ch. 25. Mais si Hafez est mort, comme le dit

Douletschah, en 794, ce qu'il raconte ici a dû se passer lors de la première conquête de Schiraz. Le prince qui étoit maître de cette ville ayant pris la fuite, elle se rendit à Timour : ce prince y entra suivant Schérefeddin, le 1.^{er} de dhoulhadja 789. Le manuscrit 249, porte l'année 790, ce qui revient presque à la même époque. Il est assez vraisemblable que notre auteur a confondu les deux expéditions de Timour. Voyez Hist. de Tim. l. 2, ch. 61.

1391-2.

Tome IV.

Hh

» sont les lieux ordinaires de ma résidence & le siège de
» mon empire; & cependant, toi, qui n'es qu'un homme
» méprisable, tu prétends donner Samarcande & Bokhara,
» pour le prix de cette petite tache noire qui relève les
» traits d'un beau visage, comme tu l'as dit dans un de tes
» vers: *Si ce jeune habitant de Schiraz vouloit agréer l'hom-*
» *mage de mon cœur, je donnerois Samarcande & Bokhara*
» *pour prix de cette tache qui relève sa beauté* ». Hafez
baisa la terre devant le prince, & lui dit : » Hélas ! prince ,
» c'est à cette prodigalité que je dois la pauvreté dans
» laquelle vous me voyez aujourd'hui (a) ». Cette répartie
plut si fort à Timour, qu'au lieu de lui faire aucuns
reproches, il le traita avec bonté.

Le sultan Ahmed, dont il vient d'être parlé, avoit
hérité la couronne de Bagdad de son père, le sultan Awis
Djélair. Après la mort d'Awis, Ahmed ayant établi soli-
dement son autorité à Bagdad, & enlevé le gouvernement
à son frère le sultan Hossain, s'empara encore de l'Ader-
bidjan. Il se trouva par-là maître d'un état fort vaste, &
sa domination s'étendoit jusqu'aux frontières de l'empire
des Grecs. C'étoit un prince très-instruit, & protecteur
des beaux arts; il étoit versé dans la lecture & l'étude
de la poésie Arabe & Persane, & il composoit des vers
dans ces deux langues. Il possédoit aussi des talens d'un
autre genre, & réussissoit très-bien dans la peinture, dans
l'art de préparer les arcs & les flèches, de graver des cachets
& dans plusieurs autres. Il écrivoit en six différentes sortes
de caractères; t'est de lui qu'est ce vers : » Plus je te
» vois, & plus s'accroît la violence de mon amour. L'ardeur
» de la passion que ta beauté m'inspire, me fait trouver
» dans l'approche des ténèbres, l'aurore du bonheur ». Ahmed étoit aussi très-savant dans la musique & dans la
composition des airs; il a composé quelques traités de
cette science. On dit que Abdolcader qui étoit attaché

(a) Cette répartie est bien plus fine que celle qui lui est attribuée
à ce sujet dans le *Specimen poëticæ Persicæ*, p. 62.

à sa cour, lui avoit servi de maître en cet art. Les musiciens chantent encore aujourd'hui & jouent sur leurs instrumens, plusieurs morceaux de la composition de ce prince. Avec tant de belles qualités, il étoit enclin à la cruauté, & on ne pouvoit point mettre de confiance en lui. Il faisoit un grand usage d'opium, & l'abus de cette drogue, lui causoit quelquefois des accès de folie. (a) Il traitoit avec mépris & ignominie les gens les plus nobles, sans aucune cause, & il faisoit mourir des personnes innocentes, sous le moindre prétexte. Sa dureté le rendit insupportable à ses troupes & à ses sujets. Ses émirs & les principaux officiers écrivirent à Timour pour l'appeler dans ses états, en l'année 791 (b). Ce conquérant entra avec son armée dans la province de Bagdad. Avant qu'il y fût arrivé, le sultan Ahmed envoya ces vers à Timour : « Pourquoi » exposer notre tête à la violence de la fortune ? qu'avons- » nous besoin de supporter les coups pour une affaire de » peu d'importance ? Nous traversons les mers, & nous » franchissons les montagnes ; semblables au simorg (c), » nous couvrons de notre vol rapide & les terres & les » eaux. Que notre pied aussi hardi que nos desirs, s'élève » au-dessus du sommet de cet univers, où reconnoissons » que nous ne sommes que des hommes, & mettons un » terme à nos projets ambitieux ».

Lorsque Timour eut lu ces vers : « Plût à Dieu, dit-il, » que j'eusse appris à composer des vers, & que je pusse » lui répondre de la même manière. Il faut que quelqu'un » de mes enfans ou de mes petits-fils réponde pour moi » au sultan de Bagdad ». Il chargea de cette commission le mirza Miranschah, ou suivant un autre récit, le mirza

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

1389.

(a) A la lettre, lui desséchoit le cerveau.

(b) L'historien de Tamerlan place cette expédition en l'année 795. Voyez Hist. de Timour, l. 3, ch. 30.

(c) Simorg, animal fabuleux. Voyez la Bib. Or. Le commentateur

des poésies de Hafez, cité par l'auteur du *Specimen poetarum Persicarum* : dérive ce mot de *si*, trente & *morg*, oiseau, comme qui diroit aussi gros que trente oiseaux. On pourroit le dériver aussi de *sim*, argent, & *morg*, oiseau, & il signifieroit *oiseau d'argent*.

pag. 79.

Khalil, & la réponse qu'il envoya à Ahmed étoit conçue en ces termes : Réponse de l'émir Saheb-kéran à Ahmed, sultan de Bagdad. « Empresse-toi de fléchir le cou sous la » violence de la fortune, & garde-toi de détourner ta » tête : les grandes entreprises ne conviennent pas à celui » dont les forces sont bornées. Pourquoi veux-tu porter » ton vol comme le simorg, sur le sommet des montagnes » de Caf (a) ! semblable à un mince passereau, abaisse » tes ailes & ton vol vers la terre. Bannis de ton cerveau » ces projets insensés, de peur que cent mille têtes ne » périssent par ta folle présomption ». Ahmed ayant lu ces vers, comprit qu'il n'étoit que comme un brin de paille auprès de l'armée de Timour, & comme un foible moucheron, en comparaison des troupes victorieuses de ce conquérant. Il prit le parti de chercher son salut dans la fuite, sortit de Bagdad, & se retira sur les terres des Grecs, abandonnant sa ville capitale & son royaume à Timour. Ce prince maître de Bagdad, en donna le gouvernement à Khodja Massoud Sarbédal (b), neveu de Khodja Ali Mouyad, par sa sœur; & il chargea de la recette des tributs de cette ville Khodja Ali Toussi; ensuite il sortit de ce pays. Après son départ, le sultan Ahmed demanda des secours à l'empereur Grec, & ayant obtenu de lui des troupes, il s'approcha de Bagdad. Khodja Massoud, hors d'état de lui tenir tête, abandonna Bagdad, & Timour étant occupé à faire la guerre à Toctamischkhan, roi de Descht-kiptchak, le sultan Ahmed profita de cette occasion, & se remit en possession du trône de Bagdad. Il le conserva pendant quelques années : dans la suite, il éprouva plusieurs révolutions, & fut tantôt en paix, tantôt en guerre avec Timour; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de ces événemens. Enfin en l'année 808, le sultan Ahmed fut tué par un Turcoman, nommé Cara-Youssouf, qui avoit gardé les troupeaux de son père.

1405. - 6.

(a) Voyez la Bib. Or. au mot *simorg*.

(b) Hist. de Tim. l. 3, ch. 35.

Cette révolution enleva la couronne à la famille de Djélair, & elle passa aux Turcomans. Nous raconterons dans la suite l'histoire de ces princes Turcomans, leur origine & leurs progrès.

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

Khodja Hafez Schirazi mourut en l'année 794; il est enterré dans le mufalla de Schiraz. Lorsque le sultan Aboulcassem Babour Béhatur s'empara de cette ville, Mohammed Mamaï, l'un de ses principaux officiers, fit élever un édifice magnifique sur le tombeau de Hafez (a). 1391-2.

Les deux exemples que nous venons de donner, suffisent pour faire connoître la manière d'écrire de Douletschah. Quelquefois il cite un plus grand nombre de pièces de poésies; quelquefois aussi il abandonne son sujet, pour faire l'histoire d'un prince ou d'une dynastie dont il a eu occasion de parler. On en a vu un exemple dans la vie de Hafez. C'est ainsi que dans celle de Scheïkh Codjadj Tebrizi, il entre dans quelques détails sur l'histoire des khalifes Abbassides, & particulièrement sur celle de Haroun arraschid; mais la plus grande diversion de cette espèce, se trouve dans la vie de Mahmoud ben - Yémineddin. L'auteur ayant eu occasion de parler d'un prince de la famille des Sarbédals, entreprend d'écrire l'histoire de cette dynastie, pour suppléer au silence ou à l'inexactitude de la plupart des historiens. On trouvera ce morceau à la suite de cette notice. Nous n'avons pas cru devoir le placer ici, pour ne pas interrompre cet extrait.

Après avoir donné une idée de la manière dont

(a) On voit encore à Schiraz le tombeau de Hafez, mais il est maintenant à quelque distance de la ville. On en peut voir la description dans les Voyages de Pietro della Valle, t. VI, p. 81, de la traduction Française (éd. de 1745), & dans ceux de Niebuhr. tome II, p. 163 (éd. d'Utrecht): on en voit la position sur la planche 35 de ce même volume. Ce lieu porte encore

le nom de *Mufalla* (ib. p. 137), c'est-à-dire, oratoire. Il y a dans la campagne auprès des grandes villes dans la Perse, un lieu de prière où les Musulmans se rassemblent en certaines occasions pour leurs prières publiques. (Voyag. de Pietro della Valle, t. IV, p. 409; t. V, p. 339. Specimen poëscos Persicæ, p. 65.)

Douletschah a traité l'histoire des poètes dont il a fait entrer les vies dans son recueil, nous passerons au détail de ce qui est contenu dans l'appendice. On y trouve l'histoire de six personnages illustres, qui étoient encore vivans lorsque l'auteur écrivoit.

Djami.

Le premier est le poète Moula Djami, auteur du poëme intitulé *Béharistan*, & d'un grand nombre d'autres ouvrages. Il étoit natif du bourg de Khargherd ou Khardjerd, dans le district de Djam, ville dont il tira le nom de Djami. On peut voir une notice abrégée de sa vie & de ses ouvrages dans l'*Anthologia Persica*, imprimé à Vienne en 1778. Les auteurs de ce recueil ont extrait cette notice d'un ouvrage Persan, intitulé *Tezkirat al-schoara*, composé par Sam Mirza. Cet ouvrage se trouve aussi dans la bibliothèque du roi, sous le n.^o 247, des *Manuscrits Persans*, & j'en donnerai la notice à la suite de celle-ci. La vie de Moula Djami est la première du cinquième livre de cet ouvrage.

Mir Ali-schir.

L'émir Ali-schir auquel Douletschah a dédié cet ouvrage, occupe ici la seconde place : voici ce que l'auteur nous en apprend. Le père de l'émir Ali-schir, étoit d'une famille illustre, & l'un des principaux seigneurs de la tribu de Djagataï : sous le règne du sultan Babour (a), il étoit chargé de tous les soins du gouvernement. Quoique d'une famille Turque, il connoissoit le prix de l'étude, & il ne négligea rien pour donner à son fils une éducation soignée, & le faire instruire dans les sciences & les lettres. Ses soins ne furent pas inutiles, & Ali-schir au milieu des occupations & des soins du gouvernement, s'appliqua toujours, sous le règne de Babour, à cultiver les connoissances qu'il avoit acquises. Il composoit même des vers en persan & en turc, & le sultan qui aimoit les lettres, se plaisoit à se faire lire les poésies qu'il composoit en ces deux langues, & à le combler de faveurs & de bienfaits. « Aujourd'hui,

(a) Aboulcassem Babour Béhadur. *Hist. des Huns*, t. V, p. 82 & suiv.

ce sont les termes de Douletschah , Ali-schir est le défenseur de l'état & de la religion & le refuge de la loi : le » Chosroès de ce siècle (a), trouve dans ses conseils le » soutien de son empire ; la société fait les délices de tous » ceux qui exercent les premiers emplois , & son palais » est le rendez-vous des savans , l'asyle & le refuge des » pauvres & des malheureux. Malgré les occupations » immenses dont il est accablé par le rang qu'il tient auprès » du sultan , & les soins qu'exigent de lui le bonheur des » peuples , l'administration de l'état , la gloire & la conservation de la religion , il continue toujours à cultiver » les lettres , & il n'admet dans sa société que les savans , » vraiment dignes de ce nom. Les poésies Turques & » Persanes , & la solution des énigmes les plus difficiles , » sont son occupation favorite ». Douletschah rapporte quelques poésies Turques & Persanes de l'émir Ali-schir , & dit que le divan ou recueil de ses poésies Turques est en grande réputation dans les cours des princes. Il passe ensuite au détail des bonnes œuvres de cet émir , & dit qu'il a dépensé des sommes immenses à faire construire ou rétablir des mosquées , des collèges , des caravanseras , des monastères & des hôpitaux , & à doter ces maisons publiques. Comme l'énumération de tous ces établissemens fondés ou rétablis par l'émir Ali-schir auroit été trop longue , l'auteur se contente d'en citer quelques-uns. Le premier dont il parle , situé dans la ville royale de Hérat , & sur le bord du fleuve qui arrose cette ville , renfermoit une grande mosquée , un collège , un monastère , un hôpital & des bains , & faisoit l'admiration de tous les étrangers. Il en nomme encore plusieurs autres , du nombre desquels est le caravanseraï d'Oschk , dont on a déjà parlé dans la vie de Ferdoussi. Mais celui de tous les ouvrages d'Ali-schir , qui , suivant notre auteur , doit le plus

(a) C'est le sultan Aboulgazi Hossain , dont il sera parlé plus au long dans la suite.

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

contribuer à sa gloire, c'est d'avoir conduit à la mosquée de l'imam Ridha, les eaux d'une source nommée Tscheschmehgulest, qui couloit dans la partie la plus haute du territoire de Touff, & d'avoir ainsi délivré ceux qui étoient attachés au service de ce temple, ou qui demeuroient dans le voisinage, de la disette d'eau qui leur étoit très à charge. Il avoit fallu pour cela, ouvrir un lit aux eaux de cette source, dans un cours de dix parasanges. Douletschah termine cet article par deux pièces de vers de sa composition, faites en l'honneur de l'émir, & écrites, l'une en langue Turque, & l'autre en langue Persane.

Les autres hommes illustres auxquels l'auteur a donné place dans cette partie de son ouvrage, sont Ahmed Sohaïli, Afdhaleddin Mohammed, Schéhabeddin Abdallah Merwarid & Assafi.

Sohaïli. L'émir Ahmed Sohaïli étoit d'une famille de khans, de la tribu de Djagataï, dont les ancêtres avoient toujours occupé les premières dignités depuis le règne de Timour, & avoient été chargés des soins les plus importants du gouvernement, du temps du sultan Schahrokh. Sohaïli composoit des vers Turcs & Persans.

*Afdhaleddin
Mohammed.*

Le vizir Afdhaleddin Mohammed, fils de Dhiaëddin, tiroit son origine d'une des premières familles du Kirman, & joignoit à toutes les qualités requises pour remplir dignement les fonctions de sa charge, l'amour des sciences, & de ceux qui les cultivoient.

*Schéhabeddin
Abdallah
Merwarid.*

Khodja Schéhabeddin Abdallah Merwarid, fils du vizir Khodja Schemseddin Mohammed Merwarid, étoit aussi d'une famille noble du Kirman. Schemseddin avoit renoncé à son emploi pour embrasser la vie de dervisch. Son fils composoit des vers, que Douletschah compare à ceux d'Anvéri & d'Ansari : il paroît qu'il occupoit déjà quelque place dans le divan, & l'auteur lui souhaite un heureux succès dans la carrière des honneurs.

Assafi.

Khodja Assafi avoit eu pour père Khodja Nimet-allah, qui avoit exercé les fonctions de vizir avec beaucoup de distinction,

distinction, sous le règne du sultan Abou-saïd. Khodja Nimet-allah étoit fils d'Alaëlhakk-oueddin Ali, qui avoit été trésorier de la maison de Timour. Khodja Assafi cultivoit la poésie avec succès, & étoit en grand crédit à la cour du sultan.

Après avoir ainsi rempli le plan qu'il s'étoit proposé, Douletschah termine son ouvrage par un récit abrégé des principaux événemens qui se sont passés sous ses yeux. Ce récit est absolument étranger à son ouvrage : nous en ferons un article séparé à la suite de cette notice. Douletschah nous apprend en finissant, qu'il a achevé cet ouvrage au mois de schawal 892, ce qui répond à la fin de septembre ou au commencement d'octobre 1487 (a). Il ne nous reste, pour terminer cette notice, qu'à dire un mot de chacun des quatre manuscrits de l'histoire poétique de Douletschah, que possède la bibliothèque du Roi.

Le manuscrit numéroté 246, de format *in-4.*^o contient 252 feuillets, quoique la notice qui est en tête du manuscrit, n'en annonce que 244, & que le dernier feuillet soit en effet coté 244. Cette erreur vient de ce que les nombres 30, 82, 123, 141, 143, 176, 177 & 214, sont répétés deux fois. Il manque quelques feuillets à ce manuscrit, entre ceux qui sont cotés 223 & 224. Ces feuillets devoient contenir les dernières lignes du septième livre & une partie de l'appendice; c'est-à-dire, toute la vie du poète Djami, & une partie de celle de l'émir Ali-schir. Ce qui manque dans ce manuscrit, occupe neuf pages dans l'exemplaire coté 250, depuis la 19.^e ligne du feuillet 227 r.^o, jusqu'à la 16.^e ligne du feuillet 231 v.^o. Cet exemplaire est d'une belle écriture, & écrit

(a) L'auteur marque même le jour du mois auquel cet ouvrage a été terminé, mais nos manuscrits ne s'accordent pas. Dans l'exemplaire numéroté 146, on lit le 28

de schawal; le manuscrit 249 porte le 15, & le manuscrit 250 le 27. Ceci prouve combien les copistes sont sujets à commettre des fautes dans les dates.

de la main de Naïmeddin Scheïkh Haïdar, qui a achevé cette copie à la fin de djoumadiloula 991 (avril 1583).

L'exemplaire numéroté 249 *in-4.*^o contient 251 feuillets, numérotés depuis 1 jusqu'à 250; mais le feuillet 43 est double. L'ouvrage ne commence qu'au 3.^e feuillet *v.*^o: l'écriture de ce manuscrit est très-belle. Tous les passages de l'Alcoran, les vers ou les phrases Arabes sont écrits en beau caractère neskhi. Le texte Persan est d'un caractère différent, & dont je n'ai pas encore vu d'exemple. Il est parfaitement régulier & bien soutenu dans tout le volume; mais il présente d'abord quelque difficulté. Le copiste, nommé Hassan ben-Nouredin, nous apprend qu'il a achevé cette copie au mois de moharram 1006 (août 1597): cet exemplaire est moins exact que le précédent & le suivant.

Le manuscrit 250 est aussi de format *in-4.*^o il contient 191 feuillets. On les a numérotés depuis 1 jusqu'à 190; mais le feuillet 52 est double. L'écriture de cet exemplaire est du caractère nommé taalik, mais elle est fine, & plutôt aisée à lire que belle. Le copiste avoit omis quelques articles aux feuillets 163, 164, 167 & 168, qu'il a remis en marge. Cet exemplaire est le plus exact des trois dont nous avons parlé, & il paroît avoir été écrit par un homme intelligent & instruit. Le copiste a ajouté à la fin quelques vers Turcs, & il marque qu'il a achevé de corriger ce manuscrit, & de le collationner le lundi 1.^{er} de djoumadilakhéra 987 (27 juillet 1579). On a écrit sur les derniers feuillets de ce manuscrit un poëme Persan, tiré d'un ouvrage intitulé *Anka-nameh*, dont l'auteur est le scheïkh Ibrahim Gulshéni: ce poëme a pour objet les grandeurs de Dieu.

Le manuscrit 248 de format *in-4.*^o mérite à peine que l'on en fasse mention. Une petite note manuscrite qui se trouve dans ce volume, nous apprend qu'il a été écrit à Paris, par un Arménien de la ville d'Alep, nommé Joseph Lazare. Les fautes dont ce manuscrit fourmille, sont une preuve que le copiste n'avoit presque aucune

intelligence de ce qu'il écrivoit. Les noms propres y sont défigurés, au point d'être entièrement méconnoissables; un grand nombre d'articles sont réduits à quelques lignes (a); c'est sur-tout dans les derniers livres que le copiste a moins ménagé ces retranchemens. On ne trouve point dans cet exemplaire, l'histoire des conquêtes du sultan Aboulgazi Hossain Béhâdur-khan, & il se termine à l'article de Khodja Affâsi. Ce manuscrit a 118 feuillets; les marges des deux premiers ont été brûlées.

Nous allons joindre à cette notice les différens morceaux que nous avons annoncés.

(a) Il manque même deux articles dans le 7.^e livre; ce sont ceux des poètes Djénouni Andékhouî & Youssouf Émiri.

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.

HISTOIRE

DE LA DYNASTIE DES SARBÉDARIENS.

Extraite de la vie de Mahmoud Ebn - Yémineddin Feryoumadi. (Cette vie est la 6.^e du 5.^e livre du Tezkirat alschoara de Douletschah).

LES Sarbédariens, princes braves & puissans, ont régné environ cinquante ans après la mort du sultan Abou-saïd-khan (b), dans une grande partie du Khorassan.

Abdorrezzak, fondateur de la puissance des Sarbédariens, étoit fils de Khodja Fadhlallah Baschtini, qui tiroit son origine d'un bourg du territoire de Djouïn. Baschtin est un village du district de Sebzwar. Khodja Fadhlallah tenoit

(b) Abou-saïd Béhâdur-khan, l'un des successeurs d'Holagou dans le royaume de Perse, succéda à Aldjaptou-khan, l'an 717, & mourut en 736. Voyez Histoire des Huns. liv. 17, t. IV, p. 279 & suivantes.

1317-8.

1335-6.

HISTOIRE
DE LA
DYNASTIE
DES
SARBÉ-
BARIENS.

dans ce pays un rang distingué; il n'y avoit point de particulier aussi riche dans tout le territoire de Beïhak. Il avoit trois fils; Abdorrezzak qui étoit l'aîné, Wedjiheddin Massoud & Schemfeddin. Abdorrezzak étoit un jeune homme brave, bien fait & de grande espérance; il quitta Sebzwar pour s'attacher au sultan Abou-saïd-khan, & le suivit dans l'Aderbidjan. Le sultan ayant reconnu en lui de l'activité & de la bravoure, le mit au nombre de ses yessaouls (a). Après qu'il eut exercé pendant quelque temps cet emploi, il l'envoya dans le Kirman pour y lever des contributions. Abdorrezzak s'acquitta aisément de cette commission; mais ayant dissipé presque aussitôt les sommes qu'il venoit de recueillir, il se trouva dans le plus grand embarras. Il revint dans son pays pour vendre les biens de son père, & remplacer ainsi les deniers du fisc qu'il avoit dissipés; mais ayant appris en chemin la mort d'Abou-saïd, cette nouvelle le remplit de joie. Arrivé secrètement à Baschtin, il en fit part à tous ses parens; ils lui représentèrent que depuis quelques jours il étoit venu dans leur pays un neveu de Khodja Alaëddin Mohammed Feryoumadi (b), qui y exerçoit toutes sortes d'injustices & de vexations, & exigeoit d'eux qu'ils fournissent à son goût pour la débauche du vin & des femmes. « Le monde, s'écria » Abdorrezzak, est dans le trouble & la confusion; pour- » quoi faudroit-il, au milieu de ces troubles, que nous » fussions réduits à souffrir les affronts & l'insolence de » ce fils d'un payfan »? Dès la nuit suivante ils marchèrent vers la maison du neveu du vizir Alaëddin, se saisirent de lui & le firent mourir. Le lendemain matin, ils élevèrent une potence hors du bourg de Baschtin,

(a) Ces officiers dans les cours des princes de Perse, sont chargés des commissions extraordinaires. Je crois qu'ils répondent aux tchaoufchs des Turcs. Voyez les Voy. de Pietro della Valle, t. IV, p. 107; & t. VI,

p. 171 (éd. franc. de 1745); Voyage de Chardin, t. VI, p. 109 (éd. de 1711); Hist. de Timur, l. 2, ch. 10.

(b) Alaëddin étoit, à ce qu'il paroît, grand vizir d'Abou-saïd.

placèrent sur cette potence des bonnets & des toques, & lancèrent sur ces bonnets des pierres & des flèches; ils se donnèrent de-là le nom de Sarbédar (a). Sept cents personnes jurèrent alors de reconnoître Abdorrezzak pour leur chef. Le vizir Alaëddin Mohammed, informé de cet événement, envoya Khodja Djélaëddin à la tête de mille soldats pour dissiper ce parti; on en vint aux mains près du village de Mogaïtha, & l'armée d'Alaëddin fut vaincue & mise en déroute. Abdorrezzak envoya son frère Massoud contre les fuyards, & ils les poursuivit jusqu'à Feryoumad. Le vizir Alaëddin instruit de sa marche, prit la fuite & se retira avec trois cents hommes à Estéradad. Les Sarbédariens le suivirent, & l'ayant atteint à Dilabad, village du territoire des montagnes de Kéboud-djameh (b), ils le prirent & le mirent à mort. Ceci arriva en l'année 737. Après cela, les Sarbédariens pillèrent tout ce qui avoit appartenu à Alaëddin, & revinrent à Baschtin. Ils attaquèrent ensuite la ville de Sebzwar, & la prirent par surprise. Il arriva par hasard que dans ce même temps, l'émir Abdallah Moulaï demandoit en mariage une fille d'Alaëddin, & envoyoit de Terschiz à Feryoumad quarante chameaux chargés de riches étoffes d'or & de soie. Ils étoient arrivés par la route du désert au village de Dounya, qui dépend du territoire de Beïhak. Abdorrezzak en fut informé, & envoya son frère Massoud pour intercepter ce convoi, ce qui lui réussit heureusement. Les chevaux & les bestiaux d'Abou-saïd-khan & de Khodja Alaëddin, étoient tous dans Olouk-zadégan & Sultan-meïdan: il y avoit environ trois mille chevaux. Abdorrezzak y vint en personne, se rendit maître de tous les chevaux, & étant revenu à Sebzwar, ils les distribua à mille soldats, qui n'avoient pu jusque-là combattre qu'à pied. Il fit en même

HISTOIRE
DE LA
DYNASTIE
DES
SARBÉ-
DARIENS.

1336-7.

(a) C'est-à-dire, tête sur une potence.

(b) Il est parlé de Kéboud-djameh dans l'histoire de Timur de Schérefeddin, l. 2, ch. 40.

temps prononcer la khotba & battre la monnoie en son nom. Il régna un an & deux mois, & se rendit maître de Djouin, Esféraïn, Djadjerm, Peyar & Djémend; mais sa mauvaise conduite & sa tyrannie lui aliénèrent tous les esprits. Il fut tué par son frère Massoud au mois de safar 738 (septembre 1337) : voici ce qui donna lieu à cet événement.

Abdorrezzak se voyant en possession de la couronne, voulut épouser la veuve de Khodja Abdolhak, fils de Khodja Alaëddin Hendouï Feryoumadi qui avoit été vizir du Khorassan; il lui fit donc demander sa main. Cette femme qui regardoit cette alliance comme fort au-dessous d'elle, répondit qu'elle avoit fait vœu de ne point se marier. Abdorrezzak ne se rebuta pas, & lui fit faire de nouvelles instances, résolu d'employer la force s'il ne pouvoit vaincre sa répugnance. Cette dame faisant réflexion sur le danger auquel elle étoit exposée, demanda un délai de dix jours, avec promesse de se conformer ensuite aux ordres de l'émir; mais elle profita de ce délai pour sortir pendant la nuit du château de Sebzwar, & prit la route de Nischabour, dans le dessein de chercher un asyle auprès d'Argounschah Djani-korbani (a), qui étoit alors maître de Touff & de Nischabour. Abdorrezzak envoya à sa poursuite son frère Massoud. Il l'atteignit au caravanserai de Senklider; mais comme il étoit religieux, & qu'il craignoit Dieu, il se laissa toucher par les prières & les représentations de cette femme, la laissa aller, & revint trouver Abdorrezzak, à qui il dit qu'il n'avoit pu l'atteindre. Abdorrezzak s'emporta contre lui, & Massoud lui reprocha sa mauvaise

(a) Djani-korbani est la même chose que Youn-garbani, dont il est souvent parlé dans l'histoire de Timour; c'est le nom d'une horde qui étoit établie à Kélat, à Touff, à Macan & dans plusieurs autres villes du Khorassan. Ali-beï, chef de cette horde du temps de Timour,

fut vaincu par ce conquérant. Voyez Histoire de Timour, t. 2, ch. 37, 38, 39, 40 & 41. Dans les instituts de Tamerlan, cette horde est appelée Tchoun-garbani. Voyez Instituts political and military of Timour, p. 36.

conduite & ses crimes. Voyant que Abdorrezzak vouloit le frapper, il évita le coup, & tira son épée : Abdorrezzak effrayé se laissa tomber par une fenêtre du château, & mourut sur la place. Massoud lui succéda, & il ne se trouva personne parmi les grands ni parmi le peuple qui lui fit un crime de la mort de son frère.

HISTOIRE
DE LA
DYNASTIE
DES
SARBÉ-
DARIENS.

Massoud éleva la gloire des Sarbédariens au plus haut degré de grandeur; il se rendit maître de Djam & de Nischabour, & mit en fuite Argounschah Djani-korbani. Il avoit 700 esclaves Turcs, & tenoit à sa solde 12,000 soldats. Avec 2,000 hommes, il défit en un seul jour 70,000 hommes en trois différentes rencontres. Massoud s'attacha ensuite au scheïkh Hassan Djouzi & devint son disciple. Le scheïkh l'accompagna dans une expédition qu'il entreprit contre Togatimour-khan. Ce khan avoit une armée de 70,000 hommes; Massoud n'avoit que 12,000 soldats, mais malgré l'infériorité du nombre, il livra bataille au khan, sur le bord du fleuve Atork, & mit son armée en déroute. Le scheïkh le suivit encore dans une autre expédition contre Mélic Hossain (a), roi des Curts; on en vint aux mains dans la province de Zaweh, & le prince Curt fut vaincu. Massoud avoit chargé un de ses gens de le défaire du scheïkh, & cette perfidie fut exécutée; mais au même instant, le prince Curt reprenant courage revint au combat, & obligea Massoud à prendre la fuite. Massoud revint à Sebzwar. Ceci se passa en l'année 743. La plus grande partie du Khorassan étant soumise à ce prince, il marcha vers Rostamdar & Firouzcouh, & s'empara encore de ce pays; mais comme il revenoit de cette expédition, le roi de Rostamdar s'étant mis en embuscade avec ses troupes dans un défilé couvert de forêts & de montagnes, l'attaqua

1342-3.

(a) Mélic Azzeddin Hossain, le plus célèbre des princes de cette dynastie, régna trente-neuf ans, & mourut en 771. Tamerlan prit la

ville de Hérat, sur Cayatheddin. Pir-ali son fils & son successeur. Voyez Histoire de Timur, l. 2, ch. 10, 29, 30 & 33.

au passage, & lui tua la plus grande partie de ses troupes, à la fin de rébialewel 745 (août 1344). Massoud régna sept ans & dix mois; son royaume s'étendoit depuis Djam jusqu'à Damégan, & depuis Djénouschan jusqu'à Terfchiz. Le trône fut occupé après lui, par plusieurs de ses principaux officiers & de ses serviteurs qui se succédèrent rapidement. Massoud a été sans contredit le plus grand prince de cette dynastie.

1346-7. Le premier prince des Sarbédariens, après Massoud, fut un de ses serviteurs, nommé Aka Mohammed Timour. Il régna deux ans & deux mois, & fut tué par Khodja Ali Schemseddin & les autres chefs de l'armée en 747. Après lui, Kélou Esfendiar, autre serviteur de Massoud, occupa le trône un an & un mois. C'étoit un homme incapable de commander; l'armée se révolta contre lui, sous la conduite d'Ali Schemseddin, & il fut tué le 14 de djoumadilakhéra 748 (21 septembre 1347). L'armée vouloit donner la couronne à Loutfallah, fils de Massoud, qu'on surnommoit Mirza; Ali Schemseddin s'y opposa, à raison de sa grande jeunesse, & on nomma son oncle Schemseddin, troisième fils de Fadhlallah, & frère d'Abdorrezzak & de Massoud, pour gouverner en son nom jusqu'à ce qu'il fût en âge de commander. Schemseddin ne demeura que sept mois en place; il reconnut qu'il n'étoit pas propre à gouverner, & se retira, prenant seulement du trésor la charge de quatre chameaux en soie. Ali Schemseddin fut choisi pour le remplacer, au mois de dhoulhadja 749 (février 1349).

Ali Schemseddin étoit savant & brave; il soutint la gloire des Sarbédariens, & fit un traité avec Togatimour-khan, par lequel il conclut la paix, à condition que les Sarbédariens conserveroient tout ce qui avoit appartenu à Massoud. Il avoit 17,000 soldats à sa solde, & au lieu de leur donner des brevets pour le payement de leur solde, il la leur comptoit lui-même dans son divan. Il vivoit familièrement avec les artisans de Sebzwar & avec le peuple.

Il réprima la débauche & le libertinage, & fit mourir cinq cents femmes débauchées, en les faisant jeter toutes vivantes dans un puits. Ce prince étoit si sévère, que lorsqu'il mandoit quelqu'un des officiers ou des soldats, celui qu'il avoit mandé ne se rendoit auprès de lui qu'après avoir fait son testament. Ali Schemseddin fit construire à Sebzwar des greniers, dans lesquels un chameau chargé pouvoit monter jusque sur le toit. Il fit aussi construire la grande mosquée de Sebzwar, & un réservoir au milieu de cette mosquée. Quelques habitans de Sebzwar disoient qu'il descendoit de Hedjadj ben - Youssouf (a). On fabriquoit chaque jour dans son arsenal cinq armures complètes. Son gouvernement dura un peu moins de cinq ans. La dureté de ses paroles qui alloit jusqu'à des insultes grossières, souleva contre lui les officiers de l'armée, & il fut tué dans la forteresse de Sebzwar, par Haïdar Cassab, en l'année 755, âgé de cinquante-six ans.

1354-5.

L'émir Yahya Kérabi succéda à Ali Schemseddin : il tiroit son surnom de Kéraba, village du territoire de Beïhak. Il avoit été attaché au service de Massoud, & avoit joui d'un grand crédit auprès de ce prince. Kérabi donna le commandement des troupes à Pehléwan Haïdar Cassab. Ce prince augmenta les états des Sarbédariens ; il enleva la ville de Toufs aux Djani-korbani & à l'émir Ali Ramadhan, répara les maux que les Djani-korbani avoient faits dans cette ville, & rouvrit les canaux de Toufs & de Meschhed (b). De son temps l'armée de Gazan-khan, roi de Samarcande, s'avança jusqu'à Beïhak ; mais ces troupes ayant appris que Kérabi se préparoit à les repousser, se retirèrent sans commettre aucune hostilité. Il entretenit la paix avec Togatimour-khan jusqu'à la mort de ce prince.

(a) Hedjadj étoit d'un caractère cruel & sanguinaire : c'étoit apparemment la grande sévérité d'Ali Schemseddin qui donnoit lieu à ce propos. Voyez sur l'histoire de He-

djadj, le 2.^d tome de ces Notices, pag. 141 & suivantes.

(b) C'est l'édifice construit sur le tombeau de l'imam Rîdha, qui est voisin de Toufs.

HISTOIRE
DE LA
DYNASTIE
DES
SARBÉ-
DARIENS.
1357-8.

Kérabi fut tué en l'année 759 par quelques-uns de ceux qui l'approchoient, à la sollicitation d'Alaëddoula, frère de sa femme. Il avoit régné quatre ans & huit mois depuis Damégan jusqu'à Djam, & son armée étoit composée de 22,000 hommes bien armés. C'étoit un prince religieux & dévot, mais cruel & téméraire; il étoit sujet à des accès de fureur & de folie. Haïdar & les principaux officiers, lui donnèrent pour successeur son frère Khodja Dhahir Kérabi. C'étoit un homme plus propre à la vie religieuse qu'au gouvernement; il ne s'occupa que du jeu & des échecs, & sous son règne, l'état des Sarbédariens commença à tomber en décadence. Il n'y avoit qu'un an qu'il occupoit le trône, lorsque Haïdar lui représenta que les Sarbédariens s'ennuyoient de son gouvernement. « Je fais, » lui répondit-il, que la couronne ne me convient pas; » c'est vous qui m'avez forcé de l'accepter : aujourd'hui, » grâces à Dieu, vous me permettez d'y renoncer & de » rentrer dans la vie de dervisch ». Après avoir ainsi parlé, il se déposa lui-même, fit enlever du château de Sebzwâr tout ce qui lui appartenoit, & le fit transporter à Kéraba. Ce fut au mois de redjeb 760 (a), que Dhahir Kérabi renonça à la couronne.

Pehléwan Haïdar Cassab qui lui succéda, étoit du bourg de Tschéfchem, & avoit été au service d'Ali Schemseddin: c'étoit un prince brave & libéral; il ne régna qu'un an & un mois. Nafrallah Baschtini s'étant révolté contre lui dans Esféraïn, il l'assiégea dans la forteresse de cette ville, avec une armée de 5,000 hommes. Il y avoit un mois qu'il assiégeoit cette place, lorsque Pehléwan Hassan Damégani qui avoit toujours servi avec distinction sous les princes des Sarbédariens depuis Massoud, & qui avoit le commandement des troupes de Cassab, conspira contre

(a) Les époques suivantes indiquent qu'il y a ici une faute. Il faut vraisemblablement lire *rébia-lewel* ou *safar*, au lieu de *redjeb*, ce qui revient à janvier ou février 1359.

lui avec Mohammed Haïtabadi & Kotlou-boga; ils le tuèrent dans un lieu d'aisance, & lui coupèrent la tête près des murs de la place. Ensuite Pehléwan appela Nafrallah, & ils convinrent ensemble de donner la couronne à Khodja Loutfallah, fils de l'émir Massoud, qui étoit alors dans Esféraïn; après cela, ils envoyèrent la tête de Cassab à Sebzwar. Cette révolution arriva au mois de rébialakher 761 (février 1360). Le choix que Pehléwan Hassan Damégani & Nafrallah Baschtini avoient fait du Mirza Loutfallah, causa une grande joie à tous les habitans de Sebzwar; ils furent ravis de voir le sceptre rentrer dans les mains d'un prince de la famille des premiers Sarbédariens, & sortirent au-devant de lui pour le recevoir. Il n'y avoit qu'un an & trois mois qu'il étoit monté sur le trône, lorsqu'il s'éleva une querelle entre lui & Hassan Damégani, au sujet des athlètes de Sebzwar; on en vint à des paroles dures, & Loutfallah ayant dit quelques termes insultans à Hassan Damégani, celui-ci résolut de s'en venger. Il entra, durant la nuit, dans son palais, se saisit de lui, se fit proclamer roi à sa place, & l'envoya prisonnier au château de Destdjerdan; il le fit mourir dans ce château, à la fin de redjeb 762 (mai 1361).

Pehléwan Hassan Damégani étoit un homme plein de bravoure & de courage, mais il causa sa ruine par son imprudence. Il s'éleva une querelle entre lui & un dervisch nommé Aziz Medjédi, qui professoit la vie religieuse à Meschhed, c'est-à-dire, dans la mosquée de l'imam Ridha. Hassan rassembla des troupes, s'empara de Meschhed, & ayant fait Aziz prisonnier, il lui témoigna qu'il n'épargnoit sa vie, qu'en considération de l'état religieux dont il faisoit profession, lui commanda de sortir de ses états, & lui fit donner deux charges de soie : le dervisch obéit. Vers ce même temps, il s'éleva quelque contestation entre Hassan & l'émir Wéli, qui venoit de se rendre maître d'Estéradad (a). Hassan marcha

(a) C'est le même dont il est parlé dans l'Histoire de Timur, l. 2, ch. 34, 37, 40 & 48.

HISTOIRE
DE LA
DYNASTIE
DES
SARBÉ-
DARIENS.

vers Estéradab avec une armée de 6,000 cavaliers, tous bien armés & munis chacun de deux chevaux. L'émir Wéli, à la tête de 700 cavaliers, les mit en déroute. Dans ce même temps, Khodja Ali Mouyad fit venir d'Ispahan le dervisch Aziz, que Hassan avoit chassé du Khorassan, & l'ayant appelé auprès de lui à Damégan, il commença, avec l'approbation du dervisch, à se faire reconnoître pour roi. Le bruit de son entreprise attira auprès de lui une grande partie des troupes de Hassan, qui avoient été mises en fuite auprès d'Estéradab. Les habitans de Sebzwar l'ayant appelé, il consulta encore le dervisch, & ayant obtenu son approbation, il se mit en route pour aller à Sebzwar, & marcha le jour & la nuit. Hassan ignoroit ce qui se passoit, & étoit occupé à faire le siège de Schakkan, qu'il avoit entrepris après sa défaite devant Estéradab. Ali Mouyad arriva devant Sebzwar de grand matin, & au moment où l'on ouvroit les portes de la ville. On crut que c'étoit Hassan Damégani, & les habitans le nommoient dans les souhaits qu'ils faisoient pour sa prospérité. Cependant on ne tarda pas à reconnoître que c'étoit Ali : il se fit proclamer roi, & fit attacher à une potence Younouff Semnani, visir de Hassan, pour venger le meurtre de Loutfallah. Ali écrivit ensuite aux principaux officiers de l'armée, les invitant par promesses & par menaces à lui apporter la tête de Hassan. Hassan étoit encore devant Schakkan, lorsque ses officiers reçurent la lettre d'Ali ; ils se saisirent de lui & lui firent couper la tête, sans avoir égard aux instances qu'il leur faisoit pour qu'ils l'envoyassent vivant au dervisch Aziz. Il espéroit que ce dervisch se souviendrait qu'il lui avoit conservé la vie, & le traiterait de la même manière. Hassan périt de la sorte en l'année 766, après un règne de quatre ans & quatre mois. Ce fut de son temps que les Sarbédariens perdirent la ville de Tous.

1364-5.

Ali Mouyad étoit d'une naissance illustre, & avoit toujours occupé un rang distingué parmi les Sarbédariens,

depuis le règne de Massoud. Il monta sur le trône après la mort de Hassan, en l'année 766, & fit faire la khotba & battre la monnoie en son nom. Sous son règne, tous ses sujets furent heureux & tranquilles : il percevoit deux ou trois pour cent (a) en nature, & ne prenoit pas une drachme au-delà. Il ne changea rien à son entretien domestique dans le temps de son gouvernement ; il ne portoit jamais qu'un habit fort simple, & sa table étoit ouverte à tout le monde. Au commencement de chaque année, il abandonnoit sa maison au pillage, & toutes les nuits il distribuoit lui-même de l'argent & de la nourriture à de pauvres veuves. Sa première action fut de faire mourir le dervisch Aziz. Il augmenta les états des Sarbédariens, & conquit Terschiz, Kouhestan & Tabas Ghiléghi. Son empire s'étendoit depuis Damégan jusqu'à Sérakhs. Il fut toujours attaché au parti de Timour, & lui demeura constamment fidèle. Ali Mouyad eut de fréquentes guerres avec l'émir Wéli. Celui-ci ayant mis le siège devant Sebzwar, Ali implora le secours de Timour (b). Environ quatre mois après, Timour entra dans le Khorassan avec son armée. Ali alla au devant de lui jusqu'à Sérakhs, & obtint son amitié (c) ; Il lui céda la souveraineté du Khorassan, & s'attacha à sa suite.

Timour reconnoissoit souvent qu'il n'avoit point trouvé d'ami plus sincère & plus fidèle que Ali Muiyad. Ali ne voulut point accepter les offres que Timour lui fit, de lui laisser le Khorassan ; il protesta qu'il aimoit mieux passer le reste de ses jours auprès de Timour, & demeura sept ans auprès de ce conquérant avec toute sa famille. Ali régna dix-sept ans ; ses états s'étendoient depuis Nessa,

(a) Le texte est obscur ; il y a seulement *dou seh*, ce qui signifie deux ou trois, j'ai ajouté *pour cent*. Dans le manuscrit 246, on lit *deh seh*, dix ou trois : je pense que c'est une faute.

(b) Voyez Histoire de Timur, l. 2, ch. 36.

(c) Hist. de Tim. l. 2, ch. 34 & 40.

HISTOIRE
DE LA
DYNASTIE
DES
SARBÉ-
DARIENS.
1386-7.

jusqu'aux pays de Toun & de Caïn, & depuis Djam, jusqu'à Damégan. Il vécut soixante-treize ans, & mourut à la suite de Timour, dans la province de Haweïza qui fait partie du Khouzistan, en l'année 788; son corps fut porté à Sebzwar & enterré secrètement, de peur qu'il ne fût insulté par les dervichs de la secte de scheïkh Hassan, que Ali avoit maltraités. Après la mort d'Ali, la puissance des Sarbédariens fut entièrement éteinte, & le Khorassan devint une des provinces de l'empire de Timour.

HISTOIRE

Des conquêtes du Sultan Aboulgazi Hossain Béhadur-khan, extraite du Tezkirat alschoara de Douletschah.

CE n'est point une histoire complete du sultan Hossain, que Douletschah s'est proposé d'écrire; il raconte seulement les principaux événemens qui avoient contribué à son élévation & à l'agrandissement de sa puissance. Le sultan Hossain Béhadur-khan, surnommé *Aboulgazi*, à cause de ses conquêtes, étoit le quatrième descendant de Tamerlan, par Omar-scheïkh; il étoit fils de Mansour, fils de Baïkra, fils d'Omar - scheïkh. Il commença à jetter les fondemens de sa puissance, sous le règne du sultan Abou-saïd; & après la mort de ce prince, il dépouilla successivement plusieurs de ses enfans, des provinces dont ils étoient restés maîtres au décès de leur père. Il parvint ainsi à réunir sous sa domination une grande partie des conquêtes de Tamerlan. Plusieurs des événemens dont on trouve le récit dans notre auteur sont déjà connus par l'histoire du sultan Abou-saïd & du prince Turcoman Hassan-beg, nommé par les Européens Ussum-cassan, sur lesquels on trouve de grands

détails dans la Bibliothèque Orientale, & dans l'histoire des Huns; mais on ne sera pas fâché de trouver le récit succinct d'un écrivain, témoin oculaire de ces événemens.

Ce fut dans la ville de Mérou-Schahidjan, que le sultan Hossain commença à se rendre indépendant après la mort du sultan Babour, en l'année 861; il se rendit maître d'Estéradab, & fit périr Saatlou qui en étoit gouverneur (a). Le sultan Abou-saïd qui avoit repris cette ville, en ayant donné le gouvernement en l'année 865 à son fils le sultan Mahmoud, marcha vers Schahrokhia & Samarcande, pour s'opposer aux entreprises de Mirza Djoughi, fils de Mirza Abdollathif. Il laissa auprès de son fils un émir nommé Scheïkh Djami, qui avoit de grands talens & une longue expérience. Le sultan Hossain profitant de l'éloignement d'Abou-saïd, sortit du Khowarezm, & s'approcha d'Estéradab. Mahmoud marcha à sa rencontre à la tête d'une nombreuse armée: on en vint aux mains près d'Estéradab, & la victoire se déclara pour Hossain; Mahmoud prit la fuite, & le vainqueur fit périr Scheïkh Djami, & pardonna aux autres prisonniers. Cette victoire lui ouvrit l'entrée du Khorassan & lui en facilita la conquête. Dans la suite Hossain s'étant approché de Nischabour, Abou-saïd qui étoit à Hérat, envoya contre lui un corps de troupes commandées par l'émir Mohammed Ali Bakhshi. Les deux armées se rencontrèrent près de Terschiz en l'année 868. Hossain n'avoit avec lui que 90 hommes & l'armée ennemie étoit de 10,000 combattans. En un instant les troupes d'Abou-saïd furent vaincues & mises en déroute. Hossain vouloit marcher aussitôt contre Abou-saïd, mais ses émirs s'y refusèrent, & il revint à Estéradab. La mort funeste d'Abou-saïd présenta en l'année 873 une nouvelle occasion au sultan Hossain de se rendre maître du Khorassan; il partit d'Abiwerd au mois de redjeb pour se rendre à Mérou-Schahidjan, &

HISTOIRE
DES
CONQUÊTES
DU SULTAN
ABOULGAZI
HOSSAIN
BÉHADUR-
KHAN.

1456-7.

1460-1.

1463-4

1468-9.

(a) L'auteur cite ici un historien nommé Schatari, qui a écrit le récit de cet événement.

HISTOIRE
DES
CONQUÊTES
DU SULTAN
ABOULGAZI
HOSSAÏN
BÉHADUR-
KHAN.

1469-70.

envoya l'émir Wéli-beg-Béhadur vers Toufs & Nischabour. Ce général s'empara sans obstacle de ces deux villes, & de la plus grande partie du Khorassan. Le sultan Mahmoud qui après la mort funeste de son père, s'étoit hâté de prendre la fuite, & avoit abandonné l'Irak pour rentrer dans le Khorassan, livra une bataille à l'armée de Wéli-beg. Il fut vaincu & se retira à Hérat; mais ayant appris que Hossain s'avançoit vers Hérat, il s'enfuit par la route de Hissar (a) & du Khotlan. Une grande partie des émirs qui l'avoient accompagné, vinrent se rendre au sultan Hossain; il leur accorda le pardon du passé, leur conserva les places & les dignités qu'ils possédoient sous le règne d'Abou-saïd, & témoigna le plus vif chagrin de la mort tragique de ce prince. Hossain devint ainsi maître de Hérat, au mois de ramadhan 873. Cependant l'émir Aboulnasr Hassan-beg avoit fait reconnoître pour héritier du trône de la famille de Timour, le Mirza Yadighiar Mohammed, qui avoit été élevé dès son enfance parmi les Turcomans; il lui donna une forte armée, & l'envoya dans le Khorassan, accompagné d'un grand nombre d'émirs, qui avoient été attachés au service d'Abou-saïd. Yadighiar s'avança d'abord vers Estéradad, il se rendit maître de cette place, & chassa le gouverneur, que le sultan Hossain y avoit laissé. Quelques émirs effrayés de l'approche de l'ennemi, s'étoient retirés dans les montagnes de Beïlak, près de Schakkan, en attendant l'arrivée du sultan Hossain. Le sultan se mit en marche avec son armée en l'année 874, & arriva en ce même endroit. L'ennemi s'étant approché de la montagne de Schakkan, les émirs de l'armée de Hossain étoient d'avis de ne pas hasarder une bataille, & de ne point sortir des montagnes. Le sultan incapable de cette conduite lâche, marcha hardiment au combat,

(a) C'est le même lieu qui est nommé aussi Hissar-Schaduman : il en est souvent parlé dans l'histoire de Tamerlan, & dans ses instituts politiques & militaires.

& ayant attaqué l'ennemi près Derbend-schakkan , il remporta une victoire complète. Yadighiar n'échappa qu'avec peine , & un grand nombre d'émirs Turcomans & de Djagataï furent faits prisonniers. Hossain se contenta d'en faire mourir deux ou trois , & fit grâce à tous les autres. Après cette victoire , il revint triomphant à Hérat. Hassan-beg ne se rebuta point du mauvais succès de son entreprise ; il renvoya de nouveau Yadighiar dans le Khorassan , avec une armée de Turcomans , & le fit accompagner par Youssouf-beg son parent. Cette armée avoit déjà soumis Esféraïn , Sebzwar & Djouïn , lorsque Hossain se mit en marche pour arrêter ses progrès. Les troupes avancées des deux armées s'étant rencontrées près de Djadjerm , en vinrent aux mains ; & après un combat opiniâtre , la victoire demeura aux troupes de Hossain. Cette défaite découragea Yadighiar , & il se retira dès la nuit suivante ; mais Hassan-scheïkh Timour , à qui Hossain avoit confié le gouvernement d'Estéradad , ayant lié une intelligence secrète avec Yadighiar , ce prince s'avança vers cette province , & Hassan Timour se réunit à lui près de la ville de Korkan (a) ; il reçut en même temps un nouveau renfort de Turcomans , & animé de l'espoir d'un meilleur succès , il marcha de Firouzkend vers le Khorassan. Le sultan Hossain vouloit aller à sa rencontre ; mais les émirs & les troupes refusèrent de le suivre : il demeura donc malgré lui à Hérat , & chaque jour quelques corps de troupes de son armée , que commandoit Dhafer-beg , passoient du côté de l'ennemi. Hossain se vit obligé de quitter Hérat , & se retira vers Balkh pour y attendre une occasion favorable. Yadighiar entra dans Hérat avec ses Turcomans , & les vexations criantes qu'ils y exercèrent , excitèrent les plaintes & les murmures des peuples ; mais Yadighiar , livré aux plaisirs , n'en étoit pas même instruit. Hossain n'eut pas plutôt

(a) C'est la capitale du Djordjan.

HISTOIRE
DES
CONQUÊTES
DU SULTAN
ABOULGAZI
HOSSAÏN
BÉHADUR-
KHAN.

appris ce qui se passoit , qu'il encouragea ses troupes à le suivre pour venger les peuples de la tyrannie des Turcomans , & prit la route de Hérat. Après trois jours de marche , ils arrivèrent le quatrième à Badghiz ; & ayant pris quelques coureurs de l'armée ennemie , ils apprirent d'eux que Yadighiar & les émirs de son parti étoient dans une parfaite sécurité , et s'abandonnoient aux plaisirs & à la débauche. Aussitôt Hossain , rempli de joie & de confiance , assigna à chacun de ses officiers celui des émirs ennemis qu'il devoit attaquer ; & s'étant hâtés de descendre la montagne de Kiwan , ils arrivèrent vers le milieu de la nuit auprès du tombeau de Pir Héri Khodjâ Abdollah. Hossain s'avança promptement vers le jardin nommé Bag-zagan ; & après avoir enfoncé la porte , malgré la résistance des gardes , il y entra. Yadighiar étoit alors plongé dans le sommeil de l'ivresse & de la débauche. Réveillé par le bruit qu'il entendoit , il se leva & courut se cacher dans un coin du jardin ; mais il fut pris & amené au sultan Hossain , qui lui reprocha l'avilissement auquel il avoit réduit le sang de Timour , en s'abandonnant aux Turcomans , & en vivant dans leur dépendance : il vouloit lui conserver la vie , mais ses officiers s'y opposèrent , & il fut contraint de consentir à sa mort. Yadighiar périt de la sorte , la nuit du mercredi 27 de safar 875 : les Turcomans prirent la fuite de tous côtés , & les officiers de l'armée de Hossain lui amenèrent tous les émirs qui avoient fait quelque résistance ; il leur pardonna , à l'exception de l'émir Ali Djélaïr , qu'il fit mettre à mort.

25 Août
1470.

Le sultan Mahmoud , qui s'étoit retiré dans le royaume de Hissar après avoir été chassé du Khorassan par Hossain , n'avoit pas tardé à se voir en état de former de nouvelles entreprises ; il s'étoit rendu maître de Balkh , & avoit rassemblé une armée nombreuse. Hossain étoit alors occupé à réparer les maux que l'armée des Turcomans avoit causés dans ses états ; mais ayant appris les progrès de

Mahmoud , il assembla toutes les troupes de son royaume, depuis l'extrémité du Djordjan & du Mazendéran jusqu'à Morgab : il écrivit ensuite au sultan Mahmoud, pour l'engager à renoncer à ses entreprises ; mais cette lettre n'ayant produit aucun effet , il se rendit avec son armée dans un lieu proche d'Andékhoud , nommé Tchekmen-séraï. Ce fut là que les deux armées en vinrent aux mains. Les troupes de Hossain , animées par ses discours & par son exemple , renversèrent du premier choc l'armée ennemie : la victoire fut complète , & elle fut bientôt suivie de la réduction de Balkh & de tout son territoire. Hossain laissa le gouvernement de Balkh à Ahmed Moschtak , & retourna à Hérat. Ceci se passoit au commencement de Moharram 876. Cependant Ahmed Moschtak , porté d'inclination pour les enfans du sultan Abou-saïd , & oubliant ce qu'il devoit à Hossain , ne tarda pas à lever l'étendard de la révolte. Hossain vint mettre le siège devant Balkh ; il la tint assiégée sans succès pendant quelque temps , & ses officiers commençoient déjà à s'ennuyer de la longueur & du peu de succès du siège. Hossain envoya des ordres par tout son royaume , pour faire venir d'habiles ouvriers , & leur faire construire toutes sortes de machines de guerre propres à l'attaque des places. On amena de tous côtés des pierriers , & toutes les machines propres à renverser les murailles. Ces préparatifs effrayèrent tellement le rebelle Ahmed , qu'il offrit de se rendre , employant la médiation des principaux émirs de l'armée du sultan pour obtenir le pardon de sa révolte. Le sultan voulut bien le lui accorder , & se rendit ainsi pour la seconde fois maître de Balkh , en l'année 878.

Aboubecr, fils du sultan Abou-saïd, descendoit par sa mère des rois de Bédakhfchan , & son père lui avoit donné le gouvernement de cette province. Après la mort de son père , il ne se contenta pas de ce royaume , & entreprit d'étendre sa domination ; il eut de fréquens démêlés avec ses frères , & enfin il attaqua son frère Mahmoud , & se rendit

L I ij

HISTOIRE
DES
CONQUÊTES
DU SULTAN
ABOULGAZI
HOSSAIN
BÉHADUR-
KHAN.

Juin 1471.

1473-4.

HISTOIRE
DES
CONQUÊTES
DU SULTAN
ABOULGAZI
HOSSAÏN
BÉHADUR-
KHAN.

maître de Hissar-schaduman & de tout son territoire. Vaincu à son tour & chassé de ses états par Mahmoud, il se réfugia auprès de Hossain, qui le reçut avec l'accueil le plus distingué, & lui fit épouser une de ses filles. Aboubecr conçut dans la suite quelques soupçons contre son bien-faiteur; il s'enfuit de sa cour, & poussa l'ingratitude jusqu'à prendre les armes contre lui. Hossain informé qu'il s'avançoit vers Mérou, envoya une armée à sa rencontre. Aboubecr fut vaincu, & se retira dans le Bédakhshan. Ne s'y trouvant pas en sûreté, il traversa Caboul & l'extrémité de l'Inde, passa le fleuve Indus, & se rendit, par les royaumes de Kidje & de Mecran, dans le Kirman. Une armée de Turcomans, commandée par Pir Ali, fils d'Ali, se joignit à lui, & il entra avec ses troupes dans l'Irak; il en fut chassé par l'émir Yacoub-beg, qui avoit succédé dans les deux Iraks, le Diarbegr & la province de Fars, à l'émir Hassan-beg. Les Turcomans qui l'accompagnoient ayant été vaincus à Kermésir, dans le Kirman, il gagna le Khorassan. Hossain en fut informé, & mit quelques troupes à sa poursuite. Aboubecr vint par la route du désert à Terschiz & à Sebzwar; il étoit campé avec les gens de sa suite sur le bord du fleuve Djordjan, dans le territoire d'Estéradabad, lorsqu'ils se virent tout d'un coup enveloppés par les troupes de Hossain: les uns se jetèrent dans le fleuve & y périrent, les autres furent tués ou pris par l'ennemi. Aboubecr s'enfuit; mais ayant été reconnu dans sa fuite, près de Firouzkend, par un jeune esclave, celui-ci lui offrit de lui servir de guide; & après l'avoir conduit pendant quelque espace de chemin, il le remit à d'autres esclaves, qui en donnèrent avis à Hossain. Le sultan se le fit amener; & après lui avoir reproché son ingratitude, ses injustices & son alliance avec les Turcomans: « Je ne puis, dit-il en soupirant, avoir aucune » confiance dans tes paroles; je ne t'ai jamais fait que du » bien, & je n'ai reçu de toi que du mal ». Il versa, en disant ces paroles, un torrent de larmes, & témoigna

aux officiers qui l'environnoient , que son intention étoit de l'épargner , & qu'il ne pouvoit se résoudre à le faire périr : ils s'y opposèrent tout d'une voix , & le sultan fut obligé de consentir à sa mort. Aboubecr périt ainsi en l'année 879. Hossain quitta ensuite Firouzkend , & revint par Touss à Hérat , au mois de safar de cette même année.

C'est là tout ce que Douletschah nous apprend du sultan Hossain , auquel il souhaite , en finissant , une suite non interrompue de succès & de triomphes. Ce sultan vécut jusqu'en l'année 911 , & laissa ses états à son fils Badiezzéman , qui fut dans la suite vaincu par Schaïbek , Khan des Uzbeks , & se réfugia en Perse , auprès d'Ismaël Sofi. Ismaël lui donna la ville de Tauris. Sélim , empereur Othoman , ayant pris cette ville , Badiezzéman fut fait prisonnier & conduit à Constantinople , où il mourut.

HISTOIRE
DES
CONQUÊTES
DU SULTAN
ABOULGAZI
HOSSAIN
BÉHADUR-
KHAN.

1474-5.

1505-6.



LISTE

Des Poètes dont la vie se trouve dans ce Recueil.

INTRODUCTION.

Le Khalife Ali.
Lébid ben-Afwad.
Férazdak alnedjdi.
Doaïl alkhozâi.
Ebn erroumi.
Aboulhassan almoténabbi.
Aboulola ben-Salman almaarri.
Hassan Abou - mansour Hariri.
Aboulfatah Bosti.
Moïneddin altantarani.

LIVRE PREMIER.

Oftad Aboulhassan Roudéghi.
Adhaïri Razi.
Assédi Touffi.
Aboulfaradj Sandjari.
Minotchehr Schaft - kelleh (a).
Pendar Razi.
Aboulcassem Hassan ben - Ahmed
alonfori.
Afdjédi.
Aboulfakhr Massoud ben - Salman
Djordjani.
Ferdouffi Touffi.
Ferrakhi.
Émir Moazzi.

Nadhami Aroudhi Samarcandi.
Nasser Khofrou.
Amak (b) Bokharaï.
Katran ben - Mansour Adjelli.
Fasshi Djordjani.
Ferkhari.
Aboulola (c) Kendjéwi.
Emad Rouzéni (d).

LIVRE II.

Azraki Hérawi.
Abdolwassih Djébéli.
Aboulméfakher Razi.
Khacani Schirwani.
Awhadeddin Anwéri.
Réschideddin Watwat.
Schéhbeddin Adib Saber.
Othman (e) Mokhtari.
Aboulmedjd ben-Adam Senaï.
Souzéni.
Féléki Schirwani.
Seïd Afchraf Hassan alhossâïni
algaznéwi.
Férieddin Kateb.
Seïfi Nischabouri.
Rouhani Samarcandi (f).
Dhahireddin Faryabi.

(a) C'est-à-dire, soixante troupeaux. On lit dans le manuscrit 250, Sifad kelleh, c'est-à-dire, trois cents troupeaux. On lui donna ce surnom, à cause de ses grandes richesses.
(b) Ou Amik.

(c) Al. Aboulmaïla.
(d) Al. Roudbari.
(e) Al. Abou-Othman.
(f) Al. Asférenghi.

Modjireddin Baïlekani.
Djewhéri Zerker.
Athireddin Akhestéghi (*g*).
Seïfeddin Asférenghi (*h*).

LIVRE III.

Scheïkh Nadhami Kendjéwi.
Seïd Dhoulfikar Schirwani.
Schahpour ben - Mohammed Nischabouri.
Djémaleddin Mohammed Abdorrezzak Isfahani.
Kémaleddin Ismaïl ben - Abdorrezzak Isfahani.
Schérefeddin Sagardeh (*i*) Isfahani.

Réfheddin Lobnani.

Saïd Hérawi.

Kadhi Schemseddin (*k*) Tabaffi.

Imami Hérawi.

Férideddin Ahwal (*l*), c'est-à-dire, le louche.

Athireddin Oumani (*m*).

Rokneddin Kobai.

Medjededdin Hemker Fareffi.

Pourbéhaï Djami.

Abdolcader Naïni.

LIVRE IV.

Férideddin Attar.

Djélaleddin Mohammed Roumi.

Mosléheddin Saadi Schirazi.

Ahwadi (*n*) Méragai.

Fakhreddin Eraki.

Hamameddin Tebrizi.

Bedreddin Djadjermi.

Kémaleddin (*o*) Hassan Esféraïni.

Seïd Hoffaïni.

Ebn - Nassouh.

Ebn - Hoffam.

Fakhreddin Bénakéti.

Djélaleddin Djafar Ferhani.

Nézari Kouhestani.

Séradjeddin Camari.

Rokn Saïn.

Khosrou Dehléwi.

Hassan Dehléwi.

Khadjouï Khermani.

Mir Kermani.

LIVRE V.

Émadeddin Fakih.

Salman Sawedji.

Modhaffer Hérawi.

Hassan (*p*) Motékellem.

Nasser Bokhari.

Émir Yémineddin Tograï Feryoumadi (*q*).

Mahmoud ebn-Yémineddin.

Abid Zaghani.

Djélal ben - Adhadeddin Yezdi.

Hassan Kaschi.

Djélaleddin Tabib Schirazi.

Hafedh Schirazi.

Schérefeddin Rami (*r*).

(*g*) Akhesteh, lieu dans le Turquestan, du district de Fergana.

(*h*) Asférengh, lieu du Mawaralnahr.

(*i*) Al. Séfede. Dans le manuscrit 246, cette vie a pour titre Asad Lobnani.

(*k*) Manuscrit 246, Mohammed Tabaffi.

(*l*) Al. ben - Ahwal.

(*m*) Ouman, bourg du territoire de Hamadan.

(*n*) Al. Awhadeddin.

(*o*) Al. Pour-Hassan.

(*p*) Al. Hoffaïn.

(*q*) Al. Féroumadi. Al. Fernouïdi.

(*r*) Schérefeddin Ali Tebrizi, suivant le manuscrit 246.

LISTE
DES POÈTES.

Scheïkh Kodjadj Tebrizi.
Ebn - Emad Hérawi.
Loutfallah Nischabouri.
Kémaleddein Khodjendi.
Abdolmélic Samarcandi.

LIVRE VI.

Seïd Nimetallah Wéli.
Moïni Djouïni.
Seïd Cassém Anwar.
Bessati Samarcandi.
Esmetallah Bokhari.
Abou-ishak Halladj Schirazi.
Barendak.
Rostam Khouryani (s).
Schérefeddin Ali Yezdi.
Ali Derduzd Estéradadi.
Katébi Terschizi.
Ali Schéhabeddin Terschizi.
Scheïkh Adhéri.
Simi Nischabouri.
Seïbek (t) Nischabouri, sur-
nommé Fettâh.
Kémaleddein Gayath Schirazi.
Bédakhshi Samarcandi.
Khiali Bokhari.
Baba Soudaï Abiwerdi.
Taleb Djadjermi.

LIVRE VII.

Émir Schahi Sebzawari.

Hassan Sélimi.
Mohammed ben-Hoffameddin.
Aréfi.
Djénouni Andékhouidi.
Youssouf Émiri.
Fakhreddin Awhad Mostawfi
Sebzawari.
Émir Émineddin Nezalabâdi.
Derwisch Cassémi Touni.
Saheb Balkhi Schérifi.
Mansour Karabouka Touffi.
Touffi.
Schérefeddin Ridha Sebzawari.
Hafedh Holwaï.
Touti Terschizi.
Konbori Nischabouri.
Taher Bokharai.
Wéli Kalender.
Émir Yadighiar - beg.
Mahmoud Berséï.

APPENDICE.

Abdorrahman Djami.
Émir Nadhameddin Ali-schir.
Scheïkh Ahmed Sohaïli.
Khodja Afdhaleddin Moham-
med.
Khodja Schéhabeddin Abdallah
Merwarid.
Khodja Assafi.

(s) De Khouryan, bourg du territoire de Bestam.

(t) Al. Schaïbek, Dans le manuscrit 246, il est nommé Yahya Fettahi Nischabouri.



LE PRÉSENT

تحفة سامي ou تذکرة الشعراء سام میرزا *

LE PRÉSENT SUBLIME,

OU

HISTOIRE DES POÈTES DE SAM-MIRZA;

*Manuscrit persan de la Bibliothèque nationale, N.º 247,
format in-8.º, de 134 feuillets.*

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

CE manuscrit, qui a passé de la bibliothèque de Galland dans la bibliothèque nationale, contient une histoire des poètes, écrite en persan par Sam-mirza, l'un des fils de Schah Ismaël Sofi, premier roi de Perse, de la dynastie des Sofis. Ismaël laissa en mourant quatre fils, auxquels il avoit partagé les vastes états. Tahmas, l'aîné de tous, hérita du trône de son père; les trois autres princes eurent chacun plusieurs provinces pour leur apanage. Leurs querelles particulières entraînèrent la ruine de Behram & d'Élias (a): Sam-mirza, qui avoit en partage le Khorassan, fut le seul qui jouit paisiblement de son apanage. J'ignore l'époque de sa mort; mais l'ouvrage dont je donne la notice, m'apprend qu'il vivoit encore en l'année 957.

1550.

L'auteur s'attache d'abord dans la préface à faire voir que la poésie n'est point opposée, comme quelques personnes l'ont pensé, à la religion & à la piété; que c'est au contraire un talent précieux; & que si quelques poètes ont mérité de justes reproches en la prostituant à des objets criminels,

* Tohfahi fami (ou) Tezkirat alschoaraï Sam - mirza.

(a) Texeira le nomme Abas ou Élias. *Voyage de Texeira*, ch. 59.

Tome IV.

M m

il en est d'autres qui l'ont fait servir à l'avantage de la vertu & de la religion. « Les poètes de notre temps, » dit-il ensuite, ont surpassé tous ceux qui les avoient précédés ; & chacun d'eux a atteint à l'éloquence des Khosrou, des Saadi, des Anwéri, & à la science des Ferdoussi, des Dhahir, des Sénai ; mais comme leurs noms ne se trouvent point dans les livres qui renferment l'histoire des poètes célèbres, tels que le *Béharistan*, le *Médjales alnéfaïes* & le *Tezkirat alschoara* (b), parce qu'ils n'ont fleuri que postérieurement à la composition de ces ouvrages, c'est-à-dire, depuis la première aurore de ce nouvel empire (c) jusqu'à ce jour ; & comme la succession du temps pourroit effacer le souvenir de leurs noms, je me suis occupé à recueillir dans ce volume, les notions les plus exactes sur leurs personnes, & à y insérer l'élite de leurs vers. Cet ouvrage, auquel j'ai donné le nom de *Tohfai Sami*, sera divisé en sept livres..... On ne doit pas être surpris de trouver dans ce recueil les noms de quelques personnages ennemis de cet empire & de sa religion. Ne voyons-nous pas dans l'Alcoran le nom de Dieu auprès de celui des impies, des Pharaons & des Géans ? Enfin, on doit considérer que c'est ici un recueil historique, & non un ouvrage consacré à la dévotion & à la piété ». L'auteur avertit ensuite que toutes les fois qu'il emploie cette expression, *Saheb kéran magfour*, il entend parler de Schah Ismaël ; & que quand il veut désigner le roi qui occupe le trône dans le temps où il écrit, il se sert seulement des mots *Saheb kéran*.

(b) Ces trois ouvrages se trouvent dans la Bibliothèque nationale. Le *Béharistan* a pour auteur le poète Djami. On en a publié plusieurs morceaux à Vienne, dans l'*Anthologia Persica*. Le *Médjales alnéfaïes* est un ouvrage de l'émir

Ali-schir, dont on trouvera la vie dans cette notice. Nous avons déjà fait connoître le *Tezkirat alschoara* de Douletschah.

(c) C'est-à-dire, de la maison des Sofis.

L'ouvrage de Sam-mirza est divisé en sept livres, auxquels l'auteur donne le nom de *Sahifa* ; mais le second de ces livres est divisé en deux parties.

Le premier livre contient une histoire très-succincte du père de l'auteur, Schah Ismaël, & des princes ses contemporains.

Le second livre a pour titre, *Des Seïds & des Ulémas* ; il est divisé, comme on vient de le dire, en deux parties. La première est consacrée aux seïds, c'est-à-dire, à ceux qui tirent leur origine de la famille de Mahomet ; la seconde aux cadhis ou juges, & aux ulémas ou docteurs.

Le troisième livre (*d*) ne parle que des vizirs ou autres personnes qui ont exercé quelque ministère de plume (c'est l'expression même de l'auteur).

Le quatrième livre a pour objet tous les gens distingués dans toutes sortes d'états ou d'emplois, qui, sans être poètes, ont composé quelques poésies.

Les poètes de profession & les écrivains les plus éloquens font le sujet du cinquième livre.

Le sixième est consacré aux Turcs & aux poètes de cette nation.

Enfin dans le septième livre, l'auteur a réuni quelques personnages arabes ou persans, à qui leurs bons mots avoient acquis une sorte de célébrité.

Presque tous les personnages dont les noms occupent une place dans ce recueil, étoient encore vivans dans le temps auquel l'auteur écrivoit, ou étoient morts depuis le commencement du dixième siècle de l'hégire ; il en faut seulement excepter un petit nombre qui avoient terminé leur carrière dans les dernières années du siècle précédent.

(*d*) Il y a quelque confusion dans la préface ; l'objet du troisième livre s'y trouve déplacé, & substitué à celui du quatrième : il faut aussi observer que dans le corps de l'ouvrage, la deuxième partie du

second livre, qui commence à la dernière ligne du *folio 44, recto*, est intitulée *livre III*. Le troisième livre commence au *folio 51, verso*, ligne 1, & on lit en marge ce titre : *Livre III. Des vizirs, &c.*

Le plus grand nombre des articles est très-court ; ils ne contiennent, pour l'ordinaire, que le nom du poète, celui de sa patrie & du lieu de sa résidence, la date de sa mort, & quelques distiques de sa composition. On trouvera à la fin de cette notice une table de tous les noms renfermés dans ce recueil ; & quelque succinct que soit chacun des articles qui la composent, j'ose dire que la plupart contiennent tout ce qui peut être de quelque intérêt. Je vais donner ici l'extrait d'un petit nombre d'articles où l'auteur est entré dans plus de détails.

Parmi les princes dont le premier livre contient une histoire abrégée, Schah Ismaël, roi de Perse & père de l'auteur, occupe la première place.

Schah Ismaël. L'auteur trace d'abord la généalogie de ce prince jusqu'à l'imam Moussa Cadhem (*e*). Moussa, le septième des douze imams, étoit le quatrième descendant de Hossain, fils d'Ali.

1487. Schah Ismaël naquit en l'année 892.

Août 1499. Ce fut au mois de moharram 905 que ce prince sortit de Ghilan & de Lahidjan (*f*), & déploya, pour la première fois, ses étendards victorieux : il entra dans l'Aderbidjan ; & au commencement de l'année suivante 906, il marcha contre Férakhbifyar, gouverneur du Schirwan, & jeta les premiers fondemens de sa puissance.

(*e*) Voici cette généalogie :

Schah Ismaël, fils de Sultan Haïder, f. de Sultan Djonaïd, f. de Scheïkh Ibrahim, f. de Khodja Ali, f. de Scheïkh Sadreddin, f. de Scheïkh Safyeddin, f. de Seïd Djebraïl, f. de Seïd Saleh, f. de Seïd Cotbeddin, f. de Seïd Saléheddin, f. de Seïd Réschid, f. de Seïd Mohammed, f. de Seïd Ewadhalkhawwas, f. de Seïd Firouzsah, f. de Seïd Mohammed, f. de Seïd Schérefschah, f. de Seïd Mohammed, f. de Seïd Hassan, f. de Seïd Ibrahim, f. de Seïd Djafar, f. de Seïd Mohammed, f. de Seïd

Ismaël, f. de Seïd Mohammed, f. de Seïd Ahmed Arabi, f. de Seïd Cassem, f. de Seïd Aboulcassem Hamza, f. de Seïd Imam Moussa Cadhem.

(*f*) Je ne ferai aucune remarque géographique sur les lieux nommés dans cette notice ; ils sont suffisamment connus de ceux qui se livrent à l'étude de la littérature orientale, & par l'histoire de Tamerlan, des Mogols & des Sofis. D'ailleurs les articles de notre auteur sont si courts, que les notes seroient plus longues que le texte.

En l'année 907, il remporta près de Schirwan une grande victoire sur Alwend-beg, prince de la dynastie d'Ak-koyunlu, ou du Mouton blanc, & fit placer son nom sur la monnoie & dans la Khotba. Il marcha en l'année 908 contre Dhoulcadr Alaëddoulet, & Alwend-beg, profitant de son absence, revint à Tebriz (Tauris). Ismaël, informé de sa marche, partit à la hâte de l'Aderbidjan, vint fondre sur lui, & l'obligea à prendre la fuite : il défit dans le cours de cette même année, Morad, gouverneur de l'Irak & de la province de Fars. En l'année 909, il obligea Hossain Ghilani Djellawi Morad-beg à sortir du château d'Esta, & le fit mettre à mort. La conquête de Yezd & de toutes ses dépendances l'occupa en l'année 910^a, & il envoya en l'année 911^b une armée dans le Ghilan, & ajouta cette province à celles dont il étoit déjà maître. Ses officiers soumirent pareillement le Curdistân, dans le cours de l'année 912; et l'année 913 fut marquée par la défaite & la fuite d'Alaëddoulet Dhoulcadr, gouverneur de Com, la conquête de cette province & celle du Diarbècr. Ismaël marcha ensuite vers Bagdad : il se rendit maître de cette ville en l'année 914, & soumit toute la province d'Irak Arabi. Il rentra pour la seconde fois dans le Schirwan en l'année 915, & réduisit sous son obéissance presque toutes les places fortes de cette province. La victoire qu'il remporta sur Schaïbek & Uzbek auprès de Mérou, en l'année 916, lui livra tout le Khorassân : il forma le projet de conquérir le Mawaralnahr, en l'année 917, & s'approcha du bord de l'Amou (l'Oxus); il y reçut les présens & les députés des khans qui avoient recours à sa clémence, & rentra dans l'Irak. Il reprit le projet de la conquête du Mawaralnahr en l'année 918, & entra dans ce pays avec une armée nombreuse. En l'année 919, les entreprises des Uzbeks l'obligèrent à rentrer dans le Khorassân, & il les en chassa entièrement. L'année 920 fut marquée par la bataille que Schah Ismaël livra au sultan Sélim à

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

1501-2.

1502-3.

1503-4.

^a 1504-5.

^b 1505-6.

1506-7.

1507-8.

1508-9.

1509-10.

1510-11.

1511-2.

1512-3.

1513-4.

1514-5.

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.

^a 1515-6.

^b 1523-4.

Tchaldéran. Depuis l'année 921^a jusqu'en 930^b, Schah Ismaël jouit paisiblement du fruit de ses conquêtes ; il mourut en cette année, âgé de trente-huit ans : il avoit commencé à exercer l'autorité souveraine dans sa quatorzième année, & avoit soumis, dans l'espace de dix ans, une vaste étendue de pays. Son règne fut en tout de vingt-quatre ans. Malgré ses grandes occupations, il a fait quelques vers turcs & persans : voici un distique de sa composition :

« Lorsque la montagne du Bisutoun a entendu le son de
» mes cris enfantins, elle s'est ébranlée de frayeur, & s'est
» écriée, en soupirant : Hélas ! un nouveau Ferhad est venu
» au monde pour mon malheur ».

C'est une allusion à Ferhad, amant de Schirin, maîtresse de Khofrou Parwiz, & auquel les Orientaux attribuent l'excavation de la fameuse montagne de Bisutoun (*g*).

Behram-mirza.

Behram-mirza, le second des princes dont parle notre auteur, est vraisemblablement un des fils de Schah Ismaël. Ce prince avoit beaucoup de goût pour les sciences & les arts ; il écrivoit parfaitement bien, particulièrement en Taalik (*h*), & cultivoit la poésie avec succès : il étudia aussi la musique, & jouoit de quelques instrumens. Il fut enlevé par la mort à la fleur de son âge, en l'année 956.

1549.

Bédiezzéman.

1505-6.

Le sultan Hossain-mirza, dont l'histoire est suffisamment connue, étant mort en l'année 911, âgé de près de soixante-dix ans, les grands de l'empire placèrent sur le trône Modhaffer Hossain, fils de Hossain-mirza, & son frère Bédiezzéman. Les deux frères vécurent d'abord en bonne intelligence ; mais leur union ne fut pas de longue durée.

Mohammed Scheïbani les ayant attaqués subitement au

(*g*) Voyez les Mémoires de l'académie des inscr. tome XXVII, page 159 de l'histoire, & suivantes.

(*h*) C'est le caractère particulier aux Persans.

commencement du mois de moharram 913, Bédiezzéman s'enfuit, & vint d'abord à Kermîr & ensuite à Estéradab, d'où il se rendit dans l'Irak auprès de Schah Ismaël. Ce prince lui assigna pour retraite la ville de Rey. Mais Bédiezzéman, qui regrettoit le trône dont il étoit déchu, assembla quelques troupes, & marcha vers Estéradab. Cette ville avoit pour gouverneur un des officiers de Schaïbek & d'Uzbek, qui l'attaqua & l'obligea à prendre la fuite, après avoir battu sa petite armée. Bédiezzéman se retira dans l'Inde, & erra dans ce pays pendant un an ou environ. Schah Ismaël étant entré pour la troisième fois dans le Khorassan, Bédiezzéman vint le trouver de nouveau, & se rendit avec lui à Tebriz; il fixa sa demeure à Schenb-gazan. En l'année 926, il s'attacha au sultan Sélim, & le suivit dans la Romanie, où il mourut de la peste au bout de quatre mois.

Mohammed Moumen-mirza étoit fils de Bédiezzéman. Bédiezzéman s'étant révolté, en l'année 902, contre son père Hossain-mirza, Mohammed Moumen prit les armes avec Bédiezzéman. Hossain-mirza s'empresant d'appaîser ces mouvemens, envoya son fils Modhaffer-mirza avec une armée vers Estéradab, pour s'opposer à Mohammed Moumen. Ces deux princes en vinrent aux mains auprès d'Estéradab. Mohammed Moumen fut défait & demeura prisonnier: il resta quelque temps enfermé dans la citadelle d'Ikhtiyareddin. En l'année 903, la princesse Khadidja Béghum, mère de Modhaffer-mirza, qui étoit la véritable cause de toutes ces querelles, profitant d'un moment d'ivresse, obtint du sultan l'ordre de faire mourir Mohammed Moumen. Cet ordre cruel ayant été exécuté, le sultan n'en fut pas plutôt informé qu'il en conçut un vif regret.

Babour, prince brave & généreux, descendoit de Tamerlan; il étoit fils d'Omar-scheïk, fils du sultan Aboufaïd, fils de Miran-schah. Obligé de quitter entièrement le royaume du Mawaralnahr en l'année 904, après avoir long-temps résisté aux armes de Schaïbek &

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.

Mai 1507.

1520.

Mohammed
Moumen-
mirza.

1496-7.

1497-8.

Babour.

1498-9.

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.
1511-2.

de Scheïbani, il se retira dans la province de Caboul, & se contenta de cette principauté. Les secours qu'il reçut de Schah Ismaël Sofi, lui procurèrent, en l'année 917, le moyen de rentrer dans le Mawaralnahr, & de s'en rendre maître; il en fut bientôt expulsé de nouveau par les Uzbeks, & obligé de se retirer pour la seconde fois dans le Caboul: il entreprit alors de porter ses armes dans l'Inde, & s'empara de la ville & du royaume d'Agra, où il établit le siège de son empire. Cette conquête lui procura une quantité prodigieuse d'or, de pierres précieuses & de bijoux de toute espèce: il mourut en l'année 937. Ce prince s'étoit appliqué avec succès à la poésie & à l'étude de la musique.

1530-1.

Homayoun.

Homayoun, son fils & son successeur, joignit aux vertus & aux talens d'un grand prince, l'étude de la philosophie. Notre auteur le compare à Platon *(i)* pour l'amour de la philosophie, & à Alexandre pour la multitude de ses troupes & la magnificence de sa cour. Son royaume, dit-il, s'étend depuis Candahar jusqu'à l'extrémité de l'Inde. En l'année 944, Homayoun vit son trône ébranlé par les intrigues & la puissance d'un seigneur Afgan, nommé Schirkhan. Il avoit d'abord négligé cet ennemi, mais le parti de Schirkhan étant devenu très-puissant, Homayoun entreprit de le soumettre par les armes. Le succès ne fut pas heureux, & Homayoun fut contraint de sortir de son royaume: il se retira d'abord du côté de Bukor; mais n'ayant pas été plus heureux dans le Zaboulesthan, à cause de la mésintelligence qui régnoit entre lui & ses frères, il se réfugia auprès du roi de Perse, & vint le trouver à Abher. Ce prince lui donna des troupes & les secours

1537-8.

(i) Il y a dans le texte, *Il étoit le troisième d'Aflatoun & d'Asélinous* (ou *Aselnious*): le premier nom est sans difficulté celui de Platon; le second pourroit être pris pour le nom de Pline, que l'on croit communément avoir été connu

des Arabes; mais je suis plus porté à croire que c'est Apollonius de Tyane, très-célèbre parmi les Orientaux, qui lui donnent le surnom de *Télesmatiki*, c'est-à-dire, faiseur de talismans, dont il est question en cet endroit. Voyez ci-devant page 110. dont

dont il avoit besoin ; il rentra avec ces troupes dans son royaume, & soumit tous ses frères. Il occupe encore aujourd'hui le trône, ajoute notre auteur, en l'année 957.

Askéri-mirza, autre fils de Babour, fut pendant quelque temps gouverneur du Candahar. Lorsque Homayoun, quittant la province de Bukor, vint dans celle de Candahar, Askéri mit tout en œuvre pour le faire périr ; mais on vit alors, dit Sam-mirza, se réaliser ce proverbe : Celui qui creuse une fosse pour son frère, y tombe lui-même. Homayoun rentra bientôt dans le gouvernement d'Askéri avec les troupes du roi de Perse ; il l'attaqua, le soumit, & voulut bien lui pardonner le passé.

Le sultan Yacoub-beg étoit fils de l'émir Hassan-beg, de la famille d'Ak-koyunlu, ou du Mouton blanc. On dit que cette famille tire son origine d'Ogouz-khan, qui, sorti des provinces les plus reculées de l'Orient, entra dans l'Iran avant l'établissement de l'Islamisme, s'empara de plusieurs provinces, & établit sa résidence dans le Diarbècr. Quoi qu'il en soit, le premier prince de cette famille qui en rétablit la gloire & la puissance, fut Hassan-beg : il eut pour successeur Sultan Khalil, l'un de ses fils. Il n'y avoit que six mois qu'il étoit sur le trône, lorsque Yacoub-beg son frère, & plus jeune que lui, qui étoit gouverneur du Diarbècr, prit les armes contre lui, entra dans l'Aderbidjan, s'empara de sa personne, & le fit mettre à mort auprès de Khoï, le mercredi 14 de Rébiakher 883. Yacoub-beg devint ainsi maître de la couronne : il se déclara l'ennemi de la maison des Sofis ; & les vexations qu'il leur fit éprouver, durèrent jusqu'à sa mort, arrivée en l'année 896.

Je passe les autres articles de ce premier livre, qui ne présentent aucuns détails curieux. Les deux parties du second livre, & le troisième en entier, renferment un grand nombre d'articles ; mais c'est une nomenclature aride & sans intérêt, & l'on trouvera dans la liste jointe à cette notice, le peu d'observations qui offrent quelque

Tome IV.

N n

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

1550-1.

Askéri-mirza.

Yacoub-beg.

15 juillet
1478.

1490-1.

utilité ; elles se réduisent à peu-près à des dates & à des indications de lieux peu connus. On peut en dire autant du quatrième livre , qui contient une foule de noms obscurs , & jusqu'à des écrivains dont le principal mérite consistoit à bien peindre le caractère Taalik , ou à savoir tenir des registres de recette & de dépense* : ce livre me fournira cependant un ou deux articles que je distingue dans la foule.

Merwaridi.

Khodja Schéhabelldin Abdallah Béyani , surnommé Merwaridi , qui tient la première place dans le quatrième livre , est le même dont Douletschah a inséré le nom dans l'appendice de son histoire des poètes Persans : il étoit alors vivant , & même encore jeune , & il se distinguoit déjà par ses talens politiques & par son goût pour la poésie. 1487. Douletschah écrivoit en l'année 892 , comme je l'ai observé dans l'extrait que j'ai donné du Tezkirat alschoara de cet écrivain. Schéhabelldin Merwaridi vécut encore trente ans depuis cette époque , & voici ce que nous en apprend Sam-mirza.

Schéhabeddin Abdallah Béyani étoit fils de Khodja Mohammed Kermani ; il fut envoyé , avec le titre de vizir , à Elcatif & à Bahraïn , par un prince de la race de Tamerlan. Lorsqu'il fut de retour , il présenta à ce prince quelques vers de sa composition : la beauté de ces vers lui valut le surnom de *Merwaridi* , comme qui diroit le marchand de perles (*k*). Il s'attacha dans sa jeunesse au sultan Hossain-mirza , l'accompagna dans ses expéditions , & parvint , de grade en grade , jusqu'à la dignité d'émir : il succéda à Mir Ali-schir dans la charge de chancelier (*Mohr-dar*). Après la mort de ce sultan , Merwaridi se retira du monde , & s'occupa à la lecture de l'Alcoran jusqu'à la conquête du Khorassan , par Schah Ismaël Sofi.

(*k*) L'auteur remarque que Merwaridi effaçoit par la beauté de son écriture les plus habiles écrivains ,

& ne se servoit point du caractère nommé Sulus , mais seulement du Yacouti.

Alors il sortit de sa retraite, & vint à la cour de ce prince ; mais une maladie (1), dont il étoit attaqué, l'engagea à solliciter du roi la permission de rentrer dans la retraite, & il occupa ses loisirs à écrire en vers & en prose l'histoire de Schah Ismaël. Il avoit entièrement terminé l'histoire écrite en prose, lorsqu'il mourut ; mais celle qu'il écrivoit en vers est demeurée imparfaite. Il finit ses jours au mois de redjeb 922. Ses ouvrages sont un recueil d'odes, de chansons & de quatrains, intitulé *Mounis alahbab*, l'histoire de Schah Ismaël, ou *Tarikh schahi*, & des lettres (*Menschaat*) fort estimées par les amateurs de la vie spirituelle. Son histoire de Schah Ismaël, en vers, et son roman de Khosrou & Schirin, sont demeurés imparfaits.

Sam-mirza cite plusieurs pièces de vers de Merwaridi, & il ajoute : « On ne doit pas être surpris que je me sois » étendu sur la vie de ce poète, ayant été l'un de ses » disciples ». Il parle ensuite d'un fils de Merwaridi, nommé *Mirza Moumen*, & remarque qu'il écrivoit parfaitement bien, particulièrement en caractères Sulus & Neskhi : il ne craint point de l'affimiler, à raison de ce talent, à Yacout & à Sirafi. C'est dans la compagnie de ces grands hommes, dit notre auteur, que j'ai appris le peu que je fais, & c'est à eux que je dois de savoir distinguer le noir & le blanc. *Mirza Moumen*, après avoir occupé une des premières dignités ecclésiastiques à Hérat & à Sebzwar, s'attacha au roi de Perse ; ensuite il entreprit un voyage dans l'Inde, & y mourut en l'année 948.

Oustad Doust Mohammed de Hérat étoit un excellent joueur de flûte, & écrivoit très-bien le Taalik (m), mais c'étoit un homme hardi & très-libre dans ses discours. « Il demeura, dit Sam-mirza, quelque temps auprès

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

AOÛT 1516.

Mirza
Moumen

1541-2.
Oustad Doust
Mohammed.

(1) Le texte nomme cette maladie *abiléhi esfrenghi*, c'est-à-dire, *morbus gallicus*, ou *varioli gallici*.

(m) Notre auteur nomme toujours ce caractère *Nestaalik*.

» de moi, & il faisoit l'amusement de ma société ; mais ,
 » par l'effet de l'intrigue de quelques gens , le roi le
 » donna à Seïd Mansour Kemanéhi , plus connu sous le
 » nom de *Seïd-beg* ; il est encore auprès de lui , & l'amuse
 » par ses bons mots. Un jour Seïd-beg étoit assis dans sa
 » tente ; il lisoit des vers Arabes , & les traduisoit en
 » même temps. Tout d'un coup un chameau qui étoit
 » attaché au dehors de la tente , étant parvenu à se dé-
 » barrasser de son lien , & étant entré dans la tente , Doust
 » Mohammed dit à Seïd-beg : Voilà votre chameau qui
 » veut aussi réciter des vers. Seïd-beg fut piqué de cette
 » raillerie , & le menaça de lui apprendre à être plus
 » retenu dans ses discours , s'il lui échappoit encore une
 » plaisanterie de ce genre : il demanda grâce en faveur
 » de son bon mot , & Seïd-beg avoua en riant qu'il avoit
 » raison ».

Tcheb-néwis
Medjnoun.

Tcheb-néwis Medjnoun de Hérat écrivoit très-bien
 de la main gauche , ce qui lui avoit valu le nom de
Tcheb-néwis. Il inventa un nouveau genre d'écriture ,
 nommé *Touaman* , c'est-à-dire , les jumeaux. La figure de
 ce caractère étoit telle , qu'on écrivoit deux lettres en
 même temps (*n*). « Cet homme composa , dit Sam-mirza ,
 » un poëme intitulé *Leïla Medjnoun* , qu'il me dédia , &
 » dans lequel il expliquoit la manière de préparer & de
 » tailler les plumes , de composer l'encre , de colorer le
 » papier , & tout ce qui est relatif à cet art ».

Le cinquième livre, consacré particulièrement aux poètes
 de profession , contient un très-grand nombre d'articles ;
 mais ils sont , pour la plupart , aussi succincts que ceux des
 livres précédens : il faut cependant en excepter un petit
 nombre , tels que ceux de Djami , Hélali , Bénéï & quelques
 autres. Je ne dirai rien ici du poëte Djami ; cet article se
 trouve déjà traduit dans la préface de l'*Anthologia Persica* ,
 qui contient un extrait du Béharistan de Djami.

(*n*) J'ai traduit à la lettre , quoique je ne comprenne pas bien la
 pensée de l'auteur.

Hélali étoit originaire d'une famille turque de Djagataï, mais il fut élevé à Estéradad. Dans sa jeunesse il passa dans le Khorassan, & fixa son séjour à Hérat. Lorsqu'il commença à se distinguer, on le comparoit à Hélali Abdi-beg; & étant parvenu à toute sa perfection, l'élégance de ses vers le fit rechercher, & lui acquit une grande réputation. « Il étoit, dit notre auteur, très-fréquemment avec » moi, & il me raconta un jour le trait suivant. La première » fois, me dit-il, que je fus admis chez l'émir Ali-schir, » je récitai ce vers :

» *L'éclat de ces joues & la beauté de cette taille m'ont*
» *porté une atteinte mortelle; il n'est plus pour moi d'autre*
» *lendemain que celui qui rappellera tous les morts de leur*
» *tombeau.*

» Ce vers plut beaucoup au prince, & il me demanda » quel étoit mon nom. Lorsque je lui eus dit que je me » nommois Hélali : Ah ! plutôt Bedri, s'écria-t-il ». (Pour entendre le sens de cette allusion, il faut savoir que *hélal* signifie la nouvelle lune, & *bedr*, ce même astre dans son plein.)

» Hélali ne le céda à aucun de ses contemporains en » talens & en science, & il les surpassa tous dans l'art » des vers : il a composé un recueil de Methnévis, dans » lequel on distingue un morceau intitulé *le roi & le* » *dervisch*, capable d'effacer les compositions des poètes les » plus habiles, & même d'inspirer de la jalousie à l'auteur » du Boustan (le célèbre Saadi) ».

Hélali éprouva à la fin de ses jours un sort bien singulier : il passoit parmi les Schiites pour être très-attaché à la doctrine des Sunnites, & cependant Abid-khan, prince Uzbek, le fit mourir comme partisan de la secte des Schiites. Lorsque ce prince eut donné l'ordre de le faire périr, Hélali demanda pour toute grâce, celle de mourir de la main d'un jeune homme d'une figure agréable qui se trouvoit là, & se nommoit Seïfallah (ce nom signifie l'épée de Dieu), on lui accorda sa demande, & il mourut de la

sorte en l'année 936. On dit qu'ayant déjà reçu le coup, tandis que son visage étoit baigné de sang, il prononça ces vers : « Qu'est-ce que ce sang qui coule sur ta face, Hélali ? »

» On diroit que ton cœur, vaincu par la douleur, s'échappe & se répand sur ton visage ». « Si quelque envieux » (ajoute l'auteur) trouve que l'on donne ici à ce poète des » éloges supérieurs à son mérite, qu'il sache que l'auteur » de cet écrit a pris pour règle de sa conduite, ce vers » de Hafedh Schirazi :

» *Ne fixe tes yeux que sur les perfections de celui que*
» *tu aimes, & ne regarde ni ses fautes ni ses défauts ; il*
» *n'y a que l'homme sans honneur qui s'attache à ce qui est*
» *digne de blâme & de reproches* ».

Hatéfi.

Hatéfi, poète & écrivain célèbre, se distingua particulièrement dans le genre de poésie connu sous le nom de *methnévi* ; il étoit natif de Djam, & fils d'une sœur de l'illustre Djami : il composa un poème à l'imitation de celui qui a pour titre *Khamfa* (o). Lorsqu'il eut formé le projet de composer cet ouvrage, il en fit part à Djami, qui lui dit : Si tu peux imiter ces trois vers de Ferdoussi, tu pourras imiter tous les autres : « L'arbre dont les sucres sont naturellement amers, fût-il planté dans les jardins du paradis, » fût-il arrosé du miel & du nectar des sources éternelles, » il suivra toujours sa qualité naturelle, & ne produira » que des fruits amers ».

Abdallah Hatéfi ne tarda pas à présenter à Djami quatre vers à l'imitation de ceux de Ferdoussi ; les voici : « Prends » un œuf du corbeau à noir plumage ; fais-le couvrir » par le paon du paradis ; ne lui donne pour nourriture, » tant qu'il travaillera à le faire éclore, que les fruits » délicieux du figuier d'Eden ; que les eaux de la fontaine

(o) Ce mot signifie cinq, & est le nom générique de plusieurs recueils de poésie. Le plus célèbre est, à ce que je crois, celui dont Ferdoussi est auteur ; mais il est peu

de poètes célèbres qui n'aient aussi leur *Khamfa*. On en trouve plusieurs indiqués dans la bibliothèque de Hadji Khalifa.

» de Salsébil fournissent à sa boisson , & que Gabriël lui-
 » même réchauffe cet œuf de son souffle : l'œuf du corbeau
 » ne produira jamais qu'un corbeau , & tous les soins du
 » céleste oiseau demeureront sans fruit ».

Quoique ces vers fussent encore bien éloignés de la perfection de ceux de Fêrdoussi , ils plurent beaucoup à Djami , qui permit à son neveu d'entrer en lice avec ce grand poète. Une autre fois Hatéfi pria Djami de composer lui-même les premiers vers du roman de Leïla & de Medjnoun. Djami lui donna ce vers : « Puissé ce
 » livre , dont ta plume commence à poser les fondemens ,
 » obtenir un jour le privilège d'une approbation flatteuse ».
 Le vœu de Djami fut exaucé ; car cet ouvrage étant fini , obtint un applaudissement mérité. Hatéfi est encore auteur d'un poème intitulé *Khosrou & Schirin* , & d'un autre qui porte pour titre *Hest mendhar*. Quoique ce dernier soit inférieur aux autres poésies du même auteur , il renferme cependant des morceaux très-agréables. Le poème nommé *Timour-nameh* , fut composé par Hatéfi , à l'imitation de l'Escander-nameh : il mit quarante ans à le composer ; car lorsqu'il l'eut fini , il supprima à plusieurs fois des vers dont il n'étoit pas content , ce qui rend cet ouvrage fort différent de ce qu'il étoit dans l'origine. Le style en est bon & très-poétique.

Bénaï naquit à Hérat ; son père y exerçoit la profession d'architecte , & c'est pour cela qu'il adopta ce nom (p). Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude , & parvint à se rendre célèbre dans différens genres de sciences. On dit que l'émir Gayatheddin Mansour disoit de lui : « Moulana » Bénaï est un docteur poète & un poète docteur ». Il étoit célèbre par les connoissances & la profession de sôfi , & par son talent pour l'écriture & pour la lecture : il composa des traités sur la musique & les cadences , & il avoit l'esprit fécond en saillies & en bons mots ; il eut

Bénaï.

(p) Bénaï veut dire *architecte* , *maçon*.

quelques querelles avec l'émir Ali-schir, qui étoit d'un caractère sensible, & extraordinairement susceptible de se croire offensé. Un jour Bénéï étant entré dans la boutique d'un sellier, demanda le bât de l'émir Ali-schir. Ce mot fut rapporté à l'émir, & il en conçut de la mauvaise volonté pour le poète. Celui-ci, obligé de quitter son pays, vint d'abord dans l'Irak; & s'étant attaché à l'émir Yacoub-beg, il composa un poème intitulé *Behram & Behrouz*, qu'il dédia à ce prince. L'émir Youssouf-beg, frère du sultan Yacoub, étant mort aussi bien que son frère, le poète ne tarda pas à revenir dans sa patrie : il y commit bientôt de nouvelles indiscretions qui indisposèrent l'émir Ali-schir à un tel point, qu'il résolut enfin de le faire périr. Le trait suivant fut une des causes du mécontentement de l'émir. Le peu d'inclination que l'émir témoignoit pour le mariage, le faisoit soupçonner d'impuissance; Bénéï fit une ode qu'il lui envoya; & l'émir ne l'ayant pas récompensé comme il s'en étoit flatté, il changea l'adresse de cette ode, & l'envoya au sultan Ahmed-mirza, de la famille du sultan Hossain. L'émir Ali-schir en fut informé, & lui en fut très-mauvais gré. Bénéï, pour s'excuser, composa ces vers, qu'il lui envoya : « Je suis prêt à donner mes » filles, les fruits de mes pensées, à celui qui veut les » prendre pour épouses; mais je les ôte à celui qui n'a » point de dot à leur donner, & ne peut les rendre mères, » & je les donne à un autre ».

Bénéï, obligé de quitter une seconde fois sa patrie, se retira dans le Mawaralnahr, auprès du sultan Ali-mirza, fils du sultan Ahmed-mirza, & petit-fils d'Aboufaïd, qui gouvernoit alors cette province: il fut admis dans la familiarité de ce prince; & ce fut alors qu'il mit en vers Persans le poème intitulé *Medjma algarib*, attribué à Hérawi. Mohammed-khan Scheïbani étant devenu maître du Mawaralnahr, Bénéï tint le premier rang parmi les poètes de sa cour, & vint avec lui dans le Khorassan. Il s'attira encore de fâcheuses affaires à Hérat : on lui reprochoit

reprochoit, entre autres choses, de dissiper les deniers destinés à la récompense des poètes. Schah Ismaël ayant vaincu le khan des Uzbeks, qui possédoit tout le Mawaralnahr, & son grand vizir, Nedjm Thani, étant entré dans cette province, & ayant ordonné de faire main-basse sur les ennemis, Benaï fut enveloppé dans ce carnage, & périt de la sorte en l'année 918. On a de lui un recueil de gazels ou chansons, & quelques autres poésies de cette espèce, qu'il a composées sous le nom d'*Ali*, à l'imitation de celles de Hafedh. Il est aussi auteur de quelques odes estimées.

Ahéli Khorassani étoit natif de Terschiz ; il se rendit célèbre par la douceur & la mollesse de ses compositions. Ce poète n'étoit occupé qu'à rechercher les faveurs des belles (q). Étant venu dans le Khorassan, le sultan Hossain-mirza vit avec surprise un homme qui avoit l'air d'un fou, & dont les cheveux étoient déjà blancs ; il le fit traiter comme Aschéki, & notre poète dit à cette occasion : « Ces » cheveux blancs que je porte ainsi mutilés sur ma tête, » sont la marque de l'empire de l'amour ». Ce prince fit ensuite venir le poète devant lui, & le consola du traitement qu'il avoit éprouvé.

Un jour le sultan, étant à se promener dans un jardin, chargea un eunuque noir d'en garder la porte, & de n'y laisser entrer personne. Le poète espérant voir quelque objet capable de réjouir ses regards, courut vers la porte de ce jardin ; mais l'eunuque à qui la garde en étoit confiée, l'ayant empêché d'approcher, il composa sur-le-champ une pièce de vers, dans laquelle se trouvent les vers suivans : « Puissent mes deux yeux servir de tapis au » lieu de tes jouissances ! puisse-je être la terre des sentiers » que tu foules aux pieds ! Ah ! qu'il doit être délicieux » ce séjour de plaisir ! qu'il doit être charmant ce cortège » des grâces, duquel ne peut approcher, par un effet de

(q) L'auteur dit que ce poète imitoit la conduite d'*Aschéki*, & ensuite il remarque que le sultan le fit traiter comme *Aschéki* : j'ignore l'histoire à laquelle il fait allusion.

» sa mauvaise fortune, un homme qui a les cheveux
» blancs ! » Ahéli écrivit cette chanson sur un morceau
de papier, enveloppa ce papier de cire, & le plaça dans un
courant d'eau. L'eau l'ayant emporté dans le jardin, & le
prince l'ayant lu, il fit entrer le poète, & lui fit toutes sortes
de caresses. Après l'extinction de cette dynastie, Ahéli vint
demeurer à Tebriz, du temps que Kémadari étoit maître
de ce canton. Enfin cassé de vieillesse & de plaisirs, il
embrassa la vie solitaire, & mourut en ce lieu.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'extrait de ce cin-
quième livre. Le sixième, qui a pour objet les poètes turcs,
ne contient qu'un petit nombre d'articles : le premier, &
le plus intéressant, est celui de l'émir Ali-schir. Quoique
l'on ait déjà vu quelques détails sur l'histoire de cet
homme célèbre, dans l'extrait que j'ai donné du Tezkirat
alschoara de Douletschah, on ne sera pas fâché de trouver
ici un récit plus circonstancié de sa vie.

Mir Ali-schir.

L'émir Ali-schir étoit fils de Béhadur, qui avoit été un
des seigneurs les plus distingués de la cour des sultans de
Djagataï, particulièrement sous le règne du sultan Aboufaïd.
L'aïeul de sa mère, Aboufaïd Khink, étoit un des premiers
émirs du temps du sultan Baïkra-mirza, aïeul du sultan
Hossain-mirza. Ali-schir étudia, dans son enfance, dans
la même école où ce prince apprenoit les premiers élé-
mens des sciences, & cette circonstance fut le germe de
l'union qu'ils contractèrent. Ali-schir s'attacha d'abord
au prince Aboulcassim Babour-mirza, & ce prince conçut
pour lui un tel attachement, qu'il l'appeloit son fils.
Après sa mort, Ali-schir, retiré à Melchhed, se livra
tout entier à l'étude. Les troubles qui s'élevèrent dans
le Khorassan, l'obligèrent à passer dans le Mawaralnahr;
il fixa son séjour à Samarcande, & continua ses études
dans le collège de Khodja Fadhlallah Aboulleïthi. Le
sultan Hossain-mirza devenu maître du Khorassan, fit
prier le sultan Ahmed-mirza, qui étoit alors roi du
Mawaralnahr, de lui envoyer Ali-schir : quoique ce roi

fût alors dans la plus grande détresse , il n'épargna pas la dépense pour donner à l'émir un cortège brillant , en l'envoyant dans le Khorassan. Ali-schir étant arrivé à Hérat, le roi & tous les seigneurs de sa cour s'empresèrent de le recevoir avec les distinctions les plus flatteuses : il reçut alors le sceau du roi , devint peu de temps après chef du divan , & fut chargé d'imprimer son cachet au dos des commandemens scellés du scel royal (r). Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de cette place, il renonça à tout emploi pour vivre dans la retraite & dans la séparation du monde. Nommé ensuite au gouvernement de la ville & du département d'Estéradad , il exerça cette nouvelle dignité pendant quelque temps ; mais enfin il renonça aussi à cet emploi , & il passa le reste de sa vie dans l'éloignement des charges & des affaires. La considération dont il jouissoit ne fit qu'augmenter , & il n'y avoit point de marques de respect & de distinction qu'il ne reçût chaque jour du roi & de ses troupes. La plupart des princes recherchoient son amitié , & se faisoient honneur de le fréquenter. Le trait suivant prouve la grande faveur dont Ali-schir jouissoit auprès du roi. Le vizir Khodja Medjeddin avoit reçu le roi chez lui , & ce prince avoit été si content de la belle réception qu'il lui avoit faite , qu'il l'avoit comblé de présens , & lui avoit même accordé l'honneur de la Khalat (s), quoique la coutume de ce

(r) C'est-à-dire qu'il fut d'abord nommé à la place de Mohrdar , qu'ensuite il passa à celle de Divanbeg , & qu'enfin il fut fait premier ministre ou grand vizir. C'est cet officier qui contresigne les patentes & expéditions du conseil du roi , en apposant son cachet au dos de ces actes. On peut voir la forme de ces commandemens dans les voyages de Chardin, tom. II, pages 168 & 177, & planche 4; & tome VI, page 171, édit. de 1711.

(s) On fait que ce présent consistoit, tantôt en une seule veste, & tantôt en un habillement complet. On lit dans le texte le mot *tchéharkabb*, mot qui ne se trouve point dans les dictionnaires de Castel, de Méninski & de Richardson, mais qui signifie à la lettre *quatre vestes*, si *kabb* est ici la même chose que *kaba*, comme je le pense : je crois que ce mot indique la khalat complète. Les voyageurs nous apprennent qu'elle est composée de

temps fût de ne point déférer cet honneur à ceux qui étoient Persans d'origine. Medjeddin, honoré de ce présent, se rendit à l'audience du prince & mit neuf fois le genou en terre, suivant l'usage. Un instant après, l'émir envoya à ce même vizir son manteau (*t*), dont le prix étoit de peu de valeur. Le vizir le mit par-dessus les habits qu'il avoit reçus du roi, &, revêtu de cet habit, il s'avança jusqu'aux genoux d'Ali-schir, & mit neuf fois le genou en terre. On peut juger par-là de quelle considération jouissoit Ali-schir. Ce grand homme, après avoir renoncé au tumulte des affaires, ne demeura pas dans l'oïiveté; tout son temps étoit consacré à l'étude, & à composer différens ouvrages en prose & en vers, dont voici le catalogue. *Nadhm aldjewaher*, en Persan; *Nethr allaali*; *Nessaim almohibbat*; *Khamsat almottakharina*; *Kossai Scheikh Sanaân*; *Menschaât turki*; *Mofrédat der fenn moamma*; *Oroudh turki*; *Téwarikh oukossai halat seïd Hassan Ardeschir*; *Halât pehléwan Aboufaïd*; *Mahboub alcoloub*; *Medjales alnéfaïes*; *Hirat alabrar*; *Ferhad ou Schirin*; *Medjnoun ou Leïla*; *Sedd Escander*; *Séba siyareh*. On a aussi de lui cinq diwans ou recueils de poésie, quatre en langue turque; savoir, 1.^o *Garaïb alsogr*; 2.^o *Néwadir alschébab*; 3.^o *Bédaï alwast*; 4.^o *Féwaïd alkibr*; & un en langue persane, qui contient près de six mille vers.

Ali-schir se distingua aussi par l'accueil qu'il faisoit aux

quatre pièces, savoir une robe de dessous, une de dessus qui est longue comme une robe-de-chambre, une ceinture et un turban: Voyez Charadin, t. VI, p. 47 (éd. de 1711); Tavernier, l. 4. ch. 16. Au reste, il n'est pas douteux qu'il s'agit ici d'un présent de ce genre, & je me suis servi du mot *khalat* comme plus connu.

(*t*) On lit dans le texte le mot *Ferkhi*: ce mot ne se trouve point dans les dictionnaires, & je crois

qu'il faut lire *ferdji*: ce changement ne consiste que dans un point. *Ferdji* est un mot Arabe, qui signifie une espèce d'habillement. L'auteur remarque que cet habillement ne valoit avec la robe (*djamch*), que treize pièces de celles nommées *doumiri*, monnaie qui m'est entièrement inconnue. Les Turcs appellent *féredje*, une espèce de manteau qu'ils mettent par-dessus leurs autres habits. *Voyage* au Lev. de Théven. liv. I, ch. 22, & ailleurs.

gens de lettres & aux savans , & on lui dédia un grand nombre d'ouvrages ; il ajouta à ses autres rares qualités , l'établissement ou la réparation d'un grand nombre d'édifices consacrés à la religion & à l'humanité , parmi lesquels on comptoit quatre-vingt-dix caravanséras , des hospices , des mosquées & des ponts : il possédoit encore plusieurs talens , & réussissoit dans différens arts , tels que la sculpture , la dorure , les différens genres d'écriture , la peinture & autres arts semblables. Ce grand personnage mourut au mois de Djoumadiloula 906.

HISTOIRE
DES POÈTES
PERSANS.

Décembre
1500.

Scheïkh Nédhameddin Ahmed Sohaili , qui suit Ali-schir dans le recueil de Sam-mirza , est le même dont il est parlé dans l'appendice de l'histoire poétique de Doulet-schah. C'est à lui que Hossain Waëdh dédia le livre intitulé *Anwar Sohaili*. On fait que c'est une des traductions en langue persane des fables connues sous le nom de *fables de Pidpai*.

Le trait suivant , qui termine ce sixième livre , mérite d'être rapporté.

Souïni , d'une famille de Turkomans , de la race du Mouton blanc , avoit d'abord été attaché à Schah Tahmas , en qualité de courtchi (garde du roi) ; il fut ensuite chassé de ce corps , à cause de quelques fautes. Cet homme n'ayant aucun talent pour la poésie , s'approprioit les vers d'autrui. « Lorsque je travaillois , dit notre auteur , à » recueillir les matériaux de cet ouvrage , j'écrivis à Souïni , » pour lui demander quelques-uns de ses vers , & il » m'envoya un distique d'un poète ancien , nommé aussi » Souïni , qui se trouve dans le Medjales alnéfaïes d'Ali-schir : *Ceux qui sont délivrés du temps & de la fortune* » *sont libres de tout lien ; ils ne tombent point dans le filet* » *du chasseur , & ne sont pas chasseurs eux-mêmes.*

» On rapporte qu'un jour Souïni se trouvant à Tebriz , » en la compagnie de plusieurs jeunes gens , ils convinrent » de faire des vers analogues à l'état & à la profession

» de la première personne qu'ils rencontreroient. Un
» boucher s'étant offert à leurs yeux, chacun d'eux s'oc-
» cupoit à composer un vers, lorsque Souïni les prévenant,
» récita ce distique du poète Kémal :

» *Si quelqu'un parvient à me mettre sur la gorge le couteau*
» *de ce boucher, je jure de me jeter par terre, afin qu'il puisse*
» *librement me mettre le pied sur la tête.*

» Les autres continuoient encore à s'efforcer de remplir
» leur tâche ; mais Souïni ajouta un second distique, &
» bientôt il en eut récité jusqu'à neuf. Ses compagnons,
» confondus, admiroient sa facilité & l'élégance de ses
» vers. S'étant assis pour se reposer auprès de la boutique
» d'un barbier, ils virent un livre sur la fenêtre de la
» boutique ; l'un d'eux le prit & l'ouvrit : c'étoit le recueil
» des poésies de Kémal. La première pièce de ce recueil
» étoit précisément celle dont Souïni venoit de se faire
» honneur. Ses compagnons lui reprochèrent ce plagiat ;
» mais il eut l'impudence d'affurer avec serment, qu'il
» n'avoit jamais lu ni entendu réciter ces vers. Je n'avois
» pas voulu ajouter foi à cette aventure ; mais je n'en
» doute plus, depuis que Souïni m'a envoyé lui-même
» le vers que j'ai cité, écrit de sa main, comme son propre
» ouvrage ».

On voit, par cette anecdote, qu'il se trouve des plagiaires dans l'Orient, comme il y en avoit à Rome du temps d'Auguste.

Le septième livre contient les noms de quelques hommes célèbres par leurs plaisanteries & leurs bons mots. L'auteur ne rapporte que leurs noms & un ou deux vers de leur composition. Il termine son ouvrage par remercier Dieu de l'avoir favorisé dans ce travail, & de la grâce qu'il lui a faite de l'amener à sa perfection, & par quelques vers & une ode de sa composition.

Une note qui se trouve à la fin de ce manuscrit, nous apprend qu'il a été copié par Derwisch Mohammed, connu

sous le nom d'*Abdi-beg-zadeh*, c'est-à-dire, fils d'Abdi-beg, & qu'il a achevé ce volume à la fin du mois de redjeb 1001. Tous les feuillets de ce manuscrit sont numérotés depuis un jusqu'à cent trente-trois, mais il en contient cent trente-quatre, parce qu'il y a deux feuillets cotés sept.

HISTOIRE
DES POETES
PERSANS.

Avril 1593.



LISTE DES ARTICLES

Contenus dans le Tezkirat al schoara de Sam - mirza.

LIVRE PREMIER.

F.^e 5 verso.

Schah Ismaël Sofi.

Behram - mirza.

Sultan Mihir - mirza.

Sultan Hassan, gouverneur du Ghilian, mort en l'année 903, (1497 - 8).

Sultan Sélim-khan, fils de Bayazid, &c. mort en 926 (1519 - 20), après un règne de huit ans et neuf mois.

Sultan Soleïman - khan, fils de Sélim, monté sur le trône des Césars en 926 (1519 - 20), *il l'occupe encore* (dit notre auteur) *aujourd'hui en l'année 957.*

Sultan Hossain-mirza, fils de Mansour, fils de Baïkra, fils de Hassan, fils d'Omar - scheïkh, fils de Timour, mort en 911 (1505 - 6), à près de soixante-dix ans.

Sultan Bédiezzéman-mirza, fils de Sultan Hossain.

Féridoun Hossain-mirza, l'un des fils de Hossain-mirza. Ce prince, après avoir été chassé d'Estéradad & de Damégan, où il s'étoit établi depuis la mort de son père,

se retira chez les Turcomans : avec le secours de ces peuples, il s'empara d'une forteresse nommée Kerrat, dans le Khorassan, mais il fut pris et tué par les Uzbeks en l'année 915 (1509 - 10).

Schah Garib-mirza, fils de Bédiezzéman.

Mohammed Moumen-mirza.

Babour Padischah.

Homayoun, fils de Babour, *qui est encore sur le trône.*

Askéri-mirza, fils de Babour.

Sultan Yacoub, fils de Hassan-beg, fils d'Ali, fils de Cara Othman, de la famille d'Ak-koyunlu.

Schaïbek-khan, fils de Barak-khan, descendant de Genghiz-khan par son fils Djoudji-khan.

Obeïdallah - khan, fils de Sultan Mahmoud, qui étoit frère de Schaïbek.

Schah Adel - mirza, roi de Lar, mort en 952 (1545 - 6).

Mirza Schah Hossain, fils de Schah-beg, fils d'Émir Dhouloun Argouni, qui avoit tenu une des premières places à la cour de Sultan Hossain - mirza, & avoit été gouverneur de Candahar.

Schah - beg

Schah-beg le fut aussi après lui ; mais ayant été obligé d'ouvrir les portes de cette ville au sultan Babour, après avoir soutenu un siège de trois ans, ce prince lui donna le gouvernement de la province de Sind. Mirza Schah Hossain succéda à Schah-beg dans ce gouvernement, & *il y a aujourd'hui*, dit notre auteur, *près de vingt ans qu'il remplit cette place avec distinction.*

LIVRE II.

Première Partie, f.º 19 recto.

Moulana Abdalbaki, fils de Schah Noureddin Nimetallah, mort au commencement de redjeb 920 (septembre 1514).

Émir Moazzeddin Mohammed d'Isbahan, mort à Basra en 952 (1545-6).

Émir Mohammed ben-Youssouf, mort en 907 (1501-2).

Émir Nakyeddin Mohammed, fils de l'émir Djémaledin, mort en 944 (1537-8).

Mir Bondak, Turc de naissance.

Mirza Aschref, fils de Cadhi Djéhan.

Mir Hossain Cadessi Kerbélaï.

Schah Safi, frère de Schah Cawammedin Nourbakhshi.

Mir Hadi Moussawi.

Mir Hadji.

Mirza Cassem, auteur d'un poème sur les conquêtes de Schah Ismaël, & de plusieurs romans.

Mirza Asgar, fils de Mir Gayatheddin Aziz.

Seïd Schérif.

Schah Taher.

Cadhi Rouhallah, fils de Cadhi Djéhan.

Cadhi Mahmoud, fils de Cadhi Rouhallah.

Émir Abdalkérim, fils d'une fille de Cadhi Djéhan.

Émir Hassan, frère putné d'Émir Abdalkérim.

Affadallah, fils de Khalifeh Hédayetallah Isfahani.

Émir Ibrahim, attaché d'abord au service de Sultan Hossain Mirza, & tué par les Uzbeks en 991 (u).

Émir Homayoun d'Esféraïn.

Cadhi Ikhtiyar, qui avoit été cadhi alcodhat à Hérat, du temps de Sultan Hossain Mirza.

Mir Ali Areb, frère de Mir Hossain Kerbélaï, & mort en 954, (1547-8).

Émir Rasti, originaire de Tebriz, mais habitant du Khorassan.

Émir Ezzeddin, originaire d'Abher, & élevé à Cazwin.

Cadhi Mohammed-khan, fils de Cadhi Schucrallah & natif de Wéramin, où son père étoit cadhi: pour lui, après avoir été quelque temps kélanter à

(u) Il y a erreur dans cette date; je pense qu'il faut 891 (1486).

Rey, il a abandonné cet emploi pour se livrer aux sciences & à l'étude.

Cadhi Ataallah, frère de Cadhi Mohammed.

Émir Kémaleddin Hossain Halki, fils d'Émir Hakim.

Émir Mohammed Tarem, mort à Hérat en 932 (1525-6).

Cadhi Issa d'Estéradad; il exerça quelque temps les fonctions de cadhi à Hérat, & fut tué en 939 (1532-3), par ordre d'Obeid-khan Uzbek.

Émir Hassan Canderseki, ainsi nommé d'un lieu du territoire d'Estéradad.

Émir Khanzadeh, connu sous le nom de Talbar-zadeh de la ville de Termed (*il est maintenant, dit notre auteur, occupé à faire le pèlerinage de la Mecque & de Médine*).

Fassém-djan, connu sous le nom de Bedla : *il y a deux ans qu'il a fait le pèlerinage.*

Émir Abdalbaki d'Ispahan, surnommé Macboul, administrateur de la chapelle sépulcrale de l'Imam Zeïn-elabédin dans cette ville.

Émir Aschéki; parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans sans avoir jamais rien composé, il s'adonna avec tant de passion à la poésie, qu'il fit des vers en suivant le convoi de son frère; il mourut en 955 (1548-9).

Émir Ali-ghir, fils d'Émir Hadi.

Émir Faffiheddin Mohammed, frère d'Émir Rastî : *autrefois il portoit les armes, aujourd'hui il demeure à Tebriz, & y exerce la charge d'intendant de la Mosquée Naf-saria.*

Émir Schiri.

Émir Waféi de Nischabour, qui demeure aujourd'hui à Tebriz.

Seïd Maïli.

Seïd Mortadhi, fils de Maïli.

Émir Razi Esféraïni.

Émir Bikhoudi Hamadani.

Émir Ramzi Sebzvari.

Émir Aboulfath Djénaïdi.

Mir Sadreddin Mohammed Escoubi, ainsi nommé d'Escouba, village du territoire de Tebriz.

Émir Fakhreddin Mahmoud, frère de Sadreddin.

Émir Nadhameddin Ahmed leur frère.

Seïd Aboulmahamed leur frère.

Émir Walahi Estéradadi.

Émir Radhaï cadhi de Semnan.

Émir Mourfel de Saweh.

Émir Affili de Com.

Émir Schemseddin Mohammed, d'une famille illustre du Kirman.

Émir Coreïsch de Caschan.

Émir Zende-dil de Saweh.

Émir Mériadi d'Estéradad.

Émir Haschémi Bokharaï.

Émir Nourbakhshi.

Seïd Abdalsamad Caschani.

Seïd Mortadhi Zerkesch de Caschan.

Émir Hassan de Caschan.

Émir Mohammed Medjidi de Caschan.

- Seïd Modhaffer Tabib de Caschan.
 Seïd Abdallah de Caschan.
 Émir Aziz Kalender de Caschan.
 Seïd Yacoub de Com.
 Émir Ataï, fils de Seïd Abdalsamad.
 Cadhi Abdallah, qui a été quelque temps cadhi à Rey.
 Cadhi Maffoud, maintenant cadhi à Rey.
 Émir Hassan, cadhi alocdhat, fils d'un frère de Cadhi Abdallah.
 Émir Sadéki.
 Émir Matlaï.
 Seïd Mohammed Awaméli de Rey.
 Émir Enayet, *chargé aujourd'hui de l'administration de la chapelle sépulcrale de l'Imamzadeh Seïd Abdaladhim à Rey.*
 Émir Abdallah, père d'Émir Enayet.
 Émir Seïd, frère d'Émir Nourallah.
 Émir Hédayetallah.
 Émir Ibrahim, frère d'Émir Hédayetallah.
 Seïd Ali-schah, fils d'Émir Enayetallah.
 Seïd Schah-mir : *son père étoit de Com, mais il réside ordinairement à Rey.*
 Mir Hamédi, frère de Seïd Schah-mir.
 Émir Adjébi de Rey.
 Seïd Hossâïn Waëdh du Schirwan.
 Émir Ramzi d'Ispahan.
 Émir Dhayî Nischabouri.
 Émir Fadhli Hamadani.
 Émir Ibrahim Hossâïni de Sebzwar, & frère de Mir Mohammed Cassem.
 Émir Natéki de Cazwin.
 Émir Rahi de Bédakhshan.
 Émir Nourallah, descendant de Hossâïn, natif de Cazwin.
 Émir Saadelmulc de Cazwin.
 Émir Calébi, originaire d'Ispahan, mais résidant ordinairement à Schiraz; il fut tué dans le Khorassan.
 Mirza Mohaffen, fils de Mir Cassem Nedjfi d'Estéradad.
 Sémen Péyadeh, l'un des Seïds de la famille de Hossâïn, résidant à Caschan; son père avoit eu la charge d'intendant de la chapelle sépulcrale de Baba Schodjaëddin à Caschan. Pour lui, il suivit la profession des armes, & devint très-habile dans l'art de tirer de l'arc.
 Émir Haïder de Sebzwar.
 Émir Seïfallah.
 Émir Coreïsch d'Estéradad.
 Émir Carbi Hossâïni, natif du Ghilan, résidant à Cazwin.
 Seïd Baker de Semnan.
 Mir Ali Kia de Cazwin.
 Mir Fédâï d'Estéradad.
 Mir Askéri de Schiraz.
 Émir Moazzeddin Mouffawi.
 Mir Aboulmékarem Hadhéri de Mefchhed.
 Émir Afdhal Khab-bin, fils de Sultan Ali Khab-bin.
 Mir Abdalkérim, frère de Mir Macboul.
 Ibrahim Canouni.
 Ak - mirek Nakkasch d'Ispahan, habile tourneur & peintre.
 Mir Ali Alcateb, natif de Hérat,

& élevé à Mefchhed, très-habile écrivain en Taalik.

Émir Ridhaï.

Mir Habib (ou Djeïb) Cabzi, fils de Mir Puréhneh, qui avoit été attaché à Sultan Hoffsain-mirza, très-habile à toucher de l'instrument nommé *copuz*, & très-bon écrivain, particulièrement en Taalik.

LIVRE II.

SECONDE PARTIE,

F.^o 44 recto.

Des Ulémas & des Cadhis.

Mir Hoffsain de Yezd.

Moulana Djélaledin Mohammed Déwani, le second Aristote, ou plutôt le Platon des Grecs, mort en 908 (1502-3), à soixantedix ans.

Moulana Hoffsain Ardébili, mort en 950 (1543-4).

Moulana Mohammed Aboutaleb Djorjani, mort en 945 (1538-9).

Mir Fadhlallah cadhi, originaire de Bagdad.

Moulana Mohammed Estéradadi.

Cadhi Schemseddin, natif de Lahidjan dans le Ghilan.

Moulana Rocneddin Massoud de Schiraz, le plus habile médecin de son temps, mort en 946 (1539-40).

Moulana Kémaleddin Hoffsain, fils du précédent, mort en 953 (1546-7).

Moulana Djélaledin, habile médecin, & à présent chef des médecins du roi.

Schérefeddin Ali Baféki, ainsi nommé de Bafek, bourg du Kirman.

Cadhi Abdalkhalek Kerrehroudi, l'un des cadhis de Com : *quoique assis sur la chaire du prophète, ses poésies sont pour la plupart des satires libres & méchantes.*

Moulana Ezzeddin Halli de Cazwin.

Moulana Amanallah de Cazwin, où il est connu sous le nom d'Aman-djan, mort en 950 (1543-4).

Scheïkh Dhoulnoun de Cazwin, médecin, disciple d'Alaëddin Ahmed; *il avoit vécu dix ans avec moi, dit l'auteur, & est péri dans l'Euphrate.*

Hakim Khobbaz Enayetallah Isfahani.

Moulana Sanaallah, natif de Caschan, qui exerce la médecine à Tebriz : il a fait une ode sur la conquête du Schirwan, en 944 (1537-8).

Moulana Abdalali Tonni.

Moulana Abdaldjélil de Caschan, astronome & médecin.

Schah Hoffsain, philosophe célèbre.

Schah-couli de Khalkhal dans l'Irak.

Taleb Ghilani, médecin.

Moulana Aschref de Harzébil dans l'Irak.

Scheïkh Fadhlallah de Schiraz.

Mirza Schah Hossâin Isfahani, qui après avoir exercé les fonctions de cadhi & de daroga, fut élevé à la dignité de vizir par Schah Ismaël : il fut assassiné par un officier de ce prince, parce qu'il déplaisoit aux grands de sa cour.

Djélaleddin Khodja Mohammed Tebrizi; après la mort de Mirza Schah Hossâin, il fut nommé à la neuvième place de vizir, & l'exerça quelques jours jusqu'à la mort du roi; mais alors il fut arrêté par ordre du régent nommé par ce prince, & quelques jours après il fut enveloppé dans une natte, & brûlé en l'année 930 (1523-4).

Mélic Mahmoud-khan Dilémi; il avoit d'abord été vizir du sultan Yacoub, & s'attacha ensuite à Schah Ismaël.

Schah-mir, fils de Mélic Mahmoud-khan; il occupa quelque temps une place de vizir après son frère Émir-beg; mais ensuite il y renonça pour vivre dans la tranquillité.

Djélaleddin Émir-beg, natif de Nadhr dans l'Irak, & aujourd'hui chef des (Dester) registres du Diwan.

Khodja Gayatheddin, frère d'Émir-beg, & chancelier (Mohrdar).

Khodja Gayatheddin, frère de

Khodja Modhaffer, & fils de Khodja Fakhreddin Tébedji.

Khodja Derwisch, frère du précédent.

Mirza Ahmed.

Schah Enayetallah.

Khodja Seïfeddin Redjaï. Son nom est Mahmoud, & il est d'Ispahan. Notre auteur fait un singulier cas de ses compositions.

Abdi-beg d'une des familles les plus illustres de Schiraz.

Schah Sadr, fils de Schah Enayetallah Dilémi, mort en l'année 955 (1548-9); il avoit été vizir de plusieurs émirs Turcs.

Émir Calawerz Dilémi.

Macfoud-beg, originaire de Schiraz, & né à Tebriz.

Khodja Hédayet.

Khodja Scheïkh Mohammed, fils de Khodja Kiyameddin Sofi.

Khodja Mélic Isfahani, habile calculateur.

Khodja Moursched, fils de Khodja Mirek Schirazi, qui a occupé pendant plusieurs années la place de grand desterdar, également habile dans l'arithmétique & dans l'écriture en caractère Taalik.

Massfoud-beg, frère de Moursched, habile arithméticien.

Émir Mirza, mort à Ardébil en 956 (1549-50).

Mir Haschem, fils d'un Khodja de Cazwin, tué à Schirwan.

Khodja Habiballah, fils de Khodja Fethallah Cazwini.

Mir Abdallah, fils de Mélic Cassém Dilémi.

Khodja Häider Ali de Djerbadécan
qui a occupé la charge de vizir
chez les Turcs.

Schah Nimetallah, fils de Schah
Sadr.

Schah Enayetallah, aussi fils de
Schah Sadr.

Djemschid-beg, fils de Schah
Enayetallah.

Behram-beg, fils de Schah Sadr.

Scheïkh Kémal Ali-djan-beg,
fils de Schah-mir, & petit-fils
de Mélic Schah Mahmoud-khan
Dilémi.

Khodja Khalil, né à Nakhdjéwan.
Émir Abdalbaki, fils d'Émir Féra-
mouz Dilémi.

Moulana Adémi de Cazwin.

LIVRE IV.

F.° 58 recto.

*Des grands Personnages qui, sans
être poètes, ont cependant com-
posé quelques poésies.*

Khodja Schéhabeddin Abdallah
Béyani, surnommé Merwaridi,
mort au mois de redjeb 922
(août 1516).

Mirza Moumen, fils de Khodja Ab-
dallah Merwaridi. Après avoir
occupé la place de chef du
clergé à Hérat & à Sebzwar,
il fut ensuite attaché à la cour
du roi, & ayant fait un voyage
dans l'Inde, il y mourut en
948 (1541-2).

Khodja Émir Mouarrikh.

Scheïkh-zadeh fils de Scheïkh
Mohammed Lahidji.

Cadhi Abdallah Yakini, gendre
du précédent.

Kassem Nakkasch de Schiraz, peintre
& habile écrivain; il avoit une
mémoire prodigieuse, & il rete-
noit trente vers de suite en les
entendant lire seulement une fois;
il mourut fort jeune en 947
(1540-1).

Moulana Kkorassan-djan, de la ville
de Lar, & l'un des disciples de
Djélaleddin Mohammed Déwani;
il voyagea beaucoup dans l'Inde
& dans d'autres pays.

Moulana Fakhreddin Ali, fils de
Moulana Hoffaïn, & qui mérita,
comme son père, le titre de
Waëdh.

Moulana Fakih.

Moulana Sultan Ali, célèbre pour
la beauté de son écriture en
caractère Taalik; il écrivoit en-
core parfaitement bien à plus de
soixante ans.

Moulana Hafedh Ali.

Moulana Hassan Ali Harraş.

Cadhi Mirek.

Cadhi Laëz Siftani.

Mirzaï Kani de l'Aderbidjan.

Mirzaï Miréghi Couri; son père
avoit été l'un des vizirs de Bé-
diezzéman-mirza: pour lui, il
s'appliqua d'abord à l'étude, en-
suite il embrassa le parti des armes,
& s'attacha à Tormisçh-khan,
qui étoit (dit l'auteur) mon gou-
verneur; il fut tué par quelques
Turcs à Hératen 932 (1525-6).

Cadhi Issa, natif de Saweh, mais

- établi à Cazwin, fut attaché à Yacoub-beg.
- Scheïkh Nedjm Yacoubi, cousin du précédent.
- Safyeddin Thani; sa mère étoit fille de Cadhi Issa, & son père étoit neveu de ce même cadhi.
- Cadhi Nourallah fut un des cadhis que le roi envoya en ambassade vers Schaïbek & Uzbek.
- Cadhi Mohammed-khan Affari, cousin de Cadhi Issa, mort en l'année 902 (x) (1496-7).
- Cadhi Ahmed, fils du précédent; Il y a *quelque temps* (dit l'auteur) *qu'étant avec moi, il composa un distique, &c.*
- Moulana Mohammed Schéréfi; il avoit été esclave de Schéreffeddin Yezdi, auteur de l'histoire de Timour, intitulée *Dhafer-nameh*.
- Khodja Cotbeddin Khofrouschah de Yezd.
- Mir Mahmoud Ghilani, l'un des émirs de la cour de Khan Ahmed, gouverneur de Lahidjan.
- Mir Elberkeh (y); son père étoit de Kesch dans le Mawaralnahr.
- Cadhi Sélamallah Caschi, mort en 921 (1515-6).
- Khodja Tadjeddin, l'un des mudderris (professeurs) de Caschan.
- Moulana Schemfeddin Mohammed Caschi.
- Khodja Lohrasp, frère de Khodja Moulana Amid.
- Moulana Gayatheddin Ahmed Nifchabouri.
- Moulana Carschi.
- Cadhi Schéhab Mézidi.
- Khaliféhi Sédid Ghilani.
- Cadhi Yahya, de la famille de Nourbakhfchi de Lahidjan.
- Moulana Nourallah de Hérat.
- Moulana Ahmed Tabaffi, fils de Sultan Mohammed Estéradadi, & mort très-jeune.
- Moulana Adhem, fils de Khalifeh Mohammed Hayan.
- Moulana Fadhli de Cazwin.
- Khoudjoui Semnani, qui a atteint à la perfection des ouvrages de Khoudjoui Kermani.
- Scheïkh Hamaledin de Khalkhal dans l'Irak.
- Moulana Scheïkh Ahmed, originaire de Khalkhal, natif de Cazwin.
- Mélic Saf.
- Cadhi Rey Sendjani, mort en 941 (1534-5).

A P P E N D I C E.

Des Hommes habiles qui ont ajouté le talent de la Poësie à leurs autres talens.

- Moulana Schah Mahmoud de Nifchabour.
- Moulana Abdallah, oncle du précédent.
- Moulana Anissi du Khowarezm.

(x) Je soupçonne ici quelque erreur.

(y) En marge on lit Ayoub Aboulbérékeh.

Moulana Abdalkérim Padischah,
frère du précédent.

Hafedh Babadjan.

Moulana Mélic Dilémi.

Moulana Ibrahim d'Estéradab (2).

Moulana Ismaël, frère du précédent.

Sultan Mohammed, fils d'Ibrahim.

Moulana Haïder, boulanger à Tebriz.

Hafedh Mohabbi de Tebriz; il
savait par cœur tout l'Alcoran.

Doust Mohammed Couschwani,
ainsi nommé de Couschwan,
bourg du territoire de Hérat.

Zeïn-élabédin, connu sous le nom
de Tebkeltoukan.

Kémaleddin Hossain Cossa-khan; il
*vécut (dit l'auteur) douze ans
avec moi; il passa ensuite huit
ans auprès du roi, & mourut
enfin en l'année 952 (1545-6);
l'usage excessif de l'opium avoit
altéré sa figure, au point de le
rendre méconnoissable.*

Moulana Cotbeddin Ahmed, frère de
Kémaleddin Hossain Cossa-khan.

Mohibb Ali Nayi, musicien, natif
de Hérat, & attaché d'abord au
roi de Ghilan, ensuite au roi
de Perse; il mourut à Hérat en
949 (1542-3).

Oustad Doust Mohammed de Hérat;
il jouoit très-bien de la flûte &
écrivait parfaitement le Taalik.

Aschusteh Cossa-khan Estéradadi.

Cassém Ali Cossa-khan de Mesched.

Hafedh Tcherken, peintre & mu-
sicien.

Moulana Tcheb-néwis Medjnoun
de Hérat.

LIVRE V.

*Des Poètes & des Écrivains les plus
célèbres,*

F.º 79 recto.

Moulana Djami, mort à quatre-
vingt-un ans, au mois de mohar-
ram 898 (novembre 1492).

Moulana Hérali, d'une famille Tur-
que de Djagataï: il fut élevé à
Estéradab; il fut tué par ordre
d'Obeïd-khan Uzbek, à cause
de son attachement à la secte des
Schîites en 936 (1529-30).

Moulana Hatéfi de Djam, fils d'une
sœur de Djami.

Moulana Abdallah de Khardjerd,
bourg du Khorassan; il y deme-
roit renfermé dans un enclos,
composé de quatre jardins, & y
mourut: il fut enterré dans cet
enclos. On ignore la date précise
de sa mort; il vivoit encore en
927 (1520-1).

Moulana Affafi, mort à Hérat en
l'année 920 (1514-5); son père
avoit été long-temps vizir du sultan
Aboufaïd-mirza.

Moulana Benaï de Hérat; son père
étoit architecte. Benaï mourut
en 928 (1521-2).

Moulana Médham Estéradadi, mort
en 921 (1515-6).

(2) Tous ces personnages sont indiqués ici comme habiles écrivains en caractère Taalik.

Moulana

Moulana Amidi, natif de Tahrân, bourg du territoire de Rey, tué en 925 (1519).

Baba Fagani, natif de Schiraz, mort en 925 (1519) : il étoit passionnément adonné au vin.

Ahéli Schirazi ; il mourut dans un âge fort avancé, à Schiraz, en 942 (1535-6).

Moulana Lessani, natif de Schiraz, demeura la plus grande partie de sa vie à Bagdad ou à Tebriz, & mourut dans cette dernière ville en 941 (1534-5).

Moulana Hiréti, qui *passé ordinairement pour être natif de Mérou, & qui disoit qu'il étoit de Toun.*

Khodja Massoud de Com ; il vint à Hérat du temps de Sultan Hossain-mirza, composa un poème de plus de douze mille vers sur les conquêtes de ce prince, & mourut dans le Khorassan.

Moulana Schéhidi ; il fut d'abord attaché au sultan Yacoub, passa ensuite du Khorassan dans l'Irak, & finit par établir son séjour dans l'Inde, au royaume de Ghudjrat, où il mourut en 935 (1528-9), âgé de près de cent ans.

Derwisch Dehki de Dehk, l'un des quartiers de Cazwin.

Cadhi Olayi de Kerrehroud, lieu

du territoire de Com, mort à Isfahan en 936 (1529-30).

Ahéli Khorassani de Terschiz.

Schouki Yezdi.

Baba Naffi, natif du Ghilan ; il mourut à Tebriz en 944 (1537-8).

Riadhi ; il fut cadhi à Hérat, sous le règne de Hossain-mirza. Ayant été dépouillé de cette place, il mit en vers l'histoire de ce prince, & mourut à plus de quatre-vingts ans, en l'année 921 (1515-6).

Alef Abdal de Balkh ; il fut d'abord attaché au sultan Yacoub, & dans la fuite à Schah Ismaël.

Mani Schirazi ; il est enterré à Tebriz.

* (a) Zerkeffi, natif d'Abher dans l'Irak ; il demouroit ordinairement à Hérat ; il est mort en 938 (1531-2).

Haïder Kelidjeh-bez, c'est-à-dire, le faiseur de petits pains d'orge ; il avoit d'abord exercé cette profession, ensuite il se livra à la poésie ; ses vers sont au nombre de plus de dix mille : il a fait plusieurs voyages dans l'Inde pour raison de commerce.

Agahi Khorassani.

* Moulana Niki, fils d'Ali Halladji Isfahani.

* Schah Hossain Saki Isfahani, fils

(a) Cette marque * indique les articles qui sont écrits sur les marges. J'ignore s'ils sont de l'auteur, & j'observe que l'article de Nethari Touni se trouve d'abord à la marge du f.° 107 recto, & ensuite au f.° 109 dans le corps de l'ouvrage.

d'un marchand de fruits ; *c'est pour cela qu'il est connu à Ispahan sous le nom de Schah Hossain Miweh-fourouschi.*

Moulana Ahmed Tabaffi, connu sous le nom d'A Ahmed Atoun : ses fatires lui ayant attiré des ennemis, on le condamna à avoir la main droite & la langue coupées : ce supplice ne lui fit point perdre l'usage de la parole, & il écrivit de la main gauche : il vécut encore quatre ans, & mourut à Hérat en l'année 932 (1525-6).

* Moulana Saïli de Damawend, mort en 940 (1533-4).

* Hossami Carakoul ; il étoit du Khowarezm, mais il fut élevé à Caragheul, qui dépend de Bokhara.

* Moulana Touni.

* Néthari Touni.

Abdal Diwaneh Isfahani.

* Dhamri Isfahani.

* Dhamirani Hamadani.

Mir Schérif, l'un des disciples de Moulana Lessani ; il vint à Ardébil en 956 (1549-50), & y mourut cette même année.

* Monschi Schirazi.

Néthari Touni.

* Pertouï Schirazi.

* Afdhal Bami Tahrani.

Mahdi Estéradadi, frère de Néddham.

Wahidi Comi, mort en 942 (1535-6).

* Dhélali Hérawi.

Moulana Schéhab Mamaï de Hérat.

* Hélaki Hamadani, fil d'un tailleur.

* Aziz Beyyah, marchand à Cazwin, Moulana Yahya Lari.

Moulana Faffihi de Hérat, mourut dans le Mawaralnahr.

Béyadhi d'Estéradad.

* Hatéfi Kazwini.

* Hatéfi Gaznini.

Adhem Caschi.

Dhéhni Nakkasch, ou le peintre, de Tebriz.

* Schems Schirazi.

* Razi Schirazi.

Fadhouli Bagdadi : c'est le meilleur poète que cette ville ait produit ; il composoit des vers en Arabe, en Persan & en Turc.

Schafaki Bagdadi, disciple de Moulana Lessani.

* Mir Schahéghi.

* Baba Safaï de Com.

Moulana Aschéki de Ranch, bourg du Khorassan, situé entre cette province & le Sistan.

* Mohammed Haïran.

* Makfoud Andélibi.

Moulana Natéki Schirazi.

Nigahi Tebrizi.

Baba Makfoud Caschi.

Moulana Hatémi Tebrizi.

Djédidi Cazwini.

Baba Djénouni Ghilani.

* Mirza Mohammed Améni, orfèvre à Tebriz.

Baba Rendi Bagdadi.

Baba Féyabi Isfahani.

Roumi Samarcandi.

Scheïkh Kermani.

Zari Sebzvari.
 Méthali Cafchi.
 Moulana Medjdi.
 Hémami Samarcandi.
 Mandhari du Mawaralnahr.
 Cassem Dhiyabi Bokharā.
 Réhabi.
 Kérami Bagdadi.
 Moulana Hedjri Andedjani d'Andedjan dans le Mawaralnahr.
 Natiri Comi.
 Khawéri, tailleur de Sultanieh.
 Djaroubi Hérawi.
 Moulana Mesti de Rey.
 Ahmed Fekri d'Hamadan.
 Fédaï Tebrizi.
 Moulana Dhathi Lari.
 Rahmi.
 Moulana Gaïbi, greffier à Schiraz.
 Fénabi Meschhédi.
 Moulana Nabi de Khoï dans le Khorassan.
 Moulana Schéfihi de Meschhed.
 Moulana Djari de Cazwin.
 Moulana Aréfi Cazwini.
 Schékibi Tebrizi.
 Moulana Dhathi de Com.
 Moradi Bestami.
 Ganwassî Khorassani : *il faisoit en un seul jour cinq cents vers. Il a maintenant plus de quatre-vingt-dix ans, & il disoit dans un de ses vers : Il y a déjà quarante ans que mes ouvrages sont au nombre de mille cinq cent cinquante volumes.*
 Alafek Tebrizi, marchand de musc.
 Sahabi.
 Scheïkh Fakhreddin Ahmedbakhchisch de Semnan.

LIVRE VI.

Des Turcs & de leurs Poètes,

F.^o 118 recto.

Émir Nédhameddin Mir Ali-schir.
 Scheïk Nédhameddin Ahmed So-haïli, mort en 928 (1521-2).
 Mir Mohammed Salih.
 Ahéni, contemporain du sultan Hossain-mirza.
 Émir Hossain Djélaïri, mort en 925 (1519).
 Youssouf-beg, Schiite & bon poète turc & persan.
 Khayali, mort à Cazwin en 951 (1544-5).
 Mir Doust Taromi, bon calculateur & habile écrivain.
 Mir Ali-schah, mort en 938 (1531-2).
 Mir Macbouli, Turc d'origine, surnommé Comi, parce qu'il résidoit à Com.
 Hémami.
 Moulana Tofaïli Abdal.
 Nigahi.
 Amini, tué par des voleurs en 950 (1543-4).
 Djédidi, mort en 939 (1532-3).
 Habibi Scharki.
 Souïni Turcoman, de la famille d'Ac-coyunlu.

LIVRE VII.

Des personnages, soit arabes, soit persans, célèbres par leurs bons mots,

F.^o 126 verso.

Ser-dester Awam Ahmédi.

Qq ij

HISTOIRE
 DES POÈTES
 PERSANS.

Cassém Carbnéwaï.

Moulana Kermani.

Estanouri.

Sakéni Comi, fils d'Ansari.

Kélimi Diwaneh.

Sohaïli Kéleh - bez , c'est-à-dire ,
marchand de tripes cuites à Caz-
win.

Hossain Mouschtaki de Schiraz.

Pehléwan Mohammed Yétim Mef-
chhédi.

Ousta Schodja.

Léwendi Cossa-khan de Roudjerd ,
dans le territoire d'Hamadan.

Schétaïi , fils de Léwendi.

Kéléwi Ali.

Hadji Roufchéni Bagdadi.

Schahwerdi , fils de Sultan Ali
Pildari Sebzvari.

Mohammed Assar de Cazwin.

Oustad Schah-couli de Com.

Cardasch. Hossaini Forousch de
Tebriz.

Moulana Gayatheddin Bagbani.

Macfoud Bénaber , fils d'Abdal-
sélam l'architecte.

Moulana Div Tabassi.

Ousta Cassém , faiseur d'arcs , de
Hérat.

Mahmoud Zéhighiri.

Mirzadeh Hossain , fils de Nedjfi.

Diwaneh Nakkasch de Tebriz.



* القصائد السبع المعلقة

LES SEPT MOALLAKAS,

Manuscripts arabes, numérotés 1415, 1416 & 1455.

CES trois manuscrits contiennent les poèmes arabes, connus sous la dénomination de *Moallakat*. Les deux premiers ne renferment que le recueil ordinaire des sept Moallakas, avec les commentaires de Zouzéni. Dans le troisième, le recueil des Moallakas est composé de neuf poèmes, & l'on trouve en outre dans le même volume deux autres poèmes qui ne font point partie de ce recueil : j'entrerai dans un détail particulier sur ce manuscrit, lorsque j'aurai rendu compte des premiers.

Le manuscrit numéroté 1416, de format *in-4.*, contient 148 feuillets ; il a été écrit en l'année 982 de l'hégire 1574 de J. C. par Rébia ben-Soleïman, qui l'a fini le sixième jour de moharram. Il porte pour titre, '*Scharh alkafaïd alféba*, &c., c'est-à-dire, *commentaire sur les sept poèmes*, par le cadhi & l'imam Abdallah alzouzéni. L'écriture de ce manuscrit est très-lisible sans être belle ; il est précieux par son exactitude, & l'on ne peut douter que celui qui l'a écrit ne fût instruit & versé dans la lecture des poètes & des scholastes. Outre le commentaire de Zouzéni, cet exemplaire renferme plusieurs notes grammaticales ou historiques, écrites sur les marges, qui suppléent quelquefois à ce qui ne se trouve point dans le commentaire. Un autre avantage de ce manuscrit, c'est

* Alkafaïd alféba almoallakat.

que les voyelles sont presque toujours marquées sur le texte des poèmes.

L'exemplaire numéroté 1417, de même format que le précédent, contient 102 feuillets : le copiste, dont le nom est *Abdalbari albessatini*, dit qu'il a fini de l'écrire le dimanche 27 de schawal de l'année 1024 (19 novembre 1615) ; il est écrit très-lisiblement, mais la multitude des fautes que ce copiste a commises, tant dans le texte que dans les scholies, fait assez connoître qu'il avoit peu d'usage de la langue arabe, & qu'il n'entendoit que très-imparfaitement ce qu'il copioit. Malgré ces défauts, cet exemplaire fournit quelques bonnes variantes, & peut servir à corriger le petit nombre de fautes qui se sont glissées dans le premier, & à faciliter la lecture des textes où l'on éprouve quelques difficultés.

Le recueil des Moallakas contenu dans ces deux manuscrits, est composé de sept poèmes, que l'on désigne ordinairement sous ce nom, & dont les auteurs sont Amriolkaïs, Tarafa, Zohaïr, Lébid, Amrou, Antara & Hareth, ce que j'observe à dessein, parce que, suivant la remarque de D'Herbelot, il y a des exemplaires qui substituent d'autres poèmes à quelques-uns de ceux que je viens de nommer. Ces poèmes sont rangés, dans les deux manuscrits que j'examine, suivant l'ordre que j'ai indiqué. La seule différence que l'on observe entre ces deux exemplaires, c'est qu'ils ne sont pas d'accord sur le nombre des vers dont chacun de ces poèmes est composé ; mais cette différence ne vient que de ce que ceux qui les ont écrits se sont permis d'insérer dans leurs copies des vers qu'ils trouvoient dans d'autres exemplaires, mais qui n'étoient point dans celui sur lequel le commentateur avoit travaillé. Et en effet, les vers qui se trouvent dans un de nos manuscrits, & qu'on ne lit point dans l'autre, ne sont accompagnés d'aucune scholie ; ce qui prouve qu'ils ont été ajoutés au travail de Zouzéni, & que ce scholiaste ne les a point connus. Après avoir comparé ces deux

manuscrits avec l'exactitude la plus scrupuleuse, je me suis assuré qu'ils sont entièrement d'accord sur le nombre des vers expliqués dans le commentaire ; j'ai observé seulement que dans le numéro 1417 il manque un vers dans un endroit du poème d'Antara , & trois dans un autre. Cette omission vient certainement de la négligence du copiste , qui a été trompé par la ressemblance de ces vers avec les précédens ou les suivans : ils existoient dans l'exemplaire de Zouzéni , puisqu'on les trouve accompagnés de scholies dans le manuscrit numéroté 1416.

En comparant le texte de ces manuscrits avec celui que M. Jones a fait imprimer en caractères vulgaires , à la suite de sa version angloise des Moallakas , on y remarque un grand nombre de variantes : on voit aussi, dans cette édition, des vers entiers qui ne sont point dans les manuscrits que j'examine, & réciproquement quelques-uns des vers de ces manuscrits ne se trouvent point dans l'édition angloise. Quelquefois aussi les vers sont rangés dans un ordre tout différent, ce qui se remarque sur-tout dans le poème de Hareth. Ce défaut d'uniformité est très-commun dans les différentes copies des poésies arabes & persanes ; il vient sans doute de ce que la plupart de ces poésies ont été mises par écrit par différentes personnes qui les avoient entendu réciter , mais qui n'avoient sous les yeux aucun original : il pouvoit arriver aisément qu'on oubliât quelques vers , ou que l'on en ajoutât d'autres qui n'appartenoient point au poème dans lequel ils se trouvent insérés. C'est ainsi que dans nos deux manuscrits , & dans l'édition de la Moallaka d'Amriolkaïs , donnée à Leyde en 1748 par M. Lette , on trouve quatre vers qui n'existent point dans d'autres exemplaires , & notamment dans l'édition de M. Jones & dans le manuscrit dont je rendrai compte tout-à-l'heure. Zouzéni , dans son commentaire , remarque que ces quatre vers ne se trouvent point dans le plus grand nombre des copies des Moallakas , & qu'on les attribue ordinairement au poète Téabbat-scharra. Quant

aux variantes qui concernent l'ordre des vers, on a d'autant moins sujet d'être surpris du peu d'accord des manuscrits à ce sujet, que l'on peut très-souvent, dans les poésies des Arabes & des Persans, transposer un ou plusieurs vers, sans déranger l'ensemble du poème ni en altérer le sens : rien n'est plus fréquent dans les poésies de Hafez. Mon intention n'est point de donner la notice de ces variantes, ce seroit le devoir d'un éditeur qui entreprendroit de publier le texte des Moallakas. Une édition complète de ces poèmes ne pourroit qu'être très-agréable aux amateurs de la littérature orientale. Il est vrai que M. Jones a fait imprimer le texte, comme je l'ai déjà dit, à la suite de sa traduction angloise, publiée à Londres en 1782 ; mais la difficulté de rendre dans nos caractères la valeur des lettres arabes, diminue beaucoup l'utilité de cette édition. Outre cette traduction angloise des sept Moallakas, nous avons encore une version latine de celle d'Amriolkaïs, publiée à Leyde en 1748, avec le texte arabe & les commentaires d'Ebn-nahas : celle de Tarafa a aussi été publiée à Leyde en 1742 par Reiske, avec des notes précieuses.

Je n'entrerais ici dans aucun détail sur la vie des poètes auteurs des Moallakas, & sur l'époque & le sujet de chacun de ces poèmes ; je n'ajouterois rien à ce qui en a été dit par Pococke, d'Herbelot, Jones, Reiske, Lette, &c., & à ce que j'en ai dit moi-même dans mon mémoire sur quelques monumens de l'histoire & de la littérature des Arabes avant Mahomet, où j'ai présenté des détails qui n'avoient point encore été publiés (*b*) ; il me suffit de rappeler ici que tous ces poèmes ont été composés, ainsi que je l'ai démontré, vers la fin du sixième siècle de l'ère chrétienne ou le commencement du septième.

Des différens commentateurs qui ont travaillé à éclaircir

(*b*) La seconde partie de ce Mémoire, où se trouve ce qui concerne les Moallakas, a été publiée dans le *Magasin encyclopédique*, 3.^e année, tome V, page 494 & suivantes.

le texte des Moallakas, il n'en est point dont le travail soit plus étendu que celui de Zouzéni (c). Cet écrivain, dont le nom entier est *Aboû-Abdallah Alhossain ben-Ahmed ben-Alhossain alzouzéni*, ne m'est connu que par le titre de ce commentaire, & d'Herbelot n'en dit rien de plus dans sa bibliothèque orientale. Les scholies de Zouzéni ne sont pas seulement utiles pour faciliter l'intelligence des Moallakas, elles servent encore à découvrir la signification primitive des racines arabes, & le rapport de cette première signification avec les significations subsidiaires ou métaphoriques : les difficultés grammaticales y sont discutées avec clarté ; & lorsque le commentateur propose plusieurs explications, il est rare qu'il ne décide lui-même le lecteur pour celle qui est la plus naturelle & la plus convenable. Il ne se contente pas d'expliquer les mots obscurs & de rendre raison de chacun en particulier ; il termine toujours ses notes sur chaque vers, par une explication suivie du vers entier. Si l'on donnoit une édition des Moallakas, il seroit très-avantageux d'y joindre, sinon le commentaire entier de Zouzéni, au moins un extrait de ce qu'il renferme de plus intéressant.

Le manuscrit numéroté 1455, vient de la bibliothèque de Colbert ; il est de format *in-4.º*, & contient quatre-vingts feuillets : il renferme, 1.º un poëme arabe intitulé *Lamiat alarab* ; 2.º les Moallakas, qui, dans ce recueil, sont au nombre de neuf ; 3.º un poëme arabe dont l'auteur est Obaïd ben-Alabras. Je rendrai compte d'abord de cette copie des Moallakas ; je passerai ensuite aux autres poëmes contenus dans ce volume.

Le recueil des Moallakas que l'on trouve dans ce manuscrit, porte pour titre : *Kétab takhmis almoallakat alséba*

(c) On peut en juger en comparant son commentaire avec celui d'Ebn-Nahas sur la Moallaka d'Amriolkaïs, publié par M. Lette,

Tome IV.

& avec celui de Tabrizi, dont M. Jones, qui s'en est servi pour sa version angloise, a fait graver une page qui est jointe à son édition.

R r

lilséid Mohammed altouffi, c'est-à-dire, les sept Moallakas, mises en stances de cinq vers par Mohammed altouffi. Ce titre n'est point celui que devroit porter ce recueil : il est même en contradiction avec ce que dit l'auteur dans sa préface. Cet écrivain, dont le nom est *Alaëddin Ali ben-Schemfeddin Mohammed altouffi*, dit qu'il a intitulé son ouvrage, *Mobarez alakran*, c'est-à-dire, *le vainqueur de ses rivaux* : il annonce qu'il s'est proposé d'appliquer les neuf poèmes célèbres connus sous le nom de *Moallakat*, à la louange de Mahomet & de ses compagnons, en les mettant en stances de cinq vers, & qu'il espère, par le mérite de ce travail, obtenir le pardon de ses péchés. On voit qu'il compte neuf Moallakas, au lieu que le titre n'en annonce que sept. Ceci est encore confirmé par ces mots qu'on lit à la fin du dernier des neuf poèmes contenus dans ce recueil : Ici finissent les neuf Moallakas, &c.

Alaëddin Ali, auteur de cet ouvrage, étoit fils de Schemfeddin Mohammed, & petit-fils d'Alridha (*d*). Outre les titres de *Schérif* & de *Seid* qui sont joints au nom d'*Alaëddin* & à celui de son père, & qui indiquent qu'ils descendoient de Mahomet, on lui donne encore les surnoms de *Moussawi*, *Hossaini* & *Touffi*. Ces surnoms prouvent que Ridha, aïeul de notre auteur, est l'Imam Ali Alkadhem, fils de l'Imam Moussa, descendant d'Ali par Hossain. Ali Alkadhem est le huitième des douze Imams ; il vivoit sous le khalifat d'Almamoun qui le déclara son successeur & lui donna le surnom de *Ridha* ; cette disposition d'Almamoun, qui faisoit rentrer la souveraineté dans la maison d'Ali, demeura sans effet, Ridha étant mort, du vivant même d'Almamoun, dans la ville de Tous, en l'année 203 (818). C'est en mémoire de cet Imam que les Persans ont donné à la ville de Tous le nom de *Meschhed Ali*, c'est-à-dire, *le lieu*

(*d*) D'Herbelot, au mot *Touffi*, parle d'un auteur nommé *Alaëddin Ali altouffi*, dont il y a quelques ouvrages dans la bibliothèque na-

tionale, mais cet auteur est postérieur de beaucoup à celui dont il est ici question.

de la mort d'Ali. Le tombeau de cet Imâm est le pèlerinage le plus célèbre de toute la Perse.

LES SEPT
MOALLAKAS.

Le manuscrit que j'examine porte pour date l'année 993 (1585) ; mais Derwisch ben-Ali qui l'a écrit, remarque que l'exemplaire sur lequel il a fait cette copie, étoit daté de l'année 655 (1257). On voit par-là que ce manuscrit est précieux pour le texte des Moallakas, puisque, quoique assez moderne, il représente un exemplaire écrit dans le milieu du septième siècle de l'ère musulmane, & par conséquent beaucoup plus ancien que les deux autres, que possède la bibliothèque nationale. D'ailleurs il a été collationné sur une autre copie, & on a marqué les variantes en marge.

Après les sept poèmes qui forment ordinairement le recueil des Moallakas, & qui sont rangés ici dans l'ordre suivant : Amriolkais, Tarafa, Zohair, Lébid, Antara, Hareth & Amrou, on en trouve deux autres, dont les auteurs sont Ascha & Nabéga. A la fin du poème d'Amrou, on lit en marge : C'est ici la dernière des Moallakas ; mais il est évident que cette note n'appartient point à l'auteur, & qu'elle a été ajoutée soit par le copiste, soit par quelque autre, dans un temps où l'on n'étoit plus accoutumé à compter que sept Moallakas.

Pour se former une idée juste du travail d'Alaëddin, il faut observer que dans le genre de poésie nommé par les Arabes *Kassida* (& les Moallakas sont de ce genre, ainsi que la plus grande partie des poèmes arabes), chaque vers est composé de deux hémistiches, & peut même être regardé plutôt comme un distique que comme un seul vers. Ces deux parties ont ordinairement la même mesure, mais la dernière seulement est assujettie à la rime ; cette rime est toujours la même depuis le commencement du poème jusqu'à la fin. Le premier vers est le seul dont le premier hémistiche se termine par la même rime qui doit régner tout du long de la pièce. L'auteur de cet ouvrage a fait précéder chaque vers des Moallakas, de trois hémistiches ou demi-vers, qui ont la même mesure que

R r ij

ceux du poëme original, & riment tous avec la première partie du vers qui les suit. Pour mieux faire comprendre ceci, je prendrai pour exemple les deux premiers vers de la Moallaka d'Amriolkaïs : voici d'abord ces deux vers tels qu'ils sont dans le poëme original :

قفا نبكي من ذكرى حبيب ومنزل
بسقط اللوي بين الذحول فحول
فتوضح فالمقراة لم يعف رسمها
لما نسجتها من جنوب وشمال

c'est-à-dire, « Arrêtez, chers camarades ; pleurons à la
» mémoire d'une amante, au souvenir de cette tente qui
» étoit dressée au pied d'une colline sablonneuse entre
» Dhohoul & Hawmel.

» Entre Toudhih & Almicrat ; le souffle de l'auster &
» des aquilons, qui tour-à-tour ont sillonné la surface des
» sables, n'a point encore effacé les vestiges de son habi-
» tation ».

Voyons maintenant de quelle manière l'auteur a appliqué ces deux vers à l'éloge de Mahomet.

خليتي لو ان الغواية تبجلي
سالتك بالعارض المتهلل
لمجد رسول الله في الحسب الجلي
قفا نبكي من ذكرى حبيب ومنزل
بسقط اللوي بين الذحول فحول

مزايا بني الزهراء وفر قسمها
 من الله حتي ليس يمكن قسمها
 وفي شرقها والغرب يعرف قسمها
 فتوضح فالمقراة لم يعرف رسمها
 لما نسجتها من جنوب وشمال

c'est-à-dire, « Chers camarades, si la tristesse & le remords
 » de mes erreurs passées étoient entièrement dissipés, je
 » vous exhorterois, avec un visage gai, à chanter les
 » louanges de l'apôtre de Dieu, dont la gloire brille d'un
 » éclat que rien n'obscurcit; mais arrêtez, pleurons à la
 » mémoire d'une amante, au souvenir de cette tente qui
 » étoit dressée au pied d'une colline sablonneuse, entre
 » Dhohoul & Hawmel.

» Les enfans de Fatima ont reçu en partage, de la main
 » du Seigneur, des vertus & des avantages innombrables,
 » & ils ne peuvent en être dépouillés. La splendeur de cet
 » astre brillant se fait également reconnoître à son aurore
 » comme à son couchant, à Toudhih & à Almicrat. Le
 » souffle de l'auster & des aquilons, qui tour-à-tour ont
 » sillonné ces collines sablonneuses, n'a point effacé les
 » traces de leur habitation ».

Telle est la marche de cet ouvrage, dans lequel cependant on trouve un assez grand nombre de vers qui n'ont point été mis en stances, soit parce que l'on ne pouvoit les séparer des vers précédens ou suivans, soit pour quelques raisons qui tiennent aux règles de la prosodie, & dont l'auteur fait mention, dans la préface, en termes obscurs.

Les deux poèmes d'Ascha & de Nabéga qui sont joints ici aux Moallakas, ne le cèdent point en antiquité aux autres poèmes de ce recueil. Ascha, dont le vrai nom est

Maïmoun ben-Kaïs, vivoit sous le règne de Khofrou Parwiz, vers la fin du sixième siècle ou le commencement du septième ; il pouvoit être mort avant les premières années de la prédication de Mahomet. Son poëme a soixante-quatre vers, & commence ainsi :

ودّع هريرة أن الركب مرتحل
وهل تطيق وداعا إليها الرجل

Le poëte suppose que sa tribu est près de quitter le lieu où elle étoit établie, & qu'il est contraint à se séparer de sa maîtresse, qu'il désigne sous le nom de *Horaira* : il se demande à lui-même comment il pourra se résoudre à quitter cette belle, dont il peint les charmes & la beauté ; il vante sur-tout son extrême délicatesse, la mollesse de sa démarche, la finesse de sa taille ; il la compare à un jardin situé au milieu d'une plaine aride, & dont la riche verdure, entretenue par des eaux abondantes, contraste avec la sécheresse des lieux qui l'environnent. Au milieu de ce jardin, une fleur entourée d'une ceinture de toutes sortes de plantes, & parée du même éclat qu'un astre qui s'élève sur l'horizon, semble recevoir les rayons du soleil avec un sourire gracieux. Le poëte se plaint ensuite de la bizarrerie du sort, qui a uni sa maîtresse à un époux qui n'a pour elle que du dédain, & qui se livre à d'autres amours : il peint l'inquiétude & les craintes qui s'opposent à ses vœux ou qui troublent ses plaisirs. De là il passe à des sujets plus graves ; il fait la description d'une solitude affreuse qu'il a traversée sans craindre la fatigue ni les dangers ; il invite ses compagnons à fixer leurs regards sur un nuage, au milieu duquel il voit la foudre éclater ; il préfère cette vue à tous les plaisirs, aux jeux & au vin, mais déjà plongés dans l'ivresse, ils n'y font aucune attention. Pour lui il suit des yeux la route que le nuage parcourt, & nomme tour-à-tour les collines sur lesquelles il décharge ses eaux. De-là il prend occasion de

rappeler les guerres injustes que les ennemis de sa tribu lui ont suscitées, & compare leurs efforts à ceux d'une chèvre sauvage qui frappe de la corne contre un rocher, & qui se blesse sans pouvoir entamer la roche insensible ; il retrace le souvenir des victoires qui ont illustré sa tribu, & menace ses ennemis de tirer vengeance de leurs attaques, & d'expié par leur sang celui qu'ils ont injustement répandu.

Nabéga, surnommé *Aldhobyani*, étoit contemporain d'Ascha; le vrai nom de ce poète est *Amrou ben-Moawia*; il vécut à la cour de Hareth, roi de Gassan, qui fit la guerre à Mondar, roi de Hira, sous le règne de Nouschirwan. Il intercéda même dans cette occasion pour quelques Arabes de la tribu d'Assad, qui avoient été faits prisonniers, & obtint leur liberté. On trouve aussi dans Ebn-Kotaïba quelques vers de Nabéga adressés aux enfans de Hareth.

Le poème de Nabéga est composé de cinquante vers. Il commence par ces mots :

يا دارمئة بالعليا فالسند
اقوت وطال عليها سالف الابد

Le poète exprime d'abord les sentimens dont il est affecté en passant près du lieu où demouroit autrefois Mayya son amante. En vain il cherche dans ce séjour celle dont la société faisoit son bonheur; il n'aperçoit plus que de légères traces de son habitation, que le temps a presque entièrement effacées : il s'exhorte à renoncer au souvenir des plaisirs dont le sort l'a privé pour toujours, & à poursuivre sa route sur un chameau dont il fait la description suivant l'usage des poètes arabes. Monté sur ce chameau, il ira trouver Noman, ce héros qui n'a point de semblables parmi les mortels. Il n'en est aucun qui mérite de lui être comparé, si ce n'est le sage Salomon, qui reçut de Dieu le pouvoir de purifier la terre de toute iniquité, & de soumettre les génies qui avoient bâti Palmyre dans

le désert, &c. Vers la fin de son poëme, Nabéga témoigne qu'il est informé qu'Abou-Cabous a menacé d'attenter à sa vie; mais il ne craint rien du rugissement de ce lion. Cet Abou-Cabous est le même que Noman, dont il fait, quelques vers auparavant, un éloge magnifique. C'est Noman ben-Mondar, surnommé *Abou-Cabous*, roi de Hira, qui fut mis à mort par Khofrou Parwiz. Nabéga a donc vécu sous le règne de Khofrou Nouschirwan, & jusqu'à celui de Khofrou Parwiz.

Les deux poëmes d'Ascha & de Nabéga me paroissent mériter une place parmi les Moallakas, si l'on donne une édition de ces poëmes. Je ne dissimulerai pas cependant qu'il seroit très-difficile de traduire ces poëmes, & sur-tout celui de Nabéga, sans le secours de quelque autre manuscrit & d'un commentaire. On sait que, parmi les Orientaux même, il en est peu qui pussent se passer du secours d'un scholiaste pour l'intelligence des poëmes anciens.

Outre le recueil des Moallakas contenu dans le manuscrit dont je rends compte, on y trouve encore, comme je l'ai dit au commencement de cette notice, deux poëmes arabes. Le premier, qui est placé avant les Moallakas, est le poëme connu sous le nom de *Lamiat alarab*. Le nom de *Lamiat* est commun à plusieurs poëmes, dont tous les vers sont terminés par la lettre *l*, que les Arabes nomment *lam*. On appelle celui-ci *lamiat alarab*, lamiat des Arabes, pour le distinguer du poëme de Tograï, nommé communément *lamiat aladjam*, ou lamiat des Persans, parce que Tograï, qui en est auteur, étoit Persan d'origine. Le poëme intitulé *Lamiat alarab*, a pour auteur un poëte arabe, nommé *Schanfari*, & non *Schafari*, comme le nomme d'Herbelot. Ce poëte, ainsi que nous l'apprend une courte préface qui est à la tête de son poëme, étoit de la tribu d'Azd. Son nom signifie un homme qui a les deux lèvres très-grosses. Schanfari avoit juré de faire mourir cent Arabes de la tribu de Sélaman. Lorsqu'il en rencontroit quelqu'un, il lui crioit de loin, en tenant sa flèche sur son arc, à tes yeux,

yeux, & le frappoit en effet au lieu qu'il avoit désigné. Il en avoit déjà tué quatre-vingt-dix-neuf quand il fût pris par ses ennemis, qui cherchoient depuis long-temps l'occasion de se venger. Lorsqu'ils l'eurent tué, un d'entre eux passant auprès de son crâne qui étoit demeuré sur la terre, lui donna un coup de pied; mais une esquille du crâne lui étant entrée dans le pied, il mourut de cette blessure: sa mort compléta le nombre de cent que Schanfari avoit juré de faire périr. Cette anecdote, & le poème même de Schanfari, me persuadent que ce poète vivoit avant Mahomet; car l'établissement de la religion musulmane apporta un grand changement dans les mœurs primitives des Arabes, & adoucit leur férocité.

Ce poème est composé de soixante-huit vers, & commence par ces mots:

اقيموا بني امي صدور مطيكم
فاني الي قوم سواكم لاني

Ce poème est accompagné de notes très-courtes, écrites sur les marges & dans les interlignes, qui, malgré leur brièveté, suffisent pour en déterminer le sens, à quelques vers près qui présentent de grandes difficultés. Je n'en donnerai ici qu'une courte analyse.

Le poète commence par protester qu'il va quitter le commerce des hommes & se retirer dans quelque solitude éloignée, où il ne sera point exposé à l'injustice & aux effets de la haine: le loup, l'hyène & le léopard suppléeront pour lui à la société des humains; il ne craindra point qu'ils révèlent ses secrets ni qu'ils se séparent de lui pour des fautes légères. Toujours le premier lorsqu'il faut marcher au combat, le dernier quand il s'agit de partager le butin, la noblesse & la générosité de sa conduite l'élèvent au-dessus de ses compagnons; mais leur ingratitude

Tome IV.

S f

LES SEPT
MOAL-
LAKAS.

lui fera supporter leur séparation avec joie : la compagnie favorite , c'est un cœur brave , un arc choisi , un glaive étincelant. Le poëte relève ensuite la générosité , la bravoure , la patience avec lesquelles il supporte la faim & la soif , la fatigue & les périls des voyages ; il emploie plusieurs allégories prises des qualités que les Arabes estiment le plus dans le chameau , ou des vices qui diminuent le prix de cet animal. On trouve aussi dans cet endroit la peinture d'un loup affamé qui cherche une proie pour assouvir sa faim. En vain il a parcouru toute la solitude , il a erré dans le fond des vallées , au bord des ruisseaux : frustré de son espoir , il pousse des hurlemens affreux ; les loups qui font leur demeure dans les lieux d'alentour , lui répondent par de semblables cris. A ces plaintes inutiles succède enfin le silence. Le poëte emploie ensuite , pour relever son agilité & la vitesse de sa course , une comparaison prise des oiseaux que les Arabes nomment *cata* , qui volent en troupes , & dont les cris annoncent qu'ils aperçoivent au loin une source d'eau. Il dit qu'il devance le vol de ces oiseaux , & qu'il se désaltère avant eux au ruisseau que leurs cris & la direction de leur vol lui ont indiqué. Il peint l'empressement avec lequel ces oiseaux fondent de toutes parts autour de celui qui marche à leur tête & leur sert de guide , lorsqu'il s'est abattu sur le bord d'un fossé rempli d'eau. Ensuite le poëte rappelle tous les maux que le sort lui a fait endurer , & qui se sont succédés avec autant & plus d'exactitude que les accès d'une fièvre qui revient à des jours réglés : mais aussi constant dans l'adversité que modeste dans le bonheur , il a supporté l'un & l'autre avec une égale fermeté d'ame. Au milieu de la nuit la plus froide , armé de son arc & de ses flèches , il a porté l'épouvante dans la demeure de ses ennemis ; il a rendu les femmes veuves & les enfans orphelins ; & avant que les ténèbres commençassent à se dissiper , il s'étoit déjà retiré. Au lever de l'aurore , les habitans des lieux voisins se sont demandé les uns aux autres quelle étoit la cause du tumulte qui avoit

troublé leur repos : Nous avons , se disoient-ils , entendu les cris de nos chiens durant la nuit , & nous nous sommes dit : Sans doute c'est un loup ou une hyène qui court à la faveur des ténèbres. Après un instant de bruit , nos chiens se sont endormis , & nous avons pensé que les cris que nous avions entendus étoient ceux d'un épervier ou de quelque autre oiseau épouvanté par une frayeur subite. Si ces cris étoient ceux de quelque mauvais génie , il auroit sans doute laissé des traces de sa méchanceté ; si ce sont ceux d'un homme , on n'en a jamais entendu de semblables. Ainsi que la froidure de la nuit , la chaleur du jour le plus ardent ne l'arrête point , lors même que Sirius verse ses feux avec plus d'abondance. Le poète emploie les derniers vers à célébrer les soins généreux qu'il prodigue à ses hôtes , l'intrépidité avec laquelle il traverse les déserts les plus affreux , son agilité pour gravir les montagnes escarpées , au milieu des chamois & des chèvres sauvages , qui se rassemblent autour de lui & semblent le prendre pour un animal de leur espèce.

La note qui est à la fin de ce poème , fait connoître qu'il a été écrit par Derwisch ben-Ali en l'année 992 (1584).

Il me reste à dire un mot du poème qui se trouve placé dans ce manuscrit , après le recueil des Moallakas : il a pour auteur Obaïd ben-Alabras , qui , ayant eu un songe pendant la nuit , prononça ce poème à son réveil , quoiqu'il n'eût jamais fait auparavant aucun ouvrage de poésie. Il a quarante-huit vers , & commence ainsi :

أقفر من أهله ملحوب
فالقبطيات فالذنوب

Obaïd ben-Alabras fut mis à mort par Noman , surnommé *Abou-Cabous* , roi de Hira , contemporain de Khofrou Parwiz , parce que ce poète , qui ignoroit que ce prince regardoit certains jours comme malheureux , avoit

Sf ij

eu l'imprudence de venir le trouver dans un de ces jours pour lui réciter des vers qu'il avoit faits en son honneur (e). L'écriture de ce poëme est très-négligée ; d'ailleurs les points voyelles ne se trouvent que sur un petit nombre de mots , ce qui en rend la lecture très-difficile , & il n'est accompagné d'aucune note. Derwisch ben-Ali marque , à la fin , qu'il l'a écrit en l'année 995 (1586-7) , & qu'il l'a confronté avec un exemplaire daté de l'année 559 (1163-4).

(e) Voyez *Monumenta ant. hist. Ar.* , pag. 197.



* کتاب یمنی

HISTOIRE

DE

YÉMINEDDOULA MAHMOUD,

FILS DE SÉBECTÉGHIN,

*Traduite de l'Arabe en Persan, par Albouschéref
Nassih Monschi, Djerbadécani;*

*Manuscrit persan numéroté 66, in-fol. de 72 feuillets,
y compris la table.*

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

L'OUVRAGE arabe dont ce manuscrit contient la traduction en langue persane, est très-estimé dans l'Orient; il porte le nom de *Yémini*, parce qu'il contient la plus grande partie de l'histoire du règne du sultan Yémineddoula Mahmoud, fils de Sébectéghin. On l'appelle aussi quelquefois *Tarikh Otbi*, ou histoire d'Otbi, du nom de son auteur Aboulnafr Mohammed ben-Mohammed aldjabbar alotbi. Il paroît qu'il appartenait à la famille d'Otba, qui avoit possédé de grandes dignités dans l'empire des Samanides. Il y a lieu de croire qu'Otbi écrivoit du vivant du sultan Mahmoud, car il ne conduit pas son récit jusqu'à la mort de ce prince, arrivée en l'année 428 (1036-7). Hadji Khalfa en parle en deux endroits de son ouvrage, aux mots *Tarikh Otbi & Yémini*: mais dans l'un & l'autre

* Ketab Yémini.

endroit, le copiste a omis l'année de la mort de cet écrivain. L'ouvrage d'Otbi est écrit, suivant le témoignage de Hadji Khalfa, d'un style très-élégant, & a été commenté par plusieurs savans (a) : il se trouve dans la bibliothèque publique de l'université de Leyde (b) & dans celle de Raghîb Pascha à Constantinople. Il paroît que l'on trouve aussi dans cette dernière un commentaire sur l'histoire d'Otbi (c).

Cette traduction en langue persane, a pour auteur Aboulschéref Nassih ben-Dhafar ben-Saad almonschi aldjerdécani. Cet écrivain, natif de Djerbadécan (d).

(a) Voici le passage de Hadji Khalfa. *Yémini* : Histoire de Yémineddoula Mahmoud, fils de Sébectéghin, composée par le poète Aboul-nafr Mohammed, fils de Mohammed aldjabbar alorbi, qui mourut en l'année Il commence par ces mots : Louange à Dieu qui est pur, &c.

Ce livre contient l'histoire de ce prince & des Khorasmiens ; elle est écrite d'un style élégant & en des termes choisis. Plusieurs savans se sont occupés à faire des commentaires sur cet ouvrage. De ce nombre sont Medjeddin alkermani, le savant Kassef, fils d'Alhossain alkhwarezmi, mort en l'année 555, Tadjeddin Issa, fils de Mahmoud, Hibateddin Abou-Abdallah, Mahmoud, fils d'Omar almendjani alnischabouri, mort en, qui a intitulé son ouvrage, *Bessatin alfohdala, ouriahin alokala*, & Aboulmaran Aïtania. Ce dernier y travailloit dans la ville de Tebriz en l'année 701. Son ouvrage commence ainsi : Louange à Dieu, qui mérite d'être loué pour les bénédictions & les biens innombrables, &c. Il dit qu'il a consulté cinq commentaires ; qu'il en a pris tout ce qui lui a paru utile, & y a fait beaucoup d'additions importantes. Il présenta ensuite son travail à son maître, le

célèbre Kotbeddin Schirazi, qui l'approuva. Dans la suite Kotbeddin l'engagea à y joindre le texte : il ne jugea pas à propos de le faire ; mais ayant extrait du texte ce qu'il y avoit de plus important, il joignit à chaque mot l'explication nécessaire, de manière qu'on ne pouvoit distinguer le texte du commentaire, & qu'ils formoient ensemble un tout bien uni. Il fit ce travail sur l'ouvrage entier d'Otbi à Tebriz en 721. Le *Yémini* a été traduit en Persan par Aboulschéref Nassih, fils de Djafar aldjerdécani, mort en

(b) Le titre arabe est mutilé dans le catalogue de cette bibliothèque, & celui qui l'a traduit a transformé, par une erreur grossière, Yémineddoula Mahmoud, prince Gaznévide, en un roi de l'Arabie heureuse. *Voy. le Catal. de cette bibl., p. 481, n. 1772.*

(c) *V. Histor. priorum regum Pers. ex Mirkhond. pers. & lat. Viennæ 1782, p. 168. Litteratura Turchesca dell' Abbate Toderini, t. 2.*

(d) Djerbadécan, nommée aussi *Ghilpayéghan*, ville située entre Hamadan & Isphahan. *Voy. Histoire de Timour-bec, par Petis de la Croix, l. 2, ch. 60, & l. 3, ch. 27. Voyages de Thévenot, l. 2, ch. 2. Voyages de Tavernier, t. 1, p. 489, & Carte de la Perse par de l'Isle.*

ville de l'Irak adjémi, nous apprend lui-même dans quel temps & par quel motif il a composé cette traduction. Voici le précis de sa préface. Vers le commencement de l'année 582 (1186-7), la puissance des Seldjoukides étant entièrement ruinée, & l'Atabec Mohammed, fils d'Ildéghiz, qui étoit le soutien de cet empire, étant mort, un grand nombre de ses serviteurs levèrent de tous côtés l'étendard de l'indépendance. Chacun d'eux cherchoit à se former un établissement dans l'Irak, & s'étoit emparé de quelque place forte. Vingt ans environ se passèrent dans cet état d'anarchie : l'Irak fut dévasté, & les lieux les plus peuplés ne présentoient plus que le tableau d'une affligeante désolation. Cependant Olugh Barik, l'un des principaux officiers de la maison des Atabecs, leur étoit demeuré fidèle; & tant que durèrent ces troubles, il se tint renfermé dans la citadelle de Ferzin, se contentant du gouvernement qu'il possédoit. Il ne doutoit point que les serviteurs infidèles de la maison des Atabecs ne fussent un jour punis de leur ingratitude. En effet, Ighemisch ayant entrepris de faire rentrer cette famille dans tous ses droits, Aboubecr, fils de l'Atabec Mohammed Aboudjafar, & petit-fils d'Ildéghiz, parvint, avec son secours, à réduire sous son obéissance tout ce qui avoit appartenu aux Atabecs précédens. La tranquillité fut rétablie dans l'Irak, & les troupes de la Syrie, de l'Arménie, du Diarbegr, du Khorassan & du Khowarezm, qui s'étoient répandues dans ce royaume, furent obligées de se retirer & de renoncer à leurs projets ambitieux. Le lieu de la naissance d'Aboulschéref, c'est-à-dire, la ville de Djerbadécan, se trouvoit dans l'étendue du gouvernement d'Olugh Barik, & ce prince prenoit grand plaisir à venir chasser dans ce canton & y faisoit le plus souvent sa résidence. Un jour qu'il venoit l'honorer de sa présence, Aboulschéref pensa qu'il pourroit faire avantageusement sa cour à ce prince, s'il lui présentait quelque morceau d'histoire capable de l'intéresser & d'occuper agréablement ses loisirs. Il fit part de son projet a

KÉTAB
YÉMINI.

Aboulcassém Ali ben-Mohammed ben-Abou-hanifa, vizir d'Olugh Barik, & lui demanda la permission de l'exécuter. Ce ministre lui conseilla de choisir l'ouvrage d'Otbi, nommé *Ketab Yémini*, comme un écrit qui renfermoit dans un volume peu considérable un morceau d'histoire important, & dont on pouvoit tirer d'utiles leçons. Il lui représenta que ce travail pouvoit procurer deux avantages : qu'il apprendroit en premier lieu, au prince auquel il le destinoit, à connoître les vicissitudes de la fortune, & du temps, qui détruit tout, excepté une réputation fondée sur la vertu, & à acquérir ce trésor précieux ; qu'en second lieu il lui feroit sentir quel cas les princes doivent faire des gens de lettres : qu'il y verroit qu'après un espace de près de trois siècles, on célébroit encore les grandes actions de Mahmoud, fils de Sébectéghin, & la gloire des Bouïdes, qui avoient accordé une protection éclatante aux hommes de lettres, tandis que la mémoire des Seldjoukides étoit périe avec eux, quoique l'empire de Mahmoud & celui des Bouïdes ne fissent qu'une petite portion des vastes états de la famille de Seldjouk ; & cela parce que les Seldjoukides avoient négligé de favoriser les gens de lettres & de reconnoître leur mérite.

Le traducteur parle ensuite de l'élégance du style de son original, & s'excuse de n'avoir pu atteindre à la même perfection : il ajoute que le temps où il écrit est bien différent de celui où les lettres fleurissoient sous la protection des Samanides & des Bouïdes ; & que sans les encouragemens du vizir dont il a parlé, l'étude seroit entièrement abandonnée. Il rapporte ensuite des vers qu'il avoit composés à sa louange, & dit qu'un des avantages qui honorent ce grand homme, est la connoissance profonde qu'il s'est acquise dans l'histoire ; & que malgré le grand nombre d'affaires dont il est accablé, ses momens de délassement sont entièrement consacrés à la lecture & à la société des gens de lettres. Quiconque, dit-il, vient à Caschan, qui est le lieu de sa résidence, & y voit les édifices qu'il a fait construire & les établissemens qu'il a formés par ses libéralités, les caravanséras,

caravanfêras, les bibliothèques, l'hôpital pour les malades, rempli de médicamens de toute espèce, & les distributions qui s'en font journellement aux pauvres, connoît aisément le mérite de ce grand homme, l'étendue de ses connoissances & de sa générosité. C'est par sa sagesse & sa prudence qu'Olugh Barik a régné, jusqu'à ce jour, paisible & heureux; & le vœu général de tous ceux qui vivent sous ses lois, est de le voir jouir encore long-temps d'une domination tranquille, & de vivre pendant une longue suite d'années à l'ombre de son gouvernement & de celui de ses descendans.

Otbi commence son histoire par le récit des premiers exploits de Nassireddin Sébectéghin, père de Mahmoud & premier fondateur de la puissance des Gaznévides. L'histoire de Sébectéghin est intimement liée à celle de l'Émir Nouh, prince Samanide, & des derniers souverains de cette dynastie. C'est pour cette raison que l'on trouve dans notre historien un récit très-circonstancié des principaux événemens du règne de Nouh & de ses successeurs. Après la mort de Sébectéghin, son fils Mahmoud, qui avoit eu beaucoup de part à ses conquêtes, ne tarda pas à se voir maître d'un empire très-vaste, dont Gazna étoit la capitale. Jaloux d'étendre encore sa domination, il porta ses armes dans l'Inde, & y soumit une étendue de pays immense. Otbi raconte en détail l'histoire de toutes ces conquêtes, & de quelques événemens étrangers à son principal objet qui sont arrivés sous le règne de Mahmoud. L'espace qu'embrasse cette histoire s'étend depuis les premières conquêtes de Sébectéghin jusqu'à l'année 409 (1018-9), & comprend environ quarante ans (e). Comme le récit d'Otbi n'embrasse que des faits qui se sont passés

(e) Otbi donne la liste des princes Samanides depuis Abou - Ibrahim Ismaïl, chef de cette dynastie, qui commença à régner en l'année 287 (900); mais il se contente de rapporter les noms de ces princes

& les époques du commencement & de la fin de leur règne, sans entrer dans aucun détail sur leur histoire; en sorte que cet article peut être regardé comme étranger à son ouvrage.

KETAB
YÉMINI.

de son temps, ou peu avant lui, & dont il a été témoin, j'ai pensé qu'il seroit utile d'en donner la substance (f). C'est ce que je vais faire en abrégant son récit & en retranchant tout ce qui me paroîtra moins important, sans supprimer néanmoins entièrement les faits qui sont déjà connus.

Sébectéghin vint pour la première fois à la cour des Samanides, sous le règne de Mansour ben-Nouh, à la suite d'Abou-Ishak Alptéghin (g), qui avoit la charge de commandant général des troupes du Khorassan. Sébectéghin exerçoit la charge de chambellan auprès d'Alptéghin, & avoit l'intendance sur toute sa maison. Alptéghin ayant été nommé gouverneur de la province de Gazna, Sébectéghin l'y suivit, & fut seul chargé de tous les soins du gouvernement tant que vécut Alptéghin. Après sa mort, les principaux officiers de sa maison élurent Sébectéghin pour lui succéder. Il réunissoit toutes les qualités nécessaires pour remplir dignement cette place, & il usa de son autorité à la satisfaction de tous ceux qui lui étoient soumis. Après avoir établi l'ordre dans toutes les parties de son gouvernement, il forma le projet de prendre les armes contre les infidèles; & étant entré dans l'Indoustan, il y fit de grandes conquêtes, détruisit les temples des idoles, abolit leur culte profane, y fit construire des mosquées, & y établit l'exercice de la religion musulmane.

La première conquête de Sébectéghin fut celle de Bost (h).

(f) L'ouvrage d'Otbi se trouve transporté presque en entier, d'après la traduction d'Aboulschéref, dans l'histoire de Nikbi ben-Masoud, dont j'ai déjà donné l'extrait. (*Man. persan de la Bibliot. nation.*, n.º 61: *Not. des Manus.*, t. 2, pag. 315.) J'ai comparé les deux manuscrits; & cette comparaison m'a été utile pour suppléer quelques omissions de copie, & corriger quelques fautes du manuscrit numéroté 66.

(g) Otbi cite ici un auteur plus ancien, nommé *Aboulhassan Khazen*.

(h) Bost, ville de la province de Ségestan, sur les confins du Zaboulistan. C'est, après Zarendj, la ville la plus considérable du Ségestan, suivant Hadji Khalfa. Elle est située sur la rivière de Hendmend: l'air de son territoire est très-bon & semblable à celui de l'Irak, & ses eaux sont pareilles à celles de l'Euphrate.

Togan , prince de Bost , ayant été dépouillé de sa souveraineté par un autre seigneur nommé *Baïtouz* , implora le secours de Sébectéghin pour chasser cet usurpateur , & s'engagea à lui payer un tribut annuel , à le servir dans la guerre toutes les fois qu'il en seroit requis , & à laisser un de ses fils à sa cour. A ces conditions , Sébectéghin consentit à le rétablir dans sa principauté : il s'avança avec ses troupes vers Bost , se rendit maître de la place & en chassa l'usurpateur. Comme Togan éludoit & retardoit , sous divers prétextes , le paiement de la somme qu'il avoit promise , Sébectéghin eut une conférence avec lui à ce sujet en présence de son armée. Togan répondit avec fierté aux reproches de Sébectéghin ; & passant des menaces aux violences , il lui blessa la main d'un coup d'épée. Sébectéghin , indigné , tira son épée ; il en porta un coup à Togan , & alloit lui en donner un second lorsque les troupes s'ébranlèrent de part & d'autre. Sébectéghin ordonna à ses troupes de ne faire aucun quartier à l'ennemi , & en moins d'une heure ils furent tous exterminés ou mis en fuite. Togan & Baïtouz se retirèrent dans le Kirman , & ne rentrèrent plus dans le territoire de Bost. Le plus grand avantage que Sébectéghin retira de cette conquête , ce fut d'attacher à son service le scheïkh Aboulfatah Bosti , qui avoit été secrétaire de Baïtouz. Instruit de son mérite , il le fit sortir de Bost où il étoit demeuré caché , & lui donna le même emploi qu'il avoit exercé auprès de Baïtouz. Aboulfatah conserva cette charge pendant toute la vie de Sébectéghin & dans le commencement du règne du sultan Mahmoud , comme on le voit par les lettres qu'il écrivoit pour annoncer les conquêtes de ce prince dans les provinces de son empire. Étant passé ensuite dans le pays des Turcs , il y mourut.

Sébectéghin , après s'être rendu maître de Bost , porta ses

Les mœurs de ses habitans ont aussi beaucoup de rapport avec celles des peuples de l'Irak : ses fruits princi-

paux sont des dattes , des prunes & des raisins excellens. *Hist. prior. reg. Pers. ex Mirkhond , p. 152.*

T t ij

KETAB
YÉMINI.

armes vers Cosdar (i), province limitrophe de son royaume. Le prince qui étoit maître de ce pays, se croyoit à l'abri de toute attaque, à cause des fortifications naturelles de ses places, & il jouissoit paisiblement de la fertilité de son territoire : mais Sébecléghin marcha avec une nombreuse armée vers Cosdar, s'empara de cette place & se rendit maître de la personne du prince. Il lui rendit ensuite la liberté & lui laissa le gouvernement de ce pays, à la charge de lui payer un tribut annuel, de faire graver son nom sur la monnoie, & de le faire nommer dans la Khotba.

Lorsqu'il se vit tranquille de ce côté, il porta ses armes dans l'Inde, & fit la guerre aux peuples de ce pays qui étoient infidèles. Il n'épargna ni peines ni fatigues, & réduisit sous son obéissance un grand nombre de villes & de places fortes de l'Inde sur lesquelles les étendards de la religion musulmane n'avoient point encore été arborés. Haïbal (k), roi de l'Indoustan, voyant que Sébecléghin lui avoit déjà enlevé une portion de ses états & étendoit tous les jours ses conquêtes, reconnut qu'il seroit bientôt dépouillé de tout son royaume s'il ne s'opposoit à ce torrent. Il rassembla donc les grands de son empire & une nombreuse armée, & il se mit en marche pour entrer dans les terres des Musulmans, & tirer vengeance des pertes qu'il avoit souffertes. Il avoit déjà passé le pays de Lamgan (l); & fier de la multitude de ses troupes, il croyoit marcher à une victoire

(i) C'est le même lieu qui est nommé *Custar* dans l'Hist. de Timur par Petis, l. 2, c. 46. Il est situé dans les montagnes d'Arrouchadje. Voy. la carte de Turquie, d'Arabie & de Perse par Buache, en 1770. Thévenot le compte au nombre des villes du Moultan. Voy. *des Indes*, l. 1, ch. 32. Voyez aussi la carte de l'Inde, de Rennel. Il en sera parlé dans la suite de cette histoire.

(k) Les manuscrits varient sur ce nom : on y lit tantôt *Haïbal*, tantôt *Hâinal*, & d'autres fois

Djibal, ce qui ne vient que de la position des points diacritiques. Alex. Dow, dans son histoire de l'Indoustan, le nomme *Jeipal* : il nomme aussi Alptéghin *Abistagi*, Sébecléghin *Subuctagi*, Togan *Tigha*, & Baïtouz *Bab Toor*.

(l) Lamgan : c'est le nom d'une ville qui fait partie de la province de Caſchmir. On la voit marquée sur la carte de Perse, publiée par de l'Isle en 1724. Voy. l'Hist. de Timur par Petis, l. 3, ch. 2.

assurée. Sébectéghin, instruit de son approche, se mit à la tête de son armée ; & étant sorti de Gazna , il s'avança vers l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent sur les frontières des deux empires : il se livra plusieurs combats très-sanglans , & l'on fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Mahmoud , fils de Sébectéghin , se signala en plusieurs de ces occasions. Cependant Haïbal envoya un ambassadeur à Sébectéghin pour traiter de la paix : il offroit de payer un tribut annuel & de donner à Sébectéghin autant d'éléphans qu'il en demanderoit , ainsi que des autres productions de son royaume. Sébectéghin étoit disposé à accepter ces conditions , mais son fils Mahmoud s'y opposa. L'ambassadeur étant retourné vers son prince sans avoir rien obtenu , il le renvoya de nouveau , & le chargea de déclarer à Sébectéghin que s'il refusoit de consentir à la paix par l'espoir d'un riche butin, il seroit trompé dans ses espérances, parce que les Indiens étoient déterminés à livrer aux flammes tout ce qu'ils possédoient , & à se donner mutuellement la mort plutôt que de tomber entre les mains du vainqueur. Sébectéghin , qui savoit bien qu'ils étoient capables d'exécuter ce projet , aima mieux leur accorder la paix , & vainquit la résistance de Mahmoud. Les conditions du traité furent que Haïbal paieroit , par forme de rançon , un million de pièces d'or (m) & cinquante chaînes (n) d'éléphans ; qu'il abandonneroit quelques villes & quelques citadelles de son royaume ; qu'il laisseroit pour otages plusieurs de ses parens & des principaux officiers de son armée , & que quelques officiers de Sébectéghin l'accompagneroient pour prendre possession des places qu'il devoit leur livrer. Les deux princes se séparèrent après s'être réciproquement engagés , par serment , à l'exécution de ce

(m) Il y a dans le texte de dinars royaux.... *dinar schahi*.

(n) *Marbit*. J'imagine que ce mot répond à une *paire*, mais ceci

n'est qu'une conjecture. Dans l'histoire de l'Indoustan d'Al. Dow, on lit *cinquante éléphans*.

traité. Mais à peine Haïbal avoit-il fait quelques journées de chemin, que manquant à la foi qu'il avoit jurée, il fit mettre dans les fers les officiers de Sébectéghin qui l'accompagnoient, comme par forme de représailles & pour sûreté de ses otages. Lorsque Sébectéghin eut reçu des nouvelles certaines de sa trahison, il reprit aussitôt les armes & rentra sur les terres de Haïbal, portant partout où il passoit le fer & le feu : il extermina les habitans & fit prisonniers les enfans & toute la jeunesse. Il s'empara de toute la province de Lamgan, l'une des plus peuplées de l'Indoustan, & soumit encore plusieurs autres provinces de ce royaume. Il détruisit par-tout les pagodes & les temples, fit bâtir à leur place un grand nombre de mosquées, & établit dans ces lieux l'exercice de la religion musulmane. Le bruit de ses victoires se répandit au loin & remplit de joie tous les Musulmans. Haïbal ne tarda pas à reconnoître sa faute & à se repentir de son infidélité : il appela du secours de tous côtés ; & ayant assemblé une armée de cent mille cavaliers, il s'avança vers les frontières des Musulmans. Sébectéghin marcha hardiment à sa rencontre ; & lorsqu'il fut près de l'ennemi, il se déguisa & alla lui-même reconnoître les forces & la disposition de l'armée des Indiens. La multitude de leurs troupes ne l'épouvanta point : il encouragea ses soldats ; & les ayant exhortés à bien faire, il leur ordonna d'attaquer l'ennemi successivement & par détachemens de cinq cents hommes qui se releveroient tour-à-tour. Ses troupes s'empresèrent d'exécuter ses ordres, & elles harcelèrent ainsi l'armée ennemie, jusqu'à ce que les Indiens s'étant tous ébranlés en même temps, l'armée de Sébectéghin marcha toute entière à leur rencontre. Les Indiens ne purent soutenir le choc de cette armée ; un grand nombre fut tué, & le reste se dissipa & prit la fuite en laissant un immense butin. Depuis cette victoire, les Indiens ne firent plus aucun effort pour rentrer dans cette province, de peur d'attirer les armes des Musulmans dans les terres plus reculées de leur empire, & Sébectéghin en demeura paisible possesseur. Un grand nombre

d'Afgans & de Khaladjes (o) qui y avoient leurs établissemens s'attachèrent à son service, & il les laissa jouir de ce qu'ils possédoient, à la charge de lui fournir cent mille cavaliers toutes les fois qu'il en auroit besoin pour quelque expédition.

Vers ce même temps, l'émir Ridha Aboulcassèm Nouh ben-Mansour, prince Samanide, appela Sébectéghin à son secours contre une armée de Turcs qui étoit entrée dans son royaume & l'avoit chassé de Bokhara, capitale de son empire. Sébectéghin n'hésita pas à lui accorder sa demande, & il ne douta point qu'en prenant la défense de l'héritier d'une maison illustre injustement dépouillé du patrimoine de ses ancêtres, il n'attirât sur lui & sur ses descendans la protection du ciel. Mais il faut reprendre ces événemens de plus haut & remonter au commencement du règne de Nouh.

L'émir Sédid Mansour ben-Nouh étant mort en l'année 365 (976), les grands du royaume lui donnèrent pour successeur, d'un consentement unanime, son fils l'émir Ridha Nouh ben-Mansour, qui étoit alors à la fleur de l'âge. Son premier soin fut de s'attacher tous les seigneurs & les principaux officiers du royaume par ses largesses, & il leur distribua les trésors que ses prédécesseurs avoient amassés. Aboulhassan Simdjour (p), commandant général des troupes du Khorassan, résidoit à Nischabour, & jouissoit d'une grande autorité. Nouh lui donna avis de son élévation à l'empire; & Simdjour, gagné par les largesses & par les promesses du nouveau prince, ne fit aucune difficulté de le reconnoître. Aboulhassan Otbi exerçoit la charge de grand vizir : sa sagesse & sa prudence entretenoient la paix au-dedans du royaume, & faisoient respecter au loin la puissance de son maître. L'émir Adhadeddoula lui-même, malgré sa fierté & l'étendue de ses états, respectoit

(o) Les Afgans sont les mêmes peuples que l'on connoît sous le nom d'*Agwans* ou *Ouganis*. Les Khaladjes sont, suivant d'Herbelot, au mot *Khalag'*, une tribu des

habitans du Turquestan.

(p) Ce nom étoit celui de la famille d'Aboulhassan; aussi est-il nommé tantôt *Simdjour*, & tantôt *fils de Simdjour*.

les ordres de la cour des Samanides; & quoiqu'il ne se soumit qu'à regret, il n'osoit cependant témoigner aucune résistance. La charge de grand chambellan étoit entre les mains d'Aboulabbas Tasch, qui s'en acquittoit à la satisfaction de tous ceux qui avoient affaire à lui, & qui avoit su gagner la confiance de tous les corps militaires. Le grand vizir, qui connoissoit son mérite, & qui d'ailleurs étoit plein d'affection pour lui, n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à son élévation. Tasch avoit d'abord été esclave d'Aboudjafar Otbi, qui l'avoit donné à l'émir Mansour ben-Nouh, à cause de ses rares talens. Aboulhassan Otbi, devenu grand vizir, le fit toujours monter de grade en grade, & il le mit enfin à la tête du palais du roi & des troupes de sa maison. Il donna la place de chambellan (q) à Faïk, qui avoit aussi commencé par être esclave dans la maison de Nouh, & avoit mérité la confiance de ce prince. Le commandement général des troupes fut conservé à Aboulhassan Simdjour, & ils concouroient tous ensemble à la paix & à la félicité de l'empire, lorsque la fortune fit germer les semences des malheurs qui devoient causer la ruine de la maison des Samanides.

La première cause de ces troubles fut l'affaire du Ségestan, & voici quelle en fut l'occasion. Khalaf ben-Ahmed, roi du Ségestan, voulant s'acquitter du pèlerinage de la Mecque en l'année 354 (965), donna le gouvernement de son royaume à Taher ben-Hossain son parent; mais Taher profita de son absence pour le dépouiller de ses états: il gagna l'affection des troupes, & s'empara des trésors de Khalaf & des places les plus fortes du Ségestan. Khalaf, de retour de son pèlerinage, eut recours à Mansour ben-Nouh, qui occupoit alors le trône des Samanides, & il

(q) On voit, par plusieurs endroits de cette histoire, qu'il y avoit à la cour de ces princes deux chambellans; le premier étoit appelé *hadjeb buzurk*, ou grand chambellan, &

le second portoit seulement le titre de *hadjeb*, ou chambellan. Tasch étoit donc, à cette époque, grand chambellan, & Faïk chambellan en second.

parvint,

parvint , avec le secours de ce prince , à rentrer dans ses états ; car Taher , instruit de sa marche , prit la fuite & se retira à Esféraïn (r). Khalaf étant entré sans aucune résistance dans sa capitale , congédia les troupes de Mansour ; mais il fut bientôt attaqué de nouveau par l'usurpateur , qui mit son armée en déroute & l'obligea à prendre la fuite & à se retirer à Badghiz (s). Il eut encore recours à Mansour , & ce prince lui accorda une armée nombreuse , avec laquelle il entra de nouveau dans le Ségestan. Taher étoit mort ; mais il avoit laissé un fils nommé Hossain , qui persistoit dans son usurpation , & qui s'étoit renfermé dans une place forte. Khalaf entreprit de l'y assiéger , & il se donna plusieurs combats , dans lesquels Hossain perdit beaucoup de monde. Il eut enfin recours à la clémence de Mansour , & obtint de lui l'oubli de tout le passé & un sauf-conduit pour se rendre à sa cour. Khalaf , demeuré possesseur de ses états , en jouit paisiblement pendant plusieurs années ; mais ensuite oubliant les bienfaits de Mansour , il négligea d'envoyer à la cour de Bokhara les tributs & les redevances ordinaires , & il n'eut aucun égard aux avis & aux représentations qu'on lui donna pour le ramener à son devoir. Comme il persistoit dans sa révolte , Hossain , fils de Taher , fut envoyé , avec une partie des troupes du Khorassan , pour lui faire la guerre. Hossain l'assiégea dans une place forte nommée *Ark* : mais malgré les efforts des assiégeans & les secours que le grand vizir Aboulhassan Oïbi leur envoyoit journellement , Khalaf se défendoit avec avantage , & le siège trainoit en longueur. Les assiégés faisoient de fréquentes sorties pendant la nuit , & ils lançoient sur les troupes de Hossain des cruches remplies de scorpions

(r) Ville du Khorassan , dépendante de Nischabour , & située à égale distance de cette ville & de celle de Djordjan. On la nomme aussi *Mihridjan* : son territoire est très-fertile , & l'air y est salubre &

agréable. *Hist. de Timur-bec par Petis*, liv. 2 , ch. 34. *Hist. prior. Reg. Pers. ex Mirkhond.* p. 154.

(s) Ville du Khorassan , sur la route de Hérat à Mérou-erroud.

& de reptiles venimeux qui les incommodoient beaucoup. Le siège de cette place duroit depuis sept ans, & n'étoit pas plus avancé que le premier jour ; & le mauvais succès de cette entreprise étoit aussi nuisible à la gloire du royaume qu'à la réputation des troupes du Khorassan. Aboulhassan Simdjour, témoin des fâcheuses impressions qui en résultaient, ne se mettoit nullement en peine d'y remédier & de les faire cesser. Cette négligence, qui annonçoit l'ingratitude la moins excusable & l'oubli des bienfaits dont il avoit été comblé par la famille des Samanides, déplut tellement à l'émir Nouh ben-Mansour, qu'il lui ôta sa charge pour la donner à Hossameddoula Tasch. Simdjour refusa d'abord de se soumettre aux volontés de son prince ; mais les réflexions qu'il fit sur les suites fâcheuses que pourroit avoir sa désobéissance, lui firent changer de résolution : il rappela l'envoyé, l'assura d'une entière soumission aux volontés de son maître ; & après l'avoir renvoyé comblé de présens, il sortit du Khorassan & se retira dans le Kouhestan pour y attendre les ordres de Nouh. Il ne tarda pas à recevoir l'ordre de se rendre dans le Ségestan, pour se mettre à la tête des troupes qui assiégeoient Khalaf & terminer cette guerre. Simdjour, qui avoit eu autrefois des relations d'amitié avec Khalaf, ne fut pas plutôt arrivé dans le Ségestan, qu'il lui fit représenter secrètement que c'étoit perdre le temps à des efforts inutiles, que de s'opiniâtrer à la défense d'une seule place, & qu'il valoit bien mieux profiter de l'affoiblissement du royaume & des troubles dont il étoit menacé. Il l'engageoit en conséquence à sortir de cette place & à se retirer ailleurs, afin que le siège étant levé, il pût employer ses troupes à quelque entreprise plus importante. Khalaf adopta ce conseil ; il sortit de la forteresse d'Ark & se retira dans celle de Tak. Simdjour entra ainsi dans la place avec les troupes du Khorassan ; il se hâta d'annoncer sa conquête à la cour & dans tout l'empire, & fit battre la monnoie & prononcer la khorba au nom de Nouh. Ensuite il reprit la route du Khorassan.

Cependant Hossameddoula Tasch, nommé à la place de

commandant général des troupes du Khorassan , s'étoit rendu à Nischabour , accompagné de Faïk & de plusieurs autres seigneurs de la cour de Nouh , & il s'étoit empressé de rétablir l'ordre le plus exact dans la perception & l'emploi des deniers publics & des impôts , & dans la distribution des grades & des emplois militaires. Vers ce même temps, Schemsalmaali Cabous , fils de Walschmèghir , & Fakhreddoula Aboulhassan Ali , prince de la famille des Bouïdes , étoient entrés dans le Khorassan , à la suite d'une bataille dans laquelle leurs troupes réunies avoient été mises en déroute par l'armée d'Adhadeddoula : car Adhadeddoula , sans respecter les dernières volontés de son père Rocnédoula , qui avoit partagé , avant de mourir , ses états entre ses trois fils , Adhadeddoula Abouschodja , Mouyadeddoula Bouya & Fakhreddoula Ali , étoit entré sur les terres de Fakhreddoula , & s'étoit emparé des provinces qui composoient son partage. Fakhreddoula , abandonné de ses troupes , qui avoient embrassé le parti de son frère , & connoissant le caractère violent d'Adhadeddoula , qui venoit de faire périr , peu de temps auparavant , Bakhtiar son cousin , prit la fuite , accompagné d'un petit nombre de ses gens , & se réfugia auprès de Schemsalmaali Cabous , prince du Dilem. Cabous le reçut avec bonté ; & sollicité par les deux frères de le remettre entre leurs mains , il refusa de se rendre coupable de cette lâche trahison. Son refus attira sur son royaume les armes de Mouyadeddoula. Il y entra , par les ordres de son frère Adhadeddoula , avec une nombreuse armée d'Arabes , de Turcs & de Dilémites , & dirigea sa marche vers le Djordjan (1),

(1) Djorjan : c'est le nom d'une rivière qui passe dans la province de Mazandéran , sur les frontières du Ghilan & se décharge dans la mer Caspienne. Elle donne son nom à une ville située entre Estéradad & Dahestan & au territoire de cette ville. Dans notre auteur , la ville est nommée plus ordinairement

Korkan , & la province Djordjan. Voy. *Hist. de Timur*, liv. 3, ch. 18 & 20. Il ne faut pas confondre Djordjan avec Djorjania ou Corcange , comme ont fait les éditeurs de l'extrait de Mirkhond , imprimé sous le titre de *Historia priorum Reg. Persarum , ex Mirkhondio*, p. 103.

ravageant tous les lieux par où il passoit jusqu'à Estéradad (*u*). Cabous se hâta de marcher à sa rencontre pour l'empêcher d'approcher de Korkan, capitale de ses états, & les deux armées en vinrent aux mains. Le combat fut sanglant, & les troupes de Cabous furent mises en déroute & s'enfuirent dans les forêts. Cabous entra dans une des places fortes de son royaume, prit les trésors qui y étoient renfermés; & abandonnant ses états, il vint chercher un asyle à Nischabour. Fakhreddoula vint le joindre par la route d'Esteva (*x*), & une grande partie de leurs troupes s'y rassemblèrent auprès d'eux: les princes fugitifs écrivirent à Bokhara, pour demander du secours à Nouh, & il donna ordre à Hossameddoula de les traiter avec toutes sortes de distinction, & de les aider à se remettre en possession de leurs états. Hossameddoula exécuta les ordres qu'il avoit reçus; & ayant assemblé une forte armée, il partit de Nischabour; & comme il se proposoit de rétablir d'abord Cabous dans son royaume & de s'occuper ensuite des intérêts de Fakhreddoula, il dirigea sa route vers le Djorjan. Il envoya en même temps Faïk, avec un corps de troupes, du côté de Rey pour couper le chemin aux secours que Mouyadeddoula pourroit recevoir de cette province, & diviser les forces de l'ennemi en l'occupant en même temps en deux endroits; mais il ne tarda pas à reconnoître qu'il commettrait une imprudence en séparant ainsi son armée, & rappela Faïk afin de marcher avec toutes ses forces.

Mouyadeddoula s'étoit renfermé dans Korkan, & n'avoit rien oublié pour mettre les murailles & les portes en état

(*u*) Ville célèbre, située sur le bord de la mer Caspienne, dans la province de Mazandéran, près des frontières du Khorassan.

(*x*) Esteva ou Estou. Peut-être est-ce la ville dont parle Pietro della Valle, sous le nom d'*Esté*, & qui est sur la route de la province de Mazandéran à Tous, ville du Kho-

rassan. Cette position convient assez bien avec le récit de notre auteur. *Voy. de Pietro della Valle. Paris 1745, t. 5, p. 140.* Dans l'histoire abrégée des conquêtes de Schah Ismaël, qui se trouve dans ce volume, on voit une place forte, nommée le *château d'Está*. Voyez ci-devant pag. 277.

de défense. Il y demeura enfermé pendant deux mois entiers, & durant tout ce temps les troupes du Dilem qui étoient à son service firent de fréquentes sorties & signalèrent leur bravoure : mais enfin la longueur du séjour des troupes dans Korkan y occasionna la famine , & les vivres y devinrent extrêmement rares. Les assiégés profitèrent donc du premier moment favorable pour sortir de la ville & ranger leurs troupes en bataille. Fakhreddoula , qui commandoit l'aile gauche des assiégeans, renversa, du premier choc, Ali Camé, général des troupes de Mouyadeddoula , & cette partie de l'armée des assiégés s'enfuit jusqu'à Estéradad. Si Fakhreddoula eût été soutenu par les troupes du Khorassan, la victoire eût été complète : mais la jalousie les retint ; & tandis qu'elles s'amusoient au pillage , elles furent attaquées par un détachement de l'armée du Dilem , qui les tailla en pièces. Aboulabbas Tasch. étoit au centre avec les troupes du Khowarezm , qui repoussèrent avec avantage les Dilémites & leur tuèrent beaucoup de monde. Cependant Mouyadeddoula étoit demeuré renfermé dans la ville pour se conformer aux conseils d'un astrologue qu'il avoit près de lui , & attendre en secret l'instant qu'il lui avoit indiqué. Lorsque ce moment fut arrivé , il sortit de la ville avec toutes ses troupes un mercredi de ramadhan 371 (982). Les assiégeans crurent d'abord qu'il ne vouloit que faire une sortie comme les jours précédens ; mais toutes les troupes de la ville sortirent en même temps , & le bruit courut que Faïk avoit été gagné par Mouyadeddoula pour céder aux premiers efforts de l'ennemi. En effet , Faïk tourna le dos sans avoir fait aucune résistance. Hossameddoula & Fakhreddoula tinrent ferme jusqu'à la nuit ; mais comme une grande partie de leurs troupes les avoit abandonnés , & que les forces de l'ennemi étoient infiniment supérieures aux leurs, ils résolurent de prendre la fuite ; & ayant abandonné leur camp qui étoit rempli de provisions de tous genres, d'armes, de chevaux & de vivres , ils se rendirent à Nischabour sans s'arrêter en aucun endroit : ils se hâtèrent d'envoyer à

Bokhara la nouvelle de ce fâcheux événement, & ils en reçurent la promesse d'un prompt secours. Saheb Cafi Ismaël ben-Ebad fit annoncer la victoire que venoit de remporter Mouyadeddoula, dans toutes les provinces de l'empire des Bouïdes, & les poëtes s'empresèrent de la célébrer à l'envi. Cependant le grand vizir Aboulhassan Otbi donna ordre à toutes les troupes du Khorassan & du Mawaralnahr de se mettre en marche, & indiqua le rendez-vous général de l'armée à Mérrou. Il devoit prendre lui-même la conduite de cette expédition, & Nouh lui conféra le commandement général de l'armée, & lui donna toutes les marques de cette dignité, qu'il joignit à celle de grand vizir : mais un événement imprévu vint rompre toutes ces mesures. Aboulhassan Simdjour, qui lui imputoit sa disgrâce & la perte de sa place, s'étoit joint à Faïk pour le perdre, & ils cherchoient à le rendre suspect. Faïk n'en demeura pas là ; il apôta quelques-uns des serviteurs de Mansour, père de Nouh, pour l'assassiner. Le vizir en ayant eu avis, instruisit Nouh de cette conspiration, & l'émir lui donna des gardes pour veiller à sa sûreté pendant l'expédition qu'il alloit entreprendre : mais une nuit, comme il alloit se rendre au palais de l'émir, il fut attaqué par quelques-uns de ces assassins ; & ses gardes l'ayant abandonné, il tomba percé de coups. Les assassins le laissèrent dans la rue baigné dans son sang ; & quelques personnes l'ayant vu, le transportèrent dans un jardin pour y rester jusqu'au matin, en attendant que l'on eût pris les ordres de l'émir. Le matin étant venu, il commença à pousser quelques soupirs ; & les gens du palais, instruits par le jardinier qu'il respiroit encore, le vinrent prendre dans une litière & le transportèrent dans la forteresse (y). Ils le remirent entre les mains de plusieurs médecins ; mais il ne lui restoit plus qu'un

(y) Il y a dans le texte قهندر cahentler. Ce mot, qui ne se trouve pas dans les dictionnaires, signifie une forteresse, comme nous l'apprend le traducteur de l'Histoire de Timur-bec, liv. 32, ch. 37.

souffle de vie , & il ne tarda pas à rendre les derniers soupirs.

KETAB
YEMINI.

Cependant Hossameddoula & les deux princes fugitifs attendoient à Nischabour l'effet des promesses du vizir , lorsqu'ils reçurent cette fâcheuse nouvelle , qui ruinoit toutes leurs espérances. Nouh appela Hossameddoula à Bokhara pour rechercher les auteurs du meurtre du vizir. Quelques-uns furent arrêtés & punis du dernier supplice ; les autres échappèrent par la fuite. La place de grand vizir fut donnée à Aboulhassan Mazéni ; mais il manquoit des talens nécessaires pour un emploi aussi important. Aboulhassan Simdjour , qui avoit quitté le Ségestan après la prise de la citadelle d'Ark , & qui étoit entré dans le Khorassan sans en avoir obtenu la permission , n'attendoit qu'une circonstance favorable pour exciter des troubles dans cette province. Il crut la trouver dans la malheureuse expédition du Djordjan & dans la défaite de l'armée de Bokhara. Le grand vizir , qui étoit instruit de ses desseins , lui écrivit pour le ramener à son devoir : il lui ordonna de rester dans le Kouhestan qui lui avoit été assigné pour apanage , & d'envoyer son fils Abou-Ali avec ses troupes pour pacifier les troubles du Ségestan. Il ajouta Badghiz & le revenu de son territoire à son apanage , & lui promit que sa soumission ne demeureroit pas sans récompense. Mais à peine Hossameddoula avoit-il quitté le Khorassan pour se rendre à Bokhara , qu'Abou-Ali , fils de Simdjour , entra dans cette province après avoir gagné Faïk & l'avoir attiré dans son parti : il séduisit , par ses largesses , tous les intendans & les gouverneurs établis dans les différentes villes du Khorassan par Hossameddoula , en sorte qu'ils lui remirent tous les revenus & les deniers publics dont la recette leur étoit confiée. Abou-Ali & Faïk se rendirent ensemble à Mérou : ils levèrent ouvertement l'étendard de la révolte , & s'emparèrent de tous les revenus du Khorassan. Hossameddoula fut forcé de quitter Bokhara pour défendre la province de leur usurpation : mais on en vint bientôt à un accommodement , & il fut convenu que Hossameddoula

conserveroit Nischabour, & que Faïkauroit pour son partage la ville de Balkh, & Abou-Ali celle de Hérat. Après cet accommodement, Hossameddoula se rendit à Mérou. Avant de quitter Bokhara, il avoit fait ôter la place de grand vizir à Aboulhassan Mazéni, dont il avoit découvert les liaisons avec Abou-Ali & Faïk, & l'avoit fait donner à Abdarrahan Farfi, l'intendant de sa maison; mais il n'étoit pas encore à Mérou, que celui-ci fut déplacé, & eut pour successeur Abdallah ben-Aziz, connu pour être l'ennemi de la maison d'Otba (z). Le premier usage qu'Abdallah fit de son autorité, fut de dépouiller Hossameddoula de la charge de commandant général des troupes pour la donner à Aboulhassan Simdjour. Il représenta que tous les troubles dont le royaume étoit agité, n'étoient que l'effet de l'imprudence des vizirs ses prédécesseurs, & que ce changement étoit le seul moyen de ramener la tranquillité. Il obtint de Nouh un ordre par lequel il étoit enjoint à Hossameddoula de sortir de Nischabour & de se contenter du gouvernement de Nessâ & d'Abiwerd (a), & des revenus du territoire de ces deux villes, qui lui étoient données en apanage. Par ces mêmes ordres, il étoit dépouillé des titres d'honneur attachés à la charge de commandant général des troupes, & réduit à la place de chambellan, qu'il possédoit auparavant.

Hossameddoula vit bien que ses ennemis avoient cherché à le rendre suspect, & qu'ils travailloient à le perdre dans l'esprit de son maître & à faire oublier ses services passés. Il assembla les principaux officiers de l'armée, & leur fit part des ordres qu'il avoit reçus & de la disposition où il étoit de s'y soumettre sans résistance. Que chacun de vous, leur dit-il, choisisse le parti qui lui plaira davantage. Si quelques-uns de vous veulent s'attacher à moi, je reconnoîtrai leur

(z) C'étoit au crédit de cette maison que Hossameddoula devoit son élévation.

(a) Villes du Khorassan, situées

au nord de cette province, à peu de distance de Tous, dans le désert de Kivac, sur les frontières du Khowarezm.

bonne

bonne volonté autant que les circonstances me le permettront, & ceux qui aimeront mieux me quitter, n'éprouveront de ma part aucune contrainte. Ils demandèrent quelque temps pour en conférer avec leurs camarades, & leur vœu unanime fut qu'ils ne l'abandonneroient jamais ; ils écrivirent même à Bokhara pour représenter les services importans de Hossameddoula, & demander que sa place lui fût conservée. Le vizir Abdallah leur fit réponse qu'il ne changeroit point de résolution, & employa les promesses les plus flatteuses pour les gagner ; mais aucun n'y ajouta foi, & cette démarche ne fit que les attacher plus fortement à leur chef.

Mouyadeddoula cependant avoit reçu la nouvelle de la mort de son frère Adhadeddoula avant la bataille dont on a parlé, & l'avoit tenue secrète pour ne point décourager son armée. Il ne lui survécut que très-peu, & mourut dans le même temps où Hossameddoula se rendoit à Bokhara après la défaite de son armée dans le Djordjan. Le trône des Bouïdes se trouvant ainsi vacant par sa mort, les grands & les principaux officiers s'assemblèrent pour lui donner un successeur, & leur choix tomba sur Fakhreddoula. Saheb Cafi Ismaïl ben-Ebad s'empressa de lui annoncer la mort de son frère & son élection. Fakhreddoula étoit alors à Nischabour : il se rendit, sans perdre de temps, à Djordjan, & prit possession du trône au milieu des applaudissemens de l'armée & du peuple.

Fakhreddoula se hâta d'écrire à Hossameddoula, pour lui faire part de cette heureuse révolution : celui-ci lui témoigna, par sa réponse, la joie qu'il ressentoit de cet événement, & l'instruisit en même temps de sa disgrâce. Fakhreddoula lui offrit tous les secours qu'il pourroit désirer, protestant qu'il ne croiroit jamais pouvoir assez reconnoître ce qu'il avoit fait pour lui : il lui envoya de riches présens & près de deux mille cavaliers, tant turcs qu'arabes. Abdallah ben-Abdarrezzak, l'un des principaux officiers de l'armée du Khorassan, se joignit à eux, & ils vinrent offrir leurs services à Hossameddoula. Celui-ci s'approcha de

Nischabour ; mais Aboulhassan Simdjour l'avoit prévenu , étoit entré dans la ville & s'étoit renfermé dans la citadelle. A l'arrivée de Hossameddoula , Aboufaïd Scheïbi , & plusieurs autres des officiers qui étoient dans la ville , se joignirent à lui , & ils prirent leur poste dans la partie occidentale de Nischabour. Il y eut , pendant plusieurs jours , des escarmouches entre les deux partis ; mais lorsque les deux mille hommes de l'armée du Dilem se furent joints aux troupes de Hossameddoula , Aboulhassan Simdjour en étant informé , sortit du château & s'enfuit à la faveur de la nuit. L'ennemi le poursuivit & pilla son bagage ; & Hossameddoula , demeuré maître de la ville , s'établit dans la partie orientale. Il écrivit ensuite à Bokhara pour excuser ses démarches & solliciter l'oubli du passé ; mais les intrigues du vizir déterminèrent Nouh & la princesse sa mère , qui exerçoit la régence , à rejeter ces excuses : il leur fit entendre que Hossameddoula s'étoit uni avec les Dilémites , qui étoient ennemis du royaume , & que si sa conduite demeurait impunie , cette province seroit perdue pour toujours. Hossameddoula qui vouloit , à quelque prix que ce fût , regagner les bonnes grâces de Nouh , cessant de poursuivre Simdjour & se tenant en repos , ses ennemis profitèrent de son oisiveté pour rassembler une nombreuse armée. Aboulhassan Simdjour fit demander du secours à l'émir Aboulséwares , fils d'Adhadeddoula , qui régnoit dans le Kirman , & ce prince lui envoya un corps d'élite de deux mille Arabes. Faïk se joignit aussi à lui avec des troupes nombreuses , & ils marchèrent ensemble vers Nischabour. Hossameddoula étant sorti au-devant d'eux avec son armée , ses troupes , épuisées par la disette qu'elles éprouvoient depuis long-temps dans cette ville , furent bientôt mises en déroute ; pour lui , il ne se rebuta pas & hasarda une seconde action. Simdjour & son fils Abou-Ali firent si bonne contenance , qu'il fut obligé de rentrer dans son camp : il trouva que la plus grande partie de ses soldats l'avoient abandonné ; & se voyant seul , dénué de tout secours &

pour suivi par l'ennemi, il ne lui resta d'autre ressource que de prendre la fuite. Les soldats du Dilem qui étoient demeurés dans le camp, furent tous massacrés ou faits prisonniers par l'ennemi.

Hossameddoula se réfugia dans le Djordjan, & Fakhreddoula lui abandonna son palais avec une immense quantité de meubles précieux, & se retira à Rey : il lui fit présent de 50000 pièces d'or & d'un million de pièces d'argent, avec une multitude innombrable de riches étoffes, de chevaux, de chameaux, & de toutes sortes d'armes & d'équipages. Il lui abandonna aussi tous les revenus des villes de Korkan, Dahistan, Abescoun & Estéradab (g), à l'exception d'une légère retenue destinée à l'entretien des forteresses & au paiement des Cotwals & des garnisons. Hossameddoula distribua tous ces présens entre les guerriers qui l'avoient suivi, & assigna à chacun d'eux un domaine pour sa subsistance, en sorte qu'ils se trouvèrent dans une abondance plus grande que celle dont ils jouissoient dans le Khorassan. Fakhreddoula, non content de cette générosité, ne cessoit de lui envoyer tous les jours du Tabarestan de nouveaux secours & des présens de toutes sortes. Saheb Cafi Ismaïl ben-Ebad, son vizir, crut devoir lui faire quelques représentations sur ses libéralités, qui lui paroïssent excessives : mais le prince lui rappela les obligations qu'il avoit à Hossameddoula, & protesta que jamais il ne croiroit s'être acquitté de ce qu'il lui devoit.

Hossameddoula demeura trois ans dans le Djordjan, soupirant uniquement après le moment où il pourroit rentrer dans les bonnes grâces de son prince & se consacrer de nouveau à son service. Ce fut dans cette vue qu'il envoya

(g) C'est-à-dire tout le pays renfermé entre la rive orientale de la mer Caspienne & la partie septentrionale du Khorassan, depuis l'extrémité de la province de Mazandéran, où est située Estéradab,

jusqu'aux frontières du Khowarezm. C'est tout ce pays qui porte le nom de *Djordjan*. Voyez la Carte de la mer Caspienne par d'Anville, Paris 1777.

Aboufaïd Scheïbi vers Fakhreddoula pour lui demander des troupes afin de rentrer dans le Khorassan. Ce prince lui envoya deux mille cavaliers sous la conduite d'Asfar ben-Kerdouya, avec une immense quantité d'armes, de bagages & de provisions de toute espèce : il écrivit en même temps à Nafr ben-Alhassan ben-Firouzan de se joindre à ce corps de troupes, & de se rendre auprès de Hossameddoula, pour suivre ses volontés & exécuter ses ordres. Aboufaïd Scheïbi étant arrivé avec les troupes de Fakhreddoula à Coums (*h*), où résidoit Nafr, il y éprouva le même traitement qu'un Arabe de la tribu de Hadhram avoit autrefois éprouvé parmi les enfans de Témim (*i*). Nafr le fit massacrer & mettre en pièces : il fit renfermer toutes ses troupes dans des cavernes dont il fit boucher l'entrée, & les y fit périr par le feu. Par cette trahison, il s'empara de tout le bagage & de toutes les provisions que Fakhreddoula avoit confiés à ces troupes. Un petit nombre de soldats échappés à ce massacre, vinrent en apporter la nouvelle à Rey (*k*). Fakhreddoula se hâta d'en tirer vengeance : il manda Hossameddoula, & tous deux ensemble s'avancèrent vers Coums. Nafr vit bien que sa perte étoit assurée, & qu'il ne lui restoit d'autre ressource que celle d'une prompte soumission. Il eut recours à la clémence de son prince : Hossameddoula voulut bien lui servir d'intercesseur, & obtint le pardon de sa trahison. Fakhreddoula marcha ensuite contre Bohaëddoula, fils de son frère Adhadeddoula qui lui avoit donné quelque sujet de mécontentement, & lui enleva tout le Khouzistan. Il envoya aussi une armée contre

(*h*) Coums, petite province de Perse, située entre le Khorassan, le Mazandéran & l'Irak-adjémi : elle renferme les villes de Damégan, Semnan & Bestam. Il paroît que le nom de *Coums* étoit commun à cette province & à la capitale. On a quelquefois donné le nom de *Coums* à Damégan. *Voy. Bib. or. Hist. de*

Timur-bec, liv. 3, chap. 4 & 21.

(*i*) Ce trait d'histoire ne m'est pas connu. J'ai cru néanmoins devoir conserver l'expression de l'auteur.

(*k*) Ville de l'Irak-adjémi, au nord de cette province, & limitrophe du Khorassan.

Bafra; mais les habitans lâchèrent les écluses & inondèrent tout le pays des environs. Les habitans de Mossoul leur envoyèrent du secours; & la réunion de ces troupes, jointe à l'inondation, obligea l'armée de Fakhreddoula de prendre la fuite. Fakhreddoula revint à Hamadan, & de là à Rey. Tout cela se passoit en l'année 379 (989-90). Cette même année il y eut dans le Djordjan une peste violente qui enleva une grande partie des officiers de Hossameddoula, & de ceux qui l'avoient suivi dans sa retraite: ce malheureux général en fut lui-même la victime. Ainsi finit Hossameddoula, digne sans doute d'un meilleur sort.

Depuis qu'il étoit établi dans le Djordjan, ses officiers avoient souvent excité, par leurs vexations, les murmures des peuples de ce pays: sa mort fut comme le signal d'un soulèvement général; les habitans se liguèrent contre les gens de sa suite, & les attaquèrent ouvertement. Les serviteurs de Hossameddoula étoient sortis de la ville; & après avoir délibéré sur le choix d'un successeur, ils s'étoient réunis à déférer le gouvernement à un neveu de Hossameddoula, fils de sa sœur. Tout d'un coup on entendit un tumulte qui venoit du côté de la ville: c'étoit une troupe de scélérats & une populace méprisante qui avoient forcé le palais & avoient livré au pillage tout ce qui appartenoit à la maison de Hossameddoula. Les troupes du Khorassan accoururent pour appaiser ce tumulte; & les séditieux étant sortis de la ville de Korkan pour les repousser, furent mis en déroute & taillés en pièces. Les vainqueurs entrèrent dans la ville & y firent un grand carnage. Lorsque ce tumulte fut appaisé, les serviteurs de Hossameddoula & ceux qui étoient venus avec lui s'établir dans cette province, prirent le parti de retourner dans leur patrie: ils vinrent à Nischabour, & s'attachèrent à Abou-Ali, fils d'Aboulhassan Simdjour, qui avoit succédé à son père dans le gouvernement du Khorassan. Les troupes qui étoient attachées au palais de Korkan & les serviteurs naturels du pays, aimèrent mieux demeurer au service de Fakhreddoula.

Ils furent tous inscrits parmi les troupes, & se rendirent près de lui à Rey. Les séditieux qui avoient été les auteurs du tumulte, furent punis de différens supplices ; & la tranquillité fut entièrement rétablie dans le Djordjan.

Depuis que Hossameddoula s'étoit retiré dans le Djordjan, le vizir Abdallah ben-Aziz n'avoit cessé d'exciter Aboulhassan Simdjour à le poursuivre dans cet asyle : mais Simdjour s'étoit constamment refusé à ses sollicitations ; il craignoit d'attirer sur lui les armes de Fakhreddoula, & de s'exposer à quelque malheur dont les suites pourroient lui être funestes. En l'année 377 (987-8), Abdallah ben-Aziz fut dépouillé de sa place, & se retira dans le Khowarezmi. Il eut pour successeur Abou-Ali Damégani, qui fit tous ses efforts pour remédier aux maux de l'État : mais la plaie étoit trop profonde ; presque toutes les provinces étoient possédées par des usurpateurs, les revenus réduits à rien, les troupes accoutumées à l'indépendance & à la mutinerie, les Turcs parvenus à un haut degré de puissance, & l'autorité des vizirs considérablement affoiblie. On le déplaça bientôt pour lui substituer Abou-Nafr Zeïd, qui avoit tous les talens nécessaires pour bien remplir cet emploi. Il ne l'occupa que peu de temps, & Abou-Ali Damégani en fut revêtu une seconde fois.

Vers ce même temps, Aboulhassan Simdjour étant mort, Abou-Ali lui succéda dans les possessions de la maison de Simdjour & dans la charge de commandant général des troupes, comme par droit d'héritage. Cependant la cour de Bokhara ayant donné Hérat à Faïk, Abou-Ali se hâta d'entrer dans cette ville, & écrivit à Faïk pour se plaindre de ce qu'il le dépouilloit d'une partie de l'héritage de sa maison, au mépris de leur ancienne amitié. Ils s'accordèrent néanmoins, à condition que Faïk conserveroit Hérat, & Abou-Ali Nischabour, avec la dignité de commandant général des troupes. Les patentes d'investiture de cette charge furent expédiées de Bokhara avec les présens ordinaires, & Abou-Ali ne doutoit point qu'elles ne lui

fussent adressées ; mais il n'eut pas plutôt appris que ceux qui en étoient chargés avoient pris la route de Hérat , qu'il reconnut qu'il étoit trompé. Il ne perdit point de temps ; & étant instruit que Faïk étoit sorti de Hérat , il se mit en campagne , & l'atteignit entre Hérat & Fouschendje (1). Faïk fut défait & s'enfuit à Mérou-erroud (m). Abou-Ali envoya quelques troupes à sa poursuite ; elles l'atteignirent au pont de Mérou-erroud : mais il étoit disposé à les recevoir ; il fit bonne contenance , & prit quelques-uns des gens d'Abou-Ali , qu'il envoya prisonniers à Bokhara. Abou-Ali se rendit à Mérou , & de-là il écrivit à Bokhara pour demander d'être maintenu dans toutes les possessions de la famille de Simdjour & dans la charge de commandant général des troupes. Il fit tant , par ses intrigues , que Nouh consentit à tout ce qu'il demandoit , & lui accorda le titre d'*Emaded-doula* , c'est-à-dire , le soutien de l'empire. Ainsi au comble de ses vœux , il revint à Nischabour : sa puissance & son crédit augmentoient de jour en jour : on le nommoit *Emir alomara almouayyad min alséma* , l'émir des émirs protégé du ciel ; & les poètes célébroient à l'envi ses louanges.

Abou-Ali distribua tous les domaines du Khorassan à ses amis & à ses serviteurs ; il refusa même d'abandonner au trésor de Nouh le revenu de quelques cantons de cette province , & prétendit au contraire que le nombre des officiers & des serviteurs du roi qui étoient établis dans le Khorassan étoit si grand , que la province ne pouvoit pas y suffire , & qu'il étoit nécessaire d'augmenter son apanage.

(1) Ville du Khorassan proche de Hérat & au nord de cette ville. Suivant Hadji-Khalifa , elle a aussi été nommée *Kouschendje* & *Pouschendje* : elle est située près de la rivière qui passe à Hérat , & qui prend son nom de celui de cette ville. Elle n'est éloignée de Hérat que de cinq parasanges & est entourée de murs & d'un fossé : son territoire est

fertile & abondant en toutes sortes de fruits. On y trouve un grand nombre de variétés de raisins. *Hist. prior. reg. Pers. ex Mirkhond. p. 103.*

(m) Ville du Khorassan , nommée aussi *Morgab* , située à l'orient de cette province & au midi d'une autre ville qui porte aussi le nom de *Mérou* , & que l'on distingue quelquefois par le surnom de *Schahdjéhan*.

Flottant ainsi entre la soumission & la révolte, tandis qu'il conservoit toutes les marques extérieures de la fidélité à son prince, & qu'il continuoît à faire battre la monnoie & à faire prononcer la khotba en son nom, il traitoit secrètement avec Haroun, fils d'Ilekkhan, roi des Turcs, pour partager avec lui les états des Samanides. Bokhara, Samarcande, & tout ce qui est au-delà du Gihon, devoient demeurer aux Turcs, & Abou-Ali se réservoir pour son partage toutes les provinces situées en-deçà du fleuve. Ces propositions déterminèrent le khan des Turcs à marcher vers Bokhara. Dans le même temps, plusieurs autres émirs, ennuyés du gouvernement des Samanides, désiroient une révolution & appeloient Bagrakhan (n) dans le royaume. Nouh, informé de sa marche, envoya une armée contre lui sous la conduite d'Ibekh, son chambellan, & de plusieurs autres de ses principaux officiers; mais les troupes de Nouh furent mises en déroute après un combat sanglant. Ibekh, qui étoit le soutien du trône, & plusieurs émirs, furent faits prisonniers, & cette victoire augmenta les espérances de Bagrakhan & l'engagea à pénétrer dans le royaume des Samanides.

Les alarmes que cauçoit à Nouh la marche de Bagrakhan, l'engagèrent à appeler Faïk au secours du royaume. Cet émir, chassé du Khorassan par Abou-Ali comme on l'a raconté plus haut, avoit dirigé sa marche vers Bokhara sans en avoir demandé la permission. Nouh, surpris de cette audace, en conçut de l'inquiétude, & envoya quelques troupes à sa rencontre, sous la conduite de ses chambellans Ibekh & Bektouroun. Faïk fut vaincu & ses troupes massacrées ou dispersées. Pour lui, il passa le Gihon & vint à Balkh & de là à Termed, d'où il écrivit au khan des Turcs pour l'exciter à entrer sur les terres des Samanides. Nouh ordonna à Aboulhareth Férigouni, gouverneur du

(n) C'est le même que Haroun, fils d'Ilekkhan.

Djouzdjan (o), de marcher contre Faïk. Aboulhareth rassembra une petite armée & alla au-devant de Faïk : mais il fut battu ; ses troupes furent massacrées , & tout leur bagage tomba entre les mains du vainqueur. Faïk étoit alors maître de Balkh ; & ce fut là que Nouh , après la défaite de l'armée qu'il avoit envoyée contre les Turcs sous la conduite d'Ibekh , lui adressa un ordre de se rendre auprès de lui. Faïk étant venu à Bokhara , Nouh lui prodigua toutes sortes de caresses , & l'envoya à Samarcande avec les troupes nécessaires pour s'opposer à l'invasion des Turcs. A peine étoit-il arrivé à Samarcande , que , sur la nouvelle de l'approche des Turcs , il quitta cette ville & revint à Bokhara. Sa fuite précipitée fit juger qu'il avoit des intelligences secrètes avec l'ennemi. Nouh se hâta de sortir de Bokhara , & se cacha sans faire connoître le lieu de sa retraite. Bagrakhan s'étant avancé vers cette ville , Faïk en sortit pour aller au-devant de lui ; & , se joignant à son armée , il s'empressa de lui faire sa cour. Lorsque Bagrakhan eut pris possession de Bokhara , Faïk sollicita la permission de se retirer à Balkh , pour recevoir , au profit du khan , les revenus de cette province , y faire prononcer la khotba & battre la monnoie en son nom. Alors Nouh sortit de sa retraite : il passa le Gihon & vint à Amol-schatt (p), où il trouva un grand nombre des gens de sa maison , & fut joint par ses troupes , qui s'étoient dispersées de côté & d'autre. Il nomma pour vizir Abou-Ali Balami ; mais comme il

(o) Ce petit pays , omis sur la plupart des cartes , se voit sur la carte de Perse de M. de l'Isle , au milieu de la route de Hérat à Balkh. L'omission des points diacritiques a produit plusieurs variations dans la manière de lire ce nom. C'est sans doute *Djouzdjan* qu'il faut lire , comme il est écrit ici ; & c'est de-là , je pense , que vient le surnom de *Djouzdjani* , donné à un dévot Musulman. (*Bib. or. au mot Giouzdjani.*) Dans le ma-

nuscrit 61 on lit *Djordjan* : c'est une faute grossière.

(p) C'est-à-dire , Amol sur le bord du fleuve. C'est la même ville qu'on nomme *Amol-djihoun* , Amol sur le Gihon , pour la distinguer d'une autre ville du même nom , située dans le Tabarestan. On la nomme encore *Amol Amouyeh* , ou seulement *Amouyeh* , de l'un des noms que porte ce fleuve. *Voy. Bib. or. au mot Amol. Hist. de Timur* , t. 1 , p. 338.

n'étoit pas en état de remplir cette place dans des conjonctures aussi fâcheuses, Nouh rappela près de lui Abdallah ben-Aziz, & le rétablit dans la dignité de vizir. Il pressoit toujours Abou-Ali ben-Simdjour de se rendre auprès de lui pour défendre son royaume de l'invasion des Turcs : & ce traître, qui n'attendoit que le moment d'effectuer le traité qu'il avoit conclu avec Bagrakhan pour le partage du royaume des Samanides, inventoit chaque jour de nouveaux prétextes pour différer d'obéir aux ordres de son prince ; il mettoit sans cesse un nouveau prix à ses services ; & quoique Nouh ne lui refusât rien de ce qu'il demandoit, il persistoit dans sa trahison, & prêtoit l'oreille aux discours des flatteurs qui l'environnoient & qui ne cessoient de lui répéter que le moment de la chute totale de l'empire des Samanides étoit arrivé. On vit alors se vérifier cet ancien proverbe : Le salut du foible est dans le mépris qu'il inspire. Bagrakhan étant tombé malade à Bokhara par un effet du climat de cette ville, connut que le seul remède dont il pouvoit attendre la guérison, étoit de retourner respirer l'air du Turquestan. Il sortit donc de Bokhara porté dans une litière, & les habitans de cette ville poursuivirent la queue de son armée & lui tuèrent beaucoup de monde. Il fut aussi poursuivi pendant plusieurs jours par les Gozzes (q), qui pillèrent une partie de son bagage. Il étoit encore sur les terres de ce peuple lorsqu'il mourut. Nouh ayant appris cette nouvelle, retourna promptement à Bokhara : les habitans vinrent à sa rencontre, & le reçurent avec les témoignages de la joie la plus vive. Bokhara & Samarcande, avec leurs dépendances, rentrèrent ainsi, comme par le passé, sous la dépendance immédiate du trône des Samanides.

Abou-Ali Simdjour, frustré des espérances qu'il avoit

(q). Gozzes ou Uzzes, nation turque établie dans le Mawaralnahr, & qui, dans la suite, devint très-puissante & se répandit dans toute l'Asie.

conçues, se déterminà à envoyer des présens à Nouh & à solliciter l'oubli de sa trahison. Faïk, dont les projets étoient aussi déconcertés, prit les armes & s'avança vers Bokhara. Il fut battu par les troupes de Nouh, & s'étant échappé, il se retira à Mérou auprès d'Abou-Ali : celui-ci crut trouver dans la réunion de Faïk, des forces suffisantes pour tenir tête à Nouh; il ne songea plus à rentrer en grâce avec lui, & donna à Faïk les présens qu'il devoit envoyer à Bokhara. Ensuite ils se rendirent ensemble à Nischabour pour se préparer à la guerre.

Ce fut dans ces circonstances que Nouh, effrayé de la réunion de Faïk & d'Abou-Ali, & cherchant à leur opposer un ennemi dont les forces pussent arrêter leurs progrès, se déterminà à appeler à son secours Nassiredin Sébectéghin, à qui ses exploits & la sagesse de son gouvernement avoient acquis une grande réputation. Il l'informa de la trahison d'Abou-Ali & de Faïk, & le pria de venir au secours du trône des Samanides. Sébectéghin n'hésita pas à répondre aux désirs de Nouh, & il se rendit aussitôt dans le Mawaralnahr. Nouh alla au-devant de lui jusqu'à Kesch (r); & s'étant rencontrés en ce lieu, ils eurent une conférence sur l'état présent des affaires. Sébectéghin, comblé de présens & de témoignages de la plus vive reconnaissance, retourna à Gazna pour faire les préparatifs de son expédition, & Nouh revint à Bokhara. Abou-Ali, informé de l'union de ces deux princes, s'empressa de rechercher l'alliance de Fakhreddoula, afin de se ménager un asile s'il éprouvoit quelque revers. Il envoya de riches présens à Fakhreddoula & à son vizir Saheb Cafi, & il obtint, par le crédit du vizir, l'alliance qu'il désiroit : mais il se fit dans le même temps un ennemi puissant, dont le ressentiment eut pour lui des suites funestes; car Nouh ayant donné la ville de Nessa à Mamoun, fils de

(r) Ville du Mawaralnahr, patrie de Timur-bec : elle est peu éloignée de Nakhshab, & est entre deux fleuves. *Descr. Chorasmia*, p. 44.

Mohammed, gouverneur de Djordjania (*s*), & ayant ajouté celle d'Abiwerd à l'apanage d'Abou-Abdallah, prince du Khowarezm, pour reconnoître les services qu'ils lui avoient rendus dans le temps de son infortune, chacun d'eux envoya un de ses officiers prendre possession, en son nom, de son nouveau domaine. Abou-Ali laissa l'envoyé de Mamoun prendre possession de Nefsa, mais il fit fermer les portes d'Abiwerd à l'officier d'Abou-Abdallah, sous prétexte que cette ville faisoit partie de l'apanage de son frère, & qu'il ne pouvoit y renoncer jusqu'à ce que le divan de Nouh lui eût assigné un dédommagement convenable. Sébectéghin ne tarda pas à se rendre au lieu dont on étoit convenu avec une armée nombreuse, à la tête de laquelle étoient près de deux cents chaînes (*t*) d'éléphants qu'il avoit amenés de l'Inde. Nouh s'y rendit aussi de Bokhara, & fut joint dans le Djouzdjan (*u*) par Aboulhareth Férigouni, par le Schar (*x*) de Georgie & plusieurs autres émirs. Abou-Ali & Faïk se hâtèrent de quitter Nischabour, & vinrent à Hérat pour défendre cette partie du Khorassan contre l'ennemi. En même temps Abou-Ali engagea Sébectéghin à employer son crédit auprès de Nouh pour lui obtenir le pardon de son infidélité. Sébectéghin voulut bien solliciter pour lui cette faveur, & Nouh y consentit moyennant une somme de quinze millions de pièces d'argent, & à condition qu'Abou-Ali ne s'écarteroit plus de la fidélité qu'il lui devoit. Tandis qu'Abou-Ali délibéroit sur ces propositions avec ses principaux officiers, & que le plus grand nombre étoit disposé à les accepter plutôt que de s'exposer aux

(*s*) Djordjania ou Corcange, capitale du royaume de ce nom. Il paroît qu'on l'a quelquefois confondue, mal-à-propos, avec Korkan, capitale du Djordjan, nommée aussi Djordjan, & située entre Estérad & Dahestan. *Voy. ci-devant p. 339, note (t). Desc. Chor. p. 9.*

(*t*) *Voy. ci-dev. p. 333, (note n.)*

(*u*) Il y a encore ici Djordjan dans le manusc. 61 : c'est une faute. Le Djordjan appartenoit à Fakhredoula ; le Djouzdjan étoit l'apanage de la maison de Férigoun.

(*x*) C'est le nom que les Persans donnent au souverain de la Géorgie, comme on le verra dans la suite de cette notice.

événemens de la guerre, quelques jeunes gens sans expérience s'y opposèrent obstinément; & courant tout d'un coup au camp de Sébectéghin, ils se saisirent d'un conducteur des éléphants & le tuèrent avec quelques autres qu'ils avoient surpris. Cette trahison révolta Sébectéghin; il fit dire à Abou-Ali de ne plus songer qu'à prendre les armes, & de part & d'autre on engagea le combat. La victoire paroissoit pencher pour Abou-Ali, lorsque Dara, fils de Schamsalmaali Cabous abandonna le parti d'Abou-Ali & passa du côté de Sébectéghin (y). Cette désertion découragea les troupes d'Abou-Ali: elles prirent la fuite, & le vainqueur les poursuivit & en fit un grand carnage. Le nombre des prisonniers & le butin furent immenses. Abou-Ali se retira à Nischabour, & l'armée victorieuse demeura deux ou trois jours au lieu où s'étoit donnée la bataille, pour partager le butin. Nouh donna à Sébectéghin la charge de commandant général des troupes dont étoit revêtu Abou-Ali, & le titre de *Nassireddin*, c'est-à-dire *protecteur de la religion*, & à son fils Mahmoud celui de *Seïfeddoula*, qui signifie *le glaive de l'état*. Mahmoud conserva ce surnom jusqu'au temps où étant parvenu à la puissance souveraine, il reçut le titre de *Yémin eddoula wé émin almilla*, c'est-à-dire, *le défenseur de l'état & le tuteur de la religion* (z). Abou-Ali, informé que Mahmoud s'avançoit vers Nischabour, se retira dans le Djordjan, & écrivit à Saheb Cafi pour qu'il employât son crédit en sa faveur auprès de Fakhreddoula. Ce prince lui fit donner, sur les revenus du Djordjan,

(y) Dara est appelé, dans l'histoire de l'Indostan de Dow, *Général des troupes de Fakhreddoula*. Il paroît effectivement qu'il commandoit les troupes envoyées par ce prince au secours d'Abou-Ali. Il descendoit de l'ancienne famille royale du Dilem⁴, dont les Bouïdes avoient envahi presque tous les états. Al. Dow donne à Fakhreddoula le

surnom de *Willami* (tom. I, p. 46). C'est une faute; il faut lire *Dilémi*. Il nomme aussi le Djordjan *Jirja*.

(z) Dans l'histoire de Dow, on lit *Amin ul muluc Emin ul dowla* (tom. I, p. 52): il n'y a de différence que dans la manière de rendre la prononciation, si ce n'est qu'au lieu de *muluc*, il faut absolument lire *milla*.

un million de pièces d'argent, & il passa l'hiver dans cette province avec Faïk, en attendant le temps où les armées peuvent entrer en campagne. Sébectéghin & Mahmoud s'occupèrent, pendant leur séjour à Nischabour, à remédier aux vexations de la famille de Simdjour & aux maux qu'avoient causés les troubles précédens; ils rendirent la paix aux habitans & assurèrent la tranquillité du commerce & des routes dans toute la province. Sébectéghin étant sorti de Nischabour pour aller visiter les provinces de son obéissance, & ayant laissé le commandement & l'exercice de sa charge à son fils Mahmoud, Abou-Ali & Faïk crurent devoir profiter de son éloignement. Ils sollicitèrent de Fakhreddoula des secours plus abondans, sous le prétexte que les revenus du Djordjan ne suffisoient pas à l'entretien de leurs troupes & à leurs besoins. Abou-nafr, chambellan de Fakhreddoula, leur fit réponse que les grandes dépenses qu'exigeoit l'étendue des états de Fakhreddoula, ne lui permettoient pas de faire rien de plus en leur faveur, à moins qu'ils ne consentissent à lui abandonner le Khorassan. Ce refus les déconcerta, & ils délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. Quelques-uns étoient d'avis de recourir à la clémence de Nouh, & d'acheter le pardon de leur désobéissance en faisant reconnoître l'autorité des Samanides dans la province où Fakhreddoula leur avoit accordé un asile, & en leur soumettant le Djordjan qui avoit toujours été l'objet de l'ambition des princes de cette maison, & dont ils avoient plus d'une fois tenté inutilement la conquête. Faïk s'opposa à cet avis; il représenta qu'il étoit plus à propos d'attaquer Mahmoud pendant l'absence de Sébectéghin, & de saisir ce moment pour le chasser du Khorassan. Cet avis fut généralement approuvé: Abou-Ali seul ne le goûtoit pas, & il ne s'y rendit que malgré lui. La mort du ministre Saheb Cafi, qu'il apprit dans le même temps, fut encore pour lui un nouveau sujet d'affliction. Faïk & Abou-Ali sortirent donc du Djordjan, & ils entrèrent dans le Khorassan. Faïk, à la tête de l'avant-garde, prit sa

route par Esféraïn & Abou-Ali par Djouïn (a) : ils se rejoignirent près de Nischabour & s'avancèrent vers cette ville. Mahmoud se hâta d'informer son père de cette nouvelle, & campa, avec le peu de troupes qui lui étoient restées, hors la ville : les ennemis l'attaquèrent sans perdre de temps, & Mahmoud eut d'abord quelque avantage ; mais la victoire s'étant déclarée pour Abou-Ali, il crut ne devoir pas demeurer plus long-temps dans ce poste, & se mit en marche pour aller au-devant de Sébectéghin. L'ennemi s'empara du bagage & de quelques éléphants que Mahmoud avoit abandonnés, & répara ainsi ses pertes précédentes. Plusieurs des serviteurs d'Abou-Ali étoient d'avis de poursuivre Mahmoud pour le chasser entièrement du Khorassan, sans lui laisser le temps de réunir toutes ses forces. Abou-Ali négligea ce conseil & demeura tranquille à Nischabour : il écrivit à Nouh & à Sébectéghin pour s'excuser de la conduite qu'il avoit tenue, & protesta que s'il n'y eût été forcé par Faïk & par les autres émirs, il n'auroit jamais pensé à quitter le Djordjan & à remettre le pied dans le Khorassan. Ces excuses ne firent aucune impression sur Sébectéghin : il se hâta de rassembler ses troupes & de rappeler celles qui avoient obtenu leur congé. En même temps il manda Khalaf ben-Ahmed du Ségestan & Aboulhareth Férigouni du Djouzdjan (b) : il écrivit aussi à Nouh de donner ses ordres pour que tout fût prêt pour cette expédition. Faïk, qui s'étoit retiré à Tous, avoit commencé à négocier avec Sébectéghin ; & le prince (c) qui commandoit dans cette ville, paroïssoit aussi disposé à

(a) Ville du Khorassan : elle est nommée parmi les villes de cette province conquises par Genghiz-khan. *Voy. l'extrait de l'histoire de Nikbi, manusc. pers. de la biblioth. nationale, n.º 61.* Je présume que c'est la même qui porte, dans Aboulféda, le nom de *Youïn*, & que l'historien de Timur nomme *Youn*

Garbani. Hist. de Timur, liv. 2, ch. 37, p. 345 du tom. I.º, & liv. 3, chap. 4, p. 32 du tom. II.

(b) Il y a Djordjan dans le manuscrit 61.

(c) L'auteur le nomme *Amirek Touffi*, c'est-à-dire, le petit émir de Tous.

KETAB
TÉMINI.

abandonner le parti d'Abou-Ali. Celui-ci n'eut pas de peine à les regagner ; & étant venu les joindre à Tous , ils campèrent tous trois dans une plaine spacieuse près d'Andéradje. Aboulcassém Simdjour , frère d'Abou-Ali , refusa de l'accompagner & demeura à Nischabour : il vouloit se venger de ce qu'Abou-Ali lui avoit ôté Hérat pour la donner à un de ses serviteurs nommé *Ilmenkou*. Cette désertion découragea Abou-Ali , & il la regarda comme un mauvais augure. Cependant Sébectéghin s'étoit approché de Tous avec toutes ses troupes. Les chefs de l'armée ennemie étoient d'avis de se retirer dans les montagnes , de se contenter de harceler l'armée de Sébectéghin , en envoyant chaque nuit contre elle des détachemens peu considérables , & d'attendre qu'elle fût affoiblie par ces escarmouches répétées , pour engager avec succès une action générale. Mais la foule des soldats & les gens sans expérience s'opposèrent à cet avis , qu'ils taxoient de foiblesse & de lâcheté. Le lendemain matin les deux armées en vinrent aux mains : on combattoit avec une égale bravoure de part & d'autre , lorsqu'on vit s'élever un nuage de poussière derrière l'aile gauche de l'armée d'Abou-Ali : c'étoit Mahmoud qui venoit prendre l'ennemi par derrière. Abou-Ali ne trouva d'autre ressource que de replier ses deux ailes pour fondre , avec toutes ses forces , sur le centre de l'armée ennemie , où commandoit Sébectéghin , & s'y ouvrir un passage. Tous ses efforts furent inutiles ; Sébectéghin tint ferme , & l'armée d'Abou-Ali se vit enveloppée de tous côtés. Le carnage fut immense , & ceux qui échappèrent à la mort furent pris ou dispersés. Mahmoud poursuivit les fuyards & en tua un grand nombre. Il s'étoit distingué dans cette journée par des prodiges de valeur.

Faïk & Abou-Ali se retirèrent dans la forteresse de Kélat (*d*) , où le prince de Tous les reçut pendant quelques

(*d*) Place forte de la dépendance | cette ville. On peut juger de la po-
de Tous : elle est située à l'orient de | sition de Kélat par le récit que l'on
jours.

jours. Lorsqu'ils en furent sortis, ils se rendirent à Abiwerd, & vinrent de là à Sérakhs (e) & ensuite à Mérou. L'émir de Tous renvoya à Sébectéghin quelques-uns des éléphants qu'Abou-Ali avoit pris après la retraite de Mahmoud, & se concilia, par ce moyen, les bonnes grâces du vainqueur. Sébectéghin ayant laissé Mahmoud à Nischabour, se mit à la poursuite de Faïk & d'Abou-Ali. Lorsqu'ils eurent avis de sa marche, ils se réfugièrent dans les solitudes d'Amol-schatt, convaincus que Sébectéghin ne pourroit les suivre avec une nombreuse armée dans une vallée stérile & sans eaux. Étant arrivés à Amol-schatt, ils envoyèrent des députés à Nouh, & lui écrivirent pour solliciter le pardon de leur conduite passée. Ils se comparoient à des colombes qui, après avoir long-temps erré de côté & d'autre, reviennent enfin au colombier. Nouh fit arrêter & mettre en prison l'envoyé de Faïk : il reçut au contraire avec bonté celui d'Abou-Ali, & le renvoya avec ordre de dire à Abou-Ali de se retirer à Djordjania, en attendant qu'il lui fit connoître sa volonté. En même temps il fit donner ordre à Mamoun ben-Mohammed, gouverneur de Djordjania, de le bien recevoir & de fournir à tous ses besoins.

Faïk, indigné du traitement fait à son envoyé, résolut de passer le Gihon & de se retirer dans les états d'Ilek-khan. Il n'oublia rien pour engager Abou-Ali à le suivre, & à ne point ajouter foi aux promesses de Nouh ; mais celui-ci méprisa cet avis, courant ainsi volontairement à sa perte. Faïk passa donc le Gihon, & Bektouroun, chambellan de Nouh, envoyé à sa poursuite, l'ayant atteint près de

trouve dans l'histoire de Timur, de la prise de cette place. *Hist. de Timur*, liv. 2, ch. 38. Ces deux places, Tous & Kélat, y sont presque toujours jointes ensemble.

(e) Serkhas ou Sérakhs, ville du Khorassan, qui a donné naissance

à plusieurs écrivains qui portent le surnom de *Sérakhsi*. Elle est située sur la rivière de Hérat & au nord de cette ville. *Bib. or. Hist. de Timur*, liv. 2, ch. 37. *Voyage de Tavernier*, liv. 3. *Golijs sur Alfergan*, pag. 185.

Tome IV.

Z z

Nassaf (*f*), ils se séparèrent sans combat. Ainsi Faïk se retira auprès d'Ilekkhan, qui le reçut avec bonté. Abou-Ali avoit pris, conformément aux ordres de Nouh, la route de Djordjania. Lorsqu'il fut arrivé à Hézarasf (*g*), bourg situé près de Khowarezm (*h*), & au couchant de ce lieu, Abou-Abdallah, prince du Khowarezm, qui, comme on l'a dit plus haut, conservoit contre lui une inimitié secrète, lui fit faire des excuses de ce qu'il ne se présentoit pas lui-même pour le recevoir, & l'assura qu'il l'iroit trouver le lendemain. Lorsque la nuit fut venue, il fit investir la place par un corps de troupes de deux mille soldats : Abou-Ali fut contraint de se rendre, & conduit un samedi, dans les premiers jours de ramadhan 386 (3 de ramadhan, 19 septembre 996), devant le roi de Khowarezm. Ce prince le fit renfermer dans une forteresse, fit mettre les principaux de ceux qui l'accompagnoient dans les fers, & donna ordre au peuple de la ville de faire main-basse sur le reste & de piller leur bagage. Ce bruit s'étant répandu, & Ilmenkou, chambellan d'Abou-Ali, qui s'étoit échappé, en ayant apporté la nouvelle à Djordjania, Mamoun ben-Mohammed, gouverneur de cette ville, forma une petite armée, dont il donna le commandement à Ilmenkou. Ces troupes ayant investi la ville de Kat (*i*), résidence du roi de Khowarezm, s'en emparèrent; & après avoir massacré ou dispersé les troupes de ce prince, elles se saisirent de sa personne, & le conduisirent, chargé de fers, à Djordjania. Abou-Ali se rendit dans cette ville, & fut

(*f*) C'est la même qui est aussi nommée *Nakhshchab* & *Carschi*. *Hist. de Timur*, t. 1, p. 3. *Chorasm. descr.* p. 30 & 44.

(*g*) On lit *Mézarasf* sur les cartes, & je crois que notre manusc. l'écrit ainsi; cependant je ne doute point qu'il ne faille lire *Hézarasf*. *Voy. Chorasmie descr.*, p. 9. C'est ce que prouvent les vers d'Anvéri,

rapportés dans la Bib. or. au mot *Aisiz*, dans lesquels le poëte fait allusion à la signification de ce nom, qui veut dire *millé chevaux*.

(*h*) Khowarezm, nom de la capitale du royaume de Khowarezm.

(*i*) Ville du Khowarezm. *Voyez Abulf. Chorasm. descr.*, pag. 9. *Bib. or. Hist. de Timur*, tom. 1, pag. 242.

reçu avec distinction par Mamoun. Quelques jours après Mamoun se fit amener le roi de Khowarezm & lui fit couper la tête : il réunit ainsi le Khowarezm à son apanage. Nouh, feignant de recevoir les excuses d'Abou-Ali, lui manda, peu de temps après, de se rendre à Bokhara ; mais lorsqu'il fut arrivé & qu'il eut été admis à l'audience avec Ilmenkou son chambellan, & avec ses frères, Nouh les fit tous arrêter, & livra leurs biens au pillage. Telle fut la fin d'Abou-Ali.

Sébectéghin étoit alors à Mérou. Lorsqu'il eut appris ce qui venoit d'arriver à Abou-Ali, il se rendit à Balkh ; il y reçut des lettres de Nouh, par lesquelles ce prince en l'informant de la marche d'Ilekkhan, qui s'approchoit des frontières de son royaume, il réclamoit encore une fois le secours de ses armes. Sébectéghin ne balança pas à se rendre à ses désirs : il manda les troupes du Khorassan, de Gazna & du Zaboulesthan, & se rendit dans un bourg nommé *Razi* (k), situé entre Kesch & Nassaf, pour y attendre les troupes du Djouzdjan, du Khothal, de Saganian (l) & de plusieurs autres cantons. Mahmoud vint aussi le joindre en ce lieu avec les troupes de Nischabour. Ilekkhan, informé des préparatifs de Sébectéghin, le sollicita de se joindre à lui pour dépouiller Nouh de ses états ; mais Sébectéghin refusa de prêter l'oreille à ses propositions : alors Ilekkhan appela de tous côtés les différentes hordes des Turcs, & rassembla une armée innombrable. Sébectéghin, de son côté, envoya des courriers à Nouh, pour lui représenter qu'il étoit à propos que l'étendard royal se trouvât au milieu de son armée, & que la présence du souverain animeroit le courage des troupes qui combattoient pour sa défense. Nouh se contenta d'envoyer tous ses officiers & toute sa maison au camp de Sébectéghin, suivant en cela les conseils timides de son vizir Abdallah ben-Aziz. Sébectéghin en fut vivement

(k) Dans le manuscrit 61, on lit *Zani*.

(l) *Voy. Chorasm, descr., pag. 38 & 62. Gol. sur Alferg., pag. 167.*

piqué; & ne doutant point que le but du vizir ne fût de le rendre suspect & de lui faire perdre le fruit des services qu'il avoit rendus à Nouh, il envoya son fils Mahmoud à Bokhara avec vingt mille cavaliers, pour obliger Nouh à se prêter, de gré ou de force, à ses volontés. Il fit partir avec ces troupes Abou-Nafr ben-Zeïd, qu'il nomma pour occuper la place de grand vizir au lieu d'Abdallah ben-Aziz. Nouh étouffa les suites de ce mécontentement, en confirmant le choix de Sébectéghin, & en lui livrant Abdallah ben-Aziz qu'il fit renfermer dans une forteresse. Cependant Ilekhan étant entré dans la partie supérieure du Mawaralnahr, fit de nouveau proposer la paix à Sébectéghin; & celui-ci voyant que Nouh ne vouloit faire aucun mouvement pour la défense de ses états, accepta les propositions du khan des Turcs. On convint de part & d'autre que Cotoum (*m*) seroit la séparation des deux empires, & Ilekhan obtint, en faveur de Faïk, qu'il conserveroit la possession de Samarcande. La paix étant ainsi rétablie dans les états de Nouh, le vizir Abou-Nafr s'occupoit à remettre l'ordre dans toutes les parties de l'administration, lorsqu'il fut assassiné, cinq mois après son élévation à la place de vizir. Nouh, qui craignoit que le meurtre d'Abou-Nafr n'attirât sur lui la vengeance de Sébectéghin, fit une exacte recherche des coupables & les fit mettre à mort.

Aboulcassem Simdjour, frère d'Abou-Ali, s'étoit concilié les bonnes grâces de Sébectéghin, & avoit obtenu de Nouh, par son crédit, l'investiture du Kouhestan, qui étoit l'ancien apanage de la famille des Simdjour. Mais ayant ensuite refusé de suivre Sébectéghin, lorsqu'il rassembloit les troupes de toutes les provinces de l'empire pour marcher contre Ilekhan, & ayant profité de son éloignement

(*m*) Je ne connois pas la position de cet endroit: peut-être y a-t-il une faute, & faut-il lire *Botom*, province montagneuse du Mawaralnahr. *Abulf. Chorasm. descr., pag. 20. Gol. sur Alfer., pag. 178.*

pour entrer à main armée dans le Khorassan & y commettre toutes sortes de brigandages, Sébectéghin envoya contre lui des troupes qui l'obligèrent à prendre la fuite : il se retira dans les états de Fakhreddoula, qui lui donna, pour son entretien & pour la subsistance de ses troupes, les territoires & les revenus de Djordjan, Damégan & Coums.

Après la mort du vizir Abou-Nafr, Nouh nomma pour lui succéder, du consentement de Sébectéghin, Aboulmodhaffer Baraschi : il conserva cette place jusqu'à la fin du règne de Nouh. Aboulhassan, fils d'Abou-Ali Simdjour, s'étoit, après la défaite de son père, retiré à Rey, auprès de Fakhreddoula. Étant revenu secrètement à Nischabour, il fut découvert & arrêté. On l'envoya à Bokhara, où il fut mis à mort.

Le 13.^e jour de redjeb 387 (16 juillet 997), l'émir Nouh ben-Manfour, surnommé *Ridha*, mourut après une maladie de deux ou trois jours. Peu de temps après Sébectéghin fut attaqué d'une maladie mortelle : il entreprit de se faire transporter à Gazna, espérant que l'air & les eaux de ce pays pourroient lui être salutaires ; mais il mourut pendant la route, & son corps fut transporté, dans la même litière où il étoit avant sa mort, jusqu'à Gazna. Othi raconte que peu de temps avant la mort de Sébectéghin, ce prince s'entretenant avec Aboulfatah Bosti, lui disoit : Nous nous comportons, à l'égard des maladies & des infirmités qui nous surviennent, comme des brebis : la première fois qu'elles passent par les mains du tondeur, & qu'il leur lie les pattes pour les décharger de leur toison, elles tremblent & n'attendent que la mort jusqu'à ce que l'opération soit finie. Lorsqu'elles ont recouvré leur liberté, cette frayeur s'appaise ; & quand il faut les tondre une seconde fois, elles n'éprouvent plus autant d'effroi : enfin cette seconde expérience les rassure tellement, que lors même que le boucher les attache pour leur ôter la vie, elles le laissent faire, sans aucune crainte, jusqu'au moment où le couteau fatal leur donne la mort. Nous nous accoutumons de même à voir

notre santé attaquée par les maladies : l'espoir de recouvrer la santé nous cache le danger ; & lorsque la mort s'approche, nous sommes sourds & insensibles à ses avertissemens. Il n'y avoit pas quarante jours que Sébectéghin avoit tenu ce discours lorsqu'il mourut.

La nouvelle de sa mort fut suivie de près de celle de la mort de Fakhreddoula Ali Bouyah : ils moururent l'un & l'autre au mois de schaban 387 (août 997.)

Ali, fils de Mamoun ben-Mohammed, succéda, vers le même temps, à son père dans les provinces de Djordjania & de Khowarezm, & y fut reconnu pour son successeur.

Sébectéghin avoit nommé pour lui succéder au trône de Gazna son fils l'émir Ismaël, & son choix fut confirmé après sa mort par le consentement unanime des troupes.

Medjdeddoula Abou-Taleb Rostam fut pareillement élu par les Dilémites pour succéder à son père Fakhreddoula, & le khalife confirma son élection.

Aboulhareth Mansour, fils de Nouh, monta, après la mort de son père, sur le trône de Bokhara : il conserva la charge de grand vizir à Aboulmodhaffer Baraschi ; mais il abandonna la conduite de toutes les affaires à Faïk. L'ancien vizir Abdallah ben-Aziz, qui s'étoit échappé de la prison dans laquelle Sébectéghin l'avoit fait renfermer, ayant appris la mort de Nouh, engagea Abou-Naïr Asbendjani à se réunir à lui pour s'emparer du Khorassan ; & ils se rendirent ensemble auprès d'Ilekkhan, afin de lui demander des troupes pour l'exécution de leur projet. Ilekkhan les fit mettre dans les fers ; & ayant mandé à Faïk de le venir trouver, il lui donna le commandement de l'avant-garde de son armée, & lui ordonna de marcher vers Bokhara. Aboulhareth Mansour, informé de ces mouvemens, s'enfuit avec toute sa maison, & se hâta de passer le Gihon. Lorsque Faïk fut entré dans Bokhara, il se présenta pour faire sa cour à l'émir ; & apprenant qu'il avoit pris la fuite, il fut sensiblement affligé de voir le trône des Samanides abandonné par l'héritier de leur puissance. Les principaux

habitans de Bokhara firent part de ces dispositions à l'émir, & l'engagèrent à revenir. Il rentra en effet dans Bokhara, après avoir écrit à Faïk pour lui témoigner sa reconnoissance, il donna à Bektouroun, qui étoit alors grand chambellan, la charge de commandant général des troupes, & l'envoya à Nischabour pour gouverner le Khorassan & en percevoir les revenus au nom de l'émir, & pour son trésor. Bektouroun reçut en même temps le surnom de *Sinaned-doula*, c'est-à-dire, la lance de l'état; mais il s'empara des revenus de son gouvernement sans que personne s'y opposât. Aboulhareth s'occupa à réconcilier Faïk & Bektouroun, qui depuis long-temps étoient ennemis l'un de l'autre: il espéroit qu'ils travailleroient de concert au bien de l'état; mais leur union fut la cause de sa perte, comme la suite le fera voir.

Ismaël, qui avoit succédé à Sébestéghin, étoit encore jeune & sans expérience: les troupes profitèrent de sa foiblesse pour exiger de lui des libéralités sans mesure; & sa facilité à se prêter à leurs demandes, eut bientôt épuisé les trésors que son père avoit laissés en mourant. Mahmoud lui écrivit pour lui représenter qu'il seroit très-disposé à le reconnoître pour le successeur de son père au trône de Gazna & à lui obéir comme le premier de ses sujets, s'il lui connoissoit les talens nécessaires pour le gouvernement d'un si vaste empire. Si notre père, ajoutoit-il, ne m'a pas désigné pour son successeur, c'est qu'il a craint que l'éloignement où je me trouvois à sa mort n'excitât quelque fâcheuse révolution. Les connoissances que j'ai acquises par une longue expérience, & l'habitude que j'ai contractée d'exercer le commandement & de manier les rênes de l'état, me rendent plus propre à remplir le trône de Gazna. La prudence exige donc que vous me l'abandonniez, & je vous assurerai la possession de Balkh & de son territoire, ou, si vous l'aimez mieux, le gouvernement du Khorassan & la charge de commandant général des troupes de cette province. Ismaël ne voulut point prêter l'oreille à ces

propositions. Le gouverneur du Djouzdjan entreprit de terminer ce différent, & engagea Mahmoud & Ismaël à conférer ensemble sur leurs prétentions respectives. Mahmoud accepta l'entrevue, mais Ismaël s'y refusa obstinément : il n'écouta pas davantage les représentations d'Otbi, auteur de cet ouvrage, & il fallut nécessairement abandonner au sort des armes la décision de cette querelle. Mahmoud écrivit à Aboulhareth Mansour pour l'informer de sa marche, & il appela à son secours son oncle Bagratchek, frère de Sébec-téghin, & son frère l'émir Nafr, qui se joignirent à lui. Ismaël ayant appris que Mahmoud s'avançoit vers Gazna, sortit de Balkh, où il étoit alors, & marcha à sa rencontre (n). Les deux armées étant en présence, on en vint aux mains : le succès du combat ne fut pas heureux pour Ismaël. Une grande partie de ses troupes fut taillée en pièces ; & le reste ayant pris la fuite, il se retira dans la citadelle de Gazna. Mahmoud lui accorda la paix, & oubliant le passé, il eut pour lui tous les égards & l'amitié qu'il devoit aux liens du sang.

Aboulcasssem Simdjour s'étoit retiré, comme on l'a dit, dans le Djordjan, & il y jouissoit, sous la protection de Medjdeddoula, des mêmes revenus que Fakhreddoula lui avoit accordés, lorsque prêtant l'oreille aux insinuations de Faïk, ennemi de Bektouroun, il quitta cet asyle pour rentrer dans le Khorassan. Bektouroun lui fit proposer un accommodement, & l'engagea à demeurer dans le Kouhestan, qui étoit l'ancien apanage de la famille des Simdjour, jusqu'à ce qu'il eût obtenu pour lui, de la cour de Bokhara, le gouvernement de Hérat. Mais Aboulcasssem comptoit trop sur ses forces pour consentir à ces propositions : il s'avança vers Nischabour ; & les deux armées en étant venues aux mains près des portes de cette ville, Aboulcasssem fut

(n) C'étoit à Balkh qu'Ismaël avoit été couronné après la mort de son père. Voy. sur ces événemens l'Histoire de l'Indostan de Dow, tom. I, pag. 59 & suiv.

entièrement

entièrement défait & se retira dans le Kouheftan. Ce combat se donna au mois de rébialéwel 388 (mars 998), & répandit la joie dans toutes les provinces. Faïk seul apprit avec chagrin la victoire de Bektouroun. Aboulcassém en vint enfin à un accommodement : il donna son fils pour otage & demeura dans le Kouheftan. La paix étant ainsi conclue au mois de redjeb 388 (juillet 998), Bektouroun revint à Nischabour. Faïk s'étant brouillé avec le vizir Aboulmodhaffer Baraschi, celui-ci se réfugia dans le palais d'Aboulhareth. Faïk le fit redemander à l'émir, qui refusa de le rendre : piqué de ce refus, il prit le parti de se retirer dans les terres des Turcs ; mais les principaux habitans de Bokhara accommodèrent cette affaire. Le vizir fut dépouillé de sa dignité, & envoyé dans le Djouzdjan pour satisfaire Faïk, & Aboulcassém Baraschi fut mis à sa place. Ce nouveau vizir ayant entrepris de diminuer les appointemens des Turcs & des grands officiers de l'armée, & de retrancher une partie de leurs apanages, il fut assassiné par deux ou trois Turcs.

Mahmoud, après avoir reçu de son frère la citadelle de Gazna & les clefs de tous les trésors, établit par-tout des gouverneurs & des receveurs, & revint à Balkh, d'où il écrivit à Aboulhareth pour lui faire part de ses succès & lui offrir la continuation des services que son père Sébectéghin avoit rendus à la maison des Samanides. Aboulhareth lui envoya le Seïd Aboulhassan Alouï Hamadani pour le féliciter sur sa victoire, & lui confirma la possession de Balkh, Termed, Hérat & Bost : mais quant à la ville de Nischabour & à la charge de commandant général des troupes, il lui insinua qu'il ne pouvoit pas justement en dépouiller Bektouroun (o), à qui il les avoit données en récompense des services qu'il avoit rendus à l'état. Mahmoud envoya de nouveau un député à la cour de Bokhara avec de riches présens : il le chargea de représenter à Aboulhareth qu'il n'étoit pas juste

(o) Dow le nomme *Bucufin*. *Hist. de l'Indost.*, tom. I, p. 54.
Tome IV. A a a

de le priver d'une partie de l'apanage de son père & d'une dignité qui lui avoit été accordée en considération de ses services. Lorsque ce député, nommé Aboulhassan Hamouli, arriva à Bokhara, la place de grand vizir étoit vacante : on la lui offrit ; & s'étant laissé séduire par ces offres, il l'accepta & oublia de faire valoir les demandes de Mahmoud. Mahmoud voyant que la mauvaise conduite de ceux qui étoient à la tête des affaires ne pouvoit manquer d'entraîner la ruine de l'état, & que tous ceux qui avoient part à l'administration ne songeoient qu'à leurs intérêts particuliers, résolut de rentrer dans le domaine dont on l'avoit dépouillé, & s'avança vers Nischabour. Bektouroun se hâta d'en sortir avec tout ce qu'il possédoit, & informa Aboulhareth de la marche de Mahmoud. Aboulhareth rassembla à la hâte quelques troupes, & vint jusqu'à Sérakhs dans le Khorassan. Mahmoud ne doutoit pas qu'il ne pût aisément mettre cette armée en déroute ; mais comme il ne vouloit pas qu'on pût lui imputer les malheurs de l'état, ni ternir l'éclat de ses premiers services par une conduite digne de reproches, il aima mieux éviter la rencontre de ces troupes & se retira à Mérou, & de là au pont de Zagoul. Bektouroun étant venu joindre l'émir Aboulhareth, ne fut pas reçu de ce prince avec l'accueil auquel il s'attendoit. Il s'en plaignit à Faïk, qui étoit alors auprès d'Aboulhareth. Faïk étoit aussi violemment indisposé contre ce prince : ils formèrent donc le projet de le détrôner ; & ayant assemblé les officiers de la cour, ils obtinrent leur consentement pour l'exécution de ce dessein. Alors Bektouroun proposa de délibérer sur quelque objet important ; & Aboulhareth ayant été appelé dans l'assemblée sous le prétexte de cette délibération, ils se saisirent de lui, lui firent crever les yeux, & mirent à sa place son frère Abdalmélic (p), fils de Nouh.

(p). Dans l'Histoire de l'Indostan, de Dow, ce prince est nommé *Abdul* (tom. I, p. 55). *Abdalmélic* signifie le serviteur du roi : *Abdal*, ou,

comme écrit Dow, *Abdul* signifie seulement le serviteur du. On lit ailleurs le nom entier *Abdul-Mallick* (ibid. pag. 56.)

A peine Abdalmélic étoit-il monté sur le trône, qu'on fut instruit que Mahmoud étoit campé avec son armée au pont de Zagoul. Cette nouvelle jeta la terreur dans l'armée d'Abdalmélic : tous prirent la fuite, & vinrent sans s'arrêter jusqu'à Mérou. Mahmoud envoya des députés à Bektouroun & Faïk, pour leur reprocher la perfidie qu'ils venoient d'exercer envers leur maître : ils tentèrent de le gagner, en lui promettant, de la part d'Abdalmélic, d'augmenter son apanage. Mahmoud ne crut pas devoir prêter l'oreille à leurs promesses ; & convaincu qu'il ne pouvoit laisser impuni un attentat si criminel, il s'avança jusqu'à Mérou. Ils se préparèrent d'abord à le recevoir ; mais bientôt, faisant réflexion sur le danger auquel ils s'exposaient, ils lui demandèrent la paix. Mahmoud n'ajoutoit point de foi à leurs paroles ; cependant voulant éviter jusqu'à l'apparence d'une révolte contre le prince légitime, il consentit à leur demande. Lorsqu'il eut donné les ordres pour partir, & que son armée se fut mise en marche, quelques troupes ennemies tombèrent sur ses bagages & commencèrent à harceler son arrière-garde. Mahmoud voyant que cette conduite n'étoit pas désapprouvée par les chefs de l'armée ennemie, fit envelopper ces pillards, & ils furent tous taillés en pièces. Ensuite il mit ses troupes en bataille : les troupes ennemies sortirent aussi de la ville, & se rangèrent en présence de celles de Mahmoud ; mais le combat s'étant engagé, elles furent renversées du premier choc & mises en déroute. Abdalmélic & Faïk s'enfuirent à Bokhara, Bektouroun à Nischabour, & Aboulcassém Simdjour dans le Kouhestan. Mahmoud envoya des troupes contre Bektouroun pour empêcher sa jonction avec Aboulcassém. Bektouroun se retira d'abord dans le Djordjan ; mais Mahmoud s'étant éloigné, il revint à Nischabour : Mahmoud fut obligé de se rapprocher de Nischabour ; & Bektouroun ayant pris la fuite, vint à Abiwerd, & de là à Mérou, puis à Amol-schatt, d'où il se rendit à Bokhara. Mahmoud envoya aussi des troupes dans le Kouhestan pour en chasser

A a a ij

Aboulcassém, qui fut vaincu & expulsé de cette province. Après ces expéditions, Mahmoud donna à son frère Nafr le gouvernement de Nischabour & la charge de commandant général des troupes ; & pour lui il revint à Balkh, où il établit le siège de son empire. Un jour que Mahmoud étoit à la chasse, il aperçut Nouschtéghin qui tenoit son épée à la main, & prêt à frapper, & qui attendoit la permission de son frère l'émir Ismaël. Il vit bien qu'Ismaël désapprouvoit l'entreprise de Nouschtéghin ; mais il crut devoir profiter de cet avertissement ; & après avoir fait mourir Nouschtéghin, il s'assura de son frère, & le confia à la garde du gouverneur du Djouzdjan, qu'il chargea de pourvoir abondamment à ses besoins & à ses plaisirs : car il reconnut, dit notre auteur, que deux épées ne peuvent pas tenir dans un seul fourreau. Vers ce même temps, Mahmoud reçut du khalife Cader-billah une khalat magnifique (q), avec des patentes qui lui accorderoient le titre de *Yémin eddoula we Emin almilla*, c'est-à-dire, *le soutien de l'état & le tuteur de la religion*.

Abdalmélic & Faïk s'étoient, comme on l'a dit plus haut, retirés à Bokhara, & Bektouroun étoit venu les rejoindre dans cette ville. Ils se préparoient à reprendre les armes, lorsque la mort de Faïk déconcerta leurs projets. Ilekhan, profitant de la confusion où se trouvoit le royaume, s'avança vers Bokhara, sous prétexte de délivrer Abdalmélic du joug de Mahmoud, & de rendre au trône des Samanides sa première splendeur. Abdalmélic ajouta foi à ses paroles, & envoya Bektouroun au-devant de lui avec ses principaux officiers : Ilekhan les fit mettre dans les fers & abandonna tout leur bagage à ses troupes : il entra ensuite dans Bokhara, & prit possession du trône le mardi 10 de Dhoulkaada 389 (24 octobre 999). Il fit chercher Abdalmélic, qui s'étoit caché. Ce malheureux prince fut

(q) Voyez ci-devant, page 291, note (5).

pris & amené devant Ilekhan, qui l'envoya prisonnier à Urkend (r).

Ilekhan, en s'emparant de Bokhara, s'étoit faisi d'Aboulhareth, prédécesseur d'Abdalmélic, d'Abou-Ibrahim & d'Abou-Yakoub, tous enfans de l'émir Nouh, de leurs oncles Abou-Zacaria & Abou-Saleh, & de tous les rejetons de la famille des Samanides : il les avoit fait renfermer dans des prisons séparées, afin de les mettre hors d'état de rien entreprendre. Cependant Abou-Ibrahim s'étant revêtu des habits d'une vieille femme qui le servoit dans sa prison, se sauva à la faveur de ce déguisement : il se cacha d'abord dans Bokhara, & se retira ensuite dans le Khowarezm. Tout ce qui restoit des serviteurs de sa maison vint l'y trouver, & il se vit bientôt à la tête d'une troupe nombreuse. Arslan Balou, son chambellan, faisoit des courses jusqu'aux portes de Bokhara. Dans une de ces courses il enleva Djafartékin & dix-sept autres émirs de la maison d'Ilekhan, & les envoya prisonniers à Djordjania : il poursuivit les autres jusqu'à Samarcande. Étant arrivé au pont de Couhak (s), il y trouva Tékinhan, à qui Ilekhan avoit donné le gouvernement de Samarcande, à la tête d'une armée. Il les attendit de pied ferme, les mit en déroute & pilla leur bagage. Après cet avantage, Abou-Ibrahim, surnommé *Moutasser*, entra dans Bokhara, & y fut reçu aux acclamations des habitans. Ilekhan, informé de cette révolution, se mit en campagne & s'avança vers Bokhara.

KETAB
YÉMINN

(r) Cette ville, nommée tantôt *Urkend* & tantôt *Uzkend* ou *Uzkunt*, est située sur le Sihon dans le Turquestan. Les différentes manières de lire ce nom, viennent de ce que l'r & le z ne diffèrent que par un point dans l'écriture arabe. *Voy. hist. de Timur*, liv. 2, ch. 20. *Bib. or.* au mot *Urkend*. Suivant l'auteur de la Bibliothèque orientale, cette ville est la même que le géographe de Nubie nomme *Adercand*. Cependant

on trouve ces deux noms sur différentes cartes, & leur position varie de plusieurs degrés. De l'Isle la nomme *Ouzcunt* ou *Nessa*. Buache, *Uzkunt*, & il la place sur une rivière qui se jette dans le Sihon, & proche du pays des Calmoucs.

(s) C'est sans doute un pont sur le Gihon : sa position m'est inconnue. Le mot *couhak* peut signifier la petite montagne.

Montasser & Arslan Balou ne jugèrent pas à propos de l'attendre : ils vinrent à Amol-schatt ; & ayant reçu les revenus de ce canton, ils gagnèrent, par le désert, la ville d'Abiwerd & se rendirent maîtres de ce territoire. Ils vinrent ensuite à Nischabour, & il se donna en ce lieu une bataille entre Montasser & Nafr, fils de Sébeçtégîn. Nafr ne pouvant tenir tête à l'armée de Montasser, gagna les frontières du Djordjan, & vint de là à Hérat. Mahmoud se hâta de marcher vers Nischabour, & Montasser se rendit à Esféraïn. Il vouloit enlever les revenus de ce district, mais il ne put pas le faire, & il se réfugia dans les états de Schemsalmaâli Cabous. Ce prince le reçut très-bien & lui fit de grandes largesses : il lui conseilla de s'approcher de Rey, dont le trône étoit alors vacant, & de s'emparer de cette ville, qui étoit partagée en diverses factions, & lui promit de lui envoyer ses deux fils, Dara & Ménoutcheher, pour l'aider dans cette expédition, & de s'occuper ensuite sérieusement à le rétablir dans la possession du Khorassan & du royaume des Samanides. Montasser suivit ce conseil & s'approcha de Rey ; mais les troupes de cette ville ayant gagné, par leurs présens, Arslan Balou, Aboulcassém Simdjour & les principaux émirs de l'armée de Montasser, ceux-ci l'engagèrent à abandonner les conseils de Cabous. Il suivit leur avis, se retira de devant Rey, & dirigea sa route vers Damégan : Dara & Ménoutcheher le quittèrent pour rentrer dans le Djordjan. Montasser s'étant approché de Nischabour, l'émir Nafr aima mieux abandonner cette ville que de s'exposer à une nouvelle défaite. Ainsi Montasser entra encore une fois dans Nischabour au mois de schawal 391 (septembre 1001), & commença à recueillir les revenus de cette province. Il en fut bientôt chassé par Altountasch, gouverneur de Hérat, dont les troupes se joignirent à celles de l'émir Nafr. L'armée de Montasser, commandée par Arslan Balou & Aboulcassém Simdjour, ayant été défaite, il s'enfuit à Abiwerd ; & les troupes de Nafr qui le poursuivoient, l'obligèrent à se réfugier dans

le Djordjan. Cabous envoya contre lui un corps de deux mille soldats pour le chasser de ses états. Montasser sentit alors la faute qu'il avoit faite en abandonnant le conseil de Cabous : il en conçut un vif ressentiment contre Arflan Balou, & le fit mettre à mort. Ce meurtre occasionna un soulèvement parmi ses troupes, mais Aboulcassém parvint à l'appaiser. Montasser vint ensuite à Sérakhs, & le gouverneur de cette ville lui donna les secours dont il avoit besoin. Nafr envoya des troupes contre lui, & il se donna en ce lieu un combat très-sanglant, dans lequel l'armée de Montasser fut mise en déroute. Aboulcassém, & plusieurs autres officiers de Montasser, furent pris & envoyés à Gazna. Pour lui, il se retira chez les Gozzes, qui le reçurent avec joie, & firent quelques courses sur les terres d'Ilek-khan. Leur zèle ne fut pas de longue durée; & Montasser, instruit qu'ils avoient regret de ces démarches & qu'ils cherchoient à appaiser le ressentiment d'Ilekkhan, quitta leur pays avec sept cents hommes qui lui étoient demeurés attachés; & ayant passé le Gihon qui étoit glacé, en jetant de la paille sur la glace, il vint à Amol-schatt, & écrivit de là au Sultan pour se mettre sous sa protection. Après avoir parcouru divers lieux, il se rendit à Abiwerd en l'année 394, & y reçut une réponse favorable du Sultan. Il trouva en ce lieu un puissant secours dans Abou-Nafr, l'un des émirs de la cour du Sultan, qui embrassa ses intérêts. Les habitans de Nessâ, appréhendant les suites de ces mouvemens, appelèrent à leur secours le prince de Khowarezm : il leur envoya des troupes, dont il donna le commandement à Aboulfadhl, son chambellan. Abou-Nafr & Montasser vinrent au-devant de ces troupes, & les deux armées se rencontrèrent au bourg d'Estéwa (t). On en vint aux mains, malgré le froid & les ténèbres de la nuit; & lorsque le jour parut, les troupes de Montasser voyant qu'Abou-Nafr, plusieurs autres officiers, & un

(t) Voyez ci-devant, pag. 340, note (x).

grand nombre des leurs, étoient tués, se dispersèrent de côté & d'autre. Montasser vint à Esféraïn, & de là à Sérakhs : il passa ensuite le Gihon, & fut poursuivi par un détachement des troupes de Bokhara. Enfin, après avoir erré de province en province & de ville en ville, il donna dans le piège que lui tendit un seigneur de la cour d'Ilekkhan, & s'avança vers Bokhara. Ses compagnons, ennuyés de cette vie errante & fugitive, l'abandonnèrent, & découvrirent le lieu de sa retraite à Soleïman & Safi, chambellans d'Ilekkhan. Il étoit déjà environné de troupes ennemies lorsqu'il reconnut qu'il étoit trahi ; & après s'être défendu pendant quelque temps, il fut tué au mois de rébialéwel 395 (décembre 1004). Ainsi fut éteinte en sa personne la famille des Samanides. Cette dynastie avoit régné dans le Khorassan & le Mawaralnahr 102 ans & 16 jours, & elle avoit possédé par intervalle plusieurs autres provinces, telles que le Ségestan, le Kirman, le Djordjan, Rey, & le Tabarestan jusqu'aux frontières de la province d'Ispahan.

Le premier prince de cette maison fut Ismaël, fils d'Ahmed, qui fit prisonnier Amrou Leïth, près de la ville de Balkh, & commença à régner un mardi, au milieu de rébialakher 287 (22 avril 900). Il régna 8 ans, & mourut à Bokhara le mardi 14 de safar 295 (24 novembre 907).

Abou-Nafr Ahmed, son fils, lui succéda, & régna 6 ans & 3 mois. Il fut tué par ses esclaves le jeudi 23 de djoumadilakhéra 302 (15 décembre 914) (u).

Il eut pour successeur son fils Nafr, dont le règne fut glorieux & dura 30 ans.

Son fils Nouh, surnommé *Alhamid*, régna après lui & occupa le trône 12 ans 3 mois & 7 jours. Il mourut

(u) Ce jour répond au 22 de Djoumadilakhéra 302 : le 23 dut être un vendredi, ce mois ayant commencé par un jeudi.

le mardi 19 de rébialakher 343 (22 août 954), à Bokhara.

KETAB
YÉMINE.

Il laissa la couronne à son fils Abdalmélic, qui régna 7 ans 6 mois & 11 jours (x), & mourut le jeudi 15 de schawal 350 (28 novembre 961) (y) d'une chute de cheval.

Manfour, surnommé *Alfédid*, monta sur le trône après la mort d'Abdalmélic: il régna 15 ans & 9 mois, & mourut à Bokhara le mardi 11 de schawal 365 (13 juin 976) (z).

Il eut pour successeur son fils Nouh, surnommé *Alridha*, qui régna 21 ans & 9 mois, & mourut le vendredi 13 de redjeb 387 (16 juillet 997).

Aboulhareth Manfour, fils de Nouh, qui lui succéda, ne régna qu'un an & 7 mois: il fut déposé à Sérakhs le mercredi 18 de safar 389 (8 février 999) par Bek-touroun.

On mit à sa place son frère Abdalmélic, fils de Nouh, qui fut pris à Bokhara par Ilek Khan, après un règne de 8 mois & 17 jours.

Notre auteur reprend ici la suite de l'histoire de Khalaf, fils d'Ahmed, prince du Ségestan, ainsi qu'il l'avoit promis plus haut, & il la conduit jusqu'à la fin de la vie de ce prince: mais nous croyons inutile d'en donner un extrait, attendu qu'elle se trouve déjà dans l'histoire de la dynastie des Soffarides, tirée de Mirkhond, & publiée à Vienne en 1782, en persan & en latin, avec des notes savantes & curieuses (a). Mirkhond cite souvent l'histoire d'Otbi; & l'éditeur a rapporté dans ses notes

(x) Ce calcul ne peut quadrer avec les époques indiquées: il y a erreur dans l'une ou l'autre époque.

(y) Ce jour répond au 16 de schawal, ce mois ayant dû commencer un mercredi.

(z) Ce jour répond au 12 de

schawal, ce mois ayant dû commencer un vendredi.

(a) *Historia priorum regum Persarum, post firmatum in regno Islamismum. Ex Moham. Mirkhond. Persicè & latinè; Viennæ 1782.*

plusieurs morceaux de la traduction persane du Ketab Yémini, dont nous donnons ici l'extrait. Nous remarquerons seulement que c'est à tort que l'éditeur veut substituer (b) le nom de la province de Djordjan à celui du canton de Djouzdjan, dans lequel Khalaf choisit sa retraite après la perte totale du Ségestan. Si l'éditeur de Mirkhond a lu dans l'exemplaire de la version persane du *Yémini Djordjan*, c'est visiblement une faute, ainsi que dans le texte d'Aboulféda, qu'il cite à la page suivante. Dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, on lit *Djouzdjan*, & c'est certainement la vraie leçon. Le Djordjan n'appartenoit point à Mahmoud; ainsi il ne pouvoit pas y offrir une retraite à Khalaf. Cette province faisoit partie des états que Fakhreddoula avoit laissés à son fils Medjdeddoula. D'ailleurs notre auteur dit que Khalaf choisit ce canton à cause de la pureté de l'air & de la salubrité des eaux; ce qui ne peut convenir au Djordjan, situé sur le bord de la mer Caspienne, entre Estéradad & Dahestan. L'éditeur de Mirkhond observe que les géographes ne font point mention d'une province nommée *Djouzdjan*. On a vu qu'il en est souvent parlé dans l'histoire d'Otbi; & sa situation est facile à reconnoître proche de Balkh, entre le Khorassan & le Mawaralnahr. On trouve en effet sur la carte de Perse de M. de Lisle, publiée en 1724, une petite province qui porte le nom de *Djauzedjan*, située entre les frontières du Khorassan, les montagnes de Gaur, la rivière de Balkh ou le Déhasch, & le Gihon: ce nom y est écrit suivant différentes prononciations qui proviennent de l'omission des points diacritiques; & c'est ce qui prouve que l'auteur de cette carte a suivi en cela des manuscrits de géographes orientaux. Le Djouzdjan fait partie de la province de Fariab.

Lorsque Mahmoud, étant entré dans le Ségestan pour

(b) Voyez l'ouvrage cité, page 169.

venger la mort de son oncle Bagratchek (*c*), eut consenti à recevoir les soumissions de Khalaf & à lui pardonner cette perfidie, il résolut de porter ses armes dans l'Inde (*d*), & entra dans l'intérieur de ce pays. Il étoit campé auprès de Bérishour, lorsqu'il apprit que le roi de l'Indoustan s'avançoit avec une armée nombreuse. Il prit avec lui 15 000 hommes d'élite, & se hâta d'aller à sa rencontre. L'armée des Indiens étoit composée de 12 000 cavaliers, de 30 000 hommes de pied & de 300 éléphants (*e*). Les deux armées étant en présence, le roi de l'Indoustan différoit le combat pour donner le temps à son arrière-garde & à toute son infanterie de le joindre : mais Mahmoud, qui s'en aperçut, ne lui en laissa pas le temps ; & ayant rangé ses troupes en bataille, il le contraignit à en venir aux mains. Les troupes de Mahmoud eurent tout l'avantage, & plus de 5 000 Indiens demeurèrent sur le champ de bataille. Il y périt aussi 50 éléphants. Le roi fut pris avec ses enfans & toute sa famille, & amené en présence du sultan. Les vainqueurs firent un butin immense, & près de 100 000 prisonniers de l'un & l'autre sexe. Mahmoud se trouva maître d'une province aussi grande & aussi fertile que le Khorassan. Il remporta cette victoire le jeudi 8 de moharram 392 (27 novembre 1001). Le sultan donna le gouvernement des pays qu'il venoit de conquérir au roi vaincu : il prit 50 éléphants, qu'il emmena, avec le fils du roi qu'il retint pour otage.

(*c*) Dow le nomme *Bujerâc*, tom. I, pag. 51.

(*d*) Les premières conquêtes de Sébectéghin dans l'Inde, l'avoient rendu maître de la province de Lamgan, partie du royaume de Cachmir. Le pays dont il est ici question, est indubitablement le Caboulestan. La première ville de cette province, après Caboul, est Péschawer, & c'est elle qui est nommée ici *Bérishour* ou *Périshour*.

Dans l'histoire de l'Indoustan de Dow, au lieu de ce nom, on lit *Peshawir*. On voit dans le même ouvrage sur la carte de l'Inde du major Rennel, Pishaver ou Pershore comme une seule & même ville. Voy. *descript. histor. & géogr. de l'Inde*, tom. I, pag. 69 & suiv. ; tom. III, pag. 248.

(*e*) On lit dans l'Histoire de l'Indoustan de Dow : *Three hundred chain-elephants* (tom. I, p. 57).

Mais ayant appris que ce prince s'étoit donné la mort après avoir abdiqué la royauté, conformément à la loi du pays, qui ne permettoit pas de reconnoître pour roi un prince qui avoit été pris par les Musulmans, il fut obligé de rentrer de nouveau dans l'Indoustan, pour appaiser le tumulte que cet événement y avoit occasionné. Après avoir exterminé tous ceux qui avoient eu part à cette rébellion, il revint triomphant à Gazna.

Il y avoit dix-huit ans que Cabous, fils de Waschméghir, avoit été dépouillé de ses états par Mouyadeddoula, à cause qu'il avoit embrassé les intérêts de Fakhreddoula. Les premiers efforts que Hossameddoula, gouverneur du Khorassan, avoit faits, par l'ordre de Nouh, pour le rétablir dans son royaume, n'avoient point eu un heureux succès. Il ne paroît pas que Fakhreddoula, appelé par le consentement des peuples du Dilem à succéder à la couronne de Mouyadeddoula, se fût occupé à faire rentrer Cabous dans ses états. L'émir Nouh, & après lui Sébec-téghin, s'étoient proposé plusieurs fois de l'aider dans cette entreprise; mais les différentes guerres qu'ils avoient eu à soutenir les en avoient détournés, & leur mort sembloit lui ôter toute espérance. Enfin il résolut de faire tous ses efforts pour recouvrer le royaume dont il avoit été dépouillé. Il mit des troupes en campagne, & en peu de temps il se vit maître d'Amol, d'Estéradabad & de Djordjan, & rentra dans cette ville, qui avoit été la capitale de son royaume, au mois de schaban 388 (août 998). Abou-Ali ben-Hamoula, vizir de Medjdeddoula, assembla une armée de Turcs, d'Arabes & de Dilémites, & vint mettre le siège devant Djordjan; mais les pluies continuelles ayant occasionné une grande disette, & son armée manquant de vivres & de fourrages, les assiégés profitèrent de ces circonstances pour l'attaquer, & remportèrent sur lui une grande victoire. Abou-Ali prit la fuite & se réfugia à Coums, d'où il revint à Rey. Il se donna ensuite plusieurs combats entre les généraux de

Cabous & ceux de Medjdeddoula, & la victoire demeura tantôt à l'un, tantôt à l'autre parti. Cependant Cabous se fortifioit de plus en plus & étendoit ses conquêtes. Enfin la paix fut conclue entre Medjdeddoula & Cabous. La révolte du gouverneur de Schehriar (f) donna lieu à une nouvelle guerre : on envoya de Rey une armée contre lui, sous la conduite de Rostam & de Bistoun : ils le défirent & s'emparèrent de la province où il commandoit ; & comme ils avoient conçu quelque mécontentement contre Medjdeddoula, ils y firent reconnoître l'autorité de Cabous. Le Ghilan fut ainsi réuni au Djordjan & au Tabarestan. Cabous donna le Ghilan à son fils Ménoutcher. Il s'occupa ensuite à rechercher l'amitié de Mahmoud, & fit alliance avec lui. Cabous possédoit dans un degré éminent les qualités de l'esprit & du cœur, jointes à une grande éloquence : ses états comprenoient le Djordjan, le Tabarestan & tout le Dilem, jusqu'aux côtes de la mer Caspienne.

Mahmoud avoit aussi contracté alliance avec Iekkhan, lorsque ce prince se fut emparé du Mawaralnahr, après avoir détruit l'empire des Samanides. Cette union dura plusieurs années ; mais elle fut ensuite rompue, comme on le dira ci-après (g).

(f) Suivant M. Petis de la Croix, Schehriar est un bourg proche de la ville de Rey, & l'on nomme indifféremment cette ville, *Rey* ou *Schehriar* (*Hist. de Tim.*, liv. 3, ch. 21, 22 & 23). Le géographe persan distingue deux villes de Rey, situées l'une dans l'Irak-adjémi, & l'autre dans le Khorassan, & dit que cette dernière porte aussi le nom de *Schehriar*. Notre auteur distingue aussi, d'une manière précise, Rey de Schehriar. J'imagine que la ville de Rey ayant été détruite par les Tartares de Gengizkhan, on aura

donné son nom à celle de Schehriar ; & qu'au temps de Tamerlan on la nommoit indifféremment *Rey* ou *Schehriar*. Notre auteur a donc pu dire qu'on envoya de Rey une armée contre le gouverneur de Schehriar.

(g) Notre auteur parle en cet endroit des hommes savans & illustres de la cour de Mahmoud ; mais nous nous contenterons de rapporter leurs noms, de peur d'allonger cette notice. Ces personnages célèbres sont, l'Imam Aboultaïb Sahal ben-Soleïman Salouk, Abou-Nafr

Mahmoud ayant terminé l'affaire du Ségestan, & se voyant maître de cette province, résolut d'entreprendre la conquête de Bahatia (*h*). Il passa le Sihoun (*i*), traversa la province de Moultan, & vint mettre le siège devant Bahatia. Cette ville étoit défendue par de fortes murailles & des fossés. Bohaira, qui en étoit gouverneur, comptant sur la multitude & la force de ses troupes & de ses éléphants, sortit de la ville & rangea son armée en bataille. Les deux armées combattirent pendant trois jours : enfin le quatrième jour l'armée Indienne fut mise en déroute par les troupes de Mahmoud. Une partie des Indiens se réfugia dans la citadelle de Bahatia ; mais cette place ne put tenir contre les efforts des Musulmans, & elle fut prise d'assaut. Bohaira s'étoit enfui dans les montagnes : Mahmoud envoya contre lui un détachement de

almikyali & ses deux fils, les émirs Aboulfadhl, & Abou-Ibrahim ; le seïd Abou-djafar ben-Moussa, de la race d'Ali ; le seïd Aboulbérékat Ali ben-Aboulhossain, aussi descendant d'Ali ; le cadhi Aboulcassim Ali alhérawi ; Abou-Nasr ben-Ahmed alschirazi.

(*h*) On trouve le récit de cette expédition dans l'histoire de l'Indoustan de Dow., t. I., p. 57 & suiv. Bahatia y est nommée *Battea* ; & au lieu de Bohaira, on y lit *Bachera*.

(*i*) La province de Moultan est située, en plus grande partie, au-delà de l'Indus ou Sind : c'est donc de ce fleuve qu'il est ici question sous le nom de *Sihoun*. Il est assez difficile de reconnaître les lieux dont parle notre auteur dans le récit des conquêtes faites dans l'Indoustan par Mahmoud. On sait que les sultans Gaurides ont possédé, après la ruine des Gaznévides, le Moultan & les provinces de Lahor & de Dehly : cependant

les noms de ces villes célèbres ne se trouvent point parmi ceux des places conquises par les Gaznévides. Il semble qu'on est en droit d'en conclure qu'elles portoient d'autres noms avant les conquêtes de ces princes. Parmi les fleuves qui arrosent l'ancienne province de Lahor, & qui sont au nombre de cinq, on en trouve un qui porte le nom de *Béah* ou *Béyah* : il est plus au sud que le Ravy, près duquel est située la ville de Lahor. Voy. la carte de l'Inde du major Rennel. Il est très-vraisemblable que ce nom est l'origine de celui de Bahatia, & que cette place étoit située entre le Ravy & le Béah. Une autre rivière, du nombre de celles qui traversent la province de Lahor ou le Pendjab, se nomme *Béhat* ou *Béhut* : ce nom approche encore plus de celui de Béhatia ; mais le Béhat portoit, à ce qu'il paroît du temps de Mahmoud, le nom de *Tchalam* ou *Djalam*, comme on le verra par la suite.

son armée. Bohaira voyant qu'il ne pouvoit échapper au vainqueur, se perça lui-même de son épée. Mahmoud établit dans sa nouvelle conquête l'exercice de la religion musulmane, & se retira avec 130 éléphans qu'il avoit pris à l'ennemi, & un immense butin. Il perdit dans son retour un grand nombre de soldats, parce que les pluies continuelles avoient rendu les chemins impraticables.

Aboulfatah, gouverneur du Moultan, ayant séduit les habitans de cette province, essaya de s'y rendre indépendant, & fit substituer son nom à celui du sultan dans la prière publique. Mahmoud rassembla une nombreuse armée pour tirer vengeance de cette perfidie, & se mit en marche au printemps; mais comme les débordemens du Sihoun & des autres rivières de cette province s'opposoient à la marche de son armée, il fit demander à Andbal, roi de l'Inde, le passage par ses terres (*k*). Celui-ci l'ayant refusé, le sultan piqué de ce refus, entra dans ses états, & le poursuivit de province en province & de ville en ville jusqu'à Caschmir, ravageant tous les lieux par où il passoit. Aboulfatah reconnut alors qu'il ne pourroit tenir tête à Mahmoud, puisqu'un roi bien plus puissant que lui se voyoit réduit à fuir devant ce conquérant. Il se hâta d'enlever ses trésors & tout ce qu'il avoit de plus précieux, & se retira à Sérendib. Le sultan instruit de sa retraite, entra dans le Moultan, prit de force la ville capitale, & imposa aux habitans une taxe de vingt millions de drachmes (*l*): il revint ensuite à Gazna, & le bruit de ses conquêtes se répandit dans les royaumes de Hind &

(*k*) C'est-à-dire, par le Cabou-
lestan & les provinces de Candahar
& de Caschmir.

(*l*) Suivant l'histoire de Dow,
Aboulfatah se renferma dans une de
ses places fortes, & sollicita de
Mahmoud l'oubli du passé. Mah-
moud reçut ses soumissions, & re-

vint à Gazna. Aboulfatah y est
nommé *Abulfatte*, & Andbal
Annindpal. Au lieu de Mahmoud,
on lit toujours dans cet historien
Mamood, & ce qu'il suffit de re-
marquer une fois pour toutes, il
supprime ordinairement les lettres
aspirées dans les noms propres.

de Sind , & dans les pays les plus éloignés , & jusque dans l'Égypte.

Ilekkhan ne cherchoit depuis long-temps qu'une occasion favorable pour rompre avec Mahmoud. Lorsqu'il apprit que le sultan étoit occupé à faire la guerre dans le Moultan , il envoya Sinafchi-téghin , son parent & le général de ses troupes , dans le Khorassan avec une armée nombreuse. Ce général s'étant approché de Hérat , le gouverneur de cette ville se retira à Gazna , suivant les ordres qu'il avoit reçus de Mahmoud , & Sinafchi-téghin entra dans cette ville , & envoya un officier à Nischabour pour recueillir les revenus de cette province. Plusieurs seigneurs du Khorassan , séduits par les fausses rumeurs auxquelles l'éloignement du sultan donnoit lieu , ne lui opposoient qu'une foible résistance. Alors le vizir Aboulabbas Fadhl ben-Ahmed sortit de Gazna , & se rendit dans le territoire de Bamian (m) pour veiller à la sûreté des frontières ; & après avoir pris les précautions nécessaires pour défendre l'entrée du royaume à l'ennemi , il envoya des courriers au sultan , & l'instruisit de la marche d'Ilekkhan. Mahmoud , sans perdre de temps , se rendit à Gazna & rassembla une armée nombreuse , qu'il fortifia d'un corps de soldats turcs de la horde des Khaladjes (n). Il s'avança avec ces troupes vers Balkh. Djafar-théghin , gouverneur de cette ville , en sortit & se retira à Termed. Le sultan envoya à sa poursuite Arslan Djadheb avec 10000 cavaliers. Sinafchi-téghin vouloit repasser le Gihon ; mais le gonflement des eaux du fleuve ne lui permettant pas de le traverser , il vint à Mérou pour s'enfoncer dans les déserts de ce canton. Il trouva tous les puits comblés &

(m) Ville d'Asie dans le Khorassan : elle donne son nom à une petite province située dans les montagnes de Gor. *Bib. or.* Gengizkhan s'en rendit maître après la prise de Balkh. *Hist. des Huns*, t. II, part. 2.^e,

page 279 ; tome III, page 58.

(n) Il a été parlé plus haut des Khaladjes , horde turque qui habitoit , avec les Afgans , le territoire de Lamgan. Voyez ci-devant page 334.

les routes effacées, ce qui l'obligea à tourner du côté de Sérakhs. Attaqué par l'émir des Gozzes, il fut encore contraint de changer de route, & vint à Abiwerd & de là à Neffa. Arflan Djadheb le suivoit par-tout, & il ne pouvoit fuir qu'avec beaucoup d'embarras & de lenteur, à cause du butin qu'il avoit fait à Hérat & qu'il traînoit avec lui. Cette considération le détermina à abandonner tout ce butin & le bagage de son armée; & s'étant enfui vers Nischabour, il se hâta de gagner le Djordjan. Les peuples du Ghilan attaquèrent ses troupes, les pillèrent & lui tuèrent beaucoup de monde. Quelques-uns de ses gens se retirèrent auprès de Cabous: pour lui, après avoir envoyé le reste de son bagage à Ali, fils de Mamoun, roi du Khowarezm, & le lui avoir remis en dépôt au nom d'Ilekkhan, il revint à Mérou par le chemin du Dahestan. Mahmoud étoit resté à Tous en attendant le retour d'Arflan Djadheb. Lorsqu'il eut appris que Sinafchi-téghin s'enfuyoit par le chemin du désert, il se mit en marche pour lui couper le passage; mais Sinafchi-téghin l'avoit prévenu. Il envoya à sa poursuite Abou-abdallah Tayi, avec un détachement de troupes arabes. Ces troupes atteignirent les fuyards, & firent prisonniers le frère de Sinafchi-téghin & sept cents des officiers les plus distingués de son armée. Le sultan les fit tous conduire à Gazna. Sinafchi-téghin s'enfuit avec un petit nombre des siens; & ayant traversé le Gihon, il se rendit auprès d'Ilekkhan. Tandis que Mahmoud étoit occupé à le poursuivre, Ilekkhan avoit envoyé Djafar-téghin vers Balkh avec 6000 cavaliers pour faire diversion, & obliger le sultan à abandonner la poursuite de Sinafchi-téghin. Le sultan ne donna point dans ce piège; mais lorsqu'il eut entièrement chassé Sinafchi-téghin du Khorassan, il vint fondre sur les troupes de Djafar-téghin & les mit en fuite. Ilekkhan fut consterné de ces mauvais succès: il eut recours à Cader-khan, roi du Khoten; & ce prince lui envoya une armée innombrable de Turcs de différentes hordes.

L'armée du Mawaralnahr, fière de ce renfort, passa le Gihon ; & Mahmoud ayant appris, dans le Tokharestan, la marche de cette armée, se rendit promptement à Balkh pour défendre ce canton & leur couper les vivres : il rassembla une armée de Turcs , de Khaladjes, d'Indiens, d'Afgans & de Gozzes , & campa dans une vaste plaine éloignée de Balkh de quatre parasanges. Ilekhan, avec toute son armée , vint se camper en face de celle de Mahmoud ; & ce jour-là même quelques troupes de l'une & de l'autre armée engagèrent une action qui dura jusqu'au soir : la nuit les obligea de se séparer. Le lendemain Mahmoud disposa ses troupes pour la bataille. Il plaça au centre l'émir Nafr , frère d'Abou-Nafr Férigouni, gouverneur du Djouzdjan , & Abou-abdallah Tayi, avec les troupes curdes & indiennes. Le grand chambellan Altoun-tasch eut le commandement de l'aile droite , & Arslan Djadheb fut placé à l'aile gauche. Mahmoud fortifia le centre de l'armée de 500 éléphants. Ilekhan prit pour lui le commandement du centre de son armée : il donna celui de l'aile droite à Cader-khan & aux troupes du Khoten, & confia l'aile gauche à Djafar-téghin. Après ces dispositions, les deux armées s'ébranlèrent. Ilekhan avoit placé sur le front de son armée cinq cents jeunes Turcs qui combattoient à pied , & manioient également bien l'arc & l'épée. Mahmoud, effrayé de la multitude & de la bravoure des troupes ennemies , invoqua , par d'ardentes prières , le secours du ciel , & s'avança hardiment vers le centre de l'armée ennemie, où étoit Ilekhan. Son éléphant enleva le soldat qui portoit l'étendard d'Ilekhan & le jeta en l'air : il écrasoit sous ses pieds un grand nombre de soldats ennemis ; & enlevant les cavaliers de dessus leurs chevaux avec sa trompe , il les saisissoit avec les dents & leur brisoit le corps. Les troupes du sultan , encouragées par son exemple , tombèrent sur l'armée ennemie avec tant de vigueur , que les Turcs furent contraints de prendre la fuite & de leur céder le champ de bataille.

Ils se retirèrent tous dans le Mawaralnahr, & il n'en resta pas un seul dans le Khorassan (o).

À peine le sultan avoit-il terminé cette guerre, qu'il se vit obligé de porter de nouveau ses armes dans l'Inde contre Nawaschteh (p) : c'étoit un prince de la race des rois de l'Inde, qui avoit embrassé la religion musulmane, & à qui Mahmoud avoit confié le gouvernement de quelque une des provinces qu'il avoit conquises. Il avoit renoncé depuis à la religion, & à l'obéissance qu'il devoit au sultan. Mahmoud entra avec ses troupes dans cette province ; il l'obligea à prendre la fuite ; & après l'en avoir chassé, & y avoir ainsi rétabli son autorité, il revint triomphant à Gazna pour y goûter quelque repos.

Il s'étoit à peine délassé de ses fatigues, que le zèle de la religion lui fit reprendre les armes & entreprendre une nouvelle expédition contre les infidèles. Il partit à la fin du mois de rébialakher ; & étant arrivé au bord du Sihoun, il trouva une nombreuse armée d'Indiens, commandée par Bal, fils d'Andbal, qui marchoit à sa rencontre. On en vint aux mains, & le combat dura depuis le matin jusqu'au soir. La victoire parut d'abord incliner du côté des Indiens ; mais le sultan ayant fait un nouvel effort, mit leur armée en déroute. Il prit encore en cette occasion trente éléphants ; & ayant poursuivi les fuyards, il en fit un grand carnage. Le sultan vint ensuite mettre le siège devant Behim-bagra (q), place forte qui étoit comme le réceptacle

(o) On trouve aussi le récit de cette guerre entre Mahmoud & Ilekhan dans l'histoire de Dow, tom. I, pag. 60 & suiv. Cet auteur nous apprend même que Mahmoud avoit épousé une fille d'Ilekhan. La plupart des noms propres y sont étrangement défigurés, & la lettre *n* est presque toujours supprimée lorsqu'elle se trouve à la fin d'un de ces noms. Ainsi, au lieu de Sinafchitéghin, Djafar-téghin, Arslan Dja-

dheb, Altoun-tasch, on y lit *Sipif-tagi, Jaffier Tighi, Arsilla Hajib, Alta Sasch*. Dans l'avant-dernier nom, *Hajeb* ou *Hadjeb* pourroit bien être la vraie leçon.

(p) Suivant Al. Dow, il se nommoit *Shoekpal*, & avoit pris, en embrassant le religion musulmane, le nom de *Zab Sais*.

(q) Cette place est nommée *Bimé* dans l'histoire de Dow, & on y voit qu'elle dépendoit du territoire

de toutes les idoles des Indiens , & où s'étoient accumulées pendant un grand nombre de siècles une multitude de riches offrandes. La place se rendit ; & le sultan y étant entré avec le gouverneur du Djouzdjan & ses principaux officiers , s'empara de tous les trésors qui y étoient renfermés : il y trouva une quantité immense d'étoffes aussi précieuses par la beauté du travail que par la richesse de la matière , soixante-dix millions de pièces d'argent & sept cent mille quatre cents *mans* d'ouvrages d'or & d'argent , avec un grand nombre de perles & de pierres précieuses de toute espèce. Il fit transporter toutes ces richesses à Gazna ; & lorsqu'il fut de retour dans cette ville , il les fit étaler sur des tapis dans son palais , & les fit voir aux ambassadeurs des différens pays qui se trouvoient alors à sa cour. Il y avoit parmi eux des ambassadeurs de Togakhan (r), roi des Turcs.

La province de Djouzdjan avoit été donnée en apanage par les princes Samanides à la famille de Férigoun , & elle étoit demeurée dans cette famille comme un patrimoine. Les seigneurs de cette maison furent les protecteurs des gens de lettres ; leur générosité en attiroit un grand nombre à leur cour , & ils leur accordèrent toujours un accès facile auprès d'eux. Aboulhareth Ahmed ben-Mohammed , dont il a été parlé plusieurs fois dans cette histoire , porta au plus haut point la grandeur de cette maison ; il mérita la faveur de Sébectéghin , & entretenoit toujours une étroite liaison avec lui. Après la mort d'Aboulhareth , le sultan Mahmoud conserva

de Nagrakut. On trouve sur la carte du major Rennel un lieu de ce nom dans la province de Lahor , près de Nagorcote. Nagorcote , dont la forteresse se nomme *Kangerah* ou *Cot-gangra* , ce qui est la même chose , *cot* signifiant *forteresse* , est un lieu de pèlerinage pour les Indiens. L'idole qu'on y adore est une pierre informe qui représente , dit-on , la partie inférieure de la

déesse Vabani. Plusieurs Indiens se coupent une petite portion de la langue pour en faire une offrande à la divinité qu'on y révere. Voyez *le Voyage de Terry dans le recueil de Thévenot. Ayeen Akbéri, tom. II, pag. 133. Descrip. hist. & géogr. de l'Inde, tom. I, pag. 107.*

(r) Le manuscrit 61 le nomme *Togankhan*. On trouve aussi quelquefois *Togakhan*.

la souveraineté du Djouzdjan à son fils Abou-Nafr; il vécut toujours en bonne intelligence avec le sultan jusqu'à sa mort, arrivée en l'année 401 (1010-1).

KETAB
YÉMINI.

Notre auteur parle ensuite du khalife Cader-billah qui fut placé sur le trône de Bagdad par Bohaëddoula après que ce prince eut fait déposer le khalife Taï au mois de schaban 381 (octobre 991). Il fait, à cette occasion, un récit abrégé des querelles qui s'élevèrent après la mort d'Adhadeddoula entre les princes Bouïdes de Bagdad, du Kerman & de la province de Fars : il rapporte aussi de quelle manière Adhadeddoula étoit devenu maître du Kerman. Comme ces faits sont étrangers à l'objet principal de son histoire, nous les passerons sous silence, & nous nous contenterons d'observer que Mahmoud entretenait toujours la paix & l'amitié avec Bohaëddoula, depuis que, par la conquête du Ségestan, son royaume fut devenu limitrophe des états de ce prince, dont le Kerman faisoit partie.

Le sultan, fidèle à l'engagement qu'il avoit contracté d'employer ses armes pour la destruction des infidèles & la propagation de l'islamisme, entra de nouveau dans l'Inde & marcha vers Nardin (s). Lorsqu'il eut pénétré dans l'intérieur de l'Inde, il ravagea tout le pays, brisa les idoles, & tua le commandant de cette province. Comme il revenoit triomphant à Gazna, il reçut des ambassadeurs du roi de l'Inde qui étoient chargés de lui demander la paix : ce prince s'engageoit à lui donner un certain nombre d'éléphants, à lui payer tous les ans un tribut des productions de l'Inde & à entretenir mille Indiens près du sultan. Mahmoud ayant consenti à des propositions aussi glorieuses pour les Musulmans, la paix fut conclue à ces conditions, & les peuples commencèrent à commercer librement avec ceux du Khorassan.

(s) Il y a lieu de croire que cette place étoit située dans la partie de l'Inde qui est à l'occident de l'Indus.

Il tourna ensuite ses armes contre les Gaures (1). Ces peuples infidèles, dont le pays étoit environné de tous côtés par les états du sultan, exerçoient toutes sortes de brigandages à la faveur de leurs montagnes, & pilloient impunément les caravanes. Mahmoud résolut de les soumettre. Il envoya contre eux des troupes nombreuses de cavalerie & d'infanterie : le grand chambellan Altoun-tasch & Arflan Djadheb, qui étoient partis avec l'avant-garde de l'armée, s'étant engagés dans un défilé où les principales troupes des Gaures s'étoient rassemblées pour défendre le passage, le sultan vint à leur secours, dissipa les ennemis, & ouvrit le passage à ses troupes. Il marcha ensuite vers le lieu de la résidence d'Ebn-Souri, prince des Gaures, & mit le siège devant cette place dont le nom étoit *Ahengahéran*. Ebn-Souri sortit de la forteresse à la tête de 10000 hommes & rangea ses troupes en bataille. Le combat étant engagé, les troupes de Mahmoud feignirent de prendre la fuite ; mais au moment où les Gaures les poursuivoient avec ardeur, elles revinrent au combat, & remportèrent une victoire complète. Ebn-Souri fut fait prisonnier ; & ayant avalé du poison qu'il portoit dans sa bague, il se donna la mort. L'islamisme fut établi dans cette nouvelle conquête, & le sultan y trouva des richesses immenses.

Il y eut en l'année 401 (1010-1) une famine affreuse dans le Khorassan, & elle se fit sentir plus particulièrement à Nischabour. On ramassoit des os parmi les immondices pour les mettre en poudre & les manger. Les pauvres mangeoient la chair des hyènes & se l'arrachotent, quoique cette nourriture fût mortelle pour ceux qui en faisoient usage. D'autres ramassoient les grains qui se trouvoient dans la fiente des animaux. On vit les mères manger leurs enfans, les frères leurs frères, & les époux leurs épouses. Quelques-uns enlevoient des hommes dans les rues pour

(1) Voy. l'histoire de l'Indoustan de Dow, tom. I, pag. 65.

les faire rôtir ; beaucoup de personnes n'osoient pas même acheter de la viande au marché, parce que l'on y vendoit de la chair humaine. Le sultan fit ouvrir tous les greniers publics, & fit distribuer des grains aux pauvres. Cette famine dura toute l'année & jusqu'à la récolte de l'année suivante.

Depuis que Mahmoud avoit remporté cette grande victoire, dont nous avons parlé plus haut, sur l'armée d'Ilekkhan, Togankhan, frère d'Ilek, avoit recherché l'amitié du sultan. Ses liaisons avec Mahmoud inspirèrent de la jalousie à Ilekkhan, qui s'avança pour lui faire la guerre. Lorsqu'il fut arrivé à Urkend (*u*), la neige qui couvroit les chemins l'obligea d'abandonner pour le moment son projet. Il reprit les armes au printemps, & Togankhan eut recours à la médiation de Mahmoud. Les deux princes turcs convinrent enfin d'envoyer chacun des ambassadeurs à la cour de Mahmoud. Le sultan déploya, pour les recevoir, toutes les richesses de ses trésors & une magnificence inouïe. Il parvint enfin à réconcilier Ilekkhan & son frère, & chacun d'eux se retira paisiblement dans ses états.

Après avoir ainsi assuré la tranquillité de son royaume du côté du Turkestan, Mahmoud marcha contre le gouverneur de Cosdar (*x*). Le prince de ce canton qu'il avoit soumis, & à qui il en avoit laissé le gouvernement, ne se mettoit aucunement en peine de payer le tribut annuel que Mahmoud lui avoit imposé. Le sultan se mit en marche ; & ayant fait courir le bruit qu'il alloit à Hérat, il prit la route de Bost ; mais tournant tout-à-coup vers Cosdar, le gouverneur rebelle, surpris par les armes du sultan, eut recours à la soumission. Il accepta les conditions que Mahmoud lui imposa, paya tout ce qui étoit

(*u*) Uzkunt ou Uzkend, ville située sur le Sihon. *Hist. de Timur*, l. 2, ch. 20. Voy. ci-devant la note (*r*), pag. 373.

(*x*) Voy. ci-devant la note (*i*), pag. 332.

arriéré, & obtint la conservation de son gouvernement.¹

Le Gurgistan, que nous nommons *Géorgie*, étoit alors gouverné par des princes qui portoient le nom de *schars*. Ce nom, ou plutôt ce titre, étoit commun aux souverains de la Géorgie, comme le titre de *khan* aux rois des Turcs, celui de *raya* aux princes de l'Inde, & celui de *caïsar* aux empereurs grecs. Abou-Nafr, schar du Gurgistan, avoit un fils nommé *Abou-Mohammed*. Ce jeune prince ne fut pas plutôt parvenu à l'âge de commander, que son père lui abandonna le gouvernement pour se consacrer entièrement à l'étude & à une vie retirée & tranquille. Lorsque Abou-Ali Simdjour eut levé l'étendard de la révolte contre Nouh ben-Mansour, il voulut s'emparer du Gurgistan. Les deux schars demeurèrent fidèles aux Samanides, sous la protection desquels leur puissance s'étoit solidement affermie. Abou-Ali envoya une armée dans leur pays sous la conduite d'Aboulcassém, surnommé *Fakih*; & ce général, après plusieurs combats, se rendit maître de tout le Gurgistan : il prit les places fortes, s'empara des trésors & des richesses des schars, & les poursuivant de défilés en défilés, il les obligea de se retirer dans une forteresse située à l'extrémité de leurs états. Mais Sébectéghin étant entré dans le Khorassan, & Abou-Ali ayant été obligé de rappeler Aboulcassém, les deux schars se joignirent à l'armée de Sébectéghin pour défendre les intérêts de Nouh, & tirer en même temps vengeance des hostilités d'Aboulcassém. Ils eurent la satisfaction de voir leur ennemi humilié & vaincu; & étant rentrés dans la possession de leurs états, ils en jouirent paisiblement jusqu'au règne de Mahmoud. Lorsque celui-ci fut parvenu à l'empire, il envoya Otbi, auteur de cette histoire, dans le Gurgistan, pour y faire reconnoître sa suzeraineté. Les schars ne firent aucune difficulté de se soumettre aux ordres du sultan; & en l'année 389 (999), le nom de Mahmoud retentit dans les chaires musulmanes du Gurgistan, & les schars le firent mettre sur la monnoie. Mahmoud fut très-satisfait de

de leur soumission , & le jeune schar s'étant rendu à la cour , il le reçut avec des témoignages distingués d'estime & d'amitié. Il ne fit aucune attention à quelques propos déplacés que ce jeune prince se permit , & le renvoya comblé d'honneurs & de présens. Le sultan ayant ensuite conçu le projet de ses expéditions contre les infidèles , rassembla des troupes de tous côtés. Il ordonna au schar de se rendre auprès de lui : mais celui-ci alléguait des prétextes frivoles pour se dispenser d'obéir. Le sultan dissimula pour le moment son ressentiment ; & quand il fut revenu triomphant à Gazna , il manda au schar de le venir trouver , usant cependant encore envers lui de ménagemens & de termes doux & mesurés. Cette douceur ne fit qu'augmenter l'insolence du schar ; & le sultan fut obligé d'envoyer contre lui une armée dont il donna la conduite à Altoun-tasch son chambellan & à Arslan Djadheb. Ces généraux prirent avec eux Aboulhassan Méni , gouverneur de Mérou-erroud , parce qu'il connoissoit le pays ; & étant entrés dans les états du schar , ils commencèrent à s'en rendre maîtres. Le vieux schar , qui avoit plus d'expérience , se hâta de recourir à la soumission , & protesta qu'il n'avoit eu aucune part à la désobéissance de son fils. Altoun-tasch le fit conduire à Hérat pour y attendre les ordres du sultan. Quant au jeune schar , il se retira dans la même place qui lui avoit déjà servi d'asile contre les armes d'Aboulcasssem , & il y renferma avec lui tout ce qu'il avoit de plus précieux. Les troupes du sultan l'y assiégèrent , & leurs machines eurent bientôt ouvert une brèche qui leur donna l'entrée dans la place. Le schar fut pris avec tous ses trésors , & les généraux de l'armée de Mahmoud donnèrent le gouvernement du Gurgistan à Aboulhassan Méni , & mirent dans cette forteresse , pour cotoual , un officier de Mahmoud. Ensuite , ayant reçu ordre du sultan de lui envoyer le jeune schar , ils le remirent entre les mains de l'officier chargé de le conduire à Gazna. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville &

qu'il eut été introduit devant Mahmoud, le sultan le fit battre à coups de fouet & le fit ensuite mettre en prison. Il ordonna qu'on lui fournît tout ce dont il auroit besoin, mais de manière qu'il ignorât que cela se faisoit par la permission du sultan, de peur qu'il n'en devînt plus fier & plus insolent. On mit auprès de lui, ainsi qu'il le désiroit, un de ses esclaves, & on lui rendit tous les effets dont il pouvoit avoir besoin. Mahmoud fit ensuite venir son père, qui étoit resté jusque là à Hérat, & lui fit un accueil distingué. Il acheta tous les domaines qu'ils possédoient dans le Gurgistan pour les réunir à son trésor, & leur en fit remettre la valeur. Le scheïkh Djélil, vizir de Mahmoud, reçut chez lui le fchar (y) Abou-Nafr, & il y demeura tant qu'il vécut.

Au printemps de l'année 406 (1015-6), le sultan, qui, par ses conquêtes dans l'Inde, avoit établi l'exercice de la religion musulmane dans un pays où elle n'avoit jamais pénétré avant lui, voulant assurer de plus en plus la conservation de la religion dans ces provinces éloignées, porta de nouveau ses armes dans l'Inde pour soumettre le reste des infidèles. Il eut à combattre une armée innombrable d'Indiens, commandée par un roi du pays & soutenue d'un grand nombre d'éléphants. L'ennemi s'étoit retranché entre dix montagnes : il l'attira dans la plaine & remporta une victoire complète. Il ajouta ainsi à ses conquêtes le canton de Nazin (z), & y établit la religion musulmane. Il trouva dans une pagode de ce pays, une pierre sur laquelle on lisoit que ce temple avoit été rebâti il y avoit quarante

(y) Suivant M. de Guignes, (*hist. des Huns, tom. III, p. 164*), *Schars* est le nom d'un peuple connu encore aujourd'hui sous le nom de *Tschar*, dans le voisinage de Carduel. L'autorité d'Otbi, contemporain de Mahmoud, semble réfuter suffisamment cette opinion.

(z) Dans l'histoire de Dow, il

est fait mention de quelques autres expéditions de Mahmoud dans l'Inde en 402, contre Tannassar & Dehli, dont il se rendit maître, & en 404, contre une place de la province de Lahor, nommée *Nindoona*. Ce pourroit bien être le lieu nommé ici *Nazin*, ou, comme il est écrit ailleurs, *Nazdin*.

mille ans (a). Les troupes de Mahmoud revinrent à Gazna avec un butin immense & un grand nombre de prisonniers.

Le sultan apprit ensuite qu'il y avoit dans l'Inde un canton nommé Tanis cher (b), où l'on trouvoit un grand nombre d'éléphants d'une grandeur extraordinaire & pareils à celui qui étoit réservé pour son usage, & que l'on nommoit *Saileman*. Le gouverneur de ce pays étoit encore infidelle, & les armes des Musulmans n'y avoient point pénétré. Mahmoud entreprit de le soumettre; & après avoir traversé avec son armée d'immenses solitudes où l'on ne trouvoit ni eau ni aucune trace d'habitation, il arriva devant un grand fleuve qui couloit au pied d'une montagne très-haute. Les Indiens s'étoient retirés sur cette montagne. Mahmoud & ses troupes ayant traversé le fleuve, attaquèrent les Indiens & les enveloppèrent de tous côtés. Le combat dura tout le jour, & la nuit seule mit fin au carnage. Les Indiens furent vaincus; & ceux qui avoient échappé aux armes des Musulmans, profitèrent des ténèbres pour s'enfuir, abandonnant tous leurs éléphants. Le sultan les fit prendre par ceux qui avoient soin de ses éléphants, & les fit conduire dans ses écuries. Le combat fut si sanglant que les eaux du fleuve furent teintes de sang.

Après avoir fait le récit de cette expédition, notre auteur raconte l'histoire des vizirs Aboulabbas ben-Fadhl & scheikh Djélil Aboulcassém Ahmed : le premier, convaincu

(a) L'auteur ajoute que la fausseté de cette inscription est évidente, parce que la durée du monde ne doit être que de sept mille ans, suivant le sentiment unanime des sçavans. Dans l'histoire de Dow ceci est attribué au lieu nommé *Tannassar*. « Le roi, dit cet écrivain, avoit » appris que *Tannassar* étoit dans » une aussi grande vénération parmi » les idolâtres que la Mecque parmi » les Musulmans; qu'ils y avoient » placé une multitude de riches

» idoles, dont la principale se » nommoit *Jug Soom*, & que, suivant eux, ce *Jug Soom* existoit » déjà à une époque à laquelle le » monde n'existoit point encore. » *Tom. I, pag. 66*. Voyez aussi *Thévenot, voyage aux Indes, liv. I, ch. 36*.

(b) C'est sans doute ici l'expédition contre *Tannassar*, qui, dans l'histoire de Dow, est rapportée sous l'an 402.

de concussion & d'infidélités, fut mis en prison & périt dans les supplices. Scheïkh Djélil lui succéda, & répara les maux qu'avoit faits la mauvaise administration d'Aboulabbas. L'auteur remarque qu'il réforma l'abus qui s'étoit introduit de dresser les actes publics & d'administration en langue persane, & qu'il rétablit l'usage de la langue arabe.

On trouve ensuite le récit des troubles que le gouvernement violent & tyrannique de Cabous, fils de Waschméghir, excita dans son royaume. Un parti puissant s'étant formé contre lui, les révoltés pillèrent son palais, se rendirent maîtres de la ville de Djordjarr, capitale de ses états, & lui ôtèrent la couronne & la vie. On peut voir l'histoire de cette révolution dans la bibliothèque orientale. Ménoutcheher, fils de Cabous, que les rebelles avoient mis sur le trône, reçut du khalife Cader-billah le surnom de *Félek - almaali* : il rechercha l'amitié de Mahmoud, & consentit à faire prononcer le nom du sultan dans la khotba, & à le faire mettre sur la monnaie dans toute l'étendue de son royaume. Le sultan lui accorda en mariage une princesse de son sang, & Ménoutcheher, affermi par cette alliance, fit rechercher & punir les meurtriers de son père.

Dara, frère de Ménoutcheher, avoit quitté la cour de Cabous, pour quelque mécontentement particulier, avant la révolution qui précipita du trône son père Cabous : il s'étoit attaché au service de Mahmoud ; mais son imprudence & sa légèreté lui firent perdre bientôt le mérite de ses premiers services ; il s'attira la disgrâce du sultan, & se retira auprès du schar, prince du Gurgistan. Le sultan le fit redemander, & le schar n'osa pas le lui refuser. Mahmoud le fit enfermer dans une place forte ; mais ensuite il lui rendit ses bonnes grâces & lui accorda la souveraineté du Djordjan & du Tabarestan. La soumission de Ménoutcheher empêcha l'effet de ces dispositions par lesquelles il auroit été dépouillé d'une partie de ses états. Mahmoud rappela donc Dara

à la cour : quelques paroles indiscrètes lui attirèrent encore un nouveau châtimement. Il fut renfermé, & tous ses biens furent saisis. Au commencement de l'année 409 (1018-9), le sultan ayant égard aux prières du vizir, fit remettre les biens de Dara entre les mains de ses intendants, & lui en rendit la jouissance.

Notre historien entre ensuite dans le détail des événemens qui se sont passés dans les états des princes Bouïdes sous le règne de Medjdeddoula, d'Aboulféwares & d'Abou-schodja, surnommé *Soltaneddoula*, fils de Bohaëddoula. Comme ces faits sont étrangers à l'histoire de Mahmoud, & appartiennent à celle des Bouïdes, nous les passerons sous silence. Nous observerons seulement qu'Aboulféwares, ayant été chassé du Kerman par les troupes de Soltaneddoula son neveu, se réfugia auprès de Mahmoud, qui le reçut avec de grands témoignages d'amitié, & l'aida à se remettre en possession du Kerman. Il en fut chassé de nouveau, & se retira d'abord à Hamadan auprès de Schemseddoula, autre prince Bouïde, & ensuite à Bagdad.

Ilekkhan avoit toujours conservé un secret ressentiment contre son frère Togankhan, depuis la victoire que Mahmoud avoit remportée sur lui près de Balkh ; & il lui attribuoit sa défaite, parce qu'il ne l'avoit point aidé dans cette expédition. Il mourut en l'année 403 (1012-3) ; & Togankhan, qui lui succéda, vécut toujours en bonne intelligence avec le sultan. Une armée de plus de cent mille pavillons étant sortie de la Chine, & s'avancant vers le pays des Musulmans, répandoit par-tout la terreur. Togankhan rassembla des troupes nombreuses, & invita de tous côtés les Musulmans à venir se ranger sous ses étendards : il marcha contre ces barbares, à la tête de cent mille combattans, & remporta sur eux une victoire complète. Ils perdirent environ cent mille hommes, & un pareil nombre d'enfans de l'un & de l'autre sexe furent faits prisonniers. Togankhan survécut peu à cette victoire, &

eut pour successeur son frère, qui entretint la paix avec Mahmoud. Le sultan fit même épouser à son fils Aboussaïd Masoud une princesse de la famille d'Ilekkhan.

Abou-Ahmed, autre fils de Mahmoud, étant sorti de l'enfance, son père lui donna en mariage une fille d'Abou-Nafr Férigouni, & lui accorda le gouvernement du Djouzdjan, qui avoit appartenu précédemment à la famille de Férigoun.

Le sultan ayant appris qu'il y avoit dans ses états des gens qui répandoient en secret une doctrine perverse, quoiqu'ils fissent extérieurement profession d'une religion sincère, en fit faire une recherche exacte, & chargea de cette commission le docteur Aboubecr ben-Mamschad. Tous ceux qui furent pris & convaincus, furent punis de mort. Le sultan fit aussi punir de mort un imposteur qui se disoit descendant d'Ali & envoyé par le khalife d'Égypte. Cet homme se nommoit *Taherti*.

Abou-Ali avoit succédé à son père Mamoun dans la souveraineté des royaumes de Khowarezme & de Djordjania, & avoit épousé une sœur du sultan. Abou-Ali étant mort, eut pour successeur son frère Mamoun (c), qui obtint du sultan la permission d'épouser la veuve d'Abou-Ali. Il entretint d'abord la paix avec Mahmoud; mais celui-ci lui ayant ordonné de faire prononcer son nom dans la khotba, & de le faire mettre sur la monnoie dans toute l'étendue de sa principauté, Mamoun, menacé par les seigneurs de la cour d'être privé de la couronne s'il obéissoit, refusa de se soumettre aux ordres du sultan. Nébal-téghin (d), chambellan de Mamoun, étoit à la tête de ceux qui lui avoient fait ces menaces. Bientôt on apprit que Mamoun étoit mort, sans que personne connût la

(c) Dow le nomme *Abul Abbas Mamoo*.

(d) D'Herbelot le nomme *Bégaltékân*. Dans l'histoire de Dow, il est nommé *Abistagi Béchari*.

cause d'une mort si subite. On soupçonna que Nébal-téghin, & ceux qui avoient participé à la résolution, avoient voulu prévenir le ressentiment de Mamoun qu'ils avoient irrité par leurs menaces. Ils s'assemblèrent pour mettre son fils sur le trône, & s'engagèrent, par serment, à se soutenir mutuellement contre le sultan. Mahmoud fit marcher ses troupes vers le Khowarezm. Nébal-téghin attaqua d'abord son avant-garde, & bientôt l'action devint générale : l'armée du Khowarezm fut mise en déroute après avoir combattu durant tout le jour, & cinq mille hommes furent faits prisonniers : un grand nombre furent tués, & les autres se réfugièrent dans les forêts sur le bord du Gihon. Nébal-téghin étant monté dans une barque pour traverser ce fleuve, fut reconnu par un de ceux qui étoient dans la barque ; on le prit & on le conduisit au sultan, qui donna ordre qu'on l'attachât, avec plusieurs autres prisonniers, à des arbres qu'il fit planter autour du sépulcre de Mamoun. Par cette victoire, Mahmoud réunit le Khowarezm à ses états, & en donna le gouvernement au grand chambellan Altoun-tasch.

Après avoir achevé la conquête du Khowarezm, Mahmoud résolut d'employer le reste de cette année à disposer les préparatifs d'une nouvelle expédition, pour se mettre en campagne au commencement du printemps suivant. Les conquêtes qu'il avoit faites dans l'Inde avoient déjà établi la religion musulmane dans une grande partie de ce pays, & les provinces qui étoient encore infidelles, & où ses armes n'avoient point pénétré jusqu'alors, étoient à une grande distance du siège de son empire. Toute l'étendue de pays qui le séparoit de ces provinces reculées, avoit été soumise à l'islamisme, à l'exception de l'intérieur du royaume de Caschmir ; & il lui falloit traverser d'immenses solitudes pour pénétrer dans les terres des infidelles : mais ces considérations ne l'empêchèrent point de se déterminer à cette entreprise. Il avoit alors près de lui vingt mille hommes du Mawaralnahr, qui, ayant embrassé la religion

musulmane, attendoient avec impatience l'occasion de signaler leur zèle & leur courage, & il résolut de les employer à la conquête de Canoudje (e), qui est éloignée de Gazna de trois mois de chemin. Le sultan s'étant donc mis en route avec son armée, traversa heureusement le Sihoun & les fleuves de Haïlam, Tchandar, Abrah, Bétat & Eskander (f). Les princes de tous les lieux où il passoit s'empressoient de lui envoyer des ambassadeurs pour l'assurer de leur soumission & lui offrir leurs services. Quand il passa près de Caschmir, Khabli ben-Schami, qui commandoit les troupes chargées de la garde des frontières de Caschmir, vint se joindre à lui. Il se mit à la tête de l'armée & lui servit de guide. Il lui indiquoit les gués des rivières & les passoit toujours le premier, & chaque jour il décampoit avant que les trompettes & les tambours eussent annoncé le départ de l'armée. Ils arrivèrent enfin le 20 de redjeb 409 (2 décembre 1018), ne laissant derrière eux aucun lieu qui ne fût soumis, devant Barma, place forte qui dépendoit du royaume de Haroun (g), l'un des plus puissans princes de l'Inde. Ce prince, ayant reconnu la force de l'armée

(e) Cette expédition est rappelée par Schérefeddin Ali Yezdi, dans son histoire de Timur. *Hist. de Tim. liv. 4, ch. 25*. D'Herbelot nomme ce pays le royaume de Kifradje.

(f) Dans le manuscrit 61, on lit : Ce sont de grands fleuves qui roulent de grosses pierres, & dont les eaux surmontent la tête d'un homme à cheval. Le Sihoun est sans doute, comme je l'ai déjà dit, l'Indus. Les cinq fleuves nommés après le Sihoun, sont vraisemblablement les mêmes qui ont fait donner dans la suite, à la province de Lahor, le nom de *Pendjab*, c'est-à-dire, cinq fleuves. Le Haïlam, ou comme on lit dans le manuscrit 61, Halam, est certainement le Béhat, nommé aussi *Zalam, Jalam, Djalam, &c.*,

suivant différentes manières d'écrire ce nom. Il y a apparence qu'il faut lire ici par un *djim* au lieu d'un *ha*, *Djailam*. Le Tchandar est le Tchénab, nommé autrefois *Tchandar-bagar*, L'Abra ou Ira, (car on peut lire ainsi, en supprimant un point dans le manuscrit 66) est le Ravi, dont l'ancien nom est *Iravastî* : le Bétat (ce nom est incertain dans le manuscrit 61) est le Béah ou Bélyah, appelé anciennement *Beypascha & Béascha*. Enfin l'Eskander doit être le Satloudj, nommé autrefois *Schatouder*. Voy. *Ayeen Akberi, tom. II, pag. 131; Descrip. hist. & géogr. de l'Inde, tom. I, p. 100.*

(g) Dans le manuscrit 61 on lit *Harout*.

musulmane,

musulmane , prit le parti de la soumission ; & dix mille hommes environ embrasèrent l'islamisme. L'armée du sultan s'avança ensuite vers une place forte qui appartenait à un prince nommé *Kaldjend* : il étoit très-puissant , & avoit été attaqué plusieurs fois par les princes voisins ; mais il étoit toujours demeuré victorieux. Lorsqu'il vit que le sultan marchoit contre lui , il rassembla toutes ses forces , mettant sa principale confiance dans une épaisse forêt dont les feuillages touffus étoient impénétrables aux rayons du soleil & qui couvroit la place. Mahmoud envoya un détachement de ses troupes qui , s'étant enfoncé dans cette forêt , trouva un chemin qui le conduisit au haut de la forteresse : lorsqu'il y fut parvenu , il fondit tout d'un coup , en jetant de grands cris , sur l'ennemi qui ne s'attendoit pas à cette attaque. Les Indiens firent une vigoureuse résistance ; mais voyant que tous leurs efforts étoient inutiles , ils prirent le parti de se jeter dans les eaux d'un fleuve qui couloit au pied de la forteresse. Les uns furent noyés , & les autres tombèrent sous l'épée des musulmans : le nombre des morts fut d'environ cinquante mille. Kaldjend , voyant la défaite de ses troupes , tira son épée , & après avoir ôté la vie à sa femme , il s'en perça lui-même. Parmi le butin , il se trouva 185 éléphants. Après cette victoire , le sultan entra dans une ville qui étoit consacrée au culte des divinités indiennes. Cette ville étoit bâtie sur une éminence & remplie de magnifiques édifices ; on y voyoit mille pagodes , & au milieu de la ville s'élevoit un édifice qui surpassoit tous les autres en hauteur & en beauté. On lisoit dans le récit de cette expédition , qui fut rédigé par ordre du sultan , que si l'on vouloit construire un édifice pareil , il faudroit y dépenser plus de cent millions de pièces d'or , & y employer plus de deux cents ans ; on y voyoit une quantité d'idoles d'or & d'argent enrichies de pierres précieuses. Mahmoud marcha ensuite vers Canoudje , laissant derrière lui la plus grande partie de son armée : il espéroit que

Hébal, raja de Canoudje (*h*), voyant le petit nombre des troupes ennemies, auroit honte de prendre la fuite avant d'avoir tenté le sort des armes. Ce raja étoit le plus puissant des princes de l'Inde, & tous les autres reconnoissoient sa supériorité & obéissoient à ses ordres. Mahmoud soumit tous les lieux par lesquels il passa; il s'empara des places fortes qui se rencontrèrent sur sa route, les ruina, & y fit un butin immense. Il arriva enfin devant Canoudje le 8 de schaban 409 (20 décembre 1018). Le raja Hébal avoit prévenu son arrivée & s'étoit retiré au-delà du Gange. Les Indiens attribuent de grandes vertus aux eaux de ce fleuve; ils disent qu'elles découlent des sources du paradis, & ils y lavent les corps morts, croyant qu'elles ont la faculté d'effacer les péchés: les brahmanes & les moines viennent de fort loin pour s'y laver, & croient que cette action leur est très-méritoire. Le sultan s'occupa d'abord à reconnoître les forteresses de Canoudje: elles étoient au nombre de sept, bâties sur le bord du Gange; elles renfermoient environ dix mille pagodes, objets d'un culte ancien parmi les Indiens, qui leur attribuoient même une antiquité de deux ou trois cent mille ans: ils y faisoient leurs prières; & dans les temps de calamités, ils faisoient des processions autour de ces pagodes. La plus grande partie des troupes indiennes avoit pris la fuite, & le peu qui étoit resté ne fit pas grande résistance. Mahmoud ayant donc pris ces sept forteresses en un seul jour & les ayant livrées au pillage, vint à une place forte nommée Mendj (*i*), & que l'on désignoit sous le nom de *Château des Brahmes*: ceux qui y étoient renfermés essayèrent de repousser les troupes du sultan; mais lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient échapper à l'ennemi, ils se précipitèrent du haut des murs ou se

(*h*) Dans l'histoire de Dow, le raja de Cannoudje est nommé *Korrah*. Son récit diffère beaucoup de celui de notre auteur.

(*i*) Voy. l'histoire de l'Indoustan de Dow, tom. I, pag. 73.

percèrent de leurs épées. Mahmoud vint ensuite attaquer une autre place forte qui appartenait à Djendbal, un des plus braves héros de l'Inde, & se nommoit *Aster* (k). Djendbal possédoit une grande étendue de pays, & avoit une armée nombreuse. Il avoit plus d'une fois donné de vives alarmes à Hébal, raja de Canoudje, & Hébal l'avoit souvent attaqué, mais sans succès. Djendbal avoit fait construire cette forteresse au milieu des forêts, & l'avoit entourée de fossés profonds. Lorsqu'il vit la force & le nombre des troupes du sultan, il s'ouvrit un chemin sous les murs de la forteresse & s'enfuit. Les troupes de Mahmoud le poursuivirent & dispersèrent ses soldats. Mahmoud tourna ensuite ses armes contre Djend-Raï. Ce raja possédoit un château bien fortifié, & n'avoit jamais pu être soumis. Pérou-Hébal (l) avoit été long-temps en guerre avec lui; & après avoir essayé inutilement de le soumettre, il avoit conclu la paix avec lui & lui avoit demandé une de ses filles en mariage pour son fils. Le jeune prince s'étant rendu auprès de Djend-Raï pour terminer cette affaire, Djend-Raï l'avoit fait arrêter & mettre en prison, exigeant qu'il le dédommageât de toutes les pertes que son père lui avoit fait souffrir. Cette perfidie avoit causé un chagrin cuisant à Pérou-Hébal, mais il ne pouvoit en tirer vengeance. Ce fut dans ces circonstances que Mahmoud parut dans ces contrées, & se rendit maître de toutes les places fortes de l'Inde. Pérou-Hébal n'osa pas attendre l'approche de Mahmoud, & se retira à l'extrémité de l'Inde. Djend-Raï, au contraire, comptant sur la force & le nombre de ses troupes & sur les fortifications du château où il étoit

(k) *Assi*, suivant le manuscrit 61. Dans l'histoire de Dow, la place est nommée *le fort de Chundpal*, & l'auteur ajoute que *Chundpal* étoit aussi le nom du raja. On aura sans doute confondu le nom du raja

avec celui de la forteresse. *Hist. de l'Indouft.*, tom. I, pag. 73.

(l) Je pense que c'est le même qui a été nommé ci-devant simplement *Hébal*, & qui étoit raja de Canoudje.

renfermé, résolut de se défendre. Cependant Béhimal ^(m) lui fit représenter que Mahmoud n'étoit pas comme l'un des souverains de l'Inde; qu'il avoit déjà emporté des places plus fortes, & vaincu des armées plus redoutables que celles dans lesquelles il mettoit sa confiance, & que le seul parti sage & prudent étoit de prendre la fuite. Djend-Raï se détermina à suivre ce conseil : il rassembla ses bagages, ses éléphants & tous ses trésors, & se réfugia sur une montagne fort élevée & entourée d'épaisses forêts, sans laisser connoître le lieu de sa retraite. Béhimal ne lui avoit donné ce conseil, que parce qu'il craignoit qu'effrayé à l'approche de l'armée de Mahmoud, il ne prît le parti de se soumettre & d'embrasser la religion musulmane. Mahmoud s'empara de la forteresse après la fuite de Djend-Raï, & ses troupes y firent un butin immense. Le sultan fut très-affligé de la fuite de Djend-Raï, & se mit à sa poursuite : il le poursuivit pendant 15 parasanges, & l'ayant atteint le 25 de schaban (6 janvier 1019), il exhorta ses troupes à l'attaquer avec vigueur. Les musulmans firent un grand carnage des Indiens, & ils continuèrent pendant trois jours à les poursuivre & à piller leurs armes & leur bagage. Ils prirent un grand nombre d'éléphants, & plusieurs vinrent se livrer d'eux-mêmes entre les mains des vainqueurs. On leur donna le nom de *Khodāi-awerd*, c'est-à-dire, *amenés de Dieu*. L'or, l'argent & les pierres précieuses que Mahmoud recueillit des trésors de Djend-Raï, furent estimés trois millions de pièces d'or. Le nombre des prisonniers fut si grand, qu'ils ne valoient que depuis deux drachmes jusqu'à dix ⁽ⁿ⁾.

Mahmoud, qui, avant son départ pour l'Inde, avoit déjà formé le dessein de construire une grande mosquée à Gazna

^(m) C'étoit sans doute quelque raja dont il n'a point encore été parlé, ou peut-être le fils de Pérou-Hébal, que Djend-Raï retenoit prisonnier.

⁽ⁿ⁾ Cette expédition contre Djend-Raï est rapportée d'une manière un peu différente & très-abrégée dans l'histoire de Dow, tom. I, p. 74.

parce que les anciennes mosquées n'étoient plus suffisantes pour le grand nombre des habitans de cette ville, employa les richesses immenses qu'il avoit amassées, à la construction & à la décoration de cet édifice. Il fit aussi construire, auprès de la mosquée, un collège où il rassembla un grand nombre de livres, & fit faire une galerie couverte, par laquelle il se rendoit, sans être vu, de son palais à la tribune qu'il s'étoit fait construire dans la mosquée. La ville de Gazna surpasse toutes les autres villes en étendue & en beauté : on y comptoit jusqu'à mille enclos pour les éléphans ; & chaque enclos renfermoit un vaste logement pour les conducteurs de ces animaux & pour tous ceux qui étoient chargés de les soigner ou de leur donner le fourrage.

Le sultan tourna ensuite ses armes contre les Afgans, qui avoient attaqué la queue de son armée à son retour de l'expédition de Canoudje. Il entra dans leurs montagnes ; & les ayant attaqués lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il en tua un grand nombre, & les mit hors d'état de rien entreprendre.

Entraîné par le désir d'étendre encore ses conquêtes dans l'Inde, il rentra de nouveau dans ce royaume (o) ; & parcourant les provinces qui étoient habitées par les infidèles, il les soumit entièrement, accordant la paix à ceux qui consentoient à embrasser la religion musulmane, & ne faisant aucun quartier à ceux qui s'y refusoient. Il arriva enfin sur le bord d'un fleuve rapide & profond, nommé *Raheb*. Pérou-Hébal étoit campé sur le bord de ce fleuve ; il feignit d'être déterminé à livrer un combat à l'armée du

(o) Cette expédition de Mahmoud est racontée bien différemment dans l'histoire de Dow. Suivant cet auteur, Mahmoud l'entreprit pour aller au secours de Korrah, raja de Canoudje, contre lequel les rajas voisins avoient pris les armes, pour

le punir de ce qu'il avoit fait alliance avec le sultan. Avant l'arrivée du sultan, le raja de Canoudje fut défait & tué par Nunda, raja de Callinger ; & ce fut contre Nunda que Mahmoud marcha pour venger la mort du raja de Canoudje.

sultan & à défendre le passage du fleuve : son intention étoit d'attendre la nuit afin de pouvoir s'enfuir à la faveur des ténèbres. Le sultan, qui se douta de cette ruse, fit prendre des outres & des sacs de cuir, & les ayant fait remplir de vent, il ordonna à ses gens de se les attacher autour du corps & de se jeter dans le fleuve. Huit des serviteurs du sultan s'étant ainsi jetés dans le fleuve, Pérou-Hébal fit avancer contre eux cinq éléphants & quelques troupes pour les empêcher de prendre terre : ils abordèrent néanmoins, & le sultan ayant exhorté tous ceux de ses soldats qui savoient nager, à se jeter dans l'eau, & leur ayant promis l'exemption de tout service pour le reste de leur vie, ils s'empresèrent de lui obéir & traversèrent tous le fleuve; les uns avec des outres, les autres en se tenant aux crins de leurs chevaux. Ils ne furent pas plutôt sur le rivage, que, sautant sur leurs chevaux, ils attaquèrent les troupes de Pérou-Hébal. Un grand nombre d'Indiens perdirent la vie dans ce combat, & les troupes du sultan firent beaucoup de prisonniers. Le reste de l'armée ennemie prit la fuite, laissant un butin immense au vainqueur. Parmi le butin, il se trouva 270 éléphants, qui furent pris & réunis à ceux du sultan.

C'est ici la dernière des expéditions de Mahmoud dont Oubi nous a conservé le souvenir. Il raconte ensuite l'histoire de quelques troubles excités dans l'empire de Mahmoud par le crédit & l'autorité d'un chef de certains dervischs nommé *Aboubecr ben-Mohammed ben-Mamschad*. Une grande partie de ses disciples tenoient la doctrine & les opinions de Mohammed ben-Kéram; & les opinions de cette secte étoient alors dans un si grand crédit, à cause de la faveur dont jouissoit leur chef, que le poète Aboul-fatah Bosti n'a pas craint de dire : « Il n'y a de vraie jurisprudence que celle d'Abou-Hanifa, & de bonne religion que celle de Mohammed ben-Kéram; & je ne tiens digne d'estime que ceux qui suivent sa doctrine. » Aboubecr ayant abusé de son crédit pour tourmenter, sous prétexte de

religion & en vertu des pouvoirs qu'il avoit reçus du sultan, un grand nombre d'habitans du Khorassan, il fut lui-même accusé de tenir des opinions contraires à la religion, & de croire que Dieu étoit un être corporel. Le cadhi Aboulola Saïd fut chargé de s'assurer de sa croyance & de celle de ses disciples. Aboubecr se défendit des erreurs qu'on lui imputoit, & accusa Aboulola de faire profession de la doctrine des Motazales. Mahmoud chargea de l'examen de cette affaire le cadhi souverain de Gaznâ. Aboubecr, craignant les suites de cette recherche, se défendit en disant que ce n'étoit que par une secrète jalousie qu'il avoit imputé à Aboulola les opinions des Motazales, & que celui-ci l'avoit accusé des erreurs qu'on lui reprochoit. Mahmoud chargea de terminer cette querelle Abou - Ali Alhassan ben-Mohammed ben-Alabbas, auquel il donna le gouvernement du Khorassan. Abou-Ali fit si bien qu'il appaisa entièrement ces disputes, & ramena la paix & la tranquillité.

L'émir Nafr, fils de Sébectéghin, avoit toujours été fidèlement attaché aux intérêts de son frère Mahmoud. Il l'avoit servi utilement contre Montasser, ainsi qu'on l'a vu dans cette histoire ; & Mahmoud lui avoit donné, pour récompense de ses services, le gouvernement de Nischabour, & la charge de commandant général des troupes, qu'il possédoit avant de monter sur le trône. Il le rappela ensuite auprès de lui & le retint à sa cour. Nafr l'accompagna dans toutes ses expéditions contre les infidèles, & ne s'écarta jamais de l'attachement qu'il lui devoit. C'étoit un prince d'une vertu accomplie : on ne lui entendit jamais prononcer une parole d'aigreur ou de colère, & il ne donna aucun sujet de plainte ou de mécontentement à qui que ce fût. Il étoit très-attaché à la secte d'Abou-Hanifa, & fit bâtir, près de la demeure du cadhi Aboulola Saïd, un collège pour lequel il dépensa des sommes considérables : il donna à ce collège de grands fonds de terre & le dota richement.

Nafr mourut à la fleur de sa jeunesse, universellement regretté, & Otbi composa son panégyrique.

C'est ici que se termine l'ouvrage d'Otbi, & il paroît qu'il le composa peu après la mort de l'émir Nafr, frère de Mahmoud. Mais comme je ne trouve point, dans les historiens que j'ai consultés, la date de la mort de ce prince, je ne puis déterminer précisément par cette époque, l'année en laquelle a été écrite l'histoire d'Otbi. Il y a lieu de croire néanmoins qu'il l'a composée vers l'année 410. L'expédition de Mahmoud dans la partie intérieure de l'Inde, & la prise de Canoudje, sont de l'année 409 : & les autres guerres du sultan, postérieures à cette expédition, dont le récit termine l'histoire d'Otbi, paroissent être de la même année, ou tout au plus tard de l'année 410. Cet historien ne dit rien des événemens postérieurs à cette époque, dont on peut voir le récit dans Aboulféda & dans plusieurs autres écrivains, & notamment dans l'histoire de l'Indoustan d'Alexandre Dow.

Le traducteur persan, Aboulschéref Nassih, a joint à l'ouvrage d'Otbi un récit succinct des principaux événemens arrivés sous ses yeux dans l'Irak depuis la mort de l'Atabec Mohammed, successeur d'Ildéghiz. Voici en peu de mots ce que l'on peut en recueillir.

Les sept planètes s'étant trouvées en même temps, en l'année 582 (1186-7), dans le signe de la balance, il courut un bruit, fondé sur les prédictions des astrologues & sur l'interprétation que l'on donnoit à une tradition de Mahomet, que ce phénomène céleste annonçoit un déluge de vent qui bouleverseroit toute la surface de la terre à une grande profondeur, renverseroit les montagnes, & feroit périr tous les êtres vivans; & que ce bouleversement général feroit suivi de la résurrection prédite par l'alcoran. L'événement fit voir que l'on avoit mal compris le sens de ces prédictions : un calme parfait régna dans l'atmosphère, & jamais le vent ne s'étoit moins fait sentir dans les campagnes. Mais ces annonces effrayantes eurent un accomplissement fâcheux dans les révolutions politiques qui agitèrent l'Irak; car pendant les vingt années qui

qui étoient le terme des effets de cette conjonction, ces troupes nombreuses qui, réunies dans l'Irak, faisoient respecter au loin la puissance de l'empire, & conspiroient unanimement à la gloire & à la tranquillité de l'État, virent se rompre les liens qui les unissoient, & toutes les horreurs de la guerre succédèrent au bonheur de la paix.

L'Atabec Mohammed, fils d'Ildéghiz, ayant été tué, l'empire se trouva comme un corps sans ame : l'ambition souleva tous les grands du royaume les uns contre les autres ; ni les droits du sang, ni ceux de la reconnoissance ne furent respectés : &, ce qui est bien digne de remarque, il n'y eut aucun de ces princes ambitieux qui ne trouvât sa perte dans le lieu même où il avoit établi sa puissance. Le sultan Togrul, héritier de la puissance des Seldjoukides, & souverain légitime, appela à son secours le sultan du Khowarezm ; mais celui-ci étant entré dans l'Irak, tous les ennemis de Togrul se réunirent à lui, & il tourna ses forces contre le malheureux prince qui l'avoit appelé à son secours. Le sultan du Khowarezm s'approcha de Rey avec une armée innombrable. Togrul, après s'être défendu avec un petit nombre de troupes, se trouva enveloppé par les ennemis : il fut tué, & sa tête fut attachée à un arbre dans le bazar de Rey (p).

L'Atabec Modhaffereddin Kizil-Arslan, jeune homme d'un grand mérite, entra dans l'Irak après la mort de son frère Mohammed, fils d'Ildéghiz. Pour fortifier son parti, il épousa la veuve de son frère ; mais peu de temps après il fut assassiné. Azizeddin, qui avoit exercé la charge de grand vizir du temps de l'Atabec Mohammed, & à qui Modhaffereddin avoit conservé cette place, s'étoit révolté contre lui sans aucune raison : il s'étoit retiré à Hamadan, & avoit offert à Togrul de l'aider à s'emparer des états des Atabecs. Togrul l'attira auprès de

(p) L'auteur rapporte ici une élégie qu'il composa sur la mort de Togrul.

lui à Coums , & le fit mettre à mort. Plusieurs autres émirs , qui devoient leur fortune à la famille d'Ildéghiz , ayant abandonné les intérêts des enfans de l'Atabec pour se retirer auprès de Togrul , éprouvèrent le même sort. Il seroit inutile de rapporter ici la fin tragique d'un grand nombre de seigneurs turcs & persans qui s'emparèrent successivement de quelques parties de l'Irak , & dont la puissance ne fit que paroître & se détruire presque au même instant. Olugh Barik fut , pour ainsi dire , le seul qui échappa aux malheurs de ce temps : il avoit été fait prisonnier par le sultan Togrul , & chacun étoit persuadé que ce prince lui ôteroit la vie ; car la citadelle de Ferzin , résidence d'Olugh Barik , étoit tombée au pouvoir du sultan , qui y avoit établi un cotoual , & avoit retenu Olugh Barik pour otage. Tandis qu'il étoit prisonnier , il arriva , par hasard , qu'un habitant de Caschan dit publiquement dans le bazar de Hamadan : « L'Atabec Mohammed a acheté Djémaleddin , père d'Olugh Barik , deux ou trois cents dinars ; plutôt à Dieu que le sultan voulût nous vendre le fils pour mille dinars ! Nous n'avons reçu de lui que des marques de bonté & de justice , & il seroit bien fâcheux qu'il arrivât quelque malheur à un jeune homme d'un mérite si distingué. » Ce discours fut rapporté à Togrul : il sentit qu'il seroit accusé de cruauté s'il ufoit de quelque rigueur envers lui ; & désirant mériter la reconnoissance des peuples , il lui accorda la liberté.

Les troubles continuels qui avoient agité toutes les parties de l'Irak , avoient tellement désolé cette province , que l'on y donnoit pour rien une perle ou une pierre précieuse qui y auroit été vendue auparavant dix ou vingt mille pièces d'or. Personne n'osoit voyager seul , par la crainte des lions & des bêtes féroces qui remplissoient les campagnes , & il falloit marcher en troupes & avec des armes : la famine se faisoit sentir de toutes parts ; tout commerce étoit interrompu ; personne ne cultivoit les sciences & l'étude , & tous les habitans de la province étant devenus soldats , ne savoient plus manier que

l'épée. La ville de Djerbadécan avoit été exposée aux mêmes malheurs que toutes les autres : la plus grande partie des habitans avoient abandonné leur patrie, & il n'y restoit plus que cinquante ou soixante contribuables pour acquitter les taxes publiques; ils avoient même formé la résolution d'abandonner entièrement cette ville. Mais Olugh Barik & le vizir Aboulcassém, informés de l'état où elle étoit réduite, résolurent de lui rendre sa première splendeur, en faisant cesser les vexations occasionnées par les malheurs des temps précédens. Ils nommèrent pour gouverneur de cette ville, Djémaledin Omar, fils d'Aboubecr Mohammed, qui avoit le commandement des troupes de la ville; & la bonne conduite de ce gouverneur, en rétablissant la tranquillité & l'abondance dans cette ville, lui concilièrent l'affection de tous les habitans.

Aboulschéref Nassih termine cette digression par l'éloge de ce gouverneur, d'Olugh Barik & du vizir Aboulcassém. On voit que cette traduction a été faite du temps de l'Atabec Aboubecr, petit-fils d'Ildéghiz, & après la mort du sultan Togrul, arrivée en l'année 610 (1213-4). Il est vraisemblable que le traducteur persan d'Otbi écrivait peu après la mort de Togrul; car il parle, dans sa préface, d'Ithémisch, serviteur de la maison des Atabecs, & lui souhaite une augmentation de gloire & de bonheur; ce qui indique qu'il étoit encore vivant. Ithémisch est mort en la même année 610, suivant le témoignage des auteurs orientaux, que le savant de Guignes a suivis dans son Histoire des Huns (9). L'auteur compte vingt années depuis la mort de l'Atabec Mohammed, arrivée en l'année 582 (1186-7), jusqu'au temps où les troubles de l'Irak furent apaisés & la tranquillité rétablie, & dit qu'il a composé cet ouvrage à la faveur de la paix. Il paroît donc certain qu'il n'a pu écrire plus tard que vers l'an 610 de l'hégire (1213-4.)

(9) Hist. des Huns, liv. 13. Dynastie des Pehlévanides ou Atabecs de l'Aderbidjan.

* كُتِبَ البرق اليماني في الفتح العثماني

LA FOUDRE DU YÉMEN,

OU

CONQUÊTE DU YÉMEN PAR LES OTHOMANS;

Par le Scheïkh Kothbeddin almekki:

*Manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, n.ºs 826,
826 A, 827 & 828.*

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

L'OUVRAGE dont je vais donner la notice, renferme l'histoire des révolutions politiques du Yémen ou Arabie heureuse pendant un intervalle d'environ quatre-vingts ans. La conquête du Yémen par les Turcs, & la réunion de ce royaume aux autres provinces de l'empire othoman, est le principal objet dont l'auteur s'est proposé de conserver la mémoire. Il raconte ces événemens dans le plus grand détail, & n'omet aucune des circonstances un peu importantes qui peuvent intéresser le lecteur. On y voit ce royaume, enlevé d'abord à une famille arabe qui régnoit à Sanaa, devenir la proie de plusieurs usurpateurs circassiens; conquis ensuite comme par hasard & en passant par une armée othomane, envoyée par Sélim contre les Portugais, dont les établissemens dans l'Inde causoient de vives alarmes à tous les Musulmans, & mis

* Kétab albark alyémani fi alfath alothmani.

au nombre des grands gouvernemens de l'empire turc, secouer le joug du grand seigneur par une insurrection universelle; résister pendant quelques années aux efforts des Turcs, à la faveur de la mésintelligence de leurs chefs; & enfin rentrer dans l'obéissance & chercher dans la paix un remède aux maux occasionnés par les désordres de la guerre. C'est sur-tout à l'histoire de cette seconde conquête que notre auteur a consacré son ouvrage: il l'a entrepris à la demande du pacha Sinan, qui avoit eu la conduite de cette expédition.

L'auteur est Kothbeddin Mohammed ben-Mohammed almekki alhanéfi, c'est-à-dire, natif de la Mecque & Musulman de la secte d'Abou-Hanifa. Il porte les titres de *scheïkh* & d'*imam*, & il paroît qu'il exerçoit à la Mecque quelque fonction ecclésiastique. Il est certain qu'il étoit établi dans cette ville; car il rend un compte très-détaillé de tout ce qui s'y est passé à l'occasion de l'arrivée & du séjour des pachas qui la visitoient en se rendant dans le Yémen ou en quittant cette province; & l'on voit qu'il s'est lui-même trouvé plusieurs fois parmi les officiers du schérif, qui étoient envoyés par ce prince pour les recevoir.

Kothbeddin, auteur du *Bark yémani*, a aussi composé un autre ouvrage, auquel il a donné le titre de

كتاب الاعلام باعلام بلد الله الحرام, c'est-à-dire, la Con-

noissance de la sainte cité de la Mecque. Cet ouvrage se trouve dans la Bibliothèque nationale (*ms. ar. n.º 845*), & dans celle de Saint-Germain-des-Prez, *n.ºs 134 & 356*. Hadji Khalfa en fait aussi mention (*a*). Il en existe trois exemplaires dans la bibliothèque de l'université de Leyde (*b*), & l'auteur y est surnommé *Alnahréwali*. On

(a) Voy. l'article *الاعلام بلد الله الحرام*

(b) Voy. le Catalogue de cette bibliothèque, *pag. 430, aux n.ºs 536, 537 & 538.*

HISTOIRE
DU YÉMEN.

ne peut douter que cette histoire de la Mecque ne soit du même auteur que le *Bark yémani*. Sans avoir recours à aucune autre preuve, il suffit de dire que l'auteur de cette histoire de la Mecque, parlant de l'expédition de Sinan-Pacha dans l'Arabie heureuse, dit qu'il a écrit l'histoire des conquêtes de ce pacha dans un autre ouvrage, auquel il a donné le titre de *Bark yémani*, ce qui le dispense d'entrer dans aucun détail à ce sujet (*msl. ar. n.º 845, fol. 333*). Il a achevé cette histoire de la Mecque en l'année 985 (1577-8.)

Je remarquerai, à cette occasion, une erreur singulière de Casiri, auteur du Catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial. Sous le n.º 1715 (c), il indique un exemplaire du *Bark yémani*; mais il paroît confondre les deux ouvrages de Kothbeddin. *Codex*, dit-il, *in quo habetur historia Meccæ, seu Arabia felix, inscripta FULGUR IEMANENSE, &c.* Tout le reste de la notice convient, à quelques mots près, au *Bark yémani*. Il finit en disant: *Aliud ejusdem exemplar extat in regiâ bibliothecâ Parisiensi, n.º 845*. Ce manuscrit de la bibliothèque nationale ne contient que l'histoire de la Mecque, & non celle de la conquête du Yémen. On ne peut excuser l'erreur de cet auteur justement estimé, qu'en supposant que le manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial contient les deux ouvrages; mais, en ce cas-là même, la notice de Casiri est bien imparfaite.

Hadji Khalfa nous apprend que Kothbeddin mourut en l'année 988 (1580-1). Il composa, dit-il, l'ouvrage intitulé *Bark yémani, &c.*, par ordre de Sinan-Pacha, & le divisa en quatre livres, auxquels il joignit un appendice. Le premier livre contient l'histoire des rois du Yémen depuis le commencement du dixième siècle de l'hégire: le second & le troisième renferment le récit des

(c) Voy. *Biblioth. arab. hisp. Escurialens.*, tom. II, pag. 161.

conquêtes des Othomans dans ce pays ; dans le quatrième, on trouve l'histoire des rois (c'est-à-dire des gouverneurs) du Yémen ; enfin l'appendice contient l'histoire de la conquête de Tunis & de la Goulette, mais en abrégé. L'auteur présenta son ouvrage à Sinan : c'est là la première édition qui parut sous le règne du sultan Sélim. Il y en a une seconde, nommée *almoradja*, parce qu'elle a été publiée sous le règne de Morad [Amurat III], qui fut présentée par l'auteur au grand vizir Mohammed-Pacha : elle est divisée en trois livres, précédés d'une préface, & suivis d'un appendice. Dans l'introduction, l'auteur avertit qu'il a fait usage d'une histoire du Yémen, écrite en vers turcs & composée par Mustafa-beg alrémouzi, qui avoit été sandjak dans le Yémen, & desterdar de cette province. Il dit que Sinan lui a communiqué un exemplaire de cette histoire ; qu'elle est très-bien écrite ; mais qu'étant en vers, il n'est pas possible que les faits y soient bien circonstanciés. Hadji Khalfa ajoute que l'ouvrage de Kothbeddin a été traduit en langue turque par le moulâ Mustafa ben-Mohammed Khosrouzadeh.

Parmi les quatre manuscrits de l'ouvrage de Kothbeddin que l'on trouve dans la Bibliothèque nationale, trois nous offrent la première édition, dédiée à Sélim ; & un seul (c'est le mst. 826), la seconde édition, dédiée au sultan Morad.

Dans la préface de la première édition, l'auteur dit qu'ayant eu l'honneur d'accompagner Sinan dans les cérémonies du pèlerinage à son retour de l'expédition du Yémen, ce vizir le combla de présens & de caresses, lui raconta tous les détails de cette expédition, & l'engagea à en écrire l'histoire. Il ajoute qu'il a cru devoir obéir à ses ordres, & que c'est ce qui l'a déterminé à composer cet ouvrage, qui sera, dit-il, divisé en quatre livres. Le premier contiendra l'histoire des rois du Yémen depuis le commencement du dixième siècle de l'hégire jusqu'à la conquête de ce royaume par les Othomans. Le deuxième renfermera l'histoire de la

première conquête des Turcs, & la réduction de ce pays sous l'obéissance du sultan Soltan. Dans le troisième, on trouvera le récit de la seconde conquête des Othomans, & l'histoire du rétablissement de leur autorité dans le Yémen; & c'est là le principal objet de notre travail. Enfin, dans le quatrième, nous raconterons l'histoire des pachas qui gouverneront cette province de notre vivant, pour faire suite à cet ouvrage.

Il ne paroît pas que l'auteur ait exécuté son projet quant à cette dernière partie. En effet, il n'en est fait aucune mention dans la préface de la seconde édition; il n'y est parlé que de trois livres au lieu de quatre. La préface est différente de celle de la première édition, & l'auteur annonce qu'il a fait usage de l'histoire du Yémen, écrite en vers turcs par Mustafa alrémouzi, conformément à ce qu'on lit dans la notice de Hadji Khalfa. On y voit aussi que l'auteur dédie son ouvrage au sultan Morad, au lieu que la première édition est dédiée au sultan Sélim.

Le style de cet ouvrage est en général assez simple; mais quand l'auteur veut faire le récit de quelque bataille, il adopte souvent un style gigantesque & empoulé. Le troisième livre renferme beaucoup plus de détails que les deux autres; l'auteur y rapporte, en leur entier, plusieurs lettres, des commandemens du sultan, des traités, &c. L'extrait que je donne de cet ouvrage est d'autant plus exact, que j'ai commencé par traduire l'ouvrage en entier. La Description de l'Arabie, par Niebuhr, & le Voyage de cet illustre savant, m'ont été très-utiles pour la connoissance des lieux dont il est fait mention dans cette histoire. Comme les mêmes lieux y reparoissent souvent, j'ai pensé que le lecteur seroit bien aise de pouvoir se faire une idée exacte de leur situation respective. En conséquence je joindrai, à la fin de cette notice, une table géographique où la position de ces lieux sera indiquée avec des renvois aux ouvrages qui peuvent les faire mieux connoître, & singulièrement à ceux de Niebuhr & à ses cartes géographiques. J'ai rencontré
dans

dans cet ouvrage quelques mots qui ne se trouvent point dans les dictionnaires, & dont j'ai appris la signification par le rapprochement des différens passages où ils se trouvent employés. J'aurai soin de les faire remarquer. Enfin, je joindrai à cette notice celles de trois autres ouvrages qui sont relatifs à la même époque de l'histoire du Yémen, & qui la continuent jusqu'à l'an de l'hégire 983 (1575-6 de J. C.)

Des quatre manuscrits de la bibliothèque nationale, le meilleur est celui qui porte le n.º 827; mais il y a quelques endroits qui ont été déchirés & réparés d'une autre main, aux feuillets 13, 53, 54, 104, 125 & 134. Il y a une transposition dans la reliure, & il faut passer du feuillet 104 au 109, du feuillet 111 au 105, & du 108 au 112. Il me semble aussi avoir trouvé une lacune de quelques pages dans ce manuscrit, mais je ne me rappelle pas en quel endroit.

Le manuscrit numéroté 828 est celui dont l'écriture est la plus mauvaise, mais il n'est pas toujours celui qui donne les moins bonnes leçons.

Le manuscrit numéroté 826 est écrit avec beaucoup de propreté, d'un caractère assez singulier, mais bien soutenu. Celui qui porte le n.º 826 A, est d'une écriture très-facile à lire & qui ressemble assez à nos caractères d'impression. Ces deux derniers manuscrits sont les moins exacts & ceux qui offrent le plus de mauvaises leçons. Aucun de ces manuscrits ne porte la date du temps auquel il a été écrit, ni le nom du copiste.

Le n.º 826 contient 286 feuillets. Il a été écrit pour la bibliothèque d'Abdarrahman Effendi Kadhilasker de Romélie. Le n.º 826 A contient 191 feuillets: parmi les noms de ceux auxquels il a appartenu, on voit celui d'un khatib de la mosquée du diwan, dans le château du Caire. Le n.º 827 contient 198 feuillets: le dernier est coté 197, parce qu'il y en a deux cotés 167. Enfin, le n.º 828 contient 228 feuillets: il y en a deux cotés 41, & c'est

Tome IV.

G g

la raison pour laquelle le dernier feuillet est coté 227.

La bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, dont les manuscrits sont aujourd'hui réunis à la bibliothèque nationale, possédait un manuscrit du *Bark Yémani*. Cet exemplaire porte pour titre, الفتوحات العثمانية بالاقطار اليمنية

Conquêtes des Othomans dans les provinces du Yémen : l'ouvrage est incomplet ; il finit au 31.^e chapitre du 3.^e livre.

Liv. 1, ch. 1.

La famille de Bénou-Taher régnoit dans le Yémen depuis l'année 859 (1454-5). Cette famille avoit succédé à celle de Ressoul algassani, à laquelle elle avoit enlevé le royaume du Yémen (*d*). Le dernier prince de la famille de Bénou-Taher, qui occupa le trône, se nommoit *Amer* (*e*). Son surnom étoit *Almelic almodhaffer Salaheddin*. Il avoit succédé, en l'année 894 (1488-9), à son oncle Almanfour, & réunissoit sous son empire le haut & le bas Yémen, le Djébal & le Téhama, c'est-à-dire, le pays des montagnes & les provinces maritimes. Son règne fut de 29 années. C'étoit un prince riche & puissant, ami & protecteur des savans & des gens de lettres. Il étoit Sunni & faisoit profession de suivre la doctrine de l'Imam Schaféï. Il ne se distingua pas moins par les monumens de sa piété, par la construction d'un grand nombre de mosquées & de collèges, & par la fondation de plusieurs autres établissemens religieux, que par sa valeur & le succès de ses armes. On ne pouvoit lui reprocher que de s'être emparé des biens légués pour l'entretien de quelques fondations, & ce fut peut-être, remarque l'historien arabe, ce qui causa sa perte & la ruine de sa maison. Voici ce qui donna lieu à la révolution qui lui coûta la couronne & la vie.

(*d*) Voy. une courte notice des souverains du Yémen dans la Description de l'Arabie de Niebuhr, pag. 165 & 166, édit. de Copenhague 1773.

(*e*) Amer, fils d'Abdalwahhab, fils de Daoud, fils de Taher, fils de Mawédha alomawi.

Ce fut dans les premières années du dixième siècle de l'hégire, que, pour le malheur des Musulmans, les Portugais entrèrent, pour la première fois, dans l'Inde. Quelques navigateurs de cette nation, après avoir passé le détroit de Ceuta (*f*) & s'être enfoncés dans l'Océan Ténébreux (*g*), doubloient les montagnes nommées *Djébal alkomr*, c'est-à-dire, *Montagnes blanches* (*h*), dans lesquelles le Nil prend sa source. Ils venoient ensuite dans un lieu proche de la côte, qui forme un détroit, borné d'un côté par une montagne, & de l'autre par la mer Ténébreuse, & où les flots sont toujours extrêmement agités (*i*). Leurs bâtimens y étoient brisés par la violence des vagues, & il n'en étoit aucun qui pût échapper au naufrage & pénétrer jusque dans la mer de l'Inde. Après avoir long-temps essayé en vain de surmonter le danger de ce passage, un de leurs vaisseaux parvint enfin à sortir du détroit & gagna la mer de l'Inde. Encouragés par ce succès, ils ne négligèrent rien pour acquérir la connoissance de cette mer, & ils furent enfin instruits de la route qu'ils devoient tenir, par un habile marin nommé *Ahmed ben-Madjed*. Le chef des Portugais, qui se nommoit *Ali almélindi* (*k*), fit connoissance avec lui,

(*f*) Ou de Gibraltar. L'historien arabe suppose apparemment que le port d'où partirent les Portugais est un de ceux de la Méditerranée.

(*g*) C'est l'Océan atlantique.

(*h*) جبال القمر C'est l'historien arabe qui détermine la prononciation de ce nom & sa signification. D'autres écrivains prononcent *alkamar* au lieu d'*alkomr*, & alors ce nom signifie *Montagnes de la lune*.

(*i*) J'ai traduit littéralement le texte, qui ne présente pas un sens très-clair : on peut croire qu'il s'agit du cap de *Bonne-Espérance*, nommé d'abord, par Barthélemy Diaz, qui le premier en fit la découverte, cap *Tourmente*, à cause

de la grosse mer qu'il y trouva.

(*k*) C'est-à-dire de l'isle de *Mélinde*. Le nom du chef des Portugais est ici défiguré : peut-être est-ce Vasco de Gama. On sait qu'il fut bien reçu du roi de Mélinde, qui lui donna un habile pilote pour conduire sa flotte à Calicut. Les historiens orientaux donnent aussi le surnom d'*Almélindi* au vice-roi des Indes Alméida, ainsi que nous l'apprend Texeira. *Voyage de Texeira trad. franc.*, tom. II, pag. 120. Suivant Jean de Barros (*déc.* 1, l. 4, ch. 6), le pilote que les Portugais prirent à Mélinde, étoit un Maure du Guzarate, nommé *Maalem Cana*.

G g g ij

& l'ayant invité à manger, il l'enivra. Cet homme, étourdi par les fumées du vin, apprit aux Portugals qu'ils devoient s'éloigner de la côte en cet endroit, & faire voile en pleine mer, & qu'après l'avoir passé, ils pourroient sans danger se rapprocher de la côte. Dès ce moment, leurs vaisseaux arrivèrent heureusement dans l'Inde, & ils s'y succédèrent, rapidement & en grand nombre. Ils bâtirent, en un lieu nommé *Goa*, sur la côte du Décan & dans une partie de cette province qui appartient aujourd'hui aux Francs, une forteresse qu'ils nommèrent *Couta*. Dans la suite ils se rendirent maîtres d'Hormuz, & se fortifièrent dans ce pays. Des secours puissans leur arrivoient chaque jour de Portugal, & les Musulmans ne pouvoient plus parcourir ces mers sans courir risque de voir leurs bâtimens enlevés par les Portugais, qui infestoient toutes ces côtes. Ces violences déterminèrent le roi du Guzarate à demander du secours au sultan d'Égypte, Canfouh algouri. Le prince qui régnoit alors dans le Guzarate, étoit le sultan Modhaffer-schah (1). Il envoya des ambassadeurs à Canfouh pour réclamer son assistance, & le pria de lui envoyer des instrumens de guerre & des canons pour repousser les attaques des Francs; car les peuples de l'Inde n'avoient eu jusque là ni canons ni autres pièces d'artillerie (m). Amer, sultan du Yémen, implora pareillement le secours du sultan d'Égypte contre les Francs, à cause des maux sans nombre qu'ils caufoient aux Musulmans sur la mer & jusque dans les ports du Yémen.

Canfouh se prêta sans difficulté au désir des sultans du

(1) Modhaffer-schah, fils de Mahmoud-schah, fils de Mohammed-schah, fils d'Ahmed-schah.

Voy. la liste des rois du Guzarate dans la Descrip. histor. & géogr. de l'Inde, tom. I, pag. 413; dans le Zend-Avesta, tom. I, part. 1.^{re} pag. 265 & suiv.; & dans l'Ayeen

Akberi, tom. II, pag. 92 & suiv.

(m) Les mots arabes sont

مدافع مكاحل وبندهات : le premier mot signifie des canons; les deux autres des mousquets & des fusils. Voy. Syntag. Dissert. Th. Hyde, tom. II, pag. 128.

Guzarate & du Yémen. Il chargea de cette expédition l'émir Hossâin alcurdi, qui occupoit un rang distingué à sa cour, & lui donna une troupe nombreuse de Lévantis (n), dont le chef se nommoit *Salman alreïs* (o). Cansouh équipa une flotte d'environ 50 bâtimens (p), qu'il chargea de gros canons & d'autres pièces d'artillerie, & il donna à l'émir Hossâin le titre de gouverneur de Djidda. Hossâin arriva à Djidda en l'année 917 (1511-2). Son premier soin fut d'entourer cette ville d'un mur pour mettre son port à l'abri des courses & des insultes des Arabes : il fit détruire les maisons de plusieurs marchands pour en employer les matériaux à la construction de ce mur, & obligea les marchands à transporter eux-mêmes la pierre & les autres matériaux. Il porta la violence jusqu'à faire placer un de ces malheureux au milieu de la maçonnerie, en ordonnant d'élever la bâtisse sur son corps, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & à force d'argent, que l'on obtint la révocation de cet ordre barbare (q).

Hossâin, après avoir achevé le mur de Djidda, fit voile pour l'Inde ; & étant entré avec sa flotte dans le port de Diu, il s'aboucha avec le sultan Modhaffer-schah : mais

(n) En arabe لوند. Ce mot signifie, suivant Méninski, des *soldats volontaires* ; mais, dans l'usage ordinaire, il désigne les *soldats de la marine*. Voy. Méninski dans son *Onomast. latino-turc.*, au mot *classarius* ; Voyage de Pococke, trad. françoise, tom. V, pag. 445 ; État de l'empire othoman par de Lacroix, tom. I, pag. 265 ; Mém. du baron de Tott, in-8.^o, tom. III, p. 201 ; Marfigli, État militaire de l'empire othoman, I.^{re} part., pag. 150.

(o) Ce mot signifie *chef* ; mais il s'applique particulièrement à un capitaine de vaisseau ou au patron d'un navire marchand. On peut

consulter sur cette expédition Jean de Barros, *déc.* 2, l. 2, ch. 6 & suivans ; il nomme Hossâin, *Mir Hocem Cor* ou *Cordij*, & donne à Salman le nom de *Raïz Soleïman*. Voy. *déc.* 3, liv. 1, ch. 3. Voyez aussi Maffée, *Hist. Ind.*, liv. 4 ; *Conquêtes des Portugais*, tom. I, pag. 393 & suiv.

(p) En arabe أغربه, pluriel de غراب. Ce mot signifie proprement *corbeau*. La même allusion se trouve dans le mot français *corvette*.

(q) Dans l'histoire de la Mecque, le même auteur dit qu'il resta enseveli dans la maçonnerie.

les Francs étoient rentrés dans Goa; & Hossâin, ne pouvant demeurer dans l'Inde, s'en retourna sans avoir rien fait, & vint mouiller avec sa flotte dans la rade de Caméran. De là, il envoya des députés au sultan Amer pour lui demander des vivres, & les chargea de riches présens pour le sultan. Amer, cédant aux impressions de son vizir, qui lui représenta que s'il consentoit une fois à ce qu'on demandoit de lui, on pourroit abuser de sa foiblesse pour changer ce don en une redevance annuelle, fit une réponse dure aux envoyés de l'émir Hossâin, les congédia sans leur accorder rien de ce qu'ils demandoient, & défendit que l'on transportât des vivres à Caméran.

Ce refus irrita l'émir Hossâin : il forma aussitôt le projet de porter la guerre dans les états d'Amer & de le dépouiller de son royaume. Ses troupes applaudirent à ce dessein, & il y fut encore confirmé par les offres des Zéidis (r), qui habitoient le Djébal. Ces Arabes, saisissant l'occasion de se venger du sultan Amer, qui ne cessoit de les molester & qui avoit fait mourir plusieurs de leurs chefs, vinrent trouver l'émir Hossâin, & lui demandèrent un secours de 200 Lévantis, s'engageant à payer leur solde, à les défrayer de tout, & à leur fournir des chevaux. Le schérif Ezzeddin, fils d'Ahmed, seigneur de Djazan, quoique uni au sultan Amer par les liens les plus étroits & par ceux de la reconnoissance, vint aussi offrir ses services à l'émir Hossâin. Il ne trouva pas des dispositions moins favorables dans le fakih Aboubecr, seigneur de Lohéïa qui vint le trouver, & lui promit de le recevoir dans le port de Lohéïa, & de lui ouvrir le chemin à la conquête qu'il méditoit. L'émir accepta ses propositions. Aboubecr s'engagea

(r) On trouvera, dans la suite de cette notice, quelques détails sur l'origine & les dogmes de cette secte. On peut aussi voir ce qu'en dit Niebuhr dans sa Description de

l'Arabie, pag. 17. La famille qui règne aujourd'hui à Sanaa, fait profession de cette secte, qui domine dans la plus grande partie du Yémen.

à servir de guide à son armée, & à lui fournir des vivres & des munitions. Il reçut de Hossain une khalate & se mit à la tête de ses troupes.

Les peuples du Yémen ne connoissoient point encore l'usage des fusils & des canons; en sorte que les troupes de Hossain, à la première rencontre, leur tuèrent beaucoup de monde. L'effroi que leur causèrent le feu de l'artillerie & la perte qu'ils avoient faite, fut si grand, qu'ils prirent la fuite & se renfermèrent dans Zébid. Ils y transportèrent avec eux les boulets de canon (s) qui avoient fait tant de ravage dans leur armée, & ils ne pouvoient se lasser de considérer cet objet effrayant, & d'en admirer l'usage & les effets.

Après plusieurs actions entre les troupes de l'émir Hossain & celles du sultan Amer, l'émir se rendit maître de Zébid. Il y entra le vendredi 19 de djoumadiloula 922 (t) (20 juin 1516), à la tête d'une nombreuse armée de Turcs, de Lévantis, de Magrébis, d'Égyptiens & de Syriens, & accompagné des troupes auxiliaires des Zéidis & du scherif de Djazan. Amer se réfugia à Taaz avec son frère Abdalmélic & son fils Abdalwahhab. L'armée victorieuse commit toutes sortes de violences & de ravages dans Zébid. Hossain avoit avec lui un maltotier (u) nommé

(s) Il y a dans le texte الحجر, les pierres, ce qui se trouve répété en plusieurs endroits de cet ouvrage. Je crois que ce mot signifie des boulets: peut-être aussi ces pièces d'artillerie n'étoient-elles que des pierriers.

(t) Il y a dans les quatre manuscrits le 9 de djoumadidoula 922; mais comme ce jour étoit un mardi, je présume qu'il faut lire le 19; cela est même prouvé par la date suivante. J'observerai, à cette occasion, qu'il arrive souvent que les dates ne concourent pas précisément avec les séries indiquées; mais quand cette différence n'est

que d'un jour, elle ne mérite aucune attention, les mois lunaires étant tantôt allongés, tantôt raccourcis d'un jour dans l'usage vulgaire.

(u) Il y a dans le texte مرواني awani. Ce mot ne se trouve point dans les dictionnaires de Golius, Castel, Méninski & Richardson. Dans le *Gazophylacium linguæ persicæ*, au mot *avania*, on trouve en persan, اوارى & اروانى. C'est de ce mot que nous avons pris celui d'avanie, qui signifie spécialement les exactions que les Turcs font éprouver aux Chrétiens.

Tougan, auquel il ordonna de dresser un rôle des maisons de Zébid & de ceux qui les occupoient, & il les obligea de lui payer de grosses sommes d'argent : il y demeura vingt-sept jours, pendant lesquels il ne s'occupa qu'à lever des taxes de toute espèce. Il en sortit le 17 de djoumadilakhéra (17 juillet 1516), & retourna vers la côte : dix jours après il s'embarqua avec Salman alreïs, & fit voile pour Aden. Après son départ de Zébid, l'émir Barsébaï, auquel il avoit laissé le commandement de cette ville en son absence, soumit les contrées voisines avec le secours du schérif de Djazan. Étant sorti de Zébid avec ses troupes & toute son artillerie le 22 de schaban 922 (20 septembre 1516), il vint camper près de Héïfs, & s'avança ensuite jusqu'à Mauza. L'émir Abdallah ben-Sélama, seigneur de Mauza, lui ayant offert une grosse somme d'argent pour racheter la ville du pillage, il l'accepta & y entra à ces conditions. Mais il n'eut pas plutôt reçu la somme qui lui avoit été promise, qu'il oublia ses engagements, & pilla la maison de l'émir, où les habitans avoient déposé tout ce qu'ils possédoient. Après cette expédition, Barsébaï revint à Zébid, où il entra le lundi 8 de ramadhan 922 (6 octobre 1516).

Chap. 3.

Cependant l'émir Hossain & Salman, qui avoient mis à la voile avec vingt-deux bâtimens, faisoient route vers Aden. Ils y arrivèrent le 13 de redjeb 922 (12 août 1516) (x). Cette ville étoit alors le rendez-vous de tous les vaisseaux qui partoient des ports de l'Inde : elle étoit très-peuplée, & comptoit parmi ses habitans un grand nombre de riches négocians. L'émir Hossain y arriva vers la fin de la mousson de l'Inde; les vaisseaux venoient de lever l'ancre, & on en apercevoit encore les voiles. Salman se mit à leur poursuite avec quelques-uns de ses navires; il prit un vaisseau qui appartenoit au sultan Amer,

(x) Je crois qu'il faut lire le 3 de redjeb 922 (1.^{er} août 1516.) On en verra la raison dans un instant.

& y ayant mis un pilote & des matelots (y), il l'expédia pour le Guzarate avec des lettres adressées au sultan Modhaffer-schah, par lesquelles il l'informoit des conquêtes de Hossain dans le Yémen, & de l'intention où il étoit de retourner incessamment dans l'Inde pour faire la guerre aux Portugais. Hossain cependant attaquoit Aden avec toutes ses troupes, & son artillerie foudroyoit le château & les murs de la ville; mais tous ses efforts furent inutiles; & après un grand nombre de combats, dont les succès furent variés, les troupes d'Égypte, désespérant de pouvoir prendre la ville, s'emparèrent des navires qui étoient dans le voisinage du port, & se remirent en mer le samedi 11 (z) de redjeb 922 (9 août 1516). Elles revinrent ainsi à Djidda chargées des dépouilles du Yémen.

Hossain, abusant de son autorité, exerça dans cette ville toutes sortes de vexations & de cruautés. Il ne se passoit point de jour qu'il ne fît pendre, éventrer ou mettre à la torture (a), & en quelque lieu qu'il se trouvât, il y faisoit dresser des potences, & préparer un lieu & les instrumens propres à donner la torture.

Cependant la puissance des Circassiens s'éteignoit en Égypte; & Sélim, vainqueur du sultan Cansouh & de Tomanbeï qui lui avoit succédé, réunissoit ce royaume aux provinces de l'empire othoman. Séïd Albérécas, schérif de la Mecque, s'empressa de rendre hommage aux

(y) Il y a dans le texte *كرابنا* ou *كرانها*; c'est par conjecture que je traduis *des matelots*.

(z) Dans deux manuscrits on lit le samedi 21, dans les deux autres le samedi 11; ce qui est impossible s'ils n'étoient partis, comme on l'a dit plus haut, que le 13 de redjeb pour cette expédition: mais le 21 de redjeb étant un mardi & le 11 un samedi, je préfère cette dernière

leçon. C'est pourquoi j'ai substitué plus haut le 3 au 13 de redjeb.

(a) Les mots arabes sont *شكلة* & *توميطا*, شق; le premier signifie *pendre à une potence* nommée *مشقة*; le second veut dire *fendre par le milieu*; le troisième mot me paroît être le même que *شكسه*, mot persan & turc, qui signifie *torture*.

Tome IV.

H h h

vainqueurs des Circassiens. Il chargea de cette commission son fils, le schérif Abou-Némi, âgé alors de treize ans, qui se rendit auprès de Sélim. Le sultan fut très-flatté de recevoir l'hommage du schérif de la Mecque. Il lui accorda tous les droits de souveraineté sur le territoire de cette ville, & c'est en vertu de cette concession, dit l'historien arabe, que les schérifs de la Mecque jouissent encore de ces droits aujourd'hui (b). Sélim chargea aussi Abou-Némi d'un ordre pour faire mettre à mort l'émir Hossain alkurdi. Le schérif Abou-Némi étant retourné à la Mecque, son arrivée fut pour toute la ville un jour de fête. Les Circassiens s'étoient rendus tellement odieux par leurs injustices, que chacun se réjouissoit de la destruction de leur puissance. Ils s'emparoiént des successions sans aucun égard pour les préceptes de l'alcoran, & au préjudice des héritiers légitimes, surtout lorsqu'il n'y avoit pour héritiers que des filles ou des collatéraux. Cette conduite les faisoit détester de tous leurs sujets.

Le schérif Bérécat fit faire publiquement la lecture des ordres du sultan, par lesquels il lui accordoit la souveraineté de la Mecque & de Médine, de toute la province de Hedjaz & du port de Djidda, avec le droit d'y établir des officiers & de les destituer, à la charge seulement de reconnoître la suprématie de la Porte; il se revêtit des habits que le sultan lui avoit envoyés, & reçut les complimens de tous les habitans: ensuite il fit faire la prière publique ou khotba au nom du sultan Sélim. Après cette cérémonie, on fit venir l'émir Hossain (c) & on lui fit entendre que le

(b) La famille de ces schérifs règne encore aujourd'hui à la Mecque. *Voy. Niebuhr, descrip. de l'Arab., pag. 317.*

(c) L'auteur remarque qu'il parut dans un état de misère & de confusion, bien différent de la gloire dont il jouissoit peu auparavant.

En entrant dans l'enceinte sacrée, il parut sans sa *تامورة*, & il fallut qu'un de ceux qui étoient présens lui offrît la sienne, dont il se revêtit. Ce mot, dont j'ignore la signification, désigne sans doute une sorte de vêtement ou de bonnet nécessaire pour paroître en public.

sultan avoit donné ordre de le conduire au Caire. On le remit entre les mains de quelques esclaves qui le conduisirent jusqu'à Djiddâ. Là, ils le firent monter sur une barque (d); & lorsqu'ils furent en pleine mer, ils l'y précipitèrent. Tous ses serviteurs se dispersèrent, & trouvèrent une fin digne de leurs crimes. Il ne demeura aucun Circassien à la Mecque. Ceux qui échappèrent se réunirent à Zébid auprès de Barsébaï, auquel Hossâïn avoit laissé le commandement de cette ville à son départ pour Djiddâ.

Chap. 4.

Barsébaï profita de ce renfort pour entreprendre de nouvelles conquêtes dans le Yémen. Le sultan Amer, informé de ses desseins, se prépara aussi à la guerre. Il rassembla ses troupes, mit ses places fortes en état de défense, & se rendit à Taaz avec ses enfans & son frère Abdalmélic. Barsébaï s'étant mis en marche, arriva devant Taaz le vendredi 6 de safar 923 (28 février 1517). La prise de cette place ne lui coûta aucune peine; car le sultan Amer, informé qu'il y avoit dans son armée des traîtres qui avoient conçu le dessein de l'abandonner, se retira, sans combattre, du côté d'Abb & de Djeubla. Amer s'étoit proposé de se renfermer dans une place très-forte nommée *Hab*; mais il fut prévenu par Schemseddin Mohammed alnaddhari, qui lui en défendit l'entrée. On verra dans la suite comment cette place fut prise sur Ali, petit-fils de Schemseddin, par le pacha Mahmoud. La retraite du sultan rendit Barsébaï maître de Taaz: il y entra avec toutes ses troupes, & la ville fut remplie de massacres & de pillage. Barsébaï, étant sorti de Taaz, s'empara de Makrana, place forte où étoient renfermés les trésors du sultan: il y trouva d'immenses richesses; & après les avoir enlevées, il entra dans le pays d'une tribu puissante & guerrière nommée *Bénou-Ammar*. Ses troupes ayant été repoussées avec perte par les Arabes de cette tribu, il sortit de leur territoire & marcha vers

(d) En arabe *جلب*, & au pluriel *جلباب*

Sanaa. Le sultan Amer, instruit de l'avantage que les Bénou-Ammar avoient remporté sur les troupes de Barsébaï, se mit à sa poursuite avec toute son armée. Lorsqu'il fut près de l'ennemi, & avant que ses troupes eussent eu le temps de décharger leurs bagages & de prendre quelque repos, Barsébaï marcha à sa rencontre. On en vint aux mains, le combat fut très-vif; mais les troupes du sultan, fatiguées d'une marche de trois jours, furent bientôt mises en déroute. Le sultan y périt ainsi que son frère Abdalmélic, & un grand nombre des principaux émirs.

Ainsi finit le règne de ce prince, & en lui la puissance de sa maison, le vendredi 23 de rébialakher 923 (15 mai 1517). Il fut généralement regretté à cause de sa bravoure, de sa justice, & de la protection qu'il accordoit aux savans. Plusieurs poètes composèrent des élégies sur la fin malheureuse de ce prince. Je les ai encore entendu chanter dans le Yémen, dit l'historien arabe, après l'année 940 (e) (1533-4).

Chap. 5.

Barsébaï profita de sa victoire pour soumettre Sanaa; il s'avança sans délai vers cette grande ville, & y étant entré, il la livra au pillage. Le gouverneur fut pris, & mis à mort après avoir éprouvé toute la cruauté des troupes victorieuses. Barsébaï demeura deux mois entiers à Sanaa avec toutes ses troupes, & tout ce temps fut employé à vexer les habitans de cette ville. Après avoir amassé de la sorte un butin immense, il partit de Sanaa pour retourner à Zébid, laissant dans cette ville une garnison de 200 hommes commandée par un de ses émirs. Le butin qu'il traînoit avec lui étoit si considérable, que 8000 chameaux étoient

(e) L'auteur ajoute que l'histoire de ce prince a été écrite par Hafedh al-fakhawi, dans le livre intitulé *Dhou al-zur al-lam' (في اعيان الناس)* & par Hafedh aldobaya, à la fin du livre intitulé

& dans *الفصل المريد في تاريخ زبید* l'hist. qu'il a composée, sous le titre de *بغية المستفيد بأخبار مدينة زبید*. On peut consulter sur ces ouvrages Hadji Khalfa, & voir dans le même bibliographe l'article *تاريخ اليمن*

employés à porter la part de l'émir, sans compter ce qui appartenait à chacun des soldats de son armée. Il prit la route de Nadjara (f); mais lorsqu'il fut arrivé à certains défilés qui se trouvoient sur sa route, il fut attaqué par les Arabes de Bénou-Heubaïsch & de quelques autres tribus; Barsébaï & ses principaux officiers y périrent, ses troupes se dispersèrent, & tout le butin tomba entre les mains des Arabes. Parmi ceux qui avoient pris la fuite, les uns furent faits prisonniers, les autres arrivèrent à Zébid la nuit du 29 de djoumadilakhéra 923 (19 juillet 1517). Ils se donnèrent pour chef l'émir Eskander aldjerkessi, c'est-à-dire, *Circassien* : mais ce choix ne fut pas approuvé de toutes les troupes.

Les Lévantis s'étant attachés à l'émir Ramadhan alroumi, prirent l'habillement des Turcs, & déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient d'autre autorité que celle du sultan (g). L'émir Eskander demeura maître de Zébid & de son territoire : il s'y fixa avec le reste des troupes, & prit aussi l'habillement des Turcs, ce qui lui fit donner le surnom d'*Almokhadrem*, c'est-à-dire, *le renégat*, parce qu'il avoit été précédemment soumis à l'empire des Circassiens, au lieu que les Lévantis, dès le premier moment de leur établissement dans le Yémen, avoient reconnu leur dépendance du sultan des Turcs. Le sultan Sélim envoya dans la suite à l'émir Eskander des patentes de gouverneur du Yémen. Eskander les reçut avec reconnoissance & témoigna sa soumission aux ordres du sultan. La khotba se fit dans le Yémen au nom de Sélim, avec cette différence seulement que dans les lieux soumis aux Lévantis, on ajoutoit le nom de leur prince à celui du sultan.

Il y avoit trois ans que les choses étoient en cet état, *Chap. 6.*

(f) Je ne trouve point ce nom sur la carte de Niebuhr : il y a apparence que Nadjara appartient au département de Heubaïsch.

(g) On verra par la suite que ces Lévantis étoient maîtres de Taaz.

lorsque l'émir Hossâin alroumi, l'un des sandjaks qui avoient suivi le sultan Sélim en Égypte, fut nommé *sandjak de Djidda* par Khaïrbeg, pachà du Caire. Il trouva à son arrivée à Djidda un grand nombre de vaisseaux garnis de canons & de pièces d'artillerie que le sultan Cansouh avoit envoyés dans l'Inde lors de l'expédition de Hossâin alkurdi, & qui avoient ensuite été rapportés à Djidda : il y trouva aussi un arsenal (*h*) complet rempli de machines de guerre & de poudre ; & ayant appris que le royaume du Yémen étoit sans maître, il conçut le projet d'y entrer pour soumettre ce pays. Le pacha du Caire, dont il sollicita l'agrément pour cette entreprise, y ayant consenti, Hossâin se mit en marche, & entra dans le Yémen en l'année 926 (1519-20). A peine y étoit-il arrivé, qu'il apprit la mort du sultan Sélim. Il fut aussi informé que l'émir Eskander prenoit les armes pour s'opposer à l'exécution de ses projets. Ces nouvelles le déterminèrent à renoncer à cette entreprise, & il revint sur ses pas sans avoir rien fait.

Chap. 7.

L'année suivante 927 (1520-1), l'émir Eskander fut assassiné par un officier du corps des Lévantis, nommé *Kémal-beg*, qui avoit été d'abord janissaire, & ensuite étoit entré dans le corps des Lévantis & avoit suivi Salman alréïs dans le Yémen. Kémal-beg se fit reconnoître à la place d'Eskander ; il demeura maître de Zébid, & fit faire la khotba au nom du sultan Soleïman qui avoit succédé à Sélim. Il fit construire à Zébid un collège, qui, de son nom, fut appelé *Alkémalia*.

Ramadhan alroumi conservoit toujours la possession de Taaz & de son territoire. Cet ordre fut troublé en l'année 930 (1523-4), par un autre parti de Lévantis qui étoit très-puissant, & qui forma le projet de réunir tout ce

(*h*) Il y a dans le texte زردخانه ; c'est un mot corrompu pour زردخانه

pays sous sa domination. Ils massacrèrent en même temps Kémal-beg à Zébid & Ramadhan alroumi à Taaz, & ils donnèrent le gouvernement de Zébid à Eskander-beg alkarmani, & celui du Taaz à Délou Ali-beg. La khotba se fit comme auparavant au nom du sultan Soleïman; mais on y joignit celui d'Eskander-beg alkarmani. Ces révolutions causèrent une extrême confusion dans tout le pays : les habitans de Zébid gémissaient sous la tyrannie & la violence de ces nouveaux maîtres : les Arabes jouissaient de l'indépendance dans l'intérieur du royaume; il n'y avoit plus aucune sûreté sur les routes, & personne n'osoit voyager sans avoir une escorte (i) de ces Arabes.

L'Égypte ayant été agitée vers ce même temps par la révolte du pacha Ahmed (k), qui avoit tenté de se rendre indépendant du sultan, Salman alréïs qui se trouvoit alors au Caire, se hâta de quitter cette ville, & vint chercher un asyle à la Mecque. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il engagea l'émir Hossain, sandjak de Djidda, à reprendre l'exécution de son premier projet, & à tenter la conquête du Yémen. Hossain entra dans ses vues; & après avoir fait tous les préparatifs convenables pour cette expédition, ils se mirent en route. Ils commencèrent par attaquer les Francs qui s'étoient établis dans l'île de Caméran, & qui de là faisoient des courses sur les terres des Musulmans. Ils en tuèrent un grand nombre, firent beaucoup de prisonniers, & mirent ainsi la côte du Yémen à l'abri de leurs incursions. Salman fit ensuite sommer Eskander-beg alkarmani de se soumettre: il étoit disposé à obéir; mais ses troupes l'empêchèrent de prendre ce parti. Sur le refus d'Eskander-beg,

Chap. 8.

(i) En arabe *khafir*. Ce mot est bien connu par les relations des voyageurs, qui écrivent souvent *gafir*.

(k) C'est par erreur que ce pacha est nommé *Soleïman* dans la notice

de l'histoire de l'Égypte & du Caire que j'ai donnée dans le tome I de ce recueil. V. Notices & ext. des mss., tom. I, pag. 173. Le manuscrit que j'ai vérifié porte *Ahmed*, ce qui est d'ailleurs conforme au récit des autres historiens.

Salman fit demander du secours à Ezzeddin, schérif de Djazan, & aux Arabes de Yafa & d'Almahra. Ces Arabes lui envoyèrent quelques troupes qui vinrent le joindre par mer; & lorsqu'il vit son armée grossie de ces troupes auxiliaires & de celles que lui envoya le schérif de Djazan, il marcha vers les Turcs qui étoient sortis de Zébid pour venir à sa rencontre, & laissa Hossain, avec une partie de l'armée, à la garde des vaisseaux, des barques (1) & des munitions. Les troupes d'Eskander-beg & celles de Salman en vinrent aux mains; & après un combat opiniâtre, Eskander prit la fuite & rentra dans Zébid, dont il fit fermer les portes. Salman s'étant présenté devant Zébid, & se disposant à mettre le feu aux portes, les habitans demandèrent à capituler, & Salman entra dans la ville. Eskander-beg tomba entre les mains du schérif de Djazan, qui lui ôta la vie. Il s'éleva ensuite une contestation entre Salman & le schérif de Djazan: les deux partis en vinrent aux mains. Le schérif périt dans la mêlée, & Salman y perdit plus de deux cents hommes. Salman, maître de Zébid, se rendit odieux aux habitans par ses vexations inouïes. Ils s'attachèrent, au contraire, à l'émir Hossain, qui étoit venu rejoindre Salman après la prise de Zébid: sa bonté & sa justice lui formèrent un parti puissant. Salman en conçut de vives alarmes; il sortit de Zébid & se retira vers la mer. Par-là l'émir Hossain demeura maître de ce territoire, & la tranquillité y fut entièrement rétablie au mois de redjeb 930 (mai 1524). L'année suivante, Hossain prit les armes contre les Arabes qui s'étoient répandus sur les routes, où ils commettoient toutes sortes de brigandages; il les poursuivit jusque dans leurs habitations, & revint à Zébid comblé des bénédictions de tous les habitans. Cette même année il s'empara de Taaz, & délivra cette ville de la

(1) Il y a dans le texte **إرشات** Les Turcs écrivent & prononcent

ارش

tyrannie

tyrannie de l'émir Alaschrafi, qui en étoit maître, & qui périt dans le combat.

HISTOIRE
DU YÉMEN.

Cependant, Salman ayant appris que le grand vizir Ibrahim-pacha étoit venu en Égypte pour y rétablir l'ordre qui avoit été troublé par la révolte du pacha Ahmed, s'empressa de l'aller trouver : il cherchoit le moyen de se venger de l'émir Hossain auquel il avoit été obligé d'abandonner Zébid & tout ce qu'il avoit conquis dans le Yémen. Pour y réussir, il noircit auprès du grand vizir la conduite de l'émir, & lui demanda une armée pour soumettre tout le Yémen, & chasser les Francs des lieux où ils s'étoient établis dans l'Inde. Le grand vizir entra dans ses vues ; mais pour mieux tromper l'émir Hossain, il le confirma dans le gouvernement du Yémen, & lui en adressa une commission au nom du sultan. Cette circonstance augmenta encore le crédit de l'émir Hossain. Sa bonne conduite & la protection qu'il accordoit aux savans le firent généralement aimer & respecter, & les peuples jouissoient, sous son gouvernement, d'une tranquillité parfaite.

Ce bonheur ne fut pas de longue durée. L'émir Hossain mourut, après une longue maladie, en l'année 932 (1525-6). Il eut pour successeur l'émir Mustafa alroumi, qu'il avoit désigné pour le remplacer, & qui se fit un devoir de marcher sur ses traces.

Cependant le grand vizir, qui n'avoit point perdu de vue les projets de Salman, leva une armée de 4000 hommes composée de Turcs & de Lévantis ; c'étoient pour la plupart des artisans ou de jeunes libertins sans aucune instruction. Chaque escouade de dix hommes étoit commandée par un officier nommé *bouluk-baschi* ; chaque compagnie étoit de 50 hommes & avoit à sa tête un officier porteur d'une enseigne [Baïrak]. Il donna le commandement de cette troupe à un sandjak nommé *Khäireddin (m) Hamza*,

Chap. 9.

(m) C'est celui que les historiens portugais nomment *Haïdarin*. Voy. de Barros, *décad.* 4, liv. 1, ch. 8 ; Diego do Couto, *déc.* 4, liv. 3, ch. 6 ; Conq. des Portugais, tom. III, pag. 186 ; Maffée, *Hist. Ind.*

& fit équiper quelques bâtimens qui devoient les transporter d'abord à Djidda, & de là dans l'Inde & dans le Yémen. Salman fut nommé *capudan*, c'est-à-dire, *amiral* de cette flotte. Elle arriva à Djidda au mois de ramadhan 932 (juin 1526). Le schérif Abou-Némi (n) avoit pris possession du gouvernement de la Mecque, peu de temps auparavant, à la place du schérif Bérécat son père. Les troupes de Salman n'eurent pas plutôt pris terre à Djidda, qu'elles se répandirent dans tous les environs, & y commirent des brigandages sans nombre : le transport des vivres à la Mecque fut interrompu, & la cherté y fut si grande, que cette année devint une époque pour les habitans de la Mecque, qui l'appelèrent *l'année de Salman* (o). Ce ne fut pas sans peine que l'on apporta quelque remède à ces désordres, augmentés encore par les divisions intestines que la succession au schérifat avoit fait naître dans la famille même d'Abou-Némi. Cependant Salman & Khaïreddin s'étant acquittés, avec toutes leurs troupes, des cérémonies du pèlerinage, se remirent en mer, & firent voile pour le Yémen.

Chap. 10.

Salman apprit, en abordant dans ce pays, que Hossain étoit mort, & que Mustafa-beg lui avoit succédé. Il lui fit part des ordres dont il étoit porteur, & lui ordonna de remettre le gouvernement du Yémen à l'émir Khaïreddin, que le sultan Soleïman avoit nommé à cette place, & de se rendre auprès de lui, afin qu'il l'envoyât à Constantinople. Mustafa-beg, persuadé que s'il tomboit entre les mains de Salman, il le feroit périr, aima mieux tenter la fortune des armes : il corrompit, par des présens, les

(n) L'auteur ajoute « Que Dieu conserve sa puissance & rende son empire de longue durée », ce qui prouve qu'Abou-Némi régnoit encore au temps où il écrivoit.

(o) La chose en vint à un tel point, ajoute l'auteur, qu'une me-

sure de froment coûtoit cinq mohallaks *محلق*, & une livre de beurre douze mohallaks. Il est fait mention d'une monnaie de ce nom dans le voyage de Bruce aux sources du Nil. *Trad. franç.*, t. IV, p. 467.

Lévañtis, qui abandonnèrent Salman pour se joindre à lui : car, comme dit un proverbe, les pièces d'argent sont des remèdes efficaces, & l'argent délie les nœuds les plus ferrés. Salman, quoique abandonné d'une partie de ses troupes, n'hésita point à marcher à l'ennemi : les deux armées en vinrent aux mains au lieu nommé *Alsalif*. Salman mit l'armée de Mustafa-beg en déroute, entra dans Zébid, & exigea des habitans de fortes contributions qu'il distribua à ses troupes : de là il marcha aussitôt vers Taaz, s'en empara & la livra au pillage ; ensuite il s'avança vers Abb & Djeubla, se rendit maître de ces deux villes & y fit un butin immense. Pendant l'absence de Salman, deux émirs arabes, du nombre desquels étoit Ali-beg alkarmani, seigneur de Beït-elfakih, s'emparèrent de Zébid. Salman, de retour, fit le siège de cette ville : il fit approcher son artillerie (p), qu'il avoit laissée à Alsalif, & commença à battre les murs de Zébid. En peu de temps il fut maître de la ville ; ses troupes y entrèrent, & Salman défendit d'exercer aucune violence contre les habitans. Il se fit seulement amener tous ceux de ses soldats qui l'avoient trahi : les uns furent mis à mort par son ordre ; les autres eurent les yeux crevés. Ceux qui échappèrent se réunirent à Aden, auprès de Mustafa-beg. Cet émir, résolu de tenter encore une fois la fortune, se remit en campagne ; Salman, de son côté, marcha à sa rencontre. Il se donna plusieurs combats, dans lesquels Salman eut toujours l'avantage. Enfin, vers les premiers jours de l'année 934 (fin de septembre 1527), les troupes de Mustafa ayant été entièrement défaites par celles de Salman, Mustafa lui-même tomba au pouvoir de l'ennemi, qui lui coupa la tête. Cette victoire mit fin à la guerre ; & Salman ne croyoit plus avoir rien à craindre, lorsque

(p) Il y a dans le texte les canons & les gros mousquets
الدفاع والمكاجد الكبير

la jalousie de l'émir Khaïreddin vint troubler sa tranquillité. Dans les commencemens de cette expédition, une intelligence parfaite régnoit entre Khaïreddin & Salman, & ils ne faisoient rien que de concert. Dans la suite, Salman s'étant approprié toute l'autorité, Khaïreddin en conçut une violente jalousie : elle étoit d'autant mieux fondée, que c'étoit véritablement à Khaïreddin que le sultan avoit donné le gouvernement du Yémen, & que Salman, en qualité de capudan, ne pouvoit régler que les opérations de la flotte. Khaïreddin, résolu de perdre Salman, chargea de sa vengeance quelques Lévantis, qui le surprirent & lui coupèrent la tête. Ceci arriva vers la fin de l'année 934 (septembre 1528.)

La mort de Salman ne tarda pas à être vengée. Mustafa-beg, fils de Beïram, & dont la mère étoit sœur de Salman, rassembla tous les serviteurs de son oncle ; il se déclara lui-même son successeur, & se rendit maître de Zébid. Khaïreddin marcha à sa rencontre, mais il fut obligé de prendre la fuite. Mustafa le poursuivit ; & l'ayant atteint, il le tua de sa propre main. La défaite de Khaïreddin laissa Mustafa, neveu de Salman, maître de toute la province : mais cet émir, considérant l'extrême insubordination des Lévantis, ne se crut point en sûreté dans le Yémen. Il rassembla ceux de ses gens sur la fidélité desquels il croyoit pouvoir compter, prit avec lui ce qu'il avoit de meilleur en armes, canons & autres pièces d'artillerie, & passa dans l'île de Caméran, sous prétexte d'y faire construire un fort qui pût couvrir le pays & le garantir des courses des Francs. Il y fit aussi transporter des ouvriers & tout ce qui étoit nécessaire à l'exécution de ce projet. Mais le temps où les vaisseaux pouvoient faire voile pour l'Inde étant arrivé, il s'embarqua avec ses gens & son artillerie, & prit la route de l'Inde (q) :

(q) Suivant les historiens portugais, Mustafa & Sofar ne passèrent dans l'Inde qu'après avoir inutilement tenté la conquête

il y aborda en l'année 936 (1529-30) sur les terres de Béhadir-schah, sultan du Guzarate, & se rendit auprès de lui, accompagné de Khodja Safar, qui avoit occupé, sous Salman, la place de sous-amiral. Béhadir-schah les combla de caresses & de bienfaits : il fit prendre à Mustafa le nom de *Roumi-khan*, & à Safar celui de *Khodawend-khan*, à l'imitation des sultans de l'Inde. Il abandonna à Roumi-khan le port de Diu, & à Khodawend-khan celui de Surate. Ils se distinguèrent l'un & l'autre parmi les princes de l'Inde : les voyageurs & les marchands qui fréquentoient ces contrées, ne parloient que de leurs exploits & de leurs victoires. Dans la suite, Homaïoun, sultan de Dehli, ayant pris les armes contre Béhadir-schah (r), Roumi-khan abandonna son bienfaiteur pour embrasser le parti de Homaïoun : ce prince l'admit à sa cour, & il y jouit de toute sa faveur. Les autres seigneurs de la cour de Homaïoun en conçurent de la jalousie contre Roumi-khan, & ils le firent périr par le poison en l'année 945 (1538-9.)

Mustafa, en quittant le Yémen, en avoit laissé le gouvernement à Ali alroumi, & lui avoit donné pour adjoint Ahmed-beg, esclave de Salman : mais ils ne purent conserver long-temps ce gouvernement ; & l'émir Eskander ben-Souli, connu sous le nom d'*Eskander-mouz*, aidé d'un pilote turc, nommé *Ahmed*, homme puissant & de bon conseil, parvint bientôt à s'emparer de toute cette province. Eskander-mouz se fit aimer des peuples du Yémen par sa justice & sa libéralité : il protégeoit les gens de lettres & récompensoit généreusement les talens : il admettoit ses soldats à sa table & leur faisoit de grandes

Chap. 12.

d'Aden & en avoir levé le siège, dans la crainte d'être surpris par l'arrivée de la flotte portugaise, commandée par Sylveira. Voy. Maffée, Hist. Ind., l. 11; Cong. des Portugais,

tome III, page 216.

(r) Consultez sur cette guerre l'Histoire de l'Indostan de Dow, tom. II, pag. 133 & suiv.

largesses, mais il punissoit sévèrement ceux qui s'écartoient de leur devoir. Il avoit pris à son service un grand nombre d'esclaves noirs, dont il se servoit pour contenir les Lévantis, & il se servoit pareillement des Lévantis pour contenir les esclaves noirs : il fit toujours faire la khotba & battre la monnoie au nom du sultan Soleïman, & reçut de ce Prince le titre de gouverneur du Yémen. Il eut de fréquentes guerres avec les Arabes, & leur prit le château de Taaker & plusieurs autres places fortes. Il gouverna le Yémen pendant six ans & demi, & mourut en l'année 943 (1536-7.) Il avoit fait élever à Zébid un collège magnifique, qui fut nommé *Eskandéria*.

Chap. 13.

Eskander-mouz laissa en mourant un fils en bas âge. Ahmed le pilote, qui avoit été vizir d'Eskander-mouz, se hâta de le faire monter sur le trône, & il demeura maître de toute l'administration sous le nom de cet enfant. Il s'attacha les troupes par ses largesses, mais sa dureté le rendit odieux au peuple. Ce fut de son temps que Schérefeddin, de la secte des Zéidis (*s*), qui avoit usurpé le titre d'*Imam*, s'empara de la partie montagneuse du Yémen : il établit dans tout ce pays la doctrine de cette secte, sans cependant inquiéter ou maltraiter les Sunnis. Au contraire il prodiguoit les distinctions honorables & les récompenses aux docteurs des quatre sectes orthodoxes. Il ne faisoit aucune difficulté de bénir la mémoire de tous les compagnons du prophète, à l'exception seulement de Moawia. Il regardoit la secte des Zéidis comme une cinquième secte orthodoxe; & Zéid ben-Ali, dont cette secte tire son nom, comme un docteur du nombre de ceux auxquels appartient le titre de *modjtéhed* (*t*) : il disoit

(*s*) Voy. sur les dogmes des Zéidis, Niebuhr, Descr. de l'Arab., pag. 16 & suiv.; Pococ., Spec. hist. Arab., pag. 262; Sales Koran, Prelim. discours, pag. 233;

Maracci Prodr. ad refut. Alc. pars. III, pag. 80 & 82; Bibl. orient., au mot *Zeidia*. Cette secte porte aussi le nom de *Mahadis*.

(*t*) Ce titre est presque la même

que ceux qui avoient semé la division entre les disciples des quatre sectes orthodoxes & les Zéïdis, étoient dignes de toute la malédiction de Dieu. Schérefeddin prétendoit aussi lui-même au titre de *modjtéhed* : il disoit que toutes les qualités & toutes les conditions requises pour mériter ce rang, se trouvoient réunies en lui.

Schérefeddin, dont le véritable nom étoit *Yahya*, & qui prit pour surnom *Almotawakkel-ala-allah*, étoit fils de Schemseddin, & petit-fils d'Ahmed, descendant d'Ali par son fils Hossain (*u*). Ahmed, son aïeul, est auteur de plusieurs traités sur la doctrine des Zéïdis (*x*). Ces sectaires prétendent faire remonter l'origine de leur doctrine à l'imam Zéïd : mais jamais cet imam n'a tenu les opinions de la secte impie des Motazales qu'ils lui attribuent. Sa doctrine étoit pure, & les erreurs dont quelques-uns de ses disciples ont fait profession, ne doivent point lui être imputées. Zéïd, frère de l'imam Mohammed albaker, & oncle de l'imam Djafar, étoit fils de l'imam Ali, surnommé *Zeïn-alabédin* : il prit les armes à Coufa en l'année 122 (739-40) contre le khalife Héscham, fils d'Abdalmélic, & refusa les secours que lui offrirent les Rafédhis, parce qu'ils exigeoient de lui qu'il maudît la mémoire des khalifes Aboubecr & Omar. Le gouverneur des deux Iraks ayant envoyé une armée contre lui, les troupes de l'imam prirent la fuite. Pour lui, il tint ferme avec un

chose que celui d'Imam. V. Chardin, Voyage de Perse, tom. V, pag. 6, & tom. VII, pag. 87 : il écrit mal-à-propos *Mouchtéhed*; Muradjea, Tableau de l'empire othoman, t. I, pag. 139 & 140.

(*u*) Sa généalogie, suivant notre historien, comprend vingt-une personnes, depuis Ali inclusivement jusqu'à Schérefeddin aussi inclusivement.

(*x*) Ces ouvrages sont احكام في

أصول الزيدية, *Traité des dogmes fondamentaux des Zéïdis*, & البحر الرخا في الفروع علي مذهب الزيدية, *la Mer débordée, ou Traité des principaux devoirs suivant la doctrine de l'école des Zéïdis*. Hadji Khalfa fait mention de ces deux ouvrages, & il dit que leur auteur, le schérif Ahmed, établit le premier dans le Yémen la secte des Mahadis dans le cours du 9.^e siècle de l'hégire.

petit nombre des siens , & ne se retira que quand la nuit obligea les combattans de se séparer. Il avoit été blessé grièvement par une flèche qui lui étoit entrée dans le front : on fit venir un chirurgien pour retirer le fer de la plaie ; mais il ne l'eut pas plutôt retiré que Zéïd expira. Il fut enterré dans le lit d'un petit ruisseau , pour dérober à ses ennemis la connoissance de sa sépulture ; mais le secret ayant été découvert par le chirurgien qui l'avoit pansé ; le gouverneur des deux Iraks fit exhumer son cadavre : il lui fit couper la tête , qu'il envoya au khalife , & fit attacher le corps à un gibet. Il y demeura suspendu cinq ans entiers , & fut brûlé , avec le gibet , par ordre du khalife Walid , fils de Yézid , lorsque Yahya , fils de l'imam Zéïd , prit les armes contre ce khalife dans le Khorassan.

L'imam Zéïd avoit eu pour maître Wassel ben-Ata : Wassel étoit Motazale , & c'est sans doute ce qui a donné lieu d'attribuer à l'imam les erreurs de cette secte. Wassel avoit été disciple de Hassan albasri : il se mit à disserter sur les questions de la prédestination absolue , & voulut introduire une nouvelle opinion sur l'état des pécheurs coupables de grands crimes , qui , suivant certains docteurs , doivent être mis au rang des infidèles , & , suivant d'autres , ne sont pas exclus du nombre des fidèles (y). Hassan le chassa de son école ; & de là lui vint , & à ses disciples , le nom de *Motazales* , c'est-à-dire , *séparés*. La source des erreurs de cette secte & de tous les autres hérétiques , c'est , dit notre historien , d'avoir voulu décider , par les lumières de la raison , des choses qui ne sont point soumises à son jugement , & d'avoir mis de niveau la sagesse du créateur & les lumières de la créature. Ils n'ont fait que ronger les restes des philosophes ; & pour donner

(y) Voy. Pococke , Spec. histor. Ar. , pag. 211 ; Sales Koran , Prelim. discours , pag. 210 ; Maraçci , Prodr. ad refut. Alcor. , part. III , pag. 74.

plus de crédit à leurs opinions, ils les attribuent à un imam, illustre rejeton de la famille du prophète. Ils soufflent sur un tison où il n'y a pas de feu ; ils veulent construire un édifice avec un bois vermoulu. L'historien entre ici dans un grand détail sur l'origine des erreurs des sectes hérétiques. Quoique ces détails soient assez curieux, je suis obligé de les supprimer pour abréger.

Schérefeddin, qui ne négligeoit rien pour étendre sa nouvelle domination, avoit formé le projet de s'emparer de Zébid. Il chargea de cette expédition, en l'année 940 (1533-4), ses deux fils, Mutahher & Schemseddin Ali (2). Plusieurs scheïks arabes se joignirent à eux & grossirent leur armée ; on y comptoit plus de vingt mille Zéidis des seules tribus du Djébal. Ahmed le pilote rassembla toutes les troupes qui se trouvoient auprès de lui, & il en forma un corps d'environ 700 cavaliers turcs, magrébis & arabes. Cette petite troupe marcha hardiment au combat, malgré le grand nombre des ennemis. Les Zéidis ne purent soutenir leur choc, & toute leur armée se dispersa en un instant. Les fils de Schérefeddin furent obligés de prendre honteusement la fuite, & les gens d'A Ahmed demeurèrent maîtres de toutes les tentes de l'armée ennemie & de tout le bagage que les Zéidis n'avoient pu emporter en fuyant.

Pendant que l'émir Eskander-mouz, & après lui Ahmed le pilote, gouvernoient le Yémen, le sultan Soleïman s'occupoit à envoyer des troupes dans l'Inde pour en chasser les Portugais. Ce prince, informé que leurs établissemens en ce pays nuisoient beaucoup aux Musulmans, trop foibles pour leur résister, & qu'ils avoient porté la perfidie jusqu'à faire périr Béhadir-schah, sultan du Guzarate (a),

Liv. 2, ch. 1.

(2) Si la date est exacte, cet événement est arrivé du vivant d'Eskander-mouz, qui n'est mort qu'en l'année 943. Peut-être ne se trouvoit-il pas alors à Zébid ; ou bien il faut dire que dans les quatre

manuscrits il y a un nombre omis. Alors on pourroit rapporter cet événement à l'année 944 ou 945.

(a) Voy. sur la fin tragique de Béhadir-schah, nommé *Badur* par les historiens portugais, de Barros,

conçut un ardent désir de venger l'islamisme de leurs insultes : il ordonna que l'on construisît en Égypte une flotte considérable, qu'on l'équipât de tout ce qui étoit nécessaire pour cette expédition, & qu'on y embarquât une armée nombreuse, de grosses pièces d'artillerie & toutes sortes de munitions : il en donna le commandement au pacha du Caire, Soleïman alkhadem, & lui conféra le titre de vizir. Soleïman avoit été esclave du sultan Sélim, & avoit eu beaucoup de part à sa confiance ; mais il n'avoit profité de l'exemple de son maître que pour apprendre à verser le sang sous le plus léger prétexte (*b*). Il en donna de nouvelles preuves avant son départ du Caire, & fit périr plusieurs émirs, & entre autres le gouverneur de la haute Égypte, sans aucun motif légitime.

Ayant été choisi par le sultan pour commander l'expédition contre les Francs de l'Inde, il fit construire soixantedix vaisseaux & trente barques : il les chargea de canons, d'armes, de vivres & de munitions de toute espèce, & il rassembla une armée nombreuse & choisie, & une foule innombrable de pilotes, de rameurs & de matelots. Lorsque ces préparatifs furent achevés, il fit annoncer publiquement l'expédition qu'il alloit entreprendre contre les Portugais, invitant tous les Musulmans, zélés pour la défense de la religion, à se joindre à son armée pour porter la guerre chez ces infidèles.

Chap. 2.

Daoud, que le sultan avoit nommé pacha du Caire à la place de Soleïman, ne fut pas plutôt arrivé dans cette ville, que Soleïman lui remit le gouvernement de l'Égypte, & se rendit à Suës, où il s'embarqua avec

déc. 4, liv. 8, chap. 5. *Maffée*, *Hist. ind.*, l. 11 ; *Cong. des Portug.*, tom. III, pag. 332 & suiv.

(*b*) L'auteur raconte ici que Maïfour, esclave du khalife Haroun alrascid, s'étant un jour fait saigner, pesa le sang qu'on lui avoit

tiré. On lui demanda par quel motif il faisoit cela : Je n'en fais rien, dit-il ; tout ce que je fais, c'est que j'ai vu le khalife ordonner au chirurgien qui lui avoit ouvert la veine, de peser son sang.

toutes ses troupes (c). Il arriva à Djidda après sept jours de navigation ; mais il ne descendit point à terre , & ne permit à aucun de ses gens d'y descendre : il reçut à bord les officiers du schérif qui vinrent le complimenter ; & ayant levé l'ancre , il fit voile pour Aden.

Cette ville appartenait alors à Amer ben-Daoud , un des rejetons de la famille royale de Bénou-Taher. Ce prince , que sa justice , sa bonté , un accès facile & gracieux , & la protection qu'il accordoit aux gens de lettres , faisoient également chérir & respecter , ne possédoit de tout le royaume de ses ancêtres que la seule ville d'Aden. Ayant appris l'arrivée de Soleïman & le but de son voyage , il fit de magnifiques préparatifs pour le recevoir , & se rendit , avec son vizir , à bord du vaisseau qui portoit le pacha , pour le saluer. Soleïman ordonna à ses gens d'entrer dans la ville & de s'en rendre maîtres , & fit pendre Amer & son vizir au mât de son vaisseau. Il empêcha le pillage de la ville , y établit un gouverneur , auquel il laissa quelques troupes & plusieurs pièces de canon , & mit une garnison dans la citadelle avec un officier pour la commander. Il fit écrire sur la porte d'Aden , qu'il avoit conquis cette ville en l'année 945 (1538-9) , & instruisit la Porte de ce succès : mais la nouvelle de son indigne trahison devança dans l'Inde l'arrivée de sa flotte , & augmenta les alarmes que son approche caufoit déjà aux Musulmans de ce pays. Ce fut la cause du refus qu'ils firent de se joindre à lui pour faire la guerre aux Portugais.

Soleïman ayant quitté Aden , se remit en mer & fit voile pour Diu. Le khodja Safar , ci-devant officier sur la flotte du capudan Salman , & qui , comme nous l'avons dit , étoit passé dans l'Inde , & avoit reçu du sultan du Guzarate le

Chap. 3.

Chap. 4.

(c) Voy. sur l'expédition de Soleïman pacha dans le Guzarate , de Barros , déc. 4 , liv. 10 , ch. 3 & suiv. ; *Diego do Couto* , déc. 4 , l. 3 ,

ch. 5 ; *Maffée, Hist. ind.* , liv. 11 ; *Conq. des Portug.* , tom. III , pag. 342 & suiv.

surnom de *Khodawend-khan*, étoit encore vivant : il avoit d'abord résolu de se joindre à Soleïman pour attaquer les Portugais ; & lorsque Soleïman eut pris terre en un lieu nommé *Modhaffer-abad*, peu éloigné de Diu, il lui envoya des présens & se disposa à l'aller trouver : il en fut détourné par un de ses amis, qui connoissoit le caractère perfide & sanguinaire de Soleïman, & qui lui rendit compte du traitement barbare qu'avoit éprouvé de sa part le prince d'Aden. Cet avis détermina Khodawend-khan à se contenter d'envoyer des présens au pacha & de lui offrir de loin ses services ; & quelques instances que lui fit le pacha pour l'engager à venir le trouver, il s'y refusa constamment sous divers prétextes. Mahmoud, sultan du Guzarate, envoya au pacha Oulou-khan, l'un des premiers officiers de ses états, avec un corps de troupes de 5000 hommes, & il lui ordonna de fournir au pacha tout l'argent & toutes les provisions dont il pourroit avoir besoin. Oulou-khan avoit une figure peu distinguée ; il étoit petit & vêtu à la manière des Indiens. Soleïman l'ayant vu, n'eut que du mépris pour lui ; il ne daigna pas se lever pour le recevoir, ni lui offrir de s'asseoir. Ce seigneur, offensé de cette conduite, en porta ses plaintes à Mahmoud : le sultan en conçut de l'ombrage ; mais le pacha lui ayant envoyé, par un tchaousch, un caftan & un sabre (d), il en fut encore plus indigné, & chargea le tchaousch de lui dire qu'il recevrait volontiers ces présens s'ils lui étoient envoyés par le sultan ; que si au contraire c'étoit le pacha qui lui envoyoit des présens de cette espèce, il manquoit aux égards dus à son rang. Le pacha fut extrêmement choqué de cette réponse : de ce moment

(d) Il y a dans le texte *سيف* & cette expression est souvent employée par notre auteur. Peut-être *سيف* signifie-t-il comme *سيف* ou

سيف, un sabre dont le tranchant est si affilé, qu'il sépare entièrement ce qu'il frappe, & tombe par terre en traversant de part en part l'objet frappé.

il n'eut que de l'aversion pour les Indiens, & ceux-ci conçurent pour lui les mêmes sentimens. Le sultan Mahmoud chargea même Khodawend-khan d'imaginer quelque ruse pour faire prendre au pacha le parti de la retraite. Voici la manière dont s'y prit Khodawend-khan pour y réussir : il fit écrire une lettre, dans la langue des Franks, qui paroissoit adressée par le gouverneur général (e) résidant à Goa, au principal officier de la même nation à Diu, & dans laquelle il lui donnoit cet avis : « Nous avons » rassemblé toutes nos troupes ; nous avons fait armer » 300 vaisseaux & 50 barques ; & après avoir donné » ordre à tout, nous nous embarquons & nous allons » mettre à la voile pour venir attaquer l'armée des Turcs. » Lors donc que vous nous verrez arriver du côté de la » mer, sortez promptement de la forteresse de Diu pour » les attaquer en même temps ». Khodawend-khan fit en même temps courir le bruit qu'il avoit fait arrêter un messager des Franks & intercepté les lettres dont il étoit chargé. Le pacha, informé de cette nouvelle, dépêcha quelques-uns de ses gens vers Khodawend-khan pour s'assurer de la vérité, & celui-ci lui envoya la lettre, en ajoutant que la vérité de cette nouvelle lui avoit été confirmée par une autre voie, mais que les armes du sultan triompheroient aisément de ses ennemis. Le pacha, naturellement lâche & poltron, en conçut une grande frayeur. Déjà un grand nombre de ses soldats l'avoient abandonné pour s'attacher au service des khans de l'Inde, parce qu'ils en recevoient une paye bien plus forte : cette désertion augmenta encore l'effroi dont Soleïman étoit déjà saisi ; il remonta sur ses vaisseaux pour retourner dans le Yémen, laissa six de ses plus gros canons à Khodawend-khan, & partit à la hâte de Modhaffer-abad,

(e) Il est nommé dans le texte *ورندور* ; c'est le mot *governador*, gouverneur.

s'estimant trop heureux d'être échappé de l'Inde & des dangers dont il se croyoit menacé.

Soleïman, étant parti de Diu, vint droit à Mokha. Lorsqu'il y fut arrivé, il attira près de lui Ahmed le pilote, dans l'intention de le surprendre. Ahmed s'y rendit malgré l'avis des gens de sa maison qui le détournoient de cette démarche; il y mena avec lui son fils & celui d'Eskander-mouz, qui n'étoient encore que des enfans, & offrit à Soleïman des productions du pays : mais il ne fut pas plutôt entré dans la tente du pacha, qu'il fut mis à mort par son ordre le 8 de schawal 945 (27 février 1539). Soleïman fit aussi périr les esclaves noirs qui avoient été au service d'A Ahmed, & donna le gouvernement de Zébid, en vertu du pouvoir qu'il avoit reçu du sultan, au Sandjak Mustafa-beg, ci-devant gouverneur de Gaza. Il établit dans tous les départemens du Yémen qui obéissoient à Ahmed, des intendans & des caïchefs, & enrôla au service du sultan tout ce qui restoit de gens de guerre dans ce pays. Il dépêcha un tchaoufch à l'imam Schérefeddin, pour s'assurer de ses dispositions, & n'en reçut que des complimens sur sa nouvelle conquête, & des protestations d'attachement & d'union. Après cela, il s'embarqua pour revenir à Djidda. Il s'arrêta à Djazan, dont le schérif Abou-Némi s'étoit emparé en l'année 944 (1537-8), en chassa l'officier qui y commandoit au nom du schérif, y mit un nouveau gouverneur avec une garnison; & continuant sa route, il arriva à Djidda le 20 de dhoulkaada 945 (9 avril 1539). Il demeura à la Mecque pendant le temps du pèlerinage, & y comunit toutes sortes d'excès & de cruautés, sans respect pour les lieux révéérés par tous les Musulmans. Lorsqu'il eut achevé les cérémonies ordinaires du pèlerinage, il se rendit au Caire, & delà à Constantinople, accompagné du Seïd Ahmed, fils du schérif Abou-Némi. Arrivé à la Porte, il y fit beaucoup valoir ses succès, qui, dans la vérité, se réduisoient à peu de choses, & occupa une place de vizir dans le Divan. Dans la suite il fut

dépouillé de cette place, & mourut dans une de ses terres en l'année 960 (1552-3).

Mustafa-beg, que Soleïman avoit laissé à Zébid, n'avoit point le titre de Beglerbeg ni de pacha, mais seulement celui d'émir & de sandjak. Il fit une tentative infructueuse sur la ville de Taaz, & fut bientôt remplacé dans le gouvernement de Zébid par Mustafa alnefschar, qui avoit occupé en Égypte une place de caschef, & étoit ensuite devenu émir-el-hadj, c'est-à-dire, *conducteur de la caravane*. On le surnommoit *Alnefschar*, c'est-à-dire, le *Scieur*; parce qu'il faisoit scier les brigands qui tomboient entre ses mains. Daoud, pacha du Caire, l'ayant nommé au gouvernement du Yémen, il vint prendre la place de Mustafa-beg, & fut le premier des gouverneurs de ce pays que l'on honora des titres de beglerbeg & de pacha. Sa bonne conduite le fit aimer dans son gouvernement, & il le conserva jusqu'en l'année 952 (1545-6).

A cette époque, il eut pour successeur le pacha Awis, homme brave & intrépide, qui avoit été esclave du sultan Sélim, & qui s'éleva par degrés jusqu'à ce gouvernement. A peine étoit-il arrivé à Zébid, qu'il se présenta une occasion favorable de satisfaire son inclination pour les armes. Voici quel en fut le sujet.

L'imam Schérefeddin avoit établi sa domination dans tout le Djébal; il avoit une armée très-nombreuse, & un grand nombre de places de guerre & de châteaux bien fortifiés. Tous les Zéidis lui avoient déferé le titre d'imam & d'émir-almouménin ou prince des fidèles. Schérefeddin avoit deux fils, Mutahher & Ali; quoique Mutahher fût l'aîné, Schérefeddin déclara Ali pour son successeur & pour légitime imam après lui. La difformité de Mutahher qui étoit boiteux, son ignorance, & une conduite peu régulière, avoient déterminé le choix de Schérefeddin en faveur d'Ali: car les Zéidis n'admettent point à la dignité d'imam tout homme qui a des défauts corporels, qui est ignorant dans les matières de religion, ou dont les

HISTOIRE
DU YÉMEN.

Chap. 7.

Chap. 8.

Chap. 9.

inclinations sont basses & corrompues. Un pareil homme profaneroit, dans leur croyance, le titre d'imam. Mutahher, vivement piqué du choix de son père, sollicita le pacha Awis d'entrer dans le Djébal, & s'engagea à lui fournir des troupes & de l'argent. Le pacha saisit cette occasion favorable : il rassembla une armée, & étant parti de Zébid le 1.^{er} de dhoulhadja 951 (3 février 1546), il marcha vers Taaz, & s'en rendit maître vers le milieu du mois. Après cette conquête, il prit la route de Sanaa, & s'empara dans sa marche de plusieurs places fortes du Djébal, où il mit des garnisons.

La discipline sévère qu'Awis faisoit observer à son armée déplut à une partie de ses troupes, & elles formèrent le projet de le faire périr. Ces mécontents avoient à leur tête un Lévanti nommé *Hassan* & surnommé *Al-pehléwan* ou *le Brave*, & ils convinrent de profiter d'un moment où le pacha seroit ivre, ce qui lui arrivoit assez fréquemment, pour le surprendre dans sa tente & le tuer. Hassan devoit le remplacer, & abandonner à l'armée tous les trésors du pacha. Vers la fin de rébialakher 954 (mai 1547), Awis étant campé avec son armée dans la vallée de Khoban, les charmes de ce lieu, la verdure & l'éclat des prairies, les ruisseaux qui les coupoient en tous sens, le chant des oiseaux qui se jouoient dans le feuillage des arbres & au milieu des fleurs, la fraîcheur de la rosée, & toutes les beautés de cette scène ravissante, l'engagèrent à se livrer à la joie : il s'abandonna aux plaisirs de la table & du vin, & s'y livra avec un excès qui lui fut funeste. Hassan, profitant de l'ivresse où l'avoit plongé la débauche, entra dans sa tente & le perça de son épée ; mais ce meurtrier ne profita pas du fruit de son crime.

Chap. 10.

Un des principaux émirs de l'armée, Circassien d'origine, nommé *Ezdémir*, & qui avoit un zèle véritable pour les intérêts du sultan, s'empressa d'arrêter les suites de cette perfidie. Il se mit lui-même à la tête de l'armée, menaçant de poursuivre sans relâche ceux qui refuseroient de

de lui obéir; & la plus grande partie des troupes s'étant réunie auprès de lui, il se disposa à attaquer les rebelles. Hassan, convaincu du sort qui l'attendoit, prit la fuite avec un petit nombre de ses complices; mais il ne put échapper aux poursuites de quelques cavaliers qui l'atteignirent, après sept jours de marche, dans une mosquée où il s'étoit réfugié. Ils lui coupèrent la tête, & l'apportèrent à Ezdémir. Après avoir ainsi vengé la mort du pacha Awis, Ezdémir s'approcha de Sanaa, & l'assiégea pendant sept jours. Mutahher, qui commandoit dans cette ville, l'ayant abandonnée, Ezdémir y entra & se rendit maître de tout son territoire. Il se hâta d'informer la Porte de tous ces événemens, & de l'instruire de la nécessité de nommer un nouveau gouverneur. Sa requête étant arrivée à la Porte, Ferhad-pacha fut nommé gouverneur du Yémen; mais avant qu'il se fût rendu dans son gouvernement, il étoit arrivé de nouvelles révolutions à Aden & à Zébid.

La ville d'Aden est située dans une vallée nommée *Abeïn*, ce qui fait que l'on donne à cette ville le nom d'Aden-Abeïn, pour la distinguer d'un autre lieu du même nom qui est proche de Sanaa. Les Arabes qui habitent cette vallée, font le métier de brigands sur les chemins. Ces Arabes s'approchoient, par l'intérieur des terres, jusqu'à Schehr, & le prince de Schehr les employoit quelquefois contre les émirs de Zébid quand il étoit en guerre avec eux. Quelques Arabes Bédouïns de cette vallée, qui avoient pour chef un d'entre eux nommé *Ali ben-Soleïman*, surprirent Aden, & firent sortir les Turcs qui y étoient en garnison, & Ali se déclara lui-même gouverneur d'Aden. Chap. III.

Zébid fut aussi surprise par un émir nommé *Haïder*, l'un des complices de la révolte de Hassan, & la garnison, qui ne se sentoît pas assez forte pour lui résister, prit le parti d'une soumission feinte & momentanée. Ezdémir étoit alors à Sanaa. Il ne douta point des motifs qui avoient

déterminé la garnison de Zébid à se soumettre aux rebelles, & se contenta d'y envoyer un détachement de son armée. A peine ce corps de troupes, augmenté par la jonction d'un grand nombre d'Arabes qui s'y étoient réunis sur la route, parut-il devant Zébid, que les rebelles furent défaits. Haïder ayant été tué, les troupes d'Ezdémir entrèrent dans la ville, & la tranquillité y fut rétablie.

Chap. 12.

Cependant le pacha Ferhad, nommé au gouvernement du Yémen, y arriva au mois de schawal 954 (novembre 1547). Il se hâta d'envoyer des troupes à Aden pour reprendre cette ville. Daoud, pacha du Caire, y envoya aussi une armée, & ces troupes réunies ayant assiégé la ville, elles y entrèrent au commencement de l'année 955 (février 1548), & tuèrent l'usurpateur Ali ben-Soleïman.

Ferhad signala bientôt son gouvernement par la conquête de Saada : il remporta aussi une grande victoire sur plusieurs schérifs arabes de Sabiya (f) ligués ensemble, en un lieu nommé *Abou-Arifch*, du territoire de Djazan ; & cette victoire rétablit la tranquillité tant dans le Téhama que dans le Djébal. Les habitans de ces contrées jouirent, sous le gouvernement de ce pacha, de tous les avantages de la paix, & il mérita leur estime & leur affection par la sagesse & la pureté de sa conduite.

Chap. 13.

Ferhad ne conserva pas long-temps le gouvernement du Yémen. Il fut remplacé au mois de djoumadiloula 956 (juin 1549), par Ezdémir, que ses services, & encore plus les présens qu'il envoya à la Porte, firent nommer à ce gouvernement. Ezdémir étoit aimé des peuples du pays, & il avoit mérité par sa sagesse, sa bonté & son activité, l'estime de tous les Arabes. Il ne fut pas plutôt en possession du gouvernement du Yémen, qu'il forma le dessein de

(f) Sabiya est vraisemblablement le lieu nommé par Niebuhr *Sabbea*  : c'est, suivant ce voyageur, un grand village du domaine d'Abou-

arifch dans le Téhama, célèbre dans tout le Yémen par ses ânes. *Descr. de l'Ar.*, pag. 233.

détruire entièrement le parti de Mutahher, & de purger le pays de cette secte. Mutahher en fut informé, & se renferma dans une place très-forte & qui passoit pour imprenable. Cette place, nommée *Téla*, n'étoit pas moins défendue par sa situation sur une montagne très-haute & d'un accès très-difficile, que par les ouvrages de l'art. Ezzémir ne se rebuta pas de ces difficultés : il résolut d'attaquer Mutahher dans cet asile, & adressa une requête à la Porte pour obtenir quelque renfort des troupes d'Égypte.

Le sultan ne fit aucune difficulté de lui accorder sa demande. Il donna ordre à Daoud, pacha du Caire, de faire passer dans le Yémen trois mille fusiliers (g) & mille cavaliers. Daoud exécuta ces ordres, & donna le commandement de cette armée à Mustafa alnefschar, qui avoit eu précédemment le gouvernement du Yémen. Il lui remit aussi des lettres du sultan adressées à Mutahher, & dont il ne devoit faire usage que dans le cas où Mutahher se soumettroit volontairement aux ordres de la Porte. Mustafa étant arrivé auprès d'Ezzémir en l'année 958 (1551), ils vinrent ensemble assiéger Téla avec toutes leurs forces. Déjà Mutahher, serré de près par l'ennemi, étoit réduit à la dernière extrémité, lorsque la mésintelligence se mit entre Mustafa & Ezzémir, & fit échouer leur entreprise. Ezzémir se préparoit à donner un assaut général à la place; Mustafa refusa d'y concourir; il fit cesser l'attaque, & accorda à Mutahher une suspension d'armes, qui fut bientôt changée en un traité de paix. Mutahher consentit à reconnoître l'autorité du sultan & à mettre bas les armes, & Mustafa lui accorda à ce prix le titre de sandjak, & les honneurs de la khalate. Il écrivit en sa faveur à la Porte, & lui obtint une réponse favorable, & conçue dans les termes les plus honorables (h).

Chap. 14.

(g) Il y a dans le texte *مندق*

(h) L'auteur joint à la fin de ce chapitre le commandement de la Porte, adressé à Mustafa pour

Mutahher, dont il a été parlé plus haut, & la lettre que Mutahher écrivit au sultan, pour l'assurer de sa soumission.

Ezdémir, qui s'étoit vu enlever une conquête assurée, profita du secours des troupes d'Égypte que Mustafa lui avoit laissées, pour étendre la domination du sultan. Il soumit plusieurs cantons du Yémen, mit des garnisons dans ses nouvelles conquêtes, & bâtit plusieurs forteresses pour tenir les Arabes en respect. Ce pacha joignoit à une douceur & à une affabilité peu communes, une grande simplicité dans ses habits, dans sa table & dans tout son extérieur; il ne mangeoit que du pain de dorra (i), & il étoit endurci à la fatigue. Il y avoit sept ans & demi qu'il gouvernoit le Yémen, lorsqu'il fut instruit des démarches que faisoit à la Porte Mustafa alnefschar pour se faire nommer à ce gouvernement : il sollicita & obtint sa retraite. Il ne voulut point prendre la route de la Mecque pour retourner en Égypte, & choisit celle de Séwaken. Ce pays étoit alors bien peuplé. Ezdémir y étant arrivé, conçut le dessein d'en demander le gouvernement, & de tenter la conquête de l'Abyssinie. Il se rendit à cet effet en Égypte, & de là à la Porte. Son projet plut beaucoup au sultan, qui lui permit de lever une armée en Égypte pour l'exécuter. Ezdémir revint au Caire; & y ayant levé une armée de trois mille hommes, il prit la route du Saïd & se rendit à Séwaken. Il porta ses armes dans tout le pays des infidèles, en soumit une grande partie, & y bâtit un grand nombre de forteresses. Ses armes eurent presque toujours un heureux succès. Jusqu'à lui, il n'y avoit eu à Séwaken que des intendans envoyés par le pacha du Caire; depuis ce temps ce canton a eu son beglerbeg particulier: mais sa population, autrefois très-nombreuse, a été beaucoup

(i) C'est une espèce de millet : il porte, suivant Forskal, le nom de *دور* en Égypte, & se nomme en Arabie *طمر* ou plutôt *طمر*. Forskal en distingue plusieurs variétés : il le nomme *holcus durra sativus*, Voy.

Forsk. Flor. Æg. Arab. Centur. 6, n.º 76, pag. 174; Niebuhr, Descrip. de l'Ar., pag. 45, 133, 135 & 136; Pococke, Voyage au Levant, traduct. franç., tom. II, pag. 135; Prosp. Alp., Hist. nat. Ægyp., liv. 3, ch. 13.

diminuée par les vexations de ces gouverneurs, qui se permettent toutes sortes d'injustices, sur-tout lorsqu'ils commandent à des provinces situées aux extrémités de l'empire. Ezdémir mourut dans son gouvernement, à Dowaréwa, en l'année 967 (1559-60), & fut enterré à Mofawwa : il eut pour successeur son fils Othman-pacha.

Mustafa alneffchar, nommé pour la seconde fois au gouvernement du Yémen, arriva à Zébid le 20 de safar 963 (4 janvier 1556) : il conserva cette place jusqu'à sa mort. Ce pacha établit dans le Yémen une caravane pour le pèlerinage de la Mecque, semblable en tout à celles du Caire & de Damas. Il mourut en l'année 967 (1559-60), & fut regretté des peuples auxquels il avoit commandé (*k*).

Chap. 17.

Mustafa, qui étoit alors gouverneur de Gaza, fut nommé pour lui succéder. On le surnommoit *Kara-schahin* [le faucon], à cause de la vivacité de son esprit jointe à la petitesse de sa taille & à sa couleur mulâtre. Son gouvernement fut de peu de durée : il revint au Caire en l'année 968 (1560), & fut nommé pacha du Caire à la place d'Ali alkhadem, qui venoit de mourir.

Chap. 18.

Mahmoud succéda à Kara-schahin dans le gouvernement du Yémen. C'étoit un homme colère, violent, cruel, àvide de sang, fastueux, prodigue, & toujours prêt à s'emparer du bien d'autrui pour satisfaire son goût pour la dépense. Tous les gens de sa suite étoient magnifiquement vêtus, & l'or brilloit sur leurs habits & les harnois de leurs chevaux. Il arriva dans le Yémen, & aborda dans le port de Djazan au mois de safar 968 (octobre 1560).

Chap. 19.

Abdalmélic alyémani, intendant de la monnoie, fut

(*k*) Il y a sans doute erreur dans cette date ; car l'auteur dit que le gouvernement de ce pacha ne dura qu'un instant & passa comme un clin-d'œil. Suivant l'auteur du *Matali alniran*, dont la notice suivra celle-ci, le gouvernement de Mustafa

alneffchar fut de peu de durée. Son successeur, Mustafa Kara-schahin, partit de Turquie, & arriva dans le Yémen en 963. Celui-ci conserva ce gouvernement plusieurs années.

la première victime de la cruauté du nouveau pacha. Il employa, pour le faire périr, le prétexte de l'altération de la monnaie qui contenoit plus de cuivre que d'argent. Cette altération cependant devoit être imputée aux beglerbegs précédens & non à cet officier, & eux seuls en avoient profité. Le dinar impérial qui pèse aujourd'hui, dit l'historien arabe, une drachme & deux karats, & qui vaut à Constantinople 60 othmanis & en Égypte 80 othmanis, étoit monté dans le Yémen jusqu'à 300, & successivement jusqu'à 1000 othmanis. Ce surhaussement avoit tourné au profit des pachas. Mahmoud fit périr l'intendant de la monnaie & confisqua tout son bien; mais il ne remédia point à l'empirance de la monnaie, qui, au contraire, alla toujours en croissant, en sorte que la valeur du dinar fut portée à 2000 othmanis. Ce fut la ruine des troupes : car leur paie journalière étoit fixée depuis 10 jusqu'à 100 othmanis. Cette dernière paie, la plus forte de toutes, formoit 3000 othmanis par mois, & étoit le dernier degré pour monter à celui de sandjak. Mais par une suite de l'altération de la monnaie, celui à qui il étoit dû 3000 othmanis pour un mois de paie, ne recevoit qu'un dinar & demi, ce qui, loin de fournir à tous ses besoins, pouvoit à peine le défrayer du café qu'il buvoit. Ce sont les expressions de l'écrivain arabe. De là il arriva que les troupes, après avoir vendu pour subsister tout ce qu'elles possédoient, commencèrent à commettre toutes sortes de violences & de brigandages.

Mahmoud fixa son séjour à Taaz. Dans le département de Bodan, voisin de Taaz, étoit une place extrêmement forte nommée *Hab* : elle appartenoit alors à Ali alnaddhari, & avoit été possédée avant lui par Abdarrahan son père, & Schemseddin Mohammed alnaddhari son aïeul. Schemseddin s'en étoit emparé, comme on l'a dit plus haut, lors de la défaite du sultan Amer (1), & lui en avoit

(1) Voyez ci-devant pag. 427.

empêché l'entrée. Ali avoit toujours cultivé l'amitié des pachas précédens, & il ne négligea rien pour s'assurer celle de Mahmoud; mais ce pacha, qui avoit résolu de le dépouiller de cette place, n'eut point égard à ses avances; & quoiqu'il n'eût aucun sujet de prendre les armes contre lui, il vint mettre le siège devant le château de Hab, & fit périr plusieurs émirs qui avoient osé lui représenter l'injustice & la témérité de son entreprise, ou qu'il soupçonnoit de la désapprouver.

Chap. 20.

Ali n'avoit rien négligé pour mettre la place à l'abri de toute insulte; & déjà Mahmoud l'avoit assiégée huit mois entiers sans aucun succès. Comme son armée commençoit à se rebuter de la longueur du siège, il eut recours à une indigne trahison. Il se servit, pour tromper Ali, de l'entremise d'un émir du pays nommé *Abdallah aldaï*, qui étoit très-sincèrement attaché aux intérêts du sultan, quoiqu'il fît profession de la doctrine des Ismaélis, & qu'il fût un des chefs de cette secte. Abdallah se chargea volontiers d'aller trouver Ali pour négocier avec lui, ne soupçonnant rien des perfides desseins de Mahmoud. Ali n'étoit pas moins ennuyé du siège que le pacha: il offrit de remettre la place à Mahmoud, à condition qu'il en sortiroit avec toute sa famille & ses trésors, qu'on lui donneroit en échange une autre place forte à son choix, avec le rang de sandjak, & qu'on lui laisseroit tout ce qu'il voudroit emporter. Ces conditions furent agréées, & Mahmoud en jura l'exécution. Le jour ayant été fixé pour la reddition de la place, Ali en sortit avec son fils, les principaux officiers de sa maison & deux cents hommes de suite, & se rendit à la tente du pacha. Mahmoud avoit eu soin de faire assembler un grand nombre de ses soldats dans son divan, & leur avoit donné l'ordre de se défaire des gens d'Ali. A peine ce malheureux prince fut-il entré dans la tente, que Mahmoud donna ordre à un tchaousch de lui couper la tête. Cet ordre barbare fut aussitôt exécuté, & tous ceux qui accompagnoient Ali furent massacrés au même instant. Mahmoud, par cette perfidie,

demeura maître de ses trésors, de ses chevaux, de ses armes & de tout ce qu'il avoit de précieux. En même temps quelques troupes, disposées pour cela, entrèrent dans la place & massacrèrent tous ceux des gens d'Ali qui y étoient restés. Cette trahison décrédita entièrement les Turcs parmi les Arabes, qui n'eurent, depuis ce jour, aucune confiance dans leurs paroles & leurs sermens. Ils donnèrent même à ces ruses infames le nom de Mahmoud, & les appelèrent *mahmoudiya*. Comme Ali étoit un des plus zélés ennemis de la secte des Zéïdis, sa mort leur fut un grand sujet de joie; ils virent avec plaisir qu'elle alloit être un germe de guerre & de division: & l'effet ne répondit que trop à leur attente, comme on le verra par la suite.

Chap. 21.

Mahmoud, enflé du succès de sa perfidie, instruisit la Porte de sa conquête, dont il eut soin de déguiser les circonstances, & obtint des récompenses distinguées pour lui-même & pour tous ceux dont il avoit fait valoir les services. Ces premières faveurs ne firent qu'augmenter son ambition. Il dépêcha courriers sur courriers pour obtenir sa retraite (*m*), prétextant une incommodité qui lui étoit survenue au pied & dont il vouloit se faire traiter en Égypte; mais dans le vrai, il n'avoit pour but que de solliciter la place de pacha du Caire. Ayant enfin obtenu la permission de quitter le Yémen, il en partit au mois de redjeb 972 (février 1565).

Chap. 22.

Le gouvernement de cette province fut donné à Redhwan, fils du pacha Mustafa, qui l'avoit occupé précédemment.

Chap. 23.

L'historien arabe raconte ici, dans le plus grand détail, le voyage de Mahmoud, & la magnificence extraordinaire

(*m*) Un de ces messagers du pacha fut chargé de faire, de sa part, des présens au schérif de la Mecque & à plusieurs personnes considérables de cette ville. Parmi ces présens, l'auteur fait mention d'un certain nombre de sacs de dorra ou millet. Le mot que je rends par sac, est

عجة; il ne se trouve point dans les dictionnaires: mais dans celui de Castel, on trouve *مجر* qui signifie une espèce de sac: *quod sacci instar contextitur ex fibris palmarum quæ* *لين* dicuntur.

de

de ses équipages, de ses tentes & de toute sa suite. Ce pacha s'étant rendu par terre du Yémen à la Mecque, notre auteur alla au-devant de lui avec un grand nombre de seigneurs de la cour du schérif, & il fut témoin du faste & du luxe de Mahmoud. Je supprime tous ces détails (*n*), ainsi que le récit du voyage de Mahmoud de la Mecque au Caire & de là à Constantinople, des présens qu'il fit au sultan & à toute sa cour, de sa nomination à la place de pacha du Caire, de sa conduite dans ce nouveau gouvernement, & de sa fin tragique. Les circonstances de sa mort sont racontées, dans notre auteur, à peu de chose près comme dans l'histoire de l'Égypte & du Caire, dont j'ai donné l'extrait dans le 1.^{er} volume de ces notices.

HISTOIRE
DU YÉMEN.

Chap. 24.

Redhwan, étant arrivé dans le Yémen, fixa sa résidence à Sanaa. Un de ses premiers soins fut de rechercher la conduite de son prédécesseur, & d'instruire la Porte des crimes par lesquels il avoit déshonoré son gouvernement. Mahmoud en fut informé; & pour se venger de Redhwan, il représenta à la Porte qu'il seroit plus convenable de séparer le Yémen en deux gouvernemens, à cause de la grande étendue de cette province. Il parvint d'autant plus aisément à faire goûter ce projet aux grands officiers de l'empire, qu'ils ne négligeoient aucune occasion de multiplier les places. Le pachalik du Yémen fut donc séparé en deux gouvernemens : l'un, qui comprenoit toute la partie nommée *Téhama*, c'est-à-dire, toutes les côtes & les provinces maritimes, & qui étoit riche & bien peuplé, fut donné au pacha Morad, connu sous le nom de *Keur-Morad*, c'est-à-dire, *l'aveugle*, à cause d'un petit défaut qu'il avoit dans la vue; l'autre, dont Sanaa fut la capitale,

Chap. 26.

Chap. 27.

(*n*) C'est à regret que je supprime ces détails, qui ne sont pas sans intérêt, & qui d'ailleurs feroient connoître plusieurs mots arabes que ne sont employés que

par les écrivains modernes, & qui ne se trouvent pas dans les lexiques. Peut-être donnerai-je un jour la traduction entière de cette histoire du Yémen.

pays de montagnes, & où il falloit toujours avoir les armes à la main, fut le partage de Redhwan. Cette opération fut une source de divisions & de jalousie entre les deux pachas : chacun d'eux se forma un parti. Les troupes & les scheïkhs des Arabes se divisèrent ; les uns s'attachèrent à Redhwan, les autres à Morad : l'entretien de deux beglerbegs fut une augmentation de charges pour les peuples du pays, & l'on vit se réaliser cette parole de l'alcoran : « S'il y » avoit plusieurs dieux dans l'univers, cela causeroit la » ruine ».

Chap. 28.

Morad avoit été élevé dans le palais du sultan. Sa bravoure l'avoit porté successivement jusqu'au grade de sandjak. Il avoit ensuite été nommé pour conduire la caravane de Damas ; & ce fut de ce poste qu'il passa à celui de pacha d'une partie du Yémen. Il arriva dans ce pays au mois de moharram 974 (juillet 1566), & prit terre au lieu nommé *Albokaa*. Les principales villes de son département étoient Zébid & Taaz ; Sanaa & Saada, avec tout leur territoire, formoient celui de Redhwan.

Chap. 29.

Redhwan étoit déjà depuis deux ans gouverneur du Yémen. Il étoit arrivé à Zébid le 8 de moharram 972 (16 août 1564), & son premier soin avoit été de venger les habitans des vexations des caïchefs. De Zébid il se rendit à Taaz, & de là à Sanaa, où il fixa son séjour. Il soumit les peuples de ce pays & les Ismaélis à des contributions & à des redevances dont ils étoient exempts, parce qu'ils étoient incorporés aux troupes du sultan, & ennemis des Zéidis ; il s'empara même de quelques-unes de leurs places ; ce qui le rendit odieux à ces peuples.

Ce fut au mois de schawal 973 (mai 1566), que Redhwan apprit la division du Yémen en deux pachaliks. Cette nouvelle le consterna, & il ne songea plus qu'à augmenter les revenus de sa place. Il commença par s'attribuer la levée des impositions des districts qui appartenoient aux Ismaélis. Il voulut aussi en faire de même du canton d'Alserr, qui étoit affermé par Ali, fils de l'imam

Schérefeddin & frère de Mutahher, & il y envoya un *caschef* nommé *Eskander-aga* pour en recevoir les impositions. Les vexations de cet officier firent murmurer les habitans, qui en portèrent des plaintes à Mutahher & à Ali. Mutahher fit représenter à Redhwan que ce canton étoit pauvre, que Mahmoud avoit diminué de 10000 othmanis le prix de la ferme de ce territoire, & qu'il convenoit de laisser les choses sur le même pied. Redhwan n'ayant eu aucun égard à ses représentations, les habitans se soulevèrent, tuèrent *Eskander-aga*, & se liguèrent avec les Zéïdis contre les Turcs.

Redhwan se mit aussitôt en campagne pour soumettre les rebelles & pour tirer vengeance du meurtre d'*Eskander-aga*, & vint camper à Amran. Il écrivit en même temps à Morad, qui venoit d'arriver à Zébid, pour lui demander des secours de troupes & d'argent, & l'engager à venir le joindre. Morad étoit disposé à consentir aux demandes de Redhwan, & il vint même jusqu'à Taaz; mais il s'éleva alors quelques difficultés entre les deux pachas, au sujet de leurs départemens. Suivant la première division qui avoit été faite & dont il avoit été envoyé un état à Redhwan, Djeubla, Dhoulsofala & Alkaada faisoient partie du pachalik de Sanaa; mais Mahmoud étoit parvenu, par ses intrigues, à faire faire une nouvelle division, par laquelle ces lieux avoient été attribués au pachalik du Téhama. Cet état, signé du sultan & muni de son scel, avoit été donné à Morad. Par cette nouvelle division, chacun des deux départemens comprenoit douze sandjakliks. Morad ayant montré cet état à Redhwan, il fut contraint de renoncer à ses prétentions; mais ce fut une source de mésintelligence entre les deux pachas. Morad se contenta d'envoyer quelques troupes à Redhwan & une partie de l'argent déposé à Taaz dans la forteresse d'Alkahiria; mais il différa toujours à l'aller joindre, quoiqu'il ne parût pas refuser absolument de le faire.

Mutahher, informé de ces divisions, s'insinua adroitement

M m m ij

dans l'esprit de Morad : il parvint à lui persuader qu'il n'avoit pris les armes que malgré lui, & pour s'opposer aux injustes prétentions de Redhwan ; & Morad, bien aise de trouver une occasion de desservir son rival, envoya à la Porte la lettre qu'il avoit reçue de Mutahher. Les deux pachas adressèrent aussi des requêtes à la Porte, où ils exposoient leurs reproches respectifs ; mais celle de Morad étant arrivée la première, parce que Mahmoud, qui étoit alors pacha du Caire, en favorisa la remise, Redhwan fut dépouillé de son gouvernement.

Cette division qui régnoit entre les deux pachas, & l'inaction où Redhwan se trouva réduit par le refus de Morad de se joindre à lui, contribuèrent beaucoup à fortifier le parti de Mutahher. Il trouva encore un nouveau surcroît de forces dans les divisions qui s'étoient élevées entre les Ismaélis (o), ennemis déclarés des Zéïdis, & qui avoient été entretenues par les intrigues de Redhwan. Il se forma entre eux plusieurs partis : les uns s'attachèrent à Mutahher, d'autres demeurèrent neutres, quelques-uns se dispersèrent, & il y en eut même qui passèrent jusque dans l'Inde. Les villes d'Abb & de Djeubla embrasèrent aussi dans le même temps le parti des rebelles. Un cadhi, établi dans le canton nommé *Alschéwafi alala*, avoit prédit que la puissance de la maison othomane seroit renversée quand le soleil & la lune s'éclipseroient dans le mois de ramadhan. Ces deux astres ayant été éclipsés au mois de ramadhan 974 (mars & avril 1567), il n'en fallut pas davantage pour porter les peuples à la révolte (p). Dans le même temps, une tribu arabe, les Bénou-Heubaïsch, s'empara de Saada. Ces circonstances réunies forcèrent Redhwan à offrir la paix à

(o) Ces Ismaélis sont aussi nommés *Dais*, quoique ce nom ne convienne proprement qu'aux chefs des Ismaélis.

(p) Cela n'est pas exactement

vrai : il y a eu en l'année 1567 une éclipse de soleil le 9 avril, & une de lune le 23 du même mois. Le 9 avril étoit le 29 de ramadhan, & le 23 avril le 13 de schawal.

Mutahher, & il ne put l'obtenir qu'à condition de céder à ce rebelle Amran & son territoire.

HISTOIRE
DU YÉMEN.

La mort du sultan Soleïman, auquel succéda, le 9 de rébialéwel 974 (24 septembre 1566), le sultan Sélim, II du nom, contribua encore à fortifier l'esprit de révolte & d'indépendance de Mutahher & des Zéïdis.

Redhwan ayant été dépouillé de son gouvernement par les intrigues de Morad & de Mahmoud, pacha du Caire, Orous Hassan, l'un des sandjaks de l'Égypte, fut nommé pour lui succéder, & Morad fut chargé du gouvernement du pachalik de Sanaa jusqu'à l'arrivée du nouveau pacha. Morad envoya en conséquence un ordre à Redhwan de se rendre à la Porte, & de remettre le gouvernement à Mohammed-beg Kizil-basch. Redhwan reçut ces ordres avec une grande joie, & se hâta de les exécuter; mais lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, le sultan, qui lui fut mauvais gré d'avoir quitté le Yémen dans un moment où toute la province étoit en feu, le fit enfermer aux sept tours. Il y demeura prisonnier plusieurs années; mais enfin, son innocence ayant été reconnue, il en sortit, & fut nommé d'abord sandjak de Gaza, & ensuite beglerbeg d'Abyssinie.

Chap. 30.

Le départ de Redhwan fut le signal d'une insurrection générale. Mutahher vint mettre le siège devant Sanaa, & lui coupa entièrement les vivres. Morad connut alors qu'il avoit été trompé par les belles paroles de ce perfide. Il quitta Taaz, fort embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre, & vint camper à Dhamar le 26 de dhoulcaada 974 (4 juin 1567) avec 700 cavaliers & plus de mille hommes de pied. Pressé par les instances réitérées de Mohammed-beg Kizil-basch, qui étoit assiégé dans Sanaa & qui manquoit de vivres, il y envoya un convoi escorté d'une centaine de cavaliers; mais le convoi fut enlevé, & l'escorte dissipée par un parti ennemi. Ahmed-beg, frère de Mohammed-beg, qui commandoit ce convoi, y périt avec plusieurs des siens.

Dans le même temps, une ligue puissante se formoit en

faveur des Zéïdis & contre les Turcs : elle étoit composée des Arabes de Bodan , des deux cantons nommés *Al-schéwafi*, de Heubaïsch, d'Altaaker, d'Alfchar, de Sabhan & d'Alarabaïn. Ceux de Djeubla se déterminèrent à ne prendre parti que quand tous les Arabes seroient entrés dans cette ligue, & qu'il ne leur seroit plus possible de se refuser à se joindre à eux. Le premier exploit des troupes confédérées fut de chasser d'Abb la garnison turque de cette ville. Cette garnison se retira à Djeubla. Les confédérés marchèrent vers cette ville, & les habitans ayant refusé de soutenir la garnison, l'ennemi entra dans la ville, & pilla toutes les maisons qui appartenoient aux soldats de la garnison. Les troupes se réfugièrent dans la citadelle : elles furent bientôt réduites à capituler ; & les conditions de la capitulation furent que les soldats sortiroient sans armes ni bagages, & seroient conduits avec une escorte jusqu'à Taaz. Ces conditions furent très-mal observées de la part des Arabes ; car la garnison étoit à peine hors de la ville, qu'ils fondirent sur elle & la massacrèrent sans respect pour leurs sermens : c'étoit, disoient-ils, une *mahmoudia*, c'est-à-dire, une trahison semblable à celle du pacha Mahmoud.

Ces succès enhardirent les rebelles , & ils venoient insulter Morad jusque dans son camp. Le pacha résolut de retourner à Taaz , contre l'avis de plusieurs de ses officiers, qui lui conseilloient de s'avancer vers Sanaa. Il se détermina d'autant plus volontiers à suivre son opinion, qu'on lui indiqua , pour se rendre à Taaz , une route que les Arabes n'avoient point rompue , parce qu'elle étoit peu fréquentée , & ne conduisoit à cette ville que par des détours : mais , pour son malheur, il prit pour guide un scheïkh arabe , qui le trahit , & donna avis aux rebelles de la route qu'il devoit tenir. Les Arabes profitèrent de cet avis pour rompre les chemins ; & lorsque les troupes de Morad furent embarrassées dans les mauvais pas de cette route, ils vinrent les attaquer, les mirent

en déroute & en tuèrent un grand nombre. Morad, après s'être défendu jusqu'à la nuit avec quelques-uns de ses gens, profita des ténèbres pour s'enfuir; mais il tomba entre les mains de quelques Arabes qui lui coupèrent la tête, & firent prisonniers les émirs qui étoient avec lui.

Sanaa ne tint pas long-temps après cet événement. On manquoit de tout dans cette ville, même du bois nécessaire pour faire cuire les alimens, & les assiégés étoient contraints d'employer à cet usage les portes des maisons & les pièces de bois qui en faisoient la couverture. Ils étoient réduits à cette extrémité, lorsque la nouvelle de la défaite & de la mort du pacha Morad détermina les troupes qui étoient dans la ville à venir trouver Mutahher & à lui rendre la place. Mutahher leur fit un accueil gracieux; mais il cachoit dans son cœur une haine violente. Il fit son entrée dans Sanaa, précédé de la garnison, qui étoit composée de 17 sandjaks, de 24 agas & de 1400 soldats turcs. A peine fut-il entré dans la ville, que, manquant à la parole qu'il leur avoit donnée, il abandonna au pillage leurs maisons, leurs équipages & tout ce qu'ils possédoient, & les fit renfermer dans différentes places fortes des montagnes: plusieurs même furent descendus dans des puits, dont l'ouverture étoit gardée par des sentinelles, & où on ne leur donnoit de nourriture qu'autant qu'il en falloit pour les empêcher de mourir de faim. Après cette conquête, Mutahher ordonna que dans toutes les chaires on fit la khotba en son nom; il prit tous les titres qui n'appartiennent qu'à un khalife légitime, & changea en plusieurs points la formule de la khotba (q). Mutahher étoit entré dans Sanaa le 3 de safar 975

(q) Mutahher faisoit nommer dans la khotba, immédiatement après Mahomet, Ali, Fatime & son père, l'imam Schérefeddin. Après cela on nommoit Aboubecr, Omar, Othman & plusieurs autres des premiers disciples de l'islamisme.

Dans l'*idhan*, ou proclamation par laquelle on annonce l'heure de la prière, les Zéïdis ajoutaient,

(9 août 1567) : le 5 du même mois il envoya plusieurs détachemens pour soumettre Taaz , Bodan & les places les plus fortes des environs.

Chap. 32.

Hassan-pacha , qui avoit été nommé pour succéder à Redhwan , arriva à Zébid à la fin de safar 975 (commencement de septembre 1567.) Cette ville n'étoit point de son département ; mais le pachalik de Sanaa étant alors tout entier réduit sous la domination des Zéidis , il demeura à Zébid , où commandoit , depuis la mort de Morad , le sandjak Mohammed-beg , surnommé *Alschehla*.

Chap. 33.

Taaz étoit alors assiégé par les Zéidis : le commandant de la garnison de cette ville employa toutes sortes d'instances pour engager Hassan à lui envoyer du secours ; mais ce pacha n'eut aucun égard à ses sollicitations ; & le 3 de rébialakher de la même année (7 octobre 1567), la ville fut prise & pillée par les Zéidis , qui s'emparèrent aussi de la forteresse Alkahiria. Pendant que les Zéidis étendoient ainsi leurs conquêtes , le pacha Hassan n'étoit occupé qu'à tirer de grosses contributions des habitans de Zébid. Il se servoit pour cela d'un maltotier (r) nommé *Mohammed albaschkéri* , qui avoit obtenu de la Porte la commission de cadhi de Mokha : les avanies que cet homme leur faisoit éprouver au nom du pacha , déterminèrent un grand nombre des plus riches à s'expatrier. Vers la fin du mois de ramadhan , Hassan reçut des ordres de la Porte qui l'établissoient beglerbeg du Téhama à la place du pacha Morad , & commandant de toutes les troupes othomanes dans le Yémen jusqu'à l'arrivée de l'armée que le sultan se proposoit d'y faire passer. Cependant les Zéidis profitoient de l'inaction du pacha pour enlever

imitant en cela les Schiis , & contre l'usage des Sunnis, *على خبر العمل* accourez à l'œuvre la plus excellente. Suivant ces sectaires , la prière publique du vendredi exige , pour être légitime , la présence d'un imam

juste & saint. C'est aussi l'opinion des Schiis. Voy. Chardin , tom. VII, pag. 87, 101, 254, 267, &c., édit. de 1711.

(r) Il y a dans le texte *مواني* Voy. la note (u), pag. 423.

les

les places dont les Turcs étoient encore maîtres. La prise de Taaz fut bientôt suivie de celle d'Aden, qu'ils réduisirent par la famine : elle se fit sentir avec d'autant plus de violence, que la garnison n'avoit pas même d'argent pour payer les vivres qu'on auroit pu lui fournir. Pendant que les Zéïdis assiégeoient Aden, Béder, sultan de Schehr & de Hadhramaout, qui étoit schaféï, & par conséquent ennemi des Zéïdis, ordonna aux habitans de Schehr de conduire dans le port d'Aden des vaisseaux chargés de dattes, & de les vendre aux assiégés ; car les dattes sont presque la seule production de ce pays. Quand les vaisseaux furent entrés dans le port d'Aden, les soldats de la garnison, qui n'avoient point d'argent pour payer les provisions dont ils étoient chargés, s'en emparèrent sans payer & se les partagèrent. Cette violence les priva des rafraîchissemens que les habitans de Schehr auroient pu leur procurer, & ils furent réduits à manger les chiens & les charognes, & à mâcher des cuirs pour se soutenir. Le château de Hab, dont le pacha Mahmoud n'avoit pu s'emparer que par une lâche trahison, fut aussi assiégé par Ali, frère de Mutahher. C'étoit lui que Schérefeddin avoit désigné pour lui succéder dans le titre d'imam, au préjudice de Mutahher ; mais après la mort de Schérefeddin, Ali ayant renoncé à la secte des Zéïdis, ils l'avoient abandonné, & avoient reconnu Mutahher pour leur imam. Ali ayant bloqué le château, la famine ne tarda pas à forcer les assiégés à lui remettre la place, & l'importance de cette conquête lui causa une grande satisfaction. Ali ben-Schowaya, autre chef des Zéïdis & le même qui avoit déjà soumis Taaz & Aden, s'empara encore de Mauzaa le 17 de dhoulhadja 975 (13 juin 1568). Il vint de là à Mokha, dont les habitans les plus riches s'étoient réfugiés sur les vaisseaux (s) qui étoient dans

HISTOIRE
DU YÉMEN.

Chap. 34.

Chap. 35.

(s) Il y a ici dans le texte | on peut voir la note (d), pag. 427 :
 الجلاب والزحابر Sur le premier mot | le second, dont le singulier est زعامة

cette rade à la nouvelle de son approche : il y laissa un gouverneur , & s'avança vers Zébid ; mais lorsqu'il fut près de cette ville , les troupes othomanes qui y étoient renfermées , firent une sortie si vive contre les Zéidis , qu'ils furent mis en déroute , & obligés de prendre la fuite en abandonnant leurs tentes & tous leurs bagages.

Chap. 36.

Le sultan n'avoit pas été d'abord exactement informé des troubles du Yémen ; mais lorsqu'il connut la situation de cette province , il résolut d'y faire passer une armée puissante , & chargea de cette expédition le pacha Mustafa , surnommé *Lala* , parce qu'il avoit eu soin de l'éducation du sultan. Le Lala se rendit en Égypte ; il fit construire des vaisseaux pour le transport de ses troupes , & fit fonder des canons & d'autres pièces d'artillerie (t). Il forma aussi une armée qu'il choisit parmi les troupes d'Égypte , & parmi les émirs , les sandjaks & les autres officiers de cette province. Mais comme ces militaires , établis depuis long-temps en Égypte & accoutumés à y mener une vie tranquille & sédentaire , ne cherchoient qu'à s'exempter du service , le Lala prit le parti d'essayer la voie de la négociation auprès de Mutahher. Il lui envoya donc deux tchaoufschs chargés de lettres , par lesquelles il l'invitoit à la soumission , & feignoit de n'imputer les hostilités qu'à la légèreté & à l'étourderie des tribus arabes du Yémen. Ces tchaoufschs passèrent par la Mecque , & le schérif , à la prière du Lala , les chargea aussi d'une lettre pour Mutahher , par laquelle il joignoit ses représentations à celles du Lala. Mutahher ayant reçu ces lettres , se contenta d'y répondre d'une manière vague & insignifiante , sans changer de conduite , ni profiter de l'occasion qui lui étoit offerte d'excuser sa rebellion.

signifie , dans l'usage des Turcs , un bénéfice militaire , ou commanderie plus grande que le *Timar*. Ici il signifie indubitablement une sorte de bâtiment.

(t) Le texte porte *وسبك المدافع* *والفلاهن*. Le dernier mot ne se trouve dans aucun dictionnaire.

Sa réponse ne laissant aucune espérance d'accommodement au Lala, il se hâta de faire partir son armée. Mais comme il désiroit beaucoup de se dispenser de marcher en personne à cette expédition, il confia le commandement de l'armée à Othman-pacha, qui s'embarqua à Suës. Sa flotte étoit composée de dix-sept bâtimens (u), & il avoit environ trois mille hommes de troupes réglées, sans compter leur suite. Othman relâcha à Djidda & vint à la Mecque, où il célébra la fête de la naissance du prophète. S'étant ensuite remis en mer, il continua sa route, & sa flotte prit terre à Albokaa & Hodeïda, qui sont des ports du Yémen. Il se rendit de là à Zébid, & vint sans perdre de temps à Taaz, dont il se rendit maître à la fin de redjeb 976 (janvier 1569). La forteresse Alkahiria restoit encore au pouvoir des Zéidis. Othman la tint long-temps assiégée, sans aucun succès, parce que les Zéidis, qui étoient maîtres des environs, lui coupoient les vivres. Le canon de la forteresse incommodoit aussi beaucoup les assiégeans, & ils étoient près d'abandonner le siège lorsqu'ils reçurent la nouvelle de l'arrivée du pacha Sinan. Cette nouvelle soutint leur courage, & porta l'épouvante parmi les Zéidis.

Cette époque de l'histoire du Yémen est celle que notre historien a eu en vue d'une manière plus spéciale, ainsi qu'on l'a remarqué au commencement de cette notice. La réduction de cette vaste province sous la domination othomane par les armes du pacha Sinan, occupe tout ce troisième livre; & l'auteur entre dans une multitude de détails qui ne peuvent trouver place dans cette notice. J'abrégerei

HISTOIRE
DU YÉMEN.

Chap. 37.

(u) Des 17 bâtimens dont, suivant notre auteur, cette flotte étoit composée, 14 étoient du genre de ceux nommés غراب & 3 autres sont nommés مسارية. Suivant un passage de Makrizi, dans sa des-

cription historique & topographique de l'Égypte, on appelle مسارية de petites barques qui sont, dit-il, comme les domestiques des grandes barques nommées عشارى.

son récit autant qu'il me sera possible, sans cependant omettre aucun des faits importants.

On a vu que les troupes d'Égypte ne s'enrôloient qu'à regret dans l'armée que le Lala Mustafa-pacha devoit faire passer dans le Yémen, & que Mustafa lui-même ne pouvoit se décider à prendre le commandement de cette armée & à se rendre en personne dans cette province. Le sultan, informé des obstacles qui retardoient l'exécution de ses ordres, résolut d'y apporter un remède prompt & éclatant. En conséquence, il ôta à Mustafa le titre de vizir, & honora de cette dignité Sinan, qui étoit alors pacha du Caire : il lui conféra en même temps le commandement de l'armée destinée à l'expédition du Yémen, & lui envoya un ordre pour faire mettre à mort un sandjak & un autre émir des troupes du Caire qui avoient sans doute montré une répugnance plus opiniâtre à s'enrôler pour passer dans le Yémen. Sinan n'eut pas plutôt reçu les ordres du sultan, qu'il se hâta de les exécuter. La sévérité dont le sultan usa en cette occasion, produisit tout l'effet qu'il devoit en attendre ; & Sinan forma en peu de temps une armée nombreuse, tous ceux qui étoient en état de servir s'empressant à l'envi de se ranger sous ses drapeaux. Pour Mustafa, il se rendit à la Porte, & obtint son pardon du sultan, qui, en faveur de ses services passés, lui rendit ses bonnes grâces & le titre de vizir.

Sinan, ayant tout disposé pour son départ, sortit du Caire le 17 de redjeb 976 (5 janvier 1569), & se rendit par terre, avec toute son armée, à Yambo, où il arriva le 12 de schaban (30 janvier 1569). Quant aux bagages, il les envoya par mer, & ils arrivèrent avant lui au port de Yambo, où ils furent débarqués (x).

(x) Le texte porte qu'on transporta les bagages à dos de chamcaux, de Yambo de la côte à Yambo من ينبع الساحل إلى ينبع, c'est-à-dire

du port de Yambo à la ville du même nom. Suivant Abulféda, Yambo a un port à une journée de distance de la ville : c'est vraisemblable.

Sinan se rendit de là à la Mecque, où il entra le 22 de schaban (9 février). Son armée, campée dans le voisinage de cette ville, n'y commit aucun désordre, & il eut soin d'y maintenir la plus exacte discipline.

Chap. 2.

Le vizir décampa de ce lieu le 4 de ramadhan (20 février) pour continuer sa marche : il se mit lui-même à la tête de son armée, afin de veiller sur la conduite des soldats, & chargea un des principaux émirs de rester à la Mecque jusqu'à ce que toutes les troupes eussent défilé, afin d'empêcher les dégâts qu'elles auroient pu commettre. Il continua ainsi sa route par terre, & arriva à Djazan vers la fin de ramadhan. A son approche, un des émirs du parti de Mutahher, qui s'étoit emparé de cette ville, prit la fuite & se retira dans les déserts : le vizir y entra, & il y reçut les députés d'un grand nombre de tribus arabes qui se hâtoient de lui offrir l'assurance de leur soumission : Hassan, pacha de Zébid, vint aussi l'y trouver, & se mit sous sa protection. Il étoit alors réduit au plus grand embarras, parce qu'Othman, que le Lala Mustafa avoit envoyé dans le Yémen, instruit des vexations dont il avoit usé pour tirer d'injustes contributions des habitans de Zébid, avoit exigé de lui la restitution de ce qu'il avoit enlevé par ces avanies, & il s'étoit même déterminé à quitter le Yémen & à retourner en Égypte. Sinan eut égard à ses prières, il lui accorda le pardon de ses fautes, & le retint auprès de lui.

Chap. 3.

Sinan ne resta à Djazan que le temps nécessaire pour régler le gouvernement de cette ville : il lui tardoit de marcher au secours d'Othman, qui, après la prise de Taaz, avoit mis le siège devant la forteresse de cette ville, nommée *Alkahiria*, & se trouvoit alors entre le feu de cette place & les troupes des Zéidis qui lui fermoient le

Chap. 4.

blement ce port que Niebuhr nomme | arab., pag. 45 ; Niebuhr, *Descr.*
Scherm Yumbo. Voy. Abulf. Descr. | de l'Arab., p. 308 & 323.

chemin pour retourner à Zébid (y). Le vizir marcha donc en diligence vers Taaz ; & lorsqu'il fut près de cette ville , les Zéidis se hâtèrent de gagner le sommet de la montagne Alagbar , ne voulant point s'éloigner tout-à-fait , afin de soutenir le courage des assiégés. Ils allumoient des feux sur cette montagne , pour les avertir qu'ils n'étoient pas éloignés ; & les assiégés , suivant l'usage des Arabes de ce pays , en allumoient aussi dans la citadelle , pour leur faire connoître qu'ils avoient compris leurs signaux.

Chap. 5. Le vizir , après avoir tenu conseil , se détermina à chasser l'ennemi de ce poste : il envoya pour cela un détachement , dont il donna le commandement au pacha Othman. Les Zéidis étoient au nombre de plus de 50000 hommes , tant cavaliers que gens de pied ; archers & fusiliers. Lorsqu'ils virent le détachement de l'armée othomane , qui n'étoit que de mille hommes environ , s'avancer vers la montagne , ils marchèrent à sa rencontre. Les troupes othomanes s'arrêtèrent pour leur donner le temps de gagner le pied de la montagne , & aussitôt qu'ils furent descendus , elles les chargèrent avec vigueur. Le combat dura jusqu'à la nuit : alors les Zéidis se retirèrent sur le haut de la montagne , & prirent la fuite , abandonnant leurs tentes & tout leur bagage. L'armée othomane s'empara de ce riche butin , & le vizir distribua des gratifications à tous ceux qui avoient eu part à cette victoire. Ce fut le samedi 13 de dhoulcaada 976 (30 avril 1569) que l'armée othomane remporta cet avantage sur les rebelles.

Chap. 7. Cependant Sinan , qui désiroit ardemment d'enlever

(y) L'auteur observe que le canon des assiégés avoit déjà ôté la vie à plusieurs braves officiers , du nombre desquels étoit Hossain-aga , commandant des كوكابه de

Caire. Ce mot n'est point arabe ; c'est sans doute le mot turc كوكالو , qui signifie la cavalerie légère.

aux rebelles la citadelle d'Alkahiria , étant sorti pendant la nuit sans être accompagné de qui que ce fût , pour reconnoître les approches de cette place , remarqua quelques endroits où l'on pouvoit dresser avantageusement des batteries pour ruiner une partie des édifices renfermés dans l'enceinte de la citadelle. Il y fit transporter de gros canons à la faveur de la nuit , ce que l'on n'auroit pu faire durant le jour , à cause du feu des assiégés (2). Ces batteries produisirent tout l'effet que le vizir s'en étoit promis , & ruinèrent un grand nombre de maisons dans l'intérieur de la citadelle. Les troupes impériales ayant , comme on l'a raconté , chassé les Zéïdis du mont Alagbar , vinrent camper autour de la citadelle , & la bloquèrent de tous côtés. Celui qui commandoit la garnison de cette place , étoit un Ismaéli de la tribu de Hamdan , nommé *Salah*. Cette secte étoit naturellement ennemie des Zéïdis , & ce n'étoit que par dépit & par jalousie contre la tribu que *Salah* s'étoit attaché à *Mutahher* (a). Il y avoit alors dans l'armée du vizir un émir de la même secte & de la même tribu , nommé *Abdallah* , qui avoit le titre de sandjak , & qui étoit resté auprès de *Mutahher* après la capitulation qui l'avoit rendu maître de Sanaa. *Mutahher* ne l'avoit point fait prisonnier comme les autres émirs , & désiroit se l'attacher ; mais *Abdallah* ayant trouvé le moyen de s'enfuir , s'étoit retiré à Zébid , & depuis l'arrivée de *Sinan* il s'étoit joint à son armée avec le pacha *Hassan*. Ce fut lui qui , conjointement avec *Hassan* , parvint à rendre le vizir maître de la citadelle de Taaz ; car étant entrés dans cette place , ils déterminèrent *Salah*

(2) Il y a dans le texte , *parce que les canons d'Alkahiria les dominoient , & que les boulets (à la lettre les pierres اجار) des assiégés les atteignoient.*

(a) Les Hamdanis étoient , suivant notre auteur , très-attachés

aux intérêts de la Porte , ainsi que les Djafaris , tribu arabe , qui suivent les opinions de Schaféï , & qui sont sunnis comme les Turcs. *Mutahher* avoit inutilement tenté de les attirer dans son parti. Voy. sur ces Djafaris *Aboulféda* , *Annales Mosl.* , tom. II , pag 125.

à en ouvrir les portes au vizir & à recourir à sa clémence. Sinan agréa ses excuses; il l'enrôla avec tous ses gens au service du sultan, & leur distribua des présens & des gratifications. Ensuite il entra dans la place, où il trouva des canons, des machines de guerre, de la poudre, & toutes sortes de provisions & de vivres en bien plus grande quantité qu'il ne se l'étoit imaginé. Par la réduction de cette citadelle, où le vizir entra le mercredi 17 de dhoulcaada 976 (4 mai 1569), tout le département de Taaz rentra sous la domination othomane.

Chap. 8.

Après ces premiers succès, Sinan s'occupa de la conquête d'Aden, dont les Zéidis s'étoient emparés. Le sultan, qui connoissoit toute l'importance de cette place, & qui craignoit que les Franks ne s'en rendissent maîtres, & qu'ils ne parvinssent à intercepter la communication & le commerce des ports de l'Inde avec ceux de la Mecque & de Médine, & peut-être à se rendre maîtres de Djidda, & à porter la désolation jusque sur le territoire de la Mecque, avoit expressément recommandé au vizir de ne point perdre de temps pour enlever Aden aux Zéidis avant que les Franks en tentassent la conquête. Aussi le vizir, à peine arrivé dans le Yémen, avoit-il fait partir une flotte du port de Mokha pour Aden: il en avoit donné le commandement au capudan Khaïreddin, surnommé *Kurt-ogli*, aussi distingué par sa bravoure que par les connoissances qu'une longue expérience lui avoit procurées dans l'art des combats de mer & dans celui de l'attaque des places. Il avoit été fait plusieurs fois prisonnier par les Franks, & tout son corps étoit couvert de blessures. Cette flotte étoit partie de Mokha le samedi 28 de schawal 976 (16 avril 1569). Après la prise de la citadelle de Taaz, Sinan envoya encore une armée par terre, sous la conduite de l'émir Mamaï, pour seconder le capudan & faciliter la conquête d'Aden. Cette armée partit du camp le samedi 20 de dhoulcaada 976 (7 mai 1569).

Chap. 9.

La conquête de Sanaa occupa ensuite le vizir: il
assembla

assembla un conseil, composé des principaux officiers de son armée & de quelques gens du pays en qui il avoit confiance, & qui connoissoient parfaitement toutes les routes & la topographie de cette contrée. Il se détermina aussi à mander le pacha Othman pour s'aider de ses lumières ; & tout le conseil ayant approuvé cet avis , il lui envoya deux tchaouschs pour le prier de se rendre à son divan. Les tchaouschs se rendirent à Taaz , & firent part à Othman de l'objet de leur mission ; mais il les reçut avec beaucoup de dureté , & les chargea de répondre à Sinan , qu'il tenoit du sultan le titre de beglerbeg , comme Sinan celui de vizir ; que le commandement des troupes du Yémen lui appartenoit exclusivement , de même que Sinan avoit seul le droit de commander aux troupes d'Égypte qui avoient suivi ses drapeaux ; qu'enfin un homme de son rang ne pouvoit pas , sans compromettre sa dignité , se rendre chez le vizir , ainsi qu'il l'exigeoit. Le vizir reçut cette réponse sans émotion , & prit le parti de laisser Othman à Taaz , & de se disposer à aller chercher Mutahher pour le combattre. Mais tandis qu'il s'occupoit des préparatifs de sa marche , Othman vint , avec toute sa suite , camper dans la plaine en face de l'armée du vizir.

Chap. 10.

Il se forma bientôt un camp nombreux autour de lui : il attira , par promesses & par menaces , quelques Arabes & quelques soldats de l'armée du vizir. Les Arabes & les troupes othomanes qui avoient leur résidence dans le Yémen , commençoient à craindre que lorsque Sinan ne seroit plus dans ce pays , Othman , qui devoit y demeurer en qualité de pacha , ne leur fit éprouver les effets de sa vengeance , & ils firent part de leurs alarmes au vizir. Déjà il se formoit deux partis entre les troupes othomanes : les ennemis témoignaient ouvertement la joie qu'ils ressentoient de cette division ; & le vizir , convaincu des suites funestes qu'elle pouvoit avoir , résolut de les prévenir (b).

Chap. 11.

(b) Le vizir craignit , dit notre auteur , qu'il ne lui arrivât ce qui
Tome IV,

Il fit donc assembler le divan , & y fit faire lecture des pouvoirs qu'il avoit reçus du sultan , par lesquels il lui accordoit une autorité absolue dans toute la province & dans les deux pachaliks du Téhama & du Djébal , & la faculté de disposer de toutes les places , d'y nommer & de destituer qui il jugeroit à propos. Ensuite il se fit remettre une autre ordonnance du sultan , dont l'adresse étoit à Othman-pacha , & par laquelle le sultan lui ôtoit le gouvernement du Yémen , & lui ordonnoit de se rendre à la Porte. Le vizir avoit différé d'en faire usage tant qu'il avoit cru que la présence de ce pacha pouvoit être utile au succès des armes othomanes. En ce moment il se déterminâ , de l'avis de tout le divan , à la lui envoyer. Othman ayant reçu cet ordre , fit assurer le vizir de sa soumission & de son empressement à se conformer aux ordres du sultan. Alors Sinan fit venir Hassan , qui avoit été beglerbeg avant Othman , & lui conféra de nouveau cette dignité ; mais comme Hassan s'étoit rendu odieux aux peuples par ses vexations , il ne lui laissa que le titre de pacha & une apparence d'autorité.

Othman ne se pressa pas d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus ; il différa long-temps son départ , parce qu'il vouloit attendre le retour d'un courrier qu'il avoit envoyé à la Porte : le courrier étant enfin arrivé , & lui ayant remis un ordre de se rendre à la Porte , il se mit en route , & alla par terre à la Mecque , & de là à Médine ; de Médine il vint à Yambo , & continua sa route pour se rendre au Caire , & du Caire à Constantinople.

étoit arrivé dans l'expédition contre Malte en 973 (1565-6). Le sultan Soleiman avoit envoyé une flotte de plus de cent voiles pour enlever cette île aux Chrétiens : il en avoit donné le commandement à Dragut-pacha , & lui avoit adjoint le vizir Mustafa-pacha. La division

s'étant mise entre eux , leurs troupes se divisèrent aussi ; & les Chrétiens , profitant de cette circonstance , remportèrent un grand avantage sur les Musulmans. Le pacha Dragut y périt , & la flotte revint à Constantinople après une déroute complète.

Après le départ d'Othman, le vizir se mit en marche avec toute son armée ; & étant sorti de Taaz, il vint camper à Alkaëda : il y resta quelques jours pour se déterminer sur le choix de la route qu'il devoit prendre pour se rendre à Sanaa. Les Zéïdis avoient eu soin de rompre les chemins : ils les avoient inondés dans quelques endroits, en y faisant passer les eaux des ruisseaux. Ils avoient rendu d'autres terrains fangeux & impraticables, en empêchant l'écoulement de quelques eaux ; ailleurs ils avoient fermé les défilés des montagnes avec de grosses pierres, ou embarrassé les chemins en y roulant d'énormes cailloux : ils avoient détruit les villages & tous les lieux habités, & avoient recouvert, en faisant ébouler les terres, les sentiers coupés dans le plan des montagnes. Trois chemins pouvoient conduire à Sanaa. Les deux premiers, qui sont les plus courts, & qui passent, l'un par la montagne nommée *Nakil alahmar*, l'autre par la vallée de Sahéban, étoient absolument impraticables, soit par la nature du terrain, soit par les artifices des Zéïdis, & il étoit impossible d'y transporter les canons & toute l'artillerie (c). Le troisième, que l'on nomme *Maïtham*, est bien plus long que les deux autres ; quoique l'on y trouvât beaucoup de terrains pierreux & d'un difficile accès, cependant il présentait moins d'obstacles que les deux autres ; & les Zéïdis, qui n'imaginoient point que le vizir dût choisir cette route, n'avoient pris aucune précaution pour en intercepter le passage. Ces raisons déterminèrent Sinan à préférer la route de Maïtham.

Tandis qu'il délibéroit sur cet objet, il reçut la nouvelle de la prise d'Aden. Kassam, qui commandoit dans cette ville au nom de Mutahher, avoit avec lui quatre cents

Chap. 13.

(c) Il y a dans le texte المدافع والكاحد ce qui donne lieu de penser que le dernier mot ne signifie

pas toujours des fusils, mais qu'il doit être pris pour de petites pièces de campagne.

Zéïdis armés de lances , & fix cents fusiliers. Il avoit cru nécessaire d'appeler les Francs à son secours ; & à sa demande , les Portugais y avoient envoyé un petit bâtiment qui portoit environ deux cents hommes (*d*). Kassém les introduisit dans la citadelle , & il convint de leur abandonner la partie de la ville qui est sur le bord de la mer , à condition qu'ils la défendroient contre les Turcs , & que le reste de la ville demeureroit toujours aux Zéïdis. Les Francs , à qui cette proposition étoit très-agréable , repartirent pour Goa , dans l'intention de revenir avec une flotte nombreuse ; mais heureusement le capudan Khaïreddin , que Sinan avoit envoyé pour reprendre Aden , y arriva avant les Portugais. Lorsqu'il fut à la hauteur d'Aden , il aperçut dans le lointain environ vingt bâtimens portugais qui s'avançoient vers Aden : il alla à leur rencontre avec sa flotte , leur donna la chasse , & les poursuivit pendant quelque temps ; mais comme il craignoit de manquer la conquête d'Aden , il les laissa échapper & se rapprocha de cette ville. Il débarqua proche d'Aden ; & aussitôt qu'il eut avis de l'arrivée des troupes que le vizir avoit envoyées par terre , il marcha vers la ville. Les troupes othomanes ayant découvert un petit fort nommé *Schemsan* , qui étoit mal gardé , & par lequel on pouvoit aisément pénétrer dans Aden , s'emparèrent de ce poste , & se répandirent en un instant dans la ville. Kassém fut pris & eut la tête coupée ; mais Khaïreddin sauva la vie à ses gens , & se contenta de les faire conduire sur ses galères pour les employer à la rame. Ce fut l'avant-dernier jour de dhoulcaada 976 (16 mai 1569) que les Turcs reprirent Aden , & le vizir en reçut la nouvelle trois jours après dans son camp d'Alkaëda : elle y causa une grande joie , & inspira un nouveau courage à son armée. Sinan donna le gouvernement d'Aden à l'émir Hossain , fils de sa sœur : il l'honora du titre de sandjak & lui donna une

(*d*) Voyez Conquêt. des Portugais , tom. IV, pag. 292.

garnison de deux cents hommes. Il se hâta aussi d'informer le sultan de cet heureux événement.

HISTOIRE.
DU YÉMEN.

Le vizir s'étant déterminé sur le choix de la route qu'il devoit suivre, décampa d'Alkaëda le 9 de dhoulhadja (26 mai 1569), & arriva, après plusieurs campemens, vers le milieu du même mois, en un lieu nommé *la mosquée d'Alkâa*.

Chap. 15.

Les Zéïdis, dont les projets étoient déconcertés par la marche du vizir, ne laissèrent pas de harceler l'armée othomane : elle ne pouvoit faire une grande diligence, à cause de l'artillerie qui la suivoit, & que l'on ne transportoit dans les passages difficiles qu'avec beaucoup de peine. Les Zéïdis profitèrent plusieurs fois de l'embarras des troupes du vizir pour les attaquer : ils descendoient subitement du haut des montagnes, & fondoient sur les corps avancés, ou sur l'arrière-garde de l'armée. Mais la prudence du vizir & le courage de ses troupes surmontoient les difficultés, & l'ennemi fut toujours repoussé avec beaucoup de perte, malgré l'avantage du nombre & des lieux qu'il occupoit. Le vizir étant arrivé en un lieu situé entre la ville de Djeubla & le château de Taaker, y campa avec toute son armée. L'exacte discipline qu'il faisoit observer, soit pendant la marche, soit dans les campemens, & la sévérité avec laquelle il s'opposoit à tous les brigandages que ses troupes auroient pu commettre, lui attirèrent l'estime des Arabes. Plusieurs tribus de ces cantons vinrent l'assurer de leur soumission, & il reçut aussi celle des habitans de Djeubla. Le château de Taaker servoit d'asile à un grand nombre de rebelles ; & la force de cette place, jointe à sa situation sur une haute montagne, leur inspiroit une grande confiance. Le vizir vint l'attaquer, & ses troupes étoient prêtes à l'emporter d'assaut, lorsque ces rebelles, se voyant sans ressource, demandèrent à capituler. Sinan leur accorda la vie & la liberté, & reçut les clefs de la place : il y mit une garnison, & y laissa l'artillerie & les munitions nécessaires. Il soumit aussi

Chap. 16.

Chap. 17.

Chap. 18.

plusieurs autres places fortes de ce territoire qui servoient de retraite aux rebelles , & fit raser celles qui étoient peu importantes. Abdallah , cet émir Ismaëli dont il a déjà été parlé , chassa aussi les Zéidis de la montagne de Heubaïsch , s'empara de tout ce canton & du château de Khodad , qui en étoit la place la plus forte , après avoir défait & mis en fuite les troupes des Zéidis , commandées par un fils de Mutahher nommé *Lulfallah* , rasa ce château par l'ordre du vizir , & vint ensuite rejoindre son armée.

Alors Sinan tourna ses projets vers la ville d'Abb , située au pied de la montagne de Bodan. Les Zéidis s'étoient emparés du sommet des montagnes qui dominent Abb , & ils avoient jeté un gros corps de troupes dans la ville : mais les troupes othomanes , animées par la présence du vizir qui marchoit à leur tête , parvinrent à les mettre en fuite , & les obligèrent à abandonner la ville , où elles entrèrent victorieuses le 10 de moharram 977 (25 juin 1569). Le vizir ne se contenta pas de ce premier succès ; il alla attaquer l'ennemi jusque sur le sommet de la montagne de Bodan ; & la valeur de son armée triompha encore des obstacles que le nombre des ennemis & l'avantage du poste qu'ils occupoient , opposoient à son entreprise. Parmi les chefs de l'armée des Zéidis qui se sauvèrent par la fuite , étoient Mohammed ben-Schamfeddin , oncle de Mutahher , & un prince arabe nommé *Ali ben-Schowaya*. Celui-ci , se voyant poursuivi de près , jeta successivement sa cuirasse , son casque , ses armes & son carquois pour amuser celui qui le poursuivoit : ensuite il abandonna son cheval & s'enfuit à pied. Enfin n'ayant plus rien que ses hauts-de-chausses , il les jeta aussi , & continua à fuir tout nu. Il parvint ainsi à échapper ; & ses dépouilles , rapportées dans le camp du vizir , furent un sujet de risée pour toute l'armée. L'ennemi ayant été ainsi repoussé avec grande perte , le vizir demeura maître de toute la montagne. Il récompensa la valeur de ses troupes , en leur accordant une augmentation de paye :

il pouvoit le faire d'autant plus aisément, qu'il avoit considérablement augmenté les revenus que le sultan retiroit de cette province (e). A ces premières récompenses, il ajouta des gratifications considérables, qu'il leur distribua de ses propres deniers. Cette générosité concilia de plus en plus au vizir l'attachement de ses soldats : car, comme l'a dit un poète, l'oiseau descend au lieu où il espère ramasser quelques grains. Rien au contraire ne contribua davantage à renverser les projets ambitieux de Mutahher que son avarice & son excessive parcimonie : il obligeoit ses servantes à lui rendre compte des œufs de ses poules ; il n'admettoit en paiement des redevances aucune volaille que des poules en état de pondre ; il amassoit dans des sacs jusqu'aux noyaux de dattes. Ayant reçu, avant sa révolte, par un tchaousch, une magnifique khalat de la part du sultan, il donna au tchaousch 50 dinars. Ses tambours & les gens de la musique, étant venus saluer le tchaousch, celui-ci leur fit présent de cette somme. Le tchaousch étant parti, Mutahher fit venir

(e) L'auteur dit ici que la somme provenant des revenus du Yémen, qui étoit versée tous les ans dans le trésor du sultan, depuis le temps du pacha Mustafa Karaschahin jusqu'au commencement de la guerre, étoit de 50 mille dinars, qui provenoient du prix du bahar, que l'on transportoit du Yémen en Égypte pour le compte du fisc ; mais que du temps du vizir cette somme fut doublée, & monta même jusqu'à 200,000 dinars en espèces neuves. Je ne fais ce que signifie ici le mot

بهار. Suivant Niebuhr, on nomme ainsi un poids : le coton se vend au bahar, & un bahar de coton répond à 450 livres avoir de poids (*Descr. de l'Arab.*, pag. 192) ; mais il s'agit ici d'une marchandise & non

d'un poids. Ce mot peut signifier du *coton*, car on nomme ainsi le coton tiré de son enveloppe (*Voy. Lexic. heptagl. Castelli*) ; mais quoique l'Arabie produise du coton, suivant le témoignage de Forskal (*Voy. Flora arab.*, pag. XCII & CXVI ; & *Descr. plant.*, cent. IV, pag. 125), je ne crois pas que l'on en exporte une quantité considérable de ce pays. Le même mot, en langue turque, signifie *des épiceries*, ce qui conviendrait peut-être mieux. J'avois d'abord soupçonné qu'il devoit être question du café, qui dès-lors étoit d'un grand usage au Caire ; mais rien n'autorise cette conjecture. Au reste il n'y a aucune variante dans les quatre manuscrits.

ses tambours & les musiciens (f), leur fit rendre les 50 dinars, & les remit dans son trésor.

Il restoit encore sur la montagne de Bodan une place forte, dont Ali, frère de Mutahher, étoit maître. C'étoit le château de Hab dont on a déjà parlé. Il n'y avoit point, dans tout ce canton, de place plus importante, & elle pouvoit être regardée comme le chef-lieu de cette contrée. On se rappelle de quelle manière le pacha Mahmoud s'en étoit rendu maître, & comment elle étoit tombée au pouvoir d'Ali, frère de Mutahher, dans le temps de la révolution. Le vizir ayant soumis toute la montagne de Bodan, Ali se trouvoit enfermé dans cette place; mais comme le siège pouvoit traîner en longueur, Sinan, qui avoit hâte de s'avancer vers Dhamar & Sanaa, chargea Mahmoud-beg alkurdi & Parwiz-beg, tous deux sandjaks, de faire le siège du château de Hab, & de veiller à la conservation d'Abb, de Djeubla & de tout le département de Bodan, canton vaste, d'un riche produit, & abondant en vivres. Il leur donna des instructions sur la manière dont ils devoient se conduire pour l'attaque de ce château, & décampa, pour se rendre à Dhamar, le 19 de moharram 977 (4 juillet 1569). L'armée traversa un défilé qui est au pied de la montagne de Sumar, sans que l'ennemi osât l'y attaquer, malgré l'avantage que ce lieu auroit pu lui offrir: de là elle gagna le sommet de cette montagne, traversa la vallée de Yérim & vint camper dans la plaine de Dhamar. Les habitans de cette ville lui

Chap. 23.

(f) Il y a dans le texte الطبالين والزمارين, & les instrumens qui composoient la musique d'un prince de la famille de Mutahher, sont nommés ailleurs (liv. 3, ch. 20) كوسات و زمارين. Ces deux genres d'instrumens forment donc, à ce qu'il paroît, toute la musique

d'un prince du Yémen. C'est ce que Niebuhr appelle *des tambours & des chalumeaux* (Descrip. de l'Arab., pag. 189). Peut-être vaudroit-il mieux traduire *des tambours & des hautbois*. Voyez le Voyage de l'Arabie heureuse de la Roque, pag. 209, & la planche 26, tom. I du Voyage de Niebuhr.

ouvrirent

ouvrirent leurs portes, & apportèrent des vivres à son camp. Il entra dans Dhamar, y mit une garnison; & ayant appris que Mutahher étoit alors à Sanaa, il résolut de monter à cheval avec quelques troupes, & prit les devants, sans attendre le gros de l'armée, afin de s'y rendre en diligence.

Mais tandis qu'il se dispoſoit à partir, il apprit que Mutahher, instruit par ses espions du projet qu'il méditoit, s'étoit retiré avec toute sa suite, ses femmes, ses enfans, ses esclaves, toute sa maison & les plus riches habitans de Sanaa, sur la montagne de Téla & dans les places fortes situées sur cette montagne. Le vizir, informé de sa retraite, se mit en route avec toute l'armée: après trois jours de marche, il arriva à un défilé nommé *Dhirâ elkelb*. L'armée ayant passé ce lieu dangereux, continua encore à marcher pendant trois jours, & arriva devant Sanaa le lundi 11 de safar 977 (26 juillet 1569). Sanaa, la plus grande & la plus ancienne ville du Yémen, a été de tout temps la résidence des rois de ce pays; elle est située sur une petite rivière qui vient des montagnes au nord de cette ville, & qui coule de Sanaa à Dhamar. On y fabrique des toiles de coton rayées & des manteaux dont les couleurs sont très-éclatantes; il n'y tombe de pluie que dans les mois de haziran, tammuz & ab, & dans une partie d'élul (g), & il n'y pleut jamais qu'après le déclin du soleil. Cette ville renferme beaucoup de jardins, & son terroir est très-abondant en fruits; elle est située dans une plaine assez éloignée des montagnes; & est entourée d'un mur d'ancienne construction. Le vizir étant entré dans cette ville, y fit faire la khotba au nom du sultan, comme on l'y faisoit avant que Mutahher s'en fût rendu maître. Son armée demeura campée sous les murs de la ville, & il envoya des détachemens faire des courses

Chap. 24.

(g) Juin, juillet, août & septembre. Voy. Niebuhr, *Descript. de l'Arab.*, pag. 3.
Tome IV.

contre les Zéïdis dans les environs de Sanaa, & dans les lieux qui n'avoient point encore reconnu l'autorité du sultan.

Parmi les avantages que remportèrent les troupes othomanes, un des plus importants fut la prise du château de Khaulan, qui appartenoit à l'émir Kitran, l'un des Arabes les plus puissans du parti de Mutahher. Kitran se réfugia auprès de Mutahher, & le vizir fit raser le château de Khaulan. Les troupes othomanes amassèrent, dans les courses qu'elles firent sur les domaines des Zéïdis, voisins de Sanaa, un riche butin, & firent un grand nombre de prisonniers : les uns furent partagés entre les soldats pour leur servir d'esclaves, & les autres réservés pour servir sur les galères.

Le 4 de rébialéwel 977 (17 août 1569), le vizir se mit en marche pour entrer dans les domaines de Mutahher ; & le 9 du même mois il vint camper devant Schibam, ville très-grande, entourée de trois côtés par des montagnes inaccessibles, & que fermoit de l'autre côté qui donne sur la plaine, une muraille très-forte & très-élevée, défendue par deux châteaux, dans lesquels il y avoit une artillerie très-considérable & toutes sortes de munitions. Au-dessus de Schibam est une place forte nommée *Kaukéban*, située sur le sommet d'une montagne très-escarpée : elle domine Schibam, & peut battre cette place par-devant & par-dérrière. Le vizir ayant fait reconnoître les dehors de Schibam, ses gens remarquèrent un petit ruisseau qui couloit de l'intérieur de la ville au-dehors, & par le canal duquel un homme pouvoit s'y introduire : il profita de cette découverte pour faire entrer par ce canal, à la faveur de la nuit, quelques troupes qui pénétrèrent dans la citadelle, tuèrent les sentinelles & ouvrirent les portes à l'armée. Après un combat très-vif, l'armée othomane demeura en possession de toute la place : il s'y trouva environ 500 prisonniers des troupes othomanes, qui recouvrèrent en ce jour leur liberté. Le vizir fit démolir cette place ; & il se détermina d'autant plus volontiers

à prendre ce parti, qu'il ne pouvoit s'en assurer la possession qu'après qu'il se feroit rendu maître de Kaukéban.

HISTOIRE
DU YÉMEN.

De Schibam le vizir vint camper au pied des montagnes sur lesquelles étoient situés Téla & Kaukéban, & y demeura quelque temps sans rien entreprendre, se contentant d'envoyer quelques partis pour se procurer les fourrages & les vivres dont l'armée avoit besoin. Pendant ce temps, l'émir Ismaéli Abdallah alhamdani se rendit à Alménakeb & dans les autres lieux de ses domaines : il parcourut aussi les contrées des environs, & attira un grand nombre de tribus arabes dans le parti du sultan. D'un autre côté, l'émir Salah, le même qui avoit livré au vizir la forteresse d'Alkahiria, & qui étoit de la même famille & de la même secte que l'émir Abdallah, fit des courses dans la vallée de Boun & y remporta plusieurs avantages. Le vizir lui avoit donné le commandement d'un corps de *Schefflouts* (g). C'est ainsi qu'on nomme une sorte d'Arabes qui sont un mélange de toutes les tribus, & qui sont à la solde du sultan. Ces sortes de gens laissent croître leurs cheveux, & sont au service des troupes réglées, soit dans les marches, soit dans leurs garnisons. Il y eut aussi, dans le même temps, plusieurs escarmouches entre les Zéïdis de Téla & de Kaukéban & quelques partis de l'armée othomane, & l'avantage fut toujours pour ces derniers.

Chap. 28.

Chap. 29.

Chap. 30.

Cependant le vizir fit partir Hassan-pacha avec un détachement de son armée ; il lui ordonna d'aller joindre l'émir Abdallah alhamdani, & de venir avec lui attaquer le château de Kaukéban par-derrière, tandis que l'armée othomane dirigeroit une attaque du côté où elle étoit campée.

Chap. 31.

Après le départ de Hassan, le vizir s'approcha du pied de la montagne de Kaukéban pour en reconnoître les avenues.

Chap. 32.

(g) Au singulier on dit شفلوت , & au pluriel شفاليت

- Mutahher, informé de cette démarche, fit sortir ses troupes de Téla, & les envoya attaquer le camp du vizir en son absence. Il étoit d'abord sorti lui-même avec ses troupes, monté sur son âne; car, comme il étoit boiteux, il ne pouvoit monter à cheval: mais sa monture l'ayant renversé par terre, il prit cet accident pour un mauvais présage, & rentra dans Kaukéban. Les Zéidis s'étant approchés du camp du vizir, les troupes qui étoient restées à sa garde les repoussèrent, & les obligèrent à prendre la fuite avec beaucoup de perte, & à rentrer dans leur forteresse. Ce mauvais succès ne rebuta point Mutahher; peu de jours après il réitéra la même entreprise, & ses troupes furent repoussées avec une perte encore plus grande. Alors il résolut d'attaquer l'armée du vizir avec toutes ses forces: ses deux fils, Alhadi & Lutfallah, sortirent avec lui de Téla; ils s'avancèrent vers le milieu de la montagne avec toutes leurs troupes, & firent jouer toute leur artillerie. Mais sa témérité ne servit qu'à procurer à l'ennemi une victoire plus glorieuse; il y perdit un grand nombre de ses gens, & son fils Alhadi y laissa la vie: pour lui, il gagna, avec peine, le château de Téla, & s'y renferma avec son autre fils Lutfallah, & avec le petit nombre de ses gens qui étoient échappés au feu & au glaive de l'ennemi.
- Après cette victoire, le vizir soumit plusieurs places fortes des environs qui incommodoient beaucoup les fourrageurs, & dont les habitans enlevoient les convois destinés à l'approvisionnement de son armée. Il ne fut pas si heureux à l'attaque d'un fort situé sur la montagne de Kaukéban qu'il attaqua deux fois inutilement: ce fort, nommé *Bèit-aluzz*, étoit très-voisin de Téla; les troupes othomanes y firent des prodiges de valeur; mais l'apreté des rochers sur lesquels il falloit grimper, jointe au feu des ennemis, fit manquer leur attaque. Le vizir se consola de ce mauvais succès par la nouvelle qu'il reçut en même temps de la prise d'une place très-forte située dans

la vallée de Khauban, & de la réduction de tout ce canton.

Depuis que l'émir Abdallah avoit quitté le camp du vizir, il s'étoit occupé à soumettre les Arabes des cantons voisins, & en avoit déterminé un grand nombre à se ranger sous l'obéissance du sultan. De ce nombre furent ceux du département d'Alheïmeh & de Hamdan-alharraz, & ceux qui habitoient sur la montagne d'Altéïs. Hassan-pacha, que le vizir avoit envoyé pour rejoindre l'émir Abdallah, soumit aussi plusieurs places fortes; & ayant joint l'émir, ils s'approchèrent ensemble de la montagne de Kaukéban, & y trouvèrent un corps de troupes des Zéïdis auxquels ils livrèrent combat. L'avantage de cette action fut pour les troupes othomanes; néanmoins Hassan jugea à propos de donner avis au vizir de sa situation, & de lui demander un renfort de troupes & d'artillerie. Le vizir se hâta de lui envoyer un corps de troupes; & lorsqu'il eut reçu ce renfort, il repoussa entièrement les Zéïdis, & mit son camp à l'abri de leurs insultes. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres qui augmentèrent l'ardeur des troupes othomanes, & elles résolurent d'attaquer la forteresse de Kaukéban, malgré l'élévation de la montagne sur laquelle elle étoit située. Hassan-pacha & l'émir Abdallah ayant donc partagé leur armée en trois corps, montèrent par plusieurs sentiers; & s'étant réunis sur une hauteur qui faisoit partie de cette montagne, ils en délogèrent un corps de Zéïdis, qui, saisis d'une frayeur subite à la vue de l'armée ennemie, furent bientôt mis en fuite. Le vizir, instruit de ce premier succès, se hâta de monter aussi par l'autre côté de la montagne; il attaqua & emporta le fort de Béït-aluzz, tandis que Hassan se rendoit maître d'un autre fort situé sur la même montagne. Après la prise de ces places, le vizir se détermina à faire le siège de Kaukéban. Il chargea Hassan de la conduite de ce siège, & retourna dans son camp pour faire conduire aux assiégés de grosses pièces de canon. Kaukéban étoit une

HISTOIRE
DU YÉMEN.

Chap. 37.

Chap. 38.

Chap. 39.

Chap. 40.

Chap. 41.

place extrêmement forte, entourée d'un fossé profond & marécageux, sur lequel on ne pouvoit jeter un pont à cause de sa grande largeur. Il y avoit dans l'intérieur de la place un chemin souterrain qui conduisoit au fond du fossé, & les assiégés y trouvoient un sentier par lequel ils pouvoient gagner l'autre bord de ce fossé; mais eux seuls pouvoient en faire usage au moyen de plusieurs pièces de bois disposées pour cela, qu'ils plaçoient quand ils en avoient besoin & qu'ils retiroient ensuite. Si l'on entreprenoit de combler le fossé avec des pierres, ils les enlevoient par le souterrain qui conduisoit dans l'intérieur de la place, & ils écartoient, par le feu de leur artillerie, tous ceux qui vouloient en approcher. On ne pouvoit donc entreprendre de le traverser que de nuit, & en courant le risque de se noyer. Il n'étoit pas facile de transporter de grosses pièces d'artilleries au camp des assiégeans, à cause de la roideur de la montagne : cependant le courage des troupes othomanes surmonta ces difficultés; elles parvinrent à les y transporter, tantôt à force de bras, tantôt à l'aide de machines & de poulies. Mohammed, fils de Schemseddin, qui commandoit la garnison de Kaukéban, voyant les dispositions des assiégeans, ne douta point qu'ils ne fussent bientôt maîtres de la place. Il fit sortir de prison plusieurs émirs turcs, du nombre de ceux que Mutahher avoit fait prisonniers à Sanaa, leur rendit la liberté, & les renvoya au camp du vizir afin qu'ils s'employassent à lui obtenir une capitulation avantageuse. Ils arrivèrent au camp le 17 de djoumadiloula 977 (28 octobre 1569), & ce fut pour le vizir & pour toute l'armée un grand sujet de joie.

Chap. 42.

Chap. 43.

Le 20 du même mois, le vizir transporta son camp auprès du fossé qui entouroit Kaukéban, afin que toute l'armée réunie travaillât à le combler. Il y eut, deux jours après, une escarmouche entre les troupes impériales & une partie de celles de Mutahher qui étoient sorties de Téla, & la présence du vizir ne contribua pas peu à animer le

courage de son armée. Les Zéïdis y perdirent un grand nombre des leurs & se retirèrent en désordre. Tel étoit l'événement de toutes les sorties qu'ils hafardoient. Les succès répétés des armes du vizir, déterminèrent un grand nombre de tribus arabes à lui offrir leurs soumissions & à lui livrer les places fortes qu'elles occupoient. Il reçut leurs excuses & accepta leurs hommages; il laissa à ceux desquels il croyoit n'avoir rien à craindre, la possession de leurs châteaux : d'autres places furent détruites par les habitans eux-mêmes en exécution des ordres du vizir. Parmi les Arabes qui se rangèrent sous la domination du sultan, on distingua le Séïd Nasser, l'un des schérifs du pays de Djof, qui se rendit au camp du vizir pour l'assurer de sa soumission : c'étoit un homme très-renommé pour sa bravoure qui alloit jusqu'à la témérité, & qui lui avoit fait donner le surnom de *Fou* ; car il étoit connu par son imprudence & la légèreté avec laquelle il s'exposoit aux plus grands dangers. Notre historien cite, à cette occasion, quelques vers faits par un Arabe qui ne pensoit pas comme ce schérif.

Chap. 44.

Si la nature, disoit-il, m'avoit donné deux têtes, & que je pusse en mettre une en réserve tandis que je précipiterois l'autre au-devant des sabres meurtriers, on me verroit voler au combat avec tout le courage du guerrier le plus intrépide, & je ne montrerois aucun effroi au moment du danger; mais je n'en possède qu'une seule, & quand je l'aurai perdue, il ne m'en restera point d'autre pour la remplacer.

La défection du Seïd Nasser porta un nouveau coup au parti de Mutahher : mais ce rebelle ne se rebutoit point de ses pertes ; son esprit fécond en ruses & en impostures lui offroit toujours quelque nouvelle ressource.

Chap. 45.

Il étoit, dit un poëte, la poudre de projection du mensonge; si l'on en eût jeté un seul grain sur le genre humain, tous les hommes seroient devenus des menteurs.

Pendant tout le cours de cette guerre, quoique son parti n'éprouvât que des échecs, jamais il n'avoit témoigné ni

découragement ni inquiétude. Tandis que les gens périssent par centaines, il employoit tous ses soins à cacher ces pertes & à les dissimuler : lorsque les gens avoient tué un seul Turc, il s'empressoit au contraire de répandre cette nouvelle parmi les Arabes. L'usage de ces peuples, après une victoire, est d'allumer des feux sur le sommet des montagnes pour instruire tous leurs voisins de l'avantage qu'ils ont remporté. Mutahher, toutes les fois que les troupes avoient été battues, ne manquoit pas de faire allumer des feux sur la montagne pendant la nuit suivante, & de donner extérieurement toutes les marques de l'álégresse pour en imposer aux Arabes. Il poussa encore plus loin la perfidie; & voyant que ses forces étoient considérablement diminuées par les pertes successives qu'il avoit éprouvées, il écrivit des lettres aux Arabes du pays de Djof, de Saada & des environs, qui, étant plus éloignés du théâtre de la guerre, pouvoient plus aisément se laisser surprendre à ses mensonges. Il leur exposoit que les Turcs étoient réduits aux abois, qu'ils avoient essuyé les plus grands échecs, que leur armée étoit extrêmement affoiblie. Ils ne font plus, leur disoit-il, qu'une poignée, une troupe méprisable, incapable de soutenir un combat, & réduits à n'oser paroître en campagne; hâtez-vous donc de venir nous joindre pour partager avec nous leurs dépouilles: au lieu de vos herbages & de vos alimens grossiers, vous retournerez chez vous chargés de bijoux, de séquins & de piastres. Ces Arabes, séduits par ses promesses, ne firent point réflexion que Mutahher ne les auroit pas invités à venir partager son butin, si la situation de l'ennemi eût été telle qu'il la leur dépeignoit; ils quittèrent leurs demeures pour se rendre à Téla, où ils n'arrivèrent qu'après avoir éprouvé des fatigues & des pertes considérables. Mutahher sortit à leur rencontre, & les combla de caresses & de présens; il les fit camper au pied de la montagne, en face du camp du vizir, dans un terrain où la cavalerie ne pouvoit manœuvrer à cause des énormes cailloux dont il

il étoit hérissé, & où en même temps ils étoient à l'abri de l'artillerie de l'ennemi. Ils se firent un rempart de grosses pierres, & placèrent devant eux de grands quartiers de roches. Ces dispositions n'empêchèrent point le vizir de sortir du camp avec toute son armée pour leur présenter la bataille : il fit manœuvrer ses troupes en leur présence, & envoya sa cavalerie, à diverses reprises, pour les défier & les appeler au combat. Toute la journée se passa ainsi sans qu'il parût personne du côté de l'ennemi. Sur le soir, le vizir ayant appris qu'ils avoient abandonné leur poste & s'étoient renfermés dans Téla, entra dans son camp avec toutes ses troupes.

Cependant Mutahher, considérant le grand nombre de troupes qu'il avoit auprès de lui, résolut de tenter une action. Le vizir n'avoit dans son camp que 1200 hommes, dont la moitié se rendoit chaque jour devant Kaukéban pour aider & soutenir les troupes qui en faisoient le siège. Mutahher, au contraire, avoit alors à ses ordres 1000 hommes de cavalerie & 8000 d'infanterie : il se croyoit déjà assuré de la victoire, & le 1.^{er} de ramadhan 977 (7 février 1570), il fit sortir toutes ses troupes & les envoya chercher l'ennemi. Le vizir, voyant que les Zéïdis venoient eux-mêmes se présenter au combat, ordonna aux siens de les attendre sans faire aucun mouvement : mais leur ardeur ne put supporter ces délais ; ils coururent au-devant de l'ennemi ; les deux armées se mêlèrent, & le combat dura depuis le matin jusqu'au soir. Les Zéïdis y perdirent beaucoup de monde, & furent obligés enfin d'abandonner le champ de bataille, qui étoit couvert de leurs morts. Le 5 du même mois, les Zéïdis hasardèrent une nouvelle sortie ; elle ne fut pas plus heureuse pour eux, & ils essuyèrent encore une grande perte.

Chap. 46.

Cependant plusieurs tribus arabes, profitant de l'absence du vizir dont toutes les forces étoient réunies devant Téla & Kaukéban, commençoient à secouer le joug de l'obéissance, à infester les routes, & à commettre toutes sortes

Chap. 47.

de brigandages. Le vizir fut obligé d'envoyer plusieurs détachemens de son armée pour s'opposer à ces brigands & les faire rentrer dans le devoir. Mutahher crut l'occasion favorable (*h*) ; il fit demander au vizir de transporter ailleurs le champ de bataille , & lui indiqua le lieu où il désiroit que les deux armées en vinssent aux mains. Le vizir voulut bien accepter sa proposition ; & le 18 de ramadhan (24 février 1570), les deux armées parurent sur le champ de bataille que Mutahher avoit indiqué : mais le succès ne répondit point à l'attente de Mutahher ; ses troupes furent mises en déroute ; un grand nombre de Zéidis y périrent ou furent faits prisonniers. Les vainqueurs rentrèrent dans leur camp couverts de gloire & chargés d'un riche butin.

Chap. 48.

Mutahher ne désespéroit point encore de la fortune : il eut de nouveau recours à l'imposture pour réparer ses pertes ; il adressa une multitude de lettres aux Arabes Bédouïns , & aux scheïkhs des tribus les plus ennemies des Turcs pour les exciter à prendre les armes. Il se disoit inspiré de dieu , favorisé de visions extraordinaires , & instruit par Mahomet de la conduite qu'il devoit tenir avec les disciples de sa loi. Le prophète , disoit-il , lui étoit apparu en songe ; il lui avoit ordonné d'exciter tous les Arabes à prendre les armes , & lui avoit promis une victoire complète sur les Turcs. Le temps est arrivé , lui avoit ajouté le prophète , où leur empire doit être détruit ; le royaume leur sera ôté & passera entre vos mains. J'ordonnerai à toutes les provinces de vous reconnoître pour leur souverain : pour vous , lorsque vous serez parvenu à ce haut degré de gloire , ayez soin de procurer le soulagement & le bonheur des peuples , & sur-tout celui

(*h*) L'auteur dit que Mutahher se flatta que son pion pourroit se changer en reine , pendant que l'échiquier étoit dé garni de ses tours

(en arabe *rokh*). C'est une allusion au jeu d'échecs. Voy. le Traité du jeu d'échecs de Hyde, dans le tom. II du *Syntagma dissertationum*.

des habitans du Yémen, pour lesquels j'ai une affection toute particulière. Vous les exempterez de tout tribut pendant trois années; & vous oublierez leur conduite passée & les fautes qu'ils peuvent avoir commises contre vous. Pour signe de la vérité de ce que je vous charge de leur annoncer de ma part, la lune s'éclipsera la nuit du 14 de schawal (i); & quiconque refusera de vous obéir après que ce signe sera arrivé, je le rejetterai, & il n'aura plus aucune part avec moi dans ce monde ni dans l'autre.

Sans doute Mutahher avoit puisé dans quelque almanach l'annonce de cet éclipse; mais il pouvoit aisément tromper, par cet artifice, des Bédouïns simples & grossiers, qui ne savent ce que c'est que l'astronomie, ne connoissent point d'almanachs, & croient que ce n'est que par une faveur extraordinaire du ciel, qu'un mortel peut annoncer ces phénomènes célestes. Mutahher ne se contenta pas de cette ruse; il leur envoya de l'argent, & joignit à ses lettres & à cet argent des cheveux de ses femmes & de ses filles, avec des plaintes de leur part contre les violences des Turcs. Où est, disoit-il en leur nom, où est aujourd'hui votre noble jalousie? qu'est devenu votre zèle? Ces scélérats abusent des femmes des schérifs; ils les forcent à se prêter à des actions criminelles; ils les contraignent à s'abandonner malgré elles à la prostitution; ils déshonorent les filles: & pendant ce temps, contens d'être bien vêtus & tranquilles sur les selles de vos chevaux, vous mangez, vous buvez, vous dormez, vous vous livrez aux divertissemens; & vous ne voulez courir aucun risque pour garantir l'honneur de vos femmes, & pour secouer un joug

(i) Ce jour répond au 22 mars 1570. Il n'y a point eu ce jour-là éclipse de lune, mais il y en a eu une le 14 de ramadhan (20 février 1570); & sans doute l'auteur a mis

ici *schawal* pour *ramadhan*. Cela est d'autant plus vraisemblable, que les événemens suivans sont du mois de ramadhan.

honteux. Ignorez-vous donc les aventures de Tasm, de Djadis & de vos braves ancêtres (k) ?

Les lettres de Mutáhher, & plus encore l'argent dont

(k) Comme je n'ai trouvé nulle part l'histoire de Tasm & de Djadis dans quelque détail (V. Pock. *Spec. histor. Arab.*, pag. 37), & que cette histoire est très-célèbre parmi les Arabes, qui y font souvent allusion, je vais traduire le récit que notre historien en fait en cet endroit. Il dit l'avoir extrait d'un ouvrage du seïd Takyeddin alfassi almaléki, cadhi de la Mecque, mort en l'année 832 (1428-9), qui contient l'histoire des souverains de la Mecque avant & depuis l'islamisme.

Tasm & Djadis sont les noms de deux tribus des anciens Arabes, nommés *Alarab alaréba*, qui existoient avant la naissance d'Ismaël, de qui descendent les Arabes nommés *Almotéarréba*. Tasm, auteur de la tribu qui porte son nom, étoit fils de Loud; & Djadis, chef de l'autre tribu, étoit fils d'Héber. Loud & Héber avoient pour père Aram, fils de Sem, & petit-fils de Noë. La postérité de Tasm & de Djadis devint très-nombreuse, & ces deux tribus habitèrent le Yémama, province de l'Arabie, riche & fertile en toutes sortes de productions de la terre, en palmiers & en vignes, & dont tout le terroir sembloit n'être qu'une multitude de vergers. Le gouvernement appartenait à la famille de Tasm; & Amlouk, prince de cette famille, avoit hérité du sceptre de ses ancêtres. C'étoit un tyran barbare & injuste, qui se faisoit un plaisir de traiter avec mépris la tribu de Djadis, & de la réduire à un honteux esclavage. Un Arabe de la tribu de Djadis, nommé *Maschek*, ayant répudié sa femme qui étoit de

la même tribu, & qui se nommoit *Hozeïla*, fille de *Mazen*, voulut encore lui ôter un enfant qu'elle avoit eu de lui: Hozeïla s'y refusa; & les deux parties s'étant rendues auprès d'Amlouk pour y plaider leur cause, Hozeïla lui dit: Voici, prince, un enfant que j'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai mis au monde, que j'ai nourri de mon lait jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge d'être sevré: maintenant qu'il est formé, & que son éducation est achevée, ce père barbare prétend me l'arracher de force & me le ravir. Je vous ai, lui répondit Maschek, restitué votre dot en entier; il ne me reste que cet enfant encore sans raison: nous voilà devant notre roi, c'est à lui à nous juger. Amlouk s'empara de l'enfant, le mit au nombre de ses esclaves, & fit chasser le père & la mère de devant lui. Hozeïla en fureur, exprima sa colère dans ces vers:

Nous nous sommes présentés aujourd'hui devant Tasm notre frère, pour qu'il fût le juge de notre différend; mais il a prononcé une sentence inique contre Hozeïla.

Certes le jugement que tu viens de rendre n'est ni équitable, ni conforme au bon sens & à la sagesse.

Ces paroles de Hozeïla furent rapportées à Amlouk; il en fut courroucé, & ordonna qu'à l'avenir aucune fille de la tribu de Djadis ne seroit conduite dans la maison de son époux, qu'elle ne lui eût été amenée auparavant pour servir à ses plaisirs. La tribu de Djadis fut obligée de souscrire à cette loi infame, qui la couvroit de honte & d'op-

il les avoit accompagnées & ses belles promesses, séduisirent les Arabes. De tous côtés les Bédouïns prirent les armes; ils infestèrent les routes, jetèrent la terreur dans les villes & dans les villages, commirent toutes sortes de

probre. Un homme de cette tribu, nommé *Osar*, avoit un fils & une fille: son fils se nommoit *Alaswad*, & sa fille *Osaira*. *Osaira* ayant été accordée par son père à un Arabe de la même tribu, fut conduite chez le roi, suivant la coutume: lorsqu'elle en sortit, elle retourna chez son père, & ayant déchiré le haut de sa robe, elle fit éclater son dépit dans ces vers:

Est-il aucun mortel plus vil que ceux de la tribu de Djadis? est-ce donc là le sort que doit attendre une jeune épouse?

Pouvez-vous souffrir que vos filles soient ainsi déshonorées, tandis que vous êtes aussi nombreux que les grains de sable?

Faut-il qu'elles se rendent, au son du tambour, à la maison de leurs époux, couvertes des marques de leur infamie?

Ah! si vous pouvez souffrir sans indignation de tels affronts, soyez donc pour jamais réduits à la condition des femmes; occupez-vous à brûler des parfums ou à faire des lessives.

Prenez ces robes molles, ces parfums délicieux, qui sont l'apanage d'une jeune mariée; la robe d'une fiancée est la seule qui vous convienne: prenez aussi ce colyre; appliquez-le sur vos paupières pour relever l'éclat de vos yeux.

Maudit & honni soit le lâche qui ne sait pas repousser une insulte, & qui prétend faire parade de ses forces au milieu de nous, comme un fier & superbe étalon au milieu d'un troupeau.

Ah! si le sort nous eût fait hommes, & vous eût donné notre

sexe en partage, nous n'aurions jamais enduré cet opprobre flétrissant.

Affrontez plutôt la mort, s'il le faut, & attaquez vos ennemis avec la violence d'un feu qui s'allume dans des fagots d'un bois très-sec.

Il n'y périra que ceux dont l'heure est arrivée, & les cœurs braves & généreux échapperont au trépas.

Ces reproches enflammèrent la jalousie des Arabes de la tribu de *Djadis*: ils s'assemblèrent pour venger leur querelle, & ils étoient déjà décidés à prendre les armes, lorsque *Alaswad*, frère d'*Osaira*, leur représenta que la tribu de *Tasm* n'avoit sur eux aucun avantage, ni par la noblesse de son origine, ni par sa renommée; qu'elle ne devoit sa considération qu'au sceptre qui étoit dans cette famille; & que le seul moyen de tirer vengeance de sa fierté & de son injustice, étoit de se déclarer indépendans. Mais comme ils craignoient que la tribu de *Tasm*, beaucoup plus nombreuse, ne parvînt à les asservir de nouveau par la force des armes, *Alaswad* leur dit: J'ai formé un projet dont je vais vous faire part: je vous conjure, au nom de Dieu, de suivre mon conseil; si vous vous y refusez, je précipite mon sein sur la pointe de mon épée jusqu'à ce qu'elle sorte par mon dos. J'inviterai *Amloûk* & les gens de sa famille à un grand festin; & lorsqu'ils seront arrivés, vêtus de leurs robes superbes & traînantes, nous tomberons sur eux l'épée à la main. Je me charge de tuer *Amloûk*; que chacun de vous tue pareillement un de ceux qui l'accompagneront. Tous acceptèrent sa

brigandages, & le tumulte succéda à la paix dont on jouissoit auparavant. Ils attaquèrent Taaz & Aliaaker ; & s'étant réunis, ils environnèrent le camp des deux émirs que le vizir avoit laissés devant le château de Hab pour en faire le siège : ils entourèrent aussi Dhamar & Sanaa, reconnoissant la clémence & les bienfaits du vizir par la plus noire perfidie. Ali ben-Naschir, à qui il avoit accordé le gouvernement du département de Dhamar & de Dhirâ elkelb, & Kitran, surnommé *Almedjnoun*, l'un des principaux émirs du parti des Zéidis, se mirent à la tête d'un grand nombre de rebelles ; ils se rendirent maîtres de tous les chemins, & interceptèrent toute communication entre Sanaa & le camp du vizir ; ils sollicitèrent même les habitans de Sanaa pour les attirer dans leur ligue, & la ville se divisa en plusieurs partis : mais ils se déterminèrent à demeurer dans l'inaction & à attendre les événemens pour se déclarer. Peu s'en fallut cependant que Kitran & Ali ben-Naschir ne se rendissent maîtres de la principale citadelle de Sanaa, dans laquelle étoit l'arsenal & le magasin des poudres, par l'intelligence qu'ils lièrent avec quelques prisonniers qui étoient renfermés dans ce fort. Un de ces

proposition ; & Alaswad ayant fait égorger cent chameaux, invita Amlouk & les Arabes de Tasm à un grand festin : il ordonna en même temps à ses gens de cacher leurs épées dans le sable, & de s'attacher d'abord aux principaux Arabes de la tribu ennemie. Amlouk & les Arabes de la tribu de Tasm s'étant donc rendus au lieu du festin, ils ne furent pas plutôt assis, que ceux de la tribu de Djadis, tirant leurs épées qui étoient cachées dans le sable, fondirent sur eux, & tuèrent Amlouk & toute sa suite, sans qu'il en restât un seul : ensuite ils coururent à leurs demeures, les pillèrent & massacrèrent ceux qui y étoient restés. Un Arabe,

de la tribu de Tasm, nommé *Riah ben-Morra*, qui avoit échappé à la fureur des ennemis, s'étant réfugié auprès de Hassan, fils du tobba, roi du Yémen, réclama son secours pour tirer vengeance du massacre de sa tribu. Hassan fit entrer son armée dans le Yémama ; & Alaswad, qui avoit été reconnu pour roi de la tribu de Djadis, vint à sa rencontre ; mais il fut mis en fuite, & se retira, avec les Arabes de sa tribu, auprès de la tribu de Tai. Ceux-ci leur offrirent un asile parmi eux, & les prirent sous leur protection pour les défendre contre les forces du tobba. On dit que, par la suite, la tribu de Djadis fut confondue & incorporée à celle de Tai.

prisonniers nommé *Turk - Mamaï*, l'un des plus puissans entre les Turcs qui s'étoient établis dans le Yémen, & que le vizir avoit fait renfermer dans cette prison pour le punir de ses brigandages, s'étant assuré des dispositions des autres prisonniers, trouva moyen de lier une correspondance avec Kitran; & après plusieurs messages respectifs, ils convinrent qu'à un jour & à une heure marqués, Kitran s'approcheroit de Sanaa; que les prisonniers, qui étoient au nombre de deux cents environ & qui s'étoient munis de limes & de marteaux, romproient leurs fers, massacreroient les sentinelles, & ouvreroient la porte de la citadelle à l'ennemi. En effet, le 26 de ramadhan 977 (4 mars 1570), qui étoit le jour convenu, les prisonniers ayant rompu leurs fers, Turk-Mamaï & quelques autres s'avancèrent vers les sentinelles qui étoient toutes endormies à l'exception d'une seule: mais celle-ci les ayant aperçus, courut dans toute la citadelle porter l'alarme; & en un instant la garnison ayant pris les armes, s'avança vers la porte. Turk-Mamaï & dix autres prisonniers s'en étoient emparés, & l'avoient ouverte après avoir tué les sentinelles qui étoient endormies. Mais Kitran n'étoit point encore arrivé au rendez-vous: ainsi leur espoir fut confondu; ils furent massacrés par la garnison, & l'artillerie fut préparée pour repousser l'ennemi. Kitran arriva peu de temps après; & ne voyant paroître personne, il fut contraint de se retirer, très-affligé d'avoir manqué une si belle occasion.

Le vizir, obligé de faire face en même temps à un si grand nombre d'ennemis, se trouva dans un grand embarras; il n'avoit plus d'argent pour fournir à la solde des troupes, & son armée étoit considérablement diminuée, soit par les pertes qu'elle avoit souffertes, soit par les garnisons qu'il avoit été obligé de laisser dans les places qu'il avoit conquises. Pour les Schefflouts (1) & les Arabes transfuges

Chap. 51.

(1) Voy. sur ce mot la note (g); pag. 483. Le mot *transfuge* est exprimé dans le texte par *منالبت*, pluriel de *منلوت*

qu'il avoit avec lui, il ne se fioit pas à eux. Cependant il ne perdit point courage; & étant informé des désordres que caufoient Kitran & Ali ben-Naschir, il résolut de les attaquer: il fit partir à cet effet un petit détachement composé de troupes choisies, dont il donna le commandement à l'émir Kara-gheuz-beg, qui connoissoit parfaitement tout ce pays. Kara-gheuz-beg se rendit d'abord à Sanaa, où il augmenta sa troupe d'un assez grand nombre d'Arabes; mais comme il ne se fioit pas à eux, il n'osa point aller à l'ennemi, & envoya demander un renfort au vizir. Le vizir lui ayant envoyé quelques troupes comme il le fouhaitoit, il sortit de Sanaa & marcha hardiment à l'ennemi. Il ne tarda pas à rencontrer l'armée de Kitran & d'Ali ben-Naschir: aussitôt on en vint aux mains; le combat fut très-sanglant, & les troupes othomanes remportèrent une victoire complète. Les deux chefs de l'armée ennemie périrent dans la mêlée, avec une multitude innombrable de Bédouïns.

Chap. 52.

On se rappelle que le vizir avoit laissé quelques émirs pour faire le siège du château de Hab, où étoit renfermé Ali, frère de Mutahher: ils ne suivirent aucun des ordres que le vizir leur avoit donnés; & leur imprudence, jointe à la trahison de quelques Arabes, & notamment de ceux d'Abb & de Djeubla, occasionna leur perte. Attaqués de tous côtés au moment où ils s'y attendoient le moins, & où la plupart de leurs soldats étoient dispersés dans les cafés (m) d'Abb & de Djeubla, ils furent enveloppés par l'ennemi, & périrent avec la moitié de leur armée. La nouvelle de ce malheur affligea sensiblement le vizir; mais cachant en lui-même ses alarmes, il assembla son divan, pour donner les ordres que la situation présente des affaires exigeoit. Il fit partir quelques émirs pour pourvoir à la sûreté de Taaz & d'Aden; & ces émirs,

Chap. 53.

(m) Il y a dans le texte بهوت النهر

ayant

ayant pris la route de Lasan, se rendirent heureusement à leur destination, & assurèrent la tranquillité de ces places importantes. Le vizir fit partir en même temps Kara-gheuzbeg, l'émir Parwiz-beg & le soubaschi Ahmed, avec un détachement de l'armée pour chasser les Zéïdis de tout le département de la montagne de Sumar dont ils s'étoient emparés. Ces émirs ayant été joints par Abdi-beg, sandjak de Dhamar, & par le gouverneur de Rodaa, s'empresèrent de remplir leur commission; après plusieurs combats, ils parvinrent à chasser les Zéïdis du département de Yérin & de la montagne de Sumar, & il ne leur resta plus à soumettre que le département de Bodan & le château de Hab. On verra dans la suite quel fut le succès de leurs armes.

Après avoir pourvu à ces différentes expéditions, le vizir s'attacha plus que jamais à presser le siège de Kaukéban. Nous avons déjà observé que tous les efforts que l'on faisoit pour combler le fossé qui environnoit cette place, étoient absolument inutiles, parce que les assiégés retiroient les pierres que l'on y jetoit. Les assiégeans, désespérant donc de pouvoir le combler, imaginèrent de construire un pont de bois dont les différentes pièces fussent jointes par des ligatures de fer, & de le jeter de nuit sur le fossé, afin de faire passer l'armée, & d'appliquer aussitôt les échelles aux murs de la place. Comme le canton ne fournissoit pas de bois, il fallut faire venir de Sanaa des poutres & des planches; ils firent aussi venir de cette ville des clous & des ligatures de fer, & ils fabriquèrent un pont dont la longueur égaloit la largeur du fossé. Lorsqu'ils furent prêts à jeter le pont, les assiégés, s'en étant aperçus, dressèrent une batterie sur le bord du fossé; mais malgré le feu de leur artillerie, auquel celle des assiégeans répondoit sans relâche, le pont étoit déjà jeté, lorsqu'une des deux extrémités s'étant brisée, il tomba dans le fossé. Ainsi cet ouvrage, qui avoit coûté beaucoup & qui n'avoit pu être placé qu'avec une grande perte

*Chap. 54.**Chap. 55.**Tome IV.*

R r r

occasionnée par le feu des assiégés, ne fut d'aucune utilité. Le vizir forma alors le dessein d'ouvrir une mine dans le pied de la montagne pour faire sauter la citadelle ; mais il renonça ensuite à ce projet, dont l'exécution eût été très-difficile à cause de la nature du terrain, formé de roches très-dures. Il se détermina donc à faire faire un nouveau pont, & on construisit un mur fort épais sur le bord du fossé pour mettre les travailleurs à l'abri du canon de la place.

Mohammed, fils de Schemseddin, qui étoit enfermé dans Kaukéban, voyant la résolution du vizir, commença à désirer sérieusement la paix, ainsi que tous les officiers qui y étoient renfermés avec lui. Les troupes du vizir ne désiroient pas moins de voir finir le siège, & les principaux officiers ayant été informés des dispositions des ennemis, ils chargèrent le cadhi Schemseddin, qui faisoit auprès de lui les fonctions d'imam & de secrétaire (n), & qui jouissoit de toute la confiance, de lui en faire part. Le cadhi s'acquitta de cette commission, & le vizir consentit que le cadhi écrivît à Mohammed, comme de son propre mouvement, pour l'engager à demander la paix ; ce que le cadhi exécuta aussitôt. Mohammed n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'il s'empressa d'y répondre ; il pria le cadhi de se rendre le médiateur de cette négociation, & lui renvoya cette réponse par son vizir, accompagné d'un timbalier (o) qu'il chargea aussi d'une lettre pour Sinan. Le cadhi fit part du tout à Sinan, & lui demanda la permission de lui présenter les envoyés de Mohammed. Sinan ne témoigna d'abord que de l'indifférence ; il leur fit attendre long-temps une audience : enfin il la leur accorda ; & ayant entendu l'objet de leur mission & pris lecture de la lettre dont ils étoient chargés, il consentit

(n) Il y a dans le texte موقع

(o) Il y a dans le texte نقارة زن, mot persan qui signifie celui qui bat de la *nakareh*.

à accorder, à Mohammed la vie & la conservation de tous ses biens, à faire la paix avec lui & à lui pardonner sa désobéissance, à condition qu'il demeureroit fidelle au sultan, & qu'il donneroit pour otage, suivant l'usage du pays, un de ses fils ou de ses frères qui demeureroit en dépôt à Sanâa. Après cela il les renvoya accompagnés du cadhi, qu'il chargea de recevoir le serment de Mohammed & de se faire remettre l'otage convenu. Le traité fut rédigé par le cadhi, & Mohammed lui donna un de ses frères pour otage. Mohammed envoya des présens au vizir & des vivres à son armée. Ces rafraîchissemens furent d'autant plus utiles, que la disette se faisoit sentir depuis longtemps dans le camp, au point qu'une ration coûtoit 20 mohallaks (*p*). Le vizir accorda à Mohammed le drapeau & les provisions de la place de sandjak. Par ces provisions, datées du 12 de dhoulhadja 977 (18 mai 1570), le vizir régla le département de Mohammed, & lui assigna un traitement annuel de 600,000 othmanis.

La défection de Mohammed abattit entièrement Mutahher; il vit bien qu'il ne lui restoit d'autre ressource que d'imiter son exemple, & il fit plusieurs fois solliciter le vizir de lui accorder la paix : mais le souvenir de ses perfidies passées détournoit le vizir de répondre à ses instances. Il eut donc recours à Mohammed, & le pria d'interposer ses sollicitations en sa faveur auprès de Sinan. Mohammed écrivit au vizir en faveur de Mutahher; il excusa du mieux qu'il lui fut possible sa conduite passée, & protesta de sa fidélité & de sa soumission pour l'avenir. Sinan, ayant pris l'avis de son conseil, se détermina à écouter les propositions de Mutahher. Il lui envoya deux de ses officiers pour arrêter avec lui les articles du traité & recevoir son serment; & il les chargea d'une lettre qui contenoit les conditions auxquelles il consentoit à lui

Chap. 56.

(*p*) Voy. la note (*o*), pag. 434.

accorder la paix. Ces conditions étoient que , dans tout le Yémen , la khotba seroit faite à l'avenir & la monnoie frappée au nom du sultan ; que tout ce qui avoit été conquis précédemment par les Turcs , rentreroit sous leur domination ; qu'ils tiendroient à Saada une garnison de trente hommes ; que le département de Saada resteroit à Mutahher , à la charge de payer la ferme des impositions de tout son territoire , aux préposés du sultan , quartier par quartier , & sous peine , en cas de retard d'un seul paiement , de perdre ce domaine ; que Mutahher renonceroit à plusieurs places qui avoient été conquises par les Turcs ; qu'il rendroit la liberté à tous les prisonniers ; enfin , qu'il ne prêteroit aucun secours aux rebelles assiégés dans le château de Hab , & n'auroit aucune correspondance avec eux. Mutahher accepta toutes ces conditions ; il en jura l'observation , & prodigua les caresses & les honneurs aux députés du vizir.

Après avoir ainsi terminé ces affaires , Sinan revint camper devant Sanaa avec toute son armée , & envoya des détachemens de différens côtés pour y rétablir l'ordre & la tranquillité.

Cependant le pacha Behram avoit été nommé par le sultan au gouvernement du Yémen. Il étoit frère de Redhwan & fils du pacha Mustafa surnommé *Kara-schahin* , qui tous deux avoient été gouverneurs du Yémen. Behram étoit arrivé à Zébid au commencement de dhoulhadja 977 (mai 1570) avec 600 hommes des milices d'Égypte. Il se rendit de là à Taaz , & le sandjak de cette ville lui donna environ 800 cavaliers & 700 hommes de pied armés de fusils & d'épées. De Taaz il vint camper à Alkaëda , où il remporta un grand avantage sur un parti d'Arabes rebelles qui lui disputèrent le passage. Il informa alors le vizir de sa situation & de ses succès , & lui demanda du secours pour l'aider à chasser les rebelles des lieux dont ils s'étoient emparés. Le vizir s'empressa de le satisfaire ; il lui envoya un détachement de son armée , qui ,

après avoir chassé les rebelles de la montagne de Sumar, dont ils occupoient les passages, joignit les troupes de Behram. Après leur réunion, ils réduisirent entièrement les tribus arabes de ce canton, en sorte qu'il ne restoit plus d'autre ennemi à soumettre qu'Ali, frère de Mutahher, qui étoit renfermé dans le château de Hab.

HISTOIRE
DU YÉMEN.

Chap. 58.

Behram s'approcha de cette place pour en faire le siège, & Sinan vint camper à Dhamar afin d'être plus à portée de le secourir. On se rappelle que le château de Hab étoit regardé comme imprenable, tant par l'avantage de sa situation que par la difficulté des chemins qui y conduisoient. Il n'avoit jamais été pris que par trahison ou par stratagème. Un événement inattendu en facilita la conquête. Les Zéïdis avoient renfermé dans ce château un cadhi turc, un Arabe du nombre de ceux qu'on nomme *Schefflouts*, & un soldat du corps des armuriers (q) qu'ils avoient faits prisonniers. Comme la prison où ils étoient enfermés étoit voisine du magasin à poudre, ils formèrent le projet d'y mettre le feu; pour cela, ayant observé sur la couverture de ce magasin une ouverture qui servoit à y donner du jour, ils prirent un chat, attachèrent à sa queue une mèche très-longue à laquelle ils mirent le feu, & le firent entrer dans le magasin à poudre par cette ouverture. Aussitôt la poudre ayant pris feu, le magasin sauta avec une portion de la forteresse, & toute la montagne en fut ébranlée. Les Zéïdis furieux, ayant découvert les auteurs de cet accident, leur lièrent les pieds & les mains & les précipitèrent du haut de la montagne. Cependant la place pouvoit encore occuper long-temps les assiégeans, lorsqu'une trahison acheva ce que cet accident avoit commencé. Deux *Schefflouts* qui étoient au service d'Ali & qui jouissoient de toute sa confiance,

Chap. 59.

(q) Il y a dans le texte جیجی

résolurent de l'empoisonner. Cela étoit d'autant plus facile, que ce prince étoit habituellement dans l'ivresse. L'un d'eux vint trouver Behram & lui fit part de son projet. Le pacha l'ayant agréé & leur ayant promis à chacun mille pièces d'or, il convint avec eux de l'instant où il se présenteroit devant le château. Ce traître étant rentré dans le château & trouvant Ali plongé dans le vin, lui présenta une grenade empoisonnée : le malheureux prince ne l'eut pas plutôt avalée, qu'il tomba mort. Aussitôt des cris remplirent tout le château, & le pacha s'étant présenté avec son armée, les troupes qui étoient dans la place lui ouvrirent les portes, & il y entra le 5 de redjeb 978 (23 novembre 1570). Cette conquête acheva la réduction de tout le Yémen. Les anciens domaines du sultan furent même augmentés de plusieurs places fortes, villes, bourgs & villages qui n'en faisoient point partie avant la révolte des Arabes.

Chap. 60.

Sinan, ayant ainsi glorieusement terminé l'expédition dont il avoit été chargé, ne songea plus qu'à retourner à la Porte. Il fit venir Behram, & lui donna les avis qu'il crut nécessaires, tant pour la discipline des troupes que pour la conduite qu'il devoit tenir avec les peuples du pays; ensuite il lui remit le gouvernement de la province, qui comprenoit tant le Téhama que le Djébal, c'est-à-dire, les pays bas & maritimes & les montagnes, & laissa aux troupes qui l'avoient suivi la liberté de rester dans le Yémen ou de revenir avec lui : un grand nombre des soldats préférèrent de rester dans cette province, parce qu'ils y touchoient une paye plus forte. Enfin le vizir ayant fait charger ses équipages, s'embarqua au port de Mokha le 4 de schawal 978 (2 mars 1571), & aborda à Djidda le 18 du même mois (16 mars). De Djidda il se rendit à la Mecque, où il fut reçu avec les plus grands honneurs; il y répandit de grandes aumônes, & s'acquitta, avec une exactitude scrupuleuse, de toutes les cérémonies du pèlerinage. Il partit de la Mecque le 17 de dhoulhadja

(13 mai 1571), pour aller visiter le tombeau du prophète à Médine, d'où il se rendit au Caire.

Sinan étoit dans l'intention de passer du Caire à Constantinople; mais il reçut, avant d'être arrivé au Caire, un commandement du sultan, par lequel il le nommoit de nouveau au gouvernement de l'Égypte. Il se contenta donc d'envoyer à la Porte le récit de son expédition, & il demeura en Égypte, où il s'occupa à faire régner le bonheur & la paix. Un des plus grands services qu'il rendit à cette province, & particulièrement à la ville d'Alexandrie, ce fut de faire creuser de nouveau le canal par lequel les eaux du Nil étoient conduites à cette ville; il le fit nettoyer des terres qui l'avoient encombré & qui empêchoient le cours des eaux, & en fit réparer la maçonnerie. Il conserva la place de pacha du Caire jusque vers le commencement de l'année 980 (mai 1572). A cette époque, le sultan le fit venir à sa cour: il y fut reçu avec les honneurs les plus distingués, par tous les grands officiers de l'empire, & fut admis à l'audience du sultan, qui lui témoigna la satisfaction qu'il avoit de ses services. Il eut l'honneur de lui offrir ses présens, & fit de grandes largesses à tous les officiers de la Porte. Le sultan lui accorda une place dans le divan, avec le rang & les appointemens de vizir; & on s'en rapportoit à son avis toutes les fois qu'il étoit question d'affaires qui concernoient l'Égypte, les villes de la Mecque & de Médine, ou la province du Yémen.

En l'année 981 (1573-4), il fut choisi par le sultan pour commander l'armée qu'il envoyoit en Afrique contre les Espagnols; & le commandement de la flotte qui devoit transporter cette armée, fut donné au capudan Kilidje Ali-pacha. Cette flotte mit à la voile le 28 de muharram 982 (20 mai 1574).

Avant l'arrivée de l'armée que commandoit Sinan, Tunis avoit déjà été reprise par Délou Mustafa, qui étoit pacha de Tripoli de Barbarie. Le vizir en ayant été informé, se hâta d'en instruire le sultan; pour lui, aussitôt

HISTOIRE
DU YÉMEN.

Appendice,
chap. 1.

Chap. 2.

Chap. 3.

Chap. 4.

qu'il eut pris terre, il forma le dessein de faire le siège de la Goulette, place importante qui avoit été construite par les Chrétiens en l'année 939 (1532-3), & dont la prise pouvoit seule mettre les Musulmans à l'abri de leurs insultes. Le siège & l'attaque de cette place durèrent quarante-trois jours, pendant lesquels les Musulmans firent des prodiges de valeur. Enfin ils s'en rendirent maîtres, massacrèrent les Chrétiens, firent prisonniers les enfans & les femmes, & pillèrent tout ce qui se trouvoit dans la place; après cela ils la rasèrent entièrement & la démolirent jusqu'aux fondemens.

Les Espagnols avoient équipé une flotte nombreuse pour porter du secours à la place: elle fut attaquée par la flotte othomane, qui remporta une victoire complète. Trente bâtimens espagnols furent coulés à fond, & cinquante tombèrent entre les mains des Musulmans; le reste fut mis en déroute.

Chap. 5.

Après ces heureux succès, le vizir & le capudan remirent à la voile. Leur arrivée fut un jour de fête pour Constantinople: les prisonniers chrétiens, chargés de fers, étoient traînés devant eux. La flotte mouilla dans le port (r), & les troupes y débarquèrent au bruit de l'artillerie. Le vizir & le capudan furent admis à l'audience du sultan, & reçurent de lui les éloges dus à leur valeur.

L'auteur termine cette partie de son ouvrage en avertissant que s'il n'a rapporté cette dernière expédition du vizir que d'une manière fort abrégée, c'est que les détails ne lui en étoient pas suffisamment connus, attendu l'éloignement des lieux. Cette même raison m'a engagé à abréger beaucoup son récit. D'ailleurs on peut connoître, par plusieurs autres historiens, les détails de cette expédition.

(r) Il y a dans le texte *امانة*: c'est le mot turc *امانة* dont nous avons fait *échelle* dans le même sens.

* مطالع النيران

LE LEVER DES ASTRES,

OU

PARTICULARITÉS DE L'HISTOIRE DU YÉMEN,

Par Ahmed ben-Youssouf ben-Mohammed Firouz :

Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, n.º 829.

LE manuscrit arabe numéroté 829, contient trois ouvrages différens, tous relatifs à l'histoire du Yémen dans le 10.^e siècle de l'hégire. Le premier de ces trois ouvrages est celui dont je donne ici la notice; il occupe les vingt-neuf premiers feuillets de ce volume. L'auteur m'est absolument inconnu, & l'ouvrage ne se trouve point compris parmi ceux dont parle Hadji Khalfa. Cet ouvrage mérite très-peu d'attention; il est composé sans ordre & sans un but bien marqué. Il paroît cependant que le principal objet que l'auteur s'est proposé, a été de rassembler quelques traits de la vie de plusieurs émirs ou *fakih*s (car c'est le titre qu'il leur donne) de la famille de Naddhari. Cette famille, dont il est parlé plusieurs fois dans l'histoire de la conquête du Yémen par les Turcs, étoit puissante dans le Yémen au 10.^e siècle de l'hégire. Ce fut un émir de ce nom qui s'empara du château de Hab dans le district de Khoban, après la défaite du dernier sultan du Yémen par les Turcs; & ses descendants le conservèrent jusqu'au

* Matali alnirân.

Tome IV.

temps du pacha Mahmoud, qui s'en empara par trahison, suivant le récit de Kothbeddin, auteur du *Bark Yémani*. Notre auteur parle de plusieurs fakihis de cette famille, mais il ne rapporte que des traits peu intéressans & trop minutieux pour trouver place dans cette notice. On y voit que la famille de Naddhari, quoique attachée à l'école de l'imam Schaféi, avoit embrassé le parti des Zéïdis & contracté des alliances avec l'imam Yahya (a) Schérefeddin, fils de Schemseddin & père de l'imam Mutahher. Notre historien étoit sans doute aussi partisan des Zéïdis; car il donne à Schérefeddin le titre d'*émir almouménin* (prince des croyans), & il nomme le premier auteur de la puissance de cette famille *émir almouménin* & *mahdi*, titres que lui refuseroit certainement un Musulman Sunni: il dit même, en parlant d'un des princes de la famille de Naddhari, qu'il respecta constamment dans les imams des Zéïdis les droits de l'imamat & du khalifat, aussi bien depuis la guerre que leur déclarèrent les pachas turcs comme auparavant. Enfin il donne les plus grands éloges à l'imam Schérefeddin, & ne lui reproche que de n'avoir pas veillé assez exactement sur la conduite des gouverneurs qu'il établissoit dans ses domaines, & qui exerçoient toutes sortes de vexations contre les peuples.

On voit d'abord, dans notre historien, l'arrivée du pacha Awis, ses premières hostilités contre l'imam Schérefeddin, les succès que lui procurèrent les fautes de cet imam, & sur-tout la mésintelligence qui régnoit entre lui & son fils Mutahher; la prise de Taaz par ce pacha, & sa mort tragique. Après le meurtre d'Awis, Ezdémir prend le commandement de l'armée, punit les meurtriers du pacha, & continuant sa marche, assiége Sanaa, & s'en rend maître le 8 de redjeb 954 (24 août 1547). Bientôt il joint à ses conquêtes celle de Saada & de tout son territoire. Après ces premiers

(a) Il y a dans le texte *Yahya ben-Schérefeddin ben-Schemseddin*; mais c'est une faute, car Yahya est le nom propre de l'imam Schérefeddin.

succès, Mustafa surnommé *Alneffchar*, arriva dans le Yémen pour se joindre à Ezdémir ; mais ayant reconnu , suivant notre historien , la fausseté des imputations faites à Mutahher & aux peuples du Yémen , & s'étant assuré de leur droiture & de la pureté de leur doctrine , il envoya à Mutahher le commandement du sultan , dont il étoit porteur. Celui-ci lui fit une réponse satisfaisante ; & Mustafa ayant témoigné à ses députés qu'il étoit dans l'intention de faire cesser les hostilités , exigea que Mutahher se rendît à Dhamar pour y recevoir les ordres du sultan. Malgré ces premières démarches de conciliation , Mustafa & Ezdémir vinrent assiéger Mutahher dans le château de Téla : mais après l'avoir tenu long-temps assiégé , ils eurent une conférence avec lui dans la place ; & surpris de l'état de force & d'abondance où ils la trouvèrent , ils conclurent la paix avec lui.

Après avoir dit un mot du gouvernement du pacha Mustafa alneffchar , l'auteur parle d'une famine qui affligea une grande partie du Yémen en l'année 962 (1554-5).

En cette année , dit-il , il y eut une disette générale dans les parties orientales du Yémen , à Mareb , Harib & dans le territoire de Sanaa : les habitans de ces cantons furent contraints de se réfugier dans les provinces occidentales & dans le bas Yémen : la peste augmenta encore les désastres que cauçoit la famine. A Sanaa , on portoit en terre quatre ou cinq personnes sur un seul brancard , tant étoit grand le nombre des morts. A Abb , il périt environ 4000 des habitans de la ville , & 5000 de ceux du Djébal , qui étoient venus y chercher un asile. Cette famine dura plus d'un an , & un grand nombre de bourgs furent entièrement dépeuplés. Elle fut causée par des sauterelles qui parurent dans ce pays au mois de redjeb 961 (juin 1554) , & ravagèrent toutes les productions de la terre jusqu'au même mois de l'année suivante. Il ne resta ni fruits sur les arbres , ni herbes sur la terre. Les animaux , ne trouvant rien à manger , jetèrent encore une nouvelle

Sss ij

terreur dans le pays ; ils entroient jusque dans les maisons & les mosquées.

En l'année 963 (1555-6), Mustafa (c'est celui qui est surnommé *Kara-schahin*) prit possession du gouvernement du Yémen. Il fit bâtir un magnifique palais à Taaz.

L'année 965 (1557-8) fut marquée par une peste violente. Il mouroit 300 personnes par jour à Sanaa. Cette année, ainsi que celle qui la précéda & celle qui la suivit, les pluies furent très-abondantes, & il y eut une grande fertilité dans tout le Yémen.

Mustafa avoit donné le gouvernement de Sanaa à un sandjak nommé *Eskander*, qui consacra tous ses soins au bonheur de la province. Il fit construire en plusieurs lieux des aqueducs (*b*), répara & augmenta des mosquées & des collèges (*c*), fit élever des digues contre les eaux, améliora les routes & les chemins des montagnes, & fit construire des hôtelleries ou *simféras* (*d*).

En l'année 968 (1560-1), le pacha Mahmoud, nommé à la place de beglerbeg du Yémen, arriva à Sanaa avec un train magnifique & sans exemple. Ce fut lui qui se rendit maître du château de Hab. Voici de quelle manière ce fait est rapporté par notre historien ; son récit diffère beaucoup de celui de l'auteur du *Bark Yémani*.

Mahmoud étoit à peine arrivé à Sanaa qu'il s'éleva une

(*b*) Notre auteur nomme ces aqueducs ou conduites d'eau سبيل & منهل.

(*c*) Parmi les édifices que fit réparer Ezdémir, l'auteur fait mention d'un meschhed مسجد : c'est, dit-il, le lieu où se fait la prière aux grandes fêtes des Musulmans ; il est situé au midi de Sanaa. Cet édifice avoit été construit originai-
 rement, de l'ordre du prophète,

par Forouh ben-Meffik, pour servir aux prières de la fête des victimes & de la fin du jeûne, ou des deux beïrams. Cet édifice est ce qu'on appelle *Musalla*. Voyez Niebuhr, Voyage, tom. I, pag. 282.

(*d*) سمسرة C'est encore le nom que l'on donne aujourd'hui dans le Yémen aux hôtelleries publiques. Voy. la Description de l'Arabie de Niebuhr & son Voyage.

querelle entre lui & le fakih Omar alnaddhari qui étoit maître du château de Hab. Il vint l'assiéger dans ce château au mois de muharram 969 (septembre 1561), & continua le siège jusqu'au mois de redjeb (mars 1562). L'eau manquant alors dans la place, il survint une grande pluie; mais Dieu permit que, tandis que le camp étoit inondé d'eau, il n'en tomba pas une goutte dans le château. Celle qui étoit dans les réservoirs (e) étant donc entièrement consommée, Omar fut contraint de livrer la place au pacha. L'armée y fit un grand butin. Mahmoud augmenta les fortifications de la place, & y laissa une garnison.

Ce pacha eut pour successeur, en l'année 970 (1562-3), Redhwan; & ayant quitté le Yémen, il se rendit en Égypte.

C'est ici que notre historien termine son récit. Quoiqu'il montre par-tout beaucoup de partialité en faveur des Zéïdis, il ne parle cependant qu'avec respect des pachas Turcs; ce qui me porte à croire qu'il a écrit avant la révolte de Mutahher & la défection des Arabes du Yémen. D'ailleurs, il paroît avoir été contemporain des événemens qu'il a consignés dans ce petit ouvrage.

On ne trouve dans le manuscrit ni l'époque à laquelle il a été écrit, ni le nom du copiste. Il est d'une assez mauvaise écriture, & n'est pas exempt de fautes.

(e) L'auteur nomme ces réservoirs مواجل; c'est le pluriel de ماجل, & c'est, comme nous l'apprenons de Niebuhr, le nom que

l'on donne encore aujourd'hui dans le Yémen à des réservoirs placés sur les routes pour la commodité des voyageurs. Voyez Niebuhr, Voyage, tom. I, pag. 274.



* كُتُبُ التَّيْجَانِ الْوَافِرَةِ الثَّمَنِ

LE LIVRE DES COURONNES

D'UN GRAND PRIX,

*Ou Histoire du Yémen depuis l'arrivée du pacha
Redhwan jusqu'à celle du pacha Behram,*

Sans nom d'auteur.

Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, N.º 829.

CET ouvrage, qui est le second des trois renfermés dans le manuscrit n.º 829, contient une histoire très-abrégée du Yémen, depuis l'année 972 (1564-5) jusqu'en 977 (1569-70), c'est-à-dire, depuis l'arrivée de Redhwan-pacha jusqu'à celle du pacha Behram. Cette partie de l'histoire du Yémen est celle qui occupe les 12 derniers chapitres du second livre, & le troisième livre tout entier du Bark Yémani. Elle est racontée ici d'une manière extrêmement abrégée, mais toujours conforme au récit de l'auteur du Bark Yémani. Elle est écrite en vers & divisée en 23 chapitres; elle contient environ 300 vers. L'auteur n'est point nommé, & Hādji Khalfa ne fait aucune mention de cet ouvrage. Il n'est point susceptible d'extrait: je ne pourrois que répéter ce que j'ai raconté d'une manière beaucoup plus détaillée dans l'extrait du Bark Yémani. Celui-ci peut servir à déterminer la prononciation de

* Kétab altidjan alwafirath althémen.

plusieurs noms de lieux, parce que l'on y trouve tous les points-voyelles (a); le style en est simple & très-aisé. Il paroît qu'il a été composé pendant que Behram étoit pacha du Yémen : car, dans le titre du dernier chapitre, l'auteur lui souhaite les bénédictions du ciel, & dans les derniers vers, il dit : « Peut-être un jour viendra que ces guerres » seront entièrement terminées ; & peut-être verrez-vous les » rebelles réduits à l'esclavage, par le secours que le Dieu » tout-puissant & à qui rien n'est caché, daignera accorder au juste Behram, à ce pacha qui est le glaive » de l'islamisme ».

Ce petit ouvrage contient 14 feuillets : l'écriture est de la plus grande beauté.

(a) Dans le chapitre 19 l'auteur emploie le mot زرباطات au lieu de ضربرات, pour indiquer une sorte

de pièce d'artillerie. Je ne saurois déterminer bien précisément la signification de ce mot.



كُتُب بَلُوغ المَرَام فِي تَارِيخ دَوْلَةِ سَوْلَانَا بِهْرَام *

LE LIVRE DES VŒUX ACCOMPLIS,

OU

HISTOIRE DU GOUVERNEMENT DE BEHRAM,

Par Mohammed ben-Yahya almotayyeb alhanéfi alzébidî ;

Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, N.º 829.

CET ouvrage est le troisième & le dernier de ceux que contient le manuscrit arabe n.º 829. Il peut faire suite au Bark Yémani, & contient l'histoire du gouvernement du pacha Behram, à qui le vizir Sinan laissa, en quittant le Yémen, le gouvernement de toute cette province. Il est divisé en sept livres, & chacun de ces livres contient l'histoire d'une année. Chaque livre est divisé en plusieurs chapitres.

Hadji Khalfa ne parle point de cet ouvrage, & l'auteur m'est d'ailleurs absolument inconnu. On voit qu'il étoit de Zébid, & suivoit la secte d'Abou-Hanifa. Je présume qu'il étoit attaché à quelque mosquée de Zébid, parce qu'il raconte scrupuleusement toutes les fondations faites par Behram en faveur des mosquées de cette ville, & qu'il entre à ce sujet dans les détails les plus minutieux. On voit par le titre, que l'auteur l'a composé pour faire sa cour à un grand seigneur qui n'est point nommé: peut-être est-ce Behram lui-même.

* Kétab boloug alméram fi tarikh daulet maulana Behram.

Il paroît , par la préface, que lorsque l'auteur a composé cet ouvrage, il ne l'a divisé qu'en six livres; & comme chaque année occupe un livre entier, il est naturel d'en induire qu'il l'a écrit en l'année 982, pendant que Behram étoit encore beglerbeg du Yémen: aussi dit-il qu'il y a renfermé l'histoire d'une partie du gouvernement de ce pacha. Le septième livre aura été ajouté après coup, Behram n'ayant quitté ce gouvernement qu'en l'année 983.

Cet ouvrage occupe 57 feuillets; il est d'une très-belle écriture, & qui ressemble beaucoup à celle de l'ouvrage précédent.

Avant d'entrer en matière, l'historien rapporte plusieurs traditions pour prouver l'excellence des Turcs au-dessus des autres nations.

Le premier livre commence à l'arrivée de Behram, & renferme les autres événemens du dernier mois de l'année 977 (mai & juin 1569); il est divisé en cinq chapitres.

Behram ayant pris terre à Albokaa, & s'étant rendu de là à Zébid, un de ses premiers soins fut d'ordonner que les contributions du département de Zébid demeureroient fixées conformément au règlement du vizir Sinan. Il établit aussi dans la grande mosquée de Zébid, un imam de la secte d'Abou-Hanifa, qui étoit celle dont on faisoit profession dans tout l'empire du sultan. Jusque-là cette place avoit été remplie par un imam de la secte de Schaféï. Ensuite Behram se rendit de Zébid à Heïs & de là à Mauzaa.

Le second livre contient les événemens de l'année 978 (1570-1); il est divisé en sept chapitres.

Le 1.^{er} de muharram 978 (5 juin 1570), Behram décampa de Mauzaa, & arriva le 5 du même mois (9 juin) à Taaz avec toute son armée, ses équipages & son artillerie. Le 20 (24 juin), il vint camper à Alkaëda, où il remporta peu de jours après une grande victoire sur les Arabes du parti des Zéïdis; ensuite il vint à Schéban-altaaker, où il fut joint par les émirs & les troupes que Sinan

Tome IV.

T t t

lui avoit envoyées, & il donna la chasse à tous les rebelles.

Ici notre historien raconte la prise du château de Hab, & son récit diffère beaucoup de celui de l'auteur du Bark Yémani. Voici ce qu'il en dit :

Une des premières faveurs que Dieu fit au pacha, fut de lui inspirer le projet de faire mettre le feu à l'arsenal d'Ali, fils de l'imam Schérefeddin ; il fut assez heureux pour y réussir, & y fit mettre le feu à la fin du mois de rébialéwel de cette année. Le 17 de rébialakher (18 septembre), le pacha se mit en marche avec toutes les troupes pour assiéger le château de Hab : il monta la montagne de Bodan le jeudi, & fit environner le château de tous côtés. Par un effet de sa bonne fortune & du secours du ciel, Ali mourut le 26 du même mois (27 septembre 1570). Les assiégés cachèrent sa mort dix jours entiers, & cependant les assiégeans ne cessoient de battre le château. Enfin, les rebelles furent obligés de rendre la place, & le pacha en fut maître le 6 de redjeb (4 décembre 1570), après 75 jours de siège. Il remporta encore quelques autres avantages sur les Arabes de ces cantons ; & le vendredi 15 de schaban (12 janvier 1571), il arriva à Dhamar, où il trouva le vizir Sinan, qui lui remit le gouvernement, & partit pour se rendre à Mokha, où il devoit s'embarquer.

Après le départ de Sinan, il s'éleva un rebelle nommé *Almowaiha* : cet homme avoit commandé la garnison du château de Hab du vivant d'Ali. C'étoit lui qui avoit livré la place à Behram ; & pour prix de ce service, il avoit été convenu qu'il seroit nommé aga des troupes qui étoient dans ce château, avec une forte paie, & que ces troupes seroient mises en garnison à Djeubla. Toutes ces conventions furent exactement exécutées ; mais ce traître sollicita secrètement les tribus arabes à la révolte, & écrivit même à ce sujet à Mutahher. Ses lettres furent interceptées ; & le pacha, instruit qu'il venoit à Dhamar & s'étoit déjà

avancé jusqu'à Yérim avec une grande suite, envoya contre lui un détachement de cavalerie. Ces troupes l'ayant rencontré, tombèrent sur lui, le tuèrent avec toute sa suite, & apportèrent leurs têtes à Dhamar.

Le 10 de ramadhan (5 février 1571), le pacha traça les fondemens d'une nouvelle ville, qu'il nomma *Melhadh alaman*, & il y transporta son camp. Il lui donna ce nom, comme un présage qu'elle seroit un jour un aspect de bonheur, de bénédiction & de victoire (a) : la valeur numérique des lettres qui composent ce nom, indique aussi l'époque de la construction de cette ville (b). Le présage a été rempli, ajoute l'historien ; car ce lieu est devenu le séjour du bonheur & de l'abondance, & de toutes les contrées voisines on y apporte des denrées de toutes sortes. Elle sert de communication & de centre à Sanaa, Taaz, Aden, Bodan, Zébid, à tout le Téhama, & aux cantons qui en dépendent jusqu'à Djazan. Elle est très-propre à être le siège du gouvernement, & le séjour des pachas.

Pendant le reste de cette année, le pacha envoya plusieurs détachemens de ses troupes, qui soumirent un grand nombre de places fortes. L'auteur en compte 220 qui furent soumises dans l'espace d'un an, un mois & dix-sept jours.

Le troisième livre contient les événemens de l'année 979 (1571-2), & n'a qu'un seul chapitre. Je n'y remarque qu'un trait de la justice de Behram. Ce pacha chargea le cadhi de Zébid de faire un dénombrement exact des palmiers de la vallée de Zébid, de retrancher du rôle de chaque propriétaire tous les pieds d'arbres qui étoient mauvais, & de ne les imposer qu'à raison de ceux qui étoient sains & en valeur. Le cadhi se fit aider, pour cette

(a) C'est ce que signifient les mots *ملحظ الامان*

(b) Il ne s'agit ici que du mot *ملحظ* ; le م vaut 40, le ل 30, le ح 8, & le ط 900.

opération par des gens experts ; & cet acte de justice , qui n'avoit point été sollicité , procura un grand soulagement aux contribuables.

Le livre quatrième est divisé en sept chapitres ; il contient les événemens de l'année 980 (1572-3).

Parmi les différens scheïkhs arabes qui furent obligés de reconnoître l'autorité du sultan , dans le cours de cette année , un des principaux fut l'émir Ahmed alheudjéri. Sa soumission fut suivie de celle de tous les lieux qui composent le département de Heudjérieh. Le pacha soumit encore un grand nombre de places fortes en différentes parties du Yémen , parmi lesquelles on compte toutes celles qui étoient situées sur la montagne de Bura.

Mutahher , imam des Zéïdis , mourut en cette même année.

Le cinquième livre renferme les événemens de l'année 981 (1573-4) ; il contient quatre chapitres. Au mois de safar de cette année , Behram envoya un détachement de ses troupes pour soumettre le département de Heufasch & de Melhan. Cent vingt-quatre châteaux furent pris , & les habitans dispersés de tous côtés. Au mois de djoumadi-loula , Djémaleddin Mohammed , schérif du pays de Djof , vint trouver le pacha & reconnut l'autorité du sultan. Il donna pour otages ses deux fils & son frère , qui furent placés avec les plus grands égards dans la citadelle de Sanaa.

Abderrahman , fils de Mutahher , donna aussi pour otage un de ses cousins , qui fut gardé à Dhamar. Quelques scheïkhs arabes vinrent pareillement assurer le pacha de leur soumission , & ses troupes soumirent plusieurs places fortes.

Le sixième livre est divisé en douze chapitres. Il contient les événemens de l'année 982 (1574-5).

L'historien raconte assez en détail les conquêtes faites par les troupes du pacha dans le cours de cette année , & la soumission volontaire ou forcée de plusieurs places fortes des cantons d'Otma , de Khoban & autres.

Le 14 de dhoulcaada (25 février 1575), le defterdar du Yémen annonça la mort du sultan Sélim, & l'avènement au trône du sultan Morad (Amurat III). Il fit en même temps courir le bruit qu'il avoit reçu un ordre du nouveau sultan pour distribuer une gratification aux troupes. Aussitôt les troupes se rassemblèrent de tous côtés, demandant au pacha cinq années de leur paie. Il ne fit pas d'abord grand cas de leurs clameurs ; mais ces mutins en étant venus jusqu'à faire feu de leurs fusils & à tirer l'épée, & étant entrés avec menaces dans la mosquée de Melhadh, le pacha ne trouva d'autre moyen de faire cesser ces excès que de les satisfaire ; il distribua donc à chaque janissaire 16 pièces d'or, & 24 à chaque cavalier, ce qui monta à une somme très-considérable.

Le même jour, 14 de dhoulcaada, le pacha reçut la nouvelle de sa déposition. Il en fit part à toute sa maison, & se disposa à aller faire sa cour au sultan. Cette nouvelle lui fut confirmée le 18 de dhoulhadja (1.^{er} mars 1575), par l'arrivée du Mutéfellim du nouveau pacha. Ce Mutéfellim se nommoit *Mohammed-aga*. Il prit terre à Djazan, & ayant appris, à Bêit-elfakih, le soulèvement des troupes, il se rendit en diligence à Dhamar, & remit à Behram des ordres du sultan par lesquels il lui étoit enjoint de conserver le gouvernement de la province jusqu'à l'arrivée du nouveau pacha Mustafa, & de se rendre ensuite à Constantinople.

Le septième livre, divisé en onze chapitres, renferme les événemens de l'année 983 (1575-6).

Le 5 de muharram (16 avril 1575), les troupes, excitées par les insinuations perfides du defterdar, se rassemblèrent devant la porte du divan. Les agas & les émirs s'étant présentés, les interrogèrent sur le motif de cet attroupement. Nous exigeons, répondirent ces mutins, que tous les soldats qui sont au service du pacha sortent de son palais, & qu'ils viennent tous, sans exception, se joindre à nous. Cette demande excita beaucoup de

clameurs; mais le pacha refusa fermement de consentir à ce qu'ils exigeoient. Alors, les mutins prétendirent qu'un de leurs camarades avoit été assassiné la nuit précédente, dans sa maison, par les gens du pacha. Cette nouvelle dispute fut encore très-vive. Enfin, il fut arrêté que chaque nuit un des agas, à tour de rôle, feroit la ronde dans la ville avec sa division, & qu'il puniroit tous ceux qui se trouveroient dehors. Ainsi se termina ce soulèvement.

Le 10 de safar (21 mai 1575), les émirs, les agas & tous les principaux officiers informés des projets du defterdar qui vouloit se défaire de Behram & du nouveau pacha aussitôt qu'il feroit arrivé, pour demeurer maître de la province, & qui promettoit aux troupes de fortes augmentations de paie afin de les attirer dans son parti, engagèrent Behram à lui donner un ordre de sortir de Dhamar, & de se retirer à Sanaa pour y attendre l'arrivée de Mustafa. Le defterdar refusa d'obéir, & les troupes se mutinèrent encore pour le soutenir. Tout ce qu'on put obtenir, fut qu'il resteroit à Dhamar sans fonctions, & que le pacha seul auroit l'administration de toutes les affaires.

Cependant Behram, instruit que Mustafa étoit arrivé à Alfalif & devoit prendre terre à Albokaa, partit de Dhamar pour aller au-devant de lui : il passa par Yérim & Almékader, & vint camper, le 6 de rébialakher (15 juillet 1575), à Sudd-meschourat, chef-lieu du canton de Schéwafi alasfal : il y reçut la visite des gouverneurs de Djeubla, de Taaz & de Bodan. Deux jours après, il apprit que Mustafa étoit mort à Albokaa, & résolut de se rendre à Taaz pour y attendre les ordres de la Porte.

Le defterdar avoit quitté Dhamar avec quelques troupes rebelles, & s'étoit rendu à Zébid aussitôt qu'il avoit su la mort de Mustafa. Il vouloit s'emparer de tous les équipages de Mustafa, & sollicitoit les troupes de Zébid & celles qui avoient suivi Mustafa de s'attacher à lui, par l'espoir de partager ce butin. Les émirs de Zébid prévinrent

ses desseins ; ils firent promptement embarquer tous les effets du pacha Mustafa, & donnèrent avis de ce qui se passoit à Behram. Alors Behram envoya quelques émirs à Zébid pour punir ce rebelle. Etant arrivés dans cette ville, ils firent venir le defterdar, & lui firent couper la tête. Sa mort dissipa les rebelles.

Behram, étant arrivé à Taaz, manda auprès de lui les troupes qui étoient venues avec Mustafa. Il les envoya ensuite à Dhamar pour y rester sous les ordres d'Ali-beg, à qui il avoit laissé le commandement de l'armée en quittant cette ville. Ces troupes ayant rejoint le reste de l'armée, elles formèrent toutes ensemble le complot d'exiger d'Ali-beg une augmentation de paie & une gratification de 25 pièces d'or par tête, à l'occasion de la mort de Sélim & de l'avénement de Morad au trône. Ali-beg leur représenta en vain qu'il ne pouvoit leur accorder leurs demandes ; que le pacha pouvoit seul accorder des augmentations de paie, & que les gratifications ne pouvoient être données que de l'ordre du sultan ; que, d'ailleurs, ces sortes de distributions extraordinaires n'avoient jamais eu lieu pour les troupes du Yémen ni pour celles du Caire, d'Alep, de Damas & d'aucun autre gouvernement. Ces mutins en vinrent aux derniers excès, firent feu sur les gens d'Ali-beg & en tuèrent quelques-uns, l'assiégèrent dans sa maison, en brisèrent les portes, & mirent en prison un aga des janissaires. Ali-beg fut contraint, pour les apaiser, de leur donner des billets d'augmentation de paie. La nuit suivante il sortit de la ville, & campa hors des portes de Dhamar ; & le jour étant venu, il déclara que, si les mutins ne lui rendoient les billets qu'ils lui avoient arrachés de force, il alloit leur faire la guerre. Les émirs & les agas ménagèrent si bien l'esprit des mutins, qu'ils rendirent tous les billets ; mais ils persistèrent à exiger une gratification. Tout ce qu'on put obtenir d'eux, ce fut un délai pour instruire le pacha de leurs demandes. Behram répondit aux émirs, qui lui donnèrent avis de tout ce qui s'étoit

passé, & leur ordonna de faire dresser l'étendard impérial, & de faire proclamer que tous ceux qui étoient fidèles au sultan, vinssent se ranger sous le drapeau, & que les rebelles se préparassent au combat. Ces ordres furent exécutés. Tous ceux qui persistèrent dans leur rébellion furent tués ou dispersés : soixante environ restèrent sur la place : les autres demandèrent le pardon de leur révolte, & Ali-beg le leur accorda. Ainsi fut apaisé ce soulèvement.

Ce septième livre est suivi d'un appendice divisé en cinq chapitres, qui contient l'éloge de Behram & l'histoire de son départ.

Behram rendit de grands services au Yémen pendant la durée de son gouvernement : il réprima les désordres des brigands, fit pratiquer des routes commodes dans les montagnes, fit construire des ponts (c) sur les torrens, des hôtelleries ou *simféras*, & des digues pour arrêter la chute des eaux : il fit reconstruire la porte de Zébid, & fit réparer le lit du ruisseau qui coule à l'est de cette ville, & qu'on nomme *Almidjra*, dont les eaux se perdoient dans les terres.

Le 27 de schawal (29 janvier 1576), ayant appris la nomination de Morad-pacha au gouvernement du Yémen, il se disposa à quitter la province : il laissa toute l'administration entre les mains d'Ali-beg, & partit de Taaz le 4 de dhoulcaada (4 février 1576), pour se rendre à Zébid. Le 12 du même mois (12 février), il quitta Zébid, & prit la route de terre pour se rendre à la Mecque, où il vouloit s'acquitter des cérémonies du pèlerinage. Pendant le séjour qu'il fit à Zébid, les eaux de la source d'*Almidjra* reprirent leur cours ordinaire qui étoit interrompu depuis plus de trois ans, ce qui fit reverdir toute cette campagne,

(c) Il y a dans le texte المراف والمجسور. Le premier mot ne m'est pas connu,

& causa une grande joie aux habitans. On avoit fait beaucoup de dépenses pour rétablir le cours de ces eaux ; mais jusque-là le peu d'habileté des ouvriers avoit rendu ces travaux inutiles.

C'est ici que l'auteur termine son ouvrage, en souhaitant à Behram un voyage heureux & toute sorte de prospérités & de faveurs du ciel. Cela confirme ce que j'ai dit au commencement de cette notice, que cet ouvrage a été composé pendant que Behram étoit gouverneur du Yémen.



TABLE GÉOGRAPHIQUE

Pour servir à l'intelligence des Notices des Manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, N.^{os} 826, 826 A, 827, 828 & 829.

ABB اب, ville du département de Yémen ala, sur la route de Taaz à Sanaa : elle est située sur le sommet d'une montagne, & a vue sur une plaine fertile. Dans le voisinage de cette ville est la montagne de Bodan, qui fournit des eaux à la ville, où elles sont conduites par un aqueduc. (Niebuhr, Descript. de l'Arab., pag. 208 ; Voyage, tom. I, pag. 315.)

ABOU-ARISCH أبو عريش. C'est le nom d'une ville & d'un canton du Téhama près du Golfe arabe, au nord du département de Lohéïa. Djazan fait aujourd'hui partie du domaine d'Abou-arisch. (Niebuhr, Descri. de l'Arab., pag. 231 & 232 ; Voyage, tom. I, pag. 234. Voy. aussi la 20.^e planche de la Descri. de l'Arab., intitulée *Mare rubrum*.) Le nom d'*Abou-arisch* est écrit par Bruce, *Booarish* ou *Bou-arisch*. (Voyage aux sources du Nil, trad. franç., tom. I, pag. 347.)

ADEN عدن ; grande ville maritime située dans le Téhama, qui servoit d'entrepôt à une partie du commerce de l'Inde avant les navigations des Portugais : elle est située dans une vallée nommée *Abeïn* ou *Eubeïn*, & on l'appelle, à cause de cela, *Aden eubeïn* عدن أبين, pour la distinguer d'une autre Aden qui n'est pas éloignée de Sanaa. (Voy. Abulféda, Descript. de l'Arabie, dans le recueil intitulé *Geographiæ vet. script. Græci minores*, tom. III, pag. 53 ; Voyage de l'Arabie heureuse, par de la Roque, pag. 40 ; Niebuhr, Descri. de l'Arab., pag. 221 ; *Geogr. Nub.*, clim. 1, part. 6 ; Voyage d'Ovington, trad. franç., tom. II, pag. 161 ; de Barros, Maffée, & les autres auteurs qui ont écrit l'histoire des navigations & des conquêtes des Portugais dans les Indes orientales.)

AHMAR ou **NAKIL AHMAR** نكبل احمر. C'est le nom d'une montagne située entre Alkaëda & Abb, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les chap. 12 & 57 du 3.^e liv. du *Bark Yémani*. Sa position doit être à-peu-près la même que celle du mont

Mharras dont parle Niebuhr. (Descript. de l'Arab., pag. 209 ; Voyage, tom. I, pag. 314).

al-AGBAR الأغبار ; nom d'une montagne voisine de Taaz, ainsi qu'il résulte des ch. 4, 5 & 6 du 3.^e liv. du Bark Yémani ; & du chap. 19 du Ketab altidjan : elle fait certainement partie de cette chaîne de montagnes que Niebuhr nomme *Djebel Sabber*, & qui domine la ville & la citadelle de Taaz. (Nieb. Descr. de l'Arab., pag. 210 ; Voyage, tom. I, pag. 278 ; Ibid, pag. 300 & suiv., pl. 66 & 67.) Cette ville est nommée *Tage* dans le Voyage de l'Arabie heureuse, par de la Roque, pag. 194, comme on le peut voir à l'article *Taaz* ci-après.

AMRAN عمران. C'est le nom d'un département dans le Djébal : il fait partie du pays nommé aujourd'hui *Belad-alkabaït*, ou *Haschid-u-Bekil*. (Nieb., Descr. de l'Arab., pag. 220 ; Voyage, tom. I, pag. 370 & 372.)

al-ARABAÏN العربيين. Il paroît que c'est un lieu voisin de la montagne de Bodan ; mais il ne m'est connu que par les endroits du Bark Yémani, où il se trouve nommé.

BEÏT-ALFAKIH بيت الفقيه ; ville du Téhama, où il se fait un grand commerce de café : elle est la capitale d'un département. Cette ville est nommée *Bet el faguy* dans le Voyage de l'Arabie heureuse par de la Roque, pag. 104 & suiv., & *Betlesuck* par Ovington, tom. II, pag. 170. Niebuhr parle fort au long de cette ville dans sa Description de l'Arabie, pag. 198, & dans son Voyage, tom. I, pag. 253 & suiv. ; voyez aussi les pl. 61 & 62 de son Voyage.

BEÏT EL UZZ بيت العز ; nom d'une place forte située sur la montagne de Kaukéban.

BODAN ou BADAN بدران ; nom d'une montagne voisine de la ville d'Abb. (Nieb., Descr. de l'Arab., pag. 208 ; Voyage, tom. I, pag. 315.) Il paroît que sur cette montagne il y avoit une place forte qui portoit le même nom.

al-BOKAA البقعة. C'est le nom d'un port ou d'une rade du Téhama : elle doit être peu éloignée de Zébid. Niebuhr n'en fait aucune mention ; mais sur la carte du Golfe arabe de d'Anville, à peu de distance de Zébid, on voit un lieu nommé *Bokah* : c'est certainement celui dont il est ici question. D'Anville en fait mention dans sa Description du Golfe arabe, à la suite du Mémoire sur l'Égypte, pag. 252.

V v v ij

BOUN, ou la vallée de BOUN رادى بون. Je crois que c'est le même canton que Niebuhr nomme *Kaat alboun* قاعة البون (Descript. de l'Arab., pag. 230; Voyage, tom. I, pag. 370.) On traverse ce canton en allant de Sanaa à Saada.

BURA برع; montagne du département de Djébi. (Descript. de l'Arab., pag. 217. Voy. les cartes de Niebuhr, & celle qui est jointe à la *Flora Ægyptiaco-Arabica* de Forskal.)

COUTA كوتا. C'est le nom que les Portugais, suivant l'auteur du *Bark Yémani*, donnèrent à une place forte qu'ils construisirent dans le territoire de Goa. Je ne trouve aucune mention d'une forteresse de ce nom bâtie par les Portugais, soit à Goa, soit dans son territoire. La première forteresse qu'ils élevèrent dans les Indes, porta le nom de *Sant-Iago*: elle étoit située dans la ville de Cochin. (Voy. de Barros, déc. 1, liv. 7, chap. 2.) Le même de Barros parle d'une ville nommée *Cota* sur la côte de Malabar, au royaume de Cananor: « Do rio, dit-il, Cauherecora donde » começa a região Malabar te Puripatam que serão per costa » vinte legoas, he do reyno Cananor, en que ha estes lugares, » Cota, Coulão, Nilichilão, Marabia, Bolepatan, Cananor » cidade onde temos huma fortaleza a qual esta em doze graos, » Tramapatan, Chomba, Maïm, Purepatan (déc. 1, liv. 9, » ch. 1) ». De Barros ne dit point que cette ville, qu'il nomme *Cota*, ait été bâtie par les Portugais; & d'ailleurs elle n'est pas du territoire de Goa. Suivant la Description historique & géographique de l'Inde par Tieffenthaler, Bernoulli, &c. (tom. I, pag. 506), Ponda, ville peu éloignée de Goa, porte aussi le nom de *Cota*. Au reste, il faut observer que le mot *cott* ou *cotta*, qui termine le nom d'un grand nombre de lieux dans l'Inde, signifie une forteresse. (Ibid, tom. I, pag. XVIII & pag. 480.)

DHAMAR ذمار; grande ville du Djébal, aujourd'hui capitale du département de *Méhareb al anes*: elle est à peu de distance de Sanaa. Il paroît que c'est une ville ancienne; il y a une université, ou plutôt un collège célèbre de l'école des Zéïdis. (Niebuhr, Descript. de l'Arab., pag. 205; Voyage, tom. I, pag. 323; Geog. Nub., clim. 1, part. 6; Voyage de l'Arabie heureuse par de la Roque, pag. 197; Descript. de l'Arab. d'Abulféda, pag. 50.)

DHIRÂ ELKELB ذراع الكلب. C'est, suivant l'auteur du *Bark Yémani*, un défilé entre deux hautes montagnes, à moitié chemin

de Dhamar à Sanaa. Ce lieu est pierreux, raboteux & très-incommode à marcher. Le nom de *Dhirâ elkelb* est inconnu à Niebuhr : il ne fait mention sur cette route que d'un trajet pierreux depuis la Simséra Sawad jusqu'à Suradj. Ce trajet est d'environ quatre lieues, & à-peu-près au tiers de la route de Dhamar à Sanaa. (Voyage de Nieb., tom. I, pag. 325.)

DHOULSOFALA ذوالسفالة. C'est le même lieu que Niebuhr nomme *Doulsofal*, dans le département de Taaz. (Descript. de l'Arab., pag. 211, & cartes de la Description & du Voyage.)

DJAZAN جازان : Niebuhr écrit *Dsjésân*, & en arabe جازان. Cette ville, qui a un port sur le Golfe arabe & qui fait aujourd'hui partie du domaine d'Abou-arisch, appartenait, avec tout son territoire, à un schérif particulier quand les Turcs entrèrent dans le Yémen. Il paraît qu'elle est aujourd'hui presque indépendante de l'imam de Sanaa. C'est mal-à-propos que Niebuhr (a) croit trouver quelque rapport entre son nom & celui de la famille de Ghassan غسان, qui a possédé anciennement la souveraineté du Yémen. La manière d'écrire ces deux noms en arabe n'a aucun rapport. (Nieb. Descri. de l'Arab., pag. 232, & pl. 20 ; Voyage, tom. I, pag. 235 ; Voyage d'Ovington, tom. II, pag. 174, il écrit ce nom *Gezeon* ; d'Anville, Descri. du Golfe arab., à la suite du Mémoire sur l'Égypte, pag. 251 ; Bruce, Voyage aux sources du Nil, tom. I, pag. 347).

DJEUBLA ou DJIBLA جبلة. C'est, je crois, la même ville qui est nommée, dans le Voyage de l'Arabie heureuse par de la Roque, *Gabala* : elle est la capitale du département de Yémen ala dans le Djébal, & peu éloignée de la route de Taaz à Sanaa. Il y a une citadelle & plusieurs fabriques de savon. (Niebuhr, Descript. de l'Arab., pag. 208 ; Voyage, tom. I, pag. 275 ; Voyage de l'Arabie heureuse par de la Roque, pag. 196.)

DJIDDA جدة. Le nom de cette ville est écrit différemment par les voyageurs, *Gidda*, *Giodda*, *Judda* ; mais toutes ces manières d'écrire reviennent au même : c'est le port de la Mecque. Cette ville est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en rien dire ici. (Voy. Niebuhr, Descri. de l'Arab., p. 309 ; Voyage, tom. I, pag. 217 & suiv., & pl. 55, 56 & 57 ; Voyage d'Ovington, tom. II, pag. 175 & suiv. ; Voyage de Henri Rooke, lett. 7.° ; Voyage aux sources du Nil, tom. I, pag. 298, &c.)

(a) Il paraît avoir été trompé par d'Anville ; ce géographe écrit *Ghézan*.

DJOF جوف. On comprend sous ce nom plusieurs cantons du Yémen, & c'est là qu'est située la ville de Mareb, si célèbre dans les antiquités de l'Arabie. Ce pays, peu connu, mériterait d'être visité par des voyageurs éclairés : on pourroit y trouver quelques antiquités. (Nieb., Descr. de l'Arab. pag. 239 & suiv.)

DIU دیو ; ville & port de l'Inde dans le Guzarate, bien connus par les relations des voyageurs & par l'histoire des établissemens des Portugais dans l'Inde. (Voy. Descript. histor. & géogr. de l'Inde par Tieffenthaler, &c., tom. I, pag. 395 ; Voyage de Mandelslo, tom. I, pag. 153 ; Voyage de Thévenot, tom. V, pag. 95. Voyez aussi de Barros, Maffée, Lafitau, &c.)

DOWAREWA دوارو. Voyez SUWAKEN.

GOA گوا ; grande ville de l'Inde, sur la côte occidentale de la presqu'île en-deçà du Gange, au royaume de Décan, capitale des établissemens des Portugais dans l'Inde. On peut consulter sur l'état actuel de cette ville, autrefois très-puissante, le Voyage de M. Anquetil (Zend-Av., tom. I, pag. CCIV & suiv.), & la Descr. histor. & géogr. de l'Inde par Tieffenthaler, &c., t. I, p. 507 ; Voyez aussi Tavernier, Voyage des Indes, liv. 1, chap. 13 ; Thévenot, Voyage des Indes orientales, liv. 2, chap. 3 ; Voyage de Pietro della Valle, tom. VII, lett. 2 ; Voyage de Mandelslo, pag. 246 & suiv. ; Hamilton, Account of the east Ind., t. I, ch. 21, &c. Voyez aussi les historiens portugais.)

HAB حب. Ce nom est écrit, dans plusieurs manuscrits, *Djab* جب : j'ignore quelle est la véritable orthographe. Suivant l'auteur du Bark Yémani, c'étoit une des places des plus fortes du Djébal, & elle étoit regardée comme imprenable. Le canton dans lequel elle étoit située, est nommé, dans quelques manuscrits, *Khoban* حبان ; dans d'autres *Hoban* حبان ou *Djenan* جنان ; & toutes ces différentes prononciations ne tiennent qu'aux points diacritiques. Le château de Hab étoit peu éloigné de la montagne de Sumara & de la ville de Dhamar, comme on peut le voir dans le ch. 59 du liv. 3 du Bark Yémani : c'est ce qui me porte à donner la préférence à la première manière de prononcer. Ce canton de Khoban est vraisemblablement le même que Niehuhr nomme *Bélad Khaubân*, dans le département de Méchâder. (Descr. de l'Arab., pag. 207. Voy. les cartes de la Descr. de l'Arab. & du Voyage.)

HAMDAN همدان. L'auteur du Bark Yémani parle souvent

d'une tribu d'Arabes ismaélis qui possédoient de grands domaines dans le Djébal, & il donne aux scheïks de ces Arabes le surnom de *Hamdani*. Cette tribu est la même qui donne encore aujourd'hui son nom à un petit département au nord-ouest de Sanaa ; & plusieurs des lieux compris dans ce département, que nomme Niebuhr, sont aussi nommés, par l'historien arabe, comme faisant partie des domaines du scheïk Abdallah alhamdani, & étant situés entre Sanaa & Kaukéban. (Descript. de l'Arab., pag. 220.)

HARIB حرب. Ce nom est joint, par l'auteur du *Matali alniran*, à celui de Mareb ; & en effet, Niebuhr nous apprend que c'est le nom d'un petit district éloigné d'une journée à l'est de Mareb. (Descript. de l'Arab., pag. 242.)

HARRAZ حران ; suivant d'autres manuscrits, HARRAN حران. Je préfère la première leçon. Ce nom est celui d'une grande montagne & d'un département du Djébal, au sud de Kaukéban. (Descr. de l'Arab., p. 217 ; Voyage de Nieb., tom. I, p. 344.)

HEÏMEH حيمه. Niebuhr distingue deux départemens de ce nom, le *haut* & le *bas Heïmé* : il traversa le pays de Heïmé, en allant de Sanaa à Beït-elfakih. (Descript. de l'Arab., pag. 218 ; Voyage, tom. I, pag. 343 & 344.)

HEÏS حبس. Niebuhr écrit *Häs*, ce qui revient au même. C'est aujourd'hui la capitale du département d'Osab alasfal, ou bas Osab, dans le Téhama. (Descript. de l'Arab., pag. 196 ; Voyage, tom. I, pag. 281.) Cette ville est peu éloignée de

HEUBAÏSCH حبش. Niebuhr écrit *Höbäsch*. C'est le nom d'une ville du département de Méchâder dans le Djébal. Il y a apparence qu'elle tire son nom d'une famille de *Bénou heubaïsch*, dont parle l'auteur du *Bark Yémani*. (Descr. de l'Arab., pag. 208.)

HEUDJERIEH جربة ; nom d'un département du Djébal, voisin de celui de Taaz. (Descript. de l'Arab., pag. 211.)

HEUFASCH حفاش. Niebuhr écrit *Höfasch*. Ce nom est joint à celui de *Melhan* ; & en effet, suivant Niebuhr, Melhan est le nom d'une montagne du Djébal dans le département de Heufasch. (Descr. de l'Arab., pag. 217.) Heufasch est aussi le nom d'une montagne. (Voyage, tom. I, pag. 252 & 374 ; Forskal, *Flor. Æg. Arab.*, pag. LXXXIX.)

HODEÏDA حدبة ; ville maritime du Téhama, & capitale d'un

département, qui peut être regardée comme le port de Beït-elfakih. (Niebuhr, Descript. de l'Arab., pag. 199; Voyage, tom. I, pag. 258; Forskal, Flor. Æg. Ar., pag. LXXXIII; Voyage d'Ovington, tom. II, pag. 172; il écrit *Hodude*; Voyage de Henri Rooke, lett. 7.^e.)

al-KAEDA الناعمة. C'est vraisemblablement le même lieu que Niebuhr nomme *Kaade*, village sur la route de Taaz à Sanaa, & à peu de distance de la première de ces deux villes. (Descr. de l'Arab., pag. 211; Voyage, tom. I, pag. 313. Carte du Voyage.)

al-KAHIRIA القاهرة. C'est le nom de la citadelle de Taaz. Dans le Matali almiran elle est nommée *Alkahira* القاهرة, & l'auteur observe que plus anciennement on la nommoit *Alkala* القلعة, c'est-à-dire, la citadelle: Niebuhr écrit *Kahhre*. On peut voir ce qu'il en dit, Descr. de l'Arab., pag. 210; Voyage, tom. I, pag. 300 & suiv., & les pl. 66 & 67 du Voyage, qui offrent le plan & la vue de Taaz & de la citadelle. Il est aussi parlé de cette citadelle dans le Voyage de l'Arabie heureuse par de la Roque, pag. 194. Taaz y est nommée *Taze*.

KAMERAN كمران; nom d'une île du Golfe arabe, qui dépend aujourd'hui du département de Lohéïa dans le Téhama. Il est souvent parlé de cette île dans l'histoire des navigations des Portugais, & de leurs établissemens dans les Indes orientales. (Voy. de Barros, Maffée, & entre autres, Commentarios do grande Alphonso d'Albuquerque, part. 4, cap. 8 & 11; Nieb., Descr. de l'Arab., pag. 201 & pl. 20; Voyage d'Ovington, tom. II, pag. 172; il nomme cette île *Comoran*; d'Anville, Descript. du Golfe arabe, à la suite du Mémoire sur l'Égypte, pag. 252; Voyage de H. Rooke, lett. 7.^e)

KAUKÉBAN كوكبان; nom d'une montagne, d'une place forte & d'un département du Djébal. Le domaine de Kaukéban appartenait à la famille des Zéïdis, qui de là étendoient leur domination sur tout le Djébal. Les victoires de Sinan les obligèrent à abandonner toutes leurs conquêtes pour se renfermer dans leurs anciens domaines. Cette famille existe encore aujourd'hui, & se conserve indépendante des imams du Yémen. Niebuhr donne, dans la Description de l'Arabie, une liste des princes de cette famille, dans laquelle on reconnoît les noms de ceux dont il est parlé dans le Bark Yémani; mais ils ne sont pas disposés dans l'ordre généalogique. Suivant l'auteur arabe (liv. 1,

(liv. 1, chap. 13). Mutahher & Ali étoient fils de Yahya Schérefeddin, surnommé *Almutéwakkél-ala-allah*. Schérefeddin avoit eu pour père Schemseddin, dont le nom propre m'est inconnu; & le père de Schemseddin étoit le schérif Ahmed ben-Yahya, surnommé *Almahdi*, qui fut le premier auteur de la puissance de cette famille, & qui composa plusieurs traités sur la doctrine des Zéïdis. Hadji Khalfa, qui parle de ces ouvrages, dit la même chose d'Achmed ben-Yahya. Il paroît, par le Kétab boloug alméram (liv. 5, chap. 3), que Mutahher eut pour successeur son fils l'émir Abderrahman. (Nieb., Descript. de l'Arab. pag. 222 & suiv.; Voyage, tom. I, pag. 372.)

KHAULAN خولان; nom d'un domaine à quelques lieues au sud-est de Sanaa, qui a son schéikh particulier & indépendant de l'imam de Sanaa. (Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 243.) Il y a un autre domaine du même nom, dont parle aussi Niebuhr, *ibid.*, pag. 234; mais ce ne peut être celui dont il est fait mention dans le Bark Yémani.

KHOBAN خبان. Voy. ci-devant HAB.

KHODAD خدد; château situé, à ce qu'il paroît, dans le voisinage de Heubaïsch. Niebuhr n'en parle pas: peut-être n'existe-t-il plus aujourd'hui aucune place qui porte ce nom.

LAHADJ لاج; c'est aujourd'hui le nom d'une petite ville, avec une citadelle, qui dépend de la seigneurie d'Aden, & est la résidence du schéikh de cette seigneurie, (Nieb. Descript. de l'Arab., pag. 221.)

LASSAN لسان. Ce nom est, dans Niebuhr, celui d'un gros village du Téhama, dans le département de Beït-elfakih, & on peut voir sa position sur la carte du tome I.^{er} de son Voyage. Je suis porté à croire que ce lieu est le même dont il est parlé dans le Bark Yémani, liv. 3, chap. 53. La route de Sanaa à Mokha par Taaz, étant alors interceptée par l'ennemi, le vizir fut obligé de faire suivre une autre route aux troupes qu'il vouloit envoyer dans le Téhama: le chemin qu'elles suivirent dut être à-peu-près le même que suivit Niebuhr à son retour de Sanaa à Mokha, si ce n'est que sortant du Djébal, elles gagnèrent tout d'un coup Lassan dans le Téhama, au lieu que Niebuhr côtoya, pendant quelque temps, la frontière du Djébal pour se rendre à Beït-elfakih. (Voy. Descript. de l'Arab., pag. 199; Voyage, tom. I, pag. 342 & suiv.)

Tome IV.

X x x

LOHEÏA لحيه ; capitale d'un département du Téhama, située sur le Golfe arabique. (Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 199 ; Voyage, tom. I, pag. 243, & pl. 60 & 61 ; Voyage d'Oving., tom. II, pag. 172 ; d'Anville, Descript. du Golfe arabique, à la suite du Mémoire sur l'Égypte, pag. 251 ; Voyage aux sources du Nil, tom. I, pag. 348 & suiv.)

al-MAKRANA المكرانة ; place forte du département de Rodaa dans le Djébal, où étoient renfermés les trésors du sultan Amer, le dernier sultan du Yémen. Cette place n'est point indiquée dans Niebuhr : il n'indique d'autre position dans ce département que celle de Rodaa, qui en est la capitale. (Descript. de l'Arab., pag. 205 ; voy. le Bark Yémani, liv. 1, chap. 4, & liv. 3, ch. 42.)

al-MAHRA المهرة. Ce nom est joint assez ordinairement à celui de *Yafaa*. Mahra paroît faire partie de la province de Hadhramaut. Suivant le géographe de Nubie, Mahra est le nom d'une peuplade d'Arabes qui habitent le département de *Sejer (b)*, situé à l'est du Hadhramaut. L'Oman est au nord du pays de Mahra. Le pays de Mahra renferme plusieurs ports de mer. (Voy. Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 250, liv. 3 ; Abulféda, Descript. de l'Arab., pag. 2, 3, 9, 39 & 66 ; Geogr. Nub., cli. 2, p. 6.)

MAREB مارب ; ville célèbre dans l'histoire des antiquités de l'Arabie : cette ville est encore aujourd'hui la capitale du grand pays de Djof. La ruine de cette ville, occasionnée par la rupture d'une digue qui retenoit les eaux des torrens, fait une époque célèbre dans l'histoire ancienne de l'Arabie. Cet événement est le sujet d'une dissertation du célèbre Reiske, & d'un mémoire que j'ai lu à l'Académie en 1785. On peut consulter, sur cet événement, Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 240 ; *Historia imperii vetustissimi Joktanidarum*, &c., pag. 160 & suiv. ; Abulféda, Descript. de l'Arab., pag. 35 & 58 ; Geogr. Nub., cli. 1, pag. 6 ; d'Anville, Geogr. anc., pag. 147.

MAUZAA موزع ; petite ville du Téhama dans le département de Mokha. (Nieb., Descript. de l'Arab. pag. 195 ; Voyage, tom. I, pag. 297 ; Voyage de l'Arabie heureuse par de la Roque, pag. 194. Il écrit *Mofa*.)

(b) Dans le texte arabe il y a *Schedjer* شجر. La véritable prononciation de ce nom paroît être *Schehr* شهر. Voyez ce nom ci-après.

MEÏTHAM ميثم *Meidam* ou *Meitam*, suivant Niebuhr, est le nom d'une rivière qui a sa source près d'Abb, & se jette dans la mer à peu de distance d'Aden. Je pense que c'est de cette rivière que prend son nom une des routes de Taaz à Sanaa. (Descript. de l'Arab., pag. 209; Voyage, tom. I, pag. 315.)

al-MEKHADER المخادر. L'auteur du Kétab boloug almérâm (liv. 7, ch. 6) place ce lieu sur la route de Dhamar à Taaz, entre cette dernière ville & Yérim. Cette position est conforme à celle de la même ville & du département du même nom dans Niebuhr. (Descript. de l'Arab., pag. 207; Voyage, tom. I, pag. 316.)

MELHADH ملحط, on peut aussi prononcer *Melhaz*; ville fondée par le pacha Behram en l'année de l'hégire 978: son nom entier est *Melhadh alaman*, c'est-à-dire, *Aspect de paix*. Elle étoit à très-peu de distance de Dhamar, ainsi qu'il résulte de plusieurs endroits du Kétab boloug almérâm. Peut-être n'a-t-elle pas subsisté long-temps après le gouvernement de Behram. Je soupçonne que c'est le même lieu nommé par Niebuhr *Molos* au département de *Machareb-elanes*, à peu de distance de Dhamar. (Descript. de l'Arab., pag. 205.)

MELHAN ملخان. Voy. ci-devant HEUFASCH.

MODHAFFER-ABAD مظفرآباد, c'est-à-dire, ville de Modhaffer; nom d'une ville de l'Inde dans le Guzarate, peu éloignée de Diu. C'est certainement la même que les historiens portugais nomment *Madrefaba*: elle doit son nom à Modhaffer-schah, sultan du Guzarate. (Voy. le Bark Yémani, liv. 1, chap. 2.)

MOKHA ou al-MOKHA المخا, ville & port très-connus du Téhamâ. (Voy. Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 191 & 194; Voyage, tom. I, pag. 286 & suiv., 348 & suiv., & pl. 72; Voyage de l'Arabie heureuse par de la Roque, pag. 75 & suiv.; Voyage d'Ovington, tom. II, pag. 165; d'Anville, Descript. du Golfe arabe, pag. 253; Voyage de Henri Rooke, lett. 6.; Voyage aux sources du Nil, tom. I, pag. 353.)

MONAKKAB منكب; place des domaines du Daï Abdallah alhamdani, suivant le Bark Yémani, liv. 3, chap. 28. C'est sans doute le même lieu indiqué par Niebuhr, sous le nom de *Mnakeb* منكب dans le département de Hamdan. Suivant ce voyageur, c'est un endroit remarquable, parce que toutes les maisons y

X x x ij

sont taillées dans le roc : le nom même de ce lieu fait allusion à cette circonstance. (Descript. de l'Arab., pag. 220.)

MOSAWWA مصرع. Voyez SUWAKEN.

OTMA عمة ; c'est le nom d'une ville & d'un département dans le Djébal. (Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 205. Il écrit *Othuma*.)

RODAA رداع ; nom d'un département & d'une ville dans le Djébal. (Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 205.)

SAADA معدا & معدة ; c'est la capitale d'un grand département du Yémen, que Niebuhr nomme *Sahan*, & qui confine avec la province de Hedjaz. Les Arabes de ce département sont presque tous Bédouins, & on ne voyage dans leur pays que par caravanes. Saada appartient aujourd'hui à un prince de la famille de ceux de Kaukéban, & par conséquent descendant des imams Zéidis. Aussi voit-on, par le Bark Yémani, que Saada faisoit partie des domaines de l'imam Schérefeddin & de Mutahher. (Voy. Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 235 ; Voyage, tom. I, pag. 370 & 371 ; Geogr. Nub., cli. 2, part. 5 ; Abulféda, Descr. de l'Arab., pag. 15, 33 & 55.)

SAHBAN مهبان : ce nom ne m'est connu que par le Bark Yémani (liv. 2, chap. 30) : il paroît ne devoir pas être éloigné de Bodan & de Heubaïsch.

al-SALIF الصليق ; c'est le nom d'un port ou d'une rade du Téhama, où abordoient souvent les pachas, qui de là se rendoient à Zébid. Ce lieu n'est point indiqué sur la carte du Golfe arabe de Niebuhr ; mais on ne doit pas en être surpris, parce que les voyageurs danois prirent terre au port de Lohéïa, & ne virent point la côte entre Lohéïa & Mokha. Au reste, Alsalif est, à ce que je crois, le même lieu qui, sur la carte de d'Anville, est nommé *Cubitfarif*, & qui est peu éloigné de Bokah (voyez ci-devant al-BOKAA) & de Zébid. Ce nom se trouve aussi dans les historiens portugais. Je crois qu'il est corrompu, & qu'il doit s'écrire en arabe قُبَّ الصليق (c).

SANAA صنعاء ; ville capitale des états de l'Imam. On peut voir

(c) Voy. sur ce mot قُبَّ Geogr. Nub., cli. 1, part. 6, vers la fin.

ce que l'auteur du *Bark Yémani* dit de cette ville, *liv. 3, chap. 24.* (Nieb., *Descript. de l'Arab.*, pag. 201 ; *Voyage*, tom. I, pag. 328 à 342, & pl. 70 ; Abulféda, *Descript. de l'Arab.*, pag. 54 ; *Geog. Nub.*, cli. 1, pag. 6.)

al - SCHAR الشحر. Ce lieu doit être peu éloigné de Bodan & de Heubaïsch. (*Voy. le Bark Yémani*, liv. 2, chap. 30.) On voit sur la carte du *Voyage de Niebuhr*, à peu de distance d'Udden, un lieu nommé Schähari. Ce nom a quelque rapport avec celui-ci.

SCHÉBAN - ALTAAKER شبان التاكر ; c'est, suivant la position indiquée par l'auteur du *Kétab boloug alméram*, un canton peu distant d'Alkaëda & du mont Alahmar. Il paroît que le château de Taaker, dont il est souvent fait mention dans l'histoire des conquêtes des Turcs dans le Yémen, étoit situé dans ce canton, que cet auteur nomme tantôt *Schéban-altaaker*, tantôt *Schéban* seulement. Ce canton est donc le même dont parle Niebuhr, & qu'il place à l'est de Djeubla & au nord d'Abb. Cela peut servir à déterminer la position de Taaker (*Voy. Descript. de l'Arab.*, pag. 208, & ci-dessous al - TAAKER.)

SCHEHR شحر. Ce nom est quelquefois écrit par un djim شجر ; on le trouve aussi écrit شحر : la vraie orthographe paroît être شحر Schehr. Il paroît, par Abulféda, que c'est en même temps le nom d'une petite province & d'une ville de cette province située entre Aden & Dhafar. (Abulf., *Descript. de l'Arab.*, pag. 18 & 51 ; *Gol. sur Alfergani*, pag. 80 ; *Descript. de l'Arab. de Nieb.*, pag. 244 ; *Voyage aux sources du Nil*, tom. I, pag. 353.)

al - SCHÉWAFI الشراقي. Il y a deux cantons de ce nom, l'un surnommé *alaala* الأعلى le haut, & l'autre *alalsfal* الأسفل le bas. Ces noms ne se trouvent point dans Niebuhr ; mais leur position est déterminée par plusieurs passages du *Bark Yémani* & du *Kétab boloug alméram*. Suivant l'auteur de ce dernier ouvrage, *Sudd-mefchoura*, lieu situé entre Almékhaider & Taaz, & éloigné seulement d'une traite d'Almékhaider, est le chef-lieu du canton de *Schéwafi alalsfal* : ainsi Schéwafi est le nom d'un petit canton entre Almékhaider & Abb, aux environs de la montagne de Bodan. Cette position est confirmée par tous les endroits où il est parlé de ce canton.

SCHIBAM شبام. Il y a dans le Yémen plusieurs lieux qui

portent ce nom , & il paroît que les écrivains orientaux les ont souvent confondus : l'un , situé entre Sanaa & Kaukéban , faisoit partie des domaines de la famille de Hamdan. La prise de cette place par le vizir Sinan sur les Zéïdis , qui en étoient maîtres alors , est racontée par l'auteur du *Bark Yémani*, liv. 3, ch. 27. Ce même auteur rapporte aussi la conquête d'une place forte qui portoit le même nom , mais que l'on appeloit , pour la distinguer de la première , *Schibam alyafar* ou *Schibam harraz* (d) au département de Harraz (*ibid*, chap. 42). Outre cela , il y a encore une ville du pays de Hadhramaut , qui porte le nom de *Schibam*. (*Voy. Nieb.*, Descript. de l'Arab., pag. 224; *Voyage*, tom. I, pag. 372; *id.* Descript. de l'Arab., pag. 247; *Geogr. Nub.*, cl. 1, part. 6; cl. 2, part. 6; *Abulf.*, Descript. de l'Arab., pag. 59.)

SUWAKEN ou SÉWAKEN مراكين , ville & port sur la côte de Habesch , presque en face de Gunfuda , nommée quelquefois *Suaquem* ou *Suakem*. Ezdémir , qui avoit été gouverneur du Yémen , ayant obtenu du sultan la permission de passer , avec une armée , dans l'Abyssinie , y soumit une grande étendue de pays. Suwaken , qui jusque-là n'avoit été qu'un gouvernement dépendant du pachalik du Caire , devint la résidence d'un beglerbeg ou pacha de Habesch. Ezdémir mourut , suivant l'auteur du *Bark Yémani*, à Dowaréwa دوارو , & fut enterré à Mosawwa مصرع. Le premier de ces lieux est celui qui , sur la carte du Golfe arabique de d'Anville , est nommé *Dobarowo* , & sur d'autres cartes *Dobarua*. Le second est nommé , sur la carte de d'Anville , *Matzua* , & ailleurs *Messoua* : Niebuhr écrit *Massaua*. En face de Mosawwa est l'île de Dahlak دملق , dont il est parlé plusieurs fois dans le *Bark Yémani*. Ce nom , ainsi que les précédens , ne se trouvant point dans la notice des manuscrits de cet ouvrage , j'ai cru devoir en faire mention ici. (*Voy. Nieb.*, Descript. de l'Arab., pag. 304, & carte du Golfe arabique; d'Anville, Descript. du Golfe arabique , à la suite du mémoire sur l'Égypte , pag. 263, 266 & 271; Maillet, Descript. de l'Égypte , tom. II, pag. 81; Marmol, Descript. de l'Afrique , tom. III; Voyage de Bruce , tom. II, pag. 214.)

(d) Peut-être faut-il lire *Harra* حران (*Voy. Nieb.*, Descript. de l'Arab., pag. 205 & 224, dans la note.)

al-SERR السّر, ou la vallée d'ALSERR وادى السر. Elle faisoit partie des domaines de la famille des imams Zéïdis, & appartenoit à Ali, frère de Mutahher. La position de ce canton n'est point indiquée; mais je trouve, dans le Voyage de Niebuhr, sur la route qu'il suivit pour se rendre de Sanaa à Mokha, & à peu de distance de Sanaa, un village nommé *Affur*, sur une montagne du même nom. Je suis porté à croire que c'est le même lieu dont le nom s'écrit en arabe السّر, mais où le *lam* se change en un *sin* dans la prononciation. (Nieb., Voyage, tom. I, pag. 342, & carte du Voyage.)

SUDD-MESCHOURA مد مشورة Voy. ci-devant SCHÉWAFI.

SUMAR سمار; c'est le nom d'une montagne roide & escarpée sur la route de Taaz à Sanaa. Niebuhr la nomme *Sumara* ou *Nakil Sumara*. Le mot نكيل est le nom que l'on donne, dans le Yémen, aux montagnes. (Descript. de l'Arab., pag. 207; Voyage, tom. I, pag. 316.)

SURATE سورت; grande ville de l'Inde au royaume de Guzarate, connue par les relations d'une multitude de voyageurs. (On peut voir, entre autres relations, celle de Niebuhr; Voyage, tom. II, pag. 42 & suiv., & pl. 14, & celle de M. Anquetil; Zend-Avesta, tom. I, pag. CCLXII & suiv.; voy. aussi la Descript. histor. & géogr. de l'Inde par Tieffenthaler, tom. I, pag. 403.)

al-TAAKER التكر; place forte du Djébal, dont il est souvent parlé dans l'histoire des conquêtes des Turcs dans le Yémen. On ne trouve point ce nom sur les cartes de Niebuhr. Taaker devoit être peu éloigné de la montagne de Bodan & de Djeubla; car on voit, par le chap. 17 du liv. 3.^e du Bark Yémani, que Sinan campa entre Djeubla & Taaker. Niebuhr nous apprend qu'à peu de distance de Djeubla il y a une montagne nommée *Takel*, sur laquelle on voit les ruines d'un ancien château. Je ne doute point que ce ne soit le lieu nommé *Taaker*. (Voy. ci-devant *Schéban-altaaker*; Nieb., Voyage, tom. I, pag. 277.)

TAAZ تاز; c'est la même ville qui est nommée *Tage* dans le Voyage de l'Arabie heureuse par la Roque, & *Tiz* dans la Description de l'Arabie d'Abulféda. Cette ville est une des plus importantes places du Djébal, & a été souvent la résidence des

rois du Yémen & des pachas turcs : elle est aujourd'hui la capitale d'un département des états de l'imam. (Nieb., Descr. de l'Arab., pag. 210 ; Voyage, tom. I, pag. 300 & suiv., & pl. 66 & 67 ; on y trouve un plan & une vue de cette ville ; Voyage de l'Arabie heureuse, par de la Roque, pag. 194 ; Abulféda, Descript. de l'Arab., pag. 47.)

al-TEÏS التبيس ; c'est, suivant l'auteur du Bark Yémani, une montagne fort élevée, qui domine sur Kaukéban, & d'où l'on pouvoit, en y élevant des batteries, détruire une partie des fortifications & des édifices de Kaukéban, liv. 3, chap. 38.

TÉLA, ou plutôt THÉLA, تَلَا ; c'est ainsi que ce nom est écrit & ponctué dans les manuscrits, & sa prononciation est fixée par un vers, où il rime avec تَلَا (liv. 3, chap. 45) ; c'est le même nom que Niebuhr écrit *Tulle*. Cette ville est aujourd'hui capitale d'un département du même nom, qui fait partie des états de l'imam ; elle est peu éloignée de Kaukéban. La position de Tulle ne permet pas de douter que ce ne soit précisément la même ville qui est nommée *Théla* dans l'histoire des conquêtes des Turcs dans le Yémen. (Voy. Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 218 ; Voyage, tom. I, pag. 372.)

YAFAA يافع ; grand pays qui confine à celui d'Almahra, & qui est peu connu. (Voy. Nieb., Descr. de l'Arab., pag. 244, & carte du Yémen.) Je crois que ce pays est quelquefois compris dans le Hadhramaut. C'est de ce pays que tire son nom le célèbre écrivain Yafeï ou Jafeï.

YAMBOA يَمْبُوع ; ville très-connue du Hedjaz : c'est le port de Médine. (Voy. Nieb., Descript. de l'Arab., pag. 308, & pl. 20 ; Voyage, tom. I, pag. 213, & pl. 53 & 58 ; Voyage d'Ovington, tom. II, pag. 179 ; Abulféda, Descript. de l'Arab., pag. 45 ; Voyage aux sources du Nîl, tom. I, pag. 277 & suiv.)

YÉRIM يَرِيم ; ville du Djébal, & capitale d'un département du même nom : elle est sur la route de Taaz à Sanaa. Cette ville est la même qui est nommée *Yrame* dans le Voyage de l'Arabie heureuse par de la Roque, pag. 196. (Voy. Nieb., Descr. de l'Arab., pag. 206 ; Voyage, tom. I, pag. 318 & suiv., & pl. 68.)

ZÉBID زَبِيد ; grande ville du Téhama : elle a été, avant Mokha,

Mokha, la place la plus importante de toute cette partie de l'Arabie pour le commerce: elle conserve encore aujourd'hui des restes de son ancienne grandeur. (*Voy. Nieb., Descript. de l'Arab. pag. 197; Voyage, tom. I, pag. 260 & suiv.; Voyage de l'Arabie heureuse par la Roque, pag. 104; Abulféda, Descript. de l'Arab., pag. 46; d'Anville, Descript. du Golfe arabe, pag. 252.*)



كتاب الاعلام باعلام بلد الله الحرام *

LE LIVRE

QUI APPREND À CONNOÎTRE

LA VILLE SAINTE DE DIEU,

OU

HISTOIRE DE LA MECQUE,

Par le Scheïkh Kotbeddin alhanéfi :

Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, n.º 845.

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

CE livre, qui contient une histoire très-détaillée de la Mecque, a pour auteur le scheïkh Kotbeddin, le même qui a écrit en Arabe l'histoire des conquêtes des Turcs dans le Yémen, sous le titre de *Bark Yémani*. Comme j'ai réuni, au commencement de la notice que j'ai donnée du *Bark Yémani*, tous les renseignements que j'ai pu trouver sur cet écrivain, il me suffira de renvoyer le lecteur à cette notice : je dois seulement ajouter que Kotbeddin, dans la préface de son Histoire de la Mecque, en donnant une partie de sa généalogie (a), observe que son bifaïeul, nommé *Cadhi-khan*, ne doit point être confondu avec un

* Kétab alélam bialam béled allah alharam.

(a) Kotbeddin étoit fils d'Alaëddin Ahmed, ben-Mohammed, ben-

Cadhi-khan, ben-Bohaëddin, ben-Yacoub, & est surnommé alhanéfi, alcadéri, alkhirkani, alnabrawani, almekki.

écrivain célèbre du même nom, auteur d'un recueil de *fetwas*, c'est-à-dire, de *décisions juridiques*.

Dans l'avant-propos de cette histoire, l'auteur, après avoir dit un mot de quelques réparations faites de son temps au temple de la Mecque, en l'année 979 (1571-2), par ordre du sultan Soliman, & continuées sous le règne de son successeur, le sultan Morad (Amurath), observe que Dieu lui ayant fait la grâce d'être attaché au service de son saint temple, il a cru ne pouvoir mieux consacrer ses travaux qu'à écrire l'histoire de la ville sainte. Ceci confirme ce que j'ai dit dans la notice du Bark Yémani, que Kotbeddin remplissoit quelque emploi ecclésiastique à la Mecque. On verra, par la suite de cette notice, qu'il occupoit une place de professeur dans un collège de cette ville, fondé par le sultan Soliman, consacré à l'enseignement de la doctrine d'Abou-hanifa.

Il existe deux exemplaires manuscrits de l'ouvrage dont je donne ici la notice, dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, réunie aujourd'hui à la bibliothèque nationale : ils se trouvent sous les numéros 134 & 356. La bibliothèque de l'Université de Leyde en possède trois exemplaires, sous les numéros 536, 537 & 538. Il est vraisemblable, comme je l'ai remarqué dans la notice du Bark Yémani, que l'histoire de la Mecque se trouve aussi dans les manuscrits 1715 & 1716 de la bibliothèque de l'Escurial.

Kotbeddin a terminé cette histoire de la Mecque le 7 de rébialéwel de l'an 985. Cette date, & la mention qu'il y fait du Bark Yémani, prouvent qu'il composa l'histoire des conquêtes des Turcs dans le Yémen, avant celle de la Mecque. Il annonce, dans l'avant-propos, que cet ouvrage contiendra une préface, dix livres & un appendice, & que le nombre des chapitres de chaque livre ne sera déterminé que par la nature des matières qui y seront traitées.

Je ne dirai rien de la préface, qui ne contient que des détails peu intéressans sur les autorités que Kotbeddin a

Y y ij

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.
Fol. 8, recto.

suivies dans la composition de son ouvrage & sur la filiation des traditions dont il a fait usage.

Le premier livre contient des détails topographiques sur la situation de la Mecque, son étendue, sa population, les limites de son territoire, les différens chemins par lesquels on peut arriver à cette ville, & ses anciens murs. On y trouve ensuite quelques observations sur l'origine du nom de la Caaba, sur l'époque où l'on a commencé à élever des maisons autour de cet édifice sacré, sur l'élévation qu'il est permis de donner dans cette ville aux maisons, & qui doit toujours être inférieure à celle de la Caaba, & sur les différens noms que la Mecque a portés. Enfin l'auteur y discute, d'une manière assez prolix, plusieurs questions relatives à l'histoire de la Mecque, aux prérogatives de cette ville, ou au droit civil & canonique des Musulmans, telles que celles-ci : la Mecque a-t-elle été prise de force ou par composition ? à laquelle des deux villes, de la Mecque ou de Médine, appartient la prééminence ? est-il permis de vendre ou de louer les maisons de la Mecque, & de vendre le terrain de cette ville ? est-ce un avantage ou un désavantage d'y être domicilié ? la gravité des péchés commis dans cette ville augmente-t-elle dans la même proportion que le mérite des bonnes œuvres, qui, de l'aveu de tous les docteurs, y est double de celui qu'elles auroient par-tout ailleurs ? &c. Je me contente d'indiquer ces questions, & je n'extrairai de ce livre que ce qui concerne l'étendue de la Mecque, sa population, les bornes de son territoire, & un petit nombre d'observations qui peuvent intéresser par leur singularité, ou faire connoître le génie de l'auteur.

Fol. 9, recto.

La Mecque, dit-il, est une grande ville qui s'étend beaucoup en longueur, & renferme plusieurs larges vallées : elle a une entrée & deux sorties (b). On y entre par le

(b) L'auteur veut dire que l'on n'entre dans la ville, du côté des terres ou de l'intérieur du pays, que par un seul chemin, & qu'elle a deux portes du côté de la plaine.

lieu nommé *Almaala* (c), qui est le lieu de la sépulture des schérifs, & elle se termine, du côté de Djidda, au lieu nommé *Alschebika* (d), & du côté du Yémen, près du lieu nommé *Mevlid Seïdna Hamza* (e), voisin du ruisseau qui descend du chemin de Bazan (f) : elle s'étend en largeur, de la montagne nommée aujourd'hui *Djébel djizelli* (g), jusque par-delà le milieu de la montagne d'Aboukobaïs (h). Ces deux montagnes sont aussi nommées collectivement *Alakhschabani* (i). Alazraki donne à l'une le nom de *Djébel Aboukobaïs*, & à l'autre celui de *Djébel alhamar* (k). Voici les termes : *Akhschaba Mecca*. « On nomme ainsi deux montagnes, celle d'Aboukobaïs, » qui domine sur le lieu nommé *Alfafa* (l), & l'autre qui » porte aujourd'hui le nom d'*Alhamar*, & qui, avant » l'islamisme, se nommoit *Alaaraf* (m) : elle domine sur » *Koaïkaan* (n) & sur les maisons d'Abdallah ben-alzobeïr.

Koaïkaan, suivant cet auteur, est donc le nom du lieu sur lequel domine la montagne opposée à celle d'Aboukobaïs.

Suivant Yacout, dans l'ouvrage intitulé *Maadjem alboldan* معجم البلدان, Koaïkaan est le nom d'une montagne qui domine sur la Mecque, & qui est en face de celle d'Aboukobaïs; d'où il suivroit que Koaïkaan est le nom même de la montagne.

(c) الملا

(d) الشبكة

(e) مولد سيدنا حمزة

(f) بزان

(g) جبل جزل

(h) أبو قبیس

(i) الاخشابان

(k) جبل الاحمر Il y a dans le

texte الاحمر mais la suite montre que c'est une faute.

(l) Nom d'une colline célèbre dans le pèlerinage de la Mecque.

(m) الاعرف

(n) قعبعان Voyez Abulfeda, Descr. de l'Arab. dans le 3.^e tome du recueil intitulé, *Geog. vet. script.* Græc. min., pag. 3.

Elle porte aujourd'hui le nom de *Djébel Djizelli*, à cause d'une race d'Abyssins qui s'y sont établis, & auxquels on donne ce nom. Ces gens jouent du tambour (o).

La *Caaba* est au milieu de la mosquée nommée *Mesdjid alharam*, & cette mosquée est elle-même au milieu de la ville, entre les deux montagnes dont on vient de parler. Cette ville renferme plusieurs belles vallées. On découvre la plus grande partie de la ville de dessus la montagne d'Aboukobaïs, mais on ne peut pas la voir toute entière.

La Mecque renferme un peuple très-nombreux, sur-tout à l'époque du pèlerinage; car il y arrive alors des caravanes très-considérables du Caire, de Damas, d'Alep, de Bagdad, de Bassora, de Lahsa, de Nedjd, du Yémen, de l'Océan indien, de l'Abyssinie, de Schehr, de Hadhramaut & du Djézirat alarab. Toute cette affluence d'étrangers habite alors la Mecque; les plaines, les montagnes, les vallées, tout en est rempli. La population de la Mecque a augmenté ou diminué en différens temps, suivant les circonstances, la conduite des gouverneurs, le plus ou le moins de tranquillité ou de troubles, d'abondance ou de disette que l'on y éprouvoit.

L'auteur ajoute qu'au temps où il écrit, grâce aux soins, à l'équité & au bon gouvernement du sultan Morad, la population, l'abondance & la paix y sont montées au plus haut point; que dans sa jeunesse au contraire, cette ville étoit si peu fréquentée, qu'il lui est plusieurs fois arrivé de faire seul le tour de la *Caaba*, qu'il ne se trouvoit souvent aucun marchand sur la place d'Almefa (p); & que les caravanes qui y apportotent du blé, ne pouvoient y vendre toute leur charge, & étoient obligées de donner

(o) Il y a vraisemblablement quelque rapport entre le nom de *Djizelli* & un mot qui signifie jouer du tambour, mais je l'ignore.

(p) سوق المي

leur marchandise pour rien , afin de s'en défaire promptement & de s'en retourner.

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

La Mecque , continue-t-il , est entourée de montagnes , & on ne peut y arriver avec des chevaux , des chameaux & des bagages , que de trois côtés , par Almaala , Alschébika & Almasfala , c'est-à-dire , la plaine (q). Il est cependant , dans les montagnes qui l'entourent , quelques chemins propres seulement aux gens de pied , & où il ne passe ni chevaux ni chameaux.

La longueur de la Mecque , depuis la porte d'Almaala jusqu'à celle d'Almadjen (r) , par où l'on entre quand on arrive par le côté d'Almasfala , c'est-à-dire , par la route du Yémen , & où étoit autrefois la muraille , est de 4072 coudées , non en droite ligne , mais en comptant les détours qu'il faut faire pour traverser la ville , en passant par Almada , Almésa , Mésil wadi Ibrahim (s) & le marché , nommé aujourd'hui le *petit marché* (t). La coudée employée pour cette mesure , est la coudée naturelle , qui est d'un huitième plus courte que la coudée de fer dont on fait usage aujourd'hui. La longueur de cette ville , depuis la porte d'Almaala jusqu'à celle d'Alschébika , en suivant le chemin d'Alméda , détournant ensuite à Sowaïka (u) , & de là à Alschébika , est , à la même mesure , de 4172 coudées (x).

Fol. 12, vers.

On a vu que Kotheddin assure que dans sa jeunesse il lui étoit souvent arrivé de faire seul le tour de la Caaba : il ajoute qu'il faisoit avec empressement les occasions de faire seul cet acte de dévotion , parce qu'il est alors

(q) المسيلة c'est le même lieu qui est nommé aussi درب اليمن *Darb al yémen* , route du Yémen.

(r) باب الماجن

(s) المدعى السعى مهبل وادى
ابرمهر

(t) السوق الصغير

(u) هوبقة

(x) Le texte ajoute ici , ainsi qu'à l'autre mesure بتقدير السين Je n'entends pas ces mots.

d'un mérite très-grand devant Dieu; & il rapporte à cette occasion le trait suivant, qu'il dit tenir de son père. Un saint personnage qui, depuis quarante ans, guettoit nuit & jour le moment où il pourroit faire, sans être accompagné d'aucun autre mortel, le tour de la Caaba, crut enfin avoir trouvé cet heureux instant; mais tandis qu'il satisfaisoit sa dévotion, il rencontra un serpent qui faisoit le même acte de religion, & cet animal l'assura qu'il avoit commencé cent ans avant lui à épier le moment où il pourroit s'acquitter, en l'absence de toute autre créature, de ce pieux exercice.

Kotbeddin rapporte aussi, sur l'autorité d'Abdallah almerdjani, auteur d'une histoire de Médine, qu'en écrivant sur le front d'un homme attaqué d'un violent saignement de nez, & avec son propre sang, ces mots, *La Mecque est le milieu du monde, & Dieu est plein de clémence pour ses serviteurs*, on arrête l'hémorragie.

Le second livre est divisé en trois chapitres, qui ont tous pour objet la Caaba ou le temple de la Mecque. Ce temple a été bâti dix fois, ainsi que le dit notre auteur; la première, par les anges, la seconde par Adam, la troisième par les enfans d'Adam, la quatrième par Abraham, la cinquième par les Amalécites, la sixième par la famille de Djorham, la septième par Cossai ben-Kélab, l'un des ancêtres de Mahomet; la huitième par la famille de Koreïsch, avant la mission du prophète, qui n'étoit alors âgé que de vingt-cinq ans; la neuvième par Abdallah ben-Alzobair; la dixième enfin, par Hadjadj ben-Youssouf althakéfi.

Le premier chapitre du second livre est employé à tracer l'histoire de ces différentes constructions de la Caaba. Je passe tout ce qui concerne les trois premières, & je me contenterai d'extraire quelques observations de ce qui est relatif à la quatrième. Pour les autres, je crois qu'il ne sera pas inutile de faire connoître plus au long le récit de notre auteur. On trouvera ici, sur cette matière importante dans l'histoire des Arabes, des détails qui ajouteront beaucoup à

cc

à ce qu'on lit dans le *Specimen historiae Arabum* de Pococke, dans les Prolégomènes de Sale sur l'alcoran, & dans le recueil intitulé *Historia imperii vetustissimi Joktanidarum*. HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

Suivant une tradition rapportée par Alasraki, la Caaba Fol. 25, recte.
construite par Abraham, avoit 9 coudées de hauteur ; elle avoit, depuis la face antérieure du bâtiment, à partir de la pierre noire, jusqu'à l'angle du nord, 32 coudées ; à la face où est le mizab, ou gouttière, depuis l'angle du nord jusqu'à celui du couchant, que l'on nomme aujourd'hui l'angle de l'Irak, 22 coudées ; & de l'angle qui regarde le couchant jusqu'à l'angle du midi, 31 coudées ; enfin, de l'angle du midi jusqu'à la pierre noire, 20 coudées. L'ouverture pour entrer dans la Caaba, étoit au rez du sol, & non élevée au-dessus, mais il n'y avoit point de porte, & elle demeura en cet état jusqu'à Tobba alhomairi, qui y mit une porte & une serrure.

Abraham creusa aussi dans l'intérieur de l'édifice, à droite en entrant, une fosse pour servir à y déposer les dons qui y seroient offerts.

Ismaël avoit eu douze enfans de la fille de Modhadh ben-Amrou aldjorhami, qu'il avoit épousée. De ce nombre étoient Thabet (y), Keïdar & Kéthoura. Après sa mort, l'intendance de la Caaba passa à son fils Thabet. Thabet étant mort, son aïeul par sa mère, Modhadh ben-Amrou lui succéda dans cette place : il réunit sous son autorité les enfans de Thabet, & régna sur eux en même temps que sur la famille de Djorham. Ils se fixèrent sur la montagne de Koaïkaan, dans les lieux les plus élevés de la Mecque : ils étoient bien armés, & le cliquetis de leurs armes donna le nom à leur habitation (z). Fol. 33, vers.

(y) C'est le même qui est nommé ailleurs *Nabet*. Voy. Eichhorn, *Mon. ant. hist. Arab.*

(z) Il y a dans le texte : & leurs armes faisoient du cliquetis تتقنع

il est visible que l'auteur dérive le nom de Koaïkaan قوتعان de la racine قنع *strepuis armis*.

Les Amalécites, qui occupoient la partie la plus basse du territoire de la Mecque, se choisirent pour roi un d'entre eux, nommé *Alsomaïdaa*: ils occupoient le canton nommé *Adjyad* (a). Cependant Modhadh ben-Amrou jouissoit de toute la souveraineté à la Mecque, sans que *Alsomaïdaa* y eût aucune part. Il en résulta une querelle entre eux: on en vint aux mains, & *Alsomaïdaa* ayant été tué, Modhadh réunit toute l'autorité.

Dieu ayant multiplié les enfans d'Ismaël & les enfans de Djorham, qui leur étoient alliés par le sang du côté de leur aïeule, la famille de Djorham conserva l'intendance de la Mecque, sans que les descendans d'Ismaël la leur contestassent, à cause de l'affinité & des liens du sang qui les unissoient. La Mecque n'étant plus suffisante pour les contenir, ils se dispersèrent de côté & d'autre; & partout où ils vinrent, ils se soumirent les peuples qu'ils y trouvèrent, Dieu leur accordant toujours la victoire, à cause de la religion qu'ils professoient, & qui étoit celle d'Abraham. Ils remplirent donc tout ce pays & en chassèrent les Amalécites. Ceux-ci avoient été précédemment les maîtres de la Mecque; mais Dieu les avoit chassés de cette terre sainte, parce qu'ils avoient oublié le respect dû à la sainteté de ce lieu, & l'avoient négligé & méprisé.

Les descendans de Djorham étant par la suite tombés dans le même crime (b), & ayant souillé la Caaba par beaucoup d'innovations, Modhadh ben-Amrou ben-Alhareth ben-Modhadh ben-Amrou leur représenta qu'ils s'exposaient à la même punition que la vengeance divine avoit exercée contre les Amalécites, & à être, comme eux, chassés de ce lieu saint & dispersés de côté & d'autre. Ses remontrances demeurant sans effet, il

(a) اجداد c'est le même nom que Eichhorn écrit *Adschad*. Mon. ant. hist. Arab., pag. 80, liv. 5.

(b) *Monum. vetustiora Arabiae*,

pag. 4 & suiv., dans le recueil intitulé *Hist. imper. vetustis. Jektanidarum*, & *Mon. antiq. hist. Arab.*, pag. 78, n.º 74.

profita de l'obscurité de la nuit pour cacher dans le puits de Zemzem les deux gazelles d'or & tous les autres dons précieux qui avoient été offerts dans le temple de la Mecque ; & se séparant de la famille de Djorham , il quitta la Mecque & emmena avec lui les enfans d'Ismaël. Alors la famille de Khozâa étant venue à la Mecque , elle en chassa les Djorhamis & demeura en possession de la souveraineté , & y fixa sa résidence. Les enfans d'Ismaël , qui n'avoient pris aucune part à la guerre entre Djorham & Khozâa , vinrent trouver les Khozâïs , & en obtinrent la permission de demeurer avec eux à la Mecque ; mais Modhadh ben-Amrou , qui étoit de la famille de Djorham , & qui néanmoins s'étoit abstenu de prendre part à cette guerre , leur ayant fait la même demande , ils ne voulurent point y consentir , & ils déclarèrent que tout homme de la race de Djorham qui approcheroit de ce lieu pourroit être mis à mort impunément. Cependant un des chameaux de Modhadh ben-Amrou s'étant égaré & étant entré dans la Mecque , fut pris par des Khozâïs , qui l'égorgerent & se mirent à le manger. Modhadh , qui le cherchoit à la piste , voyant qu'il étoit entré sur le territoire de la Mecque , gagna les hauteurs & monta sur le sommet du mont Abou-kobaïs pour voir s'il l'apercevrait dans la vallée de la Mecque : il l'aperçut en effet , & vit que les habitans de ce lieu l'avoient égorgé & le mangeoient ; mais comme il ne pouvoit aller le réclamer & descendre dans la vallée sans s'exposer à une mort certaine , il retourna sur ses pas ; & étant venu rejoindre ceux de sa maison , ils se retirèrent tous ensemble dans le Yémen , & s'éloignèrent , quoique à regret , de la Mecque.

Les Khozâïs conservèrent la souveraineté de la Mecque & l'intendance de la Caaba , & les enfans d'Ismaël continuèrent à y demeurer avec eux en bonne intelligence , & sans manifester aucune prétention capable de troubler leur union , jusqu'au temps où le commandement de la Mecque & l'intendance de la Caaba passèrent à Kossâï ben-Kélab

Z z z ij

ben-Morra. Il fut le premier de la branche de Kénana qui parvint à cette dignité ; ce fut lui qui réunit & rassembla la famille de Koreïsch : on lui donna le surnom de *Modjammia* (c), c'est-à-dire, celui qui rassemble (son nom étoit *Zeïd*), & le nom de *Koreïsch* fut donné à cette famille, parce qu'elle s'étoit rassemblée auprès de Koffaï ; car le mot d'où dérive ce nom signifie *se rassembler* (d). Elle n'avoit point porté ce nom avant cette époque : quelques auteurs cependant disent qu'Alnadhr ben-Kénana portoit le nom de *Koreïsch*. Les descendants de Koffaï demeurèrent en cet état jusqu'au temps de Mahomet.

La Caaba, qui avoit été bâtie par Abraham, étant tombée en ruines, elle fut rebâtie, suivant la tradition la plus généralement reçue, par les Amalécites : les Djorhamis la rebâtirent ensuite, conformément aux mesures que lui avoit données Abraham.

Fol. 36, verso.

Alzobaïr ben-Békar, cadhi de la Mecque, rapporte que lorsque Koffaï fut parvenu à la place d'intendant de la Caaba, il détruisit cet édifice & le construisit de nouveau avec plus de magnificence qu'auparavant : mais les écrivains qui en ont parlé ne sont pas d'accord sur les dimensions qu'il lui donna. Quant à Koffaï, voici quels furent ses commencemens : son père, Kélab ben-Morra, avoit épousé Fatima, fille de Saïd, fils de Seïl : il en eut Zehra & Koffaï. Koffaï n'étoit encore qu'un enfant lorsque son père Kélab vint à mourir : sa mère ayant quitté son pays après la mort de son mari, l'emmena avec elle ; & ce fut pour cette raison qu'on lui donna le nom de *Koffaï*, diminutif de *Kaffi*, qui signifie *éloigné*. Ils vinrent demeurer en Syrie avec Rébia ben-Hazam, qu'elle avoit épousé en secondes noces, & dont elle eut un fils nommé *Rézah*. Koffaï étant devenu grand, eut une querelle avec les gens de la famille de Rébia, qui lui reprochèrent qu'il étoit

جميع (c)

المتفرش من الاجتماع (d)

étranger , & lui dirent d'aller retrouver sa famille. Kossâï ne connoissoit pour son père que Rébia , le second mari de Fatima : il se plaignit à elle des injures qu'il avoit essuyées de la part de la famille de Rébia. Tu tiens de ton père, lui dit alors Fatima, une origine plus illustre que la leur : tu es fils de Kélab ben-Morra , & ta famille demeure à la Mecque auprès du temple sacré. Alors Kossâï vint s'établir à la Mecque , où il fut reconnu & bien accueilli par la famille de son père. La souveraineté de la Mecque & l'intendance du temple appartenoient toujours aux descendants de Khozâa ; & celui qui en étoit alors en possession se nommoit *Khalil ben-Djeïscha alkhozâï* : il donna sa fille Haï en mariage à Kossâï , qui eut un grand nombre d'enfans , & devint riche & puissant. Khalil , en mourant , confia la clef de la Caaba à sa fille Haï , qui ne croyant pas pouvoir remplir la place d'intendante de la Caaba , la remit à Abou-gobschan : celui-ci , qui étoit très-sujet au vin , la vendit , dans un moment d'ivresse , à Kossâï pour une outre de vin ; & de là vient ce proverbe : Plus malheureux en marché qu'Abou-gobschan.

Les Khozaïs ne virent pas sans peine la clef de la Caaba passer entre les mains de Kossâï ; ils prirent les armes pour la lui disputer : mais Kossâï ayant eu l'avantage sur eux , les obligea à sortir de la Mecque. Il demeura maître de la Mecque & de la Caaba ; & ayant rassemblé tous ceux de sa famille , il fut reconnu par eux pour leur roi.

Le respect qu'ils portoient au territoire de la Mecque étoit si grand , qu'ils n'osoient y demeurer , ni élever aucun édifice auprès du temple qu'ils révéroient. Ils passoient le jour à la Mecque , & le soir ils en sortoient (e) : ils ne permettoient point non plus qu'aucunes funérailles se fissent

(e) *خرجوا الى الحُدّ* ; ce mot est opposé à *الحرم* ; il veut donc dire : hors des bornes du territoire consacré.

à la Mecque. Kossai ayant rassemblé toute la famille auprès de lui, leur persuada de demeurer à la Mecque & d'y bâtir des maisons, les assurant que lorsqu'ils auroient établi leur domicile sur cette terre sacrée & autour du temple, tous les Arabes les respecteroient, & n'oseroient les attaquer ou entreprendre de les en faire sortir. Ils approuvèrent son conseil, & bâtirent leurs maisons à l'entour de la Caaba. Kossai y bâtit aussi la maison nommée *Dar alhedwa* (f), c'est-à-dire, *le lieu d'assemblée*. C'est là qu'ils se réunissoient, soit pour tenir conseil, soit pour d'autres affaires importantes : aucun mariage entre les Koreïschites ne se faisoit qu'en cet endroit. Il falloit avoir au moins quarante ans, suivant Alazraki, pour y entrer ; mais les enfans de Kossai y avoient tous entrée. Les différentes branches des Koreïschites se partagèrent le terrain qui environnoit la Caaba, & ils bâtirent leurs maisons à l'entour de cet édifice des quatre côtés, ne laissant que l'espace nécessaire pour ceux qui faisoient le tour de la Caaba ; c'est le sol qui est aujourd'hui pavé de pierres polies, & qu'on appelle *Almotaf alschérif* (g). Les portes de leurs maisons étoient du côté de la Caaba ; & entre chaque maison & celle qui l'avoisinoit, ils laissèrent un passage pour entrer dans l'enceinte sacrée.

Kossai fut le premier souverain de la famille de Kaab ben-Léwi : on rapporte de lui plusieurs paroles remarquables, telles que celles-ci : Quiconque honore un méchant participe à sa malice ; Faire du bien à un homme méprisable, c'est partager sa honte ; Le mépris corrige celui que les bonnes façons n'ont pu corriger ; Celui qui cherche la division, mérite d'être trompé dans ses espérances.

Kossai réunit en sa personne toutes les distinctions qu'aucun autre que lui n'a possédées en même temps : il

دار الندوة (f)

المطاف الشريف (g)

jouissoit des droits connus sous les noms de *hedjaba*, *sikaya*, *réfada*, *nedwa*, *liwa* & *kiyada* (h). HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

Le mot *hedjaba* signifie avoir l'intendance de la Caaba ; être dépositaire de la clef de ce temple.

Sikaya signifioit la charge de fournir de l'eau douce à tous les pèlerins. Cette eau est rare à la Mecque ; il falloit l'y faire apporter du dehors : on en fournissoit aux pèlerins pour leur boisson , & on leur donnoit aussi à boire du jus exprimé de dattes & de jujubes. C'étoit un usage reçu.

Réfada signifioit pareillement donner à manger à tous les pèlerins : on leur donnoit des repas pendant le temps du pèlerinage. Cet usage & le précédent ont encore subsisté du temps des khalifes & sous plusieurs des rois & des sultans qui ont régné après eux. Il n'existe plus aujourd'hui, ajoute l'auteur ; mais j'ignore à quelle époque il a cessé : le cadhi alcodhat Takyeddin Mohammed alfaki témoigne qu'il subsistoit encore de son temps.

On a déjà dit ce qu'on entendoit par *nedwa*.

Liwa signifioit un drapeau que l'on mettoit au bout d'une lance : il servoit à indiquer le rendez-vous lorsque l'on se diposoit à quelque expédition , & c'étoit sous ce drapeau que l'on se réunissoit pour combattre.

Enfin *kiyada* étoit le droit de commander l'armée.

Kossai réunissoit toutes ces dignités ; mais lorsqu'il fut devenu vieux il les laissa à ses enfans.

Abdaldar étoit l'aîné ; mais Abd-ménaf avoit joui , du temps de son père , d'une plus grande considération. Kossai s'adressant à Abdaldar , lui dit : J'obligerai toute ta famille à dépendre de toi , & ceux même qui se sont élevés au-dessus de toi ; & il lui conféra le droit de *hedjaba* , & lui remit la clef de la Caaba , en disant : Aucun d'eux ne pourra entrer dans la Caaba si tu ne lui en ouvres la porte. Il lui conféra aussi le droit de *sikaya*

جابه مقابه رفاده ندوة لوا فباده (h)

& de *liwa*, en disant : Personne ne boira que de l'eau que tu fourniras, & aucun autre que toi n'attachera le drapeau sous lequel la famille de Koreïsch marchera aux combats. Enfin il lui donna aussi le droit de *réfada*, en disant : Personne ne pourra manger des vivres que fournit chaque année ce tribut, s'il ne les reçoit de toi ; car les repas publics, connus sous le nom de *réfada*, étoient pris sur le produit d'une imposition que les Koreïschites payoient chaque année au temps du pèlerinage, & qui étoit remise entre les mains de Kossai. Il l'employoit à acheter des vivres pour donner à manger aux pèlerins ; & tous ceux qui étoient pauvres, & qui n'avoient point apporté de provisions, partageoient ces repas publics. C'étoit Kossai qui avoit établi cet usage.

Kossai ayant ainsi remis à Abdalдар toutes les dignités & les droits dont il étoit en possession, personne ne s'y opposa, parce qu'il jouissoit d'une autorité absolue & d'un pouvoir sans bornes : mais après sa mort, les enfans d'Abd-ménaf, Haschem, Abd-schems, Almotaleb & Naufal, se réunirent pour dépouiller les enfans d'Abdalдар des droits que Kossai avoit laissés à leur père. Les Koreïschites se partagèrent entre les prétendans ; on en vint aux mains, & cette guerre fut suivie d'un accommodement, par lequel on convint que les charges de *sikaya* & de *réfada* appartiendroient aux enfans d'Abd-ménaf ; & que celles de *hédjaba*, de *nedwa* & de *liwa*, demeureroient aux enfans d'Abdalдар. Ce traité fut juré de part & d'autre, & Haschem fut mis en possession des droits de *sikaya* & de *réfada*.

Abd-schems aimoit les voyages : il étoit pauvre & avoit un grand nombre d'enfans. Haschem au contraire étoit riche ; c'est lui qui le premier introduisit parmi les Koreïschites l'usage de faire deux voyages ou caravanes, l'un en été, l'autre en hiver. Il fut aussi le premier qui apporta à la Mecque l'usage de cette espèce de mets nommé *thérid* (i) :

(i) ثريد

c'est

c'est de là que lui vint le surnom de *Haschem*. Son nom étoit *Amrou*, & il fut surnommé *Haschem*, d'un mot qui signifie *émietter* (*k*), parce qu'il mettoit le pain en petits morceaux, & le faisoit tremper pour la nourriture de sa maison.

Haschem (1) étant mort à Gaza, ville de Syrie, où il étoit allé pour son commerce, son frère *Almotalleb* lui succéda dans la possession des droits de *sikaya* & de *réfada*. *Almotalleb* mourut à Rouman dans le Yémen; & ses frères, *Abd-schems* & *Naufal*, ayant aussi fini leurs jours, le premier à la Mecque & le second dans l'Irak, *Abdalmotalleb*, fils de *Haschem*, succéda à son oncle *Almotalleb*.

L'aîné des fils d'*Abdalmotalleb* se nommoit *Alhareth*; il n'en avoit point d'autre que celui-là lorsqu'il succéda aux dignités de son oncle *Almotalleb*, & il portoit même le surnom d'*Aboulhareth*. *Adi*, fils de *Naufal*, en prit occasion de l'insulter, en lui disant : Tu prétends t'élever au-dessus de nous, & tu n'as point de postérité. Tu me reproches, lui répondit *Abdalmotalleb*, que je n'ai point un grand nombre d'enfans : si Dieu me fait la grâce d'en avoir dix, je fais le serment d'en égorger un dans la Caaba. Ses vœux ayant été accomplis; lorsqu'il se vit père de dix enfans, il les assembla, les instruisit du serment qu'il avoit fait, & les exhorta à consentir à son accomplissement. Ses fils ayant tous acquiescé à ses desirs, il leur ordonna d'écrire chacun leur nom sur une flèche, & de le suivre; puis il se rendit avec eux devant l'idole nommée *Hobal*, que l'on adoroit dans l'intérieur de la Caaba. Alors *Abdalmotalleb* ordonna à celui qui consultoit le sort par les flèches, de prendre les flèches des mains de ses fils & d'en tirer une. Celle qui sortit portoit le

(k) مشر

(1) Mon. ant. hist. arab., pag. 83.

Tome IV,

Aaaa

nom d'*Abdallah*, le plus jeune des enfans d'*Abdalmotalleb* ; & celui qu'il chériffoit le plus tendrement. *Abdalmotalleb*, prenant son fils par la main, & armé d'un couteau, se rendit devant l'idole d'*Asaf*, qui étoit adorée sur la colline d'*Alsafa*, pour l'y immoler : mais *Alabbas* se saisissant d'*Abdallah* au moment où son père alloit l'égorger, le tira de dessous ses pieds ; il lui fit, en le tirant ainsi, une blessure au visage, dont il conserva la cicatrice tant qu'il vécut. Alors les *Koreïschites* accoururent, & s'opposèrent à l'exécution du vœu d'*Abdalmotalleb*, dans la crainte que son exemple ne fût imité, & ils l'engagèrent à chercher un moyen de commuer son serment, se soumettant à payer à leurs frais la rançon de son fils.

Il y avoit alors dans le Hedjaz une devineresse qui étoit affidument en relation avec un génie : ils allèrent la trouver ; & *Abdalmotalleb* l'ayant instruite de l'objet de son voyage, elle demanda jusqu'au lendemain pour avoir le temps de consulter son génie familier. Le lendemain ils se rendirent de nouveau auprès d'elle, & elle leur demanda de combien étoit dans leur pays la rançon d'un meurtrier ; ils lui répondirent qu'elle étoit de dix chameaux. Alors elle dit à *Abdalmotalleb* : Offrez pour votre fils dix chameaux ; tirez ensuite au sort entre lui & les dix chameaux. Si le sort tombe sur votre fils, ajoutez de nouveau dix chameaux ; tirez encore au sort entre eux & votre fils ; & continuez de la sorte jusqu'à ce que le sort tombe sur les chameaux : alors vous les égorgeriez au lieu de votre fils, & votre Dieu sera satisfait.

Étant retournés à la Mecque, ils exécutèrent ce que la magicienne leur avoit ordonné ; & le sort tomba toujours sur *Abdallah*, jusqu'à ce que le nombre des chameaux fût de cent : alors la flèche qui représentoit les chameaux étant sortie, ils recommencèrent l'épreuve une seconde & une troisième fois. La même flèche étant toujours sortie, *Abdalmotalleb* égorgea les chameaux, & abandonna leur chair aux hommes, aux bêtes & aux oiseaux.

Ce fut Abdalmotalleb qui le premier porta à cent chameaux la rançon d'un meurtrier. Cela passa en usage d'abord parmi les Koreïschites, & ensuite parmi tous les Arabes : enfin Mahomet confirma cet usage.

La Caaba fut rebâtie, pour la huitième fois, par les Koreïschites. Voici quelle en fut l'occasion : une femme faisoit brûler des parfums sur des charbons dans la Caaba ; une étincelle, échappée du brasier, s'attacha aux étoffes dont cet édifice étoit couvert, & la plus grande partie des bois qui entroient dans sa construction fut dévorée par les flammes. Ensuite un torrent violent étant entré dans l'intérieur de la Caaba, en ébranla les murailles ; & alors les Koreïschites formèrent le projet de la réparer & d'en exhausser la porte, de manière que personne ne pût y entrer sans leur attache. Sur ces entrefaites, un vaisseau qui appartenoit à un marchand grec nommé *Bakoum*, qui étoit en même temps charpentier & maçon, vint échouer sur la côte de Djidda. Alwalid ben-Almogaira, instruit de cet événement, vint, avec quelques Koreïschites, trouver Bakoum ; ils achetèrent les bois du vaisseau, & engagèrent Bakoum à venir avec eux à la Mecque ; ce qu'il fit. Ils y transportèrent les bois du vaisseau & les disposèrent pour en former la couverture de la Caaba. Suivant Alamawi, ce vaisseau appartenoit à l'empereur grec ; il l'avoit fait charger de bois, de marbres & de fer, & avoit envoyé ces matériaux, sous la conduite de Bakoum, pour servir à rebâtir une église que les Perses avoient brûlée en Abyssinie ; mais lorsque le vaisseau fut à la hauteur de la rade de Djidda, Dieu fit souffler un vent violent qui le fit échouer, & le brisa sur la côte. J'observe sur ce récit, ajoute notre auteur, que l'on ne connoît point de chemin qui conduise de la Méditerranée en Abyssinie par la route de Djidda, à moins que l'empereur ne se fût adressé pour cela au roi d'Égypte, & que celui-ci n'eût fait expédier ce bâtiment du port de Suès, de celui de Tor, ou de quelque autre sur la même mer.

A a a ij

Ebn-Ishak raconte qu'il y avoit alors à la Mecque un Égyptien qui savoit travailler du métier de charpentier, & qui consentit à construire, avec l'aide de Bakoum, le toit de la Caaba.

Différens prodiges attirèrent alors l'attention des Koreïschites. Un serpent qui, depuis cinquante ans, avoit sa retraite dans le puits où l'on renfermoit les trésors de la Caaba, & qui étoit respecté des Arabes comme le gardien de ce temple, fut enlevé par un oiseau.

Les Koreïschites, tirant de cet événement un heureux augure, résolurent d'abattre entièrement la Caaba & de la construire de nouveau. Aïd ben-Amran, oncle maternel de Mahomet, ayant enlevé une pierre de ce temple, elle s'échappa de sa main, & vint se replacer d'elle-même au lieu qu'elle occupoit. Alors il s'écria : Koreïschites, gardez-vous bien d'employer à la construction de ce temple sacré aucun bien profané par le crime, la violence, l'injustice ou l'usure. Ensuite les différentes branches de la famille de Koreïsch se partagèrent la construction des murailles de la Caaba : ils se mirent à travailler, & Mahomet y travailla avec eux. Lorsque le bâtiment fut élevé jusqu'à l'endroit où devoit être placée la pierre noire, il y eut une contestation très-vive entre les différentes branches des Koreïschites, chacune d'elles réclamant l'honneur de la placer ; & peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains. Cependant ils convinrent tous de s'en rapporter au jugement de la première personne qui entreroit par la porte de Safa. Il se trouva que ce fut Mahomet, qui portoit alors le surnom d'*Amin*, à cause de sa bonne foi & de sa loyauté : ils l'acceptèrent tous pour juge. Mahomet, instruit du sujet de leur contestation, se fit apporter un manteau ; & ayant placé lui-même la pierre sur ce manteau, il ordonna que le plus âgé de chacune des branches de la famille de Koreïsch prît un coin du manteau. De cette manière, ils enlevèrent tous ensemble la pierre, la portèrent auprès du bâtiment, & l'élevèrent jusqu'à la hauteur où elle devoit

être posée : alors Mahomet la prit & la posa, de sa propre main, au lieu qu'elle devoit occuper.

Les Koreïschites donnèrent à la Caaba 18 coudées de haut, c'est-à-dire, le double de ce que lui avoit donné Abraham; mais ils en diminuèrent la largeur de plusieurs coudées du côté de l'endroit nommé *Heudjr (m)*, parce que les fonds qu'ils avoient pu recueillir pour la construction de ce bâtiment, sans y mêler aucun bien mal acquis ou souillé, ne pouvoient suffire à une bâtisse plus considérable. Ils élevèrent la porte au-dessus du sol, afin de rester maîtres d'en permettre & d'en interdire l'entrée à qui ils voudroient : enfin ils placèrent dans l'intérieur six colonnes en deux rangs; ces deux rangs de colonnes étoient parallèles à la face de la Caaba, qui est entre l'angle du midi & le Heudjr. Ils placèrent aussi à l'angle du nord, en dedans, un escalier pour monter sur le toit de la Caaba. Suivant l'opinion la plus commune, Mahomet avoit alors trente-cinq ans : les uns datent cet événement de quinze ans avant la mission de ce prophète, d'autres de cinq ans seulement. La Caaba fut encore rebâtie deux fois par Abdallah ben-Alzobeïr & par Alhedjadj ben-Youssouf althakéfi; mais notre auteur renvoie ces détails à une autre partie de son ouvrage.

Dans le second chapitre de ce second livre, Kotbeddin traite des différens ornemens d'or & d'argent dont sont enrichis l'intérieur de la Caaba & la porte de ce temple, ainsi que des lampes & des autres effets précieux que la dévotion des Musulmans y a consacrés. Le trait suivant est le seul qui m'ait paru digne d'être remarqué.

En l'année 958 (1551), quelques bois de ceux qui formoient la couverture de la Caaba étant endommagés,

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

(m)  c'est le même lieu qui est aussi nommé *hatim*  où est la pierre blanche, que l'on dit être le

sépulcre d'Ismaël. *Hatim* est proprement le nom de la petite muraille qui renferme cet endroit. *Voy. Sale Prol., pag. 153.*

Fol. 47 rect.

& la pluie tombant dans l'intérieur de cet édifice , il se tint à la Mecque une assemblée solennelle de docteurs & de gens de loi , pour examiner s'il étoit permis ou contraire à la religion de faire quelques réparations à la Caaba , & d'en changer quelques parties. L'avis commun fut qu'il n'y avoit aucune difficulté à le faire. Cela n'empêcha point quelques gens mal intentionnés d'attaquer cette décision : ils soutenoient que le respect dû à la Caaba ne permettoit point d'y faire aucun changement ; que si elle avoit subsisté si long-temps sans être renversée par les vents qui la battoient de tous côtés , c'étoit une preuve qu'elle devoit sa conservation , non à la solidité de sa bâtisse , mais à la toute-puissance divine , & qu'on ne pouvoit en changer aucune solive , à moins qu'elle ne tombât d'elle-même. Malgré leurs clameurs , la couverture fut réparée : on releva & on rétablit le pavé qui entoure la Caaba , & sur lequel marchent les pèlerins quand ils font le tour de ce temple. On répara aussi les portes : tout l'intérieur fut pavé en cailloutage ; les portes couvertes de plaques d'argent , & le mizab (n) revêtu pareillement de plaques d'argent damasquinées. Peu de temps après on travailla à Constantinople un autre mizab , qui fut couvert en entier de plaques d'or : il fut envoyé à la Mecque , & substitué à l'ancien. Celui-ci fut apporté à Constantinople & mis dans le trésor du sultan.

Fol. 52 vers.

L'auteur parle aussi , dans ce chapitre , de plusieurs vols commis dans l'intérieur de la Caaba par les gardiens mêmes de ce temple , & il en cite différens exemples.

Dans le chapitre suivant , il n'est question que des étoffes dont est couverte la Caaba : cette matière n'est pas assez importante pour que je m'y arrête. Je vais donc passer au troisième livre.

Dans ce troisième livre , l'auteur trace l'histoire des

(n) C'est la gouttière de la Caaba.

changemens & des accroissemens qu'a éprouvés la Caaba sous le khalifat d'Omar & sous celui d'Othman, son successeur, pendant l'usurpation d'Abdallah ben-Alzobéir, & enfin sous le gouvernement de Hedjadj, après que la Mecque fut rentrée sous la domination des khalifes Ommiades.

Jusqu'à Kossai, qui le premier de la famille de Koreïsch régna à la Mecque, les Arabes qui habitoient le territoire de cette ville, n'avoient point osé élever des maisons dans le voisinage de la Caaba. Kossai, comme on l'a vu plus haut, engagea les Koreïschites à se bâtir des maisons autour de cet édifice sacré : ils le firent, & se contentèrent de laisser, entre la Caaba & la façade de leurs maisons, un espace suffisant pour les pèlerins que la dévotion y attiroit, & de conserver entre chaque maison & la maison voisine un passage pour entrer dans l'enceinte sacrée. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au khalifat d'Omar ; mais à cette époque le nombre des Musulmans étant déjà très-grand, & augmentant de jour en jour, Omar jugea nécessaire d'agrandir l'enceinte de la mosquée (o). Cette enceinte n'étoit point alors fermée de murs ; elle n'étoit bornée que par les maisons qui l'entouroient. Omar acheta ces maisons & les fit démolir. Quelques propriétaires se refusant à vendre celles qui leur appartenoient, Omar leur représenta que ce terrain appartenoit à la Caaba long-temps avant qu'ils s'en fussent emparés pour y bâtir leurs maisons : il les fit estimer, en déposa le prix dans la Caaba, & les fit démolir. Alors les propriétaires en ayant réclamé la valeur, il leur fit remettre l'argent qui avoit été déposé dans la Caaba. Le terrain de toutes ces maisons fut réuni à celui de l'enceinte sacrée, & Omar la fit enfermer d'un mur peu élevé, & y fit conserver autant d'ouvertures qu'il y avoit auparavant de passages entre

Fol. 61 vers.

(o) Par la Mosquée il ne faut pas entendre la Caaba, mais l'édifice qui l'entoure & le sol consacré aux dévotions des Musulmans.

les maisons pour entrer dans l'enceinte. Du temps du khalife Othman, la mosquée exigeant un nouvel agrandissement, ce prince imita ce qu'avoit fait Omar ; il acheta les maisons qui l'entouroient, les fit abattre, & en réunit le terrain à celui de la mosquée. L'époque de l'agrandissement de la mosquée par Omar est rapportée par Ebn-Djoraïr altabari, Ebn-Elathir, & plusieurs autres historiens, à l'année 17 de l'hégire ; & voici de quelle manière Takyeddin raconte l'événement qui y donna lieu (p).

Fol. 63 vers. La 17.^e année de l'hégire (638), dit cet historien, un torrent se précipita des montagnes les plus hautes de la Mecque, par le chemin appelé le *chemin de la digue* ; il entra dans la mosquée, emporta, en passant, le *Makam Ibrahim*, & l'entraîna dans sa course, en sorte qu'on le retrouva dans la partie la plus basse du territoire de la Mecque, & qu'on ne pouvoit plus reconnoître l'endroit précis où il étoit auparavant : on le rapporta & on le posa près de la Caaba & en face de cet édifice. Ce torrent emporta aussi une femme de la famille de Koreïsch, nommée *Omm-Naschal*, qui fut trouvée morte dans le bas de la Mecque ; & c'est pour cela que l'on a appelé cette inondation, l'*inondation d'Omm-Naschal*. Omar, qui étoit alors à Médine, instruit de cet événement, se rendit à la Mecque dans le mois de ramadhan : il vit que la pierre nommée *Makam-Ibrahim*, avoit été déplacée par l'inondation. Il s'informa si quelque Musulman pouvoit désigner, d'une manière précise, le lieu où étoit placée cette pierre : heureusement il s'en trouva un qui, dans la crainte d'un malheur pareil à celui qui venoit d'arriver, avoit mesuré précédemment la distance du *Makam-Ibrahim* au puits de Zemzem & à la porte de l'enceinte nommée *Heudjr*, & qui affirma que la corde avec laquelle il avoit marqué

(p) Le livre d'où cela est tiré, est intitulé بحاف الوري أخبار امر القري

ces dimensions étoit dans la maison. Omar , pour s'assurer de la vérité de ce qu'il disoit , le retint auprès de lui , & envoya quelqu'un pour chercher cette corde dans la maison. Lorsqu'elle lui eut été apportée, il fit mesurer les mêmes distances sur le terrain , & fit replacer le Makam-Ibrahim au lieu où il est encore aujourd'hui. Ce fut en ce même temps que le khalife Omar acheta les maisons qui environnoient la Caaba, pour augmenter la mosquée. Takyeddin rapporte ici ce qu'on a raconté plus haut sur ce sujet.

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

Ce fut aussi à l'occasion de cette inondation qu'Omar fit construire la digue qui est au haut de la Mecque pour mettre la mosquée à l'abri de pareils accidens : il la fit faire de grosses pierres liées avec de la terre. Depuis ce temps aucun torrent ne s'est élevé au-dessus de cette digue. En l'année 202 (817-18) elle fut seulement tant soit peu dégradée par un torrent très-violent , & on aperçut qu'elle étoit formée intérieurement de pierres d'une énorme grosseur. Cette digue se nommoit autrefois la digue de *Bénou-Djumah* ; c'est le nom d'une branche de la famille de Koreïsch.

Fol. 64 rect.

Le lieu où est cette digue , ajoute Kotbeddin , est celui que l'on nomme aujourd'hui *Alméda* , c'est-à-dire , *le lieu de la prière*. C'étoit de là que l'on pouvoit autrefois commencer à apercevoir la Caaba. Les pèlerins , pour profiter des avantages précieux attachés aux prières que l'on fait lorsque l'on voit cet édifice sacré , s'arrêtoient en ce lieu & y faisoient leur prière : maintenant les maisons empêchent que l'on ne puisse voir de là la Caaba ; néanmoins on a conservé l'usage de s'y arrêter pour prier ; & il y a deux colonnes , ou bornes , élevées à droite & à gauche de ce lieu , pour faire connoître que c'est là le *Méda*. J'ignore si cet usage subsistoit du temps du prophète , & si ce lieu étoit alors assez élevé pour que l'on pût apercevoir de là la Caaba , ou si l'origine de cet usage ne remonte qu'à la construction de la digue élevée par l'ordre du khalife Omar. Quoi qu'il en soit , il est certain qu'on ne peut plus

Tome IV.

B b b b

aujourd'hui découvrir de là la Caaba ; & cependant j'ai toujours vu pratiquer l'usage de s'y arrêter pour prier, & il paroît convenable de le conserver.

Depuis la construction de cette digue , les eaux qui descendent des hauteurs de la Mecque se détournent vers le nord , qui regarde la face de la mosquée ; & au lieu de suivre le chemin d'Alméfa & de Bab - alsélam , elles se précipitent du côté du marché ; & passant au midi de la Mosquée , elles s'écoulent par le bas de la ville. Ces eaux sont celles du torrent que l'on nomme *Wadi Ibrahim*. L'écoulement de ses eaux vers le bas de la ville rencontre un obstacle dans un autre torrent qui coule des montagnes situées au midi de la Mecque , & qui , passant près de l'angle du midi de la mosquée , vient gagner le bas de la ville. Ce torrent , dont la direction croise celle de *Wadi Ibrahim* , s'opposant à l'écoulement des eaux de celui-ci , elles s'accumulent & entrent dans la mosquée : cela arrive environ une fois en dix ans , & on est obligé alors de nettoyer la mosquée , de changer le cailloutage qui couvre le sol , & d'y faire quelques autres ouvrages de ce genre. On a , en différens temps , cherché les moyens de remédier à ces inconvéniens , & on a fait beaucoup de travaux pour y réussir ; mais ces ouvrages ont été détruits , & les princes des siècles suivans ne se sont point occupés de les réparer : en sorte que de temps à autre on a vu les eaux de ces torrens , lorsqu'ils sont plus gonflés qu'à l'ordinaire , entrer dans la mosquée.

Omar avoit entouré , comme on l'a dit , l'enceinte sacrée , d'un mur qui ne s'élevoit pas à hauteur d'homme. Le khalife Othman , lorsqu'il agrandit de nouveau cette enceinte , ce qui arriva en la 26.^e année de l'hégire (646-7) , l'entoura de portiques. Ce khalife substitua aussi , en cette même année , le port de Djidda à celui de Schoaïbia , parce que Djidda étoit plus près de la Mecque. Depuis ce temps Schoaïbia , qui avoit été jusque-là le port de la Mecque , est resté abandonné , & l'on a toujours continué

à aborder à Djidda. Djidda est éloigné de la Mecque de deux grandes traites, au pas dont marchent des animaux chargés de bagages. La première est d'une nuit toute entière, ce qu'il faut entendre d'une nuit d'équinoxe : la seconde est encore plus longue ; mais un cavalier bien monté, ou un bon piéton, peuvent faire cette traite en une nuit.

La mosquée de la Mecque reçut encore de nouveaux agrandissemens du temps d'Abdallah ben-Alzobéir. Abdallah fut un de ceux qui refusèrent de reconnoître le khalife Yézid : il se réfugia à la Mecque, & attira dans son parti les peuples du Yémen, de Hedjaz, de l'Irak & du Khorassan. Les Musulmans de l'Égypte & de la Syrie étoient les seuls qui reconnussent Yézid pour khalife ; & après la mort de ce prince, ils reconnurent aussi l'autorité d'Abdallah : mais Merwan ben-Alhakem, étant entré avec son armée dans l'Égypte & dans la Syrie, soumit ces deux provinces. Abdalmélic étant monté sur le trône, envoya contre Abdallah une armée nombreuse, commandée par Hedjadj ben-Youssouf althakéfi. Abdallah, assiégé dans la Mecque, & abandonné par ses troupes, sortit seul pour combattre les assiégeans, & périt les armes à la main, après avoir fait des prodiges de valeur, en la 73.^e année de l'hégire (692-3).

Sous le khalifat de Yézid, Abdallah, assiégé dans la Mecque par une armée que ce khalife avoit envoyée contre lui, & qui étoit commandée par Alhassin ben-Nomaïr, s'étoit réfugié dans la mosquée. Le général du Khalife avoit fait dresser des machines contre la place ; & quelques pierres, lancées par ces machines, avoient détruit une partie des murs de la Caaba. Les poutres qui couvroient la Caaba, & les étoffes dont elle étoit revêtue, avoient aussi été en partie brûlées. La nouvelle de la mort de Yézid ayant fait lever le siège aux troupes du khalife, qui se hâtèrent de prendre la fuite, Abdallah résolut de détruire entièrement la Caaba, & de la rebâtir d'une manière plus solide & sur les mêmes fondemens sur lesquels elle avoit été construite

B b b b ij

par Abraham. Il fit venir pour cet effet du plâtre de Sanaa : ayant fait démolir la Caaba, il en découvrit les anciens fondemens ; & ayant trouvé que le Heudjr (q) étoit dans l'intérieur de la Caaba, il fit élever les murs sur ces mêmes fondemens. Il avoit fait entourer la Caaba de bannes, derrière lesquelles les ouvriers travailloient, tandis que les Musulmans s'acquittoient, autour des bannes qui formoient l'enceinte, de leurs dévotions ordinaires.

Abdallah fit donc rentrer le Heudjr dans l'intérieur de la Caaba : il fit faire la porte au niveau du terrain, pour servir de porte d'entrée, & fit pratiquer une autre porte au côté occidental, en face de la première, pour servir de porte de sortie, ainsi que le tout existoit avant la reconstruction de la Caaba, faite par les Koreïschites peu de temps avant la mission de Mahomet, lorsqu'il n'étoit encore âgé que de vingt-cinq ans : car les Koreïschites ne pouvant fournir à la dépense de la reconstruction, avoient diminué la largeur de la Caaba. Ils avoient laissé le Heudjr hors de cet édifice, & s'étoient contentés de l'entourer d'un petit mur, pour montrer qu'il faisoit partie de la Caaba. Abdallah remit le bâtiment au même état où il étoit dans le temps du paganisme, c'est-à-dire qu'il le construisit sur les fondemens d'Abraham. Avant les Koreïschites, la Caaba n'étoit élevée que de 9 coudées ; ils y en ajoutèrent encore 9 autres. Abdallah l'ayant élevée de 18 coudées, vit qu'elle étoit trop basse pour son étendue, & il l'éleva encore de 9 coudées ; en sorte que sa hauteur totale fut de 27 coudées. Lorsque le bâtiment fut achevé, il le parfuma de musc & d'ambre en-dehors & en-dedans, depuis le haut jusqu'en bas ; le revêtit d'une étoffe précieuse, & employa les pierres qui étoient restées, à paver une largeur de 10 coudées environ autour de l'édifice.

(q) C'est le terrain entouré par le *Hatim*. Voy. *Reland. de Rel. Mohammed*. Pococke, *Spec. hist. Arab.*, pag. 123 & 126. Muradjea, *Tableau de l'empire othoman*, Tom. II.

Cet ouvrage ayant été achevé le 27 de redjeb de la 64.^e année de l'hégire (683-4), Abdallah, pour en rendre grâces à Dieu, se rendit, avec les habitans de la Mecque, à Tanaïm pour y faire le pèlerinage nommé *Eumré* : il immola cent victimes ; & chacun de ceux qui l'accompagnoient, offrit aussi un sacrifice proportionné à ses facultés. Ce jour devint une fête pour les habitans de la Mecque ; ils la célébrèrent chaque année, se rassemblant pour faire le pèlerinage d'Eumré : on venoit même de l'intérieur des terres pour participer à cette dévotion.

Cette fête étoit alors bien plus fréquentée qu'elle ne l'est aujourd'hui : le fait suivant en est une preuve. Le seïd Kitadat ben-Edris ben-Alhossain, l'un des ancêtres des schérifs actuels de la Mecque, & qui étoit seigneur de Yambo, ayant été informé que les princes qui régnoient alors à la Mecque, & qui étoient d'une autre famille, connue sous le nom de *Hawaschem*, s'abandonnoient à la joie & aux plaisirs ; que leurs serviteurs commettoient toutes sortes d'injustices & de vexations ; que ces princes, plongés dans une sécurité trompeuse, se rendoient odieux à leurs sujets, & ne s'occupoient nullement du bonheur de leurs états, choisit le 27.^e jour de redjeb ; & profitant de l'absence des habitans de la Mecque, qui étoient sortis de cette ville pour aller à ce pèlerinage, & s'étoient rendus à Tanaïm, parés de leurs effets les plus précieux : il vint soudain à la Mecque, accompagné de ses serviteurs & de ses proches, y entra par le côté des montagnes, & empêcha les princes de cette ville d'y rentrer. La Mecque étoit alors entourée de murs : elle étoit gouvernée, comme on vient de le dire, par des princes de la famille de Hassan, nommés *Alhawaschem*, que le schérif Kitadat en chassa. Celui qui y régnoit alors, étoit Mocatthar ben-Issa ben-Féléïta ; il s'enfuit, avec ceux qui l'accompagnoient, dans le Yémen, & Kitadat demeura maître du pays. Ceci arriva en l'année 599 (1202-3). Ses enfans en sont demeurés maîtres jusqu'à ce jour.

Après la défaite d'Abdallah, ben-Alzobéir, en l'année 74 (693-4), Hedjadj écrivit au khalife Abdalmélic ben-Merwan, qu'Abdallah avoit enfermé dans la Caaba un terrain qui n'en faisoit pas partie, & y avoit pratiqué une nouvelle porte. Le khalife lui ayant donné ordre de rétablir la Caaba au même état où elle étoit du temps de Mahomet, Hedjadj en détruisit 6 coudées & une palme du côté septentrional, & rebâtit le mur de ce côté sur les mêmes fondemens sur lesquels l'avoient construit les Koreïschites; il pava le terrain des pierres qui se trouvoient superflues; il releva de terre la porte occidentale, & boucha la porte orientale: il laissa tout le reste du bâtiment, & ne changea rien aux trois autres côtés; en sorte que ces trois côtés sont encore aujourd'hui de la construction d'Abdallah. Le quatrième côté seulement, qui est celui du nord, est de la bâtisse de Hedjadj; & la différence de bâtisse est facile à reconnoître.

Dans le reste de ce livre il n'y a rien de remarquable: l'auteur fait mention de quelques agrandissemens faits par l'ordre du khalife Wélid, non pas à la Caaba, mais à la mosquée qui l'entoure: il dit aussi que ce khalife employa 36000 dinars à faire couvrir de plaques d'or les portes, la gouttière & les colonnes de la Caaba.

Cet or, dit-on, venoit de la prétendue table de Salomon, que les Musulmans trouvèrent à la prise de Tolède.

Le quatrième livre contient la suite des khalifes abbassides & une histoire détaillée de tous les agrandissemens ou embellissemens faits par chacun d'eux à la mosquée de la Mecque. Je n'en extrairai que quelques particularités.

Fol. 83 vers.

En l'année 160 (776-7), le khalife Mahdi ayant fait le pèlerinage de la Mecque, les gardiens de la Caaba lui représentèrent que cet édifice étoit accablé du poids des étoffes dont on le couvroit, & qui, depuis long-temps, avoient été accumulées les unes sur les autres, & qu'il étoit à craindre que les murs n'en fussent fatigués & endommagés. Le khalife les fit enlever; & l'édifice resta à

découvert. On frotta les murailles en-dedans & en-dehors avec de la civette, du musc & de l'ambre : des gens, montés sur le toit, versèrent des fioles de civette musquée sur les quatre murailles ; & ensuite, se tenant aux poulies sur lesquelles on attachoit les étoffes qui couvroient la Caaba, ils l'oignirent de parfums de toutes parts : après cela on la revêtit de trois étoffes ; la première de *kibati*, la seconde de filofelle, & la troisième de brocard.

Kotbeddin remarque, sous le khalifat de Hadi, qu'une grande partie des marbres employés à la construction & à l'ornement de la mosquée de la Mecque, avoit été tirée des carrières d'Akhmin en Égypte.

Fol. 92 vers.

Le khalife Haroun Arraschid avoit désigné trois de ses fils, Alamin, Almamoun & Almoutémin, pour lui succéder, l'un après l'autre, dans le khalifat, & il leur avoit partagé le gouvernement des provinces qui formoient son empire. Kotbeddin rapporte, sur l'autorité d'Alosyouti, un trait remarquable, propre à faire connoître l'ingratitude de ces jeunes princes, & en même temps la pénétration de Haroun. Ce prince, peu de temps avant sa mort, étant en chemin pour se rendre du Khorassan à Nahrévan, s'entretenoit avec un de ses confidens, des peines qui troubloient son âme, & il en vint jusqu'à lui dire que c'étoit vraisemblablement la dernière fois qu'il le verroit. Le courtisan lui témoignant sa surprise & lui souhaitant une longue vie, Haroun lui dit de le suivre, & quitta le chemin, faisant signe en même temps à toute sa suite de s'éloigner. Ceux qui l'accompagnoient s'éloignèrent en effet, mais ils jetoient, à la dérobée, des regards sur lui pour voir ce qu'il faisoit. Alors le khalife ayant fait promettre un secret absolu à ce courtisan, lui fit voir un large ruban de soie qui lui lioit le ventre, & lui dit : Voilà une maladie que je cache à tout le monde ; & j'ai autour de moi trois espions, dont chacun est chargé, par un de mes fils, de compter les instans de ma vie. Il lui nomma ces trois personnes, en désignant celui de ses enfans par lequel chacun de ces espions étoit employé,

Fol. 98 vers.

& il ajouta : Ils comptent mes jours & mes heures , & ils trouvent que je vis trop long-temps. Vous allez en avoir la preuve dans un instant. Je vais leur demander un cheval pour le monter ; ils m'amèneront un animal foible & décharné , dont le pas ne peut qu'augmenter mon mal & doubler mon infirmité. Après avoir ainsi parlé , il leur demanda un cheval ; & ils lui amenèrent effectivement un cheval usé & hors de service , capable de causer beaucoup de fatigue à son cavalier. Néanmoins Haroun dissimuloit son chagrin , & supportoit patiemment ce qu'il avoit à souffrir de la part de ses fils. Il monta donc sur le cheval qu'ils lui présentoient , & se contenta de se retourner vers son confident , & de le regarder avec la tristesse peinte sur le visage.

Ce quatrième livre se termine à la mort du khalife Almohtadi-billah , & à l'inauguration de son successeur Almotamed-ala-allah.

Fol. 112 recte.

L'auteur commence le cinquième livre , en annonçant que l'objet principal de ce livre est l'histoire des augmentations faites à la mosquée de la Mecque ; la première sous le khalifat d'Almotadhed-billah , & la seconde sous celui d'Almoktader-billah. Avant ces deux augmentations , elle avoit déjà été réparée par le khalife Almotamed-ala-allah. Il avertit qu'il racontera en détail chacun de ces événemens à mesure que la suite de l'histoire le conduira à l'époque du règne auquel ils appartiennent , & il reprend la suite des khalifes Abbassides au commencement du khalifat d'Almotamed-ala-allah , c'est-à-dire , à l'année 256 de l'hégire (869-70.)

L'histoire abrégée que ce livre renferme des khalifes Abbassides , depuis Almotamed-ala-allah jusqu'à la conquête des Tartares & la prise de Bagdad par Holagou , est entièrement étrangère au sujet de cet ouvrage : il ne faut en excepter que les événemens qui concernent la profanation de la Mecque par les Carmathes , & les agrandissemens faits à la mosquée de cette ville à différentes époques :

époques : mais ces détails sont trop peu importants pour mériter aucun extrait ; & du reste , le récit de notre auteur ne contient rien qui ne soit bien connu par les historiens arabes imprimés.

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

Je remarquerai seulement ce qu'il raconte , que lors de la prise de Bagdad par Holagou , les Tartares jetèrent dans l'Euphrate les livres des collèges de cette ville ; que le nombre en étoit si grand , qu'il s'en forma un pont , sur lequel passaient les gens de pied & les cavaliers , & que l'eau du fleuve en prit une couleur noire. Fol. 151 rect.

Après la destruction de l'empire des khalifes , quelques descendans de la famille des Abbassides se réfugièrent en Égypte : ils y furent reconnus pour successeurs des khalifes par les sultans de ce pays. Je vais extraire ce que Kotbeddin rapporte de ces khalifes , qui ne possédèrent que le nom de cette éminente dignité.

Le premier fut Aboulabbas Ahmed , surnommé *Almostanser aldhafer* , frère d'Alnafer & petit-fils d'Almostadhi. Il se réfugia en Égypte , en l'année 656 (1258) , auprès du sultan Bibars albondokdari. Le sultan , après avoir fait constater , par une assemblée nombreuse de gens de loi , les droits de ce descendant des Abbassides , lui donna une armée avec laquelle il s'avança vers Bagdad ; mais il fut vaincu , sur les bords de l'Euphrate , par Karaboga , auquel Holagou avoit donné le gouvernement de Bagdad , & perdit la vie dans cette action , le 3 de dhoulcaada 659 (1260.) Fol. 152 rect.

Un autre descendant des Abbassides vint encore après cela chercher un asile en Égypte : il se nommoit aussi *Aboulabbas Ahmed* , & prit le surnom d'*Alhakem biamrillah*. Il étoit fils d'Alraschid & petit-fils d'Almostarsched. Le sultan Bibars ayant fait constater juridiquement son origine , le reconnut pour khalife & lui assigna un traitement.

Il demeura en Égypte , & n'eut que le nom de *Khalife* : ses enfans lui succédèrent dans la possession de ce titre. Le seul usage qu'ils en faisoient , étoit de conférer le titre de sultan aux princes qui vouloient bien les reconnoître

pour khalifes , & recevoir d'eux l'investiture des provinces qu'ils possédoient. Ces princes croyoient par-là attirer sur eux les faveurs du ciel. Sur la fin de l'empire des premiers Abbassides , toute l'autorité étoit dans la main des émiralomara , qui ne laissoient aux khalifes que l'extérieur de la souveraineté : mais les khalifes dont il est ici question n'avoient pas même ces apparences du pouvoir souverain ; ils ne possédoient que le nom , & rien de plus.

Cependant Alosyouti leur a donné place dans son Histoire des khalifes. Le dernier dont il parle est Almotéwakkela-alla Aboulazz Abdalaziz , frère de Yakoub , qui fut proclamé khalife le lundi 26 de moharram 884 (1479), en présence du sultan Kaïtbai. Le même auteur rapporte, dans un autre ouvrage , que ce khalife mourut en l'année 903 (1497), & laissa en mourant le titre de khalife à son fils Yakoub , qui fut surnommé *Almostamssek-billah*. Ce khalife vivoit encore quand le sultan Sélim fit la conquête de l'Égypte , & réunit cette province aux états de la maison Othomane ; mais il étoit extrêmement vieux , & avoit perdu la vue. Selim le laissa en Égypte , & emmena avec lui à Constantinople son fils Abou-abdallah Mohammed. Almostamssek-billah mourut au Caire au mois de rébialthani 927 (1521). Son fils ayant profité du grand âge du sultan Sélim pour quitter Constantinople , revint en Égypte : il y prit le titre de khalife & le surnom d'*Almotéwakkela-alla*.

Il conserva ce titre jusqu'à sa mort , arrivée au mois de schaban 950 (1543) , sous le gouvernement du pacha Daoud alkhadem. En lui finit cette suite de khalifes Abbassides. L'auteur remarque qu'il a conversé avec lui dans un voyage qu'il fit en Égypte en l'année 943 (1536.)

Fol. 154 rect.

Ici finit le cinquième livre. Le sixième (r) est consacré à l'histoire de la dynastie des Mamlucs circassiens , qui ont possédé l'Égypte depuis l'année 784 de l'hégire

(r) Le texte porte le cinquième livre ; c'est une faute.

(1382-3), jusqu'à la conquête de ce royaume par les Othomans. Comme le but de l'auteur n'est point d'écrire l'histoire des dynasties qui ont régné en Égypte, & dont la domination s'étendoit sur une partie du Hedjaz, il se contente de tracer un tableau général de cette dynastie, & s'arrête ensuite, sous le règne de chacun des princes dont elle est composée, aux événemens qui sont relatifs à l'histoire de la Mecque. Je crois devoir faire passer dans cet extrait ce qu'il rapporte en général de la dynastie des Circassiens, de leurs mœurs, de leurs usages & de la forme de leur gouvernement.

Les Circassiens, dit-il, sont une nation de Turcs qui habitent vers le midi : leur pays renferme des villes bien peuplées, des montagnes & des plaines qu'ils cultivent & où ils nourrissent leurs troupeaux. Ils sont dans la dépendance du sultan de Séraï, ville capitale du royaume de Khowarezm. Les rois de ces peuplades dépendent du royaume de Séraï, comme des sujets : les habitans de Séraï les attaquent à main armée ; emmènent en captivité leurs femmes & leurs enfans, & vont les vendre de tous côtés dans les pays les plus éloignés. C'est ainsi qu'en parle Makrizi. Il ajoute qu'Almélis Almanfour Kélaoun, l'un des sultans d'Égypte, de la dynastie des Turcs, qui avoit succédé à celle des Ayoubis, princes Curdes d'origine, fut le premier qui acheta un grand nombre d'esclaves circassiens. Son fils & ses descendans suivirent son exemple. Kélaoun leur confia les emplois qui les approchoient de plus près de sa personne : ils remplirent les places d'écuyers, d'échançons, de maîtres-d'hôtel & d'émirs ; leur nombre devint très-considérable, & ils tinrent la même conduite envers les sultans turcs leurs maîtres, que ceux-ci avoient tenue envers les sultans Ayoubis. Ils s'emparèrent du gouvernement, & affermirent leur puissance en augmentant le nombre des gens de leur nation : ils établirent des règles & une forme de gouvernement qui fut le soutien de leur empire. Trente-deux princes de cette nation, se

Fol. 154 rect.

C c c c ij

succédèrent sur le trône d'Égypte pendant un espace de 128 ans Les princes de cette dynastie adoptèrent pour costume particulier celui des sultans curdes de la famille des Ayoubis , auquel ils changèrent & ajoutèrent quelque chose. Ce costume étoit reçu parmi eux , & plaisoit à leur nation ; car c'est l'habitude qui fait que l'on trouve un costume agréable ou ridicule , & elle fait contracter du goût pour une manière de se mettre qui paroît risible à ceux qui n'y sont point accoutumés. Dans chaque pays les souverains ont un costume particulier qui leur attire le respect & les hommages des peuples accoutumés à voir leurs princes sous cet extérieur. Les sultans circassiens portoient une thiare ou bonnet entouré artistement d'étoffes bien travaillées. De ce bonnet sortoient six pointes en forme de cornes , distribuées sur le devant , à droite & à gauche , & entourées du même schafsch que le bonnet. Ils portoient ce bonnet quand ils sortoient en public , & dans le divan : ils étoient vêtus d'un caftan fait de quelque étoffe riche , & garni , tant sur l'épaule droite que sur l'épaule gauche , d'une pièce d'étoffe brochée en or. Il n'y avoit que le sultan qui portât cet ornement sur l'épaule droite : les émirs , & même d'autres officiers d'un rang inférieur , le portoient sur l'épaule gauche ; & les sultans faisoient présent d'un caftan , orné de cette garniture , à ceux de leurs officiers qu'ils vouloient honorer. On portoit aussi sur la tête du sultan une espèce de parasol , au milieu duquel étoit une petite figure d'oiseau : cette machine servoit à mettre le prince à l'abri du soleil ; & celui qui la portoit sur la tête du sultan , étoit un émir du premier rang , & destiné à monter dans la suite sur le trône. Après le sultan , il y avoit vingt-quatre grands émirs , qui tous avoient le droit de faire battre des tymbales devant leurs portes le matin & le soir. Chacun d'eux avoit cent émirs au-dessous de lui , & commandoit à mille hommes de troupes : leur rang répondoit à celui des béglerbegs. Ces émirs portoient un bonnet garni de quatre cornes. Au-dessous d'eux étoient

d'autres émirs, chacun desquels avoit sous lui dix autres émirs, & commandoit cent hommes de troupes. Ceux-ci, dont le rang répondoit à celui de sandjak, ne portoient que deux cornes à leur bonnet. Après eux, étoient ceux qu'on nommoit les *khafféghis*, comme qui diroit officiers de confiance, qui avoient un cheval & des domestiques, & portoient sur la tête une espèce de calotte (*s*), & par-dessus un bonnet ou thiare, avec une queue qu'ils faisoient tourner sous leur menton. Enfin venoient les *djélebs* (*t*) ou *novices*; ils servoient à pied; ils portoient sur la tête des bonnets (*u*) de drap rouge, étroits par le bas, qui s'élargissoient par le haut, & qui ne tenoient point solidement sur la tête. La plupart portoient pour vêtement un manteau (*x*) blanc d'une étoffe lisse (*y*), & garnie, sur les deux épaules, de deux pièces d'étoffe de soie unie ou brochée d'or: ils avoient aussi des ceintures blanches d'une étoffe lisse, dont ils se ferroient autour des reins, & dont ils laissoient pendre les deux bouts jusque vers le milieu de la jambe.

Les marchands continuant à tirer des esclaves blancs de la Circassie pour les amener en Égypte, où ils les vendoient fort chèrement, le nombre des Circassiens monta, dans ce pays, de vingt à trente mille cavaliers. On avoit grand soin de leur éducation, & il y avoit des écoles pour eux, où ils avoient pour maîtres des docteurs savans dans l'alcoran, gagés pour les instruire. Lorsqu'un jeune Circassien n'étoit encore que *djéleb* ou *novice*, son maître le faisoit entrer à ces écoles, où on lui enseignoit d'abord à écrire, à compter (*z*), à faire les prières & à lire,

(*s*) Cette calotte est nommée dans le texte *زفت*. Ce mot m'est inconnu; je le traduis par conjecture.

(*t*) Ce mot signifie, chez les Turcs, un homme qui commence à entrer dans les emplois.

(*u*) Il y a dans le texte *طواق*

pluriel de *طاقبه*

(*x*) *ملوطة*

(*y*) *مصنوفة* V. Meninski au mot

مصنوق

(*z*) *الاستخراج* Je traduis ainsi par

conjecture.

suivant son plus ou moins d'aptitude. Quand il étoit suffisamment instruit & dans la lecture, & dans la connoissance de l'alcoran, de la jurisprudence & de la religion, on lui apprenoit à manier la lance, à se battre corps à corps & à tirer de l'arc : après cela on le faisoit passer à l'équitation, & il en suivoit les exercices jusqu'à ce qu'il fût en état de combattre, de toutes ces différentes manières, à cheval. Alors il passoit au rang de khasséghi, & de là il devenoit émir, déwadar (a), commandant, & pouvoit monter jusqu'au rang de sultan.

Il n'y avoit aucun de ces Circaffiens qui n'eût en tête la pensée de devenir un jour sultan, depuis l'instant où on le conduisoit au marché pour le vendre jusqu'à sa mort. On en vit un qui étant mal fait, chauve & boiteux, demanda au courtier qui l'exposoit en vente, si l'on avoit déjà vu un homme chauve & boiteux devenir sultan en Égypte. En général cette espèce d'hommes est distinguée par sa franchise : ils sont généreux, braves, & fidèles à ceux auxquels ils ont voué leur attachement.

Toutes les richesses de l'Égypte étoient entre les mains des Circaffiens ; mais les Égyptiens savoient les tourner à leur profit par leurs artifices : car les Circaffiens dépendoient de ces Égyptiens, qui leur servoient de docteurs & d'intendans. Ces intendans les trompoient & leur faisoient faire des dépenses énormes. Chaque militaire avoit son docteur, qui lui enseignoit l'alcoran ; son imam pour lui faire la prière ; son intendant (b), qui écrivoit sa recette & sa dépense ; son trésorier ; son valet-de-pied, qui lui tenoit l'étrier ; son échançon (c), son mihter (d),

(a) درانداز pour دوادار : les Turcs disent درمندان, celui qui porte l'écritoire.

(b) Il y a dans le texte, مكبر ومباشر ; apparemment ces deux

mots sont synonymes : le premier ne m'est pas connu en ce sens.

جامدار (c)

مهتر (d) C'est je crois le

مهتر A la cour des Sofis, ce mot exprimoit l'emploi de chambellan. Voy.

son sellier, son chef d'écurie, son barbier (e), & autres.

Quand un émir montoit à une plus haute dignité, tous ses officiers montoient avec lui: ils lui donnoient des repas, & fournissoient sa table de sucreries & de fruits. Ils vivoient dans une grande abondance, & le peuple du pays partageoit l'abondance & l'aisance dont ils jouissoient. Leurs repas suffisoient pour fournir à la subsistance de tous leurs voisins; car leurs serviteurs vendoient au peuple ce qui restoit de leurs tables, comme poulèts, oies & autres mets délicats. Il y avoit même un marché où se vendoit toute la desserte de leurs tables qui étoit restée à leurs serviteurs. Les Circassiens aimoient aussi la magnificence dans leurs maisons: ils se bâtissoient de beaux palais, & élevoient des collèges, des mosquées & des tombeaux: ils avoient beaucoup de bonnes qualités, & leur conduite étoit pleine de noblesse & de grandeur; mais dans la suite ils se corrompirent, se laissèrent aller à toutes sortes d'excès; & les violences & les injustices qu'ils commirent, attirèrent la ruine de leur puissance.

Après ces détails généraux sur la dynastie des Circassiens, l'auteur rapporte, sous le règne de chacun de ces princes, les événemens arrivés à la Mecque, ou relatifs à cette ville.

Sous le règne de Faradj, second prince circassien, un incendie consuma une grande partie de la mosquée de la Mecque: cet accident arriva à la fin de schawal 802 (1399). On rapporte que quelques santonns assurèrent que cet événement annonçoit une grande calamité, dont les hommes étoient menacés pour cette année. Ce fut en effet cette année que Tamerlan vint en Syrie, portant par-

Fol. 158 vers.

de Chardin, *tom. VI, pag. 120.*
A la cour du grand-seigneur il signifie la même chose, mais avec l'addition du mot *انج*; sans cela il

signifie le chef de la musique. Voy. le Dict. de Méninski.

مراج ماہیں و حلات (e)

tout le fer & le feu. Cent trente colonnes de marbre furent calcinées par la violence du feu.

Cette même année, au mois de djoumadi, il tomba des pluies abondantes qui formèrent un torrent. Ce torrent entra dans la mosquée, & la remplit jusqu'à une grande hauteur; il entra même jusque dans la Caaba par une fente qui étoit à la porte: il renversa une partie des arcades de la mosquée & plusieurs colonnes, & fit périr plusieurs personnes.

L'année suivante la mosquée fut réparée; & ce qui avoit été détruit, fut reconstruit par les soins de l'émir Bissak aldhahéri, qui avoit la conduite de la caravane d'Égypte. Il resta exprès à la Mecque pour diriger ces constructions; mais faute de marbre, il fut obligé de faire faire les colonnes en pierre, en sorte que trois des portiques de la mosquée étoient en colonnes de marbre, & le quatrième en colonnes de pierre. La bâtisse fut achevée au mois de schaban 804 (1401-2); il ne restoit plus que le toit à faire. On fut obligé d'en différer la construction, parce que l'on ne pouvoit trouver à la Mecque les bois propres à ce travail. On ne trouve en effet à la Mecque que du bois de palmier (*f*) & de genévrier (*g*), qui n'a ni assez de longueur ni assez de force, & il falloit, pour cette construction, du bois de sadj (*h*) qui se tire de l'Inde; du sapin (*i*) & du cyprès (*k*) qui se tire de la Romanie. L'émir Bissak retourna en Égypte au commencement de

(*f*) *دوم* *Borassus flabellifer*. Forskal, *Flor. Eg. Arab.*, pages LXXVIII & CXXVI. *Voy. de Shaw*, Extraits, &c., pag. 117, n.º 461. *Voy. de Pock*, tom. II, pag. 144; nouveaux Mém. des missions, tom. II, pag. 158.

(*g*) *مرمر*

(*h*) *ساج* C'est un bois qui s'ap-

porte de l'Inde en Arabie & en Égypte: Forskal n'en détermine pas l'espèce. *Flor. Eg. Ar.*, p. XCVI.

(*i*) *حنوب* *Pinus odora*. Forskal, *Flor. Eg. Arab.*, pag. LVI, LXXV. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, pag. 132.

(*k*) *مرو* *Cupressus sempervirens*. Forskal, *Flor. Eg. Ar.*, p. LXXV.

l'année

l'année 805 (1402-3) pour faire venir ces bois : il revint à la Mecque en l'année 807 (1404-5), après avoir tiré de la Romanie les bois nécessaires : mais au lieu du bois de sadj, qu'il ne put trouver à la Mecque, il fut obligé d'employer du genevrier, qu'il fit tirer en grande quantité des montagnes du Hedjaz. Il fit donc construire le toit de la nouvelle bâtisse, & réparer celui des portiques que le feu n'avoit point renversé. La Mecque étoit alors gouvernée par le seïd Hassan ben-Adjlan, grand-père du schérif d'aujourd'hui. Ce fut aussi sous le règne de Faradj que le sultan du Bengale Gaïatheddin Adhemschah, frère d'Escanderschah (1), envoya de grandes aumônes pour la Mecque & pour Médine, sous la conduite d'un de ses officiers Yakout Algaïathi, qu'il chargea aussi de faire construire à la Mecque un collège & une hôtellerie. Ce conseil lui avoit été donné par son vizir Khandjéhan. Yakout fit construire un collège & une hôtellerie, suivant l'ordre de son maître : il acheta aussi des terres, des citernes & une maison, dont il assigna les revenus pour l'entretien de ces deux édifices, & pour la subsistance de quatre professeurs & de soixante écoliers. Il paya pour tout cela 12000 mithkals d'or au schérif Hassan ben-Adjlan, & lui remit en outre une somme considérable pour faire réparer le cours des eaux d'Arafat.

Fol. 165 rect.

Khandjéhan, vizir du sultan Gaïatheddin, avoit aussi envoyé un autre vaisseau, sous la conduite de Hadji Ikbal, chargé d'aumônes pour Médine & de présens pour Djémaz alhossâini, émir de cette ville, & il avoit ordre d'y faire construire pareillement un collège & une hôtellerie : mais ce vaisseau ayant échoué près de Djidda, le seïd Hassan prit le quart de tout ce qu'on retira du naufrage, suivant l'usage qui s'observoit pour tous les bâtimens naufragés,

(1) Voy. sur ce prince & sur la dynastie des sultans musulmans du Bengale, Ayeen Akberi, tom. II, pag. 27. Descr. histor. & géogr. de l'Inde, tom. I, pag. 473 & suiv.

& il retint tout ce qui étoit destiné pour l'émir Djémaz, parce que cet émir s'étoit révolté & avoit commis toutes sortes d'infamies à Médine : il s'étoit emparé, par force, de la clef du trésor du sépulcre du prophète, & avoit pris, entre autres effets, plusieurs caisses scellées qui renfermoient de l'or mis en dépôt par les rois de l'Irak, & cinq mille draps mortuaires. Il avoit aussi voulu voler les lampes d'or de la chapelle ; n'ayant pu y réussir, il prit la fuite : mais il fut pillé par les Arabes, qui lui enlevèrent tout ce qu'il portoit, & il périt.

Le schérif Hassan envoya des troupes à Médine, & y mit pour gouverneur Edjlan ben-Nomaïr alhossâini. Ceci arriva en l'année 811 (1408-9).

Fol. 168 rect.

En l'année 815 (1412-3) il y eut une grande disette à la Mecque : un sac de froment, c'est-à-dire, la charge d'un chameau d'une force moyenne, se vendit jusqu'à 20 dinars. Toutes les autres denrées étoient aussi chères à proportion : un melon valoit une pièce d'or.

Fol. 168 vers.

En l'année 816 (1413-4), le schérif Hassan rebâtit l'hôpital de la Mecque, qui avoit été originairement fondé par le khalife Abbasside Almostanser, & qui étoit situé au côté septentrional de la mosquée. Il se fit concéder à loyer, par le cadhi alcodhat de la Mecque, les fonds de cet hôpital par bail emphythéotique pour cent années, moyennant le prix de 40000 dirhems au poids de l'Égypte, & le cadhi lui permit d'employer cette somme aux réparations de l'hôpital, de détruire ce qui tomboit en ruines, de réparer ce qui pouvoit être réparé, & d'employer cet édifice à son usage pendant la durée de son bail.

Le schérif fit donc à l'hôpital toutes les réparations nécessaires ; il le pourvut de tout ce qui pouvoit être utile au service des pauvres & des malades ; il ordonna que les pauvres qui viendroient s'y faire traiter, y demeurassent jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement recouvré la santé, sans qu'on pût les forcer d'en sortir que de leur plein gré ; & que quand il n'y auroit point de malades dans

l'hôpital, les revenus en fussent encore consacrés à l'avantage des pauvres malades. Il dressa un acte de fondation qui contenoit toutes ces dispositions, & en donna l'administration à ses deux fils, Bérékat & Ahmed; & après eux, à ses plus proches descendans mâles, à l'exclusion des femmes en ligne directe.

En l'année 824 (1421), le sultan Seïfeddin Tatar, *Fol. 171 rect.* fixième de la dynastie des Circassiens, assigna au schérif de la Mecque une pension annuelle de 1000 pièces d'or, qui devoient lui être fournies sur le trésor de l'Égypte, pour lui tenir lieu des droits qu'il percevoit sur les légumes, les fruits, les grains & autres denrées qu'on vendoit à la Mecque. Il en fut dressé une reconnoissance authentique, qui fut écrite sur les colonnes de la mosquée.

En l'année 829 (1425-6), l'île de Chypre fut soumise *Fol. 172 rect.* par le sultan Barsébaï, huitième prince circassien.

En l'année 850 (1446-7), un des vizirs du sultan *Fol. 182 rect.* Morad II, étant venu en pèlerinage à la Mecque, s'y distingua par ses abondantes aumônes. Parmi les largesses qu'il fit, celle-ci mérite d'être remarquée: il fit jeter dans le réservoir d'eau de Kobbat alabbas, qui est dans la mosquée, trois cent soixante pains de sucre & plusieurs quintaux de miel. Le peuple en but, & beaucoup de gens en remplirent des outres, & en portèrent à boire aux pèlerins.

Sous le règne du sultan Kaïtbai, seizième sultan circassien, notre auteur entre dans de grands détails sur la fondation d'un collège à la Mecque & d'un autre à Médine, faite par ce sultan; sur les réparations qu'il fit faire à la plupart des édifices sacrés de la Mecque; sur l'incendie qui consuma la mosquée de Médine en l'année 886 (1481-2), & sur la reconstruction de cette mosquée; enfin sur le pèlerinage de ce sultan à la Mecque & à Médine. Ces faits ne me paroissent pas assez importans pour mériter que je m'y arrête. J'observerai seulement que le schérif de la Mecque étoit alors Mohammed ben-Bérékat ben-Hassan ben-Adjlan. *Fol. 185 vers.*

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.
Fol. 199 rect.

Sous le règne du sultan Aboulfaadat, fils & successeur de Kaïtbai, notre auteur raconte deux traits, à peine croyables, de la cruauté & de la folie de ce prince.

Sa mère lui avoit choisi pour femme une jeune esclave d'une grande beauté, & elle l'avoit fait entrer dans un appartement richement orné pour y attendre le sultan. Ce prince y étant entré & ayant fermé les verrous sur lui, tra cette malheureuse, & commença à l'écorcher. Aux cris qu'elle pouffoit, on accourut pour entrer dans la chambre, mais on ne le put, la porte étant fermée par-dedans. Ce prince brutal continua à exécuter son barbare dessein ; & lorsqu'il eut entièrement écorché cette femme, il remplit la peau de linges & d'étoffes ; & étant sorti, il la montra avec complaisance comme une preuve de son adresse.

Une autre fois, passant avec tout son cortège devant la porte d'un pâtissier qui vendoit des sucreries, & qui étoit devant son comptoir, il le fit lever, s'assit à sa place & se mit à vendre ses marchandises. Ses officiers qui l'entouroient, s'empresèrent d'acheter des sucreries ; & le sultan, tenant la balance, pesoit lui-même ce qu'il leur vendoit. Ce prince faisoit une multitude d'extravagances semblables, les unes atroces, les autres ridicules. Un trait de folie lui coûta la vie ; car ayant eu l'imprudence de sortir seul pour aller du côté de Djizeh, quelques-uns de ses esclaves lui dressèrent une embuscade sur la route ; & lorsqu'il passoit, ils saisirent la bride de son cheval, & ils coupèrent la tête au prince.

Fol. 200 vers.

Kanfouh algouri, avant-dernier sultan de la dynastie des Circassiens, s'étant aperçu que ses émirs tramoièrent une conspiration contre lui pour lui ôter la couronne, convoqua son divan, & y appela tous les émirs & les principaux officiers. Lorsqu'ils furent assemblés, il les fit asseoir & s'assit au milieu d'eux, contre l'usage ordinaire, car ils avoient coutume de se tenir debout en présence du sultan. Chacun d'eux, étonné, attendoit en silence ce que Kanfouh avoit à leur dire. Agas, leur dit-il alors, je

vous ai fait assembler pour vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse, & pour avoir vos avis. Quelques gens sont allés trouver un homme pour mettre en dépôt entre ses mains une bourse pleine d'argent, bien liée & cachetée : cet homme n'a consenti à s'en rendre dépositaire que sous la condition expresse que quand ils voudroient retirer leur dépôt, ils viendroient le lui redemander paisiblement, & sans user de violences & de voies de fait. Mais, au mépris de cette convention qu'ils avoient acceptée, ils sont venus quelque temps après, & lui ont redemandé le dépôt en faisant beaucoup de tapage & de tumulte, avec des cris & des gestes violens. Voilà, leur a-t-il dit, votre dépôt; reprenez-le, mais ne faites point de tumulte, & n'usez point de violences, comme vous me l'avez promis. Ces gens lui ont répondu : Il n'en sera pas ainsi; nous voulons employer la force & agir avec vous en ennemis. De quel côté vous semble-t-il qu'est le bon droit ?

Tous ceux qui composoient l'assemblée, comprenant l'objet de ce discours, lui demandèrent pardon de leurs mauvais desseins. Alors il leur dit : Je n'ai pris place au milieu de vous que pour vous faire connoître que je ne suis rien de plus que l'un d'entre vous. Je suis prêt à remettre l'autorité souveraine à celui de vous qui voudra s'en emparer; je ne lui ferai aucune résistance, & je n'userai envers lui d'aucune violence. Chacun d'eux entendant ce discours, s'empressa de lui baiser la main; ils le prièrent de conserver la couronne, & lui donnèrent les marques de la plus parfaite soumission.

Kansouh ayant ainsi dissipé ce complot, laissa écouler quelque temps; & ensuite il fit périr, sous différens prétextes, & l'un après l'autre, tous ceux dont il avoit sujet de se méfier.

Ce fut Kansouh qui, à la sollicitation du roi de Guzarate, *Fol. 205 rect.* équipa une flotte qu'il envoya dans l'Inde sous la conduite de Hossain alcurdi, pour s'opposer aux progrès des Portugais. Notre auteur entre ici dans quelques détails sur

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

cette expédition. Je dois les supprimer, attendu que j'en ai déjà donné l'extrait dans la notice du Bark Yémani, qui est aussi l'ouvrage de ce même écrivain.

Fol. 217 vers.

Le septième livre (*m*) contient une histoire abrégée des sultans othomans, depuis Soliman-schah, qui le premier quitta le pays originaire des Turcs, & vint chercher un nouveau séjour vers l'Europe jusqu'au temps où vivoit notre auteur.

Fol. 224 vers.

Son récit est très-succinct jusqu'au règne du sultan Sélim I; mais à cette époque il commence à raconter, dans un grand détail, les principaux événemens de l'histoire othomane, les guerres de Sélim contre ses frères, les expéditions contre schah Ismaël, roi de Perse, contre Kansouh algouri, sultan d'Égypte, & Tomambai son successeur, & ses conquêtes en Syrie & en Égypte. Tout

Fol. 234 vers.

cela forme le second chapitre du septième livre. Le troisième contient le détail de ce que fit ce sultan en faveur de la Mecque & de Médine: je n'y ai rien remarqué qui mérite d'être extrait. Des réparations & des embellissemens aux édifices consacrés à la religion, des fondations en faveur de ses ministres, d'abondantes distributions soit en denrées, soit en argent, & d'autres détails de cette nature; voilà quel est l'objet de ce chapitre.

Fol. 242 rect.

Fol. 244 vers.

Le huitième livre (*n*) contient l'histoire du sultan Soliman, successeur de Sélim I.^{er}. L'auteur, après avoir dit un mot en général de ce sultan, consacre un chapitre particulier à la famille & aux enfans de ce prince, & un autre à ses vizirs & aux pachas du Caire sous son règne. Dans ce chapitre il parle de l'expédition de Soliman, pacha du Caire, contre les Portugais de l'Inde. Ces maudits étrangers s'étoient, dit-il, emparés des ports de l'Inde; ils infestoient aussi les ports du Yémen, & étoient venus jusque dans le port de Djidda & dans celui de Suès, qui n'est qu'à deux

(*m*) Il y a dans le texte le sixième.

(*n*) L'Arabe porte le septième livre.

journées du Caire : ils prenoient les vaisseaux qui transportoient les pèlerins & les bâtimens marchands ; ils pilloient les biens des Musulmans, & les emmenaient prisonniers. Ils avoient fait périr, par trahison, Béhadur-schah, sultan du Guzarate. Je passe les détails de cette expédition ; on en trouvera le récit dans la notice que j'ai donnée du Bark Yémani.

Le chapitre suivant contient les expéditions militaires des Turcs sous le règne du sultan Soliman. Je me contenterai de les indiquer. Fol. 255 rect.

Expédition en Hongrie en l'année 927 (1520-1). Fol. 256 rect.

Prise de Belgrade. Ibid.

Prise de Rhodes en l'année 929 (1522-3). Fol. 256 vers.

Seconde expédition contre la Hongrie en 932 (1525-6). Fol. 259 rect.

Réduction de Péter-varadin & de plusieurs autres places fortes, & prise de Bude, capitale de la Hongrie.

Bude prise par les Allemands. Soliman s'avance en 935 (1528-9) vers la Hongrie. Une princesse de Hongrie, nommée, suivant notre historien, *Erdel-banou* (o), vient au camp de Soliman, & se rend tributaire de la Porte. Fol. 260 rect.

Bude reprise par Soliman en 936 (1529-30.) Siège de Vienne, nommée *Pitch* پیتچ, capitale des états de l'empereur, ou *Nimtchehkral* نیمتچہ کراں. Suivant notre auteur

la place se rend le 28 de moharram 936 (3 octobre 1529), & Soliman fait raser la citadelle.

Nouvelle expédition contre l'Allemagne en 938 (1531-2). Fol. 261 rect.

(o) Ce mot signifie *dame de Transylvanie*. C'est la princesse Élisabeth, fille de Sigismond I, roi de Pologne, sœur de Sigismond-Auguste II, aussi roi de Pologne, & femme de Jean Zapolski, vaivode de Transylvanie, élu roi de Hongrie après la défaite & la mort de Louis I. Jean Zapolski

s'étoit mis sous la protection de Soliman ; & c'étoit par le secours des Turcs qu'il s'étoit maintenu dans son royaume contre Ferdinand, que Charles-Quint avoit fait élire à Presbourg roi de Hongrie.

Sagredo nomme cette princesse *Isabelle*.

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

Fol. 261 vers.

Fol. 263 vers.

Guerre contre les Perses en 941 (1534-5). Prise de Bagdad.

Expédition en Albanie & contre Korfou en l'année 943 (1536-7). Notre auteur, qui nomme l'Albanie

Aulonia اولونيه, comme les Turcs, dit que ce pays porte aussi le nom de *Corfou* كورفس, & appartient à l'Espagne.

Fol. 264 rect. Expédition en Moldavie *فره بغدادان* en l'année 944 (1537-8).

Fol. 264 vers. Expédition contre Estoubvar *اصطوبور*, ville de Hongrie. Cette place, voisine de Bude, faisoit partie, suivant notre historien, des provinces dont le sultan Méhémed avoit donné la souveraineté, à la charge d'un tribut, à la princesse Erdel-banou. Cette princesse étant morte, & l'empereur ayant formé le projet de s'emparer de ses états, Soliman se mit en marche en l'année 938 (1531-2). L'empereur, qui se dispoisoit à se rendre maître de Bude, informé de l'approche du sultan, prit la fuite : l'armée othomane, après avoir ravagé le pays, s'empara d'Estoubvar, place forte voisine de Bude, de la forteresse de Waschwa, & retourna, après avoir soumis toute cette province, à Constantinople.

Les faits sont étrangement défigurés dans ce récit. Ce qui donna occasion aux entreprises de l'empereur contre la Hongrie, ce fut la mort du roi Jean Zapolski, vaivode de Transylvanie & roi de Hongrie, & non celle de la princesse Élisabeth : cette princesse au contraire mit son fils sous la protection de Soliman, & l'appela à son secours ; mais ce prince profita de cette occasion pour se rendre maître de Bude, & relégua la princesse en Transylvanie. J'ignore quelle est la place que l'auteur arabe nomme *Estoubvar*.

Fol. 265 rect. Nouvelle expédition contre les Autrichiens en 955 (1588-9).

(1548-9). Prise de plusieurs places en Hongrie, du nombre desquelles sont *Usturgoun* استرغرن, ou Gran HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

Ustoulin Belgrad استولين بلغراد, ou Albe royale, nommée par les Allemands *Stuhlweissbourg*; *Liposa* & *Schoklowaff*, nommées par notre auteur, *Walpoa* والپود

& *Soklavakbsch* سقلواقش

Le sultan prend les armes en l'année 955 (1548-9) Fol. 266 rect.
en faveur d'Elkas (*p*) mirza, frère du roi de Perse & gouverneur du Schirwan, qui, pour venger une injure qu'il avoit reçue, étoit venu implorer son secours.

Prise d'Erivan. Avantages que remporte Elkas mirza sur l'armée commandée par son frère Sam mirza. Elkas se brouille avec le sultan : il est tué, & les troupes othomanes reviennent à Constantinople.

En l'année 960 (1552-3), Soliman marche de nouveau Fol. 267 rect.
contre les Perses : Arrivé à Erkéli, il mande auprès de lui le sultan Mustafa son fils; & à son arrivée il le fait mettre à mort. Notre auteur se contente de dire que ce prince étant entré dans la tente impériale, n'en sortit que dans un cercueil pour être transporté à Brouff, où il fut inhumé. Mort du sultan Djéhanguir, autre fils de Soliman. Le sultan fait la paix avec le roi de Perse, & revient à Constantinople en 961 (1553-4).

Nouvelle expédition de Soliman contre la Hongrie en Fol. 268 rect.
974 (1566-7) : il se met en marche, contre l'avis de son médecin, & vient mettre le siège devant Séghetwar (*q*), la plus forte place du bannat de Témefwar دمشوار. Le feu prend au magasin à poudre de la place, ce qui en accélère la conquête. Suivant notre auteur, la prise de Sigeth

(*p*) Kantimir le nomme *Elkasib*; d'autres auteurs le nomment *Elias*.

(*q*) C'est Sigeth سگتوار

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.

précéda la mort de Soliman , & il rendit les derniers soubpirs après avoir appris cette heureuse nouvelle, en disant : Je mourrai volontiers à cette heure. Suivant le prince Cantimir & Sagredo , Soliman mourut avant la prise de Sigeth.

Fol. 273 rect.

Après ce chapitre , destiné au récit des expéditions militaires de Soliman , l'auteur consacre le suivant au détail des aumônes , des œuvres de religion , des fondations pieuses de ce sultan , & principalement de celles qui sont relatives à la Mecque & à Médine : on y voit que Soliman , imitant en cela l'exemple de plusieurs princes musulmans , faisoit distribuer aux pauvres , aux ministres de la religion & aux moines de ces deux villes , de grandes largesses en grains ; qu'il leur abandonnoit le produit de la capitation levée sur les Juifs & les Chrétiens dans certaines provinces de son empire , & qu'il fit de grandes dépenses pour entretenir le cours de plusieurs ruisseaux , & notamment celui des eaux de Wadi-Noman , qui prennent leur source au pied d'une haute montagne nommée *Djébel Kerra* , & qui coulent sur le mont Arafat. Notre historien détaille fort au long l'histoire des travaux faits à différentes époques pour entretenir le cours des eaux de la Mecque.

*Fol. 276 rect.
à 290 rect.*

Il parle ensuite des quatre collèges fondés par Soliman à la Mecque.

Fol. 292 vers.

L'auteur nous apprend qu'il fut choisi pour remplir une place de professeur dans celui de ces quatre collèges qui étoit destiné à la secte d'Abou-hanifa ; & que le sultan Sélim ayant fait achever ces collèges après la mort de Soliman , lui assigna pour traitement , au milieu de djoumadiloula 975 (1567-8), cinquante othmanis. Il fait le détail des livres qu'il y expliquoit , tant à cette époque qu'à celle où il écrit ; & on voit qu'il y enseignoit l'explication de l'alcoran , les gloses des commentateurs , les *hadiths* ou traditions , & la médecine. Le sultan Morad , à la sollicitation du kadhilasker d'Anatolie , Ahmed Kadhizadeh Effendi , augmenta les honoraires de notre auteur , & les fixa à soixante othmanis.

Fol. 293 vers.

C'est par-là que finit le huitième livre : le neuvième (r) contient l'histoire du sultan Sélim II. On y voit d'abord le récit de l'expédition contre l'île de Chypre. L'auteur trace le tableau de cette île, parle de ses mines de cuivre, du laudanum qu'on y recueille, & de la conquête de cette île par les Musulmans sous le règne de Barsébaï, sultan circassien d'Égypte. Ensuite il raconte l'expédition des Turcs sous le règne de Sélim II; le siège de Famagouste, la prise de cette place, & la réduction de l'île en province de l'empire othoman.

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.
Fol. 296 vers.

L'histoire de cette expédition est suivie de celle de la guerre du Yémen. Après avoir raconté succinctement l'origine de cette guerre, la révolte de Mutahher & les premiers succès des troupes othomanes envoyées contre les rebelles, l'auteur renvoie le lecteur à l'histoire qu'il a écrite de cette guerre, sous le titre de *Bark Yémani*, & termine son récit par le détail des réparations que Sinan pacha fit faire aux édifices sacrés de la Mecque à son retour de cette expédition.

Fol. 300 vers.

Fol. 333 vers.

L'expédition de Tunis & de la Goulette suit celle du Yémen : elle est racontée ici d'une manière plus circonstanciée que dans le *Bark Yémani*.

Fol. 335 vers.

Le chapitre suivant contient le détail des aumônes & des œuvres pieuses de Sélim II. Ce sultan fit rebâtir à neuf la mosquée de la Mecque; & notre auteur raconte ce qui concerne cet objet dans le plus grand détail.

Fol. 351 rect.

La mort du sultan Sélim & la réception de cette nouvelle à la Mecque, sont l'objet du chapitre suivant, qui termine le neuvième livre.

Le premier chapitre du dixième livre (s) contient l'éloge du sultan Morad, successeur de Sélim II.

Celui de son grand vizir Mohammed-pacha & de Khodja

Fol. ; 60 rect.

(r) L'arabe porte le huitième livre.

(s) L'arabe porte le neuvième livre.

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.
Fol. 365 rect.

Saadeddin Effendi, qui avoit été instituteur de Morad, occupe le chapitre suivant.

Dans le troisième chapitre, l'auteur fait l'éloge des savans de son temps, & se félicite d'avoir conversé avec plusieurs d'entre eux, & d'avoir eu une correspondance par écrit avec plusieurs autres.

Fol. 366 vers.

Le quatrième chapitre a pour objet les ordres donnés par Morad pour achever la construction de la mosquée de la Mecque, commencée sous le règne de Sélim II, & l'exécution de ces ordres.

Fol. 370 vers.

Un des ouvrages que fit faire le sultan Morad, & qui étoit d'une grande importance pour la conservation & l'entretien de la mosquée de la Mecque, ce fut de faire creuser un fossé profond hors de la mosquée du côté du midi, par lequel s'écoulaient les eaux du torrent : car le terrain s'étoit successivement élevé, & le lit du torrent s'étoit rempli de terre jusque dans le bas de la ville ; en sorte qu'il ne falloit plus monter que trois marches pour entrer dans la mosquée par les portes de ce côté-là ; au lieu que précédemment il y avoit quinze degrés à monter. On étoit dans l'usage de creuser le lit du torrent, & d'en enlever les terres pour les porter hors la ville du côté de la plaine, une fois en dix ans ; mais cette précaution ayant été négligée pendant environ trente ans, la terre s'étoit amassée dans ce ravin. Enfin la nuit du mercredi 10 de djoumadiloula 983 (1575-6), le torrent s'étant subitement gonflé, les eaux entrèrent dans la mosquée ; elles couvrirent tout le terrain qui entoure la Caaba, & s'élevèrent tout autour de cet édifice, au-dessus de la pierre noire & du petit mur qui entoure le lieu nommé *Alheudjr* : elles montèrent même jusqu'au seuil de la porte de la Caaba, & presque jusqu'au verrou de cette porte. Les eaux demeurèrent un jour & une nuit dans la Caaba, & pendant ce temps on ne put y faire les prières accoutumées. Cependant on se hâta de déboucher le lit du torrent dans le bas de la Mecque : tout le monde mit la main à l'ouvrage ;

& les eaux ayant pris leur cours , on nettoya la mosquée ; on enleva la boue & la terre qui s'y étoient amoncelées , & on repava de nouveau cailloutage le terrain sur lequel marchent ceux qui font les processions autour de la Caaba.

Ensuite on creusa le lit du torrent à la profondeur de dix marches au-dessous des murs de la mosquée , & on continua cet ouvrage jusqu'au bas de la plaine. Ce ravin sert de lit aux eaux qui coulent des montagnes les plus élevées de la Mecque. On creusa aussi , d'un autre côté de la mosquée , celui qui sert d'écoulement aux eaux de quelques autres collines , & on pratiqua une communication souterraine entre ce second ravin & le premier ; en sorte que les eaux du second se réunissent au-dessous de la mosquée dans le lit du principal torrent. Depuis ce temps , les eaux s'écoulent facilement & n'approchent point des portes de la mosquée. La seule chose , ajoute l'auteur , qu'il convient de faire pour l'entretien de ces ouvrages , c'est de visiter , tous les deux ou trois ans , ces ravins , & d'en enlever les terres , afin de n'être point obligé , lorsqu'elles se sont accumulées pendant long-temps , à faire une grande dépense pour les nettoyer & les creuser , & il est à souhaiter que le sultan fasse un règlement pour que ces ravins soient exactement curés tous les deux ans , afin de prévenir tout accident & la nécessité de grands travaux.

La construction de la nouvelle mosquée , commencée sous le règne de Sélim II , & achevée sous celui de Morad , coûta , suivant notre auteur , 110000 pièces d'or neuves au trésor du sultan , sans y comprendre le prix des bois qui furent apportés d'Égypte , & le prix du fer , tant de celui qui fut employé à faire les outils pour la construction , que des barreaux terminés en pointe qui furent posés tout du long des arcades & entre les colonnes , pour empêcher les pigeons & les autres oiseaux de s'y reposer , & sans compter aussi le prix des croissans de cuivre doré qui furent faits en Égypte & envoyés à la Mecque pour être placés sur le haut de chaque dôme.

HISTOIRE
DE
LA MECQUE.
Fol. 373 rect.

Dans le chapitre suivant, l'auteur compte le nombre des colonnes, des corniches, des portes, des dômes, des fenêtres & des minarets tant de l'ancienne mosquée que de la nouvelle.

Fol. 381 vers. Ensuite il fait le détail des autres lieux de la Mecque remarquables par quelques particularités : il parle des endroits auxquels est attaché le privilège d'assurer le succès des prières que l'on y adresse à Dieu, & il en appelle à sa propre expérience. Il indique aussi les heures les plus propres à obtenir l'objet de ces prières. Parmi ces lieux, sont celui de la naissance de Fatime, celui où est né le prophète, la montagne d'Abou-Kobaïs, les tombeaux de Khadidja & de plusieurs autres personnages célèbres par leur sainteté.

Fol. 388 vers. La Mecque renferme encore un grand nombre de lieux consacrés par quelque événement important ou par la naissance de quelque grand personnage : notre auteur en fait aussi le détail. On y remarque deux pierres que les Musulmans visitent avec respect : l'une de ces pierres est célèbre pour avoir salué Mahomet, l'autre pour avoir reçu l'empreinte de son coude. Parmi les montagnes de la Mecque, plusieurs sont aussi l'objet de la dévotion des Musulmans. Telle est une colline nommée *Thébir*. Les Koreischites cherchant Mahomet pour le tuer, cette colline, sur laquelle il étoit alors, lui adressa la parole, & lui dit : Apôtre de Dieu, retirez-vous ; car je crains que vous ne périssiez sur moi, & que Dieu ne me punisse. En même temps, une autre colline, nommée *Harra*, appela le prophète, en lui criant : Apôtre de Dieu, venez ici.

Fol. 393 vers. L'auteur indique aussi la manière d'entrer, sans se blesser, dans la caverne du mont Thor, où Mahomet se cacha avec Aboubecr, pour se dérober à la poursuite de ses ennemis.

Fol. 395 vers. Il termine ces détails par l'indication des plus célèbres mosquées de la Mecque.

Voilà, ajoute-t-il en finissant, tout ce que je me suis

proposé de recueillir dans ce volume..... Les défauts & l'incapacité de l'auteur ne doivent point faire rejeter ce que son ouvrage a de bon & d'utile. Je ne prétends point avoir acquis un degré de perfection qui m'élève au-dessus des autres savans, ni être exempt de fautes; mais puisque l'on dit avec raison « Il n'y a point d'homme si parfait qui ne pèche en quelque chose, ni d'homme si imparfait qui n'ait quelque mérite », les défauts de celui qui a un mérite supérieur, ne doivent point empêcher que l'on ne profite de ce qu'il y a de bon chez lui; comme les bonnes qualités de celui qui a d'ailleurs de grands défauts, ne doivent point porter à l'imiter dans ce qu'il y a de défectueux en lui. Je ne fais si vous avez éprouvé la même chose que moi; pour moi, je ne vois point d'homme composer un ouvrage, qui ne dise le lendemain: Il faudroit changer ceci, ajouter cela, mettre cet endroit avant cet autre, retrancher tout-à-fait cette phrase. Rien ne prouve mieux, suivant moi, l'imperfection inséparable de tous les hommes. C'est à ceux qui me liront, quand ils rencontreront quelque faute, à l'excuser & à la corriger. Maintenant je terminerai ce livre comme je l'ai commencé, en adressant au ciel des prières pour l'illustre sultan Morad, fils de Sélim & petit-fils de Soliman.

L'auteur termine en effet par l'éloge de ce sultan, & lui souhaite les faveurs de la divinité.

Il a achevé cet ouvrage le 8 de rébialéwel 985 (26 juin 1577.)

Cet exemplaire a été achevé le jeudi 11 de schawal de la seconde année après celle de la composition de l'ouvrage (t); il contient quatre cents feuillets, & est suivi d'une table qui occupe deux pages. L'écriture en est belle & très-facile à lire: ce manuscrit est correct, & je n'y ai presque point remarqué de fautes.

(t) L'ouvrage ne commence qu'au *verso* du troisième feuillet: du feuillet 301 on passe au feuillet 332, mais il ne manque rien.

NOTICE

D'UN

MANUSCRIT DU PENTATEUQUE,

Conservé dans la synagogue des Juifs de Caï-fong-fou.

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

LES premiers missionnaires Jésuites qui portèrent dans la Chine la doctrine de l'évangile, ayant appris qu'il s'y trouvoit des Juifs établis depuis long-temps dans cet empire, cette découverte excita l'attention des savans de l'Europe : ils désirèrent être informés de plusieurs points de leur croyance, connoître les livres sacrés que ces Juifs possédoient & l'état où ils se trouvoient, & ils ne doutèrent point qu'il ne pût résulter quelques lumières de leur collation avec notre texte hébreu. De premières tentatives furent faites en l'année 1613 pour satisfaire leurs désirs, mais elles demeurèrent sans succès. Les Juifs de Caï-fong-fou, ville capitale de la province de Honan, & la seule où les Juifs ayent un établissement public, firent voir leur synagogue au missionnaire chargé de prendre ces informations, mais ils ne voulurent jamais consentir à lui montrer aucun de leurs livres sacrés. Près d'un siècle après, le P. Gozani ayant renouvelé les mêmes démarches auprès des Juifs de Caï-fong-fou, fut plus heureux : non-seulement ils lui permirent de visiter leur synagogue, & de copier les inscriptions chinoises qui s'y trouvoient, ils lui montrèrent aussi leurs livres, & satisfirent sans difficulté aux différentes questions qu'il leur fit. Malheureusement le P. Gozani ignoroit la langue hébraïque, dont la connoissance étoit absolument nécessaire pour le succès de ses recherches. Malgré cet obstacle, il satisfit en partie la curiosité des savans, par la relation qu'il donna de tout ce qu'il avoit appris

appris concernant les Juifs de la Chine, & qui est contenue dans une lettre écrite par lui à un de ses confrères, & datée de Cai-fong-fou le 5 novembre 1704: elle est imprimée dans le 7.^e Recueil des Lettres édifiantes (a).

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

La lecture de cette relation fit connoître que l'on ne pouvoit se promettre aucun succès de la suite de ces recherches, relativement à leur principal objet, si elles n'étoient confiées à des missionnaires instruits de la langue & de la littérature hébraïques; & les PP. Gaubil & Domenge (Domenigo) furent chargés de travailler à se procurer une connoissance plus détaillée des manuscrits hébreux de la synagogue de Cai-fong-fou. Les démarches qu'ils firent pour s'acquitter de cette commission, n'eurent pas tout le succès qu'on pouvoit en espérer. Cependant les lettres qu'ils écrivirent à ce sujet, contenoient des particularités importantes; & les savans qui en avoient eu quelque connoissance, regrettoient qu'elles ne fussent pas publiées. Ce fut le motif qui engagea le savant abbé Brottier, depuis membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, à en donner l'extrait dans une dissertation sur les Juifs, qui se trouve dans le troisième volume de sa belle édition de Tacite, publiée en 1771. Un nouvel extrait des mêmes lettres a été donné depuis au public dans le trente-unième volume du Recueil des Lettres édifiantes: ce n'est presque que la traduction de celui qui se trouve dans l'édition de Tacite de 1771. Quoiqu'il ait été publié sous le nom du P. Patouillet, il est l'ouvrage de l'abbé Brottier, ainsi qu'il l'observe dans sa seconde édition de Tacite, publiée en l'année 1776 (b), & dans laquelle il a supprimé la dissertation sur les Juifs de la Chine. L'identité de la dissertation latine & du mémoire françois, est d'ailleurs assez justifiée par la conformité des réflexions critiques qu'on trouve dans l'une & dans l'autre (c), ce qui n'empêche pas que

(a) Let. édif., 7.^e Rec., p. 128 f.

(b) Tom. V, pag. 303.

Tome IV.

(c) On retrouve dans le mémoire françois jusqu'à une faute échappée

Ffff

l'on ne rencontre dans le dernier quelques détails plus circonstanciés.

A ces pièces concernant les Juifs de la Chine & leurs livres sacrés, il faut joindre une lettre du P. Kögler, autre missionnaire Jésuite, publiée, d'après l'original, à Nuremberg, en l'année 1779, dans le septième volume du Journal de M. de Murr (*d*). Les détails contenus dans cette lettre ont une si grande conformité avec ceux que renferment les lettres des PP. Gozani, Gaubil & Domenge, que je suis très-porté à croire que le P. Kögler (*e*) n'a fait que rapporter ce qu'il avoit appris de ces autres missionnaires. Je remarque même qu'il n'emploie aucune expression qui puisse faire penser qu'il ait eu quelque relation immédiate avec les Juifs de Caï-fong-fou. Quoi qu'il en soit, la lettre du P. Kögler m'a fourni le sujet de cette notice, parce qu'elle contient une note extraite d'un manuscrit de la synagogue de Caï-fong-fou. L'auteur du Mémoire publié dans le trente-unième volume des Lettres édifiantes, connoissoit cette note : il dit qu'elle a été copiée par le P. Domenge ; mais il ne l'a pas fait imprimer dans ce Mémoire, & il s'est contenté d'en rapporter les dernières lignes. Le P. Kögler a pensé que cette note, écrite en caractères hébreux, mais dans un jargon mêlé d'hébreu & d'une autre langue, pourroit donner quelque lumière sur l'âge des manuscrits que possèdent les Juifs de la Chine. Avant d'en examiner le contenu, il faut dire un mot des

au savant éditeur de Tacite.

Les Juifs divisent les cinq livres de Moïse en sections, qu'ils nomment *parascha*. De ces sections, les unes sont distinguées par le mot *phetuha* (ouverte), les autres par le mot *setuma* (fermée). Dans la dissertation latine & dans le mémoire françois, on lit toujours *phetura* au lieu de *phetuha*.

(*d*) Christoph Gottlieb von Murr Journal zur Kunst-Geschichte und

zur allgemeinen Litteratur, 7.^{er} Th. Nürnberg 1779. Seite 240, &c.

(*e*) Le P. Kögler étoit né à Landsherg en Bavière : il arriva à Pékin en 1715, & y mourut le 29 mars 1746, étant surintendant du tribunal des mathématiques, mandarin du second ordre, assesseur au tribunal suprême des Rits, & pour la troisième fois, supérieur général des provinces de la Chine & du Japon.

livres sacrés de ces Juifs en^g général , & je ne ferai qu'abrégé ici le récit des missionnaires.

La synagogue des Juifs de Caï-fong-fou ne ressemble point à celles des Juifs d'Europe ; elle a plus de rapport avec la forme du temple de Jérusalem , comme on peut le voir par la description qu'en donne le P. Gozani, ainsi que les autres missionnaires. Elle est divisée en plusieurs parties : la partie la plus reculée répond au Saint-des-saints ; les Juifs la nomment en hébreu בית אל (*Beth-el*), c'est-à-dire , *Maison de Dieu* , & en chinois , *Tien-tang* , c'est-à-dire , *Temple du ciel* ; personne n'y entre d'ordinaire que le *tchang-kiao* , ou chef de la synagogue. C'est dans ce sanctuaire que sont renfermés les livres sacrés , objet principal du respect des Juifs chinois. Ces livres sont divisés en plusieurs classes : les seuls livres de Moïse portent le nom de *ta-king* , ou grande écriture. Il y a deux sortes de *ta-king* ; les uns sont destinés à l'usage de la synagogue , les autres appartiennent aux particuliers qui les ont déposés dans le beth-el , & qui ne peuvent plus les en retirer , ces Juifs regardant comme un sacrilège de conserver les livres saints dans leurs maisons. Les *ta-king* de la synagogue sont des rouleaux ; ils sont au nombre de treize , en mémoire des douze tribus & de Moïse. Chacun de ces *ta-king* est posé sur une table , & couvert d'un rideau d'étoffe de soie ; il contient une copie des cinq livres de Moïse , écrite sans points & sans aucune autre division que celle des *parascha* , ou leçons destinées à être lues chaque jour de sabbat. Ces divisions même ne sont indiquées par aucun caractère particulier comme dans nos bibles hébraïques , mais seulement par l'espace d'une ligne restée sans écriture. Quant aux autres *ta-king* , ils sont , ainsi que les autres livres , renfermés dans des armoires placées dans le beth-el : ils sont écrits avec les points , & chaque *ta-king* est divisé en autant de volumes qu'il y a de leçons ou *parascha*.

Je supprime les autres observations des missionnaires ,
F f f f ij

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

qui sont étrangères à mon sujet : ce que j'ai dit suffira pour l'intelligence de la discussion dans laquelle je serai obligé d'entrer, après avoir rapporté la note qui se trouve dans la lettre du P. Kögler, & en avoir donné la traduction. Elle est placée, suivant les termes de ce missionnaire, à la fin du cahier de la Genèse, ou plutôt de la première *parascha* de la Genèse, nommée *berefchit* (*in fine quaternionis berefchit*). Voici la traduction de cette note :

« Dans la ville qui au commencement portoit le nom
» de *Pien-léang*, par le secours du ciel. Toute la loi,
» composée de 53 *parascha*, ne contient, ô Israël, que
» des paroles de vérité. Le commencement de la loi a été
» écrit l'an 1933, au mois d'ab, le premier jour de la
» semaine, le troisième jour du mois; elle a été achevée
» d'écrire l'an 1937 au mois d'yyar, le quatrième jour
» de la semaine, le douzième jour du mois. » (Jusqu'ici la
note est écrite dans un langage mêlé d'hébreu & de persan;
ce qui suit est hébreu, & contient les noms de plusieurs
rabins, parmi lesquels il y a quelques mots dont je ne
devine pas le sens.) « Notre maître, notre rabin, Rabi
» Jacob fils de Rabi Abischaï fils de Rabi Eldad, le scribe
» bien instruit, le Rabi Schadaï fils de Rabi
» Jacob Rabi Mordecaï fils de Siméon Benischt,
» Rabi Akiba fils d'Aaron fils d'Esdras; il a voué une
» oblation volontaire (*f*) : le jeune Simha fils de
» Yeheschni fils de Joseph; l'excellent Rabi Jacob fils de
» Ruben fils de Bouzi; Mordecaï fils de Benjamin fils de
» Bouï.

» Soyez béni dans votre entrée & béni dans votre
» sortie, riche & très-riche en troupeaux (&) en argent.
» J'attends votre salut, Seigneur ».

La seconde partie de cette note m'intéresse peu : elle a
été traduite par un savant à qui M. de Murr l'avoit

(*f*) Ces mots peuvent signifier que ce Juif est celui à qui appartenait
ce *ta-king*, & qu'il en a fait présent à la synagogue.

communiquée, & qui a pensé que les mots qu'il n'a pu traduire, non plus que moi, sont des noms propres chinois. Au reste, la seule partie importante de cette note est la première. Le P. Kögler supposoit, comme je l'ai déjà dit, qu'elle pourroit fournir aux savans quelques lumières sur l'âge des bibles de la synagogue de Caï-fong-fou. L'auteur du Mémoire publié dans le Recueil des Lettres édifiantes, dit que « cette inscription est fort défigurée dans la copie » qu'en a envoyée le P. Domenge : cependant, ajoute-t-il, » on y reconnoît différens noms de rabbins. Il paroît que » c'est un témoignage de reconnaissance pour ces docteurs, » & en particulier pour un qui étoit venu de Médine, & » qui peut-être leur avoit procuré ce *ta-king*. Elle finit » par ces mots : Bénédiction, &c. »

Le docte hébraïsant à qui cette note a été communiquée par M. de Murr, & qui paroît être un rabbin ou chef de synagogue, n'a pu traduire la première partie ; il dit qu'elle contient un jargon mêlé de chinois, & qu'il n'a pu l'entendre.

Le savant professeur de Gottingue, Michaëlis, a donné dans le 15.^e numéro de sa Bibliothèque orientale (*g*), un extrait de la lettre du P. Kögler, publiée dans le Journal de M. de Murr. « Je ne puis, dit-il en parlant de cette » note, en traduire le commencement, quoiqu'il y ait » plusieurs mots qui, pris séparément, sont faciles à entendre. Je crois qu'il y a deux causes qui la rendent » inintelligible, celle indiquée par le rabbin consulté par » M. de Murr, & l'inexactitude de la copie du P. Kögler.... » Je pense, ajoute-t-il, que dorénavant quiconque ne » voudra pas s'exposer à la risée ou à la pitié des lecteurs, ne se donnera pas la peine d'expliquer un texte » dont il n'aura pas une bonne copie (*h*) ».

(*g*) J. D. Michaelis orientalische und exegetische Bibliothek, 15. Th. Frankfurt am Mayn, 1780.

(*h*) Ich weiß den anfang nicht zu übersetzen, obgleich einzelne Wörter verständlich sind : glaube

Ce n'est pas sans raison que M. Michaëlis & l'auteur du Mémoire françois sur les Juifs de la Chine, soupçonnent qu'il y a des fautes dans la copie de cette note qui nous a été procurée par les missionnaires : mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit extrêmement défigurée, & je crois même que plusieurs des fautes d'orthographe qu'on y remarque peuvent appartenir à l'original. Au reste il n'est pas inutile d'avertir qu'il ne faut point s'en rapporter à la partie du texte de cette note que l'on trouve dans les Lettres édifiantes (i) : un grand nombre de mots hébreux y sont défigurés par des fautes d'impression, ainsi que l'abbé Brottier l'a remarqué dans sa seconde édition de Tacite (k).

On peut être surpris de trouver parmi les Juifs de la Chine un mélange de la langue persane avec la langue hébraïque ; mais c'est un fait qui a été remarqué par les missionnaires, & qui confirme l'opinion de ces Juifs sur la route que leurs ancêtres ont tenue pour entrer dans la Chine. Ces Juifs, au rapport des missionnaires, disent qu'ils entrèrent en Chine sous la dynastie des *Han*, pendant le règne de *Ming-ti*, & qu'ils venoient de *Si-yu*, c'est-à-dire, du pays de l'occident. « Il paroît, ajoutent-ils, » par tout ce qu'on a pu tirer d'eux, que ce pays d'occident » est la Perse, & qu'ils vinrent par le Corassan & Samar- » cand : ils ont encore dans leur langue plusieurs mots » persans, & ils ont conservé pendant long-temps de » grands rapports avec cet État (l). » Ailleurs on lit que les livres des Juifs de *Caï-fong-fou* ayant péri dans les

aber, von der Unverständlichkeit möchten zwey Ursachen seyn, einmahl die vom Fürther-rabbinen schon genannte, zum andern, daß der Pater Kögler unrichtig abgeschrieben haben möchte..... Ich glaube, wer sich nicht aufs künftige dem Lächeln oder Mitleiden der Leser aufsetzen will, solle sich nicht Mühe geben, einen Text zu erklären,

von dem er keine gute Abschrift hat. 15^e Th. 26^e f.

(i) Lett. édif., tom. XXXI, pag. 332.

(k) Tom. V, pag. 303, édit. de 1776.

(l) Lett. édif., tom. XXXI, pag. 306 ; Brottier, apud Tac., tom. III, pag. 567, édit. de 1771.

incendies ou les inondations, ils ont été restitués sur les livres des Persans (*m*).

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

Les relations des Juifs chinois avec la Perse, paroissent, d'après ces témoignages, d'une certitude incontestable. On ne doit donc point être surpris de trouver ici la langue persane mêlée avec l'hébreu. J'en donnerai encore un autre exemple dans la suite de cette notice.

Je vais maintenant examiner en détail les difficultés que peut présenter le texte de cette note, afin de justifier la traduction que j'en donne, & je commencerai par la mettre ici sous les yeux du lecteur, en plaçant au-dessous de chaque ligne hébraïque les mots persans en caractères persans.

דר במדינת בארל בין לינגן שחר כודאי אומד אסמאן תורח פונאח סה פרשה
درمدينه باړل شهرخداي از مد آسان پنجاه سه
חמה ישראל סוחק אכן ניושת אול תורח צולי אלף תשעה מאה שלשים שלש
مه ضن نویشت اول مای
מאחי אב הדא בשבא שלש רווי א ניושת תורח תאכס צלי אלף תשעה מאה
ماي روزي نویشت تمام مای
שלשים שבע מאחי איור ערבעה בשבא עשר שני רווי א מרינו רבינו רבי עקב
ماي روزي
בן רבי אבישי בן רבי אלדד הספר חמלמד חשליהי א חשליה רבי שאדי בר רבי

(*m*) Lett. édif., tom. XXXI, pag. 314.

1. Je lis לאנן ou לאנן.
2. Je sépare ce mot en deux או מד.
3. Il faut rétablir פונאח.
4. Je lis חמה.
5. Il y a trois points au-dessus de chacune des lettres de ce mot: ces points indiquent, à ce que je crois, la fin de la phrase.

6. Je lis חדא.

7. Il y a ici une faute d'orthographe; c'est le mot arabe تمار.

8. Il y a un y au lieu d'un a au commencement de ce mot.

9. Peut-être faut-il lire חשליה en ces deux endroits. Je soupçonne que ce mot désigne le ministre de la synagogue, que les Juifs nomment שליח הצבור.

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

יעקב א' נישאר צולי רבי מורדכי בר שמעון בנישת רבי עקיבה בר אהרן בן
עזרא נדבך נדבך חבחר שמה בר יחשני בן יוסף ו נואח רבי יעקב בר ראובן
בן נחמי א' מורדכי בר בנימין בן בר' א' ברך אהרן בנאך וברך אהרן בצאתך:
כבר מאד מאד במקנה בכסף לישועתך קרתי יחיה

Les premiers mots que je traduis ainsi, *Dans la ville qui au commencement portoit le nom de Pien-léang*, sont ceux-ci: *Dar bamedinat baaoual Pien-léang* לִינְנָן בֵּן דָּר. Le mot *Medinat* [ville] a donné lieu à l'erreur de l'auteur du *Mémoire* imprimé dans le *Recueil des Lettres édifiantes*: il a cru qu'il s'agissoit en cet endroit de Médine; mais on fait que ce mot arabe signifie *ville* en général, & que la ville où est le tombeau de Mahomet, n'est nommée ainsi que par antonomase, ou plutôt par abréviation, & pour *Médinat alnabi*, c'est-à-dire, *la ville du prophète*.

Le mot suivant, *baaoual*, m'a long-temps embarrassé: je supposois qu'il faisoit partie du nom de la ville, & je n'ai deviné sa véritable signification que lorsque j'ai reconnu qu'il s'agissoit de la ville nommée aujourd'hui *Cai-fong-fou*, & qui auparavant s'appeloit *Pien-léang*. Dans ce nom chinois, écrit ici en lettres hébraïques, il y a certainement une faute. Au lieu de לִינְנָן, il faut lire לִיאָנָן, ou, ce qui est la même chose, לִיאָנָן. Cette faute a pu se commettre

10. Peut-être sont-ce les mots persans نویسن او; alors cela signifieroit *celui qui a écrit ce manuscrit*.

11. Ce mot ne me présente aucun sens.

12. Je lis נדבך.

13. Je lis בן.

14. Depuis בְּרַךְ jusqu'à בְּצֵאתְךָ, c'est un passage du Deutéronome, chap. 28, vers. 5.

15. Depuis כִּבְדָּךְ jusqu'à בְּכֶכֶף, c'est un passage de la Genèse, chapitre 13, verset 2.

16. Il y a un point sur chacune des lettres de ce mot; ces points me semblent destinés à indiquer qu'il est de trop; & en effet, dans le passage de la Genèse on ne lit qu'une fois le mot מֵאֵד.

17. Il y a une faute d'orthographe dans ce mot: il faut lire בְּמִקְנֶה.

18. Après בְּכֶכֶף, le texte de la Genèse ajoute וּבְזֶהָב; ce qui complète le sens.

19. Les trois derniers mots sont tirés de la Genèse, ch. 49, vers. 18.

très-facilement,

très-facilement , sur-tout si ce mot n'est écrit dans l'original que par les quatre lettres , lamed , alef & deux nouns : le missionnaire qui l'a copié aura pris le premier trait de l'alef pour un iod , & le reste de la lettre pour un ghimel : peut-être même la faute n'est-elle que dans l'imprimé de M. de Murr. Au reste , il est facile de justifier la conjecture par laquelle je rétablis ici le nom de *Pien-léang*.

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

Quoique les Juifs établis à la Chine aient résidé autrefois dans plusieurs villes , telles que Ning-po , Ning-hia , Hang-tchéou & Pé-king , il paroît que depuis long-temps la ville de Cai-fong-fou est le seul lieu où ils soient réunis , & qu'ils n'ont jamais eu de synagogue & une sorte d'existence politique que dans cette ville. C'est en partant de ce fait que j'ai pensé que le nom de la ville dans laquelle a été copié le manuscrit d'où cette note est extraite , devoit être un des anciens noms de Cai-fong-fou. Parmi les noms que cette ville a portés autrefois , se trouve *Pien-léang*. Je ne fus pas plutôt assuré de cette vérité , que je ne doutai pas que ce nom ne fût précisément celui qui étoit un peu défiguré dans la note que j'examinais ; & ma conjecture se changea en certitude , lorsque je lus l'inscription chinoise dont je parlerai tout-à-l'heure. Écoutons d'abord ce que nous apprend le P. Martini dans son Atlas chinois , sur les différens noms qu'a portés successivement la ville nommée aujourd'hui *Cai-fong-fou*. Voici comment il s'exprime : « La ville de Cai-fong-fou , capitale de la » province de Ho-nan , a porté , sous la première dynastie » impériale , le nom de *Hiaa-hiao*. Du temps des rois de » Goei , elle fut la capitale du royaume , & se nomma » *Ta-léang* ; la famille de Tang la nomma *Pien-tchéou* ; » sous la dynastie d'On-tai , elle devint la capitale du » royaume de Léang , & fut appelée *Léang-tchéou* ; sous » la dynastie des Kin , elle porta le nom de *Nang-kin* ou » *Cour du midi* ; du temps de la dynastie d'Youen , elle » fut nommée *Pien-léang* : aujourd'hui elle porte le nom

Tome IV.

G g g g

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

» de *Caï-fong-fou*, qui lui a été donné par la famille de
» *Tai-ming* (n) ».

Parmi les inscriptions chinoises qu'on lit dans la synagogue de *Caï-fong-fou*, il y en a une qui y fut mise en l'année 1515, dixième de l'empereur *Tching-té*, nommé aussi *Vou-tsong* par *Tso-tang*, grand mandarin & grand trésorier de la province de *Sé-tchouen*. On y lit ces mots :
« Du temps des Han, les Juifs se fixèrent à la Chine ; &
» la 20.^e année du cycle 65.^e (1163 après J. C., & la
» 1.^{re} du règne de *Hiao-tsong*) ils offrirent à l'empereur
» *Hiao-tsong* un tribut de toiles des Indes : il les reçut
» très-bien, & leur permit de demeurer à *Caï-fong-fou*,
» qui s'appeloit alors *Pien-léang*..... Ils y bâtirent une
» synagogue, &c. (o). »

On voit, par cette inscription, la raison pour laquelle, dans la note que je discute, la capitale du *Ho-nan* est nommée par son ancien nom *Pien-léang*, & non par celui qu'elle porte aujourd'hui, & qu'elle portoit déjà depuis long-temps à l'époque où cette note a été écrite, comme on le verra par la suite de cette notice : c'est que le nom de *Pien-léang* est celui que cette ville portoit au temps de l'établissement des Juifs & de la construction de leur synagogue.

Quant à l'orthographe hébraïque de ce mot, elle ne peut souffrir aucune difficulté : le double *noun* qui termine le mot *léang*, est sans doute destiné à rendre le son nasal du mot chinois : dans *pien* au contraire il n'y a qu'un *noun*, parce que l'*n* y a son son naturel.

Après le nom de la ville on lit ces mots, *scheher khodai* שֶׁהַר כְּהֹדָי, c'est-à-dire, *Ville de Dieu*. Les Orientaux sont assez dans l'usage d'ajouter quelque mot de bénédiction ou de félicitation lorsqu'ils nomment une grande ville. Il

(n) Atlas Sin., pag. 59 & 60.

(o) Lett. édif., tom. XXXI, pag. 345 ; Tacite de Brottier, tom. III, pag. 576 & 577, édit. de 1771.

est vraisemblable que les Juifs de la Chine donnent à Cai-fong-fou le titre de *Ville de Dieu*, à cause de la synagogue qu'elle renferme.

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

Les mots qu'on lit ensuite, *az maddi asman* (p) או מדר אסמאן, signifient *par le secours du ciel*: cette expression ne signifie autre chose que *par le secours de Dieu*. Elle peut être empruntée du style des Chinois, chez lesquels le *ciel* exprime l'idée de l'Être suprême. Les Juifs établis à la Chine se conforment en cela à la façon de parler des Chinois. Le P. Gozani nous apprend que le lieu le plus saint de leur synagogue, le Saint-des-saints, est appelé par ces Juifs, en hébreu, *beth-el*, c'est-à-dire, *maison de Dieu*; & en chinois, *tien-tang*, c'est-à-dire, *temple du ciel*. Ils donnent aussi à l'Être suprême le nom chinois de *Tien*, c'est-à-dire, *le Ciel*, & c'est ainsi qu'ils traduisent le mot *Jéhova*..... Ils donnent pareillement à leur loi le nom de *tien-kiao* ou *loi du Ciel*: dans ces expressions le ciel est pris pour le créateur ou le maître du ciel. Au reste il n'est pas même nécessaire d'avoir recours à l'usage de la langue chinoise pour justifier cette façon de parler; elle n'est pas inconnue aux Juifs talmudistes, qui emploient très-souvent le mot *Schamäim* [*le Ciel*] pour *Dieu*, comme on peut le voir par les exemples cités dans le dictionnaire de Buxtorf (q). Ils disent même, en langue chaldaïque, *besaada dischmaïa*, [*par le secours du Ciel*] (r); expression qui est précisément la même que celle des Juifs chinois.

(p) Il y a une inexactitude dans la note imprimée, où les mots *az* & *maddi* n'en forment qu'un seul.

(q) Comme dans ce proverbe, לִשְׁמַיִם חָכַרְתָּ, *omnia propter cælum*, c'est-à-dire, tout doit être rapporté à Dieu; dans cette phrase, tirée d'un Commentaire sur l'Ecclésiaste (Midrasch Cohélet): « Celui » qui rend visite à un malade, doit » lui dire וְהָיָה לְךָ כְּאִם הָיָה לְךָ, que le

» *Ciel ait pitié de toi* », c'est-à-dire, que Dieu te prenne en pitié; enfin dans celle-ci, tirée d'une formule de prière לְעוֹלָם יְהִי אֱדָרָא שְׁמַיִם, que l'homme craigne toujours le Ciel, c'est-à-dire, Dieu; & dans une multitude d'autres. Voy. Dict. Chald., Talm. & Rabbin., col. 2440.

(r) V. Buxt. de *Abbreviaturis heb.*, p. 42. נִד id. est, בְּמַעְדָּא דְּשְׁמַיָא

G g g g ij

Les mots qui suivent ceux-là dans la note, sont ainsi dans le texte : *Tora pentchah oufeh parascha, hamah Israël sokhoun amen*, תורה פנחא ופה פרשה חמה ישראל סוחון אמן (s), c'est-à-dire, la loi composée de 53 parascha, ne contient, ô Israël, que des paroles de vérité.

Le mot *tora* est hébreu : c'est ainsi que les Juifs de la Chine, comme ceux de tous les autres pays du monde, & comme les Mahométans eux-mêmes, nomment le Pentateuque. Le mot *parascha* est aussi hébreu : c'est le nom que les Juifs donnent à chacune des divisions ou sections du Pentateuque, destinées à être lues les jours de sabbat. On ignore à quelle époque a été faite cette division, mais il y a lieu de croire qu'elle est fort ancienne. Le nombre des sections paroît avoir été déterminé par celui des jours de sabbat qui peuvent se trouver dans la plus longue année ; & quand le nombre des sabbats est moindre que celui des *parascha*, on en réunit plusieurs ensemble, afin que tout le Pentateuque puisse être lu dans le cours de l'année. Cependant il y a ici une différence entre les Juifs de la Chine & ceux d'Europe. Le nombre des *parascha* chez les Juifs d'Europe est de 54 ; ils en comptent 12 dans la Genèse, 11 dans l'Exode, 10 dans le Lévitique, 10 dans les Nombres & 11 dans le Deutéronome. Quelques auteurs néanmoins, & entre autres le rabin Elias Levita (t), n'en comptent que 11 dans la Genèse, parce qu'ils unissent la dernière de ce livre, qui commence au 28.^e verset du 47.^e chapitre, avec la précédente : & en effet, le signe par lequel le commencement de cette *parascha* est indiqué dans nos bibles hébraïques, est différent de celui qui sert à indiquer le commencement de toutes les autres (u).

(s) Il y a ici deux fautes ; au lieu de פנחא, il faut lire פנחא, & חמה, au lieu de חמה : ces deux fautes ne doivent être attribuées qu'au copiste ou à l'imprimeur.

(t) V. Buxt. de Abbrev. hebr.,

pag. 250 ; Bartolucci, Bibl. Rab., tome II, pag. 593.

(u) Le signe ordinaire est trois *phé* ou trois *sanech* plus gros que les autres lettres : la 12.^e *parascha* n'est marquée que par un seul

Cependant l'usage a prévalu, & paroît aujourd'hui généralement adopté, de compter 12 *parascha* dans la Genèse & 54 dans tout le Pentateuque; & c'est d'après cette division qu'est combiné le rituel des synagogues. On voit ici que les Juifs de la Chine n'en comptent que 53 : cette différence ne tient point au nombre des sections de la Genèse; ils la divisent en douze sections, & emploient douze sabbats à la lecture de ce livre; & c'est ce qui résulte de l'observation des missionnaires, qui, en examinant leurs *ta-king*, ont reconnu que leur douzième *parascha* commençoit, comme dans nos bibles, au 28.^e verset du 47.^e chapitre de la Genèse. Ils divisent aussi, comme nos Juifs, l'Exode en 11 *parascha*, & en comptent 10 dans le Lévitique & 10 dans les Nombres : mais la différence entre nos Juifs & ceux de la Chine, vient de ce que ces derniers ne comptent que 10 *parascha* dans le Deutéronome, n'en faisant qu'une seule de ce qui, dans nos bibles, forme la 52.^e & la 53.^e

Cette expression, *la loi composée de 53 parascha*, paroît être particulière aux Juifs de la Chine. Les Juifs européens nomment le Pentateuque *hamischa houmsché tora*, ce qui signifie à la lettre les cinq cinquièmes de la loi. Les Juifs de la Chine divisent les *ta-king* qui servent à leur usage particulier, en 53 volumes ou cahiers, dont chacun contient une *parascha*; & lorsqu'ils en parlent, ils disent qu'ils ont *king* ou *ché san kiouen*, c'est-à-dire, les 53 livres canoniques (x); c'est ce qu'on voit encore par deux inscriptions chinoises de leur synagogue. Dans l'une, placée en l'année 1444 par un Juif nommé *King-tchong*, on lit ces mots : « Moïse reçut son livre sur le mont Sina; il étoit toujours » uni au ciel : son livre a 53 sections ». Dans l'autre, dont on a déjà parlé, & qui est de l'année 1515, on lit ce qui suit : « Les Juifs ont une loi & des traditions; leur

samech de la même grosseur que les autres caractères.

(x) Voyez le Tacite de Brottier, tome III, pag. 572, éd. de 1771.

» loi est renfermée dans 5 livres. & dans 53 sections (y) ». On voit par-là que le style de la note que nous examinons, est conforme à la manière de s'exprimer des Juifs de la Chine.

Passons à la suite de cette note, conçue en ces termes : *Newischt aoual tora sali elef tischa mea scheloschim schalosch mahi ab kada beschaba schalosch rouzi. Newischt tora tamam sali elef tischa mea scheloschim scheva mahi iyyar arbaa beschaba asaf schenè rouzi* (ז) ניושת אורל תורה צולי אלף תשעה מאה שלשים שלש מאות אב הדא בשבא שלש רוח * ניושת תורה תאמם צלי אלף תשעה מאה שלשים שבע מאות איד ערבעה בשבא עשר שני רוח * ce qui signifie : « Le commencement de la loi a été écrit » l'an 1933, au mois d'ab, le 1.^{er} jour de la semaine, le » 3.^e jour du mois ; elle a été achevée d'écrire l'an 1937 » au mois d'iyyar, le 4.^e jour de la semaine, le 12.^e jour » du mois ».

Il y a dans cette phrase un mélange de persan, d'hébreu & de chaldéen. Ces mots, le 1.^{er} jour de la semaine & le 4.^e jour de la semaine, sont en dialecte chaldaïque ; les noms de nombre qui indiquent les dates de l'année & du jour du mois sont en hébreu, ainsi que les noms de mois ; tout le reste est en persan.

Quoiqu'il y ait dans la copie & peut-être dans l'original même de cette note, plusieurs fautes d'orthographe, il ne me paroît pas possible d'élever le moindre doute sur la traduction que j'en présente ici. Mais il est important d'examiner de quelle ère il peut y être question, & à quelle époque se rapportent les dates qu'elle contient.

L'ère dont les Juifs se servent aujourd'hui, est celle de

(y) Lett. édif., tom. XXXI, pag. 342 & 345. Brotier, loc. cit., pag. 576 & 577.

(ז) Il y a dans ces mots plusieurs fautes d'orthographe. Dans le mot ניושת l'iod devrait être après le vav. Dans le mot צולי le ך est de trop ; le tsadé tient la place d'un

samech. Au lieu de ודא il faut lire ודא ; le mot תאמם doit être écrit תאמם. Dans איד le vav tient la place d'un iod ou d'un alef. Les Juifs écrivent איד et les Arabes איור. Dans ערבעה il y a un aïn pour première lettre, au lieu d'un alef.

la création du monde ; mais cette ère n'a pas toujours été en usage parmi eux. Elle n'a commencé à s'introduire que depuis l'entière compilation de leur talmud , & n'a été , suivant leurs propres écrivains , généralement adoptée , au plutôt qu'après la mort du rabin Schérira , c'est-à-dire , après l'an 1019 de J. C. (a). Avant ce temps , ils faisoient usage de l'ère appelée שטרות מנין *mhyan schetarot* (b) , c'est-à-dire , l'ère des contrats , & dont ils marquent encore l'année dans leurs calendriers conjointement avec celle de l'ère de la création du monde. Il paroît même que du temps du célèbre rabin Moïse Maimonide , qui vivoit vers l'an 1200 , l'ère des contrats étoit encore en usage , quoique l'on eût déjà commencé à lui substituer celle dont les Juifs se servent aujourd'hui (c).

Les écrivains juifs ne sont pas d'accord sur l'événement qui servit d'époque à l'ère des contrats. La plupart disent que lorsque Alexandre-le-Grand s'approchoit de Jérusalem , le grand-prêtre Siméon sortit au-devant de lui ; & que ce pontife l'ayant accompagné quand il fit son entrée dans la ville , Alexandre demanda aux Juifs qu'ils lui fissent dresser une statue. Le grand-prêtre , disent-ils , lui répondit que cela étoit contraire à leur loi ; & voulant cependant lui donner un témoignage de la reconnaissance des Juifs pour les bons traitemens qu'ils avoient reçus de lui , il lui promit que l'on donneroit son nom à tous les enfans des prêtres qui naîtroient cette année-là ; & que dorénavant tous les actes & contrats seroient datés de son entrée dans Jérusalem. L'auteur du *Meor enaïm* s'éloigne de l'opinion commune des écrivains de sa nation , & dit que l'ère des contrats ne commença point du vivant d'Alexandre ,

(a) Bartol. *Bibl. Rab.* , t. II. pag. 432. Buxt. de *Abbrev. hebr.* , pag. 334.

(b) C'est par erreur que dans la nouvelle édition de l'Art de vérifier les dates (t. 1 , pag. xvij de la

differt. prélim.) , on dit que les Juifs donnèrent à cette ère le nom de *tarich dilmarnain* : ce nom est celui que les Arabes donnent à l'ère d'Alexandre ou des Séleucides.

(c) Bartol. *ibid.* pag. 431.

mais après la mort, & lorsque son royaume fut divisé entre les quatre principaux officiers (*d*).

Le sentiment de l'auteur du *Meor enaïm* est sans doute bien plus conforme à la vérité; mais quelle que soit la différence d'opinion entre les écrivains juifs sur l'événement qui donna lieu à l'introduction de cette ère, il paroît qu'ils diffèrent peu sur l'époque à laquelle ils en font remonter le commencement, qu'ils fixent à l'année 3448 de l'ère du monde (*e*). Suivant la tradition des rabbins, l'ère des contrats succéda à une autre ère nommée l'ère des rois, dont on faisoit usage dans les actes civils; & elle fut nommée ère des contrats, parce qu'on l'employoit dans les contrats, les testamens, les actes de conventions matrimoniales, de divorce, &c.

L'époque à laquelle les écrivains juifs fixent le commencement de l'ère des contrats, montre assez que cette ère est la même que celle que l'on connoît ordinairement sous le nom d'ère des Séleucides, & qui porte quelquefois, quoique très-improprement, le nom d'Alexandre (*f*). C'est celle dont les auteurs des livres des Maccabées ont fait usage, & que Josèphe emploie dans cette partie de son histoire. Mais quoique cette ère ait été adoptée par un grand nombre de peuples, ceux qui en ont fait usage ne lui ont pas tous assigné la même époque. Les uns l'ont avancée ou retardée de quelques mois, les autres d'une année & plus. Chez presque tous les Orientaux qui s'en sont servis, les années de cette ère ont été des années solaires de 365 jours & $\frac{1}{4}$; mais les Juifs, en l'adoptant, ne changèrent rien à la forme de leur année lunaire. Il paroît qu'ils distinguoient déjà le commencement de l'année religieuse de celui de l'année sabbatique (*g*): l'année

(*d*) Bartol. *ibid.* pag. 430.

(*e*) Bartol. *ibid.*

(*f*) V. De Longuerue, *Differt. de duabus æris ab Alexand. Lips.* 1750, pag. 51 & suiv. Des

Vignolles, *Chronolog. sacr. Tom. I,* pag. 562.

(*g*) Je dis année sabbatique & non année civile, parce qu'il est incertain si l'année dont étoient religieuse

religieuse commençoit, conformément à la loi de Moïse, à la lune la plus voisine de l'équinoxe du printemps, qu'ils nommoient *nisan*, & à laquelle ils donnèrent le nom de *xantique*, parce que, dans l'année syro-macédonienne le mois de xantique concouroit avec l'équinoxe. Leur année sabbatique, au contraire, commençoit avec la lune la plus voisine de l'équinoxe d'automne, qui portoit le nom de *tisri*, & à laquelle ils appliquèrent le nom du mois macédonien *hyperbérétée*. Si l'on en croit le témoignage de Joseph, c'étoit au mois de *tisri* & à l'équinoxe d'automne qu'avoit commencé l'année jusqu'au temps de Moïse. Ce législateur, en ordonnant que le mois de *nisan* deviendrait le premier de l'année pour tout ce qui étoit relatif à la religion, ne changea rien à l'ordre établi précédemment pour tous les actes de la vie civile; & ce fut toujours du mois de *tisri* que l'on compta les années pour dater les contrats d'achat & de vente, & les actes publics (*h*). Les rabbins ne s'accordent pas avec l'historien juif. Suivant leurs traditions, les Juifs distinguoient quatre sortes d'années, qui partoient de quatre époques différentes. La première époque, fixée au mois de *nisan*, servoit de commencement à l'année des fêtes & des rois. L'année de la dîme des troupeaux, commençoit au 1.^{er} d'élul. Le premier jour de *tisri* servoit de commencement à l'année des années; & le premier jour de *schébat* commençoit l'année des arbres (*i*). Les seules époques qui nous intéressent ici, sont celles de *nisan* & de *tisri*. Les Juifs,

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

datés les actes publics & les actes particuliers, commençoit avec la lune de *nisan* ou avec celle de *tisri*.

(*h*) Joseph dit que le déluge commença au deuxième mois nommé *dîus* par les Macédoniens, & *maresvan* par les Juifs: il ajoute que cette forme d'année vient des Égyptiens; que quant à Moïse, il a

Tome IV.

donné le premier rang au mois de *nisan*, qui répond à celui de xantique, pour la célébration des fêtes *πρῶτον ἐπὶ ταῖς ἑορταῖς ὠρεῖται*; et il continue ainsi: *ἕως δὲ ἀντὶ καὶ πρὸς ἀπάσας τὰς εἰς τὸ θεῖον πρῶτος ἦρχεν· ἐπὶ μὲν πύργῳ ὠνάς καὶ πρᾶσις καὶ τὴν ἄλλην διοίκησιν τὸν πρῶτον κόσμον διεφύλαξε.*
Jos. Antiq. l. I, cap. 3.

(*i*) Buxt., *Synag. Jud.*, p. 384.

H h h h

comme l'on voit, font concourir avec le premier de nisan le commencement de l'année des fêtes & des rois. Pour ce qui est de l'ordre des fêtes, il n'y a aucun doute que l'année ecclésiastique ne dût commencer au mois de nisan; quant à l'année des rois, elle servoit, suivant eux, à dater les lois, les contrats, les actes publics & particuliers. C'est encore, suivant les mêmes auteurs, à cette année des rois qu'a succédé l'ère des contrats; & les années de cette ère ont commencé au premier de nisan, comme celles qu'elles remplaçoient. Pour ce qui est de l'année des années, qui commençoit au 1.^{er} de tisri, on l'employoit pour le calcul des années sabbatiques & jubilaires; & c'est de cette époque que les Juifs commencent à compter les années de l'ère du monde. On voit que, suivant Joseph, tisri fut toujours le commencement de l'année civile, & que, suivant les Juifs talmudistes, l'année civile commença toujours comme l'année ecclésiastique, au 1.^{er} de nisan. Au reste, il paroît que les Juifs n'adoptèrent pas universellement la même époque pour le commencement des années de l'ère des contrats: les uns le fixèrent au 1.^{er} de nisan, les autres au 1.^{er} de tisri; & cette différence sert à concilier ensemble les dates du premier & du second livre des Maccabées. L'auteur du second livre, comptant les années de l'ère des Séleucides du mois de nisan, fait commencer cette ère six mois plutôt que celui du premier livre (k). Les Juifs marquent encore aujourd'hui, dans leurs calendriers, l'année de l'ère des contrats concurremment avec celle de l'ère du monde; mais on peut douter s'ils donnent à ces deux années une même époque, ou s'ils font commencer celle de l'ère des contrats du 1.^{er} de nisan.

Quoique Bartolocci, qui parle en plusieurs endroits de l'ère des contrats & des années de cette ère, ne soit pas toujours d'accord avec lui-même, cependant il s'explique

(k) De Longuerue, *loc. cit.*; Desvignolles, *tom. II*, pag. 697.

à ce sujet d'une manière très-précise dans un passage que j'ai déjà cité : Tous les auteurs juifs, dit-il, d'un commun accord, font commencer l'ère des contrats de l'année 1000 de la sortie d'Égypte, qui répond à l'année 3448 de la création du monde (1). L'ère des contrats, dit-il encore en un autre endroit, commence de l'année du monde 3448, 312 ans avant J. C. (m). Suivant les auteurs juifs, cités par ce même écrivain, les années de l'ère des contrats commencent au mois de nisan ; d'où il suit nécessairement qu'ils fixent le commencement de cette ère au mois de nisan ou à la 7.^e lune de l'an du monde 3448. Suivant le calcul des Juifs, l'ère vulgaire commence dans la 4.^e lune de l'an du monde 3761. Déduisant donc 3447 ans & 6 mois, qui étoit l'âge du monde au commencement de l'ère des contrats, de 3760 & 4 mois, âge du monde au commencement de l'ère vulgaire, il s'ensuit que l'ère des contrats précède l'ère vulgaire, suivant le calcul des Juifs, de 312 ans & 10 mois : & c'est en effet ce qui résulte d'un calendrier hébraïque donné par Bartolucci, dans lequel on voit que la lune de tîfri de l'an du monde 5435, répond au mois de septembre de l'année 1674 de J. C., & à l'an 1987 de l'ère des contrats, c'est-à-dire, au 7.^e mois de cette année, commencée au mois de nisan précédent.

Revenons aux dates que nous avons à vérifier.

Les Juifs établis à la Chine paroissent avoir eu, pendant très-long-temps, des relations avec leurs frères d'Occident : suivant leurs traditions, leur premier établissement dans cet empire date de l'année 73 de l'ère vulgaire (n). Sans

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

(1) Bartol. *Bibl. Rab.*, tom. II, pag. 430.

(m) *Ibid.* pag. 429.

(n) Brottier, *Tac.*, éd. de 1771, tom. III, pag. 568. De Guignes, dans un Mémoire sur les noms des

familles juives de la Chine, établit, avec beaucoup de vraisemblance, que les premières colonies de Juifs qui passèrent à la Chine, y entrèrent avant l'ère vulgaire. Ce Mémoire n'est pas imprimé.

entrer dans l'examen de ces traditions, il est au moins certain, par les inscriptions de leur synagogue, que la première fondation de cet édifice dans la ville de Caï-fong-fou, remonte à l'année 1163, & il est vraisemblable qu'il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient établis à la Chine, lorsqu'ils obtinrent cette faveur de l'empereur Hiao-tsong; par conséquent leur établissement dans cet empire précéda l'introduction de l'ère de la création parmi les Juifs des pays plus occidentaux. On doit donc présumer qu'ils conservèrent l'usage de l'ère des Séleucides qu'ils avoient apportée de l'Occident, & que c'est de cette ère qu'il faut entendre les deux dates contenues dans la note que j'examine.

Or, en suivant le calcul dont j'ai établi précédemment les bases, le mois d'ab, ou 5.^e lune de l'année 1933 de l'ère des contrats, répond à la 12.^e lune de l'an du monde 5380, année embolismique ou de treize lunaïsons, & aux mois de juillet & août de l'année 1620 de J. C. Le mois d'iyyar, ou 2.^e lune de l'an 1937 de l'ère des contrats, répond à la 8.^e lune de l'an du monde 5384, & aux mois d'avril & mai de l'année 1624 de J. C.

D'après cette supposition, le caractère de première série convient-il au 3 d'ab 1933, & celui de quatrième série au 12 d'iyyar 1937?

Pour résoudre cette question d'une manière entièrement satisfaisante, & qui ne laisse lieu à aucune incertitude, il faut avoir recours, non à l'exactitude du calcul astronomique, mais à un calendrier hébraïque. Il est certaines séries par lesquelles les Juifs ne veulent point commencer l'année civile ou l'année ecclésiastique, afin que les fêtes de pâque & des tabernacles ne tombent jamais à ces mêmes séries; ils ne doivent point non plus célébrer la néoménie que la lune n'ait déjà un certain âge. Pour éviter le premier inconvénient sans enfreindre la seconde règle, ils retardent tantôt d'un jour, tantôt de deux, la célébration des néoménies; &, par cette raison, deux de leurs mois sont tantôt de 29 jours, tantôt de 30; & quelquefois l'un

est de 30 jours & l'autre de 29. Il arrive de là que leur année simple peut être de 353, 354 ou 355 jours, & leur année embolismique de 383, 384 ou 385 jours, ce qu'ils distinguent par ces mots, *défective*, *commune* ou *parfaite* (o). D'où il suit qu'il n'y a qu'un calendrier hébraïque qui puisse nous servir de guide. J'ai donc eu recours à un calendrier perpétuel, qui se trouve dans un Traité d'une grande autorité parmi les rabbins. Ce Traité, intitulé *Orah hayim* אורח חיים, est la première partie de l'ouvrage qui a pour titre *Arbaa turim* ארבעה טורים (p). Le calendrier que l'on y trouve est dressé pour servir à régler l'ordre des fêtes depuis l'an du monde 5055 jusqu'à l'année 6042, ce qui comprend 51 cycles de 19 ans depuis le 267.^e jusqu'au 318.^e inclusivement. Dans ce calendrier, dressé d'une manière fort ingénieuse, on voit d'un coup-d'œil quelle est la nature de chaque année, soit simple, soit embolismique, si elle est *défective*, *commune* ou *parfaite*, & à quelle férie a dû être célébrée chaque nouvelle lune & chacune des fêtes de l'année.

J'ai dit que le mois d'ab de l'année 1933 de l'ère des contrats, répond au même mois de l'année 5380 de l'ère du monde: cette année est la 3.^e du 284.^e cycle. C'est une année *embolismique parfaite*, dont le caractère est de commencer par la seconde férie. En cette même année, le mois d'ab commence par la sixième férie, & par conséquent le 3 de ce mois est un dimanche. Cette même année a dû commencer au mois de septembre 1619, & le mois d'ab répond aux mois de juillet & août 1620. En 1620 l'épacte est 26, & la lettre dominicale *ED*, & par conséquent le mois d'ab a commencé le vendredi 31 juillet: le 3 du mois répond donc au dimanche 2 août 1620.

(o) Art de vérifier les dates, tom. I, pag. 86; art. du Calendrier des Hébreux.

(p) הלכות ראש חודש, ספר ארבעה טורים, édit. d'Hanov., an. mundi 5370. art. 428, fol. 81 verso (marqué, par erreur, 75) & 82 recto.

On peut faire ce calcul d'une autre manière. L'année 5380 de l'ère du monde étant *embolismique parfaite*, on a compté du 1.^{er} de tifri au 3 d'ab inclusivement, 329 jours : elle a commencé au mois de septembre 1619. Cette année ayant pour épacte 15, & pour lettre dominicale *F*, la lune de tifri, ou de septembre, a dû commencer le *lundi 9 septembre 1619*. En comptant de ce jour 329 jours, ce calcul nous conduit également au dimanche 3 août 1620.

J'ai dit pareillement que le mois d'iyyar de l'année 1937 de l'ère des contrats, répond au même mois de l'an du monde 5384 : cette année est la septième du 284.^e cycle. C'est une année *simple parfaite*, dont le caractère est de commencer par la seconde férie. En cette même année, la néoménie du mois d'iyyar a pour caractères les fixième & septième feries : mais de ces deux jours de néoménie, le premier appartient au mois précédent, & est le 30.^e de nisan ; & par conséquent le premier jour d'iyyar est un samedi, & le 12 du même mois un mercredi. Cette même année 5384 de l'ère du monde a dû commencer au mois de septembre 1623, & le mois d'iyyar répond à avril & mai 1624. En cette année 1624, l'épacte étant 10 & la lettre dominicale *GF*, le mois d'iyyar, ou lune d'avril, a dû commencer le vendredi 19 avril ; mais les Juifs n'ont pu le commencer que le samedi, parce que sans cela la néoménie de nisan & la fête de pâque auroient été célébrées des mercredis. Ils n'ont dû solenniser ces fêtes que le jeudi, & par conséquent ils ont reculé d'un jour les néoménies suivantes. Ainsi le mois d'iyyar a dû commencer le samedi 20 avril ; d'où il suit que le 12 d'iyyar répond au mercredi 1.^{er} mai 1624.

On peut encore faire ce calcul d'une autre manière. L'année 5384 de l'ère du monde étant *simple parfaite*, on a compté, du 1.^{er} de tifri au 12 d'iyyar inclusivement, 220 jours ; elle a commencé au mois de septembre 1623. Cette

année, ayant pour épacte 29 & pour lettre dominicale A, la lune de tîfri, ou de septembre, a dû commencer le lundi 25 septembre 1623. En comptant de ce jour 220 jours, ce calcul nous conduit également au mercredi 1.^{er} mai 1624.

Il est donc prouvé par le caractère des fêtes exprimées dans ces deux dates, qu'elles répondent véritablement aux jours & aux années de l'ère vulgaire auxquelles elles doivent répondre, en les appliquant, comme je l'ai supposé, à l'ère des contrats.

Après avoir fixé l'époque précise de ces dates, il faut examiner si le manuscrit auquel elles appartiennent est le plus ancien de tous ceux que possèdent les Juifs de la Chine, comme paroît le penser le P. Kögler.

La synagogue de Cai-fong-fou a essuyé, à plusieurs reprises, des accidens fâcheux, ainsi que nous l'apprennent les missionnaires & les inscriptions chinoises qu'on lit dans cet édifice; & ces accidens ont détruit une partie de la synagogue & des livres qu'elle renfermoit.

Le premier de ces événemens est une inondation arrivée en l'année 11.^e de l'empereur Yng-tsong (1446 de J. C., suivant la remarque de l'abbé Brottier (q)). Cette inondation renversa la synagogue; une grande partie des livres furent détruits ou gâtés par les eaux. Des Juifs de Ning-po & de Ning-hia donnèrent d'autres livres pour réparer cette perte. On fut sur-tout redevable du rétablissement des livres à un Juif nommé Yn, qui étant venu de Ning-po en l'année 1642, apporta un *ta-king* entier, dont on se servit pour compléter & corriger les autres livres.

On voit par ces détails, tirés d'une inscription chinoise, que l'inondation de l'année 1446 ne détruisit pas entièrement les livres que la synagogue possédoit à cette époque.

Un second accident, arrivé plus d'un siècle après, paroît leur avoir été plus funeste. Sous le règne de l'empereur Ouan-li, c'est-à-dire, entre les années 1573 & 1620 de

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.

(q) Brottier, *Tacit.*, tom. III, pag. 576, annot. 3.

J. C., le feu ayant pris à la synagogue, elle fut la proie des flammes, & les livres y périrent. Après ce malheur, les Juifs de Caï-fong-fou achetèrent un *ta-king* d'un Mahométan de la ville de Ning-hia, dans la province de Chen-si : ce Mahométan le tenoit d'un Juif de Canton qui le lui avoit confié en mourant, comme un dépôt précieux. Ce *ta-king* est aujourd'hui l'objet d'une grande vénération, parce que les autres *ta-king* n'en sont que des copies. Il s'est conservé dans l'inondation de l'année 1642, dont on va parler, & porte des marques des eaux qui l'ont gâté.

Si cet extrait des lettres des missionnaires est exact, on en doit conclure qu'il existe dans la synagogue de Caï-fong-fou un manuscrit du Pentateuque bien antérieur à l'incendie arrivé sous le règne de Ouan-li, & par conséquent beaucoup moins moderne que celui auquel appartient la note que j'ai traduite & discutée.

Enfin, en l'année 1642 une nouvelle inondation, causée par la rupture des digues qui retenoient les eaux du Hoang-ho, abyma la plus grande partie de la ville de Caï-fong-fou : la synagogue fut détruite, & vingt-six volumes y périrent. Une inscription de l'année 1663 contient les détails des précautions qui furent employées pour sauver les autres, & du soin que l'on prit de les réparer, de les corriger & de les revoir.

Cette inscription prouve suffisamment que l'inondation de l'année 1642 ne détruisit pas tous les livres à l'exception d'un seul, comme le dit le P. Kögler (r).

(r) « In loco synagogæ maximè
» honorato habent super mensas
» posita 13 velut tabernacula, sin-
» gulis velis cooperta, in quibus
» custodiuntur totidem exempla
» suorum *king* seu bibliorum ; i. e.
» 13 volumina Pentateuchi, 12
» nempè in memoriam 12 tribuum
» Israël, & unum in honorem Mo-

» sis. Atque hoc unicum est quod
» restat ab antiquis exemplis, & in
» tragicâ urbis inundatione quæ
» superiore seculo accidit, servatum
» fuit, licet non parùm damni pas-
» sum ». (Kögler, dans le journal
de M. de Murr à l'endroit déjà
cité.)

Mais

Mais, suivant le Mémoire imprimé dans le Recueil des Lettres édifiantes, il paroît que ce qui reste, ou du moins ce qui restoit, à l'époque où écrivoient les missionnaires, des livres antérieurs à l'inondation de 1642, consistoit en deux parties. L'une, composée de tous les débris que l'on put sauver de l'inondation, fut réunie, en l'année 1654, en un grand volume; l'inscription contient les noms de ceux qui revirent les livres & les transcrivirent: l'autre est un reste de Pentateuque, qui paroît, dit le P. Gaubil, avoir beaucoup souffert de l'eau; il est écrit sur des rouleaux d'un papier extraordinaire; les caractères en sont grands & nets: il n'y a rien au-dessous des lettres; mais au-dessus il y a des accens & des espèces de points, tels, dit le P. Gaubil, que je n'en ai pas vu ailleurs. Le tchang-kiao, ou chef de la synagogue, interrogé sur ce manuscrit, dit au P. Gaubil que sous le règne de l'empereur Ouan-li, la synagogue ayant été brûlée & les livres ayant péri, des Juifs de Si-yu arrivèrent dans ces circonstances, & que les Juifs de Caï-fong-fou en obtinrent une bible avec d'autres livres.

Quoi qu'il en soit, il paroît que le manuscrit auquel appartient la note qui fait le sujet de ce Mémoire, & qui doit avoir été écrit, comme je l'ai prouvé, vers l'an 1620, n'est pas le plus ancien de ceux que possède la synagogue de Caï-fong-fou; je pense même que cette note ne dépend point d'un des rouleaux de la synagogue, mais qu'elle appartient à un des *ta-king* particuliers qui sont divisés par cahiers, & où l'on trouve les points-voyelles, les accens, &c. C'est ce qui résulte de la manière dont s'expriment le P. Kögler & l'auteur du Mémoire françois sur les Juifs de la Chine. Voici les termes dont se sert le P. Kögler: *In fine quaternionis bereschit, veluti per modum corollarii, annexum habent folium cum catalogo aliquo rabbinorum*; ce qui indique que cette note se trouve à la fin du volume qui contient la première leçon de la Genèse, nommée *bereschit*: & l'auteur du Mémoire françois, après

avoir dit que le P. Domenge oublia de vérifier la ponctuation du mot *hammitta* המטת, *Gen.*, chap. 47, vers. 21, ce qui montre qu'il n'est pas question d'un des rouleaux qui sont écrits sans points-voyelles, ajoute : « Il ne me » reste plus que deux observations à faire sur les décou- » vertes du P. Domenge ; à la fin du *bereschit*, c'est-à- » dire, du premier cahier de ce *ta-king*, il trouva une » inscription, &c. »

Je crois donc être en droit de conclure que cette note n'appartient point à un des rouleaux de la synagogue, où d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'on eût écrit autre chose que le texte sacré ; qu'elle fait partie d'un des livres échappés à l'inondation de 1642, & qu'elle ne peut servir à déterminer l'âge du plus ancien manuscrit de la synagogue de Cai-fong-fou. Suivant toute apparence, elle n'est plus à la place qu'elle devoit occuper : il paroît qu'elle devoit être placée à la fin d'un exemplaire du Pentateuque ; & cependant, suivant les missionnaires, elle se trouve à la fin du premier cahier de la Genèse.

Je ne ferai sur le reste de cette note, qui n'est d'aucune importance, aucune autre observation que celles que l'on trouve déjà dans les notes que j'ai jointes au texte, *page* 599 ; mais je crois qu'il ne sera pas inutile de joindre à l'objet principal de cette notice, quelques observations sur plusieurs usages des Juifs de la Chine, comparés avec ceux des Juifs d'Europe, & sur un tableau indicatif des lectures qui se font dans la synagogue, & qui se trouve dans la Dissertation latine de l'abbé Brottier, & dans le Recueil des Lettres édifiantes.

Ce tableau est destiné, comme je l'ai dit, à indiquer l'ordre des lectures qui doivent se faire dans la synagogue. Les cinq livres de la loi y sont désignés, comme à l'ordinaire, par les mots *bereschit*, *schemot*, *vaïkra*, *bamidbar*, *devarim*. Une ligne tirée de chacun de ces mots, répond, par son autre extrémité, au mot מנחה (*f*), avec une lettre dont

(*f*) Dans les Lettres édifiantes on lit מנחה ; mais c'est une faute d'impression, puisque ce mot y est rendu par celui de *mineaha*.

la valeur numérale indique la 1.^{re}, la 2.^e, la 3.^e, la 4.^e ou la 5.^e מנחה. La 1.^{re} répond à *bereschit*, la 2.^e à *sché-mot*, & ainsi de suite. Suivant que le P. Domenge l'apprit des Juifs, la מנחה se lit le soir ; elle remplit toute l'année : des cinq parties dont elle est composée, la 1.^{re} se lit pendant douze sabbats, c'est-à-dire, tant que dure la lecture de la Genèse, divisée en douze sections ; la 2.^e pendant 11 sabbats, ce qui répond aux sabbats où on lit les onze sections de l'Exode : la 3.^e, la 4.^e & la 5.^e occupent chacune 10 sabbats, & répondent aux lectures des trois derniers livres de la loi, divisés chacun en dix sections. Ce mot, qui est écrit dans la copie du P. Domenge, & peut-être même dans le tableau de la synagogue, par un *ע*, n'est autre chose que le mot hébreu *minha* מנחה, où la lettre aspirée ou gutturale ה, a été changée en un *ע*. *Minha* désigne le plus ordinairement, dans les livres de Moïse, une oblation de farine, d'huile & d'encens ; il est quelquefois joint au mot *tamid* תמיד, & alors il signifie le sacrifice qui devoit s'offrir tous les jours, matin & soir : lorsqu'on veut indiquer celui du matin, on y joint le mot *boker* בכר ; & pour désigner celui du soir, on y joint le mot *ereb* ערב. Ainsi *minha* ne désigne pas plus l'oblation du soir que celle du matin : mais lorsque les Juifs, chassés de leur patrie, sans temple & sans autel, eurent cessé d'offrir le sacrifice perpétuel, ils y substituèrent des prières, ou continuèrent à réciter, à l'heure prescrite pour l'oblation, celles qui accompagnoient précédemment le sacrifice. Alors ils consacrèrent le mot *minha* à la prière de l'après-midi ; & c'est le sens dans lequel ils l'emploient encore aujourd'hui. Ils distinguent dans le cours de la journée trois temps consacrés à la prière. De ces trois prières, la première est nommée *tefillat haschahar* תפלת השחר, ou *schaharit* שחרית prière du matin : le temps destiné à cette prière dure depuis le lever du soleil jusqu'à la quatrième heure du jour, c'est-à-dire, jusqu'à neuf ou dix heures du matin. La seconde est nommée *minha* מנחה, ou *tefillat minha* תפלת מנחה ; & le temps qui lui est

liii ij

consacré commence vers les trois heures après midi. Enfin la troisième, nommée *arabit* ערבית, ou *tefillat haereb* תפילת הערב, se fait après le coucher du soleil. Les prières qui doivent être récitées à chacune de ces heures, sont indiquées dans leurs livres liturgiques par ces trois mots, *schaharit, minha & arabit*. Ils ont des prières particulières pour les jours de sabbat ; & celles de ces prières qui doivent se faire dans l'après-midi, sont désignées sous le nom de *minha du sabbat*. C'est le matin du sabbat que les Juifs font la lecture de la *parascha* ou leçon de la loi, & ils y joignent une leçon tirée des Prophètes, qu'ils nomment *haftara*. Les Juifs de la Chine observent sans doute le même usage, puisqu'ils nomment les livres prophétiques d'où sont tirées ces leçons, *haftara*, ou, suivant leur prononciation vicieuse, *hafoutala*. Les Juifs retournent à la synagogue vers les trois heures après midi, & y lisent la *minha*. Parmi les Juifs d'Europe, ou du moins suivant l'usage des synagogues espagnoles dont j'ai consulté les liturgies, la *minha* est la même pour tous les jours de sabbat : elle est composée de psaumes, de quelques versets de la loi, & de plusieurs autres prières. Le tableau attaché dans la synagogue de Cai-fong-fou, indique que l'usage des Juifs chinois est différent, & que leur *minha* (1) change avec le livre de la loi, peut-être même avec chaque *parascha*. Mais il me paroît certain que cette lecture ou prière du soir, n'est autre chose que la *minha* des Juifs d'Europe, & que par conséquent il faut lire מנחה, & non מנחה.

Outre ces lectures, le même tableau en indique deux autres, l'une nommée *moëd neumah* מועד נומה, & l'autre

(1) Ce livre est vraisemblablement le même qu'ils nomment en chinois *li-pai*, c'est-à-dire, *rituel* ou *livre de prières*, & qui est divisé, suivant les missionnaires, en cinquante ou cinquante-deux cahiers : il contient des prières tirées de l'Écriture, &, pour la plupart, du liv. des psaumes,

& distribuées pour tous les jours de sabbat & pour toutes les fêtes de l'année. Le premier de ces cahiers, dit l'abbé Brottier, est nommé מנחה תמיד : je crois qu'il faut lire מנחה תמיד *sacrificium juge*.

Brottier, *Tac.*, tom. III, pag. 574.

mouftar minha מופטר מנחה. Le P. Domenge, instruit que ces noms étoient ceux de quelque livre liturgique, interrogea les Juifs à ce sujet ; mais leur prononciation extrêmement vicieuse, l'empêcha de rien comprendre à leur réponse : tout ce qu'il put en apprendre, c'est que le mot *neumah* est le titre d'un livre divisé en douze parties, dont chaque partie est destinée à être lue le premier jour des petits mois, c'est-à-dire, des mois de 29 jours, & le second des grands mois, ou mois de 30 jours ; & que *mouftar*, ou plutôt *mouftar minha*, est le titre d'un autre livre divisé également en douze parties, dont la destination est d'être lues le 15.^e jour des petits mois & le 16.^e des grands mois. Quelque succincte que soit cette description, elle peut nous aider à découvrir le sens de ces mots. *Moëd neumah* ne peut signifier que la *fête de la néoménie* : *moëd* est un mot hébreu qui signifie *fête*, & *neumah* un mot persan composé de *neu* نو, nouveau, & *mah* ماه, mois, comme *neurouz*, nouveau jour, qui signifie le premier jour de l'année. Ainsi ce nom indique effectivement un livre qui contient des prières particulières pour chaque nouvelle lune. Les Juifs d'Europe ont aussi des prières destinées aux néoménies, qu'ils nomment *rosch hodesch* ראש חודש ; mais les mêmes servent pour tous les mois.

Quant aux mots *mouftar minha*, la signification n'en est pas aussi facile à découvrir. On voit, par ce que dit le P. Domenge, que ce sont des prières ou lectures destinées aux jours de pleine lune : il paroît aussi, par le mot *minha*, que ces prières doivent se faire dans l'après-midi ; & il y a lieu de croire qu'elles sont différentes pour la pleine lune de chaque lunaison. Peut-être le mot *mouftar* indique-t-il que cette lecture doit se faire après la *minha* ordinaire, & terminer la prière de ces jours-là. Ce mot vient de la même racine que *haftara*, nom que les Juifs donnent aux leçons prophétiques, parce que, disent quelques-uns de leurs auteurs, après cette lecture on peut

sortir de la synagogue, comme qui diroit *dimissio*, renvoi, congé (*u*). De la même racine vient encore le mot *maftir* מַסְתִּיר, *dimittens*, & c'est ainsi qu'ils nomment celui des lecteurs qui lit la dernière leçon, après laquelle on congédie le peuple (*x*). Je crois donc que le mot *mouftar minha* signifie une lecture ou prière par laquelle se termine la *minha*.

Le P. Domenge observe que les Juifs de la Chine fêtent le 2.^e & le 16.^e jour des mois de 30 jours, & le 1.^{er} & le 15.^e des mois de 29 jours.

Cet usage me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui des Juifs d'Europe, qui célèbrent la néoménie de certains mois pendant deux jours. Suivant les Juifs d'Europe, tout mois précédé d'un mois de 30 jours a deux jours de néoménie : le premier est compté pour le 30.^e jour du mois précédent ; & le second est le 1.^{er} jour du mois qui commence. On ne compte les jours du mois que du second *rosch hodesch*. Lorsqu'ils datent un acte du 1.^{er} *rosch hodesch*, ils s'expriment ainsi : *Le 1.^{er} rosch hodesch d'un tel mois, qui est le 30.^e du mois passé.* Au second *rosch hodesch*, ils datent ainsi : *Le 1.^{er} jour du mois de... (y).* Il paroît singulier que ces deux jours portant le nom de *rosch hodesch*, c'est-à-dire, commencement du mois, le premier soit censé appartenir au mois précédent. Il est assez vraisemblable que dans l'origine ces deux jours appartenoient à la néoménie ou au mois commençant ; c'est aussi ce qu'observent les Juifs de la Chine, qui fêtent comme néoménie le second jour des grands mois. Il eût été à souhaiter que le P. Domenge s'informât des noms qu'ils donnent à leurs mois, & nous eût appris quels sont ceux de 30 jours & ceux de 29.

Quant aux pleines lunes, je ne vois point que les Juifs

(*u*) Buxtorf. *Synag. Jud.*, pag. 329.

(*x*) *Ibid.*, pag. 328.

(*y*) *Ibid.*, pag. 474 & 478.

d'Europe les fêtent par aucune prière ou lecture particulière ; cependant elles sont marquées dans leurs calendriers, & ils ont un usage superstitieux qui peut avoir quelque rapport avec celui des Juifs de la Chine.

Cet usage consiste à bénir ou consacrer la lune à chaque lunaison (2). La cérémonie doit se faire en plein air, par la récitation de quelques prières qu'un rabin prononce, tous les autres le suivant. Ils disent que cette pratique a pour objet de célébrer les œuvres de Dieu & sa puissance, qui se manifeste d'une manière plus sensible dans le mouvement & dans les phases de la lune que dans celui d'aucun autre corps céleste. Cette cérémonie ne doit point se faire que la lune ne soit déjà un peu grande & très-visible : il est à propos de la différer jusqu'au soir du premier sabbat après la néoménie, ou jusqu'au soir du septième jour du mois ; on peut même la différer jusqu'à ce que la lune soit âgée de 14 jours & 8 heures. Les prières, nommées par les Juifs de la Chine *moustar minha*, paroissent avoir un rapport certain avec la pleine lune. Ne peut-on pas soupçonner qu'elles ont quelque analogie avec la consécration de la lune, telle qu'on vient de l'expliquer, & que les Juifs de la Chine ont fixé cette cérémonie au temps de la pleine lune.

Le P. Domenge nous apprend que le lendemain de l'octave de la fête des tabernacles, les Juifs de Cai-fong-four célébrèrent la fête de la loi, & qu'ils portèrent solennellement en procession les treize *ta-king* du *Beth-el*.

Cette fête est celle que les Juifs nomment *Simhat tora* : ils y célèbrent la mémoire de la promulgation de la loi ; la veille à la prière de l'après-midi, & le jour même de la fête à celle du matin, ils tirent tous les livres des armoires, & les portent en procession (a). C'est aussi ce jour-là qu'ils achèvent la lecture de la loi.

(2) Buxtorf. *Synag. Jud.*, pag. 475.

(a) *Ibid.* pag. 541. Bartol. *Bibl. Rab.*, tom. II, pag. 696.

Suivant les Juifs d'Europe, le 1.^{er} de nisan & la fête de pâque, qui est toujours le 15 de ce mois, ne doivent jamais tomber un dimanche, un mercredi ou un vendredi; & le 1.^{er} de tisri, ainsi que la fête des tabernacles, fixée au 15 de ce mois, ne doivent jamais tomber un lundi, un mercredi ou un vendredi.

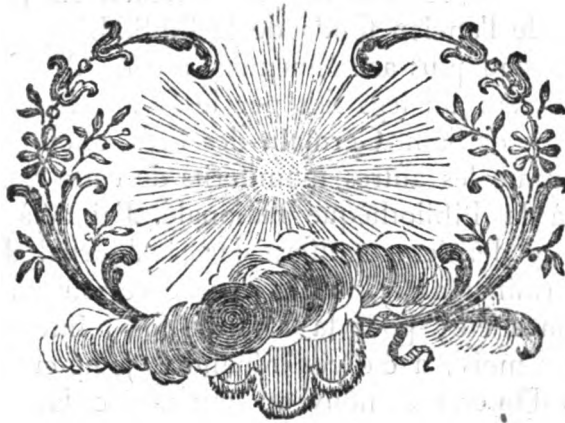
On pourroit croire, & c'est la dernière observation par laquelle je terminerai cette notice, que les Juifs de la Chine n'observent pas la même pratique; car le P. Domenge nous assure (b) que le samedi 3 octobre 1722, ces Juifs comptoient le 23 de tisri. Si cela est, le mois de tisri avoit commencé le 11 septembre, qui étoit un vendredi. Mais il faut remarquer que le P. Domenge dit aussi que ce samedi 23 de tisri, étoit le huitième jour de la fête des tabernacles; que la fête s'étoit célébrée le 16; & que le lendemain de l'octave de cette fête, 24 de tisri, les Juifs célébroient celle de la loi, *simhat tora*.

Or, il est impossible qu'il n'y ait pas quelque erreur dans le récit du P. Domenge. La fête des tabernacles ne doit pas avoir été célébrée par les Juifs de la Chine le 16 de tisri, mais le 15, puisque cette fête établie par la loi, est déterminée au 15.^e jour du 7.^e mois. On ne peut pas croire que les Juifs de la Chine s'écartent de l'usage de tous les autres Juifs, sur un objet qui ne dépend pas de la tradition de leurs rabbins, mais qui est déterminé d'une manière précise par la loi mosaïque. Il est donc indubitable que les Juifs chinois ayant célébré le huitième jour de la fête des tabernacles le 3 octobre 1722, ce jour étoit non le 23, mais le 22 de tisri; & que le 4 octobre, auquel ils célébrèrent la fête *simhat tora*, qui suit immédiatement l'octave de celle des tabernacles, étoit le 23 & non le 24 de tisri. En adoptant cette correction dans le récit du P. Domenge, on trouvera que l'année avoit commencé

(b) Brottier. *Tac.*, tom. III, pag. 575.

non le vendredi 11, mais le samedi 12 septembre 1722; ce qui est d'ailleurs plus conforme à l'épacte, qui est 12, & est confirmé par le calendrier perpétuel de l'*Orah hayim*. Cette année, qui est la 5483.^e de l'ère du monde, & la 11.^e du 289.^e cycle, a pour caractère la 7.^e férie. C'est une année embolismique, où la néoménie de tisri, la fête des tabernacles & son octave tombent des samedis.

PENTATEUQ.
DES JUIFS
DE LA CHINE.



NOTICE
DE DEUX MANUSCRITS
ARABICO-ESPAGNOLS;

*N.^{os} 208 de la Bibliothèque nationale, & 290 de celle
de Saint-Germain-des-Prés.*

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

JE réunis dans cette notice deux manuscrits, dont l'un fait partie de l'ancien fonds de la Bibliothèque nationale, & a appartenu plus anciennement à celle de Colbert; & l'autre provient du legs fait par le savant Renaudot à la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, & est aujourd'hui réuni, comme les autres manuscrits de cette riche bibliothèque, à la Bibliothèque nationale. J'ai déjà donné la notice de ce dernier manuscrit dans le Journal des Savans du 16 germinal an 5; mais comme ce journal, dont la publication a été, pour la seconde fois, interrompue au bout de six mois, a été peu répandu, je ne crois pas hors de propos d'insérer de nouveau cette notice dans un recueil auquel elle appartient de droit.

Les manuscrits espagnols en caractères arabes, sont très-rares en Europe, si l'on en excepte l'Espagne, où il s'en trouve un assez grand nombre, ainsi que je l'ai appris par une lettre de D. J. A. Conde, jeune littérateur attaché à la bibliothèque du roi d'Espagne. Je donnerai, dans la suite de cette notice, un extrait des renseignemens contenus dans cette lettre.

Quoique le manuscrit 208 de l'ancien fonds de la Bibliothèque nationale, soit indiqué, dans le catalogue imprimé,

comme contenant diverses sentences & passages de l'Alcoran en arabe , avec leur traduction en langue espagnole , écrite en caractères arabes , je n'avois jamais fait attention à cette indication , & j'ignorois absolument qu'il existât quelque manuscrit de ce genre dans aucune bibliothèque de France , lorsque celui de Saint-Germain-des-Prés me tomba pour la première fois entre les mains. Je remarquai que ce volume , écrit en entier en caractères arabes africains , contenoit plusieurs chapitres de l'Alcoran & quelques prières en langue arabe ; mais que la plupart des morceaux qu'il renferme étoient écrits en une langue qui ne paroïssoit avoir aucun rapport avec l'arabe : je soupçonnai que ce pouvoit être quelqu'une des langues de l'Afrique , où le caractère arabe s'est répandu , comme l'on fait , avec la religion musulmane. Je me contentai , pour le moment , de cette conjecture. Dans la suite les manuscrits de Saint-Germain-des-Prés ayant été réunis à la Bibliothèque nationale , j'ai examiné ce volume avec plus d'attention ; j'en ai même transcrit quelques lignes pour les comparer avec des manuscrits de Madagascar , parce que je soupçonnois que la langue dans laquelle il est écrit pouvoit être celle des Madécasses ; mais je n'ai pas tardé à reconnoître que cette langue n'étoit autre chose que de l'espagnol écrit en caractères arabes. Au moyen de cette découverte , il ne m'a pas été difficile de dresser une notice exacte de tous les articles contenus dans ce volume.

La notice du manuscrit n.º 208 , imprimée dans le catalogue de la Bibliothèque nationale , ayant depuis peu fixé mon attention , j'ai voulu consulter moi-même le manuscrit , & je me suis assuré de l'exactitude de cette notice.

Reland , dans son traité de la religion musulmane , a donné quelques extraits d'un manuscrit espagnol en caractères arabes , qui appartenoit à Henri Sike , professeur d'hébreu en l'université de Cambridge. Trois manuscrits du même genre se trouvent dans la bibliothèque de

K k k k ij

l'université d'Upsal, sous les n.^{os} 2, 3 & 40, ainsi qu'on l'apprend d'un catalogue imprimé à Upsal en 1706, sous ce titre : *Catalogus centuriæ librorum rariss. msspt. quibus bibliothecam..... auxit J. G. Sparvenfeld*. De ces trois manuscrits, les deux premiers contiennent des extraits de l'Alcoran; le dernier est un rituel musulman, c'est-à-dire, sans doute, un recueil des rites que l'on doit observer pour les purifications, les prières, le jeûne, &c. Suivant le témoignage de Sparvenfeld, il avoit aussi vu en Afrique des manuscrits relatifs à la religion musulmane, écrits en langue arabe, mais en caractères espagnols; & l'auteur de ce catalogue assure que Sparvenfeld possédoit un catéchisme de la religion chrétienne, une grammaire & un dictionnaire de la langue arabe, imprimés en Espagne en langue arabe, mais en caractères gothiques. C'est au savant professeur de Rostock O. G. Tychsen que je dois l'indication de ce catalogue curieux, qui se trouve parmi les livres imprimés de la Bibliothèque nationale.

Le manuscrit 208 de la Bibliothèque nationale est en très-mauvais état; il est défectueux au commencement & à la fin; en sorte qu'on ignore le titre qu'il devoit porter & l'époque à laquelle il a été écrit. Dans son état actuel il contient cent seize feuillets d'une même écriture: il est divisé en petits paragraphes ou versets, écrits d'abord en langue arabe, & ensuite en espagnol. Dans l'arabe, les voyelles sont écrites en rouge; dans l'espagnol elles sont en noir; de sorte que l'on distingue, du premier coup-d'œil, le texte d'avec la traduction. Outre ces cent seize feuillets, qui sont encore cousus ensemble, on trouve dans la même couverture une feuille, ou deux feuillets, écrits aussi partie en langue arabe & partie en espagnol, qui sont d'une autre main, & appartenoient originairement à un autre volume. Je suis même porté à croire que cette feuille appartient au manuscrit de Saint-Germain-des-Prés.

Par l'examen scrupuleux que j'ai fait du ms. n.^o 208, j'ai reconnu qu'il ne contient que des portions de l'Alcoran,

à l'exception d'une seule pièce intitulée, *Almorschida para cada mañana*, qui est une profession de foi & une prière destinée à être récitée tous les matins.

Le manuscrit, tel qu'il est aujourd'hui, commence au 26.^e verset (a) de la 36.^e surate de l'Alcoran : on y trouve tout le reste de cette surate, qui est suivie immédiatement d'un autre texte de l'Alcoran, qui contient depuis le 18.^e verset inclusivement de la 59.^e surate jusqu'à la fin. Celle-ci est suivie de la 67.^e surate en entier. Après cette surate est la prière ou profession de foi dont j'ai parlé; puis on trouve la 78.^e surate & les suivantes jusqu'à la 113.^e inclusivement. Si la 114.^e, qui est la dernière de l'Alcoran, ne s'y trouve pas, c'est sans doute parce que les derniers feuillets du manuscrit ont été arrachés. Le commencement de chaque surate est indiqué par la formule *bism' allah* &c., *Au nom du Dieu clément & miséricordieux*. La traduction espagnole est souvent paraphrastique, & cela ne peut pas être autrement dans ces dernières surates, dont le style est très-obscur.

Je prendrai pour exemple la 102.^e, qui est une des plus courtes. Voici de quelle manière elle est traduite.

« Juro *Allah* por el tiempo, y por el día, y por la noche,
» otro dize por *alafir*, que la persona esta en perdicion
» fino aquellos que quereeran y faran buenas obras y se
» castigaran con la berdat de quereer en un solo *Allah*, y
» se castigaran con sofrir sobre fazer los mandamientos
» d'*Allah* ».

حُجِرَ اللَّهُ بِرَبِّهِ الْتِيَانُ ابْرَاءِ الدِّي ابْرَاءِ لُجَّاءِ اَشْرَدِ زَابِرِ
الْعَصْرِ كَالْبَارِاشْنِ اَشْتِ اَنْبَارِ دِسِينِ شِنْ اَكَلُشْ كَا كَارَاءِ اَرَنْ
اِفْرَنْ بُوَانْشِ اَبْرَشِ اِشَا كَشْتَعَرَنْ كَنْ بَارْدَتْ دَا كَارَاءِ اَرَنْ اَنْشِ

(a) Je suis la division des versets de l'édition de Maracci.

سَلِّ اللَّهُ إِشَاكَ شَتَعْنَ كُنْ سَفَرُ سُبْرَا فَرَا لَشْ مَدَّ مَيَانِشْ
ذَا اللَّهُ

« Dieu jure par le temps , & par le jour , & par la nuit ,
» d'autres disent par la soirée (*b*) , que toute personne est
» dans la perdition , sinon ceux qui croiront & feront de
» bonnes œuvres , & qui se corrigeront en croyant véri-
» tablement en un seul Dieu , & se corrigeront en souffrant
» pour accomplir les commandemens de Dieu ».

Dans le cours de ce manuscrit il y a deux lacunes : la première , qui est de deux feuillets , devoit contenir la fin de la 83.^e surate & une partie de la 84.^e : la seconde , qui n'est que d'un feuillet , comprenoit les derniers mots de la 85.^e surate & le commencement de la 86.^e

Je vais maintenant donner une idée de la pièce intitulée , الْمُرْشِدَةُ بِرَكْذَمْنَا Elle commence par une exposition de la nature de Dieu , de son unité , de sa toute-puissance , de ses œuvres dans la création de l'univers , de sa providence qui s'étend à tout , & de tous ses attributs. L'auteur dit qu'il n'y a en Dieu , ni antériorité ni postériorité , ni dessus ni dessous , ni gauche ni droite , ni devant ni derrière , ni totalité ni partie ; qu'on ne peut employer de lui aucune expression qui indique le temps ou le lieu de l'existence ; que l'esprit ne peut le comprendre , ni l'imagination s'en former une idée : il est celui qui voit & qui entend , le premier & le dernier , l'intérieur & l'extérieur , & sa puissance s'étend à tout. Toute cette exposition de la grandeur de Dieu est un tissu de passages de l'Alcoran.

Ensuite l'auteur souhaite que le jour qui commence

(*b*) *Alafir*, mot arabe qui signifie le temps du déclin du jour , & est une des heures destinées à la prière.

soit heureux, & il salue les anges qui tiennent registre des actions des hommes : puis il prend à témoin Dieu & les anges, les chérubins qui portent son trône, les prophètes & toutes les créatures, de la profession qu'il fait de croire que Dieu est unique & ne partage la divinité avec aucun autre ; que c'est lui qui donne la vie & la mort ; qu'il est tout-puissant ; que Mahomet est l'apôtre de Dieu & son serviteur ; que sa doctrine est la vérité ; que le paradis, le feu de l'enfer, la balance où seront pesées les œuvres des hommes, & le pont de Sorat, existent réellement ; que le jour du jugement arrivera certainement, & que Dieu ressuscitera les morts dans leurs tombeaux. Le reste est une prière par laquelle l'auteur prie Dieu de bénir ce jour & les jours suivans, de le conserver dans la foi de la religion musulmane, & de le délivrer de toutes sortes de maux & de dangers. Je transcrirai encore quelques lignes de la traduction espagnole de cette pièce.

« *Khaleco* el mundo con quanto ay en el y lo alto y
 » lo baso, y el *alarfch*, y *lalcorsi*, y los cielos, y las tierras,
 » y lo qu'ès entere medio dellos : todos los *khalecados* son
 » formados con su poderio. No se mueve pelo sino con su
 » licencia : ni ay con el rejimiento en el *khalecar*, ni a
 » parçonero en el reyfmo y el es elio mantenedor : no lo
 » toma sueño ni dormir, sabidor de lo absente y de lo
 » perefente, no selesconde cosa en el cielo ni en la tierra. »

خَالِقُ الْمُنْدُكُنْ كُوْتُتْ آيْ ءَانَالِ الْآلَتْ الْبَشْ
 اِيَالْلَعَرْشِ الْكُرْسِيِّ الشَّيَالْشِ الشَّ تِيَارَشْ الْكَاشْ ءَانْتَارَا
 مَا دِي دَالْشْ تَدْشْ لَشْ خَلَاقْدُشْ شَنْ فَرْمَدُشْ كُنْ شُبْدَارِي
 نَشَا مُوَابَا لَشْ كُنْ شَلِسَانِي نَائِي كُنَال رَاجِيَانْتْ

ءَاَنَالَ خَلَقَ نَابَرُ سَنَارَ ءَنَالَرَا اِشْمُ اِيَالَا شِ ءَالِي مُتَنَانَا دُرُ نُلْتَم
شُوَانُ نِدْرِمِرْ شِدْرُ ءَالُ اَبْشَانْنَا اِدَالْبَارَا شَانْنَا نُسَلَا شَكْنَدَا
كُشَ ءَاَنَالَتِيَالُ نَانُ لَتِيَارَ

c'est-à-dire : « Il a créé le monde avec tout ce qu'il
» contient , le monde supérieur & inférieur , le trône
» de Dieu , son siège , les eaux & la terre , & ce qui
» est entre eux : toutes les créatures sont formées par
» sa puissance ; il ne se meut pas un seul cheveu sans sa
» permission : aucun autre que lui ne gouverne l'œuvre
» de la création , ni ne partage avec lui le gouvernement ;
» il est le *moi* (c) , le conservateur ; il ne peut être surpris
» par le sommeil ni l'assoupissement : il fait ce qui est
» absent & ce qui est présent ; aucune chose dans le ciel
» ou sur la terre ne peut se dérober à sa connoissance ».

Je passe maintenant au manuscrit 290 de Saint-Germain-
des-Prés.

Ce volume est de format petit *in-4.*^o presque carré ,
& la reliure est en bois , couverte de cuir : les feuillets ont
été numérotés avec du crayon ; mais depuis qu'ils ont été
ainsi numérotés , on a enlevé une partie du volume , qui
commence aujourd'hui au feuillet 114. Dans le cours du
volume il y a quelques lacunes qui existoient déjà lorsque
les feuillets ont été numérotés : le dernier feuillet est coté
467 , mais il y a quelques fautes dans la foliature. Ce
manuscrit est fatigué & sale , & paroît avoir beaucoup servi.
Voici une notice exacte des différens morceaux qu'il contient.

Folio 114. Histoire des derniers momens , de la mort ,
& des funérailles de Mahomet , en espagnol. Il manque le
commencement de ce morceau.

(c) Il y a dans l'arabe *الحى* le vivant.

Fol. 150. Prière de Fatima, fille de Mahomet, en espagnol. MANUSCRITS ARABICO-ESPAGNOLS.

Ibid. Itinéraire pour aller d'Espagne en Turquie.

Fol. 151. Avis pour faire ce voyage. Je donnerai ces deux pièces à la suite de cette notice.

Fol. 152. Prière intitulée *Allahomma de Fe*, en arabe & en espagnol. C'est une espèce d'élévation à Dieu.

Fol. 153. Prière que l'on doit lire les vendredis du mois de redjeb, & par laquelle on obtient certaines indulgences.

Il y a ici une erreur dans la cote des feuillets; le n.^o 164 suit le n.^o 153.

Fol. 164. Conférence entre quelques docteurs juifs & Mahomet. Ces juifs, convaincus par les réponses de Mahomet, de la vérité de sa mission, embrasèrent sa religion. Ce morceau commence par ces mots, *Estas son unas demandas que demandaron una compana de Judios alannabi (d) Mohammad*; & finit ainsi: *Acanvase las demandas que fizieron los diez savios de los Judios alannabi Mohammad*.

Fol. 197. *Capitoilo que fabla en los cinco assalaes (e)*. Des cinq prières du jour. Extrait d'un livre du docteur *Abou-Laïta*, dont le titre est, *Avisador de los negligentes*.

Fol. 200. Prière apportée à Mahomet par l'ange Gabriel. En la lisant ou la portant sur soi, on est sûr d'obtenir la miséricorde de Dieu en ce monde & en l'autre, la rémission de ses péchés & la purification de son ame.

Fol. 203. Profession de foi musulmane, en arabe.

Entre les feuillets 205 & 206 il y a une lacune.

Fol. 206. Notice des mois & des fêtes musulmanes, en espagnol.

Fol. 210. Visite que les hommes, au moment de leur mort, reçoivent de cinq anges envoyés de Dieu. Je donnerai cette pièce à la suite de cette notice.

Fol. 212. Morceaux de l'Alcoran & prières, en arabe.

Fol. 250. Cantique apporté par l'ange Gabriel à

Mahomet. Il y a une lacune entre les feuillets 252 & 251 bis.

Fol. 251 bis. Prières pour les funérailles, en arabe : les rubriques sont en espagnol.

Fol. 253. Formules de prières en arabe, traduites ligne pour ligne en espagnol.

Fol. 257. Plusieurs des derniers chapitres de l'alcoran.

Fol. 311. Différentes traditions concernant le mérite de certaines prières, en espagnol.

Fol. 316. Prière que l'on doit faire pour l'âme de ses père & mère, & autres prières, en espagnol.

Fol. 320. *Recontamiento del dia del juicio*, ou Récit de ce qui doit arriver au jour du jugement, en espagnol.

Fol. 366. Relation de l'aventure & de la mort d'Abouschahma, fils d'Omar, que ce prince fit mourir pour avoir déshonoré la fille d'un des compagnons de Mahomet, en espagnol.

Fol. 377. Prières pour les ablutions, en arabe, suivies de la traduction en espagnol.

Fol. 381. Prières ou cantiques pour le matin, en arabe & en espagnol.

Fol. 386. Relation de la mort de Moïse, en espagnol.

Fol. 400. Prophétie concernant l'Espagne; elle commence ainsi : *Este es un recontamiento de los escandalos que an de acâecer en la sageria de los tienpos en la isla de España. Fue recontado por Ali ibn Jaber elfereci, que diso, &c.*

Fol. 410. Autre prophétie sur le même sujet, attribuée à Saint-Isidore, qui commence ainsi : *Esta es una porofecia sacada por esterelogia (f). y por el savio digno de garancia (g) Santesidrio que dize asi : io digo y sera asi conplido, y acavado en esta tierra : io digo que no soy porofeta ni fijo de porofeta, enpero siervo a unidad y Jesus porofetas, cada uno en su lugar, y allah me ponga en su aljenna (h). Amin.*

(f) Astrologie.

(g) Peut-être est-ce le mot *sciencia*.

(h) Paradis.

Fol. 415. Lamentations ou complainte sur l'Espagne ; elles commencent par ces mots : *Este es el palanto de España elquel saco santè Isidrio dotor muy eselente de las Españas de un libro muy viejo llamado secreto de los secretos de España y de su garan llanto que a de venir sobrella ante que los teres diezès seïan conpilidos en pues de los teres quinientos.*

Fol. 423. Diverles paroles & prophéties de Mahomet relatives à l'Espagne , en espagnol.

Il y a une lacune entre les feuillets 429 & 430.

Fol. 430. Colloques de Dieu avec Moïse. Ce morceau est défectueux au commencement. On lit à la fin du feuillet 465 : *Acavase el razonamiento de Mouça.*

Fol. 465. Prière à réciter quand il tonne , intitulée *Addoa (i) para quando toronara*, en arabe.

Fol. 466. Prière à réciter quand on passe dans un cimetière , & quelques autres courtes prières , en arabe & en espagnol.

Je joindrai à cette notice trois morceaux extraits de ce manuscrit , & propres à en faire connoître le style.

Les deux premiers indiquent la route qu'il faut suivre pour se rendre d'Espagne par la France , la Lombardie & l'état de Venise , dans la Dalmatie , & les précautions que les voyageurs doivent prendre , de peur sans doute d'être reconnus pour musulmans , & traités comme *nuevos cristianos* relaps & fugitifs.

Le troisième , dont le style est plus pur , contient le récit de ce qui se passe , au moment de la mort , entre le mourant & cinq anges que Dieu lui envoie successivement. Les mots arabes qui se trouvent parmi les mots espagnols sont mis ici en caractère italique.

Le premier morceau est sans titre ; il se trouve au feuillet 150 verso.

« Cafaran , Sarrança , Oloron , à Nay , à Tarba , à Tolos , à Galac , Villafaranca , à Roç , à Leon de Farancia , para

(i) Prière.

Veloniya la garaça, à Milan. Quando sereis à quatro o cinco levas de Milan desfarloes à la mano derecha; pasareis por detaras de la montaña que no toqueis en la tierra de lenperador: demandareis el camino para Verses que la pirimera ciudad de Venecianos. De alli à la Verona: no paser pos de dentoro de la ciudad, que pagares a real por cabeça. Alli demandares el camino para Padua. Alli os embarcares para Venecia, de Venecia para la Velona, o para Doracio, o para Lefos, o para Castelnov, el que antes halles destos puertos. »

Fol. 151 recto. « Avisos para el camino. En Jaca manifestares aloro si os pereguntan alguno que adonde os is, por deudas, y que os quieres retaraer en Farancia, y ien Farancia que is à Santa Maria de Lorito. En Leon manifestares la moneda, pagareis de quarenta uno palata, o loro demandares el camino para Milan. Dalli adelante direis que is à vesitar el señor Samarco de Venecia. Enbarcarofes en Padua y en un rio para Venecia: pagares medto real por cabeça, iroseis a desenbarcar a la palaça de Samarco. Entarares en una posada, y valeres pirimero antes de dentarar una estancia con una cama: pagareis medio real por dia, y no tomeis nada de la posada, cosaran pagar a de uno teres: salreis a la palaça a comparar lo que avreis menester. Alli los que vereis con tocas balancas son Turcos; los que vereis con amarillas son Judios mercaderes del garan Turco. Ad aquellos demandareis quanto quereis, aquellos os encaminaran. Dezir les eis que teneis ermanos en Salonica, que quereis ir alla. Pagareis a docado por cabeça del passo. Darosan ava y leña. Porneis porovicion para quinze dias. Merquereis olla y ros, y azeite, y vinagre, y olivas, y garbanços ocho dias, y pan feresco para ocho dias, y biscojo à diez livras per unbere. »

Le morceau suivant est sans titre; il se trouve au feuillet 210 & suivant :

« Sepa todo *Moslim* que quando viene a la muerte, que lenvia *allah* cinco *almalaques*. El pirimero viene quando

larruh esta en la garganta, y dize le : *ye* fijo de Adam, que es de tu cuerpo el forçudo, que tan falaco es oy? y que es de tu lengua la fablante, como se enmudercido el dia de oy? y que es de tu conpañia y parientes? oy te defaran solo. Y viene *lalmalac* segondo, quando le meten la mortaja, y dize le : *ye* fijo de Adam, que es de lo que tenias de la riqueza para la povreza? y que es de lo que alçaste del poblado para el yermo? y que es de lo que alçaste del solaço para la soledad? Y viene *lalmalac* tercero quando lo ponen en *lanaas*, y dize le : *Ye* fijo de Adam, oy camínaras camino que nunca lo camines mas luenta qu'el : el dia de oy veras jente que nunca la veyeste nunca jamas : el dia de oy entararas en casa que nunca entaraste en mas esterecha qu'ella jamas ni mas escura. Y viene *lalmalac* quarto, quando lo meten en la fueffa, y quirida, y dize : *Ye* fijo de Adam, ayer eras sobre la cara de la tierra alegre y goyoso, oy seras en su vientre; y buen dia te vino si tu eres en la garacia de *Allah*, y mal dia te vino si tu eres en la ira de *Allah*. Y viene *lalmalac* cinqueno quando esta soterrado y quirida, y dize : *Ye* fijo de Adam, oy quedaras solo y aunque quedafemos con tu no aporovejariamos ninguna cosa a spelegado *ellalgo* y defas lo para otri : el dia de oy seras en *laljenna* viçyuso, o en el fuego penoso. Aquestos cinco *almalaques* vienen por mandamiento de *Allah* a todo perefona en el pafio de la muerte. Rogemos de *Allah* nos ponga por la rogarya y *alfadhila* de nueftoro *alnabi* Mohammad (*falla allaho alayhi vafallam*) nos ponga de los fiervos obidientes, que merefcamos fer seguros del espanto de la fueffa y deftos cinco *almalaques* por su finto *alrahma* y piadad. Amin.»

Traduction.

« Cafaran (*k*) (Sainte-Marie de), Sarrances, Oléron,

(*k*) Nom de lieu qui m'est inconnu.

à Nay , à Tarbes , à Toulouse , à Gaillac , à Villefranche , à Ros *(l)* , à Lyon en France , pour Velonia *(m)* la Grasse , à Milan. Quand vous serez à quatre ou cinq lieues de Milan , vous laisserez cette ville à main droite ; vous passerez derrière la montagne , pour ne pas mettre le pied sur les terres de l'empereur ; vous demanderez le chemin pour Brescia , qui est la première ville des Vénitiens ; de là vous irez à Vérone. Ne passez pas dans cette ville ; vous paieriez un réal par tête. Vous demanderez là le chemin pour Padoue : à Padoue , vous vous embarquerez pour Venise , & de Venise pour la Valona , ou Durazzo , ou Lissa , ou Castelnovo , qui est en face de ces ports. »

« Avis pour la route. A Jaca , si quelqu'un vous demande où vous allez , vous leur direz que vous vous enfuyez pour dettes , & que vous cherchez à passer en France ; en France vous direz que vous allez à Notre-Dame de Lorette : à Lyon , vous déclarerez votre argent ; vous paierez une pièce sur quarante , & vous leur demanderez le chemin pour Milan. A compter de cet endroit , vous direz que vous allez en pèlerinage à Saint-Marc de Venise : vous vous embarquerez à Padoue sur une rivière pour Venise ; vous paierez un demi-réal par tête , & vous irez débarquer à la place de Saint-Marc. Vous entrerez dans une auberge ; mais avant d'y entrer , vous conviendrez de prix pour une chambre avec un lit ; vous paierez un demi-réal par jour : ne prenez rien de l'auberge , on vous feroit payer les choses le triple de leur valeur : vous irez sur la place acheter ce dont vous aurez besoin. Les gens que vous verrez là avec des toques blanches , sont des Turcs ; ceux que vous verrez avec des toques jaunes , sont des marchands juifs des états du grand-seigneur. Vous demanderez à ceux-là ce que vous desirez ; ils vous procureront le passage. Dites-leur que vous avez des frères à Salonique , & que vous desirez

(l) Je ne connois pas ce lieu.

(m) Peut-être le Valais.

y aller. Vous paierez pour le passage un ducat par tête ; ils vous fourniront l'eau & le bois. Vous prendrez des provisions pour quinze jours ; vous achèterez une marmite , du riz , de l'huile , du vinaigre , des olives , des pois pour huit jours , du pain frais pour huit jours , & du biscuit à raison de dix livres par personne. »

« Tout musulman doit savoir que quand il arrive au moment de la mort , Dieu lui envoie cinq anges : le premier vient quand l'ame est dans le gosier , & lui dit : Enfant d'Adam , qu'est devenue la force de ton corps , que le voilà si foible ? qu'est devenue ta langue , qui parloit si bien , que te voilà aujourd'hui comme si tu étois muet ? que sont devenus ceux qui te faisoient compagnie , & tes parens ? aujourd'hui ils te laisseront seuls. Le second ange vient quand on lui met le linceul , & lui dit : Enfant d'Adam , qu'est devenue l'idée que tu te faisois de la richesse comparée à la pauvreté ? qu'est devenue la préférence que tu donnois à un lieu habité sur un lieu désert , aux plaisirs sur la solitude ? Le troisième vient quand on le met dans la bière , & lui dit : Enfant d'Adam , tu feras aujourd'hui une route plus longue que tu n'en as jamais fait ; tu verras aujourd'hui un peuple que tu n'as jamais vu ; tu n'es jamais entré dans une maison plus étroite ni plus obscure que celle où tu entreras aujourd'hui. Le quatrième ange vient quand on le met dans la fosse , & lui dit en criant : Enfant d'Adam , hier tu étois content & joyeux sur la face de la terre , aujourd'hui tu seras dans son sein ; ce jour est heureux pour toi si tu es dans la grâce de Dieu , mais malheureux si tu es dans sa colère. Le cinquième ange vient quand il est enterré , & lui dit en criant : Enfant d'Adam , aujourd'hui tu demeureras seul ; & quand nous resterions avec toi , nous ne te serions d'aucune utilité ; tu as plié le.... & tu l'as laissé pour les autres : tu seras aujourd'hui dans les délices du paradis ou dans les tourmens de l'enfer. Ces cinq anges viennent , par ordre de Dieu , à tout homme à l'instant de la mort. Supplions Dieu que , par les prières

& les mérites de notre prophète Mahomet (à qui Dieu soit propice & accorde le salut !), il nous mette au nombre des serviteurs obéissans, afin que nous méritions, par sa sainte miséricorde & clémence, d'être préservés des tourmens du tombeau & de ces cinq anges. Amen.»

Le langage espagnol de ces deux manuscrits diffère assez souvent de l'espagnol moderne. Je me contenterai de faire à ce sujet quelques observations.

1.^o Cet espagnol est mêlé de mots arabes qui suivent les inflexions grammaticales de la langue espagnole. En voici quelques exemples: *Almalac* (*n*), ange, fait au pluriel *almalaques*; *alhaçana*, une bonne œuvre, fait au pluriel *alhaçanas*; le verbe arabe *khaleka*, créer, est toujours employé au lieu du mot espagnol *criar*, & forme son participe *khalekado*, créé.

2.^o Les noms arabes ne perdent jamais leur article, qui est censé faire partie du mot, & ils prennent en outre l'article défini ou indéfini de la langue espagnole: ainsi on trouve *lalmalac*, l'ange; *laljenna*, le paradis; *laddoa*, la prière; *laliçlam*, la religion musulmane, *los alnebies*, les prophètes; *lalcoran*, l'Alcoran. C'est ainsi que nous disons en françois l'algèbre, une alidade, l'almageste, l'alchimie, mots dans lesquels on ne s'est point encore avisé de supprimer, comme dans le mot *Alcoran*, l'article arabe, pour dire *le gèbre*, une *idade*, &c. Les Espagnols, qui ont aussi dans leur langue un grand nombre de noms arabes, dans lesquels l'article *al* s'est conservé, ne font point de difficulté de les construire avec l'article espagnol.

3.^o Dans les verbes réfléchis, le pronom personnel ou réciproque *se*, au lieu d'être placé avant ou après le verbe, comme dans *levantar se*, se lever, *levantarse*, ou *se levantar*, ils se leveront, est souvent inséré entre la partie radicale du verbe & son inflexion, comme *levantarsean*,

(*n*) Je représente aussi exactement qu'il m'est possible l'orthographe du manuscrit.

ils se leveront ; *enbarcaroseis* , vous vous embarquerez , pour *embarcareis os* ; *iroseis* , vous vous en irez , pour *ireis os* . La même chose a lieu lorsque le pronom n'indique pas réflexion & ne se rapporte pas au sujet du verbe , comme *darosan* , pour *daran os* , ils vous donneront , & , ce qui est encore plus irrégulier , *dezir les eis* , vous leur direz , pour *dire les* .

4.^o Toutes les fois qu'un mot ou une syllabe commence par deux consonnes , sans interposition d'aucune voyelle , on trouve ici une voyelle insérée entre les deux consonnes , & cette voyelle est toujours la même que celle qui doit suivre la seconde consonne : ainsi , au lieu de *gran* , *travajo* , *blanco* , *creientes* , *tres* , *provision* , *complido* , on lit dans nos manuscrits , *garan* , *taravajo* , *balanco* , *quereientes* , *teres* , *porovision* , *conpilido* .

5.^o L'*h* a pris souvent , comme l'on sait , dans l'espagnol , la place de l'*f* ou du *g* , comme dans les mots *hijo* , fils ; *hazer* , faire ; *hermano* , frère ; *hueffa* , fosse ; *hablar* , parler , &c. Dans nos manuscrits , au lieu de l'*h* , on retrouve l'*f* ou le *g* , & on lit *fijo* , *fazer* , *fueffa* , *fablar* . Quelquefois l'*h* dispaçoit entièrement , comme dans *ermanos* , *umbre* , homme .

Il ne seroit pas inutile de donner ici un alphabet harmonique des caractères arabes & des lettres espagnoles ; mais , pour n'être point trop long , je me contenterai de quelques observations .

Le *be* arabe est employé indifféremment pour le *b* ou le *v* espagnol : il sert aussi à exprimer le *p* ; mais alors on ajoute au-dessus ou au-dessous de la lettre , le signe que les Arabes nomment *teschdid* , & dont l'usage ordinaire est d'indiquer le redoublement de la consonne sur laquelle il se trouve .

Le *djim* arabe répond au *j* espagnol : il sert aussi à exprimer le *ch* ; mais alors on y joint un *teschdid* . Quelquefois aussi il répond au *g* , quand cette lettre a le son du *j* , comme dans *muger* , femme .

Tome IV.

M m m m

Le *sin* répond au *ç*, & quelquefois au *z*.

Le *schin* répond à l'*s*.

Le *ghain* répond au *g*, comme dans *guarda*, *guia*; quelquefois néanmoins le son du *gu* espagnol n'est exprimé que par le *vav* arabe. On trouve, par exemple, *ava* pour *agua*, eau; *varda* pour *guarda*, il garde: on trouve aussi *valardon* pour *galardon*, récompense.

Le *kiaf* répond au *c* devant les voyelles *a*, *o* & *u*; & au *qu* devant les voyelles *e* & *i*.

Le *lam* avec un *teschdid* exprime les deux *ll*, comme *llamado*.

Lorsque l'*m* prend la place de l'*n*, ou se prononce comme l'*n*, ce qui a lieu devant le *b* & le *p*, nos manuscrits l'expriment toujours par une *n*; ainsi on y lit *tiempo*, *compilido*, *enbarcar*, pour *tiempo*, *complido*, *embarcar*.

Le *noun* avec un *teschdid* répond à l'*ñ* espagnole, prononcée *gn*.

Quant aux voyelles, l'*a* est exprimé par un simple *fatha*, l'*e* par un *fatha* suivi d'un *elif*, l'*i* par un simple *kefra*, l'*o* & l'*u* par un *dhamma*: quelquefois, pour exprimer l'*u*, on ajoute un *vav* après le *dhamma*.

Les exemples que j'ai tirés du manuscrit 208, suffisent pour donner une idée juste de la manière dont l'espagnol est rendu en caractères arabes.

J'ai annoncé, au commencement de cette notice, que les manuscrits espagnols en caractères arabes étoient communs en Espagne. Je crois devoir joindre ici un extrait de ce que j'ai appris à ce sujet par la lettre de D. J. Ant. Conde. Voici ce qu'il m'écrivait, en date du 27 juillet 1797 :

« M. je n'eus pas plutôt lu dans le Journal des Savans la notice que vous avez donnée d'un manuscrit espagnol en caractères arabes, que je formai le dessein de vous communiquer une liste des manuscrits de ce genre que j'ai sous les yeux, & qui sont au nombre de plus de deux cents. Ces manuscrits sont très-communs en Espagne, & se trouvent fréquemment dans les ruines des lieux

abandonnés & des maisons un peu anciennes, soit que les fréquentes expulsions & les bannissements auxquels étoient exposés nos ancêtres musulmans, les engageassent à cacher ainsi leurs livres, dans l'espérance de les recouvrer dans des temps plus heureux, soit qu'ils ne les cachassent avec tant de soin, que par respect pour la doctrine qu'ils contenoient, & pour le nom de Dieu, par lequel commencent tous leurs livres.....

» Je possède moi-même quelques manuscrits arabes & espagnols écrits en caractères arabes, qui furent trouvés, il y a peu d'années, dans le centre d'une colonne d'une maison antique à Ricla, ville voisine de Saragoë : ils étoient enveloppés dans un mouchoir, entourés de pierres, & placés dans un creux formé par quelques grandes tuiles.

» Il n'est pas surprenant qu'au premier coup - d'œil vous ayez soupçonné que ces manuscrits étoient écrits en quelque dialecte particulier de l'Afrique ou de Madagascar : ici, où ce genre de manuscrits est si commun, nos Maronites les ont pris pour des manuscrits persans ou tartares. Parmi ceux que j'ai sous la main, & qui font partie de la bibliothèque du roi, il y en a un qui porte cette note, de la main du célèbre Casiri : *Carmina varia in Mahometis & Alcorani laudem*. La vérité cependant est qu'il ne contient point l'éloge de Mahomet ; ce n'est point non plus un manuscrit persan, comme l'indique une note écrite d'une main qui m'est inconnue : c'est une version espagnole du poëme de Youssouf & Zuleïkha, si fameux parmi les Musulmans. Cette traduction est en vers alexandrins, d'une mauvaise écriture, & le volume où elle est contenue est considérablement mutilé. Voici un échantillon du style :

Dexabanlo (o) tendido malandante y kuitado

Ka komo era tierno kedò muì ke barantado

Dixoles, attendedme ermanos, soy cansado

Dò kereis ke kede akì desmanparado ?

(o) Ici & dans la suite je conserve l'orthographe adoptée par l'auteur de cette lettre.

Penfaron ke dirian al su padre onrado
Ke estando en las obejas vino el lobo airado
Estando dormido Jusuf à su costado ,
Vino el lobo maldito à Jusuf ovo matado.

Alli cayò Jusuf en akella agua fria.
Por dò pasaba gente con mercaduria
Ke tenian sed con la calor del dia
Y enviaron por agua alli donde gacia.

Hafta poco derato Jacob ovo recordado
Dixò ke es de mi figo , ke es de mi amado !
Ke le abedes fecho , en dò lo abeis dexado !
Y todos dixeron , El lovo lo ha matado ;

c'est-à-dire : « Ils le laissoient étendu , infortuné , abandonné ; car , comme il étoit délicat , il tomba tout brisé.
» Il leur dit : Ayez pitié de moi , mes frères ; je suis las ;
» ou voulez-vous que je reste ici les membres rompus ?

» Ils pensèrent qu'ils diroient à leur respectable père ,
» que tandis qu'ils étoient avec leurs brebis , un loup furieux étoit venu ; & que Joseph s'étant endormi à leur
» côté , le loup maudit étoit venu & avoit tué Joseph.

» Joseph tomba dans cette eau froide. Par cet endroit
» passaient des gens chargés de marchandises , qui étoient
» altérés à cause de la chaleur du jour , & envoyèrent
» chercher de l'eau au lieu même où il gisoit.

» Après un instant , Jacob se ressouvint , & dit : Où est
» mon fils , où est mon bien-aimé ? que lui avez-vous fait ?
» où l'avez-vous laissé ? Ils lui dirent tous : Le loup l'a tué ».

« J'ai sous les yeux un autre manuscrit précieux , de format petit in-4.^o , qui a pour titre , *Brebiario Sunni* , & qui est un abrégé de la Sunna , ou une compilation des traditions & des pratiques des Mahométans espagnols funnis : il y manque la préface moins quelques lignes , qui

finissent par ces mots *Alhamdo lillahi* الحمد لله louange à Dieu , &c. Ce livre renferme soixante chapitres ; il est

écrit avec beaucoup de clarté & d'un style très-pur ; on n'y trouve rien de déplacé : tout y respire la dévotion & la sainteté musulmane. Par la fin de ce livre, on apprend qu'il a été écrit par Issa, fils de Gebir Fakih de la mosquée de Segovie, & mufti de Castille en 1462.

» Il y a dans la bibliothèque du roi quelques autres livres de ce docteur, qui étoient, à ce qu'il paroît, la lecture ordinaire des Maures de Castille.

» Pour que vous puissiez juger de l'exactitude avec laquelle il traduit les textes de l'Alcoran, j'en extraurai ici un :

تبارك الذي بيده الملك وهو علي كل شيء قدير الذي
خلق الموت والحياة ليبلوكم ايكم احسن عملا وهو العزيز
الغفور

« Tan benedito es akel ke en sù mano es el reismo ,
» y el es sobre las todas cosas poderoso ; akel ke *khalacò*
» la muerte y la vida para porobaros , kual de vosotros
» seria de megor obra , y el es el gustificado en sù escar-
» miento , el perdonador (*p*). »

« Il y a dans cette même bibliothèque beaucoup d'autres traités sunnis , & des explications de la doctrine de Ben-Zarbi, disciple de Malek Anifi, un des quatre célèbres fondateurs des sectes orthodoxes de l'islamisme

» On y trouve aussi des aventures de chevalerie, des histoires de la Azihaba (*q*), des relations des conquêtes de Mahomet, & d'autres personnages étrangers, comme

(*p*) C'est le commencement de la 67.^e surate de l'Alcoran ; c'est une de celles qui se trouvent dans notre manuscrit n.º 208 : la traduction y est, à peu de chose près, la même ; mais au lieu de *inegor*

par un *djim*, on y lit *millor* مِلَّوْر , & à la fin notre manuscrit ajoute de *kien kereera con el*.

(*q*) Je crois que cela veut dire *des compagnons de Mahomet* المصاحبة

Elhadiç, c'est-à-dire, l'histoire d'Alexandre, de Schahragil, & plusieurs autres.

» J'ai entre les mains un manuscrit petit *in-4.^o*, anonyme, bien écrit : le commencement est une compilation des plus courtes surates de l'Alcoran : ensuite se trouve une multitude de fables concernant Adam, Abraham, Jacob, Jonas, Moïse & Jésus, & sur le mérite de leurs prières, leurs génuflexions, leurs prosternemens, leurs purifications, &c.

» Vous jugerez de son style par l'échantillon suivant :

« Estoria sacada de la atura. Era Musa pastor del ganado de Schuaïb, y esto era en la ciudad de Madian, y avia de la otra parte del rio mucha y erba, y espesura, y y montes garandes, y no podian pasar las gentes akel rio : su largueza de Musa *alm* (r) era 40 cobdos y tара betabase Musa *alm* sobre el rio y pasaba el ganado por sus cuestras dos vezes cada dia, cada mañana y cada tarde. Como le vieze *Allah taala*, dixò le : *Ye Musa*, &c. »

C'est-à-dire, « Histoire tirée du Pentateuque : Moïse étoit berger du troupeau de Schoaïb, qui demouroit en la ville de Madian. De l'autre côté de la rivière il y avoit beau-coup d'herbe très-épaisse & de grandes montagnes, mais l'on ne pouvoit passer cette rivière : la largeur de Moïse étoit de 40 coudées. Moïse se mettoit en travers sur la rivière, & le troupeau passoit sur ses côtes deux fois chaque jour, le matin & le soir. Dieu l'ayant vu, lui dit : Moïse, &c. »

« Après ces fables on trouve une règle pour les mois lunaires, un rituel pour les mariages, un sermon pour la fête de la naissance de Mahomet, pièce assez semblable aux sermons de nos prédicateurs : le texte est pris de l'Alcoran, & expliqué ensuite avec des subtilités & des

(r) Ce mot *alm* est un abrégé des deux mots *alayhi alsalam*, la paix soit sur lui ; formule que l'on emploie ordinairement après le nom d'un prophète.

fables extravagantes : il est assez long. A la fin du livre est une collection de recettes pour les femmes qui ne peuvent se délivrer de leur fruit. Ce sont , pour la plupart , des applications topiques de racines d'asperges & d'autres herbes. Il s'en trouve aussi quelques-unes pour connoître les infidélités des femmes maures & les légèretés des jeunes gens. Tout cela n'est que des extravagances. »

MANUSCRITS
ARABICO-
ESPAGNOLS.

Tels sont les renseignemens intéressans sur les manuscrits arabico-espagnols , que je dois à la complaisance de D. J. A. Conde. Je pense qu'ils feront plaisir à tous ceux qui cultivent la littérature orientale , & qu'on me saura gré de leur avoir donné place dans cette notice.



NOTICE

D'UN MANUSCRIT SYRIAQUE,

CONTENANT LES LIVRES DE MOÏSE.

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

ENTRE les manuscrits orientaux déposés par le prêtre chaldéen Behnam à la Bibliothèque nationale, & dont le Gouvernement a fait l'acquisition, le plus précieux est celui qui contient les cinq livres de Moïse en langue syriaque. Pour présenter une notice exacte de ce manuscrit, je diviserai mon travail en trois articles.

J'examinerai d'abord l'âge de ce manuscrit ; en second lieu je ferai connoître l'état où il se trouve aujourd'hui ; enfin je présenterai mon opinion sur les avantages qu'on peut en tirer.

Age du Manuscrit.

M. Lavocat, bibliothécaire de Sorbonne, qui a fait insérer, en août 1765, une notice de ce manuscrit dans le *Journal des Savans*, a pensé que son âge ne pouvoit être raisonnablement révoqué en doute, & qu'il étoit fixé par les dates indiquées à la fin de chacun des livres de Moïse. En s'attachant à ces indications, il a conclu que ce manuscrit avoit été écrit pendant les années 704 & 705 de J. C.

Plusieurs savans étrangers qui ont parlé de ce manuscrit, soit d'après la notice de M. Lavocat, soit d'après le rapport de quelques voyageurs qui avoient eu occasion de voir le manuscrit même à Paris, en ont pensé différemment ; & sans pouvoir rien dire de précis ni même former aucune conjecture sur le véritable âge du manuscrit, ils ont observé que les dates que M. Lavocat a prises pour

pour l'époque à laquelle il a été écrit, ne sont vraisemblablement autre chose que l'indication du temps auquel a été faite, par Jaques, évêque d'Edesse, la version syriaque, ou, pour parler plus exactement, l'édition de la version syriaque contenue dans ce volume.

Pour juger entre ces deux opinions, il faut examiner d'abord si les notes citées par M. Lavocat sont susceptibles du sens que ces savans étrangers leur donnent, & ensuite voir si les autres caractères sur lesquels M. Lavocat fonde son opinion sont aussi décisifs qu'il paroît l'avoir cru.

Voici la traduction littérale de la note qui se lit à la fin du livre de la Genèse : « Ici finit le premier livre de » Moïse, que l'on nomme *la Création*, qui a été corrigé » avec soin sur deux versions, savoir, celle qui est en usage » parmi les Grecs & celle qui est en usage parmi les » Syriens, par le pieux Jaques, évêque d'Edesse, en » l'année 1015 de Séleucus, dans le grand monastère de » Téléda ».

On pourroit croire effectivement, en lisant cette note, que l'année 1015 est la date du manuscrit; mais alors il faudroit aussi admettre qu'il est l'ouvrage de Jaques d'Edesse, & qu'il a été écrit dans le grand monastère de Téléda. Or, M. Lavocat, qui croit en effet que le manuscrit a été écrit dans le monastère de Téléda, reconnoît néanmoins qu'il n'est pas vraisemblable qu'il soit l'ouvrage de Jaques d'Edesse, 1.^o parce que cet évêque ne se seroit pas donné à lui-même le titre de *pieux*; 2.^o parce qu'il y a des transpositions & d'autres fautes qu'on ne peut attribuer qu'à un copiste.

Ces deux observations sont très-justes; mais si l'on en conclut, avec M. Lavocat, que ces mots, *par le pieux Jaques, évêque d'Edesse*, ne signifient pas que le manuscrit soit de lui, mais seulement que l'édition syriaque du Pentateuque, contenue dans ce volume, est celle qui a été donnée par Jaques d'Edesse, on doit aussi en conclure que ces mots, *en l'année 1015 de Séleucus*, & ceux-ci, *dans le grand monastère de Téléda*, ne se rapportent pas

Tome IV.

N n n n

au manuscrit, mais à l'édition de Jaques d'Edeffe, puisque ces mots, comme les précédens, dépendent du même verbe, *qui a été corrigé avec soin.*

Plusieurs autres considérations prouvent encore que c'est ainsi que l'on doit entendre cette note.

1.^o Suivant le témoignage de Grégoire Bar-Hebræus, cité par M. Lavocat lui-même, Jaques d'Edeffe passa les neuf dernières années de sa vie dans le grand monastère de Téléda, & s'occupa en ce lieu à corriger les livres de l'ancien testament (a). Grégoire Bar-Hebræus emploie précisément les mêmes mots que la note de notre manuscrit. Jaques mourut en l'année 1019 des Séleucides : par conséquent les années 1015 & 1016 indiquent bien le temps où, suivant l'historien syrien, il s'occupoit à corriger les livres de l'ancien testament.

2.^o La Bibliothèque nationale possède un manuscrit qui offre une note pareille à celle du manuscrit de Behnam, & qui vient à l'appui de notre opinion. Ce manuscrit, qui est le cinquième parmi les manuscrits syriaques, contient le livre de Daniel en syriaque. On lit à la fin cette note : « Ici finit le livre de Daniel ; or il a été corrigé sur deux » versions, sur celle qui est en usage parmi les Grecs , » & sur celle qui est en usage parmi les Syriens, autant » qu'il a été possible, par le pieux Jaques, évêque d'Edeffe » en l'année 1016 de Séleucus, indiction 3.^e, dans le » grand monastère de Téléda. »

Cette particule *or (din)* qui est après le mot *il a été corrigé (metaras)*, ne permet pas de douter que la date & les autres indications ne se rapportent à la correction ou édition de Jaques d'Edeffe, & non à l'époque où le manuscrit a été achevé. Cela est d'autant plus certain, que, suivant une autre note, le manuscrit est de l'année 1031 des Grecs, 720 de J. C. (b).

(a) Assémani, *Bibl. orient.*, tom. II, pag. 337.

(b) Il y a des raisons de douter que ce manuscrit de Daniel soit aussi ancien qu'il semble résulter de cette note.

3.^o Dans le manuscrit de Behnam , à la fin du livre des Nombres , on trouve une note presque semblable à celle qui se lit à la fin des autres livres ; mais la manière dont elle est disposée ôte toute équivoque.

Elle est divisée en deux parties ; la première , écrite en encre rouge , contient ces mots : « Ici finit le livre des dénombremens des enfans d'Israël , qui est le quatrième des livres de Moïse ».

Puis après un assez grand espace , à la ligne , & en encre noire , est écrit :

« Or , il a été corrigé sur deux versions , sur celle qui est en usage parmi les Syriens , & sur celle qui est en usage parmi les Grecs , par le pieux Jaques , évêque d'Edeffe , en l'année 1016 de Séleucus , roi des Grecs , au mois de tistrin premier , dans le grand monastère de Téléda ».

Il est évident ici que la date ne se rapporte pas à la fin de la copie , mais à la correction ou révision de Jaques d'Edeffe.

En voilà assez pour prouver que l'âge du manuscrit n'est point déterminé par ces notes , comme l'a pensé M. Lavocat. Voyons si les autres raisons sur lesquelles il croit pouvoir établir sa grande antiquité , sont plus solides , & si le manuscrit lui-même nous fournira quelques indices de l'époque à laquelle il a été écrit.

M. Lavocat remarque , à l'appui de son opinion , que le manuscrit est écrit en lettres *estrangèles* anciennes , qui diffèrent de celles des manuscrits plus récents , & qu'il est tout entier écrit en ce genre de caractères ; ce qui , suivant Assémani , est commun à tous les manuscrits antérieurs à l'an 800.

Ce critique a parlé ici trop légèrement ; & s'il eût bien examiné le manuscrit , il auroit vu qu'il n'étoit pas écrit en entier dans le même genre de caractères. En second lieu il a abusé de l'autorité d'Assémani , qui dit bien , à la vérité , que tous les manuscrits antérieurs à l'an 800 sont

N n n n ij

écrits en estranghélo, mais qui ne dit pas que tous les manuscrits écrits en estranghélo sont antérieurs à l'an 800. En effet, quoique le caractère nommé *nestorien* ait commencé à s'introduire à cette époque, on ne cessa pas pour cela de faire usage de l'ancien ; & Assémani lui-même observe que presque tous les manuscrits qu'il a indiqués sous le nom de *codices Nitrienses*, sont écrits en estranghélo, quoique plusieurs soient postérieurs (c) à l'an 1000 de J. C.

Ainsi le caractère de ce manuscrit ne prouve point qu'il soit antérieur à l'an 800 de J. C. Je dis plus ; il y a tout lieu de conjecturer qu'il est postérieur à cette époque.

Ce manuscrit, comme je l'expliquerai plus au long ci-dessous, n'est pas d'une seule main. Dans quelques portions l'encre est très-noire ; dans la plus grande partie au contraire elle est très-blanche, & quelquefois presque effacée. Cette partie me paroît incontestablement la plus ancienne, comme je le ferai voir : c'est donc par elle que je tâcherai de fixer l'âge de notre manuscrit.

Suivant le docte Assémani, le caractère estranghélo est le seul dans lequel soient écrits tous les manuscrits antérieurs à l'an 800. Le caractère nestorien a commencé à être en usage vers l'an 900, & a toujours servi aux Syriens nestoriens : les autres sectes ont aussi employé ces deux caractères ; mais vers l'an 1000 les Syriens maronites & jacobites inventèrent un autre caractère, qu'ils nomment *simple*, & qui est celui que l'on a adopté en Europe pour la typographie. C'est aussi en ce caractère que sont écrits tous les manuscrits postérieurs à l'an 1000 de J. C., faits par des Maronites ou des Jacobites.

Si ce caractère, que les Syriens nomment *simple*, n'a été inventé, comme le dit le savant écrivain que je cite, que vers l'an 1000, le manuscrit de Behnam doit être postérieur à cette époque ; car on y trouve ce caractère

(c) Assén. *Bibl. orient.*, tom. IV, pag. 378.

employé plusieurs fois & dans des endroits que l'on ne peut soupçonner d'avoir été ajoutés après coup.

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

Je ne citerai , pour justifier ce que j'avance , que les pages 164, 165 & 389. Dans ces trois pages on a interrompu le texte , qui est en caractère estranghélo , pour placer quelques longues notes sur les habillemens destinés aux ministres du culte chez les Hébreux. Or , ces notes sont écrites en caractère *simple* , ce qui paroît sur-tout dans les formes de l'*olaf* , du *lomad* final , du *schin* & du *tau*. On peut seulement observer que le *schin* y a aussi quelquefois la même forme que dans le caractère estranghélo.

Il est donc vraisemblable qu'à l'époque où ce volume a été écrit , le caractère simple étoit déjà d'un usage assez fréquent parmi les Syriens jacobites , auxquels cet ouvrage appartient assurément ; & cette raison ne permet pas de le croire plus ancien que l'an 1000 de J. C. , si l'on s'en rapporte à l'opinion du savant Assémani , qui avoit examiné un très-grand nombre de manuscrits , & du sentiment duquel on ne pourroit , ce semble , s'écarter en cette matière sans de puissantes raisons.

M. Lavocat croit encore trouver une preuve de la haute antiquité de notre manuscrit , dans la forme des lettres grecques d'un assez grand nombre de mots qu'on lit sur les marges. La forme des caractères grecs , suivant lui , est évidemment du 8.^e siècle ; & c'est ainsi , dit-il , qu'en a jugé M. Capperonier. J'avoue que je ne suis pas en état d'apprécier cette preuve ; mais ce que j'ai dit sur le caractère syriaque ne permet pas d'admettre l'âge que M. Lavocat assigne à ces caractères grecs.

Description du Manuscrit.

Toutes les pages de ce volume sont divisées en deux colonnes : elles ont été cotées depuis 1 jusqu'à 403 , postérieurement à l'époque à laquelle ce manuscrit a été apporté en Europe ; mais il y manque les deux feuillets qui

contenoient les pages 7, 8, 9 & 10; & ces deux feuillets doivent avoir été perdus depuis que les pages ont été numérotées, car le manuscrit renferme beaucoup d'autres lacunes auxquelles on n'a eu aucun égard en les numérotant. Ces feuillets manquoient déjà lorsque M. Lavocat a fait la notice de ce manuscrit, quoique, par erreur, il ne parle que d'un seul feuillet. Ils contenoient depuis le v. 16 du ch. 1 de la Genèse jusqu'au v. 20 du ch. 3.

Il y a un morceau déchiré au feuillet coté 399 & 400.

Mais outre cela, il y a encore un grand nombre de lacunes que je vais indiquer.

Chacun des cinq livres de Moïse est divisé en chapitres, & on trouve à la tête de chaque livre une table de ces chapitres. Il manque au commencement du volume un ou plusieurs feuillets, qui devoient contenir le titre & la table des chapitres de la Genèse jusqu'au sujet du 14.^e chapitre, dont il ne reste que ces mots (pag. 1, lig. 1), *Babel, & de la division des langues.*

Entre les pages 66 & 67 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 13 du ch. 32 jusqu'au v. 10 du ch. 33 de la Genèse.

Entre les pages 90 & 91 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 33 du ch. 43 jusqu'au v. 28 du ch. 44 de la Genèse.

Entre les pages 142 & 143 il manque au moins deux feuillets, qui contenoient depuis le v. 21 du ch. 15 jusqu'au v. 6 du ch. 17 de l'Exode.

Entre les pages 158 & 159, il manque, je crois, deux feuillets, qui contenoient depuis le v. 18 du ch. 25 jusqu'au v. 11 du ch. 26 de l'Exode.

Entre les pages 174 & 175 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 20 du ch. 33 jusqu'au v. 29 du ch. 34 de l'Exode.

Entre les pages 176 & 177 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 23 du ch. 35 jusqu'au v. 12 du ch. 36 de l'Exode.

Entre les pages 232 & 233 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 18 du ch. 20 jusqu'au v. 21 du ch. 21 du Lévitique.

Entre les pages 248 & 249 il manque un feuillet, qui contenoit la table des dix premières sections du livre des Nombres.

Entre les pages 270 & 271 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 47 du ch. 7 jusqu'au v. 79 du même ch. des Nombres.

Entre les pages 286 & 287 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 30 du ch. 14 jusqu'au v. 11 du ch. 15 des Nombres.

Enfin entre les pages 402 & 403 il manque plusieurs feuillets, qui contenoient depuis le v. 7 du ch. 32 jusqu'au v. 6 du ch. 34 du Deutéronome.

J'ai déjà dit que ce manuscrit me paroïssoit n'être pas écrit en entier de la même main ni à la même époque : c'est ce que je vais expliquer en détail.

On remarque, au premier coup-d'œil, quelques portions dont l'encre est très-noire, & d'autres, qui forment la plus grande partie du volume, dont l'encre est beaucoup plus blanche, & quelquefois même effacée. Toutes les portions dont l'encre est noire, me paroissent avoir été écrites plus récemment pour remplacer les lacunes qui se trouvoient dans le manuscrit. La différence de couleur de l'encre pourroit ne pas paroître une preuve suffisante pour établir la justesse de cette conjecture ; & on pourroit objecter contre l'induction que j'en tire, qu'il y a quelques feuillets dont le verso offre une encre beaucoup plus noire que celle du recto. Mais plusieurs observations que j'ai faites me paroissent démontrer la vérité de ce que j'avance.

1.^o Les portions dont l'encre est plus noire, & que je juge plus modernes que le reste du manuscrit, contiennent depuis la page 1 jusqu'à la page 68 inclusivement ; depuis la page 175 jusqu'à la page 194 inclusivement ; & enfin depuis la page 399 jusqu'à la fin du volume. Or, je

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

remarque, 1.^o que chacune de ces portions forme un ou plusieurs cahiers complets, & que l'encre plus blanche recommence toujours avec le commencement d'un cahier; 2.^o qu'à la page 68, le copiste, qui ne vouloit pas être obligé d'entamer une autre page qu'il n'auroit pas pu remplir, a beaucoup plus serré les lignes de la dernière colonne; & que vers la fin de la colonne, voyant qu'il avoit ménagé un peu trop d'espace pour les douze derniers mots qui lui restoit, il a grossi le caractère & écarté les mots: la dernière ligne n'est pas même pleine, parce qu'il ne lui restoit que deux mots à y mettre pour rejoindre exactement le commencement du cahier suivant: 3.^o que vers la fin du second fragment, que je juge plus moderne, la même chose est encore arrivée. Le copiste a écrit en caractères plus gros & plus lâches les deux colonnes de la page 193 & la première de la page 194, dans la crainte que ce qui lui restoit de texte ne suffît pas pour remplir les deux dernières pages du cahier; mais n'ayant pas assez ménagé l'espace, il a été obligé de diminuer la grosseur du caractère dans la dernière colonne, & de serrer extraordinairement les lignes, en sorte que cette colonne contient quarante lignes, tandis que la première n'en contient que trente-une.

2.^o Le caractère des morceaux que je crois plus récents, est en général plus gros & plus nourri.

3.^o Tous les cahiers sont numérotés sur la première page par une lettre de l'alphabet, qui me paroît être de la même encre & de la même main que les portions du manuscrit qui ont été ajoutées pour réparer les lacunes.

4.^o En plusieurs endroits des portions les plus anciennes du manuscrit, on a repassé une encre plus noire sur les lettres qui étoient les plus effacées, & une partie de ces restaurations me paroît être de la même main qui a réparé ce qui manquoit au manuscrit. Je dis une partie, car il y en a d'autres qui me paroissent d'une autre main, & où les lettres sont assez mal formées. On en voit des exemples pages 76 & 155.

5.^o

5.^o Dans la partie du manuscrit qui me paroît la plus ancienne, les sections ou paragraphes ont quelquefois des titres très-courts qui en indiquent le sujet : on trouve aussi les leçons qui font partie de l'office divin, marquées, soit en marge, soit dans le texte, en encre rouge : enfin le texte est quelquefois interrompu par des notes en caractère plus petit ; & ces notes sont distinguées en outre par un trait en encre rouge qui les entoure, comme on peut le voir, pages 164, 165, 273, 354, 363, 389, 392 & 395.

Rien de semblable ne se trouve dans les portions que je crois plus récentes : on voit bien aux pages 52, 60, 67, 184 & 185, quelques notes en petit caractère, mais elles sont rejetées sur les marges ou au bas de la page.

6.^o Dans les parties les plus anciennes du manuscrit, le commencement de chaque chapitre est indiqué à la marge par des lettres numérales, précédées des deux lettres *kof* & *fé*, qui sont les deux premières lettres du mot *kéfaléon*, chapitre. Dans les portions plus récentes, il n'y a que les lettres qui indiquent le nombre : j'en excepte seulement les chapitres 26 & 28 du Deutéronome, où on voit les lettres *kof* & *fé*.

Peut-être y auroit-il encore d'autres observations à faire sur le matériel de ce manuscrit, que le peu de temps que j'ai eu pour en faire l'examen ne m'a pas permis de recueillir. J'observe seulement qu'on voit au bas de la seconde colonne de la dernière page, une note en grande partie effacée, qui étoit écrite en caractère syriaque moderne. Par ce qu'on en peut lire, on apprend que ce manuscrit a appartenu à un patriarche jacobite d'Antioche, nommé *Jean*. Il ne me paroît pas que cette note contînt aucune date : je pense qu'elle est de la même main qui a suppléé ce qui manquoit à ce manuscrit. Comme il y a un grand nombre de patriarches jacobites qui ont porté le nom de *Jean*, & que celui-ci n'est distingué par aucun surnom, il est impossible de deviner quel est celui dont il est ici question.

Tome IV.

O o o o

On fait , par le témoignage d'Aboulfaradje (*d*), que les églises des Syriens faisoient usage de deux versions des livres de l'ancien testament, l'une desquelles avoit été faite d'après l'original hébreu , & l'autre d'après la version grecque des Septante. La première , qui porte chez les Syriens le nom de *simple* , est bien connue , & c'est celle que l'on a publiée dans les polyglottes de Paris & de Londres : la seconde est beaucoup moins connue ; mais pour en parler avec exactitude , il faut faire quelques distinctions essentielles. Il me paroît très-vraisemblable que les églises syriennes avoient déjà cette dernière version avant Origène. Aboulfaradje n'en détermine pas l'époque ; il se contente de dire qu'elle a été faite long-temps après J. C. Le travail qu'Origène avoit entrepris pour corriger la version grecque des Septante , excita plusieurs savans à suivre son exemple. Le texte grec des Septante , tel qu'il se trouvoit

(d) *Spec. hist. ar.*, pag. 184. *Hist. dyn.*, tom. I, pag. 100; tom. II, pag. 64. Il est bien singulier que les favans ne soient pas d'accord sur le sens de ce passage d'Aboulfaradje : le texte porte ces mots, suivant le *Specimen*, سليمان بن داود وحبرم وصاحب الصور, suivant l'*hist. des Dynasties* بن داود وحبرم وصاحب صور : il faut lire assurément سليمان بن داود وحبرم, c'est-à-dire, *Salomonis, filii Davidis & Hirani, regis Tyr.* Cependant le savant Eichhorn, qui critique la traduction de Pococke, en donne une que je ne crois pas plus admissible (*Einleitung*

ins alte Testament, *tom. I, p. 460*). De Rossi défend la mauvaise leçon, & la traduit mal (*Repertor. für Bibl. und Morgenl. Litteratur, 3.^e part., pag. 198*). Michaëlis approuve le sentiment de de Rossi (*Orient. und Exeget. Bibl., 13.^e part., pag. 150*); & cependant de Rossi & Michaëlis n'ignoroient pas la correction proposée par Renaudor dans le *tome V* de la Perpétuité de la foi, que l'on ne peut, ce me semble, rejeter raisonnablement. Grégoire Bar-Hebræus, cité par Assémani, nomme Hiram sans parler de la ville de Tyr, mais il ne dit rien qui revienne au *figurata* de Pococke. *Voy. Assémani, Bibl. or., tom. II, pag. 279.*

dans l'édition d'Origène, fut traduit de nouveau en syriaque vers l'an 616 de J. C. : on y conserva les différentes marques qu'Origène avoit employées pour désigner les omissions ou additions, & on marqua les différences qui se trouvoient entre la version des Septante & les autres versions grecques. Tous les savans connoissent aujourd'hui le célèbre manuscrit de la bibliothèque ambrosienne de Milan, qui contient environ la moitié des livres de l'ancien testament, traduits en syriaque d'après le texte des Septante, tiré des Hexaples. Le manuscrit de Masius, qui contenoit les autres livres de la même version, & qui est disparu depuis long-temps sans qu'on sache ce qu'il est devenu, n'est pas moins généralement connu, ainsi qu'un manuscrit de notre Bibliothèque nationale, qui contient le deuxième livre des rois de la même version. Il paroît que l'auteur de cette version syriaque ne s'est pas contenté de corriger & de réformer, d'après le texte grec des Hexaples, une version syriaque plus ancienne, mais qu'il a traduit lui-même le texte grec des Septante en langue syriaque : au moins est-ce ce qui est dit d'une manière positive dans les notes qui se lisent tant dans le manuscrit de Milan, à la fin de chaque livre, que dans le manuscrit de notre Bibliothèque nationale. Cette version fut faite à Alexandrie par un évêque syrien nommé *Paul*, par l'ordre du patriarche.

Mais, comme je l'ai dit, il n'y a guère lieu de douter que les Syriens n'eussent en leur langue, avant ce travail de l'évêque Paul, une version des livres de l'écriture faite d'après les Septante ; & c'est sans doute celle dont parle Aboulfaradje. Il y a tout lieu de croire que c'est cette même version que Jaques d'Edeffe entreprit de corriger, en la comparant avec la version faite d'après l'hébreu dont se servoit une partie des églises syriennes, & avec le texte grec des Septante. Jaques n'entreprit point une version nouvelle ; il se contenta de corriger celle qui existoit : c'est ce que dit expressément Grégoire Bar-Hebraüs, & ce que disent aussi les notes qu'on lit dans le manuscrit de Behnam, &

O o o o ij

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

dans celui de la Bibliothèque nationale, qui contient le livre de Daniel.

D'après les fragmens de ces deux manuscrits qui ont déjà été publiés par divers savans, on a été à même de juger que l'édition de Jaques d'Edeffe a pour base le texte des Septante, mais que cet auteur a substitué quelquefois dans le texte la leçon de la version simple, & a rejeté à la marge celle de la version faite sur le grec. C'est ce que l'on peut encore prouver par un grand nombre d'exemples. Je me contenterai d'en rapporter quelques-uns.

Fig. 186.

Exod., ch. 38, v. 1, on lit dans le manuscrit de Behnam:
« Il fit aussi l'autel des holocaustes de bois d'acacia, &
» il le revêtit de cuivre, *employant à cet usage les encensoirs*
» *de cuivre qui avoient servi à ces hommes qui s'étoient ré-*
» *voltés avec le parti de Coré* ».

Ce qui est ici en caractère italique ne se lit ni dans l'hébreu, ni dans le samaritain, ni dans la version syriaque simple, mais seulement dans les Septante: c'est une addition tirée du chap. 17 du livre des Nombres.

Cet exemple est important; car on lit ici dans les Septante les mêmes mots que la version syriaque de Jaques d'Edeffe ajoute au texte, mais on n'y lit pas les mots qui précèdent, & qui cependant ont dû s'y trouver originairement, puisqu'on les lit dans l'hébreu & le samaritain. Voici le texte des Septante: Οὗτος ἐποίησε τὸ θυσιαστήριον τὸ χαλκοῦν ἐκ τῶν πυρέων τῶν χαλκῶν, ἃ ἦσαν πῖς ἀνδράσι πῖς κηλᾶσι δάσαι μετὰ τῆς Κορὲ συναγωγῆς. On pourroit penser que Jaques d'Edeffe a joint ici la leçon de la version simple à celle des Septante; mais je crois plutôt qu'il n'a fait que suivre le grec, ou l'ancienne version syriaque faite sur le grec; car il emploie, pour exprimer le mot holocauste, les deux mots כֹּהֵן קָרַח, qui sont une traduction ridiculement littérale du grec ὀλοκαυτώματων; au lieu que dans la version simple on lit seulement קָרַח. On peut donc, en suivant notre manuscrit, assurer qu'on lisoit autrefois dans la version des Septante, οὗτος ἐποίησε τὸ θυσιαστήριον τῶν

ὀλοκαυτωμάτων ἐκ ξύλων ἀσπίων , καὶ ἐκάλυψεν αὐτὸ χαλκῷ ἐκ τῶν πυρείων τῶν χαλκῶν , &c. PENTATEUQ.
SYRIACUE.

Le mot כַּנְכַּשׁ, que je rends par *acacia*, & que l'on trouve ici au lieu du mot grec ἀσπίων, est toujours employé dans notre manuscrit pour le mot hébreu כָּנָף : il a dû être emprunté de la version simple, où on le lit aussi.

Exod., ch. 3, v. 5. Dieu appelant Moïse par son nom, Moïse répond suivant la version syriaque simple conforme à l'hébreu, כֵּן אֵין , *me voici*. C'est aussi ce qu'on lit dans notre manuscrit, mais en marge on lit כֵּן, qui est la traduction des mots qu'on lit ici dans les Septante τί ἐστίν.

Jaques d'Edesse a donc conservé ici en marge la leçon des Septante, & a restitué le texte d'après la version simple.

Exod., ch. 3, v. 18. On lit dans la version simple, conformément à l'hébreu & au samaritain, *le Seigneur, le Dieu des Hébreux ; nous a apparu*, אֵין עֲלֵינוּ.

Jaques d'Edesse a admis cette leçon dans le texte, mais il a conservé en marge l'ancienne leçon הֵן אֵין conforme à la version des Septante θεοσκέληται ἡμῶν.

Exod., ch. 4, v. 25 & 26. On lit dans notre manuscrit וַנִּפְּלֵת לוֹת רַגְלָיו וְאִמְרַת חַתָּן דְּדָמָא אֵין לִי וְאוֹל מִנָּה מְלֹאכָא כְּטִל וַנִּפְּלֵת לוֹת רַגְלָיו וְאִמְרַת חַתָּן דְּדָמָא אֵין לִי וְאוֹל מִנָּה מְלֹאכָא כְּטִל ; c'est-à-dire, elle [Séphora] tomba à ses pieds, & dit : Vous êtes pour moi un époux de sang ; & l'ange du Seigneur s'éloigna d'elle, parce qu'elle avoit dit : Le sang de la circoncision de mon fils s'est arrêté. En marge, au lieu de ces mots, *vous êtes pour moi un époux de sang*, on lit ceux-ci, דְּמָא דְּנִזְוִרְתָּא דְּבָרִי כְּפִי, *le sang de la circoncision de mon fils s'est arrêté*. Tout ce passage, avec cette dernière leçon, est une traduction littérale du grec des Septante : Καὶ προσέπεσε πρὸς τοὺς πόδας αὐτοῦ καὶ εἶπεν ἔσθι τὸ αἷμα τῆς περιτομῆς τοῦ παιδίου μου· καὶ ἀπῆλθεν ἀπ' αὐτοῦ (ὁ ἄγγελος M. C.) διότι εἶπεν ἔσθι τὸ αἷμα τῆς περιτομῆς τοῦ παιδὸς μου. La leçon que Jaques d'Edesse a admise dans le texte, הֵן אֵין דְּדָמָא אֵין לִי, est prise de la version simple.

Exod., ch. 5, v. 21. On lit dans la version syriaque Pag. 118.

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

simple, אַבאַשטחן לִירוֹחַ, conformément au texte hébreu, c'est-à-dire, à la lettre, *vous avez rendu notre odeur puante*. Jaques d'Edeffe a introduit cette leçon dans son texte; mais il a conservé à la marge l'ancienne leçon אַבַּרְחַן לִירוֹחַ, *vous avez rendu notre odeur abominable*; ce qui est la traduction du grec des Septante : ἐβδελύξατε τὴν ὀσμὴν ἡμῶν.

Exod. ch. 8. Entre les v. 4 & 5, le texte samaritain ajoute ces mots (e) : *Venitque Moïses & Aaron ad Pharaonem, & dixerunt ei : Sic dicit dominus, dimitte populum meum ut serviat mihi : si autem renuas dimittere, ecce ego percutio omnem terminum tuum ranis; ebullietque fluvius ranas, & ascendent, & venient in domos tuas & in penetralia cubilium tuorum, & super lectos tuos, & in domos servorum tuorum, & in populum tuum, & in clibanos tuos, & in confersiones tuas : atque in te & in populum tuum & in omnes servos tuos ascendent ranæ.* La même chose se lit dans notre manuscrit, si ce n'est qu'au lieu de *atque in te & in populum tuum & in omnes servos tuos*, on lit ועלך ועל חמריך ועבדך, c'est-à-dire, *in te & in populum tuum, & in ingenuos tuos & servos tuos*. Tout ce passage est marqué, à la marge, d'obèles figurés ainsi ÷, & on y lit cette note ואף הליך בחי דשמריא בלחד סימן, c'est-à-dire, tout cela ne se lit que dans l'exemplaire des Samaritains seulement.

Pag. 184.

Exod., chap. 40, v. 10 & suiv. On lit dans le texte de notre manuscrit les noms des douze pierres qui ornoient le pectoral du grand prêtre, de cette manière : סדרא קדמיא . סארדין וטופאזין וסמרנא סדרא חר , וסדרא תרינא . אנתראכס וספילא ואיאכפס . וסדרא תליתא , ליגורין , ואכאטיס . ואמתוסטיס . וסדרא רביעיא כאף דהכא ואנוכין ובירחא

C'est la copie exacte de la version grecque : σίχος λίθων , σάρδιον καὶ τοπάζιον καὶ σμάραγδος ὁ σίχος ὁ εἰς καὶ ὁ σίχος ὁ δεύτερος, ἀνθραξ καὶ σάπφειρος καὶ ἰασπις καὶ ὁ σίχος

(e) J'emprunte la traduction latine de la polyglotte de Londres.

ὁ τρίτος, λιγύριον, καὶ ἀγάθος καὶ ἀμέθυστος; καὶ ὁ σίχος ὁ τέταρτος, χρυσόλιθος καὶ βηρύλλιον καὶ ὀνύχιον. Il n'y a que les deux derniers noms de transposés.

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

Mais au bas de la page on lit cette note; אך דבמשלמנותא הי' דלות סודי'א. סימן כאפא. בסודא קדמיא סומקא וזנא וברקא. ובסודא תרינא. צידא ספילא ונקעתא. ובסודא תלית'א. קונכנין וקרכנא ועין ענלא. צידא ספילא ונקעתא. ובסודא רביעי'א. תרשיש וברולא וישפא *traduction qui est en usage parmi les Syriens, les pierres qui sont placées dans le premier rang sont, &c.* Ce que cette note rapporte est exactement conforme à ce qu'on lit dans la version simple. Il n'y a donc aucun doute que ce ne soit cette même version dont il est dit ailleurs que Jaques d'Edesse a fait usage pour son édition.

Exod., ch. 39, v. 24. Le mot hébreu מעיל *tunique*, est rendu dans notre manuscrit, comme dans la version imprimée, par le mot פרווומא, qui est tiré du grec περιζωμα, & on lit en note au bas de la page, הנא פרווומא לנשא דמן, c'est-à-dire, *ce περιζωμα est un vêtement de dessous, nommé chez les Grecs ὑποδύτης.*

Pag. 185.

Le mot ὑποδύτης est en effet celui que les Septante emploient ici. Cette note prouve que Jaques d'Edesse avoit sous les yeux le texte grec des Septante.

Ib. v. 23. Le mot hébreu לפי est rendu dans notre manuscrit par לברצורה, ce qui exprime bien le mot grec περιστόμιον employé par les Septante; mais en marge on lit לפומה, qui est la traduction littérale de l'hébreu, & que l'on trouve dans la version simple.

Ibid.

Levit., ch. 2, v. 4 & 5. Les mots לנאנא & לנאנא sont employés pour rendre les mots hébreux ריקי & מחבת, & en marge se lisent en caractères grecs les mots λάγανα & τήξανον.

Pag. 193.

Nomb., ch. 10, v. 10. Le samaritain ajoute ici ce passage: *Et locutus est Dominus Moysi, dicens: Satis est vobis habitasse in monte isto, revertimini & proficiscimini, & venite in montem Amorrhædrum, & ad omnes vicinos ejus in campestria, in montes & in planitiem, ad meridiem & ad littus maris;*

Pag. 276.

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

terra Chauanæorum & Libani, usque ad fluvium magnum, fluvium Euphratis: videte, dedi antè faciem vestram terram illam: ingredimini & possidete terram quam juravi patribus vestris, Abrahamæ, Isaaco & Jacobo, me daturum semini eorum post eos. Tout ce passage, qui ne se trouve point dans les Septante, se lit dans notre manuscrit, avec cette différence qu'après le mot *Libani*, il ajoute & *Sanir*. Chaque ligne est marquée d'un obèle, & au bas de la page on lit cette note
הלן בצחא הו דשמריא משתבחן דכתיבן ומתעורר להן מושא כתיבן נמוא

Tout ceci se trouve écrit dans l'exemplaire des Samaritains, & Moïse le rappelle dans le Deutéronome.

Pag. 280. Nomb. ch. 11, v. 28. Josué est nommé dans notre manuscrit ברוך דנאוי, *fiis de Nauï*, & on lit à la marge les deux mots grecs Ἰησοῦς Νάων. Cela prouve bien que notre manuscrit a pour base la version des Septante.

Pag. 281 & 284. Nomb. ch. 13, v. 1 & 34. On lit encore dans notre manuscrit deux longs passages qui ne se trouvent que dans le samaritain: ils sont marqués par des obèles en marge. Le premier est accompagné d'une note presque effacée; & au bas de la page 281, où se trouve le second, on lit cette note: *Ceci ne se trouve écrit que dans l'exemplaire des Samaritains, & Moïse en fait aussi mention dans le Deutéronome.*

Pag. 300. Nomb. ch. 20, v. 13. On trouve encore ici un très-long passage marqué d'obèles, & accompagné d'une note qui annonce que cela ne se lit que dans l'exemplaire des Samaritains (f).

Pag. 299 & 301. Dans ce même chapitre, v. 1 & 14, on lit dans notre

(f) Il est essentiel d'observer que dans plusieurs de ces passages, qui ne se trouvent aujourd'hui ni dans l'hébreu ni dans le grec des Septante, & qui du temps de Jaques d'Edesse lui-même ne se lisoient que dans l'exemplaire des Samaritains, il y a cependant quelques variantes marquées sur les marges

de notre manuscrit: cela me fait soupçonner que ces passages se lisoient aussi dans l'ancienne version syriaque, dont Jaques d'Edesse avoit entrepris de donner une édition plus correcte, & qu'il les comparoit avec le texte ou la version grecque à l'usage des Samaritains.

manuscrit

manuscrit **רקם** *Rakem* au lieu de *Cades*, & en marge *Cades*. Au vers. 22 on lit *Cades* dans le texte & *Rakem* à la marge. La version syriaque simple & la version arabe des polyglottes substituent toujours *Rakem* à *Cades*. Je n'ai pas pu examiner dans notre manuscrit tous les endroits où se trouve ce nom.

PENTATEUQ
SYRIAQUE.

Nomb., ch. 21, v. 27 & suiv. Cet endroit me paroît mériter d'être cité : il donne une idée de la manière dont Jaques d'Edeffe a quelquefois mêlé l'ancienne version simple avec celle des Septante. **מטל הדא אמרין במתלא . תו לחשבן . איכנא דתתקן דתתכנא מדינתה דסיחן . משל דנורא ננקת מן חשבן ושלחביתא בן מדינתה דסיחן ואכלת לערועיר דמואב ולפלה . עלותא דארנן . וי לבי ארנן וי לבי מואב . אבדת עמא דכאמוש . אתיהבו בנחוי חמידא וכנתה שביטא למלכא דאמוריט סיחן . וחקלהא דחשבן אבד עדמא לדאבן וצדי ערמא לנכח** c'est - à - dire : *Ideo dicunt in anigmatibus : Venite in Efebon , ut præparetur & ædificetur urbs Sihonis ; quia ignis exivit de Efebon & flamma de urbe Sihonis , & devoravit Aroer Moabi & cultores excelforum Arnonis . Væ tibi Arnon , væ tibi Moab : periisti , popule Camos . Dati sunt filii ejus in obsides , & filia ejus captivæ regi Amorrhæorum Sihoni . Et agri Efebonis perierunt usque ad Dibon , & desolati sunt usque ad Nekah quæ est in deserto : & uxores eorum adhuc succenderunt ignem in Moab .*

Pag. 305.

En marge on lit le mot grec *Ἀεγῆρ* ; ce qui prouve que Jaques d'Edeffe lisoit dans son exemplaire des Septante, **καὶ χαλέφαγεν Ἀρωῆρ Μωὰβ**, où nous lisons aujourd'hui, **καὶ χαλέφαγεν ἕως Μωὰβ**. Au lieu des mots qui signifient *& cultores excelforum Arnonis*, qui sont pris de la version simple, on lit dans les Septante, **καὶ χαλέπτε ἑήλας Ἀρνῶν**. Aussi lit-on à la marge de notre manuscrit, **בלעת לקימתא**, qui est la traduction de cette leçon. Les mots *væ tibi Arnon* ne se lisent dans aucun autre texte que dans la version simple ; c'est de-là que Jaques d'Edeffe les a pris. Au lieu de *in obsides*, il y a dans le grec **διασωζέσθαι**. Ici il a suivi la

Tome IV.

P p p p

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

version simple, sans doute parce que le grec ne présente aucun sens. Il en est de même de ce qui suit, *et agri Efebonis perierunt usque ad Dibon*. Le grec est encore inintelligible; c'est pour cela qu'il n'en a tenu aucun compte. Enfin les mots suivans, *et desolati sunt usque ad Nekah* (ou *Nebah*) *quæ est in deserto*, sont encore pris de la version simple: ils sont la traduction de la même phrase hébraïque, que les Septante, d'après une leçon fort différente, ont traduit ainsi; καὶ αἱ γυναῖκες αὐτῶν ἐπὶ τὰς σεξέκλους πῦρ ἐπὶ Μωάβ. Jaques d'Edeffe, qui ne se doutoit pas de cela, a joint les deux leçons dans son édition. Chaque ligne de ce passage est marquée d'une figure différente de l'obèle & faite ainsi .|. Peut-être cela indique-t-il que tout ce passage a été traduit de nouveau par Jaques d'Edeffe.

Pag. 389.

Deut. ch. 27, v. 4. Moïse ordonne aux Hébreux d'élever un autel de pierre sur le mont Ebal lorsqu'ils auront passé le Jourdain. On fait que l'exemplaire samaritain substitue le mont Garizim au mont Ebal: c'est aussi ce qu'on lit dans notre manuscrit; & au bas de la page on trouve une note dont l'objet est de justifier cette leçon; la voici: *Si les bénédictions dont il est ici parlé, devoient être données sur le mont Garizim, et les malédictions prononcées sur le mont Ebal, comment pouvoit-il être convenable d'ordonner d'élever un autel sur le mont Ebal! ne convenoit-il donc pas beaucoup mieux de l'élever sur le mont Garizim, comme c'étoit là que les bénédictions devoient être prononcées! et c'est ainsi qu'on lit dans l'exemplaire qui est en usage parmi les Samaritains, où il est écrit: Vous dresserez ces pierres sur le mont Garizim, et vous y éleverez un autel.*

Les exemples que j'ai cités, & que j'ai pris au hasard, suffisoient pour donner une idée du travail de Jaques d'Edeffe. Je n'ajouterai plus qu'un mot sur les noms propres que l'on trouve écrits en grec sur les marges de notre manuscrit. La manière dont ces noms sont écrits dans la version syriaque, prouve que Jaques d'Edeffe avoit en même temps sous les yeux une version faite sur l'hébreu, car

il lui eût été impossible sans cela de deviner où il falloit placer des *heth* & des *ain*, lettres qui ne peuvent s'exprimer en écrivant en grec. Mais plusieurs de ces noms, dans leur orthographe syriaque, prouvent en même temps qu'il avoit aussi sous les yeux un exemplaire grec dont il rendoit exactement la prononciation, ce qui d'ailleurs est prouvé par les noms grecs écrits à la marge. Ainsi, *Gen. ch. 25*, on lit dans notre manuscrit וּמִסָּפָה אֲבִירָה וְנִסְכָּה אֲנִתָּהּ ; à la marge on lit קִנְטוּרָה : c'est la leçon de la version simple. De l'autre côté de la même colonne on lit Χερίουρα : c'est ainsi que ce nom est écrit par les Septante.

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

Pag. 42.

Notre manuscrit continue ainsi : וְיָלֶדְתָּ לָהּ לְוִסְרָן וְלִיקְסָן וְלִמְדָּן A la marge sont écrits les noms grecs Ζεμῆρον (*g*) Ἰεσᾶν, Μαδᾶν, Μαδιᾶμ, Ἰεσῶκ, Σωυῆ. On voit par-là, 1.^o que Jaques d'Edesse a consulté la version syriaque simple, qui lui a appris que les noms Ἰεσᾶν, Ἰεσῶκ & Σωυῆ devoient être écrits par un *schin* & non par un *samech*; que dans Ἰεσᾶν & Ἰεσῶκ il falloit un *kof* & non un *caf*; & enfin que Σωυῆ devoit se terminer par un *heth*; 2.^o qu'on lisoit alors dans les Septante Ἰεσᾶν & Μαδᾶν comme dans l'hébreu, & non Ἰεζᾶν & Μαδᾶλ.

Le manuscrit ajoute encore le verset suivant : וְקָסָן אִוְלִיד לְשִׁמְאָה וְלִתְאִימָן וְלִדְאָרְךָ וְבִנִּי A la marge on lit Θαιμᾶν, Δαιδᾶν, Ραγουήλ, Ναβδελ, Ἀσσυριεῖμ, Λαλουσιεῖμ, Λωμειμ. On voit ici deux noms, *Raguel* & *Nabdiel*, qui se lisent dans le manuscrit Alexandrin, & dans l'édition d'Alde, mais qui ne sont dans aucun autre texte. Dans les trois derniers noms on remarque une attention minutieuse à rendre en syriaque toutes les voyelles du grec.

J'ajoute encore le verset suivant : בְּנֵי דִן דְּמִדְאִים עֲאָפֵר En marge on lit Γεφάρ, Ἀφῆρ,

(g) *Lisez Ζεμῆρον.*

PENTATEUQ.
SYRIAQUE.

’Ενώχ, ’Αβιδά, ’Ελεαζά. Ce ne peut être qu’en consultant la version syriaque simple que Jaques d’Edeffe a écrit Γεφάρ par un *ain*, & ’Αφέρ par un *heth*, & qu’il a placé un *ain* dans ’Αβιδά. & ’Ελεαζά. On lit aujourd’hui dans les Septante ’Ελδαζά; mais cette leçon n’est pas uniforme, car dans l’édition de Complute on trouve Παζά.

Il me paroît résulter évidemment de tout ce que j’ai dit jusqu’ici, que le manuscrit dont il s’agit peut être d’une très-grande utilité pour la criuque, & sur-tout pour celle du texte des Septante. Plusieurs sàvans étrangers, qui ne le connoissoient que par la notice très-inexacte & incomplète de M. Lavocat, ou par de très-courts extraits, ont déjà témoigné le plus grand désir qu’il fût imprimé, & je ne doute pas que le savant Anglois M. Holmes, qui a entrepris de donner une édition de la version des Septante d’après un nombre immense de manuscrits, ne mît le plus grand intérêt à pouvoir y joindre une collation de l’édition syriaque de Jaques d’Edeffe. J’ajoute que ce manuscrit supplée encore, dans un très-grand nombre d’endroits, aux hexaples d’Origène par rapport à la collation de l’exemple samaritain, & peut réparer, en partie, la perte de l’ineestimable manuscrit de Masius.



N O T I C E

D' U N

M A N U S C R I T S Y R I A Q U E

Contenant une partie des Livres du Nouveau Testament.

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

CÈ manuscrit contient les actes des Apôtres, & les épîtres rangées suivant l'ordre usité parmi les Syriens (*a*). Il est divisé en deux parties : dans la première se trouvent les actes des Apôtres, l'épître de Saint-Jacques, la première de Saint-Pierre & la première de Saint-Jean ; dans la seconde, les quatorze épîtres de Saint-Paul dans l'ordre accoutumé (*b*). Ce manuscrit offre la même version que nos imprimés, à quelques variantes près. J'en ai collationné plusieurs pages sur l'édition de Schaaf, & je n'y ai remarqué qu'un très-petit nombre de variantes : encore ces variantes n'influent-elles aucunement sur le sens.

Chaque page du manuscrit est divisée en deux colonnes ; & les lectures qui doivent être récitées dans l'office de chaque jour, des dimanches & des fêtes, y sont indiquées.

Il y a une transposition dans ce volume ; & pour rétablir l'ordre, il faut passer de la page 293 aux pages 296 & 297, de là aux pages 294 & 295, puis aux pages 300 & 301, 298, 299 & 302.

(*a*) Voy. sur ce sujet Assémani *Biblioth. or.*, tom. III, pag. 8, 9 & suiv.

(*b*) On n'y trouve ni la 2^{de} épître de Saint-Pierre, ni la 2.^{de} & la 3.^e de Saint-Jean, ni celle de Saint-

Jude, ni l'Apocalypse. On peut consulter à ce sujet Assémani à l'endroit cité, l'Histoire critique du texte du Nouv. Testam., pag. 186, & l'Histoire critique des versions du Nouv. Test., pag. 167.

Il y a aussi plusieurs lacunes, dont voici le détail.

Entre les pages 11 & 12 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 5 du ch. 1.^{er} des actes jusqu'au v. 19 du même chapitre.

Entre les pages 125 & 126 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 20 du ch. 2 de l'épître de Saint-Jacques jusqu'au v. 14 du ch. 3.

Entre les pages 141 & 142 il manque plusieurs feuillets, qui contenoient la première épître de Saint-Jean, depuis le commencement jusqu'au v. 11 du ch. 2.

Entre les pages 147 & 148 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 16 du ch. 4 de la même épître jusqu'au v. 14 du ch. 5.

Enfin entre les pages 373 & 374 il manque un feuillet, qui contenoit depuis le v. 2 du ch. 13 de l'épître aux Hébreux, jusqu'au v. 23 du même chapitre.

Les premiers feuillets du manuscrit contiennent une table des épîtres ou leçons qui doivent se lire chaque jour à l'office divin; mais l'écriture en est, en grande partie, effacée.

A la fin de la première partie du manuscrit, on lit cette note : *Seigneur Jésus, par la mort duquel tout le monde a été réconcilié, pardonnez, par votre miséricorde pleine de bonté, les péchés du pauvre Siméon; & au jour où toutes les choses cachées seront dévoilées devant le tribunal de votre divinité, couvrez, par votre miséricorde, ses iniquités, & placez-le à votre droite. Priez pour le péché.*

A la fin du volume on lit cette autre note : *Avec le secours de Dieu, qui est unité & trinité & le seigneur de toutes choses, est achevé cet Apôtre (c'est-à-dire, ce recueil des Lettres de Saint-Paul), en l'année 1529 des Grecs, dans le saint monastère de Mar-Hanania, par le pauvre Siméon, dans le bourg de Cafarsalta. Il supplie tous ceux qui le liront de prier pour lui.*

Je pense que ce monastère de Mar-Hanania, est le célèbre monastère de ce nom, dont il est souvent parlé

dans la Bibliothèque orientale d'Assémani, & notamment *tom. II, pag. 222* : il étoit près de Mardin. L'année 1529 des Grecs répond à l'an 1217 ou 1218 de J. C.

On lit encore ensuite une autre note qui contient les noms de deux moines & d'une religieuse à qui ce manuscrit a appartenu en commun, ou qui l'ont fait écrire à leurs dépens, car je n'entends pas bien cette note.

Ce manuscrit est écrit en caractère nestorien.

Voici les seules observations qu'il m'a fournies.

Le v. 37 du chap. 8 des actes des Apôtres manque dans notre manuscrit, ainsi que dans presque toutes nos éditions. Il en est de même du v. 34 du chap. 14, & du v. 29 du chap. 28.

Le v. 24 du dernier chapitre de l'épître aux Romains, qui se trouve dans les polyglottes de Paris & de Londres, & dans la plupart des éditions du Nouveau testament syriaque, à la fin du chapitre, est aussi rejeté dans notre manuscrit à la même place. Je ne puis rien dire du fameux passage de la 1.^{re} épître de Saint-Jean, *ch. 5, v. 7*, parce que ce feuillet manque. On peut consulter sur ces passages les variantes que Schaaf a recueillies & placées à la fin de son édition du Nouveau testament syriaque. Je n'ai pas cru devoir collationner les autres endroits, où il peut y avoir des variantes plus ou moins importantes. Ce travail ne convient pas à une notice de la nature de celle-ci ; c'est celui d'un éditeur exact & scrupuleux.

NOUVEAU
TESTAMENT
SYRIAQUE.



* كُتَابُ نِظَامِ التَّوَارِيخِ

L'ORDRE DES CHRONIQUES,
OU
CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE,

Par le cadhi Beïdhawi.

Manuscrits persans n.^{os} 92 & 117.

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

LE titre de cet ouvrage indique un recueil historique, dont les différentes parties sont rangées entre elles suivant un certain ordre, comme les perles qui forment un collier. Il ne me paroît pas pouvoir être mieux rendu que par celui de *Chronologie de l'histoire*.

L'auteur dit, dans sa préface, qu'il s'est proposé de rassembler dans cet ouvrage l'histoire de tous les rois qui ont régné dans l'Iran; & il ajoute que, sous ce nom, il comprend tous les pays situés entre l'Euphrate & le Gihon, & même depuis les frontières de l'Arabie jusqu'à Khodjend: il embrasse dans cette histoire tout le temps écoulé depuis Adam jusqu'au jour où il écrit, qui est, dit-il, le 21 de moharram 974 (8 août 1566).

On trouve néanmoins, dans un des deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, quelques faits postérieurs à cette date, ainsi que je le ferai observer en son lieu; mais ils ont certainement été ajoutés après coup.

* Kétab nizam altéwarikh.

L'auteur

L'auteur de cet ouvrage est le cadhi Beïdhawi, dont le nom entier est Nassireddin Abou-saïd Abdallah ben-Aboulcassém Omar, ben-Fakhreddin Aboulhassan Ali Beïdhawi. On voit, par les titres qui lui sont donnés dans la préface, & qui ont sans doute été ajoutés par les copistes de son ouvrage, que c'est le même de qui l'on a un commentaire très-estimé de l'Alcoran; que son père avoit été *cadhi alcodhat*, c'est-à-dire, premier cadhi, j'ignore de quelle ville; & que son grand-père avoit exercé les fonctions d'imam. Il étoit natif de la ville de Beïdha (a), qui est à peu de distance de Schiraz, capitale de la province de Perse, & il exerça la charge de cadhi d'abord à Schiraz, & ensuite à Tauris ou Tebriz, où il mourut, dit l'auteur de la Bibliothèque orientale, en l'année 685 ou 692 (1286-7 ou 1292-3). C'est aussi ce qu'on lit dans Hadji Khalfa (b).

Le commentaire de Beïdhawi sur l'Alcoran est intitulé

انوار التنزيل واسرار التأويل, c'est-à-dire, *les lumières de l'Alcoran & les mystères de son interprétation*. Cet ouvrage a été lui-même commenté par plusieurs savans, & a servi de texte à un grand nombre de gloses.

Beïdhawi est encore auteur d'un autre ouvrage, intitulé

طوالع الانوار ou *le lever des astres*: c'est un traité abrégé de métaphysique ou de théologie scholastique, science que les Arabes nomment *kélam*. Cet ouvrage a aussi été commenté & augmenté de gloses & de supplémens par plusieurs savans.

Hadji Khalfa, qui parle de ces deux ouvrages, indique aussi le *Nizam altéwarikh*. Dans ce dernier article il dit

(a) C'est de là que lui vient le surnom de *Beidhawi*.

(b) Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, n.º 875, au mot *Anwar altenzil*, &c.

que Beïdhawi mourut en l'année 699 (1299-1300) : il cite les premiers mots de la préface, qui sont conformes au manuscrit 117. Dans le manuscrit 92 la préface est différente.

Les deux premiers ouvrages de Beïdhawi sont en arabe; celui-ci est en persan, & l'auteur dit qu'il l'a composé en cette langue, pour qu'il fût d'une utilité plus générale.

Il l'a divisé en quatre livres. Dans le premier, il a renfermé l'histoire des rois & des prophètes depuis Adam jusqu'à Noë, ce qui comprend, dit-il, un espace d'environ 2500 ans.

Le second livre renferme l'histoire des rois de Perse, depuis le commencement de cette monarchie jusqu'à son entière destruction par la conquête des Musulmans.

Dans le troisième livre est renfermée l'histoire de Mahomet & de ses successeurs jusqu'à la ruine entière de leur empire par les Tartares.

Enfin le quatrième livre est consacré à l'histoire des rois & des sultans qui ont possédé quelque partie de la Perse sous la dynastie des khalifes Abbassides, depuis la révolte de Yakoub, fils de Leïth, premier prince de la famille des Soffaris, jusqu'au temps de l'auteur; ce qui comprend, dit-il, un espace de 420 ans. Cette date indique en effet l'année 674 environ, dans laquelle, comme on l'a vu plus haut, Beïdhawi composa cet ouvrage.

Les deux manuscrits de la Bibliothèque nationale diffèrent beaucoup entre eux : celui qui est placé sous le n.^o 117, est en général beaucoup plus succinct que l'autre, si ce n'est dans l'histoire de la dynastie des Salgaris ou Atabeks de Perse, où il offre quelques détails qu'on ne trouve pas dans le manuscrit 92, & une suite d'événemens mieux enchaînés les uns avec les autres : mais dans l'histoire même de cette dynastie, le manuscrit 92 présente aussi des faits qui ne se trouvent point dans le premier. Ces deux manuscrits diffèrent encore essentiellement sur le nombre des années du règne de chaque prince; & ces

différences ne paroissent pas toujours pouvoir être attribuées à l'inattention des copistes.

NIZAM
ALTÉWARIKH.

Je suis porté à croire le texte du manuscrit 117 plus authentique, 1.^o parce que dans ce manuscrit la préface commence de la manière rapportée par Hadji Khalfa; 2.^o parce que le manuscrit 92 contient, comme je l'ai déjà dit, quelques faits postérieurs à l'époque de la composition de l'ouvrage: mais d'un autre côté le manuscrit 117 est plus fautif & écrit avec moins de soin, & il y manque une dynastie toute entière.

Le manuscrit 92 contient encore un autre ouvrage écrit d'une autre main, dont je donnerai un court extrait à la suite de cette notice.

Il est temps de donner un extrait succinct de notre abrégé historique & chronologique.

Les personnages dont l'historien parle dans le premier livre, & sur l'histoire desquels il passe très-rapidement, sont, Adam; Seth, fils d'Adam; Enos, fils de Seth; Caïnan, fils d'Enos; Malaléel, fils de Caïnan; Jared, fils de Malaléel; Enoch, fils de Jared, qui est, dit-il, le même qu'Edris; Mathusalé, fils d'Enoch; Lamech, fils de Mathusalé, & Noë, fils de Lamech.

Le second livre contient une histoire abrégée des quatre dynasties des rois de Perse: ces quatre dynasties sont toutes, suivant notre auteur, sorties d'une même tige: elles renferment soixante-onze princes, en y comprenant Dhohak & Afrasiab, & occupent un espace de 4480 ans & quelques mois (c).

La première dynastie est celle des Pischdadis: elle renferme onze princes, y compris Dhohak & Afrasiab, & occupe un intervalle de 2538 ans (d).

(c) Suivant le manuscrit 117, 4181 ans.

(d) 2568 ans, suivant le manuscrit 117.

Suite chronologique de la dynastie des Pischdadis.

(e) Kayoumarath régna.....	40 ans.
Houschendj.....	40.
Tahmourath.....	30.
Djemshid.....	716.
Dhohak.....	1000.
Féridoun.....	500.
Ménoutchehr.....	120.
Schehriar Aman.....	60.
Afrasiab.....	12.
Zab.....	30.
Gherfschasp.....	20.

L'auteur entre dans peu de détails sur le règne de chacun de ces princes, & leur histoire se trouve plus au long dans la Bibliothèque orientale. Je remarque seulement que dans son récit, l'historien place entre Ménoutchehr & Afrasiab, Nauder, fils de Ménoutchehr, dont le règne ne fut que de quelques années, & qu'il a omis dans la liste des princes de cette dynastie. Au contraire, il omet entièrement dans son récit Schehriar Aman, auquel, dans sa liste chronologique, il donne 60 ans de règne.

La seconde dynastie dite des Kayanis, renferme neuf princes, & occupe un intervalle de 738 ans.

Suite chronologique des princes de la dynastie des Kayanis.

Kaïkobad régna.....	120 ans.
Kaïkaous.....	150.
Kaïkhofrou.....	60.
Lohrasp.....	120.
Kischtasp.....	120.
Bahman.....	112.
Khomani, fille de Bahman.....	30.
Dara, fils de Bahman.....	12.
Dara, fils de Dara.....	14.

(e) Dans le manuscrit n.º 117, les noms sont restés en blanc au commencement de chaque article.

Je renverrai aussi , pour l'histoire des princes de cette dynastie , à la Bibliothèque orientale ; elle y est plus détaillée que dans cet abrégé historique : j'extraierai seulement ce que notre auteur raconte de la formation de la troisième dynastie , dite des Aschganis.

Alexandre ayant laissé le gouvernement des provinces de la Perse , qu'il venoit de conquérir , aux satrapes de Darius , avec tous les droits de la souveraineté , & à la charge seulement de reconnoître sa suzeraineté , abandonna les provinces d'Irak & de Djéziré à Abtahan Roumi , c'est-à-dire , le Grec. Celui-ci en jouit pendant 40 ans ; mais après cet espace de temps , Aschek , fils de Dara , prit les armes contre Abtahan , le tua & s'empara de ses états. Alors , avec le secours des satrapes devenus rois chacun de leur satrapie , & que l'on nomme *rois des provinces* , ملوك الطوائف , il délivra tout l'empire d'Iran de la domination des Grecs ; & ces satrapes , ou rois des provinces , conservèrent toujours un grand respect pour Aschek & pour ses descendants.

Cet Abtahan , ou Astahan , comme il est nommé dans le manuscrit 117 , est le même que l'auteur de la Bibliothèque orientale nomme , d'après d'autres historiens , *Abtakhasch*. Il croit , avec beaucoup de vraisemblance , qu'il faut lire *Antakhasch* , & que ce nom est celui d'Antiochus. Toutes ces différentes manières de prononcer ce nom , ne tiennent qu'à la position de quelques points diacritiques.

La troisième dynastie , dite des Aschganis , occupe , dit notre auteur , conjointement avec les rois des provinces , un espace de 250 ans , ou , suivant un autre sentiment , 430 ans. Peu d'historiens en ayant parlé en détail , il croit à propos de donner la suite de ces princes & la durée du règne de chacun d'eux.

NIZAM
ALTÉWARIAH.

Suite de la dynastie des Aschganis, au nombre de dix-neuf princes.

Manuscrit 92.

Manuscrit 117.

Aschékan (ou Aschek) régna 10 ans	12.	
Aschek, fils d'Aschékan.. 20.	20.	
Schapour, fils d'Aschékan.. 60.	60.	Jésus fut envoyé sous son règne.
Behram, fils de Schapour.. 15.	11.	
Sous son règne naquit Jésus.		
Balafsch, fils de Behram... 15.	11.	
Hormuz, fils de Balafsch.. 19.	19.	
Narfi (f), fils de Balafsch.. 40.	40.	
Firouz, fils d'Hormuz... 17.	17.	
Balafsch, fils de Firouz... 12.	12.	
Khosrou, fils de Balafsch.. 40.	f. de Baladan 40.	
Balafsch, fils de Balafsch... 24.	24.	
Ardévan, fils de Balafsch.. 13.	13.	
Ardévan, fils d'Asgan... 23.	23.	
Khosrou, fils d'Asgan... 15.	11.	
Balafsch, fils d'Asgan... 12.	12.	
Khodarz, fils d'Asgan... 30.	30.	

Il vint en Syrie pour venger la mort de Jean : il assujettit les Juifs, & depuis ce temps il n'y a plus eu de prophète parmi eux.

Tébiri, fils de Khoudarz.. 20.	20.	
Khoudarz, fils de Tébiri.. 15.	11.	
Ardévan.	30.	(g)

Après cette liste des princes Aschganis, l'auteur passe à la dynastie des Sassanis ou Sassanides.

(f) Dans le manuscrit 92 on lit *Hormûz*; j'ai corrigé cette faute d'après le n.º 117.

(g) La différence entre les deux manuscrits ne consiste que dans les

nombre 15 & 11. Ces deux mots s'écrivent presque de même : je donne la préférence au manuscrit n.º 92, dont les sommes particulières forment un total de 430 ans,

Cette quatrième dynastie est composée de trente-un princes, & occupe un intervalle de 556 ans. L'auteur en donne la liste ainsi que je vais la rapporter.

NIZAM
ALTÉWARIKH.

Manuscrit 92.

Manuscrit 117.

Ardeschir Babek régna	40 ans	14 ans 2 mois (h).
Schapour, fils d'Ardeschir..	30	31 ans 6 mois.
Hormuz, fils de Schapour..	2	2 ans.
Behram, fils d'Hormuz....	3 ans 3 mois . . .	3 ans 3 mois.
Behram II, fils de Behram I.	19	17 ans.
Behram III, fils de Behram II.	 4 mois . . .	13 ans.
Narfi, fils de Behram I....	9	17 ans 6 mois.
Hormuz, fils de Narfi....	9. (i)	7 ans 5 mois.
Schapour, fils d'Hormuz...	80	72 ans.
Ardeschir, fils d'Hormuz...	10	4 ans.
Schapour, fils de Schapour,		
fils d'Hormuz.	5 ans 4 mois . . .	5 ans 4 mois.
Behram, fils de Schapour,		
fils d'Hormuz.	14	11 ans.
Yezdedjerd, fils de Behram..	70	21 ans 5 mois.
Behramgour, f. de Yezdedjerd	63	23 ans.
Yezdedjerd, f. de Behramgour	17 ans 5 mois (k),	17 ans 5 mois.
Hormuz, fils de Yezdedjerd	 9 mois . . .	omis.
Firouz, fils de Yezdedjerd...	11	26 ans (l).
Balafsch, fils de Firouz....	5 ans 2 mois . . .	4 ans.
Kobad, fils de Firouz....	43 (m)	43 ans.
Djamasf, fils de Firouz....	3 (n)	3 ans.
Kefra Anouschirvan, fils de		
Kobad	48	47 ans.
Hormuz, f. d'Anouschirvan..	11 ans 4 mois . . .	11 ans 4 mois.
Parviz Khofrou, f. d'Hormuz	38	38 ans.
Schirouieh, fils de Parwiz...	 7 mois . . .	8 ans.
Ardeschir, f. de Schirouieh..	 7 mois . . .	1 an 6 mois.

(h) L'auteur remarque que le règne de ce prince fut de 40 ans, mais qu'il ne régna sur toute la terre que 14 ans.

(i) En un autre endroit on lit 7 ans.

(k) Ailleurs on lit 18 ans 5 mois.

(l) Ailleurs on lit 4 ans.

(m) On lit ailleurs 40 ans.

(n) En un autre endroit on lit un an.

NIZAM
ALTÉWARIKH.

Manuscrit 92.

Manuscrit 117.

Kefra, fils de Haryan.....	1 an 5 mois...	} fils d'Arflan, 1 an 5 mois.
Kefra, fils de Kobad, fils d'Hormuz.....	3 mois.....	
Tourandokht, fille de Parviz.....	6 mois.....	1 an 4 mois.
Firouz, fils de Behram.....	6 mois.....	6 mois.
Arzémidokht, fille de Parviz.....	4 mois.....	1 an 4 mois.
Ferrakhzad, fils de Parviz.....	1 mois.....	6 mois.
Yezdedjerd, fils de Schehriar.	20 ans.....	8 ans (o).

Après cette liste des Sassanides, l'auteur entre dans quelques détails sur chacun des princes de cette dynastie. Je n'y ai rien trouvé qui ne soit déjà dans l'extrait que j'ai donné de l'histoire de Nikbi ben-Massoud (p), & l'on a pu remarquer dans cet extrait que le *Nizam altéwarikh* est un des ouvrages que Nikbi a consultés, & qu'il le cite assez souvent. L'histoire de Nikbi renferme même beaucoup plus de détails que cet ouvrage.

Je suppléerai seulement, d'après notre historien, quelques articles qui manquent dans le manuscrit de Nikbi, vraisemblablement par la faute du copiste.

Le 10.^e prince de cette dynastie, que notre auteur nomme tantôt *Ardeschir, fils de Schapour*, & tantôt *Ardeschir, fils d'Hormuz*, est omis dans Nikbi.

Ardeschir fut un roi juste & plein de bonté: on le surnomma *Nikouker*, c'est-à-dire, *le Bienfaisant*. Il régna 10 ans.

Il en est de même des articles suivans.

Yezdedjerd, fils de Behramgour (15.^e prince Sassanide),

(o) Il y a, comme l'on voit, de grandes différences entre la durée de plusieurs de ces règnes, suivant nos deux manuscrits; & il y en a même entre divers endroits du même manuscrit. Je n'ai marqué que les variétés du manuscrit 92, parce

qu'elles sont en moins grand nombre, & qu'il paroît écrit avec plus de soin.

(p) Not. & ext. des Manuscrits de la Bibliot., tom II, pag. 315 & suiv.

succéda

succéda à son père : sa grande bonté & son extrême douceur lui firent donner le surnom de *Nerm*, c'est-à-dire, *le Doux*. Il régna 17 ans & 5 mois.

Kefra, fils de Haryan (ou Haremyan), 26.^e prince Sassanide, descendoit de la race de Sassan, fils de Bahman. Comme on ne trouvoit aucun autre prince du sang royal, on le mit sur le trône : il ne régna qu'un an & 5 mois. Kefra, fils de Cobad fils d'Hormuz, qui avoit été élevé chez les Turcs, lui succéda : il ne régna que 3 mois.

Firouz, fils de Behram (ou, suivant le manuscrit 117, Parviz, fils de Koschansadeh, 29.^e prince de cette dynastie), descendoit d'un frère de Yezdedjerd Athim (13.^e prince Sassanide), & avoit pour mère une princesse de la race d'Anouschirvan : il ne régna que 6 mois.

Ferrakhzad est nommé ici *Ferrakhzad Khofrou*, fils de *Parviz*. Quelques historiens font de Ferrakhzad & de Khofrou deux rois différens.

Si l'on compare le texte du *Nizam altéwarikh* avec ce que Nikbi cite de cet ouvrage, on ne le trouvera pas toujours conforme aux citations pour les dates ; mais ces variétés de leçons doivent être attribuées à la négligence des copistes : on en a une preuve dans le peu d'accord de nos deux manuscrits.

Le troisième livre de cette histoire commence par une vie très-abrégée de Mahomet : elle est suivie de l'histoire, ou plutôt d'une chronologie historique des khalifes divisés en trois dynasties. La première contient les quatre premiers khalifes, auxquels sont joints les deux fils d'Ali, Hassan & Housseïn. Cette dynastie occupe un intervalle de 30 années. La seconde comprend les khalifes de la famille d'Ommia, au nombre de treize, dans un intervalle de 92 ans. Enfin la troisième renferme les khalifes Abbassides, au nombre de trente-sept, dans un espace de 520 ans. Ce n'est presque qu'une liste de noms entremêlés d'un très-petit nombre de faits, & qui n'ajoute rien à l'histoire de ces princes, bien mieux connue par le récit des autres

Tome IV,

R r r

N I Z A M
ALTÉWARIKH.

historiens. La seule chose que je remarque, c'est que notre auteur ne compte point au nombre des khalifes de la race d'Ommia, Moavia II, qui se démit lui-même du khalifat, après avoir régné 45 jours au plus.

Le quatrième livre est consacré à l'histoire des différentes dynasties qui se sont formées dans les provinces de l'Asie dépendantes de l'empire des khalifes, sous le gouvernement des Abbassides. Ces dynasties sont au nombre de neuf, les Soffaris, les Samanis, les Gaznévis, les Dailémis, les Seldjoukis, les Molaheds ou Ismaélis, les Salgaris, les Khovarezmis & les Mogols.

Ce quatrième livre est, comme les trois précédens, plutôt une suite chronologique des princes de ces dynasties, qu'une histoire des règnes de chacun d'eux; mais c'est principalement dans ce quatrième livre que l'on aperçoit une grande différence entre les deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Le manuscrit 117 est bien plus abrégé que celui qui est sous le n.º 92 : cette différence n'est nulle part plus sensible que dans la dernière dynastie, celle des Mogols; elle ne contient que trois princes, Genghiz-khan, Holagou-khan, & Abaka-khan, sous le règne duquel vivoit l'auteur. Dans le manuscrit 117, l'histoire de ces trois princes n'occupe qu'une page, tandis qu'elle occupe six pages du manuscrit 92. On reconnoît néanmoins, dans le récit beaucoup plus abrégé du manuscrit 117, les expressions de l'autre exemplaire; & il est très-vraisemblable que le manuscrit 92 nous offre l'ouvrage tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, & que le manuscrit 117 contient un abrégé de cet ouvrage, fait par une autre main. Il faut aussi observer que la dynastie des Molaheds ou Ismaélis manque tout-à-fait dans le n.º 117.

Le seul extrait que je puisse présenter ici de ce quatrième livre, c'est une suite chronologique des princes de chaque dynastie; encore est-elle peu certaine & souvent embrouillée. Je ne rapporterai même pas le nombre des années de règne que l'auteur assigne à chaque prince: la plupart de ces

nombre font différens dans les deux manuscrits , & souvent dans le même manuscrit on trouve deux nombres différens. Deux dynasties seulement méritent plus d'attention ; je traduirai ce qu'en dit notre historien. Pour les autres, le petit nombre de faits que je pourrois en extraire n'offriroit aucun ensemble , & je doute qu'il s'en trouvât un seul qu'on ne connoisse déjà , soit par la Bibliothèque orientale , soit par les historiens imprimés.

Soffaris.

Cette dynastie dura environ 50 ans ; elle est composée de trois princes.

Yakoub ben - Leïth.

Amrou ben - Leïth , frère du précédent.

Taher ben - Mohammed ben - Amrou.

Samanis.

Cette dynastie , composée de dix princes, dura 102 ans & 6 mois (suivant le n.^o 117, 120 ans & 6 mois). Les princes de cette dynastie & de la précédente, portent le titre d'*émirs*.

Ismaïl ben - Ahmed Samani.

Abou - nafr Ahmed , fils d'Ismaïl.

Aboulhassan Nafr , fils d'Ahed.

Nouh , fils de Nafr.

Abdalmélik , fils de Nouh.

Manfour , fils de Nouh.

Nouh , fils de Manfour.

Aboulhareth Manfour , fils de Nouh.

Abdalmélik , fils de Nouh.

Almoténasser Ismaïl , fils de Nouh.

Gaznévis.

La dynastie des Gaznévis est composée de douze princes ;
Rrrr ij

elle occupe un intervalle de 161 ans. Les princes Gaznévis portent le titre de *sultans*.

Aboulcassém Mahmoud, fils de Sébéctéghin.
 Massoud, fils de Mahmoud.
 Mohammed, fils de Mahmoud.
 Aboulfatah Mavdoud, fils de Massoud.
 Massoud, fils de Mavdoud.
 Ali, fils de Massoud.
 Abdarraschid, fils de Mahmoud.
 Aboulmodhaffer Ibrahim, fils de Massoud.
 Massoud, fils d'Ibrahim.
 Arslanschah, fils de Massoud, fils d'Ibrahim.
 Behramschah, fils de Massoud.
 Khofrouschah, fils de Behramschah.

Daïlemis ou Bouïs.

On compte dans cette dynastie dix-sept (q) princes, & sa durée est d'environ 126 ans. Les princes de cette dynastie sont désignés par le titre d'*émirs*.

Emadeddoula Aboulhassan Ali, fils de Bouya.
 Rokneddoula Abou-ali Alhassan, fils de Bouya.
 Moëzzeddoula Aboulhossain Ahmed, fils de Bouya.
 Adhadeddoula Abou-schodja Firouz, fils d'Emadeddoula.
 Ezzeddoula Bakhtiar, fils de Moëzzeddoula.
 Mouyadeddoula Abou-mansour, fils de Rokneddoula.
 Fakhreddoula Aboulhassan Ali, fils de Rokneddoula.
 Medjdeddoula Abou-taleb Rostam, fils de Fakhreddoula.
 Schérefeddoula Aboulfévares Schirzid, fils d'Adhadeddoula.
 Samfameddoula Abou-kalandjar Almarzuban.
 Bohaëddoula Abou-nafr Khofrou Firouz, fils d'Adhadeddoula.
 Sultaneddoula Abou-schodja, fils de Bohaëddoula.
 Schérefeddoula Abou-ali Alhassan, fils de Bohaëddoula.
 Djélaeddoula, fils de Bohaëddoula.

(q) Le manuscrit 117 porte dix-huit au lieu de dix-sept. On voit dans la liste suivante dix-neuf princes.

Emadeddin - allah Ezzelmolouk Abou - kalandjar Marzuban , fils de Sultaneddoula.

N I Z A M
ALTÉWARIKH.

Almélik Arrahim Abou - nafr Khofrou Firouz , fils d'Ezzelmolouk.

Almélik Abou - mansour Foulad Sutoun , & Almélik Abou - saïd Khofrouschah , tous deux fils d'Ezzelmolouk.

Abou - ali , fils de Khofrou , fils d'Ezzel - molouk.

Il n'est pas nécessaire d'observer qu'un grand nombre des princes de cette dynastie ont régné concurremment en différentes provinces. Je n'examine pas l'exactitude de la liste que je donne des Bouïs d'après notre auteur ; ce travail seroit déplacé ici , & m'entraîneroit dans un trop long détail. J'en dis autant des tableaux que je présente des autres dynasties.

Seldjoukis.

Les princes de cette dynastie portent le titre de *sultans* : l'auteur en compte quatorze , & assigne à cette dynastie une durée de 160 ans.

Rokneddin Abou - taleb Togrul - beg , fils de Micaïl fils de Seldjouk.
Ezzeddin Abou - schodja Alp - arslan Mohammed , fils de Djafar - beg
fils de Micaïl.

Moëzzeddin Aboulfatah Mélikschah , fils d'Alp - arslan.

Rokneddin Aboulmodhaffer Kiarok , fils de Mélikschah.

Gayatheddin Abou - schodja Mohammed , fils de Mélikschah.

Moghitheddin Aboulcassim Mahmoud , fils de Mohammed.

Rokneddin Abou - taleb Togrul , fils de Mohammed.

Gayatheddin Aboulfatah Massoud , fils de Mohammed.

Moëzzeddin Aboulhareth Sandjar , fils de Mélikschah.

Moghitheddin Aboulfatah Mélikschah , fils de Mahmoud.

Gayatheddin Abou - schodja Mohammed , fils de Mahmoud.

Moëzzeddin Aboulhareth Soleïmanschah , fils de Massoud.

Rokneddin Arslanschah , fils de Togrul.

Moghitheddin Togrul , fils d'Arslanschah.

L'auteur remarque que ce prince fut le dernier de la dynastie des Seldjoukis de Perse , mais que cette famille règne encore , au temps où il écrit , dans la province de Roum , & que le trône est occupé par les descendants d'Alaëddin

Kilidj-Arslan (r), fils de Massoud, fils de Kilidj-Arslan, fils de Soleïman, fils de Kutulmisch Seldjouki.

On voit que notre auteur ne parle que de la branche des Seldjoukis de Perse. Quoiqu'il trace l'histoire de cette dynastie très-brièvement, elle est présentée d'une manière plus suivie que les précédentes.

Molaheds ou Ismaélis.

Ces princes, connus sous le nom de *Molaheds*, c'est-à-dire *impies*, ont régné dans le Kouhestan l'espace de 171 ans, depuis le mois de redjeb 483 (septemb. 1090) jusqu'à l'année 654 (1256-7) : ils sont au nombre de huit.

Hassan, fils d'Ali, fils de Mohammed alsabbah alhomaïri.

Kaya Buzurk-umid.

Mohammed, fils de Kaya Buzurk-umid.

Hassan, fils de Mohammed.

Mohammed, fils de Hassan.

Djélaleddin Hassan, fils de Mohammed Nev-mosléman.

Alaëddin Mohammed, fils de Hassan.

Rokneddin Khourfchah.

Cette dynastie étant peu connue, je traduirai ce qu'en dit notre historien.

(r) Ce prince est celui que le savant de Guignes nomme *Kilidje Arslan II*, qui mourut, suivant Aboulféda & Aboulfaradj, en l'an 588. Notre auteur le nomme *Alaëddin* ; ailleurs il est nommé *Azzeddin*. J'ai traduit par les *descendants de*, &c. Il y a dans le manuscrit 92 در تصرف بزرگان, ce qui veut dire *est gouverné par les grands du sultan Kilidj Arslan* ; & dans le manuscrit 117 در تصرف بندشکان, c'est-à-dire, *est gouverné par les serviteurs du sultan*. Je pense qu'il faut lire نهرشکان les *descendants*. Au temps où l'auteur écrivait, le trône des

Seldjoukis de Roum devoit être occupé par Rokneddin Kilidj-Arslan III du nom : peut-être même ce prince étoit-il déjà mort, car il fut étranglé, par ordre des Mogols, en l'année 666. Son fils, qui fut mis à sa place, n'avoit que quatre ans ; & par conséquent le gouvernement fut abandonné aux serviteurs de Kilidje-Arslan. On pourroit donc admettre la leçon du manusc. 117, ou même celle du manuscrit 92, mais alors il faut supposer que l'auteur se sera trompé, en faisant Kilidj-Arslan fils de Massoud, & qu'il aura confondu le deuxième prince de ce nom avec le troisième. Voyez Hist. des Huns, liv. 11.

Hassan ben-Ali, premier prince de cette dynastie, étoit un homme pieux, très-scrupuleux observateur des préceptes de la religion, jusque-là qu'il fit mourir son fils pour le punir d'avoir bu du vin : il étoit de la secte d'Ismaïl, fils de l'Imam Djafar alsadik, faisoit profession d'être sujet de ses descendans, & suivoit la doctrine des scholastiques (s). Il commença à s'ériger en souverain dans la citadelle d'Almout : les habitans de cette place, séduits par ses discours, le choisirent pour leur prince. De là il marcha vers d'autres places fortes qu'il soumit. Mostanser Ismaïl, khalife fatimi d'Égypte, lui envoya des patentes de gouverneur & de son lieutenant. Il régna 35 ans, & mourut au mois de rébialakher 518 (mai 1124).

Après sa mort, il eut pour successeur Kaya Buzurk-umid, qu'il avoit désigné pour régner à sa place : c'étoit un Daïlémi qui avoit eu le commandement des troupes de Hassan, & avoit été son lieutenant. Il étoit aussi très-attaché à l'observation des devoirs de la religion, & d'une régularité distinguée. Il régna 14 ans, & mourut à la fin de djoumadiloula 532 (février 1138).

Mohammed son fils lui succéda & marcha sur ses traces. Il avoit un fils nommé Hassan, qui enseignoit une doctrine perverse & commettoit des impiétés à l'insçu de son père : il dispensoit les hommes des devoirs de la

(s) Parmi les sectes qui, étant d'accord sur les dogmes, ne différaient que sur les préceptes & les lois morales & de pratique, on distingue trois écoles : la première, dont le nom arabe, traduit par Maracci, *scholastici vel studiosi*, doit être *أهل العلم*, se décide par ces quatre autorités, l'alcoran, la sunna, les collections des décisions des premiers Imams ; & les décisions canoniques des docteurs. La seconde tire ses décisions de l'histoire & des

exemples qu'elle fournit ; elle est appelée *أهل النص* : la troisième enfin suit principalement la raison ; elle est appelée *أهل الرأي*, nom que Maracci traduit par le mot *probabilistæ*. Notre auteur dit que Hassan faisoit profession de suivre la doctrine de la première de ces trois écoles. Voy. Maracci, *Prodr. ad refut. Alc.*, III.^e part., pag. 84, col. 2, lig. 20 ; *Specim. hist. Arab.*, p. 26 & suiv. ; *Tableau de l'empire othoman*, tom. I, pag. 2, 3 & 4.

NIZAM
ALTÉVARIKH.

religion, interprétoit à son gré les préceptes de l'alcoran, tenoit des discours par lesquels il étonnoit le peuple, & manifestoit ses prétentions au titre d'imam. Son père l'ayant appris, fit assembler les sujets, & leur dit : Hassan est mon fils ; nous sommes daïlémis & non pas imams : quiconque nous croit imams est un apostat. Alors il fit mettre son fils en prison, & il ne permettoit à personne d'avoir aucune relation avec lui. Mohammed mourut au mois de rébialwel 557 (février 1162).

Après sa mort son fils monta sur le trône : il éleva l'édifice de l'apostasie. Le 17 de ramadhan 559 (8 août 1164), il rassembla les sujets ; & omettant à dessein la prière de ce jour de fête (t), il fit un discours & montra une lettre, disant qu'il l'avoit reçue d'un imam caché, & il dispensa les hommes des pratiques de la religion. Il mourut au mois de rébialwel 607 (u) (septembre 1210).

Son fils, Mohammed ben-Hassan, qui lui succéda, demeura attaché à son impiété, & travailla à maintenir cette doctrine erronée : il s'abandonna toujours à ses désirs & à ses penchans. Son règne fut de peu de durée.

Il eut pour successeur son fils Djélaleddin Hassan ben-Mohammed, surnommé *Nev-mosléman*, c'est-à-dire, *le Nouveau Musulman*. On lui donna ce surnom, parce qu'il renonça à l'impiété de son père & de son aïeul. Il ne s'écarta en rien des préceptes de la loi, & fit dans sa capitale une profession authentique de sa croyance, afin que les imams & les gouverneurs de ses états rendissent un témoignage public à la pureté de sa foi.

Il accompagna le sultan Djélaleddin (Mankberni, roi du Khowarezm) dans la guerre contre les Géorgiens, & mourut vers le milieu de l'année 618 (août 1221).

(t) C'est le jour consacré à l'anniversaire de la mort d'Ali.

(u) Voyez sur l'histoire de cet hérésiarque & de Hassan, premier

prince de cette dynastie, Muradjea, Tableau de l'empire othoman, t. I, pag. 36 & 37.

Alaïddin

Alaëddin Mohammed son fils monta sur le trône après lui : il passoit la plus grande partie de son temps dans la retraite, & ne se montrait que de temps à autre en public ; quelquefois il menoit paître des troupeaux de brebis. Il avoit auprès de lui un daïlémi nommé *Alaëddoula* : cet homme, qu'il admettoit souvent en sa compagnie, le tua durant la nuit, vers la fin de schawal 653 (nov. 1255). De son temps Djermagoun (x) entra dans le Kouhestan, & il assiégea Alaëddin.

Alaëddin ayant été tué, Rokneddin Khoufchah son fils lui succéda. Il y avoit un an qu'il occupoit le trône lorsqu'il sortit de son château, & livra toutes ses places à Holagou (y) : ce prince l'envoya à Mangou-khan ; mais il mourut après avoir passé le Gihon. En lui finit cette dynastie.

Quelque abrégé que soit ce récit, il diffère en beaucoup de choses de ce que plusieurs autres historiens ont écrit sur les princes de la dynastie des Ismaélis, nommés aussi *Affassins* ou *Baténis*. On y trouve l'époque & la durée du règne de chacun d'eux, ce qui n'est pas sans utilité. Il paroît que notre auteur, Persan & Schii, n'avoit pas autant d'aversion pour les princes de cette dynastie qu'en témoignent les historiens arabes de Syrie, Musulmans d'une secte ennemie de celle des Persans.

Salgaris,

Les Salgaris, autrement nommés *Atabeks de Perse*, suivent, dans notre auteur, les Ismaélis : il en compte onze jusqu'au temps où il écrivoit, & dit que cette dynastie avoit déjà duré, à cette époque, 131 ans. Ces princes portent tous le titre d'*Atabeks*.

(x) C'est sans doute le nom d'un général tartare.

(y) Voyez l'Histoire des Huns, liv. 15.

Tome IV.

Modhafféréddin Salgar , fils de Mavdoud (2).
 Modhafféréddin Zenghi , fils de Mavdoud.
 Modhafféréddin Teklah , fils de Zenghi.
 Modhafféréddin Togrul , fils de Sankar.
 Modhafféréddin Abou-schodja Saad , fils de Zenghi.
 Modhafféréddin Baklaa-khan Aboubecr , fils de Saad.
 Modhafféréddin Saad , fils d'Aboubecr.
 Modhafféréddin Mohammed , fils de Saad.
 Modhafféréddin Mohammed-schah , fils de Salgar-schah.
 Modhafféréddin Seldjouk-schah , fils de Salgar-schah.
 Modhafféréddin Abefch , fils de Saad fils d'Aboubecr.

L'histoire de cette dynastie étant encore moins connue (a) que celle de la précédente, je vais traduire tout ce que nous en apprend notre auteur (b).

Les Salgaris furent soumis, pendant environ 80 ans, à l'empire des Seldjoukis. En l'année 450 (1058-9), le sultan Alp-arflan étant venu dans la province de Fars, s'en rendit maître, & en donna le gouvernement à Fadhlouya. Les Seldjoukis demeurèrent maîtres de cette province jusqu'en l'année 543 (1148-9), que les Salgaris se révoltèrent & s'en emparèrent (c). Pendant cet intervalle de temps, sept gouverneurs se succédèrent dans cette province; Fadhlouya Schébankareh, qu'Alp-arflan amena dans la province de Fars, & à qui il en confia le gouvernement; Rokneddoulâ Khimar-tékin; l'atabek Djélaledin Hawéli, qui fit périr les descendants de Schébankareh après les avoir vaincus; l'atabek Karadja, qui fut tué; l'atabek Mankour-berz, qui vint à Schiraz après la mort

(2) Cette liste est prise du manuscrit 92; elle ne se trouve pas dans l'autre manuscrit.

(a) Histoire des Huns, liv. 12, à la fin.

(b) Je supprimerai seulement de petits détails relatifs aux mosquées, aux collèges & aux caravanserais

construits par ces princes à Schiraz ou dans les autres villes de leurs états.

(c) Il paroît, par ce récit, que les Salgaris possédoient déjà cette province, ou la tenoient pour les Bouïs avant la conquête d'Alp-arflan.

de Karadja, & y bâtit un collège, où il est enterré; l'atabek Bévazba, qui succéda à Mankour-berz, & fut tué dans le palais d'Ispahan, & dont l'épouse, Zahédakhatoun, a fait construire un collège à Schiraz; enfin Mélikschah, fils du sultan Mahmoud, qui, après le meurtre de Bévazba, vint dans la province de Fars, & la gouverna pendant un an.

Alors Modhafféreddin Sankar, fils de Mavdoud Salgari, prit les armes contre Mélikschah, & l'obligea à prendre la fuite. Il demeura maître de la province de Fars, & régna 13 ans.

Zenghi, frère de Sankar, lui succéda. Il lui fallut disputer la couronne à Sabek son beau-frère, & à Alp-arflan son parent, qui avoit profité de ce qu'il étoit absent au moment de la mort de Sankar, pour s'emparer de ses états. Il les vainquit, les tua, & demeura maître de la couronne. Il régna 14 ans.

Son fils Teklah lui succéda: ce fut un prince sage & juste. Son règne fut de 20 ans. Son cousin Modhafféreddin Togrul, fils de Sankar, qui régnoit dans l'Irak, prit trois fois les armes contre lui, & lui fit la guerre. Chaque fois il s'empara du trône, & demeura quelques mois maître du royaume; mais à la fin il fut fait prisonnier, & renfermé dans la citadelle d'Istakhar.

Abou-schodja Saad, fils de Zenghi, succéda à Teklah: il n'avoit point d'égal en générosité & en bravoure. Il conquit le Kerman, & le donna à Emadeddin, fils de son frère. Ce jeune prince s'étant révolté, Saad marcha contre lui, & lui ôta cette province. Saad avoit toujours porté ses vues sur l'Irak: il entra dans cette province, prit Ispahan, & en transféra les principaux habitans à Schiraz. En l'année 614 (1217-18), le sultan Mohammed Takasch entra dans l'Irak: Saad, avec environ mille cavaliers, fondit sur les troupes du sultan, & en tua un grand nombre; mais son cheval ayant fait un faux pas, il tomba & fut fait prisonnier. Le sultan, en faveur de sa

SSSS ij

bravoure, lui conserva la vie : il lui demanda sa fille Mélika-khatoun pour son fils Djélaledin ; l'atabek la lui accorda, & le sultan le renvoya dans la Perse après l'avoir comblé d'honneurs. Lorsqu'il arriva dans ses états, son fils & les seigneurs de sa cour vinrent à sa rencontre avec une armée : ils en vinrent aux mains. Lorsque les seigneurs qui suivoient son fils l'atabek Aboubecr, virent de loin la bravoure & l'intrépidité de Saad, ils abandonnèrent Aboubecr. Ce jeune prince fut vaincu & fait prisonnier ; il fut enfermé dans une forteresse, où il demeura sept ans. Le règne de Saad fut de 29 ans.

Aboubecr monta sur le trône après la mort de son père. Il fit fleurir la religion & procura le bonheur des peuples : son règne fut glorieux. La Perse, qui depuis deux cents ans n'avoit cessé d'être désolée par les guerres de la famille de Schébankareh contre les Bouïs & les Seldjoukis, & par les armes de Kéledja & du sultan Gayatheddin, qui y étoit entré du temps de l'atabek Saad, jouit, sous le règne d'Aboubecr, de tous les avantages de la paix. Les gens de mérite se rendoient de tous côtés à sa cour : il soumit plusieurs îles & provinces maritimes, comme Bahreïn, Elkatif, Kaïff & Endérawi (d). Dans plusieurs contrées de l'Inde on faisoit la khotba en son nom : il fonda ou répara, tant à Schiraz que dans d'autres lieux, un grand nombre de mosquées, de collèges, de caravanserais & d'hôpitaux. Tous ceux qui entreprirent de lui faire la guerre furent vaincus honteusement : il mourut le 12 de djoumadilakhéra 665 (e). Son règne fut de 30 ans.

L'atabek Saad, fils d'Aboubecr, étoit absent lorsque

(d) Voy. la carte du Golfe persique de Nieb. *Descr. de l'Ar.*, pl. 19. Il nomme les deux dernières îles *Qas* & *Hindérah*. Voy. aussi la *Bib. orient.* au mot *Kis*.

(e) Je pense qu'il faut lire 655 :

l'autre date est contredite par celles qui sont marquées dans la suite. En général on ne doit pas compter sur l'exactitude des dates dans les manuscrits orientaux.

son père mourut ; il étoit allé faire sa cour à Holagou-khan. Il n'y avoit que douze jours qu'il étoit monté sur le trône lorsqu'il mourut : il fut transporté à Schiraz , & y fut enterré.

NIZAM
ALTÉVARIKH.

Mohammed , fils de l'atabek Saad , n'étoit qu'un enfant lorsque son père mourut : sa mère , Turkan-khatoun , prit les rênes du gouvernement ; mais le jeune prince mourut après 2 ans & 7 mois de règne , comme une rose qui périt avant d'être ouverte.

Après la mort de Mohammed , l'armée mit sur le trône Mohammed-schah , fils de Salgar-schah , fils de Saad fils de Zenghi. Il ne régna que 8 mois : il donnoit tout son temps aux plaisirs , & négligeoit entièrement les affaires du royaume. Turkan-khatoun ayant formé un parti contre lui , il fut pris dans son palais le vendredi 10 de ramadhan 661 (f). Lorsque son frère fut sur le trône , on l'envoya à la cour d'Holagou ; mais ses ennemis le firent périr dans la route.

On avoit mis à sa place Seldjouk-schah , fils de Salgar-schah ; c'étoit un prince très-bien fait. Sa mère étoit de la famille des Seldjoukis. Il étoit plus âgé que Mohammed-schah ; & au moment où Mohammed-schah fut précipité du trône , Seldjouk-schah , qui étoit renfermé dans la forteresse d'Istakhar , s'enfuit : il fut bientôt suivi d'une troupe des serviteurs de sa maison , qui , abandonnant Mohammed-schah , mirent Seldjouk-schah sur le trône.

Il ne régna que cinq mois : il fit mourir les officiers d'Holagou qui étoient à Schiraz , & la princesse Turkan-khatoun , & répandit beaucoup de sang innocent. Les Mogols , joints aux rois voisins , étant entrés dans ses états , comme il ne se fioit pas à ses troupes , il prit la fuite , & se réfugia à Kazéroun. Les Mogols vinrent à Schiraz : ils ne firent aucun mal à cette ville , & se mirent à la poursuite

(f) Il y a ici une erreur ; car ce jour répond au 17 juillet 1263 , qui étoit un mardi.

de Seldjouk-schah. Lorsque les Mogols furent arrivés à Kazéroun, les troupes que Seldjouk-schah avoit avec lui l'abandonnèrent; il ne lui resta que quelques cavaliers, qui firent une vigoureuse résistance, & tuèrent les rois de Kidj & de Kerman (g) & le roi de Yezd, frère de Turkan-khatoun. Seldjouk-schah se réfugia dans une mosquée, où il soutint un second combat: enfin il fut pris & mis à mort à Noubendjan. Il ne resta de lui qu'une fille, qui étoit femme de Mélik Schébankareh (h).

La noble atabeke Abesch-Khatoun & sa sœur étoient alors renfermées dans une forteresse, dont le commandant avoit fait serment de ne les remettre à qui que ce fût sans la permission de Seldjouk-schah. On amena donc ce malheureux prince, chargé de chaînes, au pied de la forteresse, & il permit au cotoual de les mettre en liberté. On les tira de prison, & on les mit sur le trône.

La grande & noble atabeke Abesch, fille de Saad, fils d'Aboubecr, monta sur le trône en l'année 662 (1263-4).

L'auteur fait des vœux pour qu'elle règne long-temps, & nomme les princes de cette famille qui vivoient encore au temps où il écrivoit; savoir, Abesch-khatoun, sa sœur Selkom-khatoun, la fille de l'atabek Seldjouk-schah, & un autre descendant de Zenghi. Je suis ici le manuscrit 117, qui est fort différent du manuscrit 92 en plusieurs endroits de l'histoire de cette dynastie, & qui paroît plus exact. Dans le manuscrit 92, Abesch paroît un prince, & non une princesse; il est nommé *Modhafféreddin, fils de Saad*; & l'auteur ajoute qu'il est mort en l'année 689 (1290). Ceci a certainement été ajouté après coup; car l'auteur nous apprend lui-même, dans sa préface, qu'il

(g) Kidj est le même nom que d'Herbelot écrit *Kisch*. Voy. la *Bibl. orient.* Peut-être faut-il lire ici *Mecran* au lieu de *Kerman*; car *Kidj* & *Mecran* sont deux provinces limitrophes.

(h) On lit en marge qu'elle mourut, peu de temps après, du côté d'Amol.

écrivait en l'année 674, & il dit, au commencement de l'histoire de cette dynastie, qu'elle avoit déjà duré 130 ans au moment où il écrivait. Or, il a fixé son commencement à l'année 543; il écrivait donc en l'année 673 ou 674, & par conséquent avant la mort d'Abesch.

Khowarezmis.

L'histoire de cette dynastie est assez connue. Notre auteur en dit peu de chose, & on trouve beaucoup plus de détails sur les sultans du Khowarezmi ou Kharizme, dans la Bibliothèque orientale & dans l'histoire des Huns: les noms même de plusieurs de ces princes paroissent fort altérés dans notre historien.

Mogols.

Genghiz-khan, Holagou & son fils Abaka - khan font les seuls princes Mogols dont parle notre historien: le manuscrit 92 offre quelques détails sur leur histoire; mais elle a été écrite avec beaucoup plus d'étendue dans plusieurs ouvrages imprimés, tels que la Bibliothèque orientale, l'Histoire des Huns, l'Histoire de Genghiz-khan par Petis de la Croix, l'Histoire généalogique des Tartares d'Aboulgazi, &c. Je me contenterai donc d'observer que l'auteur du Nizam altéwarikh vivoit sous l'empire d'Abaka, auquel il souhaite un règne heureux & glorieux. Le seul événement du règne de ce prince rapporté dans le manuscrit 92, est de l'an 664 (1265-6).

Sur le verso du dernier feuillet du Nizam altéwarikh, dans le manuscrit 92, on trouve plusieurs notes absolument étrangères à cet ouvrage. Une seule m'a paru mériter quelque attention: elle contient un catalogue des livres d'histoire que l'on doit se procurer. Comme elle peut être de quelque utilité, je la joindrai ici. Ce même manuscrit renferme un autre ouvrage dont je donnerai la notice séparément.

Livres d'histoire qu'il est à propos de réunir.

1.^o تاريخ حبيب السير , l'Ami du Voyageur, par Khondémir.

2.^o تاريخ طبري , Ouvrage historique composé en arabe par Mohammed ben-Djoraïr, et traduit en persan par Abou-Ali Nami, vizir des Samanis.

3.^o تاريخ ظفرنامه , le Livre de la Victoire, avec l'introduction par Schéréfeddin Ali Yezdi. (C'est l'histoire de Tamerlan, qui a été traduite en françois par Petis de la Croix.)

4.^o تاريخ جنكيزخاني , Histoire de Genghizkhan.

5.^o تاريخ تذكرة الشعرا , Histoire des Poètes, par Douletschah, fils de Bakhtischah. (J'en ai donné la notice dans ce volume.)

6.^o تاريخ فتوح , Histoire des conquêtes, composée en arabe par Ahmed ben-Aassam Coufi, traduite en persan par Ahmed ben-Mostavfi.

7.^o لب التواريخ , la Moelle des histoires.

8.^o نظام التواريخ , l'Ordre des Histoires de Khodja Djélaledin, vizir de Mahmoud le Gaznévi.

9.^o مروج الذهب , les Plaines dorées de Masoudi. (Le savant de Guignes en a donné la notice dans le premier volume de ce recueil.)

10.^o

10.° تاريخ منتظم , ouvrage d'Abdarrahman , plus connu sous le nom d'Ebn-Djouzi.

11.° تاريخ آل عباس , Histoire des Abbassides.

12.° تاريخ يمىنى , Histoire du sultan Yémineddoula , traduite en persan par Schéref Djerbadékani. (J'en ai donné la notice dans ce volume.)

13.° كشف الغمة , le Dissipateur des chagrins , ouvrage d'Ali ben-Issa Ardébili.

14.° جامع الحكايات , Collection de relations historiques de Noureddin Mohammed Oufi.

15.° تاريخ مرآة الجنان , le Miroir de l'esprit , par Abdallah Yafé.

16.° جامع التاريخ , Collection historique de Khodja Raschid Wézir.

17.° تاريخ كزىد , Histoire choisie.

18.° نزهة القلوب , l'Amusement des cœurs , de Khodja Abdallah Mostavfi Kazwini.

19.° وصاىاي , les Conseils de Khodja Nizam-almulk.

20.° تاريخ قوام الملك ابركوهى , Histoire de Kawam-almulk Aberkouhi.

21.° فردوس التواريخ , le Verger de l'histoire de Khosrou Aberkouhi.

Tome IV.

T t t t

- 22.° طبقات ناصري , Histoire de Nassireddin , roi de Dehli, par Minhadj ben-Séradj Djordjani (ou Djouzdjani).
- 23.° تاريخ و صاف , Histoire de Waffaf. (C'est le surnom d'Abdallah ben-Fadhl-allah Schirazi.)
- 24.° تاريخ فخر الدين داود , Histoire de Fakhreddin Daoud Fétakuni.
- 25.° مجمع النوادر , Recueil d'histoires curieuses de Nadhami Oroudhi Samarkandi.
- 26.° تاريخ جهان كشاي , le Vainqueur du monde , de Khodja Atalmulk Djouïni. (J'en ai parlé dans la notice de Nikbi, imprimée dans le second volume de ce recueil.)
- 27.° مجموعة , le Recueil de Roumi.
- 28.° فتوحات ميرانشاهي , les Conquêtes de Miran-schah, par Saad-allah Kermani.
- 29.° مسالك ممالك , les Routes des royaumes , par Abdarrahim Meschhédi.
- 30.° تاريخ سيد طاهر مازندراني , Histoire de Seïd Tahir Mazendérani.
- 31.° تاريخ سيد جعفر بن محمد , Histoire de Seïd Djafar ben-Mohammed.
- 32.° مطالع سعدا ou سعدين , le Lever des deux astres nommés *Saad*, c'est-à-dire , *heureux*.

33.° روضة الصفا , le Jardin de pureté de Mohammed

Khoandschah Balkhi, connu sous le nom de *Mirkhond*.

34.° مجالس النفايس , les Conversations précieuses
de Mir Ali-schir.

35.° تذكرة سام میرزا , Histoire des poètes, par Sam-
mirza. (J'en ai donné la notice dans ce volume.)

36.° نگارستان , Galerie, par Ahmed ben-Mohammed
algaffari alkazwini.

Il n'y a presque aucun de ces ouvrages dont on ne trouve
une courte notice dans la Bibliothèque orientale. Je pour-
rois ajouter quelques observations sur plusieurs d'entre
eux, mais ce n'est pas ici le lieu de le faire.

Le manuscrit 92 comprend quatre-vingt-dix-sept feuil-
lets, dont les soixante-neuf premiers seulement sont occupés
par le Nizam altéwarikh. Le manuscrit 117 contient 59
feuilletts.



T t t t ij

* أسلوب الشعة ومقوي الشريعة

LA RÈGLE DES SCHIIS,
ET LE SOUTIEN DE LA LOI,

Par Motahher ben-Mohammed almokdadi ;

Manuscrit persan n.º 92. Seconde partie.

Par A. I. SILVESTRE DE SACY.

LE titre de cet ouvrage , qui se trouve relié à la suite du Nizam altéwarikh , & le nom de l'auteur , ne me sont connus que par la préface même que cet écrivain a mise à la tête de son livre. Je ne le trouve point indiqué dans Hadji Khalfa , & rien ne marque l'époque à laquelle il a été composé : tout ce qu'on voit , c'est que l'auteur étoit Persan & dervisch de la classe des Sofis. Il cite un grand nombre d'ouvrages sur la vie religieuse ; & on pourroit , en examinant la date de la composition de ces différens écrits , connoître , par induction , le temps dans lequel vivoit notre auteur ; mais ce seroit un travail superflu ; & la nature de l'ouvrage , dont je vais donner une courte notice , ne mérite pas ces recherches.

L'auteur indique ainsi l'objet de son ouvrage :

« Ayant remarqué , dit-il , qu'un grand nombre d'hommes séduits par leur penchant à la paresse , par leur gourmandise , leur fainéantise & l'amour du monde , quittent le chemin de la vraie dévotion , déguisent l'amour des choses

* Osloub alschiat ou mokwi alschériat.

temporelles sous le nom de renoncement au monde , se font du nom de Dieu un moyen de séduire les hommes de tout sexe , s'abandonnent , à la faveur de ce voile , aux plaisirs , aux divertissemens , & enfin , sous le prétexte d'une consécration plus particulière à la piété , se livrent sans scrupule à toutes leurs inclinations perverses , je formai le projet de composer un petit ouvrage , pour mettre les simples & les ignorans à l'abri de la séduction & de l'hypocrisie de ces esprits diaboliques. Comme je m'occupois de ce projet , il me tomba entre les mains un ouvrage qui me parut remplir parfaitement l'objet que je m'étois proposé (a) ; je trouvai qu'il étoit très-propre à faire connoître cette secte d'hypocrites aux gens sages & sensés , & à détromper les imprudens qui auroient été victimes de leur séduction. J'ai cru pouvoir choisir deux ou trois morceaux de cet ouvrage , & les réunir sous ce titre : *Osloub alschiat* , &c. »

Après cette préface , l'auteur entre ainsi en matière :

« Il est nécessaire de savoir que les *Halladjis* sont divisés en plusieurs sectes , & connus sous différens noms. De toutes ces sectes , la plus détestable est celle que l'on nommoit autrefois *Azrakia* (ou *Zarakia* , comme on lit dans d'autres endroits) : elle a été l'objet de la censure de la plupart des Sôfis & des savans Sunnis , qui l'ont eue en horreur : tous les docteurs Schiis l'ont également réprouvée , & il y a plusieurs traditions qui la proscrivent. Les gens que l'on appelle de ce nom , sont ceux qui chantent sur différens tons & en musique , qui frappent les mains l'une contre l'autre , qui dansent en rond , poussent des cris comme des gens ivres , & contrefont les insensés ».

L'auteur , après avoir ainsi fait connoître ces faux dervischs contre lesquels il écrit , entreprend de prouver que

(a) L'auteur dit que cet ouvrage , avec les observations d'un autre écrivain , & les réponses de l'auteur , forme un seul recueil , intitulé

توبيخ المشركين ونكيج المذمومين

cette secte a toujours été, comme il l'a avancé, réprouvée par les plus célèbres Sofis; & il allègue, à l'appui de cette assertion, un grand nombre d'autorités tirées de leurs écrits.

Il cite, entre autres écrivains célèbres, l'auteur d'un livre intitulé *كتاب حياة الحيون* qui dit que les premiers auteurs de ces danses & de ces fureurs exstatiques, furent les adorateurs du veau d'or; que Saméri *(b)* les ayant invités à adorer le veau qu'il venoit de fabriquer, ils se mirent à danser & à contrefaire les fous autour de cette idole.

Après les autorités puisées dans les écrits des Sofis, Motahher rapporte celles des plus illustres docteurs de l'école des Schiis, qui condamnent cette secte hypocrite; & voici l'origine que lui attribue Ebn-Hamza, un de ces docteurs :

« Moawia ayant été attaqué d'une violente rétention d'urine, dans l'excès de sa douleur, se levait, tournoit en rond, & quelquefois tombant par terre, demeurait sans connoissance : alors plusieurs personnes, qui étoient de la famille d'Ommia, ou attachées à cette famille, pour lui témoigner leur amitié & le chagrin qu'elles avoient de le voir tourmenté par cette maladie, se mettoient à sauter, en criant *allah, allah*, & se jetoient par terre, en demandant à Dieu sa guérison. Lorsque la douleur étoit apaisée, ils commençoient à chanter, à jouer de la flûte & du tambourin, à faire grand bruit, à battre des mains & à danser : par la suite, ces malheureux, qui se faisoient un devoir de religion de maudire le légitime souverain de l'empire (Ali), mirent aussi toutes ces pratiques au nombre des cérémonies de leur culte. Elles avoient fait partie des superstitions des

(b) C'est le nom que donnent les Mahométans à un des principaux chefs des Israélites, qui fabriqua, suivant eux, le veau d'or dans le désert.

Coreïschis avant l'islamisme. Moawia , qui n'étoit occupé qu'à faire revivre les usages des siècles idolâtres , eut soin de faire pratiquer toutes ces cérémonies insensées dans les jours de plaisir & de fête , & dans les temps destinés à offrir à Dieu des prières pour obtenir ses faveurs & ses bienfaits.

» Abou-hafchem Koufi, qui parut vers la fin de la dynastie d'Ommia, & fut le chef d'une nouvelle secte d'hérétiques, fit revivre toutes les superstitions de Moawia, & les substitua aux vraies pratiques de la dévotion. Ses disciples s'étant répandus dans tout le monde, & la secte des Halladjis étant devenue très-puissante, ils trouvèrent fort avantageux de s'attacher par préférence à ces pratiques, telles que de chanter en musique, de jouer de la flûte & du tambourin, de battre des mains, de faire beaucoup de bruit, de tourner en rond, de sauter & de contrefaire les insensés, afin de séduire par-là les simples, & de les entraîner avec eux dans le précipice de l'illusion.

» Cependant il s'est élevé, dans cette secte même, une classe de gens qui ont combattu ces pratiques, & ont désapprouvé & rejeté une partie de ces usages ».

Cette citation est suivie d'un grand nombre d'autres passages extraits des livres des docteurs Schiis, qui tous s'accordent à proscrire cette secte & ses usages insensés. Plusieurs de ces citations sont en arabe, & suivies d'une traduction persane.

L'auteur ne se contente pas de ces autorités; il passe aux traditions prophétiques, & fait voir que plusieurs de ces traditions, & même l'alcoran, contiennent la condamnation de cette secte. Il dit ensuite qu'il faut regarder comme très-certain que ces gens-là ne sont point Schiis, mais qu'ils sont des insensés qui ne respectent ni l'alcoran ni les traditions, & dont la croyance est mauvaise & erronée.

« Les Musulmans, dit-il, doivent bien prendre garde à ne pas se laisser séduire par leur hypocrisie, leurs flatteries, le ton aigu de leur voix, leurs paroles graves & douces, leurs gestes & leurs grimaces insensées. Quoique à

l'extérieur ils paroissent avoir la douceur de la brebis , leur caractère est celui des renards & des loups ».

L'auteur renvoie ceux qui voudroient avoir une connoissance plus exacte de tout ce qui concerne cette secte , au livre dont il a extrait ce morceau , & joint à son ouvrage plusieurs fetwas ou courtes décisions de différens docteurs qui condamnent les pratiques de ces insensés.

Enfin il termine ainsi son ouvrage :

« Il est bien surprenant que des personnes qui se vantent d'une raison éclairée , & qui font gloire de leur attachement à la religion , témoignent cependant de l'affection pour des gens qui pratiquent ces superstitions & ces rites insensés. Ce qui est encore plus étonnant , c'est que par la seule opinion que Halladj & ses disciples sont Schiis , ils soient prêts à donner leur vie pour eux , tandis qu'ils se montrent ennemis déclarés de quelques-uns de leurs contemporains , gens savans & Schiis sincères , & plus religieux que le grand nombre même des Schiis ; en sorte que , soit par une partialité déclarée contre ceux qui ont une opinion opposée à la leur , soit par attachement pour des gens indignes de leurs égards , ils conçoivent une haine profonde pour des personnes dont la religion & l'orthodoxie est à l'abri de tout soupçon , & qui sont certainement des Schiis sincères & zélés. J'ai vu moi-même un homme qui en vouloit à Mohammed Baker Damad , uniquement parce que celui-ci avoit mal parlé d'Attar (c). J'en ai vu un autre qui étoit ennemi du scheïkh Ali ben-Abdalali , & en parloit en des termes très-injurieux , parce que ce scheïkh avoit mal parlé de Halladj & de quelques-uns de ses semblables , dans un de ses ouvrages. Je vois qu'il suffit qu'un des plus célèbres Schiis soit accusé d'avoir proféré quelques paroles contre Halladj , ou quelqu'un de ses pareils , pour que , sans s'assurer même de la vérité de ce

(c) Cet Attar n'est pas sans doute l'auteur du Pend-nameh , que notre écrivain cite en un autre endroit au nombre des plus célèbres Sofis.

reproche ,

reproche, ces personnes se déclarent ses ennemis, & à un tel point, qu'il est à craindre même qu'elles ne le fissent périr si elles en trouvoient l'occasion.

OSLOUB
ALSCHIAT.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce petit ouvrage : je remarquerai seulement que ces dervischs contre lesquels Motahher s'élève avec tant de force, sont vraisemblablement les mêmes que l'on voit encore aujourd'hui dans presque toutes les grandes villes de la Turquie, & dont parlent tous les voyageurs. Notre auteur les nomme *Halladjis*, c'est-à-dire, *disciples de Halladj*. On peut consulter, sur la vie de cet homme singulier, la Bibliothèque orientale : le nom de *Zarakia* qui leur est aussi donné dans cet ouvrage, peut signifier *fourbes*, *hypocrites*.

Ce manuscrit est de la main d'un fakir nommé *Mahmoud* : il l'a achevé un jeudi, au milieu de rébialakher 1069 [janvier 1659]. Ce petit ouvrage occupe depuis le 70.^e feuillet jusqu'au 95.^e inclusivement du manuscrit persan coté 92. Les feuillets 96 & 97 contiennent encore quelques notes relatives au même sujet.



NOTICE

*Des deux derniers Articles qui se trouvent contenus
dans le Manuscrit coté 7592 (a).*

Par F. J. G. LA PORTE-DU THEIL.

ARTICLE IV.

*LETTRE du pape Innocent III, adressée à l'évêque de
Rhodès, au prévôt de Montsalvi, & au prieur de Saint-
Antonin.*

ARTICLE V & dernier.

*LETTRE de P. cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile,
à G. évêque d'Albi.*

LES deux derniers articles qui se trouvent contenus dans le manuscrit coté 7592, ne devoient pas m'arrêter longtemps, puisque ce sont deux morceaux déjà publiés dans les mélanges de Baluze (b) : cependant, comme ils m'ont donné lieu de faire quelques observations, la Notice de ces deux morceaux ne laissera pas d'avoir une certaine étendue.

Le premier de ces deux articles, est une lettre du pape Innocent III, datée de Férentino le XI des kalendes de juin de la VI.^e année du pontificat, c'est-à-dire, du 22 de mai 1203 : elle est adressée à l'évêque qui siégeoit pour

(a) La notice des premiers articles contenus dans ce manuscrit 7592, se trouve ci-dessus pag. 159 & suiv.

(b) Miscell. Baluz. Edit. nov. in-fol.^o, tom. III, pag. 21.

lors à Rhodès (Hugues, frère du comte de Rhodès), au prévôt de Montsalvi, & au prieur de Saint-Antonin. L'objet de cette lettre en soi est peu important : il s'y agit de défendre le chapitre de l'église de Sainte-Cécile d'Albi, contre les prétentions du chapitre de Saint-Salvi de la même ville, relativement à la possession de l'église de Sainte-Marciane, dont le chapitre de Sainte-Cécile avoit fait l'acquisition.

LETTRE
du Pape
INNOCENT III.

L'autre article, est une lettre roulant sur le même sujet, & écrite par un cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, à un évêque d'Albi. Le cardinal recommande à l'évêque de ne point permettre que les chanoines de Saint-Salvi fassent aucun tort à ceux de Sainte-Cécile, relativement à la possession de l'église de Sainte-Marciane ; ajoutant qu'il regarde l'église de Sainte-Cécile d'Albi comme la *sienna propre*, parce qu'elle est dédiée à la même Sainte que l'église dont, à Rome, il porte le titre cardinalice.

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{te} Cécile.

La lettre, dans l'édition de Baluze, de même que dans le manuscrit, ne porte aucune date ; mais, presque évidemment, elle doit avoir été écrite dans le même temps, à-peu-près, que celle du pape ; c'est-à-dire, vers la fin de mai 1203. L'évêque d'Albi, auquel est adressée la lettre du cardinal, n'est désigné que par l'initiale *G.* Cet évêque ne peut être autre que Guillaume VI de *Pierre* [*Guillelmus Petri*], qui siégea depuis 1185 jusqu'en 1230 : l'histoire ecclésiastique en parle avec beaucoup d'éloges ; il étoit de cette illustre famille de *Pierre*, à laquelle appartenoient les deux derniers prélats qui, de nos jours, ont occupé le siège archiépiscopal d'Albi.

Également, le cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, de qui est la suscription, ne se trouve désigné, soit dans l'imprimé, soit dans le manuscrit, que par l'initiale *P.* *Venerabili in Christo fratri, G. Dei gratiâ, Albiensi episcopo, P. eâdem gratiâ, tituli S. Cæcilie presbyter cardinalis.*

Baluze a cru que l'initiale *P.* désignoit le cardinal *Pelagius* ; & cela, sans doute, parce qu'il se souvenoit d'avoir lu dans

V v v v ij

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{te} Cécile.

Ciaconius, que *Pelagius* de Galvan, après avoir été d'abord créé par Innocent III en 1206, au mois de septembre, cardinal diacre du titre de Sainte-Lucie, *in septi folio* (ou *ad septa folis*), avait été nommé, en 1211, cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile. Or, comme, d'un autre côté, Ughelli (c) affirme que *Pelagius* passa, pareillement dans le cours de l'année 1211, à l'évêché d'Albano, il faudroit en conclure que la lettre, dont il est ici question, ne pourroit avoir été écrite ni avant le 1.^{er} janvier, ni après le 31 décembre, de l'année 1211. Mais, avec un peu d'attention, j'ai cru m'apercevoir que Baluze devoit s'être trompé, & que le cardinal désigné par la lettre initiale *P.* doit avoir été, plutôt, *Pierre* [de *Plaisance*, de la famille *Diana*]. En effet, *Pierre*, d'abord créé par le pape Luce III (soit en 1184, comme le disent Panvini & Auberi, soit en 1185, comme le prétend Ciaconius) cardinal diacre du titre de Saint-Nicolas *in carcere Tulliano*, fut ensuite nommé, par Clément III, cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile.

On ne fait point, il est vrai, en quelle année *Pierre* obtint ce second titre. On ne fait pas non plus en quelle année il mourut. Mais une bulle anecdote d'Innocent III, datée d'Anagnie, du XIV des kalendes de décembre de l'année VI du pontificat, c'est-à-dire, du 18 de novembre 1203, fournit la preuve que, à cette époque, c'est-à-dire, postérieurement à la date de la bulle adressée à l'évêque d'Albi, *Pierre*, cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, n'étoit point mort.

J'ajoute que très-certainement *Pierre*, cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, vivoit encore vers le milieu de l'année 1204. D. Jeannin, religieux de l'abbaye de Saint-Michel, nous a communiqué la copie d'une bulle authentique, tirée des archives de l'abbaye de Fousgny [*Fusniacensis*], & datée du palais de Latran, le XII des kalendes de juin, c'est-à-dire le 21 de mai, de l'année

(c) Ughel. Ital. Sacr., tom. I, col. 296.

1204, septième du pontificat d'Innocent III. Parmi les souscriptions des cardinaux, celle de *Pierre*, cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, se lit en toutes lettres. Cette bulle sera publiée, à la suite de l'édition des Regestes anecdotes (d) du pape Innocent III.

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{te} Cécile.

En parcourant avec attention la suite des Regestes, j'avois cru, un moment, reconnoître un indice de l'époque fixe où, par la mort de *Pierre*, le titre cardinalice de Sainte-Cécile seroit devenu vacant. En effet; d'une part, j'avois observé que la lettre LXXIII du livre septième, datée du palais de Latran le vi des kalendes de juin de l'année vii, c'est-à-dire du 27 mai 1204, en roulant sur une affaire particulière au chapitre de Sainte-Cécile, ne fait aucune mention du cardinal titulaire; et, de l'autre part, qu'aucun cardinal de ce titre ne paroît plus nommé dans aucune bulle des Regestes du Vatican jusqu'à l'année 1212. Mais, d'abord, cette preuve négative n'est pas suffisante pour établir, même comme un point vraisemblable, que *Pierre* mourut précisément entre le 21 & le 27 mai 1204; ensuite, il existe dans les archives du monastère de Los, une bulle qui prouve que *Pierre*, cardinal du titre de S.^{te} Cécile, vécut plus longtemps. Cette bulle, confirmatrice des privilèges & des biens de l'abbaye, a été publiée par Foppens (e); mais je l'ai fait réimprimer d'après une copie beaucoup plus exacte, collationnée sur l'original par D. Queinsert. Elle est datée de Rome, au palais du Vatican, le xv des kalendes de décembre, c'est-à-dire, le 17 novembre de l'année 1204, septième du pontificat d'Innocent III; & parmi les souscriptions des cardinaux qui étoient présens à Rome à cette époque, celle de *Pierre*, cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, s'y trouve très-correctement exprimée.

Bien plus, je suis maintenant certain que *Pierre*, cardinal

(d) Vid. Innoc. PP. III Regest., tom. II, append. I, epist. XXIII, pag. 1095.

(e) Supplem. ad. Oper. diplom. Aub. Mir., tom. II, cap. 1.

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{te} Cécile.

du titre de S.^{te} Cécile, vivoit encore & étoit présent à Rome le 13 de janvier 1205. Dans les Regestes de l'année VII du pontificat d'Innocent III (*f*), je trouve une bulle de confirmation de privilège, donnée en faveur de l'abbé Hugues V & du couvent de Cluny, datée de Rome, au Vatican, le jour des ides de janvier de l'année VII, c'est-à-dire, du 13 janvier 1205. Dans les Regestes, on ne trouve point les noms des cardinaux qui soucrivirent la bulle; mais elle est imprimée dans le *Bibliotheca Cluniacensis* (*g*); &, à la suite, parmi les noms des cardinaux correctement énoncés, on lit celui de Pierre, cardinal prêtre du titre de S.^{te} Cécile, immédiatement après celui de cinq cardinaux évêques. Enfin, Pierre, cardinal prêtre du titre de S.^{te} Cécile, soucrit encore, le 6 des ides de mai 1206, à la bulle donnée par Innocent III, en faveur des chanoines de l'église de Vicence (*h*).

Ayant eu occasion de parler du cardinal *Pelagius*, je me permets de placer ici quelques observations qui peuvent servir à rectifier l'histoire biographique des cardinaux, & à corriger plusieurs erreurs échappées à Ughelli, à Ciiconius, à Oldoinus, à Aubert (*i*), & à Baluze lui-même.

Vittorelli & Oldoinus (*k*) disent formellement que *Pelagius*, avant d'être fait évêque d'Albano, passa du titre de cardinal diacre de Sainte-Lucie *in septi folio* (ou *ad septa solis*) au titre de cardinal prêtre de Sainte-Cécile.

Ughelli (*l*), dans son article des évêques d'Albano, dit la même chose: *Pelagius, Galvanus, creatus est ab Innocentio III diaconus cardinalis tituli S. Luciae in septi folio; postea presbyter cardinalis S. Luciae* (il faut visiblement lire *S. Cæcilie*), anno 1206, ac sub eodem evasit episcopus cardinalis Albanus 1211.

Vittorelli & Oldoinus affirment (*m*) de plus, que la

(*f*) Lib. VII, ep. CLXXXV.

(*g*) Bibl. Cluniac., col. 1498.

(*h*) Ughell. Ital. Sacr., tom. V, col. 1121.

(*i*) Aubert. tom. I, pag. 238.

(*k*) Ad Ciacon., tom. II, col. 27

et 30.

(*l*) Ital. Sacr., tom. I, col. 296.

(*m*) Loco citato, col. 30.

promotion de *Pelagius* au titre de cardinal prêtre de Sainte-Cécile, eut lieu en 1211; mais ils ne disent pas en quel mois de l'année.

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{te} Cécile.

Toutes ces différentes assertions ne font point chronologiquement exactes.

Les Regestes d'Innocent III fournissent la preuve que, le 27 janvier 1211, *Pelagius* étoit encore cardinal diacre du titre de Sainte-Lucie *in septi folio* (n) : ainsi, ce n'est point dans le cours de l'année 1206, comme Ughelli le donne à entendre, que *Pelagius* aura été promu au titre de Sainte-Cécile. Les mêmes Regestes ne peuvent servir à fixer, avec précision, le temps où *Pelagius* passa à l'évêché d'Albano. Mais, observons le bien, c'est seulement dans la lettre CIV du xvi.^e livre, datée du 30 août 1213, que le pape le qualifie formellement d'évêque d'Albano.

Depuis l'époque du 27 janvier 1211, jusqu'au 23 janvier 1213, toutes les bulles de l'édition de Baluze (o), dans lesquelles il est fait mention du cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, portent le nom de *Petrus* (p) écrit en toutes lettres; ce qui, au premier coup-d'œil, pourroit faire penser & m'avoit fait croire à moi-même,

1.^o Que le cardinal *Pelagius* n'avoit jamais en effet quitté le titre de cardinal diacre de Sainte-Lucie *in septi folio*, & qu'il étoit immédiatement passé de ce titre à celui d'évêque d'Albano, au plus tard, comme je viens de le dire, le 30 août 1213;

2.^o Que *Pierre* de Plaisance, qui indubitablement étoit encore cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile au milieu de l'année 1206, avoit vécu beaucoup plus long-temps qu'on ne l'a cru communément jusqu'ici;

3.^o Que c'étoit *Pierre* de Plaisance dont faisoient

(n) Vid. ap. Baluz., tom. II, pag. 501, lib. XIII, epist. 201.

(o) Vid. ap. Baluz., tom. II, pag. 798, lib. XVI, epist. 104.

(p) Vid. ap. eund. ib. lib. XIV, epist. 152; lib. XV, epist. 49, 98, 125, 129, 152, 220.

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{te} Cécile.

mention les différentes bulles, données depuis le 1.^{er} février 1212 jusqu'au 23 janvier 1213.

Une lecture plus attentive de toutes ces bulles, m'a fait reconnoître qu'il y avoit une erreur, dans laquelle, soit les copistes, soit les premiers éditeurs des Regestes d'Innocent III, soit Baluze lui-même, seront tombés par inadvertance. J'ose affirmer que, dans les manuscrits originaux des bulles dont je parle en ce moment, ou bien les copistes, à un mot abrégé *P. us*, auront mal lu *Petrus* au lieu de *Pelagius*; ou bien, le nom du cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile n'étant désigné que par l'initiale *P.*, les éditeurs y auront substitué, mal-à-propos, le nom entier *Petrus*. La cause d'une pareille erreur est facile à trouver : la voici. Dans les Regestes des premières années, toutes les fois qu'il est fait mention du cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, il est certain ou que les copistes ont bien lu le mot abrégé *Petrus*, ou que les éditeurs ont très-bien suppléé ce nom, puisqu'il est prouvé que, jusqu'au commencement du mois de mai de l'année 1206, c'étoit *Petrus Placentinus* qui portoit le titre de cardinal prêtre de Sainte-Cécile; d'après cela, comme rien d'ailleurs n'apprend en quelle année ce cardinal mourut, toutes les fois que, dans les années subséquentes, il aura été fait mention du cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, les mêmes copistes ou éditeurs auront cru que c'étoit encore *Petrus Placentinus* dont il s'agissoit.

Mais, qu'ils se soient trompés à cet égard pour les bulles des dernières années, & que le nom *Petrus* ait été ou mal lu dans un mot abrégé, ou substitué mal-à-propos à l'initiale *P.* au lieu de *Pelagius*, en voici la preuve indubitable.

Dans la bulle CCLIX.^e du XV.^e livre, datée de Segni le *xi des nones de septembre de l'année xv du pontificat*, c'est-à-dire, du 4 septembre 1212 (q), il est parlé du cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, qui, selon les

(q) Vid. ap. Baluz., tom. II, pag. 678, lib. xv, epist. 159.

expressions

expressions du pape même , avoit été antérieurement *cardinal diacre du titre de Sainte-Lucie , in septi folio* ; & en cet endroit le cardinal est nommé , en toutes lettres , *PETRUS : olim coram dilecto filio nostro Petro, tituli S.^{ie} Lucie ad septa solis diacono , nunc verò tituli S.^{ie} Cæcilie presbytero cardinali.*

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{ie} Cécile.

Or , il est impossible de douter que , antérieurement au 4 septembre 1212 , le cardinal diacre du titre de Sainte-Lucie , *ad septa solis* (ou *in septi folio*) , dont il est ici question , ne fût *Pelagius* : il devient donc évident que , dans le manuscrit original de la bulle du 4 septembre 1212 , il n'y a jamais pu avoir écrit en toutes lettres le nom *Petrus* , & que ce nom aura été mal lu dans un mot abrégé , ou aura été substitué mal-à-propos à l'initiale *P.* au lieu de *Pelagius*.

Le même raisonnement s'applique à la bulle CCXX du même livre. Cette bulle contient , d'abord , une sentence arbitrale , émanée du *cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile* ; ensuite , la confirmation , émanée du pape , de cette même sentence. La sentence arbitrale du cardinal est datée *du XVII des kalendes de janvier de la XV.^e année du pontificat d'Innocent* , c'est-à-dire , *du 16 décembre 1212*. La confirmation du pape est datée *du palais de Latran , le XV. des kalendes de février de la même année XV.^e du pontificat* , c'est-à-dire , *du 18 janvier 1213*. Dans le corps de la bulle , le cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile est nommé , en toutes lettres , *Petrus* ; & , à la tête de la sentence arbitrale , le cardinal se nomme aussi lui-même , en toutes lettres , *Petrus*. Il n'en est pas moins certain , comme je viens de le démontrer , que le 18 janvier 1213 , & à plus forte raison le 16 décembre 1212 , c'étoit *Pelagius* & non *Petrus* qui étoit cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile. Une fois prouvé que , dans les bulles du 4 septembre 1212 & du 18 janvier 1213 , & dans la sentence arbitrale du 16 décembre 1212 , le nom entier *Petrus* a été ou mal lu dans un mot abrégé , ou substitué mal-à-propos à la lettre initiale *P.* au lieu de *Pelagius* ; ne devient-il

Tome IV.

X x x x

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{te} Cécile.

pas infiniment probable que, dans les bulles antérieures, données depuis le 1.^{er} février jusqu'au 4 septembre de la même année 1212, la même erreur aura eu lieu.

En effet; considérons,

1.^o Que depuis le milieu de l'année 1206, jusqu'au commencement de l'année 1212, on ne trouve dans les Regestes, ni ailleurs, nulle mention d'aucun cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile;

2.^o Que, la dernière fois qu'il y est fait mention d'un cardinal diacre du titre de Sainte-Lucie, lequel certainement étoit *Pelagius*, c'est le 27 janvier 1211;

3.^o Que, très-certainement aussi, *Pelagius*, après avoir été long-temps cardinal diacre du titre de Sainte-Lucie, avant d'être nommé évêque d'Albano, a été promu au titre de Sainte-Cécile;

4.^o Que les écrivains biographes s'accordent à placer cette promotion de *Pelagius* au titre de Sainte-Cécile, dans le cours de l'année 1211.

5.^o Que la question paroît décidée par une bulle confirmatrice des privilèges & des biens du monastère de Saint-Paul-hors-des-murs (r); bulle datée du (mardi) 2 janvier (iv non.) 1212, nouveau style, & soussignée par seize cardinaux, au nombre desquels se trouve *Pelagius*, cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile.

6.^o Que si, à dater du 1.^{er} février 1212, jusqu'au 18 janvier 1213, nous voyons reparoître dans les regestes un cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, nommé *Petrus*, il reste démontré que, pour toutes les bulles émanées du 4 de septembre 1212 au 18 janvier 1213, cette dénomination *Petrus* est une erreur, & doit être *Pelagius*; & que, par conséquent, même dans les bulles émanées du 1.^{er} février 1212, au 4 de septembre de la même année, il faut lire *Pelagius* & non *Petrus*.

D'après toutes ces considérations, nous concluons :

(r) Vid. Gallett. del Primicer. pag. 333. App. ex arch. B. Pauli.

premièrement ; que *Pelagius* n'a point passé du titre de Sainte-Lucie au titre de Sainte-Cécile avant l'année 1211 : secondement ; que *Pelagius* a passé au titre de Sainte-Cécile, pour le plus tard avant le mois de janvier 1212 : troisièmement ; que *Pelagius* n'a point occupé le siège d'Albano avant le 18 janvier 1213.

Maintenant , on peut s'étonner , à bon droit , de l'erreur dans laquelle est tombé Ughelli.

Cet écrivain dit (s) que *Pelagius* parvint au siège d'Albano dès 1211. Et cependant , des seuls Regestes d'Innocent III (t), on tire la preuve , 1.^o que *Gerard de Sesse*, qui avoit été, avant *Pelagius*, nommé à cet évêché, mourut seulement du 3 de décembre 1211, au 14 février 1212 (u). 2.^o & ceci est encore plus positif, que *Pelagius*, qui n'a pu être nommé cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, si non postérieurement au 27 de janvier 1211, ne portoit point encore d'autre titre le 18 janvier 1213 (x).

Le siège d'Albano a donc dû demeurer vacant au moins depuis le 14 février 1212 jusqu'au 18 janvier 1213 : peut-être même cette vacance a-t-elle duré encore plusieurs mois. Nous l'avons déjà dit , la première fois que dans les Regestes il est fait mention de *Pelagius* comme évêque d'Albano , c'est le 30 août 1213, date de la lettre où le pape annonce à l'empereur de Constantinople, qu'il lui envoie ce cardinal, évêque d'Albano, en qualité de légat (y).

LETTRE
d'un Cardinal
du titre
de S.^{te} Cécile.

(s) Vid. Ughell. Ital. Sacr. tom. IV, col. 970.

(t) Vid. apud Baluz., tom. II, pag. 566, lib. XV, epist. 130 ; & pag. 588, lib. XV, epist. 160.

(u) Il est d'autant plus étonnant de voir Ughelli tomber dans cette erreur, que lui-même nous a fait connoître un acte daté du palais

épiscopal de Novarre, le 6 octobre 1211, par lequel Gerard de Sesse, s'intitulant évêque élu d'Albano, & légat du Saint-Siège, confirme les statuts établis dans le Chapitre de Plaifance.

(x) Vid. ubi supra.

(y) Vid. ap. eund. ibid. pag. 798, lib. XVI, epist. 104.

